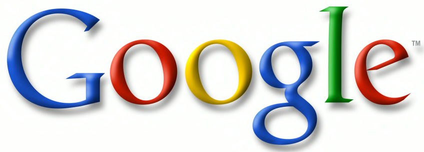
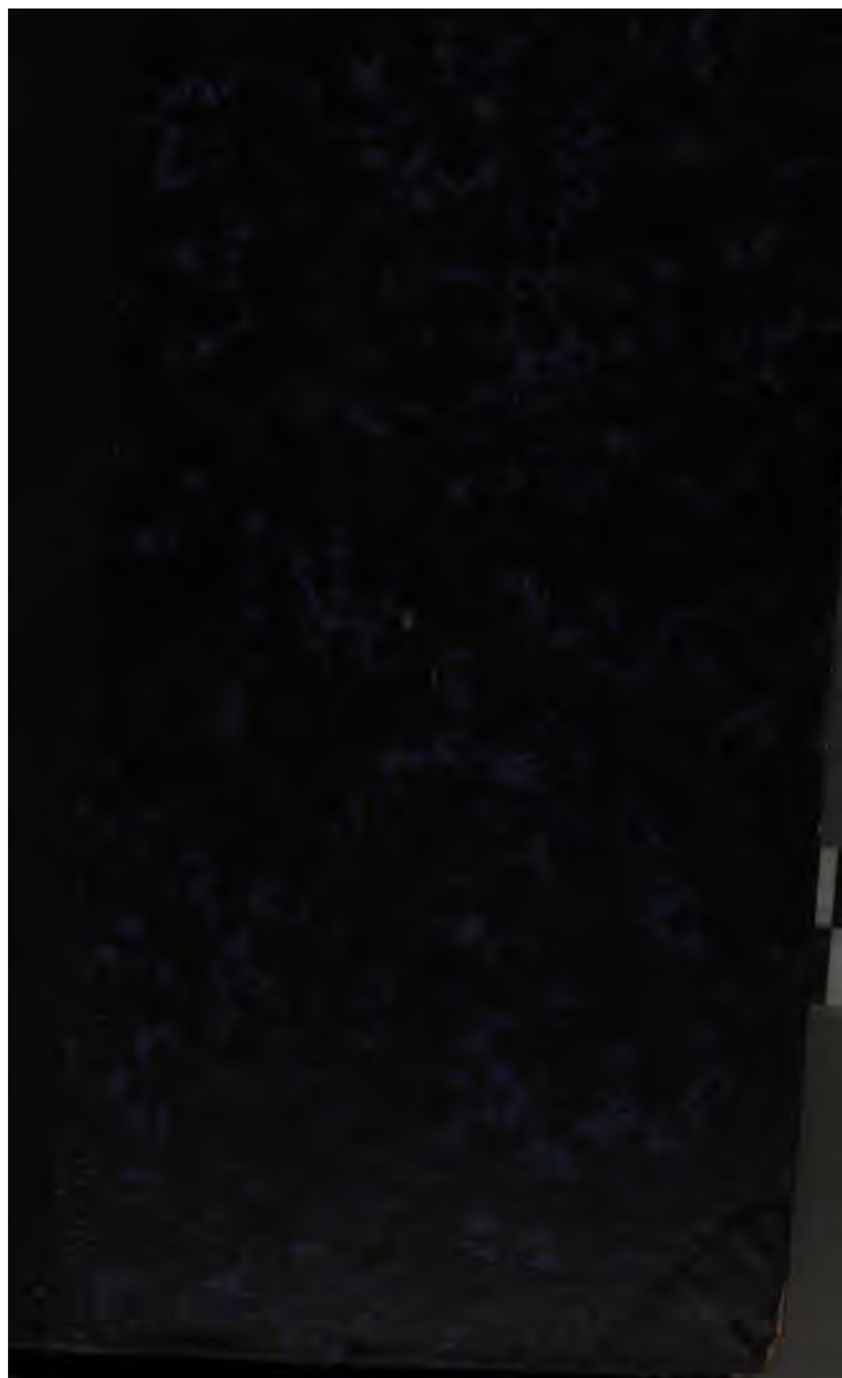
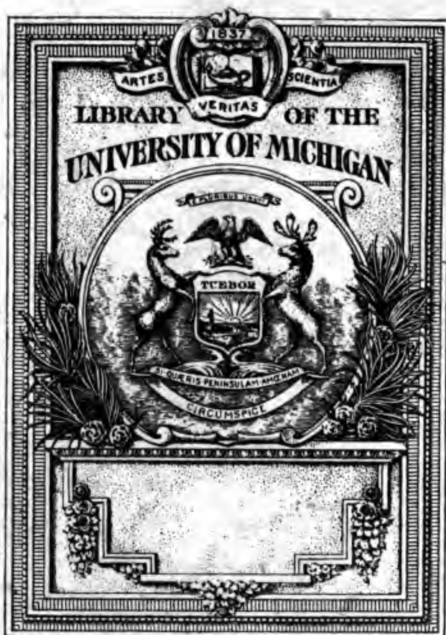
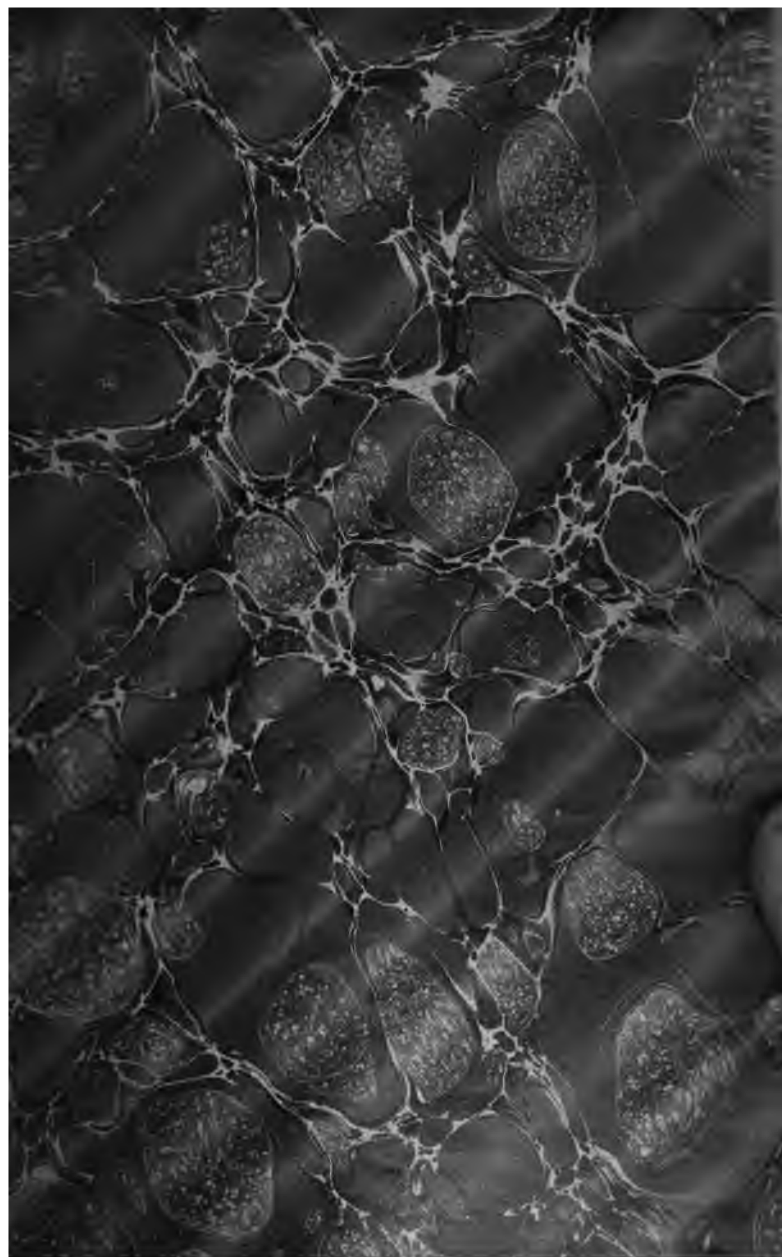





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



[redacted]



LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les *Annales du Théâtre et de la Musique,* comprennent 26 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

1er volume (année 1875), avec une préface de Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1876), avec une étude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle ;*

3e volume (année 1877), avec une étude de Edmond GOT, de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province ;*

4e volume (année 1878), avec une étude de M. Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879 ;*

6e volume (année 1880), avec une étude de M. Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin ;*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières ;*

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre ;*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*

12e volume (année 1886), avec une préface de Jules BARBIER : *Les Jeunes ;*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre ;*

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle ;*

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de M. Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre ;*

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre ;*

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque SARCEY ;

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques ;*

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Éducation du Comédien ;*

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française : *La Comédie Contemporaine ;*

24e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du Théâtre ;*

25e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert CARRÉ : *Le Prix Monbinne.*

26e volume (année 1900), avec une préface de M. Lucien MUHLFELD : *Le Malaise du Théâtre.*

Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉÂTRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. Paul HERVIEU
de l'Académie française

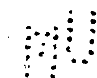
Vingt-septième Année

1901



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1902



UN ANCÊTRE

AUX

Annales du Théâtre et de la Musique



L'esprit humain ne se lasse pas de croire et de dire que tout va de mal en pis. Cela vient, sans doute, du point d'où les hommes regardent la vie, quand ils ont acquis l'âge de la réflexion et l'autorité qui porte à formuler une opinion définitive. Alors, ils aperçoivent combien est loin déjà le berceau qui leur faisait pousser le cri et connaître le mal d'être emmaillotés; et ce qu'ils distinguent bientôt devant eux, c'est le pis-aller de la tombe.

Mais si l'on s'arrache un instant à la fatale mélancolie des considérations sur la destinée

individuelle, l'on constate que dans le monde — qui, lui, ne meurt pas — l'ordre des choses ne va guère que de mal en mal, quand il ne va pas, au contraire, de mal en mieux.

Je prends aujourd'hui pour garant, à cet égard, l'*Almanach général des Spectacles de Paris et de la Province*, qui rendait compte, il y a juste cent dix ans, de l'année théâtrale 1791.

L'ouvrage est annoncé, sur sa couverture, comme « absolument nouveau dans ce genre, nécessaire à tous ceux qui ont des relations avec les Théâtres; curieux pour tous les Amateurs, et utile à tous les Etrangers. » Il coûtait 36 sous broché, et 48 sous relié en veau.

Et, tout d'abord, rien que par la comparaison de cet ancien « Almanach » avec « les Annales » actuelles que poursuit M. Edmond Stoullig, un premier progrès saute aux yeux : la publication contemporaine a, sur sa devancière, les plus incontestables supériorités, aux divers titres de

l'effort accompli, de l'abondance, de la bonne foi, du talent et de la courtoisie.

« L'Almanach », paru en 1792, est l'œuvre, annonce-t-il, d'une Société de Gens de lettres et d'Artistes, qui déclarent se nommer Etienne Le Brun, Louis Roux, Favier d'Abancourt, Barthélemy Nis, etc. Et, à la façon dont on y défend les pièces du Cousin-Jacques, il est difficile de ne pas deviner aussi la collaboration de Beffroy de Reigny qui, pour la scène, employait ce pseudonyme.

Précisément à cette époque, en vertu du décret de l'Assemblée Nationale Constituante du 13 janvier 1791, qui établissait les Auteurs et Compositeurs dramatiques dans leur propriété si longtemps méconnue, on venait d'organiser, sous le nom de Bureau Dramatique, une espèce de tribunal pour connaître les différends, concilier les intérêts, et veiller à l'exécution du décret, sur les matières du théâtre. Comme on sait, Beaumarchais était alors installé secrétaire perpétuel de ce

bureau dramatique ; et les Comités s'en tenaient chez Sedaine, au Louvre.

Dès cet endroit, je relève le ton de la critique vis-à-vis de la magistrature, à peine née, des auteurs :

« MM. du Bureau Dramatique, au lieu de s'occuper sérieusement de leurs véritables intérêts, perdent leur temps en discussions vaines, en pétitions, et en réclamations puériles... »

Voilà un ton bien méprisant, qui contristerait fort, au temps où nous sommes, la Commission des Auteurs, dont je m'honore de faire partie, mais que la critique de nos jours évite avec une confraternelle politesse, même durant les périodes du plus profond désaccord.

L'an dernier, dans la préface à laquelle celle-ci succède — sans la remplacer —, Lucien Muhlfeld exposait, avec sa verve ingénieuse et son art d'observation original, des causes qui n'avaient pas été données au « malaise du théâtre ». Il dédaigna de si-

gnaler celles qui consistent dans le trop grand nombre de salles de spectacle et dans la concurrence que nécessairement elles se font. Et c'est que l'argument ne lui aura semblé, en effet, ni nouveau ni juste.

Pour deux millions cinq cent mille habitants que compte aujourd'hui la capitale, elle a une cinquantaine de théâtres, en comprenant dans cette liste les Music-Halls et les Cafés-Concerts. En 1791, le chiffre des Parisiens montait à six cent mille environ, et trente-cinq théâtres se disputaient les faveurs de la clientèle. Aussi, « l'Almanach » s'écrie : « Pour que tous ces Théâtres pussent se soutenir, il faudrait dans Paris que soixante mille personnes allassent par jour au spectacle. Or, jamais, de mémoire d'homme, on en a vu vingt mille !... Quelle frénésie ! quelle extravagance ! »

Ce n'est pas non plus d'aujourd'hui seulement que la coiffure des femmes suscite un grief pour l'amateur de spectacle et le découragement d'y aller voir. Et même « l'Al-

manach » s'en prend à autre chose qu'à la coiffure :

« Depuis que les femmes sont admises au parquet, déclare-t-il, il en résulte évidemment plus de tranquillité et moins de tumulte quant aux cabales, parce que les hommes ont peine à se défaire d'un reste d'égards pour le beau sexe. Mais il est de fait aussi que les bonnets et les plumes masquent la vue pour ceux qui sont derrière. Une femme avec ses pompons, son *** postiche, et l'étalage du linon déborde et tient la place de deux hommes ! »

Autre chose : que de fois entendons-nous le public de notre temps se plaindre que l'usage de bien articuler se perde sur la scène. — « Autrefois, disent ces mécontents, nous percevions sans peine chaque syllabe du dialogue; mais, à présent, avec toutes vos écoles nouvelles... » Du reste, personne ne s'avise de ce que son oreille fût peut-être meilleure, autrefois. En tout cas, le reproche a, pour le moins, cent dix ans d'existence.

Ecoutez plutôt :

« La plupart des actrices du Théâtre de Monsieur ont la rage de mal prononcer... Nous ne nous lasserons pas de répéter aux acteurs que la prononciation est l'âme même des pièces, puisque, sans elle, on en perd l'intelligence... Le spectateur, qui se retire avec du son dans l'oreille et rien de plus, devrait aussi payer sa place avec le son de son écu... »

Je ne saurais passer sous silence qu'en 1791 il y avait une question, plusieurs questions de la Comédie-Française. Elle s'appelait alors le Théâtre de la Nation. Son adresse était, l'on sait, « faubourg Saint-Germain, près du Luxembourg », c'est-à-dire dans l'édifice de l'Odéon.

Voici comment débute, au sujet de « la Grande Maison », l'article de MM. Toustain et Favier d'Abancourt :

« Ce spectacle, jadis le premier du monde entier, tant pour les talents des sujets qui le composaient que pour les chefs-d'œuvre de nos

grands auteurs nationaux dont il est le dépositaire, a eu cette année de terribles chocs à soutenir... L'on peut dire avec vérité que si, d'une part, les Parisiens ont contribué à relever la Comédie-Française de ses propres ruines, les Comédiens, d'une autre part, ont avancé rapidement la reconstruction de cet édifice majestueux par la conduite estimable et sage qu'ils ont tenue dans ces circonstances orageuses.... »

Une crise grave, maintes fois racontée, venait d'amener l'émigration aux « Variétés » (rue de Richelieu), de MM. Talma, Grandmesnil, Dugazon, Folly, de M[mes] Vestris, Desgarcins, Lange, Simon et Dubois.

Les choses n'ont pas été si loin, en 1901. Mais il n'est pas mauvais, à ce propos, de comparer la pléthore d'artistes, dont on dit que souffre actuellement la maison de Molière, à l'état qu'elle avait, il y a cent dix ans.

Le tableau de troupe, pour 1901, donne comme sociétaires et pensionnaires, vingt-neuf artistes-hommes, et vingt-sept artistes-fem-

mes. En 1791, il y avait, en comptant les transfuges de ladite année, vingt-six hommes et vingt-et-une femmes. Ajoutons que les divers services employaient, au Théâtre de la Nation, un total de deux cent soixante-dix-huit personnes. Donc, s'il y a eu, et s'il y a excès, c'est de façon absolue, mais non relativement à une époque sur l'autre.

J'ai tâché, jusqu'ici, à démontrer surtout que, dans les circonstances les moins favorables, le mal des institutions humaines est d'une espèce qui dure plutôt qu'elle n'empire.

J'arrive à l'exposé satisfaisant de certaines améliorations qu'il est impossible de ne pas sentir, quand on considère ce qu'il était permis d'exprimer naguère et les mœurs qui ont maintenant succédé.

Déjà, j'ai mentionné plus haut combien le bon ton de la critique différait de la dédaigneuse brutalité avec laquelle, jadis, elle appréciait le travail du Bureau Dramatique.

Mais ce sont spécialement les Directeurs de Théâtre qui peuvent se féliciter d'être

venus assez tard dans un siècle assez vieux.

Les lignes suivantes, signées carrément Roblot, visent le Directeur du Délassement-Comique.

« Le sieur Colon, ayant promis de couper la tête au premier téméraire qui parlerait en mal de son théâtre, nous croyons qu'il le ferait comme il le dit, parce qu'il ne badine pas sur l'honneur, témoin son jeu de Biribi, qu'il entretient malgré les lois, et auquel il porte l'argent de ses recettes, au lieu d'en payer ses artistes. Comme donc chacun aime à porter tranquillement sa tête sur ses épaules (1), nous ne voulons pas risquer la nôtre, en blâmant publiquement les sottises multipliées du Directeur, la bêtise et l'impudence de la Directrice, la Dame Colon, qui se croit la souveraine du Boulevard, avec sa grosse figure poissarde, avec sa mine et son langage des Halles... Cette femme ridicule n'a pas honte d'abuser de la situation critique

(1) Profitez vite, Roblot, vous êtes en 1791.

d'un Auteur, pour lui offrir trois louis d'une pièce en trois actes... »

Si l'on objecte qu'il doit s'agir là de chétifs personnages, dirigeant une scène sans relief, l'on n'a qu'à passer à l'article sur la demoiselle Montansier.

L'Administration de son théâtre est ainsi définie :

La Demoiselle Montansier, *directrice* ;

M. Bourdon de Neuville, *directeur;*

L'Abbé de Bouyon, *intéressé, à ce que l'on prétend.*

Et les appréciations continuent, de cette sorte :

« La Demoiselle Montansier, qui a ouvert son spectacle en vertu des droits de l'homme, gouverne son associé en vertu des droits de la femme. On ne peut lui refuser un tact fin et une grande intelligence pour l'administration d'un théâtre; mais le choix de ses moyens préviendra toujours contre elle ce que Paris renferme de gens honnêtes... Dès qu'on aperçoit, dans une Direction, une basse

jalousie, une cupidité sans bornes, un égoïsme odieux, alors l'intérêt qu'on prenait fait place à l'indignation; et l'on finit par mépriser les personnes que l'on voulait peut-être estimer... »

L'article, cette fois, a deux signataires. MM. Le Febvre d'Aussy et Joseph Dubois ont fait collaborer leurs consciences à cette exécution.

Et, dans un autre passage où est fustigée la même direction, la haine à son égard met en cause deux compositeurs bien innocents, et touche à eux avec un sans-gêne, dont vous apprécierez la férocité :

« On n'attend que la mort de MM. Favart père et Marmontel pour faire mettre de la musique nouvelle à leurs pièces du répertoire. »

Je voudrais citer encore un exemple sur la manière dont la critique en usait autrefois envers la critique. Ou plutôt, je crois bien reconnaitre le Cousin-Jacques faisant l'analyse d'une pièce du Cousin-Jacques. Ce pro-

cédé correspondrait aux chroniques que rédige aujourd'hui, avec tant de sincérité et de tact, notre excellent confrère Robert de Flers, sous le titre de critique des critiques :

« Le griffonneur Gauthier, (publie « l'Almanach »), dont le nom seul est une injure pour un honnête homme, s'est permis, à son ordinaire, dans son journal, les invectives les plus grossières et les assertions les plus fausses à l'occasion des *Capucins*, du Cousin-Jacques. L'attouchement venimeux de ce Gauthier, écrivain désintéressé (!), a sali pareillement le *Club des Bonnes-gens*, du même auteur... »

Il m'a paru qu'au seuil du livre de M. Edmond Stoullig, où l'urbanité parfaite, où la confraternité affable attendent le lecteur, il ne messeyait pas de clouer ces chauves-souris du temps passé.

Aux deux côtés de la porte aimable qui va vous introduire dans un salon de la critique d'aujourd'hui, je n'ai pas cru mauvais de placer les magots grimaçants, les petits

monstres aux yeux énormes, aux gueules furibondes, qui symbolisent la critique d'autrefois.

Paul HERVIEU.

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Trois ouvrages inédits : *Astarté*, de M. Xavier Leroux ; le *Roi de Paris*, de M. Georges Hüe ; les *Barbares*, de M. Camille Saint-Saëns, occuperont, avec une fortune diverse, l'affiche de l'Opéra pendant l'année dont nous allons relater, au jour le jour, les divers événements. Le succès du *Siegfried* de Wagner, répété généralement le 31 décembre, appartiendra, en réalité, à l'année 1902...

Le 4 janvier, Mlle Flahaut s'était fait applaudir dans le rôle de Dalila ; le lendemain, débutait, dans Ortrude de *Lohengrin*, une jeune chanteuse, Mlle Goulancourt, dont le puissant organe était fort goûté des spectateurs du samedi.

7 JANVIER. — Après le Conservatoire, où il fut un des meilleurs élèves de l'excellente classe de M. Edmond Duvernoy ; après l'Opéra-Comique, où il se fit très justement remarquer, jouant et chantant le rôle difficile, ingrat même, de Gaveston dans la *Dame Blanche*, imprimant un typique

cachet de naturel et de vérité à sa création de Césaire de *Sapho,* et donnant grand air et belle allure au ministre espagnol de *Fidelio,* M. André Gresse, récemment engagé par M. Gailhard, débutait à l'Opéra où, rempli d'une légitime émotion, il retrouvait, tout vivants, les glorieux souvenirs de son regretté père, qui tint avec tant d'éclat, sur notre première scène, l'emploi de basse profonde. M. Gresse fils est doué, lui, d'une belle voix de basse chantante, et c'est dans Saint-Bris des *Huguenots* qu'il apparaissait pour la première fois sur la vaste scène de notre Académie nationale de musique, jouant ce maître rôle avec infiniment d'aisance et une autorité de comédien bien rare chez un aussi jeune artiste, même l'imposant à ses auditeurs par une articulation d'une irréprochable netteté et par la plus intelligente façon de phraser. Il a très remarquablement déclamé et chanté la grande scène de la Bénédiction des poignards. Et les abonnés qui, malgré la neige et le verglas, étaient venus en grand nombre témoigner de leurs vives sympathies au fils d'un homme dont ils appréciaient la conscience et le talent, se sont associés aux applaudissements du public qui, par deux fois, l'a chaleureusement rappelé au baisser du rideau sur le quatrième acte de l'œuvre de Meyerbeer. Un superbe début, comme on voit, plein de promesses pour l'avenir, où rayonnera, de nouveau, dans le succès, le nom aimé de Gresse.

12 JANVIER. — Premier grand bal masqué de la saison ; orchestres dirigés par MM. Louis Varney, Louis Ganne et Auguste Bosc.

19 JANVIER. — A la suite d'un premier début dans *Samson et Dalila*, le ténor Rousselière chante le rôle de Siegmund de la *Valkyrie* ; Mme Chrétien-Vaguet remplit le rôle de Brunehilde et Mlle Flahaut celui de Fricka[1].

28 JANVIER. — En apprenant la mort de Verdi, M. Gailhard, directeur de l'Opéra, avait adressé à Boïto, l'ami, le collaborateur et l'élève du célèbre compositeur italien, le télégramme que voici : « Tout le personnel de l'Académie nationale de musique et son directeur, profondément affligés par la mort du grand maître Verdi, envoient aux parents et aux amis de l'illustre défunt leurs sincères condoléances ». M. Arrigo Boïto répondit à M. Gailhard par la dépêche suivante : « Les parents, les amis du grand maître, profondément émus par vos paroles, me chargent de vous adresser l'expression de leur reconnaissance et vous prient de la transmettre à tout le personnel de l'illustre maison qui, depuis un demi-siècle, a consacré la gloire de Verdi ».

30 JANVIER. — M. Gresse fils fait son second début dans le rôle de Méphistophélès de *Faust*. Chanteur habile et de style excellent, comédien alerte et très adroit, le jeune artiste se crée déjà. à l'Opéra, une place très remarquée. — Quelques jours après, dans ces mêmes *Huguenots*, Mlle Madeleine de Nocé reprenait, après une assez longue

1. On avait inauguré la veille la rotonde du buffet rendu à sa destination première de fumoir. La vaste salle, ornée d'un magnifique plafond de Clairin et de superbes tapisseries des Gobelins, était très justement admirée des spectateurs.

absence, le rôle de la Reine qu'elle chantait avec une virtuosité très applaudie[1].

15 FÉVRIER. — Première représentation d'*Astarté,* opéra en quatre actes et cinq tableaux, de M. Louis de Gramont, musique de M. Xavier Leroux [2]. — Les jeunes compositeurs n'avaient point sujet de se plaindre : c'est l'un d'eux qui a l'honneur d'inaugurer à la fois le siècle et le nouveau privilège accordé au directeur de notre Académie nationale de musique... Nous nous souvenons d'une ardente scène lyrique de MM. Louis de Gramont et Xavier Leroux qui fut le grand succès d'un des concerts de l'Opéra. La jolie Mme Carrère y

1. Les *Petites Affiches* publient un extrait de l'acte de Société ayant pour objet « l'exploitation du privilège du théâtre national de l'Opéra ». La raison sociale est : P. Gailhard. La durée de la Société sera égale à celle du privilège, c'est-à-dire de six années, qui prendront fin le 31 décembre 1906. Le capital social est de 500.000 francs en espèces. versé aux mains de M. Gailhard. M. Gailhard apporte à la Société une somme de 100.000 francs, faisant partie des 500.000 francs, son industrie, ses soins et la jouissance du privilège, tel qu'il lui a été concédé par arrêté du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. La Société sera gérée et administrée par M. Gailhard, qui aura seul la signature sociale, et ne pourra céder sa gérance. En cas de perte de 300.000 francs sur le capital social. défalcation faite des bénéfices acquis, la Société pourra être dissoute si M. Gailhard le juge convenable.

2. DISTRIBUTION. — Hercule, M. *Alvarez.* — Phur, M. *Delmas.* — Hylas, M. *Laffitte.* — Choribas, M. *Cabillot.* — Euphénor, M. *Nivette.* — Un servant, M. *Devriès.* — Omphale, Mme *Héglon.* — Déjanire, Mlle *L. Grandjean.* — Iole, Mlle *Hatto.* — Cléanthis, Mlle *Nimidoff.* — Myrtha, Mlle *Van Parys.* — Séano, Mlle *B. Mendès.* — Une suivante, Mlle *Mathieu.*

Danse : Mlles *Ixart, Carré, G. Couat, Barbier, Meunier, Billon, Mouret, Mestais, L. Mante, L. Piron, L. Couat, Boos.*

1er acte : Les terrasses attenant au palais d'Hercule.

2e act : La campagne sous les murs de Sardes, en Lydie.

3e acte : La place royale à Sardes.

4e acte : Une salle du palais d'Omphale. — Le temple d'Astarté dans l'île de Lesbos.

Le rôle d'Hercule sera, pendant une courte absence de M. Alvarez, provisoirement interprété par M. Affre.

disait la partie d'Adonis, le beau chasseur de la fable se refusant, après une nuit d'ivresse, à l'amour déchaîné de Vénus inapaisée. Avec les vers d'un vrai poète et la musique expressivement voluptueuse du talentueux compositeur, comment *Vénus et Adonis* n'aurait-il pas triomphé? Ajoutons que M. Xavier Leroux avait l'heur de rencontrer dans Mme Héglon l'interprète passionnée qui convenait à Vénus, et qu'il dirigeait lui-même sa vibrante partition avec une flamme et une conviction qui émerveillaient l'auditoire. Ce soir, habilement conduite par M. Paul Taffanel, encadrée dans des décors admirables — telle, brossée par Amable, l'étonnante place de Sardes, avec son escalier jonché de femmes pâmées — entourée d'une mise en scène absolument sans rivale et d'une splendeur encore inconnue à l'Opéra, où, fort intelligemment, le très actif directeur a su utiliser toutes les ressources artistiques des musées, toutes les ingéniosités d'optique et de vêtement fournies par la dernière Exposition universelle, — sous le titre d'*Astarté*, heureusement évocateur de toutes les beautés antiques, vient d'être représentée avec un éclat vraiment inédit l'œuvre, autrement importante, des auteurs de la rutilante scène de *Vénus et Adonis*, si justement applaudie, dans cette même salle, quatre ans auparavant. Non content d'avoir terrassé l'hydre de Lerne et le lion de Némée, Hercule, « duc d'Argos » — ainsi l'appelle M. Louis de Gramont — est hanté du noble désir d'accomplir un nouvel exploit de justicier. Il a vaincu des monstres : il lui plaît mainte-

nant de combattre une divinité. Au nom de la chaste Vesta, n'a-t-il pas juré d'abolir le culte de l'infâme Astarté... Omphale, reine de Lydie, est de l'impudique déesse la prêtresse la plus zélée : c'est donc à Omphale qu'il s'en prendra. Alors malgré les prières et les larmes de la « duchesse Déjanire », qui redoute, pour l'époux qu'elle aime, le pouvoir des charmes d'une « créature de débauche et de volupté », notre héros part à la conquête de Sardes, la cité criminelle. Et comme Déjanire se désole, abandonnée à ses tourments jaloux, la jeune princesse Iole l'informe d'un songe affreux qu'elle vient de faire au temple de Vesta. « Tremble pour ton maître, lui a dit une mystérieuse voix. Pour affoler les sens et corrompre les cœurs, Omphale ajoute à ses attraits vainqueurs tous les secrets d'une magicienne. Il faudrait posséder de rares talismans pour résister à ses enchantements. Hercule a tort de se fier à sa seule valeur : ce dompteur sera dompté, et rien n'empêchera que, sur le sanglant autel d'Astarté, il ne soit bientôt sacrifié par le grand prêtre de Lesbos »... Déjanire songe alors au présent de Nessus : « Si ton époux oubliait jamais ton amour, lui a dit en expirant le centaure puni, donne-lui la tunique où mon sang a coulé ; s'il endosse le vêtement magique, toi seule embraseras son cœur. » Iole ira porter à Hercule, embarqué déjà, la merveilleuse tunique dont, pour vaincre Omphale, il faut qu'il soit revêtu, et sous les habits d'un jeune cavalier, elle se rendra bravement chez la redoutable reine de Lydie. Nous voici sous les remparts de Sardes où sont arrivés

les guerriers conduits par Hercule. Les portes s'entr'ouvrent. Les unes après les autres, les jeunes Lydiennes se glissent hors des murs, offrant à leurs ennemis les vins qui donnent la joie. « Et maintenant, disent-elles, si vos cœurs et vos sens sont dévorés d'autres fièvres, c'est dans nos bras que vous vous désaltérerez... Abandonnez vos armes et venez goûter à la coupe de l'ivresse, à la coupe de l'amour »... Nos bons guerriers ne se font pas prier, et se laissent entraîner dans la ville, se rendant sans combattre. Hercule entre à son tour, bien résolu du moins à purger la nature d'une aussi perverse créature qu'est Omphale; mais quand, tirant son poignard, il se déclare prêt à frapper le monstre, et que la reine arrache son voile, c'est une vivante merveille qui s'offre à sa vue... Le voilà éperdument épris, brûlant du désir de la posséder. Il met à ses pieds toute sa gloire acquise par ses nombreux exploits, et pour qu'elle lui appartienne, il souffrira toutes les épreuves qu'il lui plaira de lui imposer. La ville entière assiste à sa soumission devant l'autel d'Astarté. C'est là l'objet d'une longue cérémonie mystique se terminant en une voluptueuse orgie. Et comme elle l'a promis au héros dompté par sa beauté, elle ouvre ses bras à celui qui, le premier, lui fera connaître le véritable amour. Mais il faut que les prédictions sacrées s'accomplissent. Phur, le grand prêtre d'Astarté, souffle au royal amant des idées de mariage : le jour où Hercule deviendrait, au Temple de Lesbos, l'époux de la prêtresse, c'en serait fait du héros; sa mort est résolue

d'avance. Omphale le sait et supplie la déesse de lui pardonner en lui envoyant un secours suprême. On lui annonce alors un jeune étranger: c'est Iole, apportant le coffret de cristal où est enfermée la fameuse tunique. Omphale se croit exaucée; c'est le moyen de sauver Hercule en le rendant à l'amour de Déjanire. Elle lui fait remettre la tunique dont il devra se revêtir pour la cérémonie nuptiale... Vous en connaissez le terrible effet : Hercule succombe, et les lambeaux enflammés qu'il arrache de sa chair incendient le palais de la Reine de Lydie. Omphale, repentante et insensible comme autrefois, redeviendra la volupteuse prêtresse d'Astarté: n'a-t-elle pas déjà jeté son dévolu sur la jeune Iole, qu'elle emmène avec elle à l'île de Lesbos?... Sur ce poème étonnamment lascif, où M. Louis de Gramont semble avoir voulu nous offrir le pendant de sa divine *Esclarmonde*, M. Xavier Leroux, l'un des meilleurs élèves de M. Massenet (et l'influence du maître est encore reconnaissable en bien des endroits) a écrit une musique enveloppante, que nous voudrions, sans doute, plus personnelle, mais qui montre constamment le souci d'un véritable artiste. Ses thèmes conducteurs (celui d'Hercule, celui de Phur, qui est particulièrement, d'une très noble allure) sont tous heureusement trouvés et fort adroitement ramenés. Ses harmonies, sans jamais choquer notre oreille, attestent une science véritable. Il a la sainte horreur de la formule et si ses mélodies ne sont pas toujours inspirées, elles témoignent néanmoins de sa recherche de l'originalité. Pour l'or-

chestration, elle est toujours brillante, et parfois même bruyante, au point d'imposer une rude tâche à ses interprètes, chargés de dominer les instruments ; de plus les parties vocales sont souvent très tendues et ajoutent à la fatigue du chanteur. Il y a, dans ces quatre actes, un talent incontestable, et nombre de pages dignes d'être mises en relief. La mâle apparition d'Hercule en son palais d'Argos ; ses tendres adieux à Déjanire ; le voluptueux chœur des Lydiennes s'offrant aux guerriers ; la belle prière du grand prêtre d'Astarté : « O déesse, reçois l'hommage » ; le passionné duo d'amour d'Hercule et d'Omphale ; la glorification du Feu avec sa jolie phrase d'accompagnement reprise dans tous les tons : voilà, certes, plus qu'il n'en faut pour prouver la haute valeur du jeune compositeur. — M. Alvarez est un magnifique Hercule aux formes scupturales, à la voix d'airain, tendre et caressante quand il le faut. Faire l'éloge de M. Delmas devient une superfétation : sous les traits de Phur, le grand prêtre d'Astarté, il est comme toujours parfait acteur et chanteur accompli. Mme Héglon, à qui M. Leroux a très galamment et très justement, du reste, dédié sa partition, en est la beauté, l'âme et la vie. Mlle Grandjean est une remarquable Déjanire, et le zèle qu'elle met à retenir son invincible époux serait digne d'un meilleur sort. Est-ce la faute de la tessiture du rôle si, dans la chaste Iole, la voix de Mlle Hatto nous a paru quelque peu aigrelette ?

1er MARS. — Reprise de *Thaïs*, opéra en quatre

actes et sept tableaux, d'après le roman de M. Anatole France, poème de M. Louis Gallet, musique de M. Massenet [1]. M. Delmas, toujours admirable Athanaël, M. Vaguet et M[lle] Berthet sont fort applaudis. M[lle] Zambelli se montre ravissante dans le divertissement du second acte.

7 MARS. — L'Opéra s'associe à une manifestation organisée à la Sorbonne en l'honneur de Verdi. L'orchestre, sous la direction de M. Paul Taffanel, interprète l'ouverture des *Vêpres Siciliennes* et la marche avec fanfare d'*Aïda*. M[mes] Ackté, L. Grandjean, Héglon et Flahaut, chantent en quatuor la *Prière à la Vierge*, (paraphrase de Dante) dernière œuvre du maître.

16 MARS. — Dans *Aïda*, M. Rousselière chante pour la première fois le rôle de Rhadamès, où il fait applaudir une voix chaude et vibrante.

17 MARS. — *Thaïs*, interprétée par M[me] Carrère, est donnée gratuitement. Le délicieux ouvrage de M. Massenet en est à sa cinquantième représentation.

26 AVRIL. — Première représentation du *Roi de Paris*, opéra en trois actes d'Henri Bouchut, musique de M. Georges Hüe [2]. — L'assassinat du

1. DISTRIBUTION. — Athanaël, M. *Delmas*. — Nicias, M. *Vaguet*. — Palémon, M. *Delpouget*. — Thaïs, M[lle] *L. Berthet*. — Orobyle, M[lle] *Van Parys*. — Myrtale, M[lle] *Beauvais*. — Albine, M[lle] *Taléma*.

MM. *Gallois, Conquet, Baudin, Barrau, Dhorne, Bourgeois, Lacome, Pallianti, Dénoyé, Perrin, Bouissavin, Christin*.

2e acte, 2e tableau, divertissement réglé par M. Hansen.

M[lle] *Zambelli*.

M[lles] *H. Regnier, Ixart, G. Couat, Barbier, Soubrier, Meunier, Billon, Parent, L. Couat, Boos, S. Mante, Dockes, Bouissavin, Souplet*.

La charmeuse, M[lle] *B. Mendès*.

2. DISTRIBUTION. — Henri III, M. *Vaguet*. — Le duc de Guise, M. *Del-*

duc de Guise au château de Blois — un des plus dramatiques récits que nous ait légués l'histoire des guerres de religion, déjà mise à la scène par l'opéra des *Huguenots* — constitue le quatrième et dernier tableau du *Roi de Paris*. Les trois premiers nous ont valu, aux cris de « Vive la Ligue ! » un long duo d'amour entre Henri de Guise et Jeanne de Noirmoutier ; la scène où, en plein palais du Louvre, Longnac essaie, mais en vain, de violer la « petite amie » du duc ; puis, la fête que donne, à Blois, le roi Henri III à son beau cousin de Guise, qu'il va faire tuer. Plaignons le musicien, aussi pauvrement servi que possible par le librettiste. Le très sympathique compositeur du *Roi de Paris* aura mis vingt-deux ans (de quoi se plaindrait-il ?) pour arriver à l'Opéra. C'est, en effet, en 1879 que M. Georges Hüe, élève de Reber, obtenait le prix de Rome avec la cantate de *Médée* qui valait un second prix au plus jeune des frères Hillemacher et une mention honorable à M. Marty. Outre la jolie musique de scène de la *Belle au bois dormant* représentée à l'Œuvre, il ne s'était fait connaître jusqu'ici que par un petit opéra-comique issu du concours Crescent, les *Pantins*, dont la partition, dans la manière de Poise, nous avait infiniment plu ; puis, par une impor-

———

mas. — Longnac, M. *Noté*. — Un ligueur. M. *Nicette*. — Corbau. M. *Cancelier*. — Jeanne. Mme *Bosman*. — Pages : Mlles *B. Mendès*, *Sirède*, *Vinchelin*, *R. Piron*, *B. Mante*, *Neetens*. *L. Mendès*. *de Saunoy*, *Quinault*.

Au troisième acte, danses réglées par M. Hansen : Mlles *Barbier*, *Soubrier*, *Meunier*, *Billon*, *Mouret*, *Mestais*. *L. Mante*, *L. Piron*, *L. Couat*. *Boos*, *S. Mante*, *Dockes*. MM. *Girodier*, *Régnier*, *Javon*, *Ferouelle*.

tante composition, récompensée au concours de la Ville de Paris, *Rubezhal*, que nous fit entendre M. Colonne au Châtelet. Sans s'inspirer trop visiblement de Wagner, M. Georges Hüe avait écrit là une œuvre sincère, manquant sans doute encore d'expérience, mais toute pleine d'intérêt. Nous retrouvons ce même intérêt dans le *Roi de Paris*. Comme en tout drame lyrique de compositeur bien pensant, chaque personnage y a son thème particulier qui le fait reconnaître de l'oreille la moins exercée : on retrouve donc facilement le thème de Guise, celui du roi, celui de Jeanne de Noirmoutier et les « leit-motiv » sont heureusement posés et non moins ingénieusement rappelés. L'influence wagnérienne ne s'accuse pas simplement dans l'emploi de ces mélodies représentatives et par le souvenir très présent des *Maîtres chanteurs* et de *Tannhauser* ; elle est dans l'orchestration qui, sans avoir la triomphale puissance de l'admirable maître de Bayreuth, est d'une recherche toujours curieuse et d'une belle sonorité. M. Hüe a écrit une partition très mouvementée. Ce que nous lui reprocherons, c'est le manque de style personnel. L'auteur du *Roi de Paris* procède de Wagner, c'est entendu ; il procède aussi — est-ce le sujet qui le voulait ? — de Meyerbeer. Le propre du compositeur paraît être la note gracieuse — témoin : la sarabande, le rigaudon et le menuet du troisième acte, — et aussi la note attendrie : l'air mélancolique du Roi, accompagné par les cuivres, est une des jolies pages de l'œuvre un peu disparate où, suivant le mode ancien, le récitatif et la

cantilène alternent avec une fâcheuse persistance. En somme, M. Georges Hüe est un musicien consommé qui connaît bien, trop bien même, pourrait-on dire, les ressources de la composition. Il est doué d'un réel tempérament artistique, d'une nature très fine, et ses aspirations sont certainement nobles; mais, ayant en lui tout ce qu'il faut pour s'élever au-dessus de certaines formules de routine, dont il ne s'est pas entièrement départi, il semble chercher encore sa voie. Ce qui manque à cette œuvre toute remplie de mérite, c'est le souffle, c'est la vigueur, c'est l'allure, c'est l'envolée... Que de science musicale dépensée souvent en pure perte! Attendons *Titania*, que nous promet, l'an prochain, le théâtre de l'Opéra-Comique, et conseillons amicalement à M. Hüe de choisir des sujets moins banals et des livrets moins ridicules que celui sur lequel il s'est jeté, cette fois, avec l'empressement que motivait, peut-être, son goût bien inattendu pour le drame historique. Ce dont, par exemple, il faut louer d'une façon toute particulière M. Georges Hüe, c'est du souci qu'il montre pour le gosier de ses interprètes; tous ses rôles sont admirablement écrits pour les voix. C'est donc avec aisance qu'incarnant le Roi, M. Vaguet a pu faire apprécier ses plus charmantes notes de ténor, et que M. Delmas nous a donné un duc de Guise plein d'autorité et d'émotion. Ce n'est pas la faute de M. Noté si le costume des mignons d'Henri III ne sied que très médiocrement à son genre de beauté, mais il prend sa revanche en chantant très joliment la poésie de

Ronsard (musique du Roi) et en prêtant sa voix solide et vibrante à la partie dramatique du rôle de Longnac. L'histoire nous dit que la marquise de Noirmoutier (Mme de Sauve), avec qui le duc de Guise passa la dernière nuit de sa vie, était d'une beauté fameuse qui avait reçu les hommages de tous les princes de ce temps. Est-ce donc pour rendre le rôle de façon plus vraie que Mme Bosman nous a montré, cette fois, quelque fatigue en sa voix jadis plus assurée? La mise en scène atteste le goût de M. Capoul. L'orchestre a été conduit avec soin par M. Mangin et les chœurs ont été fort bien stylés par M. Puget.

1er MAI. — M. Rousselière chante, pour la première fois, le rôle de Faust, où il obtient un succès partagé avec Mlle Charles, MM. Gresse et Riddez.

6 MAI. — Dans *Tannhauser*, le rôle d'Elisabeth est interprété par Mlle Jane Hatto.

12 MAI. — Rentrée applaudie de Mlle Jane Marcy dans Valentine des *Huguenots*[1].

18 MAI. — Le public fait une longue ovation à Mme Aïno Ackté, qui rentre ce soir dans *Roméo et Juliette*, après avoir épousé en Finlande, sa patrie, M. Henri Renwald, professeur à l'Ecole de droit d'Helsingfors.

31 MAI. — Reprise des *Maîtres chanteurs*, où Mlle Hatto prend possession du rôle d'Eva. M. Vaguet est un Walter plein de fougue et de passion. MM. Delmas et Renaud ont gardé leurs rôles

---

1. M. A. Catherine prend, à l'Opéra, les fonctions de chef de chant, qu'il a déjà remplies au Théâtre Lyrique de la Renaissance.

d'Hans Sachs et de Beckmesser, où ils se sont fait si justement applaudir.

6 Juin. — Représentation extraordinaire au bénéfice de Mme Marie Laurent [1]. — La soirée a été longue, et les applaudissements n'ont pas manqué aux artistes. La critique n'a pas grand'chose à glaner dans ces sortes de solennités, et il importe peu en vérité que la Grèce ait été plus fêtée qu'un autre pays, d'abord avec *Klytaimnestra*, ensuite avec *Alceste*, et finalement avec les Danses de Mlle Sandrini. Le public a paru prendre un plaisir extrême au défilé de tous ces peplums, et

---

1. — Voici quelle était la composition du programme :

1. Ouverture de *Zampa*.

2. *Les Erinnyes*, tragédie antique de Leconte de Lisle (2e partie).

Orestès.................	MM. *Paul Mounet*
Un serviteur...........	*Ravet*
Klytaimnestra..........	Mmes *Marie Laurent*
Electra................	*S. Weber*
Isména.................	*Delvair*
Kallirrhoë.............	*Fouquier*

3. *Alceste*, de Glück (2e tableau), chanté par Mme *Akté* et M. *Delmas*.

4. Danses grecques, par Mlle *Sandrini* et les sujets de la danse.

5. Ouverture du *Domino noir*.

6. *Roméo et Juliette* (1e acte), de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Charles Gounod :

Roméo..................	MM. *Alvarez*
Frère Laurent..........	*Delmas*
Capulet................	*Bartet*
Juliette...............	Mmes *Adelina Patti*
Gertrude...............	*Beauvais*

7. *Hommage à Marie Laurent*, poésie de M. Catulle Mendès, dite par M. *Mounet-Sully*, doyen de la Comédie-Française.

8. Compliment de M. Auguste Dorchain, dit par Mme *Réjane*, accompagnée de deux petites filles de l'Orphelinat des Arts.

9. Ballet de *Don Juan* (Mozart), dansé par Mlles *Hirsch, Désiré, Lobstein, Piodi, Régnier, Viollat, Salle, Vangoetheim, H. Régnier, Beauvais, G. Couat, Barbier, Carrelet, Meunier, Bilton, Mouret, Parent, Mestais, L. Mante, L. Piron, L. Couat, Boos, S. Mante, Dockes*.

La recette a atteint 56.000 francs.

personne n'a remarqué l'absence d'un ténor vraiment plus ténor que nature : M. Tamagno, qui avait promis son concours, et qui s'est récusé au dernier moment, alors que le programme était déjà imprimé... La joie a été dans la salle depuis le commencement de la soirée jusqu'à la fin. L'enthousiasme a débordé par deux fois à l'acte de *Roméo* dans lequel Mme Patti a été longuement acclamée, et à la cérémonie des Adieux, quand Mounet-Sully et Réjane ont à tour de rôle dit un compliment ému à Mme Marie Laurent. Mme Réjane s'est avancée, avec deux petites filles de l'Orphelinat et elle a récité avec un charme exquis ces jolies rimes du poëte Dorchain :

Oh ! ne nous grondez pas et n'ayez pas souci,
Grand'mère, si ce soir vous les voyez ici,
    Ces frais et candides visages !
Je sais qu'il est très tard et que depuis longtemps
Elle a sonné, l'heure où sous les rideaux flottants,
    Doivent dormir les enfants sages...

Oui, mais pour une fois — une seule — laissez
Venir, des fleurs aux mains et leurs doux yeux baissés,
    Deux de ces fillettes câlines,
Oiselettes jadis d'un nid abandonné,
Qui, dans le nouveau nid par votre cœur donné,
    Ne sont presque plus orphelines !

Laissez ! — Assez de fois, par des soirs triomphants,
Nous avons avec vous pleuré sur des enfants,
    Au Théâtre, en pleine Chimère,
Pour que, ce soir, non plus en des drames rêvés,
De vrais mignons perdus et par vous retrouvés,
    Accourent embrasser leur mère.

Allez, chers petits cœurs, vers celle qui toujours,
Fut notre exemple et notre orgueil ! Allez, amours !
Que dans ses bras elle vous presse !...
Si vous ne voulez pas qu'elle pleure, il est temps :
A son génie offrez ces roses de printemps,
A sa bonté, votre caresse !

Bien des yeux étaient mouillés de pleurs. Et pendant que Mme Marie Laurent recevait la médaille de Roty, toutes les vives intelligences parisiennes acclamaient une des plus nobles artistes de ce temps, une des plus glorieuses figures théâtrales et la vigilante gardienne de l'Orphelinat des Arts.

15 Juin. — On donne une grande fête de nuit destinée à remplacer le bal du 2 février, supprimé pour cause des obsèques de la Reine d'Angleterre. L'orchestre de la salle est successivement dirigé par Mmes Germaine Gallois, Paulette Darty et Otero, conduisant les plus populaires morceaux de leur répertoire.

26 Juin. — Mlle Dereims — la fille du ténor Dereims et de Mme Jeanne Devriès, la nièce de Mme Fidès-Devriès — débute dans le rôle de Marguerite des *Huguenots*, où elle fait applaudir une voix agile, conduite avec art.

8 Juillet. — M. Renaud reprend, dans *Lohengrin*, le rôle de Frédéric de Telramond qu'il n'a pas chanté depuis longtemps, et où il retrouve ses succès d'antan. M. Vaguet chante celui de Lohengrin ; Mmes Ackté et Chrétien-Vaguet jouent Elsa et Ortrude.

12 Juillet. — Rentrée, dans *Roméo et Juliette*,

du ténor Ibos, qui, après avoir passé par l'Opéra, au sortir du Conservatoire, et par l'Opéra-Comique où il vint créer le Werther de M. Massenet, s'était fait longtemps applaudir en Espagne. [1]

14 JUILLET. — Matinée gratuite : on donne les *Huguenots* [2]. La *Marseillaise* est chantée par M. Bartet et les artistes des chœurs.

22 JUILLET. — M. Riddez chante pour la première fois le rôle du comte de Nevers dans les *Huguenots*.

7 AOUT. — Mlle B. Mendès, une artiste de la danse déjà remarquée dans la partie de chant ajoutée par M. Massenet au divertissement de *Thaïs*, aborde le rôle de Siébel de *Faust*.

9 AOUT. — Mlle Soyer, qui est douée d'une fort belle voix de contralto, chante le rôle de Dalila du célèbre ouvrage de M. Saint-Saëns.

16 AOUT. — Dans *Lohengrin* la partie d'Ortrude est chantée par Mlle Goulancourt.

21 AOUT. — Mlle Madeleine de Nocé se fait chaleureusement applaudir dans le rôle de Mathilde de *Guillaume Tell*, qu'elle chante pour la première

1. — Il s'agissait de pourvoir au remplacement de M. Alvarez dont le contrat avec l'Opéra devait prendre fin au mois de décembre. Le distingué ténor s'embarquera alors pour l'Amérique où l'appelle un extraordinaire engagement de trois mois à raison de cent mille francs par mois...

2. DISTRIBUTION. — Raoul, M. *Affre*. — Marcel, M. *Chambon*. — Nevers, M. *Renaud*. — Saint-Bris, M. *A. Gresse*. — Valentine, Mlle *Jane Marcy*. — Marguerite, Mlle *Andréa Dereims*. — Urbain, Mlle *Agussol*.

Danse (au 3e acte) : Mlles *Hirsch*, *Salle*, *J. Régnier*, *Viollat*, *G. Couat*, *Barbier*, *Carrelet*, *Billon*, *Mourel*, *Mestais*, *L. Couat*, *Blanc*, *Boos*, *S. Mante*, *Souplet*, *Klein* ; MM. *Ladam*, *Girodier*, *Regnier*, *Javon*, *Ferouelle*, *Domingié*, *Cléret*, *Hoquante*.

fois. MM. Affre, Noté et Chambon lui servent de partenaires.

6 Septembre. — Excellente représentation de *Roméo et Juliette* avec M. Alvarez et Mme Aïno Akté. Le jeune André Gresse avait appris et répété en deux jours le rôle de Capulet. Il réalisait un tour de force appréciable, dont il était récompensé par le succès que lui faisait toute la salle. Dès l'air du premier acte, il avait gagné son public par sa belle voix de basse et son excellente méthode.

20 Septembre. — On donne la *Valkyrie* : Mlle Courty débute dans le rôle de Sieglinde ; Mlle Jane Marcy paraît pour la première fois sous les traits de Brunehilde. Les rôles de Siegmund et de Wotan sont chantés avec le plus vif succès par MM. Alvarez et Delmas. [1]

23 Septembre. — M. Alvarez reprend le rôle d'Hercule d'*Astarté*, qui semble fait pour lui. Mme Héglon est toujours l'ensorcelante Omphale que nous avons dit ; Mlle Grandjean garde son rôle le Déjanire ; celui d'Iole, abandonné par Mlle Hatto toute aux répétitions des *Barbares*, passe aux mains de Mme Carrère, qui trouve le moyen de s'y montrer charmante.

---

1. — En l'honneur de l'arrivée du Tsar en France, l'Opéra était, la veille, illuminé comme aux plus grands soirs de fête. Au commencement de la soirée, l'orchestre a joué la *Marseillaise* et l'Hymne russe que le public a écoutés debout et a longuement applaudis. Dans les loges et aux fauteuils d'orchestre on remarquait, superbes dans leur manteaux rouges, tous les cheiks d'Algérie venus pour la revue et auxquels M. Gailhard a fait les honneurs de l'Opéra. Après avoir entendu religieusement les hymnes nationaux de France et de Russie, ils ont pris le plus vif plaisir à la représentation d'*Aïda*. Le chef d'œuvre de Verdi a d'ailleurs été remarquablement chanté par Mmes *L. Grandjean*, *Flahaut*, *Beauvais* ; MM. *Rousselière*, *Renaud*, *Paty* et *Delpouget*.

23 OCTOBRE. — Première représentation des *Barbares*, tragédie lyrique en trois actes et un prologue, de MM. Victorien Sardou et Pierre Gheusi, musique de M. Camille Saint-Saëns [1]. — L'an 113 avant Jésus-Christ, la Cisalpine était encore effrayée par la récente apparition des Scordisques, sur l'autre bord de l'Adriatique, quand on apprit que trois cent mille Cimbres et Teutons, reculant devant un débordement de la Baltique, avaient franchi le Danube, qu'ils ravageaient la Norique, qu'ils étaient déjà dans la vallée de la Drave, à deux journées des Alpes Carniques. Un consul, Papirius Carbon, courut à ces montagnes avec une forte armée pour défendre le passage qui les traverse. Les Barbares étaient alors occupés au siège de Norcia ; Papirius crut les surprendre à l'aide d'une perfidie, mais il éprouva une sanglante défaite. Pendant plusieurs années la Gaule subit les maux de la plus terrible invasion, et le prestige du nom romain s'affaiblit singulièrement chez ces Barbares, tant de fois vainqueurs des légions. Six armées de la République furent successivement mises en déroute... MM. Victorien Sardou et Gheusi supposent que l'une d'elles se défend dans Orange, investie par les Germains. Le théâtre — cet admirable théâtre antique où,

1. — DISTRIBUTION. — Marcomir, M. *Vaguet*. — Scaurus, M. *Delmas*. — Le Veilleur, M. *Rousselière*. — Hildibrath, M. *Riddez*. — Homme du peuple, M. *Gallois*. — Homme du peuple, M. *Cancelier*. — Floria, Mlle *Hatto*. — Livie, Mme *Héglon*. — Une Femme, Mlle *Vincent*.

DANSE AU TROISIÈME ACTE. — Mlles *Torri*, *Beauvais*, *Carré*, *G. Couat*, *Barbier*, *Carrelet*, *Soubrier*, *Meunier*, *Billon*, *Mouret*, *Parent*, *Mestais*, *L. Mante*, *L. Piron*, *L. Couat*, *Boos*, *Mante*, *Dockes*, *Bouissavin*, *Souplet*, *Klein*.

souvenir inoubliable, nous avons vu magnifiquement représenter *Œdipe Roi* et *Antigone* — est devenu le suprême asile des Dieux Lares. Autour de l'autel de Vesta, une foule d'enfants, de vierges et de femmes accourues par groupes, sont venus implorer le ciel. Appuyée contre l'autel lui-même, la grande vestale Fleria, dominant les prêtresses et la foule, observe anxieusement le feu sacré qu'elle attise parfois de ses baguettes — cependant que le Veilleur décrit les phases du combat suprême, de plus en plus terrible pour les Romains. Mais, signe de mauvais présage, la flamme a vacillé sous le souffle d'une aile invisible et surnaturelle; le Veilleur annonce que le manteau de pourpre est abattu : le consul Euryale a succombé ; Scaurus, son fidèle compagnon d'armes, rapporte le cadavre, sur lequel se jette Livie, sa veuve altérée de vengeance Elle jure de découvrir elle-même le meurtrier et de le frapper de sa propre main; Scaurus n'a pu arrêter les assaillants; les Barbares font irruption, prêts à immoler les femmes et à renverser les autels. Le feu jaillit alors en hautes flammes : les Barbares reculent devant cette manifestation du dieu qu'ils adorent sous le nom de Thor; leur chef, Marcomir, est subitement subjugué par l'impassible beauté de la prêtresse; il l'interroge doucement et proclame « asile » le lieu dont ses guerriers voulaient faire un champ de carnage. La toile baisse au moment où se contemplent en silence la vierge romaine et le héros germain. Le second décor nous montre le même Théâtre, vu de côté, avec, au

fond, les gradins déserts et une partie du vaste hémicycle de pierre. Livie, en deuil, se lamente, dans la nuit sombre, exaspérée de vengeance. Floria cherche à la calmer, attribuant à Vesta la clémence des Barbares ; la veuve d'Euryale y reconnaît l'intervention de Vénus, dont le caprice inspire à Marcomir une soudaine passion pour la vierge inconsciemment troublée, elle aussi. Scaurus a reparu ; les Barbares l'égorgeraient si, à la prière de Floria, Marcomir ne lui faisait grâce. La prêtresse voit, dans cette docilité, l'influence de Vesta. Scaurus devine quelque dessein funeste. Le chef barbare déclare en effet qu'il attend la récompense de sa générosité : il n'a donné la vie aux femmes romaines et la liberté à son prisonnier qu'à la condition que lui appartienne Floria ; il l'aime, il la veut... C'est en vain que la prêtresse invoque son vœu sacré ; il ne fera grâce à ses compagnes que si elle se donne à lui... Eperdue de terreur, la vierge consent enfin : Marcomir donne l'ordre de clémence : les Barbares quitteront la ville sans l'avoir livrée aux flammes... Mais alors le héros se révèle tel qu'il est, ne parlant plus en vainqueur, ne voulant obtenir Floria que d'elle-même. Et la prêtresse craint maintenant la clémence de Marcomir plus encore qu'elle n'avait craint sa fureur. « Je sens, dit-elle, dans la nuit endormie rôder Vénus, la déesse ennemie... » — « Si Vesta te délaisse, répond Marcomir, tu serviras Freia, déesse de jeunesse et d'amour... » Et les voilà tous deux mêlant leurs baisers aux parfums de la nuit d'été... Le lever du soleil découvre un carrefour

dans la ville haute, devant une porte du rempart à demi démantelée. Les Barbares quittent Orange, dont ils ont respecté — la chose est à peine croyable — les demeures et les habitants. Mais il ne faut pas oublier de rendre grâces aux dieux libérateurs, et voici, non sans quelque involontaire souvenir de Baron dans la *Belle Hélène,* le Grand Sacrificateur qui sort du temple, suivi d'un imposant cortège. Quand, avec les longues palmes du rite, les Vestales ont aspergé d'eau lustrale le parvis souillé par les Barbares, les divertissements et les jeux populaires recommencent sur la place. La gaieté déborde; on organise, à travers les monuments, les colonnades et les rues, aux sons des flûtes, des crotales et des tympanons, une immense farandole (ne criez pas, je vous prie, à l'anachronisme, vous auriez tort). Floria paraît enfin sur le seuil de la demeure sacrée. Aussitôt cessent les jeux de la foule qui se détourne vers elle, avec déférence. — « C'est à moi de courber la tête devant vous, dit Floria; j'ai violé mes serments : je ne suis plus prêtresse de Vesta; Marcomir est mon époux! » Et comme tous s'indignent, Scaurus fait justement observer que si la Vestale a trahi ses vœux, c'est pour sauver la Ville... Tous, alors, se prosternent devant la Libératrice. Transfigurée par l'amour, Floria va suivre son époux, qui est aussi l'élu de son cœur, lorsque Livie, qui n'a guère cessé de promener le cadavre d'Euryale — le cadavre balladeur — et n'a pas abandonné ses projets de vengeance, apprend que le meurtrier du consul pourrait bien être Marcomir lui-même. — « Je veux, dit-elle, punir le lâche

qui l'a frappé dans le dos... » — « Tu mens! s'écrie Marcomir, c'était au cœur! » — « Au cœur donc! » Et Marcomir tombe mort... C'est la vengeance d'Euryale; c'est aussi celle de Vesta, la déesse outragée... Sans s'arrêter à nous peindre des caractères, MM. Sardou et Gheusi ont fait œuvre d'hommes de théâtre en mettant en scène des situations. Leur poème a cette qualité d'être musical. L'ouvrage est simple, clair et bien découpé. M. Saint-Saëns s'est montré clair et simple comme son sujet. Tout le monde connaît la haute valeur de l'artiste qui a signé cette partition. Il est assis dans le cycle de notre école à l'une des places les plus élevées, et depuis longtemps déjà l'Institut a brodé son habit de palmes vertes, les souverains étrangers, comme notre gouvernement, l'ont chamarré de grands-cordons et de décorations des ordres les mieux cotés. Sa réputation est européenne ou, pour mieux dire, universelle, et ses compositions sont de celles qui ont porté le plus loin la gloire de la musique française. On ne saurait trop louer — une fois de plus — la profonde habileté du grand musicien, et il paraît impossible de mettre dans une forme ancienne plus de raffinement d'art moderne. Le défaut de l'ouvrage, c'est qu'il est d'ordre composite : on y trouve à la fois des chœurs fugués à la Hændel, des souvenirs de Schumann et même de Verdi, des réminiscences de *Samson et Dalila*... Mais qu'importe, après tout, cette diversité d'inspirations, si l'œuvre présente un tout harmonieux, et si, par la magie de son art, le compositeur a su la ramener à l'unité. Quelles que

soient d'ailleurs les critiques de détail qu'on peut faire aux *Barbares*, il est un point sur lequel tout le monde doit être d'accord : c'est que l'œuvre est belle et digne de l'éclatante renommée de son auteur. Il faut admirer, dans les *Barbares*, un art symphonique, par lequel s'exposent, se développent et se transforment avec la plus étonnante aisance les *leitmotive* caractéristiques, une instrumentation d'une luxuriance exquisement ordonnée, d'une harmonie également parfaite dans la grâce et dans la puissance. Mais il serait impossible d'énumérer ici tous les passages applaudis, depuis le beau prélude, pendant lequel un récitant — c'est M. Delmas — vient, selon la tradition antique, exposer le sujet, commenté et développé ensuite par l'orchestre, jusqu'à la scène finale d'une si dramatique trouvaille. Le titre seul des *Barbares* pouvait faire croire à une musique pleine de bruit et de vacarme, où devaient éclater de toute part les cuivres tapageurs. Il n'en est rien. L'œuvre, très noble et très pure, est, au contraire, empreinte d'une volontaire douceur et d'une mélancolie charmante et prenante. Tels : d'une rare suavité, la prière à Vesta : « Sœur de Minerve et de Mithra » ; le curieux accompagnement, en un triste *lamento*, du désespoir de Livie, au début du second acte, avec le motif de la mort d'Euryale — phrase typique, véritablement inspirée qui, jusqu'à la marche des funérailles du consul, planera sur tout l'ouvrage. Tel, encore, le délicieux duo d'amour, où l'originelle rudesse de Marcomir se fond si délicatement en une expressive tendresse. Il fallait à la tragédie

antique que vient de nous donner l'Opéra une interprétation idéale : Mme Héglon rend à miracle le rôle de Livie, la veuve éplorée du pitoyable Euryale ; ses belles notes de mezzo sonnent à merveille dans le superbe duo avec Floria : « C'est Vénus, à la fois plus douce et plus cruelle » et vraiment elle vous fait passer un frisson quand, vengeresse tragique, elle enfonce dans le cœur de Marcomir le javelot vengeur. Mlle Hatto est bien la gracile prêtresse de Vesta qu'ont rêvée les auteurs : nous souhaiterions pourtant à sa voix plus de force et de rondeur ; à son jeu, constamment impassible et calme, un peu de la flamme que, sur l'autel de Vesta, elle attise de sa baguette d'or... Marcomir, c'est M. Vaguet au délicieux timbre de ténor, à la diction si nette qu'elle ne laisse dans l'ombre aucune syllabe, et ce fut pour nous un vif plaisir de voir, enfin, dans une création d'ordre supérieur, le si consciencieux artiste, trop souvent relégué au second plan. M. Delmas prête au Récitant du prélude et au rôle de Scaurus sa magistrale autorité. Et la voix métallique de M. Rousselière sonne merveilleusement dans les descriptions du Veilleur. Depuis la vertigineuse et essouflante farandole, où, fort incroyablement, ne se sont pas laissé choir les dernières danseuses, jusqu'aux bœufs, traînant les lourds chariots des Barbares, qui, après tant de réclames faites sur leur énorme dos, n'ont risqué derrière la figuration, qu'une apparition bien modeste, l'ouvrage a été monté et mis en scène avec le soin d'exactitude et de vérité que réclamait M. Victorien Sardou. Quant au maître Saint-

Saëns, il a trouvé dans l'excellent orchestre de M. Taffanel une collaboration digne de la tâche importante qui lui était confiée. Lors de la première représentation de *Samson et Dalila*, M. Georges Marty mérita d'unanimes éloges pour l'impeccable manière dont il avait stylé les masses chorales de l'Eden. Cette fois, en réduisant de façon claire et simple la partition des *Barbares*, si luxueusement éditée par la maison Durand, il en a rendu la lecture facile à tous, et a contribué encore, en une certaine mesure, au succès de la nouvelle œuvre de M. Saint-Saëns.

3 NOVEMBRE. — Répresentation gratuite : on donne *Faust*, avec MM Rousselière, Gresse, Noté, Mmes Bosman et Agussol.

6 NOVEMBRE. — On joue le *Prophète*[1].

13 NOVEMBRE. — Dans *Faust*, Mlle Andréa Dereims, chante le rôle de Marguerite, où elle fait apprécier une jolie voix et de belles qualités dramatiques.

20 NOVEMBRE. — Dans Marcomir, des *Barbares*, M. Rousselière, qui remplace M. Vaguet indisposé, fait applaudir une voix généreuse et vibrante, un jeu plein de chaleur ; il ne lui manque guère que la taille...

30 NOVEMBRE. — Les *Barbares* sont, pour la première fois, accompagnés d'un ballet : c'est *Coppélia*, l'œuvre délicieuse de Léo Delibes, qui inaugure cette nouvelle affiche.

---

1. DISTRIBUTION. — Jean, M. *Alvarez*. — Zacharie, M. *Chambon*. — Oberthal, M. *Gresse*. — Jonas, M. *Cabillot*. — Mathisen, M. *Douaillier*. — Fidès, Mlle *Flahaut*. — Berthe, Mlle *Grandjean*. — Un enfant, Mlle *Mathieu*. — Un enfant, Mlle *Vincent*.

9 DÉCEMBRE. — Une jeune américaine, Mlle Bessie Abott, débute dans le rôle de Juliette : voix étendue et souple, dont le métal est pur, cristallin, transparent. Avec cela, charmante en scène, d'une douce inexpérience, jouant naïvement, sans recherche de l'effet, ce qui grandit encore son succès. Est-ce une étoile qui se lève? Mme Carrère prêtait au petit rôle du page Stéfano, qu'elle jouait pour la première fois, l'élégance de sa personne et l'intelligence de sa diction.

13 DÉCEMBRE. — M. Baer, lauréat des derniers concours du Conservatoire, débute dans Scaurus des *Barbares*, où il se montre habile chanteur et bon comédien. Dans la *Maladetta*, Mlle Sandrini dansait pour la première fois le rôle de la Fée des neiges, où elle faisait preuve d'infiniment de grâce et de science chorégraphique.

31 DÉCEMBRE. — Répétition générale de *Siegfried*, drame musical en trois actes, poème et musique de Richard Wagner (traduction française d'Alfred Ernst [1]). — C'est la troisième partie de

---

1. DISTRIBUTION. — Siegfried, M. *Jean de Reszké*. — Mime, M. *Laffitte*. — Le Voyageur, M. *Delmas*. — Albérich, M. *Noté*. — Fafner, M. *Paty*. — Brünnhilde, Mlle *Louise Grandjean*. — Erda, Mme *Héglon*. — Le chant de l'Oiseau, Mlle *Bessie Abott*.

Cette répétition générale payante (elle était donnée au bénéfice de la caisse de retraite de l'Opéra) avait été affichée tout d'abord pour le 19 décembre. Elle fut remise au dernier moment et reculée jusqu'au 31 décembre par suite d'une indisposition vocale de M. Jean de Reszké.

Notre Académie nationale de musique, qui possédait déjà à son répertoire wagnérien : *Lohengrin*, *Tannhaüser*, *la Valkyrie*, y ajoutait *Siegfried*, le troisième ouvrage de la « Tétralogie de l'Anneau de Nibelung ». Depuis la première représentation qui eut lieu à Bayreuth, sur le théâtre des Fêtes, en 1876, *Siegfried* a pu être joué sur plusieurs grandes scènes d'Europe, voire d'Amérique. Notre première scène lyrique aura toutefois été devancée en France, dans cette manifestation d'art, par une tenta-

la tétralogie. Siegfried est la personnification de la jeunesse, de la bravoure, de l'indépendance. C'est le héros vaillant et fort qui va traverser joyeusement les flammes pour conquérir Brünnhilde et auquel rien ne résistera, jusqu'au jour où, maître de l'anneau magique, qui lui donne sa victoire sur le dragon, gardien du trésor dérobé au roi des Nibelungen, il tombe victime de la malédiction attachée à ce fatal talisman. Sa mère, Sieglinde, est morte en lui donnant le jour. Un nain, Mime, dont la nature rampante et cauteleuse contraste avec la loyauté et le courage du jeune Siegfried, a recueilli le dernier rejeton des Walsung dans l'espoir d'en faire l'instrument dont il se servira pour dompter le dragon et ravir à son tour le trésor d'Albérich, objet de ses convoitises. Il sait que l'enfant né des amours jumeaux de Siegmund et de Sieglinde sera invincible, et il l'élève avec sollicitude dans les bois. Ardent, impétueux, plein d'une vitalité irrésistible, Siegfried s'est rapidement développé. Il exige de son nourricier une épée qui lui permettra de combattre, mais le nain s'épuise en vains efforts : il forge, nuit et jour, la forêt retentit de ses martèlements sonores, et jamais il n'arrive à fabriquer une arme capable de résister à la vigueur du héros. Celui-ci brise, l'un

tive des plus intéressantes, dont la province eut la primeur. Le théâtre des Arts de Rouen, après avoir monté l'œuvre dans l'espace de cinquante jours, en donnait la première représentation le 17 février 1900. *Siegfried* fut très favorablement accueilli, aussi bien par les amateurs que par la presse départementale et la presse parisienne, venue tout exprès pour assister à cette solennité. Les interprètes étaient : MM. Dalmorès, P. Stuart, Grimaud, F. de Saint-Pol, Vinche ; Mmes Bossy, Romain, Lemeignan.

après l'autre, tous les glaives que lui présente Mime, et malmène avec humeur l'impuissant forgeron. Impatient des grotesques tentatives de Mime, Siegfried saisit bientôt le tronçon de l'épée, le plonge dans la flamme et l'en sort flamboyant. L'épée de Siegfried est reconstituée. Et Siegfried s'élance, libre et joyeux, à la recherche du dragon qui doit lui apprendre, d'après Mime, ce qu'est la Peur. Il arrive devant l'antre du monstre où Wotan, Albérich et Mime l'ont déjà précédé, chacun pour profiter de la conquête de l'innocent. Il embouche son cor et sonne sa fanfare qui fait sortir le monstre. Il le tue et, en mourant, Mime paiera de sa vie sa traîtrise... Et l'oiseau, dont il comprend enfin le langage, se remettra à chanter : « Aime, Siegfried, c'est en aimant que tu trouveras le bonheur et la paix... Pour toi, je connais la perle des femmes. Sur un haut rocher, elle dort entourée d'un cercle de feu. Franchis le brasier, et cette femme est à toi. » Et l'Oiseau conduit Siegfried au rocher de Brünnhilde. Au troisième acte, Wotan vient annoncer l'avenir et, prévoyant la délivrance de la Valkyrie, il s'écrie : « Brünnhilde va s'éveiller sous la lèvre amoureuse de Siegfried, pour que l'amour sacré de ce couple ingénu rachète le monde perdu... Tout est vain devant l'amour maître et sauveur du monde. » Et Siegfried se précipite dans les flammes, où il réveille Brünnhilde par des baisers — des baisers de jeune héros qui connaît enfin la douceur d'aimer. *Siegfried* est, on l'a dit, le point culminant, la « scène à faire » de l'*Anneau de Niebe-*

lung. Non seulement, en effet, il dénoue l'action commencée dans *l'Or du Rhin* et la *Valkyrie*, mais il est la gaieté, la vie, la passion, la jeunesse et l'amour de ce drame sombre. Le premier acte de *Siegfried* passe pour le chef-d'œuvre de Wagner. C'est une vie exubérante, une vitalité grandiose qui s'échappent de chaque coin de l'orchestre. Au second acte, c'est le dragon souligné par un motif rugueux et terrible que jouent les contre-tubas et les contrebasses. Et, tout à coup, dans cette terreur, c'est l'Oiseau, le rossignol de la fôret, qui égrène son chant victorieux... L'effet est saisissant. Inutile d'y insister : le morceau a été si souvent joué dans les grands concerts du dimanche sous le titre des *Murmures de la forêt!* Enfin, au troisième acte, c'est le duo d'amour entre Siegfried et Brünnhilde, le plus sublime duo d'amour qui soit connu. On comprend que le directeur de l'Opéra ait tenu à confier à M. Jean de Reszké le rôle de Siegfried. Non seulement il possède la carrure et la stature voulues, mais il est merveilleusement parvenu à s'assimiler la physionomie et même l'âme ingénue du personnage. C'est bien le géant, blond, débonnaire et turbulent, fruste et naïf dont l'antique *Volsung Saga* a tracé ce portrait : « Les cheveux d'un blond doré, agréables à voir, tombaient en boucles opulentes sur ses épaules aussi larges que celles de deux mortels ordinaires. Ses yeux brillaient d'un tel éclat que peu osaient le dévisager... » Si M. Jean de Reszké joue le rôle avec un entrain, une exubérance, une jeunesse véritablement

épiques, il le chante avec non moins d'enthousiasme. Peut-être pourrait-on lui souhaiter une voix plus éclatante à l'acte de la Forge, où les poumons de Siegfried doivent lutter de puissance avec le soufflet, et aussi dans la scène du Réveil de la Valkyrie, où il remplace la force par la douceur. Mais il y a dans l'éminent artiste un musicien de tout premier ordre, possédant au suprême degré la science du chant, donnant à chaque phrase, à chaque mot, on peut dire à chaque syllabe, la valeur qui lui convient, et nous avons admiré, en ce comédien de race, la parfaite et constante intelligence du rôle et de la situation. Bref, c'est une « création » dans la plus haute signification du terme, que vient de faire M. Jean de Reszké. Une fois de plus, après la *Valkyrie*, M. Delmas incarne de façon magistrale le dieu Wotan. L'allure est superbe, la voix magnifique, la diction impeccable : que dire de plus ! Le ténor Laffitte réalise un très bon Mime. Le timbre de sa voix convient à la couleur du rôle ; il a des trouvailles d'intonations vieillottes et nasillardes du meilleur comique, et le premier acte a été pour lui un vrai triomphe. Dans le rôle plus effacé d'Albérich, M. Noté a fait sonner les belles notes de sa mordante voix de baryton. Il ne doit pas être précisément aisé de chanter dans un porte-voix. M. Paty, chargé de terrifier l'auditoire avec les grognements du redoutable dragon Fafner, s'est tiré le mieux du monde de sa tâche difficile. C'est à Mlle Grandjean qu'est revenu l'honneur de représenter la belle Valkyrie du dernier acte. Personne,

à l'Opéra, n'était plus digne du choix qu'on a fait. Mettant admirablement à nu l'état d'âme de Brünnhilde, elle s'y est montrée graduellement farouche et tendre, ainsi qu'il le fallait. Dans la déesse Erda, Mme Héglon nous est apparue aussi froidement impassible qu'elle est, quand les circonstances le veulent, d'exubérante chaleur, et c'est pour nous une nouvelle occasion de lui adresser nos sincères éloges. Ce fut un charme que d'entendre, dans l'invisible Oiseau, la voix délicieusement cristalline, si pure et si fraîche, si jeune et déjà si sûre, de Mlle Bessie Abott. Elle eût mérité de revenir, à la fin du second acte, pour recueillir personnellement les bravos que, tous, nous lui eussions prodigués. « Quand les Français joueront mes drames, dit un jour Wagner, ils les joueront mieux qu'on ne peut imaginer ». Le maître avait raison : l'orchestre de M. Taffanel, s'est, cette fois, littéralement surpassé, et l'exécution de *Siegfried*, superbement mis en scène, a été, en tout point, digne de Wagner et digne de l'Opéra. Et voilà comment se termine sur un succès d'heureux présage pour l'année qui va suivre, l'histoire de l'Académie nationale de musique en 1901...

Horace et les *Femmes savantes* : tel était, en matinée, le premier spectacle de l'année [1].

---

1. — L'assemblée générale des sociétaires de la Comédie-Française avait eu lieu la veille au foyer des artistes, la salle du Comité n'étant pas encore prête. Notons deux incidents émouvants. Le premier lorsque M. Monval, secrétaire du Comité, fit lecture du procès-verbal de la dernière assemblée générale. Cette dernière séance était celle du 11 mars 1900, tenue à l'Opéra dans la salle de danse, après la matinée inoubliable qui avait suivi l'incendie. On y avait remercié M. Gailhard, qui donnait son théâtre, et M. Coquelin et Mme Sarah Bernhardt qui offraient le leur. On adoptait ce « procès-verbal tragique », suivant l'expression de M. Claretie.

Le second incident terminait la séance. M. Lambert, rapporteur de la Commission des comptes, demandait à Mme Barretta-Worms, au nom de l'unanimité des sociétaires, de ne pas quitter le théâtre et de reprendre sa démission. L'éminente artiste avait déjà, la veille, trouvé dans sa loge un superbe bouquet de fleurs dont le ruban portait ces mots : *A Mme Barretta, doyenne de la Comédie-Française, avec l'espoir qu'elle restera.* M. Claretie avait ouvert la séance en saluant la promotion du doyen de la Comédie au grade d'officier de la Légion d'honneur, déclarant que cette haute distinction honorait à la fois le Théâtre-Français et la corporation tout entière des artistes dramatiques.

M. Claretie donnait ensuite lecture de son rapport, très étudié, sur l'exercice 1901, les travaux difficiles de l'année. Ce rapport débutait ainsi :

« Mes chers sociétaires, quelques jours avant le 8 mars 1900, dans un Comité tenu chez moi, nous avions, fiers de notre million de réserve que nous venions de dépasser, émis ce vote que cette somme d'un million, primitivement fixée pour la réserve, pouvait, devait être grossie et que rien ne s'opposait à ce que ce fonds de réserve ne s'élevât, avec les années, à un million et demi, à deux millions, à trois millions... Nous ne nous arrêtions pas dans nos calculs faits de rêves !

« Le sort devait nous rejeter violemment, peu de temps après cette séance, à la réalité la plus brutale. Je ne veux pas rappeler les tristes journées que nous avons vécues ; mais aujourd'hui, dans ce local qui est enfin le nôtre, je tiens à vous dire toute ma reconnaissance pour le courage, la vaillance, la bonne humeur vraiment artistique et vraiment française avec lesquels vous avez supporté les longs mois de vagabondage qui n'étaient pas, hélas ! le *Roman comique !*

« Je vous ai demandé bien des sacrifices, vous ne m'en avez refusé aucun. J'en ai été plus touché que je ne puis dire. Les logis étroits, les corridors poudreux, les malles faites et défaites, rien ne vous a rebutés, pas même la privation de congé, pas même la perte de cette espérance, enfin réalisée, qui s'appelait l'Exposition universelle et qui a été pour nous une épreuve et une déception, car jamais catastrophe n'arriva dans des circonstances plus ironiquement tragiques, décapitant à la

11 JANVIER. — Pour les débuts de Mme Louise Silvain et de M. Croué on donnait *Horace* [1] et les *Fourberies de Scapin* [2]. Mme Louise Silvain, que nous avions connue sous le nom de Mlle Hartmann, au moment où elle s'essayait aux épreuves tragiques du Conservatoire dans les *Burgraves* et dans *Mithridate*, et où elle commençait par Anna Damby de *Kean* son stage de l'Odéon, a joué pour la première fois Camille dans *Horace*, où l'encadraient merveilleusement MM. Mounet-Sully et Paul Mounet. Très intelligente et très sûre d'elle-même, avec une voix que l'on pourrait peut-

fois Paris de son plus beau théâtre et brisant entre nos mains les espoirs caressés depuis tant d'années.

« Consolez-vous en vous disant que l'Exposition, après tout, est une date simplement, et qu'on peut faire son Exposition en tous temps. Votre Exposition, ce sera l'année de la salle nouvelle, et elle commencera demain. »

La Comédie a réalisé 2.388,579 fr. 45 de recettes. Les dépenses, accrues par la nécessité, se sont élevées à 2,181.658 fr. 55.

Le bénéfice net est de 201.920 fr. 90. Pour arriver à donner 16.000 fr. de partage. 158,000 francs ont été pris sur la réserve qui, tous frais de l'incendie déduits, reste encore de 500,000 fr. — somme que M. Perrin avait léguée à M. Jules Claretie.

1. DISTRIBUTION. — Horace, M. *Mounet-Sully*. — Le vieil Horace, M. *Paul Mounet*. — Tulle, M. *Villain*. — Flavian, M. *Falconnier*. — Valère, M. *Hamel*. — Curiace, M. *Jacques Fenoux*. — Sabine, Mlle *Renée Du Minil*. — Julie, Mlle *Delvair*. — Camille, Mlle *Louise Silvain*.

2. DISTRIBUTION. — Silvestre, M. *de Féraudy*. — Léandre, M. *Boucher*. — Géronte, M. *Leloir*. — Argante, M. *Pierre Laugier*. — Octave, M. *Dehelly*. — Carle, M. *Barral*. — Scapin, M. *Croué*. — Hyacinthe, Mlle *Muller*. — Zerbinette, Mlle *Kalb*. — Nérine, Mlle *Thérèse Kolb*.

Mme Charras a fait à la Comédie-Française, pour célébrer la réouverture de la maison de Molière, un inappréciable cadeau. Elle a envoyé à M. Jules Claretie le beau portrait de Molière, par Claude Lefebvre, qui fit, pendant de longues années, partie de la célèbre collection Walferdin et qu'on admira, il y a quelques mois, dans le pavillon de la Ville de Paris. C'est un Molière jeune d'après nature et âgé d'une trentaine d'années. Ce portrait aux trois crayons est le premier qui soit décrit dans l'*Iconographie moliéresque*. Il enrichira le musée de la Comédie.

être souhaiter plus agréable, mais avec une autorité que lui ont donnée les tournées entreprises avec l'excellent tragédien devenu son mari, Mme Louise Silvain a très remarquablement interprété ce rôle de force, et les célèbres Imprécations lui ont valu de chaleureux applaudissements. Très favorablement accueilli, lui aussi, le jeune Croué, qui fut, dans les *Fourberies*, un Scapin plein d'entrain, mais outrant un peu, ce nous semble, l'imitation du grand Coquelin, l'immuable modèle de tous les valets du répertoire classique...

15 JANVIER. — A l'occasion du 279e, anniversaire de la naissance de Molière, le spectacle commençait par le *Dépit amoureux*, joyeusement enlevé par MM. de Féraudy, Boucher, Joliet, Dehelly, Mlles Renée du Minil et Rachel Boyer. Dans *Tartuffe*, Mme Louise Silvain abordait pour la première fois le rôle d'Elmire, qu'elle jouait à côté de son mari, avec une véritable autorité et un réel talent de comédienne. M. Silvain nous donnait du personnage de Tartuffe une excellente physionomie. Sa réputation est faite dans ce rôle, qu'il compose avec beaucoup d'art et de style. Les autres rôles étaient tenus par MM. Baillet, Truffier, Leloir; Mmes Muller, Kalb, et Amel. Ensuite venait le prologue de M. Jean Richepin, renouvelé du spectacle d'ouverture et suivi de la *Cérémonie*. [1]

1. — Dans l'après-midi de ce même jour avait eu lieu la remise officielle à M. Jules Claretie, administrateur général de la Comédie-Française, par la délégation de la presse italienne, du bas-relief en bronze offert au Théâtre-Français par M. Pilade Polazzi, l'éminent directeur de la *Scena Illustrata*, au nom des artistes italiens, à l'occasion de l'inaugu-

21 JANVIER. — M. Gustave Worms joue pour la dernière fois Olivier de Jalin du *Demi-Monde*.

23 JANVIER. — Représentation de retraite de M. Gustave Worms[1], après trente et un ans de servi-

---

ration de la nouvelle salle. M. Claretie était entouré de plusieurs sociétaires et pensionnaires. M. Victorien Sardou, à l'issue de sa répétition de *Patrie,* s'était joint aux personnes présentes. M. Caponi prononçait un très joli discours, au nom des artistes italiens et de la presse de la Péninsule, et M. Jules Claretie y répondait en ces termes :

« Depuis quelques années, une sorte de libre échange d'art et de pensée s'est établi entre l'Italie et la France. Vous applaudissez nos comédiens et, je suis heureux de le dire devant l'illustre représentant du théâtre, M. Sardou, nos drames et nos comédies ; nous accueillons vos artistes de toutes mains et de tout cœur. Paris est heureux de devenir l'hôte de vos comédiens et de vos poètes, et l'on peut dire que pour l'art dramatique, il n'y a plus d'Alpes ni de Pyrénées. Le directeur de la *Scena Illustrata* a voulu qu'un témoignage visible de cette confraternité figurât dans notre musée. Nous avons placé l'œuvre si vivante du commandeur Rivalta en face du tableau de marbre où se trouve, retracée par des noms, l'histoire même de la Comédie-Française. »

Le bas-relief figurera désormais dans le vestibule privé de l'administration en face de la grande plaque en marbre où sont inscrits, en lettres d'or, les noms des doyens et des administrateurs de la Comédie-Française, depuis Molière jusqu'à Jules Claretie.

1. — Voici quel en était exactement le programme :

1. — L'*Etincelle,* comédie en un acte, d'Edouard Pailleron :

Raoul...........................	M. *Le Bargy*
Mme de Rénal...................	Mmes *Brandès*
Antoinette......................	*Bertiny*

2. — *Le Misanthrope* (1er acte) :

Alceste.........................	MM. *Worms*
Oronte..........................	*Prud'hon*
Philinte........................	*Baillet*

3. — Intermède :

M. Hollman, violoncelliste : *a)* Andante (Hollman) ; *b) le Cygne* (Saint-Saëns) ; *c)* Mazurka (Hollman).

Mounet-Sully : poésie.

M. Tamagno : grand air d'*André Chenier* (Umberto Giordano). Accompagnateur : M. Vigna.

Mlle Louise Grandjean : *Charité* (Faure).

M. Fugère : *le Vieux Ruban* (Paul Henrion).

M. Noté, première audition : *le Géant* (poésie de Victor Hugo, musique de Litolff).

M. Coquelin cadet : *le Lait de la marquise,* poème (Grenet Dancourt).

ces. — Nous avons vu déjà plusieurs soirées d'adieux au Théâtre-Français, nous n'en vîmes pas où la salle fut plus chaleureuse qu'elle n'était à celle de Gustave Worms, ce probe et bel artiste, justement aimé du public et profondément estimé, comme homme, de tous ceux qui le connaissaient. Le programme de « ce bénéfice » était, d'ailleurs, fort bien compris. Il s'ouvrait par l'*Etincelle* de Pailleron, très gaîment enlevée par M. Le Bargy, M[lles] Brandès — la très remarquable Suzanne d'Ange du *Demi-Monde* — et Bertiny. Puis, c'était le premier acte du *Misanthrope*, qu'on n'avait pas donné depuis deux ans et où Worms, accueilli à son entrée par une quadruple ovation, disait magistralement la célèbre scène du sonnet. L'intermède de musique obligatoire — bon essai d'acoustique pour la nouvelle salle — nous valait de réentendre Tamagno, le triomphant interprète, en l'un de ses premiers ouvrages, de la *Forza del destino*, de Verdi à l'agonie, et de revoir M[me]

M[me] Sibyl Sanderson : mélodies. Accompagnateur : M. Landry, de l'Opéra-Comique.

La Forza del Destino, de Verdi (fragment du 1[e] acte) :

M. Tamagno.

M. Beltrami.

Chef d'orchestre : M. Vigna.

4. — *L'Ami des femmes* (1[e] acte), d'Alexandre Dumas fils :

De Ryons....................	MM. *Worms*
De Montègre..................	*Duflos*
Joseph.......................	*Falconnier*
Jane.........................	M[mes] *Bartet*
M[me] Leverdet................	*Blanche Pierson*
M[lle] Hackendorff.............	*Henriette Fouquier*

5. — *Le Nouveau Jeu*, comédie de M. Henri Lavedan, deuxième acte (la Rupture) :

Bobette Langlois............	M[lle] *Jeanne Granier*
Paul Costard................	M. *Brasseur*

Sibyl Sanderson, qui fut la merveilleuse Esclarmonde et la non moins délicieuse Thaïs de Massenet. Notons encore le succès de Mounet-Sully, dans la *Curée* d'Auguste Barbier, celui de Fugère, bissé d'acclamation dans le *Vieux ruban* de Paul Henrion, et les rires provoqués par Coquelin cadet avec le *Lait de la marquise* de Grenet-Dancourt et le *Vase brisé* de Maurice Donnay. Puis, après le quatrième acte de l'*Ami des Femmes*, le rideau se relevait, laissant voir, au milieu de tous ses camarades, dont plusieurs étaient ses brillants élèves, le sociétaire retraité, auquel le doyen remettait solennellement la médaille de Molière, gravée par Chaplain : « En souvenir de la Comédie-Française que vous avez si bien servie ». Et la soirée se terminait le plus gaiement du monde par le second acte du *Nouveau Jeu*, où, non sans un certain trac, Albert Brasseur et Jeanne Granier intronisaient sur notre première scène littéraire l'argot, si « modern style » d'Henri Lavedan.

31 JANVIER. — La matinée était supprimée pour permettre aux artistes de la Comédie-Française d'assister aux obsèques d'Henri de Bornier. M. Jules Claretie y rendait hommage à l'auteur de la *Fille de Roland*. M. Georges Leygues parlait au nom du Gouvernement ; M. Paul Hervieu au nom de la Société des gens de lettres ; M. Paul Ferrier au nom de la Société des auteurs dramatiques. M. Henry Fouquier, au nom de l'Association de la critique ; M. Mounet-Sully au nom des artistes...

17 FÉVRIER. — A la matinée d'aujourd'hui, la

Comédie-Française célébrait le 227e anniversaire de la mort de Molière. *Tartuffe* avait pour interprètes : MM. Silvain, de Féraudy, Boucher, Laugier, Villain, Hamel, Dehelly, Mmes Muller, Kalb, Fayolle et Louise Silvain. *Le Malade imaginaire* : MM. Coquelin cadet, Leloir, Georges Berr, Joliet, Falconnier, Hamel, Dehelly, Barral, Mmes R. du Minil, Amel, Thérèse Kolb et la petite Juliette. C'est la seconde fois, depuis l'avant-dernier siècle, que l'anniversaire de la mort de Molière tombant le 17 février, la Comédie-Française mettait cet anniversaire sur son affiche [1].

18 FÉVRIER. — Molière, une fois de plus, a triomphé dans sa maison. La matinée du lundi gras avec les *Femmes savantes* et *M. de Pourceaugnac*, a réalisé la plus forte recette que l'on ait jamais faite : 9,306 fr. 50, ce qui prouve que l'on est aujourd'hui au comique autant que sous Louis XIV. Le spectacle comportait du reste une

---

1. — On vient de sceller, sous le péristyle du Théâtre-Français, quatre grands cadres de marbre blanc rehaussés d'une grecque d'or et soulignés d'une bande de marbre rouge. Ces cadres sont destinés aux médaillons de Corneille, Racine, Molière et Victor Hugo, qu'ils attendent et dont les noms, avec les dates de naissance et de mort, seront inscrits sur les bandes de marbre rouge. M. Barrias fera les médaillons de Racine et de Victor Hugo ; M. Denys Puech fera ceux de Corneille et de Molière. Au-dessus des cadres prendront place deux plaques de marbre blanc. On a gravé sur l'une l'inscription suivante :

« La nouvelle salle a été inaugurée le 29 décembre 1900, M. Emile Loubet étant Président de la République ; M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil ; M. Georges Leygues, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts ; M. Henry Roujon, directeur des beaux-arts ; M. Jules Claretie, administrateur général. »

L'inscription de la seconde est ainsi conçue :

La salle de l'architecte Louis, réparée par Moreau en 1798, restaurée par Fontaine en 1822, agrandie et achevée par Prosper Chabrol en 1864, a été réédifiée par M. J. Guadet en 1900.

interprétation parfaite avec MM. Leloir, Georges Berr, Mmes Barretta, Pierson, etc., dans *les Femmes savantes* ; M. de Féraudy exquis dans M. Purgon et Mlle Marie Leconte délicieuse dans le rôle de Julie. La fameuse course des apothicaires à travers la salle a, naturellement, obtenu son succès habituel de fou rire [1].

8 MARS. — Une triste date commémorative : il y a aujourd'hui juste une année que l'incendie détruisait la salle du Théâtre-Français. L'affiche portait en matinée : *Bajazet* et le *Député de Bombignac* [2].

11 MARS. — Première représentation (à ce théâtre) de *Patrie*, drame en cinq actes et huit tableaux de M. Victorien Sardou [3]. — Dans la préface de

---

1. — Du rire aux larmes : M. Silvain, sociétaire de la Comédie-Française, avait été désigné par M. Jules Claretie, pour aller représenter la Maison de Molière aux obsèques du poète Armand Silvestre, célébrées à Toulouse, aux frais de la municipalité. M. Silvain devait lire, à la cérémonie des obsèques, au nom de la Comédie-Française, un discours composé par l'administrateur général.

2. — Une messe de bout de l'an, en mémoire de la pauvre Jane Henriot, était célébrée en l'église Saint-Roch. Après la messe, les amis de Mme Henriot mère se rendaient au cimetière de Passy où, sur la tombe de la charmande artiste, le buste exquis sculpté par Denys Puech était découvert. Ce buste, un vrai chef-d'œuvre, surmonte un monument en marbre blanc dont l'architecte est M. Marcel Dourgnon. On a gravé sur l'édicule ces mots : *A Jane Henriot, la Comédie-Française*, avec cette inscription empruntée à un article de M. Émile Faguet :

... Elle est venue,
Elle a souri,
Elle a passé !...

3. DISTRIBUTION. — Le comte de Rysoor, M. *Mounet-Sully*. — La Trémouille, M. *Le Bargy*. — Jonas, M. *De Féraudy*. — Karloo Van der Noot, M. *Alb. Lambert fils*. — Le duc d'Albe, M. *Paul Mounet*. — Noircarmes, M. *Pierre Laugier*. — Vargas, M. *Leitner*. — Maître Alberti, M. *Falconnier*. — Delrio, M. *Hamel*. — 1er officier du prince d'Orange, M. *Dehelly*. — Galéna, M. *Jacques Fenoux*. — 2e officier du prince d'Orange, M. *Charles Esquier*. — Guillaume d'Orange, M. *Louis Delau-*

son très beau drame, *La Haine*, qui attend encore la fortune dont il est digne, M. Victorien Sardou a parlé aussi de *Patrie* dont le succès égala le mérite. « J'ignore, dit-il au lecteur, comment l'idée dramatique se révèle à l'esprit de mes confrères. Pour moi, le procédé est invariable. Elle ne m'apparaît jamais que sous la forme d'une équation philosophique, dont il s'agit de dégager l'inconnu. Dès qu'il s'est posé, ce problème s'impose, m'obsède, et ne me laisse plus de repos que je n'ai trouvé la formule. Ainsi pour *Patrie* le problème s'était posé de la sorte : « Quel est le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire à l'amour de la patrie ? » A cette question, M. Sardou a répondu par la scène où le comte de Rysoor épargne l'amant de sa femme pour ne pas priver la cause

---

nay. — Un brasseur, M. *Barral.* — Rinçon, M. *Racet.* — Navarra. M. *Croué.* — Goberstraët, M. *Gandy.* — Un pasteur, M. *Laty.*— Miguel, M. *Garry.* — Maitre Charles, M. *Gonnot.* — Un héraut, M. *Joubé.* — Bakkerzéel, M. *Valgerini.* — Cornelis, M. *Violet.* — Un enseigne, M. *Lefaur.* — Un espion, M. *Holtzem.* — Un soldat. M. *Marey.* — Domingo, M. *Barrias.* — Un majordome, M. *Gorde.* — Perez, M. *Carlo.*— Dona Dolorès. Mlle *Brandès.* — Dona Rafaële, Mlle *Marie Leconte.* — Sarah Mathisson, Mlle *Delvair.*— Une femme du peuple, Mlle *Faylis.*— Gudule. Mme *Lherbay.* — Une ribaude, Mlle *Spindler.* — Josnah Kopperstock, Mlle *Demidoff.*

Un curieux souvenir à propos de cette reprise de *Patrie.* Avant *Patrie.* on avait joué jadis, à l'Ambigu. une pièce de MM. Jules Claretie et Petrucelli della Gatina. les *Gueux*, qui se déroulait, comme de juste, dans les Flandres. Une polémique assez vive s'engagea, à son propos. entre M. Jules Claretie et M. Sardou. qui allait faire répéter *Patrie.* Il s'agissait du droit de priorité sur le sujet. La querelle s'envenima, au point qu'il y eut échange de témoins. Ceux de M. Sardou étaient de Najac et Alfred Mayrargues ; ceux de M. Claretie étaient Jules Amigues et Hector Pessard. L'affaire fut arrangée. Les quatre témoins sont disparus. Les deux anciens adversaires seuls restent, et. aujourd'hui, M. Jules Claretie, administrateur du Théâtre-Français, y fait reprendre le drame de M. Sardou. dont il est devenu le confrère à l'Académie française et l'ami.

de l'indépendance des Pays-Bas du bras d'un de ses plus vaillants chefs, Karloo Van der Noot. C'est la scène capitale de l'ouvrage, c'est l'axe solide sur lequel roule toute l'économie du drame. L'époux outragé immole son ressentiment ; la délivrance de son pays lui est plus chère que sa vengeance particulière. Le cas est beau, l'exemple plus que surhumain, et M. Sardou l'a entouré de toutes les circonstances les plus propres à frapper fortement l'âme du spectateur. Il se dégage, de ce mélange d'un revers domestique avec un généreux effort national, une impression de grandeur et de dévouement qui a marqué la place de *Patrie !* fort au-dessus des produits de la fabrication courante, même la plus habile. Nous sommes au milieu du seizième siècle ; le duc d'Albe gouverne pour Philippe II les Pays-Bas frémissants, et la domination étrangère, avant de succomber, se maintient par la terreur des bûchers, des gibets et des tortures. C'est l'époque et le milieu déjà traités par Gœthe dans son *Egmont*. Mais l'écrivain français n'a rien emprunté au poète allemand : son drame est bien à lui, et il y révéla, au mois de mars 1869, une face inattendue de son talent. Des *Pattes de mouche* — que nous sommes loin de dédaigner, car ce fut un petit chef-d'œuvre en son genre — des *Pattes de mouche* à *Patrie !* il y a aussi loin que du *Songe d'une nuit d'été* à *Macbeth*, et l'homme qui avait si bien su continuer et renouveler l'art de Scribe se présentait dès lors comme le restaurateur du drame historique, tombé en désuétude depuis la disparition des grands pano-

ramas de Dumas et de Maquet, auxquels il substituait une peinture plus concentrée, une facture plus serrée, aboutissant à une unité plus tragique. Nous supposons le drame de *Patrie !* connu par la représentation ou par la lecture, et il nous suffit d'avoir exprimé la haute estime où nous le tenons, rappelé son importance dans l'œuvre de Sardou, et signalé la seconde manière que ce puissant et souple esprit y montra pour la première fois. Il nous reste à dire ce que trente-deux années écoulées depuis le triomphe du 19 mars 1869 ont fait d'une peinture réputée si éclatante et si forte, et à apprécier la nouvelle interprétation que vient de lui donner la Comédie-Française. Dans ses parties principales, le tableau n'a pas bougé. Il n'a souffert quelques atteintes que dans ses côtés accessoires, et ce que l'on pourrait appeler ses épisodes laborieux. Rysoor est resté un caractère superbe, tout d'une pièce, la patrie incarnée dans un de ses serviteurs. Dumaine avait très remarquablement créé le rôle, Mounet-Sully le reprend aujourd'hui avec les belles qualités de noblesse, d'ampleur, de généreuse flamme qui caractérisent son admirable talent. Toute la salle a battu des mains à cette belle composition, et nous nous associons de grand cœur à ce succès si hautement mérité. Ce qui a vieilli — ne l'avait-on pas, d'ailleurs, déjà remarqué à la dernière reprise ? — c'est le style. On y rencontre avec étonnement une certaine quantité de formules mélodramatiques, quelque peu disgraciées, que Sardou aurait pu s'il l'eût voulu, facilement éliminer. Il aura mis, sans

doute, une certaine coquetterie, et peut-être une conscience d'artiste à ne pas retoucher sa toile. Il est permis de supposer qu'il n'avait pas, lorsqu'il donna *Patrie* pour la première fois, l'ambition d'un succès d'ordre aussi élevé que celui qui lui est échu. Il ne la voyait pas au Louvre, je veux dire à la Comédie-Française... A présent, *Patrie* est devenue une œuvre en quelque sorte classique, classée tout au moins, et nous apportons dans son examen des exigences et des scrupules qui étaient étrangers aux spectateurs, lors de sa première apparition. De là, viennent peut-être quelques désappointements de détail qui sont, en somme, tout à l'honneur de l'écrivain et du drame. Le rôle de Karloo, bien qu'écrasé par le voisinage de Rysoor, est aussi humain et d'une certaine nouveauté. La convention théâtrale ordinaire, c'est que l'amant ne soit qu'un amant, et sacrifie tout à son amour. Karloo, au contraire, tout en cédant à un entraînement coupable de ses sens, est resté l'ami sincère de l'homme qu'il trompe. Il a horreur de lui-même et de sa complice. Le patriotisme et l'amitié ont gardé dans son âme la place qui leur appartient. Son amour criminel pour Dolorès, comtesse de Rysoor, n'a asservi que les parties les moins nobles de son être. Il y a deux hommes en lui ! Dolorès n'a en partage que le corps de Karloo ; par le cœur, il est resté l'ami de Rysoor et le soldat dévoué de la patrie commune. Aussi, lorsqu'à la dernière scène il poignarde sa maîtresse avec le fer qui a soustrait Rysoor à la torture apprêtée par les sicaires du duc d'Albe, cette revanche de l'es-

prit sur la matière préparée dès le commencement, fait l'effet d'un rachat et d'une expiation légitimée par le naturel vraiment odieux de Dolorès et l'enragée passion dont elle est animée. Rysoor, c'est le dévouement complet à la patrie; Karloo, c'est l'honnête homme avec ses faiblesses momentanées et ses dégradations partielles. Dolorès, c'est l'amoureuse qui ne connaît au monde que son amour. Mlle Brandès joue, tous nerfs dehors, le personnage nerveux, louche et plutôt antipathique de Dolorès. Elle le fait accepter, et cela ressemble beaucoup à un miracle. On lui a décerné, après la grande scène avec le duc d'Albe, une véritable ovation, bien justifiée[1]. M. Albert Lambert fils est un Karloo si passionné, si sincèrement désespéré, qu'il se fait aimer. M. Le Bargy parfait — plus que parfait même — prête son élégance, la bonne grâce et la sûreté de son jeu au rôle de la Trémouille, le Français chargé d'avoir énormément d'esprit et de cœur. M. Paul Mounet a composé un duc d'Albe de haute et superbe allure : impossible d'avoir plus grand air sous la barbe blanche et la cuirasse du féroce Alvarès de Tolède, de cet illustre général, de ce fanatique qui versa tant de sang et fut disgracié pour une aventure de cour. M. de Féraudy joue avec beaucoup de justesse et de simplicité, l'héroïque, l'admirable scène où le sonneur Jonas accepte la mort pour le salut de son pays. Mlle Marie Leconte est charmante et tou-

1. — Ce n'est qu'à force d'énergie que Mlle Brandès, très fatiguée, très malade, avait pu mener jusqu'au bout, le jour de la première représentation, le rôle de Dolorès. Dès la seconde soirée, elle était remplacée par Mlle Delvair, qui cédait elle-même, d'abord à Mlle Thérèse Kolb puis à Mlle Leroy, le rôle de Sarah Mathisson.

chante au possible dans le rôle de Raphaëla qui lui convient si merveilleusement. Mlle Delvair, qui n'a qu'une scène, les imprécations de Sarah Mathison, au premier acte, s'y est taillé un succès mérité. Tous les autres rôles, même les moindres, sont excellemment tenus. C'est M. Leitner qui fait le terrible Vargas ; M. Louis Delaunay, qui représente le fameux prince d'Orange, Guillaume le Taciturne... La Comédie-Française devait une juste revanche à l'auteur de *Thermidor*, autrefois si malheureusement arrêté à la seconde représentation. Aussi la mise en scène de *Patrie !* est-elle d'extraordinaire beauté, absolument inusitée en pareil lieu. C'est une pure merveille d'exactitude historique que le cortège des condamnés sur la grande place de Bruxelles. Et les décors, comme celui de la Vieille Boucherie, de la Porte de Louvain sous la neige, de la salle des Echevins à l'Hôtel de Ville, sont de véritables œuvres d'art.

18 MARS. — La nouvelle salle du Comité de lecture est inaugurée par la lecture d'une comédie en quatre actes de M. Brieux, *Petite Amie*, qui a été reçue. Une *Madame de Pompadour*, de M. Emile Bergerat n'avait pas le même bonheur. *Manoune*, pièce en cinq actes de Mme Jeanne Marni, était reçue à correction.

16 AVRIL. — On redonne, pour l'abonnement, la *Bérénice* de Racine, avec Mlle Bartet dans le rôle de Bérénice.

17 AVRIL. — Mlle Brandès reprend le rôle de Dolorès de *Patrie*, que la maladie l'avait contrainte à abandonner au lendemain de la première repré-

sentation. Après l'avoir remplacée au pied levé dans Dolorès, où elle avait trouvé l'occasion d'affirmer sa personnalité artistique, Mlle Delvair demandait à conserver le modeste rôle de Sarah Mathison, où elle avait su se faire remarquer à la répétition générale et à la première. M. Dehelly aborde pour la première fois le rôle de La Trémouille que laisse M. Le Bargy.

20 AVRIL. — Le Comité de lecture, présidé par M. Jules Claretie, a entendu et reçu une comédie de M. Maurice Donnay intitulée *Dans la vie.*

22 AVRIL. — Les artistes de la Comédie-Française jouent au Grand Théâtre de Lyon, au bénéfice de l'Association de la presse républicaine locale, la *Denise* d'Alexandre Dumas fils.

23 AVRIL. — Mlle Bertiny prend possession du rôle de Rosine du *Barbier de Séville* (auparavant tenu par Mme Worms-Barretta) et s'y fait applaudir. — Lecture au Comité et réception de *Chérubin*, trois actes de M. Francis de Croisset.

1er MAI. — M. Boucher a brusquement pris sa retraite après vingt-cinq ans de services, et ne fait plus partie de la Comédie-Française.

5 MAI. — Pour son second début, Mme Segond-Weber joue le rôle de Phèdre. Mlle Henriette Fouquier fait Aricie. Les rôles de Thésée, d'Hippolyte et de Théramène sont tenus par MM. Silvain, Albert Lambert fils et Ravet.

14 MAI. — Intéressante reprise des *Tenailles*, la belle comédie de M. Paul Hervieu[1].

1. DISTRIBUTION. — Valenton, M. *Pierre Laugier.* — Robert Fergau. M. *Raphaël Duflos.* — Michel Dovernier, M. *Dessonnes.* — Un domes-

15 MAI. — Le Comité s'est réuni pour écouter la lecture d'une pièce en quatre actes, en prose, de M. Alfred Bouchinet, *Gertrude*, qui a été reçue à l'unanimité.

19 MAI. — Dans le *Misanthrope*[1], M. Silvain joue pour la première fois le rôle d'Alceste. Mme Louise Silvain continue ses débuts par celui de Célimène. Mlle Henriette Fouquier fait Eliante. — Le rôle d'Alceste du *Misanthrope* est peut-être, avec celui d'Arnolphe, de l'*Ecole des Femmes*, le plus vaste et le plus profond du grand répertoire comique. Nous y vîmes tour à tour Geffroy, Bressant, Leroux, Lafontaine, Delaunay, quelques mois avant sa mort, ce pauvre Marais, et tout dernièrement s'y essayait, pour son entrée à la Comédie-Française, M. Delaunay fils. Or, parmi les artistes dont nous venons de rappeler les noms, nous n'en avons pas rencontré un seul qui réussît à rendre le personnage d'une façon complète et dans sa multiple signification. Alceste est-il tragique ; est-il comique ; est-il les deux à la fois ? On a fort disserté là-dessus. Nous n'avons ici ni le temps, ni la place de rouvrir ces intéressantes discussions. Contentons-nous de constater que, sans apporter au personnage une interprétation absolument nouvelle, M. Silvain l'a fait très vivant, dé-

---

tique. M. *Gaudy*. — Irène Fergan, Mlle *Brandès*. — Pauline, Mme *Persoons*. — Réné, la *petite Juliette*.

1. DISTRIBUTION. — Oronte, M. *Prud'hon*. — Philinte, M. *Baillet*. — Alceste, M. *Silvain*. — Dubois, M. *Joliet*. — Un garde, M. *Falconnier*. — Acaste, M. *Dehelly*. — Clitandre, M. *Ch. Esquier*. — Un valet, M. *Laty*. — Arsinoé, Mme *Amel*. — Eliante, Mlle *Henriette Fouquier*. — Célimène, Mme *Louise Silvain*.

bordant de sincérité. Peut-être pourrait-on lui reprocher d'y manquer de distinction ; mais quelle belle diction tout au moins, et quelle foi ardente, quelle passion vraie! On a longuement et justement applaudi celui qui, pouvant être un incomparable Philinte, a voulu, une fois en sa vie, être l'homme aux rubans verts. En perdant Mlle Marie-Louise Marsy et M. Boucher — parti, tout dernièrement, sans tambour ni trompette — la Comédie a perdu une superbe Célimène et un admirable Acaste. Mme Louise Silvain et M. Dehelly se trouvaient là pour recueillir leur succession et montrer tout leur zèle à bien faire. Mlle Henriette Fouquier était, avec sa radieuse jeunesse, l'aimable Eliante de cette fête classique, où, en dépit d'un fâcheux enrouement, M. Prudhon se montrait, dans le rôle d'Oronte, d'une emphase naturelle fort amusante et d'une fatuité plaisamment convaincue.

21 MAI. — Premières représentations d'*Amoureuse amitié*, comédie en un acte de M. Maurice Vaucaire[1], et du *Bonheur qui passe*, comédie en un acte de M. Auguste Germain[2]. — Des deux actes joués ce soir, l'un, celui de M. Auguste Germain, a fort aimablement réussi, tandis que l'autre, celui de M. Maurice Vaucaire, a paru — soyons poli — un peu plus que bizarre. *Amoureuse amitié* : tel est le titre, chèrement disputé, de cette pièce où, las sans doute d'être appelé

1. DISTRIBUTION. — M. de Bernay, M. *Louis Delaunay*. — Paul Nattier, M. *Dessonnes*. — Mme de Bernay, Mlle *Renée du Minil*.

2. DISTRIBUTION. — Benjamin, M. *Raret*. — Paul, M. *Mayer*. — Gipsy, Mlle *Muller*. — Lilette, Mlle *Géniat*. — Rose, Mme *Lherbay*.

retardataire, le Théâtre-Français a paru vouloir « faire la pige » au Théâtre-Antoine. Les abonnés du mardi en sont restés « baba », comme on dit... autre part qu'à l'Académie. Oserons-nous ajouter qu'en effet il y avait là, pour nous comme pour eux, la matière d'un profond étonnement. Jugez-en par vous-même. Mme de Bernay, qui, selon toute apparence, approche de la quarantaine et n'aura, très probablement, jamais d'enfant, s'est offert un flirt platonique en la personne d'un jeune homme de vingt-trois ans, Paul Nattier, à qui — tendresse de mère ou cœur de femme ? — elle adresse force lettres d'amour ou de sentiment. Ces lettres, la maîtresse de Paul les a trouvées, et, furieuse d'être lâchée, elle ne les rendra que contre la somme de cinquante mille francs. Le mari saura donc tout... Il n'a, d'ailleurs, aucunement besoin de lire les lettres compromettantes : sa femme se charge de mettre à nu devant lui son étonnant état d'âme. M. de Bernay montre alors jusqu'où peut aller sa générosité : il achète, pour les lui rendre, les lettres écrites par sa femme, et ne met à son pardon qu'une seule condition : c'est que Paul Nattier ne revienne jamais dans la maison. Il n'y reviendra jamais plus, en effet ; mais devinez — je vous le donne en mille ! — qui l'y remplacera... Sa fille, la fille qu'il a eue de sa maîtresse, et que M. et Mme Bernay adopteront par devant notaire... Vous pensez si la salle a été stupéfiée. Peut-être la proposition eût paru moins étrange en une étude psychologique de longue haleine, telle qu'eût pu la rêver M. Maurice Vaucaire ; mais, en un simple

petit acte, où l'auteur ne nous donnait point le temps de nous préparer au coup que nous allions recevoir, nous fûmes simplement abasourdis : on le serait à moins, convenez-en... M. Delaunay, en mari des plus complaisants, Mlle Renée du Minil, sous les traits de la femme un peu folle, et M. Dessonnes, sous ceux du jeune homme un peu bébête, ont interprété à souhait l'acte trop prétentieux de M. Vaucaire. — Celui de M. Auguste Germain se sauve, au contraire, par sa bonne humeur et par l'absence de toute prétention. Deux jeunes mariés vont se rendre chez des amis à un grand dîner, un dîner de fiançailles, pour le moins ; Paul est en habit, Lilette en robe décolletée ; mais l'heure s'avance, et madame est, comme toujours, fâcheusement en retard. N'attend-elle pas encore son coiffeur ; ne vient-elle pas au dernier moment de téléphoner à Dumont, son couturier, car son corsage fait un pli, qu'il importe de rectifier avant de partir. Et pendant qu'elle gagne son boudoir pour livrer sa tête à M. Benjamin, Paul reçoit dans le salon « la première » de chez Dumont. — « C'est toi, Gipsy ? — Mais oui, monsieur Paul... » Gipsy fut l'amie de Georgette, son ancienne maîtresse, autrefois chez Dumont, elle aussi, avant de se faire « théâtreuse ». Et nos deux jeunes gens se rappellent l'heureux temps où ils faisaient à trois, de si amusantes parties de campagne... Ils se rappellent à quel point ils sympathisaient l'un et l'autre, et comme, même, ils furent un instant sur le point de s'aimer. Pourquoi ne s'aimeraient-ils pas, aujourd'hui qu'un heureux hasard les réu-

nit ?... Laisseront-ils donc encore échapper « le bonheur qui passe ? » Et Paul invite à dîner la jeune femme, en cabinet particulier naturellement, lui propose le petit hôtel, les trois domestiques, dont une bonne cuisinière, car Gipsy est très gourmande, puis la voiture : pourquoi pas ?.. Gipsy marche ou fait mine de marcher... jusqu'au moment où elle lui présente son mari, sortant de la pièce voisine : c'est Benjamin, le coiffeur de Madame. Ainsi finit l'idylle... avant qu'elle n'ait commencé. La pièce n'est, sur la donnée du *Caprice*, qu'un simple marivaudage, mais un marivaudage charmant, très vivement et très spirituellement mené. M. Henry Mayer, qui débutait sans débuter — ainsi nous avait prévenus le communiqué officiel — a, du premier coup, déjà conquis son public. M[lle] Muller lui donnait gaiement la réplique. L'apparition de M. Ravet sous la perruque du coiffeur Benjamin a provoqué le rire, et l'accent de M[lle] Géniat (accent russe, si vous voulez) a fait sourire...

21 MAI. — Le Comité s'est réuni pour écouter la lecture du *Marquis de Priola*, comédie en trois actes, en prose, de M. Henri Lavedan, qui a été reçue. — A la séance suivante, M. Octave Mirbeau lisait une pièce en trois actes, *Les affaires sont les affaires*, qui produisait grand effet, mais n'était reçue qu'à correction. M. Mirbeau se refusait à faire les modifications indiquées par le Comité, et déclarait qu'il préférait retirer sa pièce et la porter, telle quelle, à un autre théâtre.

28 MAI. — Le *Frère aîné* d'Alphonse Daudet et

Ernest L'Epine, est introduite au répertoire de la Comédie[1].

6 JUIN. — A l'occasion du 295e anniversaire de la naissance de Corneille, matinée gratuite composée du 1er acte du *Menteur* et de *Polyeucte*, encadrant un à-propos en vers de M. Paul Gruyer, *Dans l'idéal pays*, délicieusement interprété par Mlle Moreno. Salle archi-comble et public enthousiaste. Dans l'avant-scène présidentielle se trouvait précisément une descendante du grand auteur tragique, Mlle Corneille[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Dominique, M. *Leitner*. — André, M. *Dessonnes*. — Mascarat, M. *Croué*. — Claire, Mlle *Moreno*.

2. — Le gros événement n'était, d'ailleurs, pas l'anniversaire de Corneille, mais cet incident de *Chérubin* qui fit alors un si beau bruit dans notre Landerneau dramatique.

« La Comédie-Française — écrivait M. Gaston Larroumet — avait reçu à l'unanimité cette pièce de M. Francis de Croisset et l'avait montée avec empressement, dès le lendemain de la lecture. Jusque-là pourtant, rien de par trop extraordinaire. Il était admissible que le théâtre, croyant tenir une œuvre légère et aimable, facile à mettre rapidement sur pied, la donnât au début de l'été, pour commencer agréablement une période difficile à remplir. La répétition générale arrive et il se trouve que la pièce n'est pas jouable, du fait de l'œuvre et de la principale interprète. Les spectateurs constatent à l'envi que le troisième acte, surtout, finit sur une impression déplaisante et confuse. Chérubin, lui, dont le rôle doit porter la pièce, est juste le contraire de son personnage. Il y aurait fallu une actrice gamine et gaie, un « page infernal », comme dit Beaumarchais. On y voyait une jeune première dramatique, Mlle Lara, qui vaut surtout par l'adresse correcte et la tenue décente, mais dont les facultés joyeuses ne dépassent pas un aimable enjouement. Par surcroît l'actrice se trouvait dans une situation intéressante et morale, mais la moins propre à lui faciliter l'agilité et à lui donner un air de galanterie virile. Et l'on se demandait comment ce qui sautait aux yeux des spectateurs, dans la facture de la pièce et l'interprétation, n'avait pas frappé le metteur en scène pendant le long travail des répétitions. On se demandait surtout par quelle aberration un rôle essentiel avait été distribué de manière à compromettre également l'œuvre d'un jeune homme qui débute sur une scène redoutable et une actrice de talent qui est appelée à rendre de longs services au théâtre. Là-dessus, commentaires, interviews, échange de lettres et surtout potins. Bref, toute la lyre éolienne du théâtre, cette lyre toujours prête à vibrer sous les souffles divers de la curiosité et de l'indiscrétion, de la vanité et de l'intérêt... »

12 JUIN. — Début de Mlle Marthe Régnier dans l'*Ecole des Femmes*. Après son prix du Conservatoire, Mlle Marthe Régnier avait fait un très utile stage à l'Odéon, où, maintes fois, nous eùmes l'occasion de l'applaudir: dans la reprise des *Fourchambault*, par exemple, où, sous les traits de Blanche, elle montrait tant de tact et tant de grâce; puis, dans l'*Enchantement*, donné sur la scène du Gymnase, où elle mettait au rôle de la jolie petite « louve » de M. Henry Bataille, une intelligence et une mesure qui réussissaient — la tâche n'était assurément pas facile — à le faire accepter du public. Le rôle classique d'Agnès de l'*Ecole des Femmes*, qui fut déjà sa scène de concours, lui servait de début au premier, comme au second Théâtre-Français. En dépit d'une voix un peu faible — affaiblie peut-être, au sortir d'une intéressante maladie qui l'avait tenue pendant quelque temps éloignée de la scène — Mlle Marthe Régnier, si radieusement jeune, a paru charmante de tout point, délicieusement ingénue et très naturellement malicieuse. Elle a plu infiniment et a mérité d'ètre chaleureusement rappelée, dignement encadrée de Leloir et de Silvain, qui avaient été parfaits tous deux dans Arnolphe et dans Chrysalde.

27 JUIN. — Le comité de lecture réentendait et recevait définitivement *Sans lui*, un acte en prose de M. Marcel Girette, reçu à corrections quelques semaines auparavant.

4 JUILLET. — On reprend *Horace et Lydie*, comédie en un acte, en vers, de François Ponsard,

interprétée par M. Louis Delaunay, Mmes Moreno et Lherbay.

5 JUILLET. — Après avoir gentiment débuté dans l'aimable *Bonheur qui passe* de M. Auguste Germain, et s'être montré « sous la poudre » à la répétition du *Chérubin*, de M. Francis de Croisset, remis, depuis, aux calendes... M. Henry Mayer prenait possession du rôle de M. de Ryons, de l'*Ami des Femmes*, devenu vacant par suite de la retraite de M. Worms, rôle ingrat, difficile, et qui n'était pas, selon nous, absolument dans les cordes du nouveau venu à la Comédie : il y a réussi pourtant, par les qualités toutes différentes de celles de son éminent prédécesseur, et qui ont fait pencher le personnage vers le côté... vaudevillesque. Cela peut se défendre, après tout, l'essentiel est que M. Mayer se soit fait ainsi applaudir du public et apprécier des amateurs. La représentation a, d'ailleurs, été merveilleuse [1].

12 JUILLET. — Dans le *Monde où l'on s'ennuie*, Mlle Thérèse Kolb et Mlle Marguerite Lynnès, jouent pour la première fois les rôles de Mme de Loudan et de Mme de Boynes.

14 JUILLET. — Matinée gratuite : entre *Horace* [2] et le *Médecin malgré lui* [3], Mme Segond-Weber

1. — Mlle Henriette Fouquier qui jouait le rôle de Mlle Hackendorff. venait d'adresser à l'administration sa démission de pensionnaire. Mlle Fouquier quittait « pour cause de mariage » le théâtre, où elle ne laissera bientôt plus qu'un aimable souvenir.

2. DISTRIBUTION. — Horace. M. *Mounet-Sully*. — Le vieil Horace. M. *Silvain*. — Curiace, M. A. *Lambert fils*. — Tulle, M. *Villain*. — Flavian. M. *Falconnier*. — Valere. M. *Hamel*. — Camille. Mlle *Dudlay*. Sabine, Mlle *R. Du Minil*. — Julie. Mlle *Delvair*.

3. DISTRIBUTION. — Sganarelle, M. *Truffier*. — Lucas, M. *Joliet*. —

dit la *Marseillaise*; le *Chant du Départ* est déclamé et chanté [1].

17 JUILLET. — Reprise des *Effrontés*, comédie en cinq actes d'Emile Augier [2]. — Représentés pour la première fois le 10 janvier 1861, les *Effrontés*, à quarante ans de distance, retrouvent un regain de leur grand succès d'autrefois. Quarante ans, n'est-ce pas une demi-postérité pour une œuvre dramatique? Il y a des pièces de théâtre qui survivent à des dynasties, à des formes de gouvernement. L'œuvre en question est de celles-là. La pièce vaut beaucoup plus par les détails, par les caractères, par les mots que par le sujet même. Augier y sema à pleines mains les traits les plus vifs et les plus enlevants. C'est une œuvre de maître, et d'un maître honnête homme. A Dieu ne plaise que nous renouvellions la vieille querelle d'autrefois, à propos du journalisme incarné dans ce fripon de Vernouillet et ce drôle — si drôle, — de Giboyer. Emile Augier eut soin de placer en regard de ce faquin et de ce hère la noble figure

---

Robert. M. *Falconnier*. — Léandre. M. *Dehelly*. — Géronte. M. *Barral*. — Valere, M. *Raret*. — Martine, Mlle *Kalb*. — Jacqueline. Mlle *Rachel Boyer*. — Lucinde, Mlle *Régnier*.

1. DISTRIBUTION. — Un représentant du peupie. M. *Baillet*. — Un soldat. M. *Paul Mounet*. — Un vieillard. M. *Villain*. — La mere de famille, Mme *Pierson*. — L'épouse. Mlle *R. Du Minil*. — Une jeune fille Mlle *Bertiny*. — Un enfant. Mlle *Leconte*.

2. DISTRIBUTION. — Vernouillet, M. *Baillet*. — Henri Charrier, M. *Le Bargy*. — Giboyer, M. *Truffier*. — Marquis d'Auberive, M. [illegible]. — De Sergine. M. *Albert Lambert fils*. — Charrier, M. *Pierre Laugier*. — Le baron, M. *Joliet*. — Le vicomte d'Isigny, M. *Villain*. — Le général, M. *Hamel*. — Clémence Charrier, Mlle *Muller*. — Vicomtesse d'Isigny, Mme *Persoons*. — Marquise d'Auberive, Mlle *Cécile Sorel*. — Une femme de chambre, Mme *Lherbay*.

de Sergine. D'ailleurs Giboyer est sympathique. Il le devint plus encore dans sa nouvelle incarnation le *Fils de Giboyer*. Il a de l'esprit, et, au fond, du cœur. C'est un type qui est resté, même après le Taupin de Dumas et le Schaunard de Mürger. Got l'avait rendu vivant et frappant. Et, s'ingéniant à l'imiter, — c'est tout ce qu'il pouvait faire de mieux, — M. Truffier s'est efforcé de lui garder sa physionomie inoubliable. Les mots foisonnent dans les *Effrontés*. Le marquis d'Auberive dira au financier Vernouillet: « Allons, relevez la tête, vous avez l'air d'avoir votre condamnation dans la bouche ; le niais l'avale, l'homme fort la crache! » Et ce mot de Vernouillet lui-même: « Si j'ai des enfants, ils pourront peut-être me faire payer leurs dettes, mais jamais les miennes! » C'est de la bonne et forte comédie, d'une inspiration haute, d'une langue admirable, colorée et gauloise. Encore une fois, le succès de cette reprise a été très vif. L'œuvre d'Augier a retrouvé de bons interprètes. Je n'invoquerai pas le souvenir de Samson, de Régnier, de Provost, de Leroux, de Mme Plessy qu'ont vus bien peu des spectateurs actuels. Mais M. Le Bargy est exquis dans Henri Charrier, plein de jeunesse et de distinction, d'impertinence et d'esprit. A l'une des dernières reprises, Febvre avait rajeuni la pièce en donnant à Vernouillet un cachet tout moderne. Il était impossible de mettre plus de légèreté dans l'odieux, et de donner à un personnage sinistre plus d'aimable désinvolture ; la composition de ce type équivalait à une véritable création. A défaut

d'ampleur, M. Baillet joue le rôle avec beaucoup de tact et d'intelligence. M. Albert Lambert est un Sergine de chaleur très sympathique. M. Laugier donne de la vie et de l'animation au bonhomme Charrier et M. Leloir a repris le rôle du marquis d'Auberive, où nous nous rappelons encore Thiron... On a revu, non sans plaisir, dans Clémence Charrier, le blond visage de Mlle Muller, et on attendait avec une vive curiosité Mlle Cécile Sorel, choisissant pour ses débuts au Théâtre-Français le rôle qui, jadis, fut magistralement créé par Mme Arnould-Plessy, et où s'essayèrent, après elle, Mlle Pauline Tholer, puis Mlle Maria Legault, et en dernier lieu, Mlle Marie-Louise Marsy. Très émue à l'idée de la grosse partie qu'elle allait jouer, la belle actrice prêtait à la marquise d'Auberive sa naturelle élégance; mais elle ne sera, pensons-nous, pas très étonnée si nous lui disons qu'elle a encore quelque chose à faire pour se mettre au ton de la maison. Elle y parviendra, nous en sommes sûr, car elle a le persévérant amour du travail et l'âpre volonté d'arriver. Tenons-lui compte, pour le moment, de la vérité qu'elle a tenté de mettre dans sa scène de lassitude et de coquetterie du second acte, et constatons qu'elle a rendu avec une force que nous ne lui soupçionnions guère, la grande scène qui termine le second acte et qui lui a valu un double rappel, tout à fait mérité.

23 JUILLET. — Remise au répertoire d'*Othello*, de M. Jean Aicard[1]. C'est là une traduction vrai-

1. DISTRIBUTION. — Othello, M. *Mounet-Sully*. — Cassio, M. *Baillet*. — Iago, M. *Paul Mounet*. — Brabantio, M. *Laugier*. — Le Doge.

ment respectueuse de l'esprit et du génie de Shakespeare, et le nouvel officier de la Légion d'honneur pouvait être — de nouveau — félicité d'avoir su mener à bien un travail qui demandait à la fois du temps, de l'érudition et du talent. M. Mounet-Sully, qui fut, de sublime façon, Œdipe et Hamlet, est Othello des pieds à la tête, et dans le personnage où Shakespeare a mis toutes les variations du cœur humain, depuis la tendresse jusqu'à la colère et la vengeance, il nous a donné, vraiment, ce qu'on pouvait attendre de son génie artistique. Aussi son succès a-t-il été immense et s'est-il traduit, à cette belle reprise, par de chaleureuses acclamations, par d'innombrables rappels... Toute la tragédie tourne autour du More, à ce point que les autres rôles, même celui de Desdémone, demeurent au second plan. Mlle Lara y conquit, naguère, son titre de sociétaire. Nous souhaitions pareille bonne fortune à Mlle Leconte, qui s'y était montrée infiniment touchante. M. Baillet rend bien l'ivresse de Cassio, et Mlle Wanda de

---

M. *Villain*. — Un héraut, M. *Falconnier*. — Montano, M. *Hamel*. — 1er officier, M. *Dehelly*. — Rodrigue, M. *Fenoux*. — 2e officier, M. *Esquier*. — Ludovic, M. *Delaunay*. — Le bouffon, M. *Barral*. — Un sénateur, M. *Ravet*. — Un messager, M. *Croué*. — Gratiano, M. *Gaudy*. — 3e officier, M. *Laty*. — Emilia, Mlle *Wanda de Boncza*. — Desdémone, Mlle *Leconte*. — Bianca, Mlle *Faylis*.

Le rôle de Cassio sera repris quelques jours après par M. Dehelly.

M. Got a légué, par testament, à la Comédie, son buste (bronze) par Robert David d'Angers, et un buste de Mlle Marie Royer, en terre cuite. M. Henri Roujon a avisé M. Jules Claretie que le ministère des beaux-arts avait commandé à M. Dalou le buste de Victor Hugo, que l'administrateur fera placer dans le foyer public de la Comédie — un buste en marbre du modèle des Cattieri. L'illustre statuaire s'est engagé à livrer ce buste pour le 26 février 1902, centième anniversaire de la naissance du poète.

Boncza prête beaucoup d'intelligence au rôle d'Emilia. M. Paul Mounet est un Iago absolument remarquable, et après l'admirable scène de la délation, la salle entière a fait aux deux frères une enthousiaste ovation.

7 AOUT. — Reprise du *Mercure galant*, comédie en vers, de Boursault[1]. Dans l'*Avare*. M. Croué prend possession du rôle de Laflèche.

9 AOUT. — Mme Segond-Weber joue pour la première fois, dans le *Cid*[2], le rôle de Chimène. « La composition du rôle, écrivait M. Gustave Larroumet, est plus fondue et plus calme qu'elle n'était à l'Odéon. Les attitudes de l'actrice sont toujours très belles, et elle a trouvé, surtout dans le premier duo d'amour avec Rodrigue, quelques

---

1. DISTRIBUTION. — Boniface, M. de La Motte. Larissole, M. Sangsue. Beaugénie, M. *Coquelin cadet*. — Oronte, M. *Dehelly*. — M. Brigandeau, M. *Hamel*. — M. de Boisluisant, M. *Barral*. — Merlin, M. *Croué*. — Mme Guillemot, Mlle *Fayolle*. — Mme de Calville, Mme *Persoons*. — Lisette, Mlle *Rachel Boyer*. — Elise, Mlle *Lynnès*. — Oriane, Mlle *Thérèse Kolb*. — Cécile, Mlle *Géniat*.

Un comité, présidé par M. Jules Claretie, s'est chargé d'élever, à Condé-sur-Escaut, un monument à la Clairon. M. Baillet, Mlles du Minil et Moréno, représentant la Comédie-Française, diront, à cette occasion, des vers de circonstance

Le 15 septembre, une grande fête aura lieu à La Châtre, sous la présidence de M. Henry Fouquier, en l'honneur de George Sand. MM. de Féraudy et Albert Lambert fils, Mmes Worms-Barretta, Renée du Minil, Amel, Fayolle et Marthe Régnier iront, à cette occasion, jouer *François le Champi*.

2. DISTRIBUTION. — Rodrigue, M. *Albert Lambert fils*. — Don Diègue, M. *Paul Mounet*. — Don Gormas, M. *Villain*. — Don Arias, M. *Falconnier*. — Le Roi, M. *Hamel*. — Don Sanche, M. *Jacques Fenoux*. — Don Alfonse, M. *Charles Esquier*. — L'Infante, Mlle *Moréno*. — Dona Elvire, Mlle *Géniat*. — Chimène, Mme *Segond-Weber*. — Le page, Mlle *Faylis*. — Léonore, Mme *Lherbay*.

Le 18 août, on donnait *Andromaque* avec Mme Segond-Weber, M. Jacques Fenoux, qui s'était montré précédemment sous les traits d'Oreste, y jouait Pyrrhus,

accents délicieux de pudeur fière et d'amour contenu. Je ne sais pas s'il peut y avoir une Chimène parfaite, mais dans ce type de faux bon rôle — avec ses sautes de sentiment, sa préciosité et son ergoterie — Mme Weber est au moins en route pour la perfection relative... »

16 AOUT. — On donne l'*Aventurière*, où M. Coquelin cadet joue Annibal, et le *Député de Bombignac*, où il fait Pintaud. M. Hamel prend pour la première fois, dans l'*Aventurière*, le rôle de Monte-Prade, et M. Ravet celui de Dario. Mlle Marthe Régnier est la Renée du *Député de Bombignac*.

2 SEPTEMBRE. — Reprise des *Ménechmes*, comédie en cinq actes, en vers, de Regnard[1], où se font

---

1. DISTRIBUTION. — Ménechme, M. *Georges Berr.* — Deinophon, M. *Pierre Laugier.* — Coquelet, M. *Joliet.* — Robertin, M. *Hamel.* — Le chevalier, M. *Dehelly.* — Le marquis, M. *Louis Delaunay.* — Valentin, M. *Croué.* — Finette, Mlle *Kolb.* — Araminte, Mme *Amel.* — Isabelle, Mlle *Bertiny.*

Voici quelle était la composition artistique de la Comédie-Française pour la saison qui allait s'ouvrir :

SOCIÉTAIRES

MM. Mounet-Sully, Coquelin cadet, Silvain, Le Bargy, de Féraudy et Leloir; Mmes Barretta, Bartet, Dudlay et Pierson, sociétaires à part entière ;
MM Albert Lambert et Paul Mounet, à 11 douzièmes 1/2;
MM. Prud'hon et Baillet, à 11 douzièmes ;
Mlle Muller, à 9 douzièmes ;
M. Truffier, à 8 douzièmes 1/2 ;
M. G. Berr, à 7 douzièmes 1/2 ;
M. P. Laugier, à 6 douzièmes 1/2 ;
Mlle Kalb, à 6 douzièmes ;
Mlle Brandès, à 5 douzièmes 1/2 ;
MM. Leitner et Duflos, à 5 douzièmes ;
Mmes du Minil et Lara, à 4 douzièmes 1/2.

PENSIONNAIRES

MM. Joliet, Villain, Falconnier, Hamel, Dehelly, Esquier, Fenoux, Delaunay, Barral, Ravet, Croué, Dessonnes, Garry ;
Mmes Fayolle, Amel, Persoons, Rachel Boyer, Nancy Martel, Bertiny.

particulièrement applaudir MM. Georges Berr et Dehelly.

5 SEPTEMBRE. — Reprise du *Fils naturel*, comédie en cinq actes, d'Alexandre Dumas fils[1]. — C'est dans une scène du *Fils naturel* qu'au concours du Conservatoire d'il y a deux ans M. Dessonnes avait conquis son premier prix de comédie, décerné à l'unanimité. Il y fut un Jacques très distingué, de tenue excellente, de jolie voix, d'articulation très nette et de diction chaleureuse; sa sincérité avait pris tout le public, et son avenir théâtral nous paraissait assuré. L'intelligente façon dont il vient de jouer le rôle donne raison à nos heureuses prédictions. Mme Segond-Weber, si belle dans la tragédie, nous a paru manquer un peu de simplicité dans Clara Vignot. M. Raphaël Duflos, chargé du rôle très ingrat de Charles Sternay, s'en est tiré avec infiniment d'adresse et même de délicatesse. Mme Amel et M. Coquelin cadet — le comédien toujours adoré du public — sont tous deux excellents dans les personnages de la vieille douairière et du parfait notaire. Mlle Régnier, encore que légèrement hésitante, a de la grâce sous les traits de la gentille Hermine. M. Laugier dit avec

Lynnès, Moréno, Lerou, Wanda de Boncza, Leconte, Kolb, Delvair, Géniat, Louise Silvain, S.-Weber et Faylis.

Plus MM. Lucien Guitry, qui n'avait pas encore débuté, et Henry Mayer.

1. DISTRIBUTION. — Aristide Fressard, M. *Coquelin Cadet*. — Le marquis d'Orgebac, M. *Pierre Laugier*. — Charles Sternay, M. *Raphael Duflos*. — Le docteur, M. *Joliet*. — Lucien, M. *Dehelly*. — Jacques, M. *Dessonnes*. — Henriette Sternay, Mlle *Renée du Minil*. — La marquise, Mme *Amel*. — Mme Gervais, Mlle *Thérèse Kolb*. — Clara Vignot, Mme *S.-Weber*. — Hermine, Mlle *Marthe Régnier*.

justesse le rôle du marquis, et Mlle du Minil prête à celui d'Henriette son habituelle correction. En somme, une très honorable représentation, qui prouvait que le premier Théâtre-Français avait bien fait de reprendre au second la belle comédie qu'il avait laissé sortir de son répertoire.

12 SEPTEMBRE. — Reprise de la *Reine Juana*, drame en cinq actes, en vers, d'Alexandre Parodi.[1] — La reine Juana, vous le savez, c'est Jeanne la Folle, la même qui fit exhumer le corps de son mari, Philippe le Beau, pour le revoir mort, après l'avoir adoré vivant. Alexandre Parodi accepta et suivit la légende tragique qui accumule une série de crimes à la base du grand empire de Charles-Quint. D'abord, la mort de Philippe le Beau, empoisonné par l'ordre de Ferdinand le Catholique, et ensuite le long martyre de la reine Juana, enfermée comme folle au château de Tordesillas, alors qu'elle était parfaitement saine d'esprit, — pour que le royaume d'Espagne ne fût point morcelé et que les couronnes de Castille et d'Aragon passassent ensemble sur la tête de son fils, don Carlos. Voilà, sans doute, une histoire un peu bien compliquée, mais on peut dire que les intrigues qui portèrent Néron au trône et inspirè-

1. DISTRIBUTION. — Fray Marcos, M. *Paul Mounet*. — Le docteur Soto. M. *Pierre Laugier*. — Charles-Quint, M. *Leitner*. — Premier moine, M. *Villain*. — Un envoyé de Charles-Quint, M. *Falconnier*. — Mosen Ferrer, M. *Hamel*. — Don Enrique, M. *Dehelly*. — Don Arias, M. *Jacques Fenoux*. — Don Tello, M. *Charles Esquier*. — Don Fernand d'Aragon. M. *Louis Delaunay*. — Le marquis de Donia, M. *Ravet*. — Don Alonzo, M. *Croué*. — Don Juan de Padilla, M. *Dessonnes*. — Dona Juana, Mlle *Ad ine Dudlay*. — Dona Floresta, Mlle *Renée du Minil*. — Casilda. Mlle *Faylis*. — Dona Catalina, *La petite Juliette*.

rent *Britannicus* à Racine, ne sont pas non plus d'une extrême simplicité. La raison d'Etat en fait le lien, et dans la *Reine Juana*, tous les personnages qui travaillent plus ou moins honnêtement à ce grand édifice de la Maison d'Autriche-Espagne, depuis Ferdinand le Catholique jusqu'à Charles-Quint lui-même, se réclament de la raison d'Etat. Il n'en est pas un seul qui ne couvre fièrement de ce masque ses plus égoïstes ambitions. La reine est seule, — ou presque seule — de l'autre côté, et cette antithèse a sa grandeur. Le drame repose tout entier sur le caractère du jeune empereur et sur la conduite qu'il va tenir à l'égard de sa mère. La dépouillera-t-il du trône de Castille qui lui appartient? Ratifiera-t-il, pour l'en dépouiller, le décret de folie rendu contre elle par une politique impitoyable? Sacrifiera-t-il à l'unité de l'Empire toute justice, toute pitié, toute humanité?... Il prend un moyen terme et supplie sa mère d'abdiquer en sa faveur; mais elle s'y refuse; il la laisse alors en prison, sous la garde de geôliers fidèles, et ne sollicite son pardon qu'après de longues années, dans une heure de tardif repentir, lorsque, dégoûté des grandeurs humaines, il rêve lui-même de monastère et de repos. Un auteur qui n'eût pas tiré de ce duel entre mère et fils quelques scènes tragiques aurait été tout à fait ignorant de son métier. Alexandre Parodi y trouva de beaux effets et plusieurs tableaux superbement décoratifs. L'enterrement de Philippe le Beau, au premier acte, avec le *De Profundis* et la messe des morts, donne bien l'impression d'une imposante cérémo-

nie. La folie réelle de la reine Juana (car son long supplice la rend folle pour tout de bon) et ses imprécations contre le *chien rouge* qu'elle a mis au monde, remplissent le public de cette terreur qui, dans le code classique, était autrefois l'un des deux éléments de la tragédie. On a, de nouveau, fort légitimement applaudi Mlle Dudlay qui joue supérieurement le rôle écrasant et monotone de Juana. Les tendresses de la mère, les souffrances de l'épouse, l'affection de la fille, la douleur de la reine, elle rend tout cela avec une sûreté, une énergie, une puissance extrêmes. Elle est superbe sur son lit d'agonie quand elle se redresse et domine l'empereur agenouillé. Parodi aura décidément porté bonheur à Mlle Dudlay : c'est dans *Rome vaincue* qu'elle débuta jadis au Théâtre-Français et la *Reine Juana* demeurera sa plus belle création. M. Paul Mounet est un admirable inquisiteur, au sang-froid effrayant. M. Leitner qui, autrefois, se distingua dans le rôle de Don Juan, par la chaleur et la sincérité de son jeu, — est aujourd'hui moins à son avantage, sous le pourpoint de Charles-Quint qu'il a hérité de Worms, son maître. M. Jacques Fenoux prête une fougue généreuse au fils du marquis, moine désespéré d'amour. M. Louis Delaunay mérite de vifs compliments pour la saisissante image qu'il nous a donnée du vieux roi Fernand. Le jeune Dessonnes a fait preuve de vigueur dans Don Juan de Padilla, le chef des *communeros* de Castille. Mlle du Minil (toujours sur la brèche) a montré, à côté de Mlle Dudlay, de la passion et du sentiment. Bref, la

troupe de la Comédie-Française a travaillé avec cœur au succès de cette reprise, assurément bien due à l'honorable mémoire d'Alexandre Parodi.

15 SEPTEMBRE. — Matinée gratuite avec le *Cid* [1] et les *Précieuses ridicules*.

12 OCTOBRE. — Première représentation du *Roi*, pièce en trois actes de M. Gaston Schéfer [2]. —

---

1. — M. Albert Lambert fils qui s'était fait applaudir dans Rodrigue, partait le lendemain pour La Châtre, et, en l'honneur de George Sand, il y jouait *François le Champi* avec M. de Féraudy. Mmes Worms-Barretta, Fayolle, Amel, du Minil. Régnier.

Le 18 septembre, on donnait la *Reine Juana*. — A l'occasion de l'arrivée en France de l'empereur et de l'impératrice de Russie, le spectacle commençait par l'Hymne Russe et la *Marseillaise*, exécutés par l'orchestre de la Comédie-Française, sous la direction de M. Laurent Léon.

2. DISTRIBUTION. — Le Roi, M. *Paul Mounet*. — Le prince Stéphen, M. *Jacques Fenoux*. — Le prince Robert, M. *Louis Delaunay*. — Giovianni d'Arco, M. *Dessonnes*. — Benavidès, M. *Henry Mayer*. — Un chambellan, M. *Falconnier*. — Un officier, M. *Garry*. — Bianca, Mlle *Marie Leconte*. — La Reine, Mme *Segond-Weber*.

Dans l'après-midi de ce même jour, M. Claretie avait convoqué le comité pour lui donner lecture du décret suivant :

« Le Président de la République française,

« Sur le rapport du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

« Vu les décrets du 14 octobre 1812, 27 avril 1850 et 1er février 1887,

« Décrète :

« Article premier.— L'administrateur général de la Comédie-Française est seul chargé de la réception des pièces nouvelles.

« Art. 2. — Sont abrogées les dispositions des décrets du 14 octobre 1812, du 25 avril 1850 et du 1er février 1887, qui sont contraires au présent décret.

« Art. 3. — Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts est chargé de l'exécution du présent décret. »

Le décret du 14 octobre 1812, qu'abroge, presque jour pour jour, à quatre-vingt neuf ans de distance, celui dont nous venons de vous donner la teneur, est le fameux « Décret de Moscou ». Que si, sachant pertinemment la distance qui sépare le Kremlin de la Maison de Molière, vous n'aperceviez pas de primo abord les liens étroits qui rattachent au nom d'une ville les destinées d'un théatre français, nous n'avons pas besoin de vous rappeler que, par une de ces coquetteries de conquérant

l'auteur finit par se plaindre de tous ces « tripatouillages » et aussi du « débinage » organisé, paraît-il, autour d'une œuvre admise par le comité de lecture — infortuné comité de lecture ! — et montée, comme à regret, par ceux-là mêmes, qui l'avaient reçue. Vous savez la suite, le gros potin de presse, les flots d'encre versés de tous côtés, les interviews prises à tel ou tel, et, finalement l'intervention ministérielle... Une vraie révolution, créée par le *Roi*... Le Roi de M. Schéfer est un roi des temps nouveaux, dont le lointain royaume n'appartient ni à l'histoire, ni à la géographie. C'est un Roi honnête homme qui n'est que le premier, le plus laborieux de ses ministres et qui réclame aussi son droit de n'être mis ni au-dessus, ni en dehors de l'humanité. Pauvre Roi de royauté bien précaire « au jour d'aujourd'hui » ; pauvre père qui va se trouver contraint à imposer à Bianca, sa fille chérie, un mariage purement politique, à contrarier étrangement ses sentiments les plus intimes, à la mettre enfin dans le lit d'un mari qu'elle déteste : le prince Stephen, prince débauché, second fils de l'Empereur. Or, ce prince Stephen a été l'amant de la Reine !... Et quand, devant la cour assemblée, le roi le lui présente, demandant la main de Bianca, elle ne peut maîtriser sa colère et se tournant vers le prince : « Sortez ! » lui crie-t-elle. Le Roi est désormais édifié ; il a compris, hélas ! et l'aveu de la Reine ne lui laisse plus rien ignorer... Il n'y aura pourtant pas de scandale, et lorsqu'entrent les députations venant présenter leurs hommages à la Reine :

« Debout, Madame, lui dit le Roi, il faut paraître ! Vous êtes bien pâle. Allez mettre du rouge, et revenez pour qu'on vous complimente de vos vertus ! » Le Roi ne voudrait, certes, plus entendre parler du mariage du prince avec Bianca. Mais la « raison d'Etat » est là. Le premier ministre Benavidès explique que l'Empereur fait de ce mariage le prix de son alliance et du secours de son armée. C'est le salut de la nation. Sacrifiera-t-il donc vingt millions d'âmes à ses sentiments personnels ? Le sage ministre finit par arracher le consentement du Roi : tout pour la patrie ! Après une exposition très simple, très nette et très claire, M. Schéfer nous a donné un fort beau second acte, très théâtre, et surtout « très Théâtre-Français ». Pourquoi sa pièce ne se termine-t-elle pas là ?... Le troisième acte est loin de valoir les deux premiers. En présence de l'émeute grondante — c'est le sort des monarchies de l'espèce, succombant, un jour ou l'autre, aux demandes de libertés de plus en plus exigeantes — le Roi signe son abdication... L'esclave a désormais reconquis sa liberté. Redevenu un homme comme les autres, il provoque le prince Stephen et le tue. — Telle est, jadis préfacée par Edouard Thierry, l'un des estimés prédécesseurs de M. Claretie, l'œuvre, honorable entre toutes, de M. Schéfer. Elle justifie peu l'énorme bruit précédemment mené autour d'elle. On eût pu, sans doute, ne pas la recevoir ; mais on eût dû la jouer depuis longtemps, puisqu'on l'avait reçue. Il est évident qu'elle cloche par le dénouement... Nous connaissons celui de l'auteur

assez médiocrement amené; nous eussions voulu aussi connaître celui de M. Le Bargy, s'il est vrai qu'il en avait imaginé un autre. Et il nous eût semblé curieux de représenter, à tour de rôle, les deux versions, le public eût jugé et décidé entre elles. Sans vouloir nous appesantir sur ce que le *Roi* comporte d'invraisemblable, voire même de faux, nous nous contenterons de rapporter le mot assez drôle, et surtout très juste, que nous entendions, au sortir d'une pièce où les demandes en mariage, les cérémonies et les duels entre princes, se présentent si étrangement : « Ça manque de Crozier ! » disait une dame, amie du protocole et du simple bon sens. L'œuvre est fort bien jouée. M. Paul Mounet a de l'autorité et de la dignité sous son costume de gala où il nous a rappelé l'amiral Gervais. Mme Segond-Weber est émouvante dans le rôle, assez poncif, de la Reine coupable et repentante. Mlle Marie Leconte est charmante, tout à fait charmante, en princesse Bianca, amoureuse d'un Giovanni d'Arco que représente gentiment et chaleureusement le jeune Dessonnes. M. Henry Mayer s'acquitte congrûment de son rôle de mûr président du conseil, de fort bon conseil du reste, où il montre, une fois de plus, toute la souplesse de son talent. M. Fenoux met du tact à la tâche ingrate de personnifier l'odieux prince Stephen. Et M. Louis Delaunay mérite tous nos plus sincères compliments pour la bonne grâce et la finesse spirituelle qu'il apporte lors de sa consultation du second acte, dans le sympathique prince Robert, frère du Roi.

5 NOVEMBRE. — Première représentation de l'*Enigme*, pièce en deux actes de M. Paul Hervieu [1]. — Deux frères, Gérard et Raymond de Gourgiran, grands chasseurs devant l'Eternel, vivent rudement, mais paisiblement, eux et leurs jeunes femmes, Léonore et Giselle, dans le seigneurial manoir que leur ont légué leurs nobles ancêtres, et qu'ils ont laissé tel qu'ils l'avaient reçu en héritage. Leurs femmes ont chacune leur chambre que sépare un salon commun. Et faute de place disponible, les maîtres de céans ont dû reléguer dans un pavillon extérieur leur vieux et avisé cousin le marquis de Neste, et leur ami, Vivarce, qui passe avec eux ses journées, et avec la femme de l'un d'eux — laquelle des deux par exemple ? voilà ce qu'on ne sait pas — la plupart de ses nuits. Il lui suffit pour se rendre à ses rendez-vous d'amour de traverser le parc sans se faire voir. Mais il a été aperçu par le marquis qui a deviné le larron d'honneur et cherche encore à le détourner de commettre la suprême imprudence. — « Quelle que soit celle pour qui vous venez, dit-il sagement, sachez à qui vous avez affaire en la personne de ces deux frères dont les caractères se ressemblent et dont la doctrine est la même en matière conjugale : c'est celle de *Tue-la !* » A la

1. DISTRIBUTION. — Raymond de Gourgiran, M. *Silvain*. — Le marquis de Neste, M. *Le Bargy*. — Gérard de Gourgiran, M. *Paul Mounet*. — Laurent, M. *Ravet*. — Vivarce, M. *Henry Mayer*. — Un domestique. M. *Laty*. — Léonore de Gourgiran, Mlle *Bartet*. — Giselle de Gourgiran, Mlle *Brandès*.

Dans les derniers jours du mois de décembre, Mlle Brandès, souffrante, était remplacée au pied levé, dans le rôle de Giselle de Gourgiran, par Mlle Géniat.

lecture d'un fait divers du journal, n'ont-ils pas, le soir même, franchement approuvé tous deux la conduite d'un garçon de recettes égorgeant sa femme qui refusait de lui livrer le nom de son amant ? — Quelle horreur !... s'est écriée Giselle. — Quelle erreur ! dit le marquis, renvoyant aux âges primitifs ces coutumes barbares, indignes de notre civilisation. Vivarce serait-il donc un amoureux véritable, s'il suivait les conseils du marquis ?... Et quand l'aube renaît nous voyons fatalement une ombre se glisser dans le hall, dont la porte n'a pas été verrouillée, un homme sortir de la pièce qui sépare les chambres de Mmes de Gourgiran, un homme — c'est Vivarce — que traquent, de part et d'autre, les deux frères, justement levés ce matin même pour surprendre un braconnier. Un braconnier ! — « Toi !... s'écrient-ils ensemble. D'où viens-tu ?... Pour laquelle des deux es-tu venu ? » Mais c'est en vain qu'ils attendent une réponse à la terrible question ; c'est en vain que les maris, ivres de fureur, interrogent leurs malheureuses femmes. Toutes deux repoussent l'accusation détestable. Toutes deux, hautement protestent de leur complète innocence. Et comme rien ne saurait être prouvé, ils ne sauront rien, ils ne peuvent rien savoir... Pour eux, comme pour le public, c'est l'impénétrable énigme... Mais tandis que, chacun de leur côté, ils poursuivent, dans l'intimité, l'inutile et cruel interrogatoire, Vivarce est rentré et a dit au marquis la résolution qu'il a prise de se tuer. Le marquis n'a pu voler à son secours, les maris — vous

savez que ce sont deux bêtes fauves — se sont interposés. On entend un coup de fusil. Vivarce a, dit-on, succombé à un accident de chasse, recevant la décharge en plein cœur... A l'annonce de cette mort, une des deux femmes pousse un cri de détresse. — « Alors, c'est bien fini !... Gérard, étrangle-moi : il était mon amant ! » — « Non, répond-il, je te condamne à vivre ! » Et la toile baisse sur de belles phrases d'apaisement, proférées par le marquis, dont le rôle est tout un poème de miséricorde et de bons sens. Ce marquis est le Desgenais de la pièce — une pièce empoignante au suprême degré, de vie intense, de construction magistrale et d'habileté profonde, dont le texte, d'admirable précision, est semé de mots cornéliens : du Dumas fils charpenté par Dumas père. — D'aucuns, peut-être, eussent désiré voir se prolonger l'angoissante énigme par delà le baisser du rideau. Trop était trop... Et puis nous n'aurions pas eu — quel dommage ! — le superbe cri de Mlle Bartet, à l'aspect jusque là si parfaitement honnête que — pas plus qu'à la culpabilité de Francillon — nous n'osions croire à celle de Léonore. Très vivante et très sincère, Mlle Brandès sous les traits de Giselle de Gourgiran, qui plaide avec tant de chaleur — trop de chaleur au gré de son mari — la cause de la femme infidèle digne après tout de pardon : tromper, c'est le mal ; tuer c'est le pire. Le drame — car c'est bel et bien un petit drame — est d'ailleurs joué excellemment. Si MM. Silvain et Paul Mounet incarnent on ne peut mieux leur rôles de maris sanguinaires, si M. Henry

Mayer s'acquitte à souhait de la courte, mais difficile tâche de l'amant, M. Le Bargy, personnifie très finement le vieux marquis et en dit les sympathiques tirades avec une sûreté et une autorité sans égales. Et puis — nous ne saurions, à ce sujet, trop féliciter, cette fois, la Comédie si peu coutumière de pareils compliments — la pièce de M. Paul Hervieu a été mise en scène avec un art supérieur, et menée, de très juste façon, dans le rapide mouvement et dans l'allure emportée qui lui siéent. Citons, à ce propos, comme une pure merveille, la scène où Vivarce est surpris à l'improviste par les deux maris, surgissant tout à coup de l'un et l'autre côté. C'est frappant de vérité...

L'*Enigme* obtient un succès énorme, et tel qu'on n'eût jamais osé l'espérer pour une pièce en deux actes. Mais le calme est loin de renaître dans la maison et la crise continue, les sociétaires se refusent à mettre les pièces en scène, ainsi qu'ils le faisaient d'habitude, à la demande des auteurs. Aussi, dans l'attente de temps moins troublés, M. Henri Lavedan retirait-il sa comédie, le *Marquis de Priola*, qui allait entrer en répétition. Alors de concert avec le ministre, l'administrateur se décide à prendre un parti, celui d'aller chercher au-dehors un metteur en scène [1].

---

1. — Le 2 décembre, le conseil d'administration, composé de MM. Mounet-Sully, Coquelin cadet, Le Bargy, de Féraudy, Silvain et Baillet, s'était réuni sous la présidence de M. Jules Claretie, qui annonçait la nomination au poste de directeur général de la scène de M. Lucien Guitry, avec un traitement égal à celui d'un sociétaire à part entière, trente-cinq mille francs environ. Ce poste de directeur de la scène de la Come-

11 NOVEMBRE. — *François le Champi.* — L'aimable paysannerie de George Sand est parfaitement jouée d'ensemble. On ne saurait avoir plus de charme que Mme Barretta dans Madeleine, un de ces types d'amour à base de maternité protectrice, où George Sand mettait le meilleur d'elle-même. Mlle Bertiny a beaucoup plu dans le joli rôle de Mariette, la jeune fille volontaire et fantasque, mais franche et droite. Mme Amel est une superbe « belle meunière », parée comme une châsse, et Mlle Fayolle est pleine de dignité rustique sous les cheveux blancs de Catherine. Le rôle de Jeannie est peu de chose, mais, sous ce travesti, Mlle Marthe Régnier est fort agréable à regarder. « Côté des hommes, disait M. Larroumet, je ne ferai qu'un reproche à Albert Lambert fils : il est trop beau — d'une beauté romantique ou même mystique, car il ressemble au Christ et à Alfred de Musset — pour faire un paysan d'élégance simple, comme doit

---

die-Française n'est pas d'ailleurs une création. Il a été déjà occupé par feu Régnier. A la mort de ce grand artiste, il avait été suspendu, non supprimé. L'arrêté de M. Leygues vient de le rétablir. On raconte que, dans un sentiment de solidarité des plus louables, MM. Frédéric Febvre et Worms, qui ont fait partie de la maison, n'ont pas cru devoir accepter ce poste important, dans lequel, cependant, ils auraient pu rendre de grands services. M. Lucien Guitry, dont il serait superflu de vanter le grand talent, n'est pas seulement un comédien hors de pair. C'est aussi, au dire des professionnels, l'un des premiers metteurs en scène de Paris. Comme comédien, il a appartenu aux théâtres du Gymnase, de l'Odéon, du Vaudeville, de la Renaissance, de Mme Sarah Bernhardt, de la Porte-Saint-Martin, des Variétés, et nous nous contenterons de rappeler son Georges Vetheuil d'*Amants*, son Flambeau de l'*Aiglon*, son Coupeau de l'*Assommoir*, et tous « les Guitry » dont il créa le genre. Comme metteur en scène, on sait qu'il fut, pour la *Veine* de M. Alfred Capus, le remarquable collaborateur de M. Fernand Samuel. — Sa nomination permettait la reprise du travail normal et le retour du *Marquis de Priola* rendu par son auteur désormais rassuré.

être Le Champi; au demeurant, beaucoup de chaleur. M. de Féraudy est parfait de naturel, de finesse et de rondeur dans Jean Bonnin ».

15 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Nuage*, comédie en deux actes de M. Gustave Guiches[1]. — Pourquoi la comédie de M. Guiches s'appelle-t-elle le *Nuage*, alors qu'elle devait s'appeler les *Deux Passés* ? Probablement parce que ce dernier titre était le meilleur, le plus logique qu'elle pût avoir... Henriette, que vient d'épouser André de Vouzon, a, en effet, un passé qu'ignore son fiancé : elle trompa un jour, à Venise, son vieux mari, dont elle est veuve aujourd'hui. André, lui, avait, hier encore, pour maîtresse une charmante femme du monde qui répond au nom d'Aline de Gizeuil : Henriette a, d'ailleurs, été renseignée sur ce chapitre par une poignée de lettres anonymes. Mais le passé est mort, et les deux époux, qui s'adorent, vont se donner l'un à l'autre en toute sincérité : c'est en Bretagne, aux environs de Lannion, qu'ils vont aller cacher leur bonheur... Mais voilà que pendant qu'Henriette est allée revêtir une toilette de voyage, l'un des passés, celui du mari, reparaît. La belle Aline de Gizeuil vient

---

1. DISTRIBUTION. — Lornoy, M. *Pierre Laugier*. — Henry Morier, M. *Raphaël Duflos*. — Un domestique, M. *Falconnier*. — Doisy, M. *Charles Esquier*. — Lesault d'Ahun, M. *Louis Delaunay*. — Leboulin, M. *Croué*. — André, marquis de Vouzon, M. *Henry Mayer*. — Monbartier, M. *Garry*. — Mme Lornoy, Mme *Pierson*. — Henriette, Mlle *Marie Leconte*. — Mme de Puymoreau, Mlle *Géniat*. — Aline de Gizeuil, Mlle *Cécile Sorel*. — Mme Doisy, Mlle *Marthe Régnier*. — Mme de Langoiran, Mlle *Faylis*.

M. Prud'hon avait assisté M. Claretie dans la mise à la scène du *Nuage*, et inauguré ainsi officiellement ses fonctions d'inspecteur général de la scène.

lui offrir ses félicitations — ça, c'est un peu « rosse » — lui rendre ses lettres — ça, c'est gentil — et lui annoncer qu'elle l'a déjà remplacé, puisqu'elle part pour l'Ecosse avec un cercleux qu'elle nomme et qu'il connaît... — « Oh ! non, s'écrie André, pas celui-là ! » — « Mais pourquoi donc pas ? Il me plaît beaucoup. » — « C'est un garçon taré : vous ne pouvez pas faire ça... » Et comme elle proteste, il insiste si chaleureusement, de façon si persuasive, qu'elle est dans ses bras — c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire — au moment où paraît Henriette... Le voilà bien, le fâcheux « nuage »... C'est en vain qu'André tente de lui expliquer « comment ça s'est fait », la marquise ne veut rien entendre ; elle se retire chez ses parents, ou plutôt chez les vieux amis qui lui servent de père et de mère. C'est à Trouville que nous la retrouvons, au second acte, donnant, exaspérée, son congé définitif à son mari, que, sans la consulter, les vieux amis ont appelé à la rescousse, et prête à écouter, encore une fois, les propos séducteurs de son ancien amant, le flirt de Venise, qui, justement, passait par là... Mais elle s'est reprise à temps, elle a compris qu'elle n'avait pas le droit d'être si sévère, après un tel instant de faiblesse, et rappelant son mari, elle lui avoue tout, tout ce qu'elle n'a pas jugé à propos de lui avouer avant le mariage, et, faisant mieux que lui pardonner, elle implore elle-même son pardon. Et l'on s'embrasse : le passé n'existe plus — ils le croient du moins — il n'y a plus que le présent : le « Nuage » s'est évanoui... Telle est, très prétentieuse, sans

doute, mais de très médiocre intérêt, la pièce de M. Guiches qui — c'est tant pis pour elle ! — nous rappelle le *Pardon* de M. Jules Lemaître, d'essence bien supérieure. Le premier acte, où il y avait, par-ci par-là, quelques qualités d'ésprit, n'avait généralement point déplu. Le second, foncièrement maladroit, au point de paraître infiniment puéril, a failli tout gâter. Nous devons convenir, d'ailleurs, qu'il fut beaucoup moins fraîchement accueilli le soir de la première représentation qu'il ne l'avait été le jour de la répétition générale. Mais, qu'adviendrait-il de ce pauvre *Nuage*, bientôt emporté par le vent, si, destiné à faire spectacle avec la triomphante *Enigme* de M. Paul Hervieu, la pièce, hautement patronnée, nous dit-on, n'était remarquablement jouée par tous, y compris les moindres rôles ? Au piètre personnage d'André de Vouzon, M. Henry Mayer prête la sincérité la plus louable. Il faut tout le talent de Mlle Leconte — n'en a-t-elle pas à en revendre, l'exquise comédienne ? — pour faire passer celui d'Henriette, d'une rare incohérence. L'amant — le passé de ladite Henriette — est représenté avec l'impertinence voulue par M. Raphaël Duflos. Il a suffi à l'élégante Cécile Sorel de l'unique scène des adieux pour se faire justement applaudir : elle y fut, en effet, charmante de tout point...

21 DÉCEMBRE. — Pour l'anniversaire de Racine, on donnait *Andromaque*[1]. Suivant l'usage « an-

1. DISTRIBUTION. — Oreste, M. *Mounet-Sully*. — Phœnix, M. *Silvain*. — Pylade, M. *Albert Lambert*. — Pyrrhus, M. *Paul Mounet*. — Andromaque, Mlle *Bartet*. — Céphise, Mlle *Moreno*. — Cléone, Mlle *Géniat*. — Hermione, Mme *S.-Weber*.

tique et solennel », il y avait un à-propos en vers. Ces vers agréables de Mme Perdriel-Vaissière — *la Couronne de Racine* — ont été dits par Mlle Moreno, dont la voix est délicieusement lyrique. Le rôle d'Andromaque a été tenu avec un art exquis par Mlle Bartet. En y apportant une nuance de modernité, déjà cherchée par Mme Sarah Bernhardt, et avec plus de fièvre, Mlle Bartet a voulu garder la ligne harmonieusement élégiaque qui convient à une princesse racinienne — et virgilienne. Elle y a si bien réussi qu'on l'a rappelée trois fois après le troisième acte. Mme Segond-Weber a montré une diction savante et variée dans Hermione, dont les beaux emportements sont si bien dans sa nature de tragédienne. M. Mounet-Sully, dans ce rôle d'Oreste qui lui servit de début, a été — les chefs-d'œuvre se rajeunissent de la sorte — romantique à souhait. M. P. Mounet a dramatiquement rendu les amoureuses colères de Pyrrhus, et, dans des emplois de confident, MM. Silvain et Lambert ont prouvé que des acteurs de grand talent font valoir les plus petits rôles. Cette représentation classique, absolument digne de la Comédie-Française, se terminait avec les *Plaideurs*[1].

22 DÉCEMBRE. — A la veille de prendre sa retraite, Mme Barretta poursuit avec succès la revue de ses meilleurs rôles : c'est Antoinette du *Gendre de M. Poirier* où, pour lui faire honneur, M. de

1. DISTRIBUTION. — L'Intimé, M. *Coquelin cadet*. — Petit-Jean, M. *J. Truffier*. — Dandin, M. *Leloir*. — Le souffleur, M. *G. Berr*. — Chicaneau, M. *P. Laugier*. — Léandre, M. *Dehelly*. — Isabelle, Mlle *Muller*. — La comtesse, Mme *Amel*.

Féraudy reprend le petit rôle de Vatel ; c'est Rosine du *Barbier de Séville*, qu'elle joue aujourd'hui en matinée, avec M. Baillet dans Almaviva, M. de Féraudy dans Figaro, M. Leloir dans Basile.

28 DÉCEMBRE. — Pour la représentation de retraite de M. Boucher, qui se retirait après vingt-cinq années de services[1], la Comédie nous offrait des mets variés, où ne manquait même pas l'attrait du condiment étranger. M[lle] Reichenberg, pour ses adieux, avait eu la Duse et le théâtre italien ; M. Boucher voulut avoir M. Bouwmeester et le théâtre hollandais. La pièce donnée par les comédiens des Pays-Bas était *Shylock le Marchand de Venise*, et nous devons dire ici la manière remarquable avec laquelle M. Bouwmeester interprète le rôle du vieux Juif, qui réclame la livre de chair d'Antonio. Comédien au masque mobile, admirablement grimé, n'usant que de moyens simples et d'effets honnêtes, il arrive à faire presque comprendre une langue étrangère à des spectateurs français, tant il fait vivre son personnage, tant il l'extériorise avec une intensité d'expression et une acuité d'observation de tout premier ordre. Il faut citer surtout la scène où Shylock, déplorant l'enlèvement de sa fille Jessica, apprend tout à coup le désastre des vaisseaux d'Antonio. M. Bouwmees-

1. — Avec M. Boucher disparait un des derniers amoureux comiques qui aient eu la tradition du répertoire. On ne rendra plus comme lui l'Eraste du *Dépit amoureux*, le Damis de *Tartuffe*, le petit marquis du *Misanthrope*, le Mario du *Jeu de l'amour et du hasard*, et surtout, cet autre petit marquis du *Joueur*, celui qui jette avec une si impertinente gaieté le fameux : « Allons, saute, marquis ! » C'est dans celui-ci qu'il faisait ses adieux au public. M. Boucher jouait si bien ce genre de rôles qu'il n'a guère joué que ceux-là...

ter l'exprime avec une mimique qui passe des larmes à la joie la plus folle et qui est d'un grand artiste. En l'applaudissant, car son succès a été considérable, quelques spectateurs ont murmuré le nom de Got, qu'il rappelle en effet dans son rôle du Juif Polonais. A côté de cette étoile du théatre néerlandais, M. Holtrop et Mme Holtrop nous ont paru mériter une bonne part d'éloges. M. Boucher paraissait pour la dernière fois en des fragments du *Joueur* de Regnard, dans le rôle du marquis ; il y montrait des qualités de légèreté, de fraîcheur, de jeunesse, qu'il a conservées jusqu'au bout de sa carrière, et, contrairement à ce qui s'est produit pour d'autres sociétaires, le public semblait regretter une retraite qu'il estimait trop hâtive. Enfin, un des attraits du spectacle était la primeur d'une comédie inédite du marquis A. de Castellane : les *Mystiques*. Point ennuyeuse du tout cette spirituelle fantaisie, et même assez vertement satirique, avec quelques traits incisifs qui ont paru s'adresser à un poète qui pour être mondain n'en a pas moins du talent. L'intrigue en est simple : deux cousines, Berthe et Rose, ont des maris plutôt honoraires, car Treilly et de Chanssonnay sont des mystiques, qui se plaisent à regarder la lune et à bâiller aux étoiles, au lieu de s'occuper de leurs femmes, et qui passent leur temps à refaire la nature, à chercher des gammes nouvelles et à écouter les sornettes symboliques du poète Lindore, qui compose des vers d'autant plus admirables qu'ils ne signifient rien. Le résulat sera celui que nous prévoyons, et les deux petits voisins de

campagne, Pierre et Henri, rempliront fort bien l'intermède sentimental. L'acte, très bien interprété par M. Hamel, Dehelly, Esquier, Mlles Leconte, de voix toujours aussi sympathique, et Régnier, plus charmante que jamais, a été fort bien accueilli du public. Les intermèdes, nombreux et intéressants, réunissaient les noms de Mmes Bartet, Carrère, de Nuovina, Deschamps-Jehin, Moreno, Willing-Canter; de MM. Vaguet, Mounet-Sully, Leloir, Soulacroix, Coquelin cadet et Georges Berr, — tous longuement applaudis. Georges Berr était notamment impayable dans sa *Causerie sur les Lettres de Mme de Sévigné*, et Coquelin cadet, absolument étourdissant dans un nouveau monologue, *La Joie de vivre*. Mmes Carlix, Syma, Cabois et M. Ch. Hémery avaient très heureusement commencé la soirée avec *l'Homme-Sandwich*, de M. Henry Lyon. Elle se terminait brillamment par la Société Rameau avec ses curieuses auditions d'instruments de musique d'autrefois. La recette atteignait vingt-trois mille francs[1].

---

1. — L'assemblée générale annuelle des sociétaires s'était tenue le 30 décembre, au foyer des artistes, sous la présidence de M. Jules Claretie, administrateur général. La séance était infiniment plus animée que d'habitude. M. Silvain, rapporteur de la commission des comptes, a lu son rapport réclamant des économies et protestant contre le dépassement de certains crédits que l'administrateur, du reste, a expliqué ensuite dans son rapport à lui. Ce rapport qui, si la discorde avait cessé de régner dans la grande maison, eût été sans doute approuvé par tous les sociétaires, a soulevé au contraire d'assez vives discussions. Fait uniquement de chiffres, il établit les dépenses de 1901, pour laquelle un budget de deux millions avait été voté. Cette somme a été dépassée de 350.000 francs. Les sociétaires s'en sont plaints amèrement, mais l'administrateur général leur a fait observer que l'année 1901 avait motivé des dépenses supplémentaires qu'ont imposées des circonstances malheureuses et que nul n'a oubliées. Six sociétaires ont ratifié ces comptes. Ce sont Mmes Bartet, Brandès, Kalb, Lara, Du Minil et M. Raphaël Duflos. Les autres sociétaires ont refusé d'imiter leurs camarades. On a procédé ensuite au vote du budget de 1902. Le chiffre de deux millions, proposé par l'administrateur général, a été approuvé à l'unanimité moins une voix : celle de M. Mounet-Sully.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
Francillon, pièce	3	»	3
Œdipe-Roi, tragédie	5	»	8
Histoire du vieux temps, comédie	1	»	3
L'Ami Fritz, comédie	3	»	9
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3	»	18
Hernani, drame en vers	5	»	19
Denise, pièce	4	»	13
Adrienne Lecouvreur, drame	5	»	10
Le Rez-de-chaussée, comédie	1	»	7
Le Luthier de Crémone, comédie en vers	1	»	9
Le Demi-Monde, comédie	5	»	2
Prologue à Bérénice, à-propos en vers	»	»	2
Faute de s'entendre, comédie	1	»	2
Alkestis, drame en vers	4	»	1
Ruy-Blas, drame en vers	5	»	12
La Vie de Bohême, comédie	5	»	2
Le Gendre de Monsieur Poirier, comédie	4	»	16
Gringoire, comédie	1	»	13
L'Aventurière, comédie en vers	4	»	11
Il ne faut jurer de rien, comédie	3	»	10
Le Flibustier, comédie en vers	3	»	9
Diane de Lys, drame	5	»	4
Cabotins, comédie	4	»	8
La Cigale chez les Fourmis, comédie	1	»	3
Le Député de Bombignac, comédie	3	»	12
Froufrou, pièce	5	»	4
Mademoiselle de la Seigliere, comédie	4	»	10
Le Dîner de Pierrot, comédie en vers	1	»	2
****Patrie***, drame	5 a. 8 t.	11 mars	75
Bataille de dames, comédie	3	»	3
Monsieur Scapin, comédie en vers	2	»	5
L'Eté de la Saint-Martin, comédie	1	»	6
La Nuit de Mai, scène	»	»	1
Le Village, comédie	1	»	5
L'Etrangère, pièce	5	9 avril	9
Dernier Madrigal, à-propos	»	16 avril	5
La Nuit d'Octobre, scène	»	»	1
Le Bonhomme Jadis, comédie	1	»	6
On ne badine pas avec l'amour, drame	3	»	4
Le Baiser, comédie	1	»	7

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE *(Suite)*			
L'Anglais ou *le Fou raisonnable*, comédie	1	»	6
La Partie de piquet, comédie	1	»	9
Les Tenailles, pièce	3	14 mai	6
La Revanche d'Iris, comédie en vers	1	»	3
**Amoureuse amitié*, comédie	1	21 mai	1
**Le Bonheur qui passe*, comédie	1	21 mai	14
**Le Frère aîné*, comédie	1	28 mai	5
Horace et Lydie, comédie en vers	1	4 juillet	12
L'Ami des Femmes, comédie	5	»	5
Les Effrontés, comédie	5	17 juillet	5
Othello, drame en vers	5 a. 7 t.	23 juillet	10
L'Etincelle, comédie	1	»	3
Le Fils naturel, comédie	5	5 sept.	19
La Reine Juana, drame en vers	5	12 sept.	9
La Joie fait peur, comédie	1	»	3
**Le Roi*, pièce	3	12 octob.	5
**L'Enigme*, pièce	2	5 nov.	30
François le Champi, pièce	3	11 nov.	15
Les Romanesques, comédie en vers	3	»	7
L'Amiral, comédie en vers	3	»	2
Le Klephte, comédie	1	»	4
**Le Nuage*, comédie	2	15 déc.	8
**La Couronne de Racine*, à-propos en vers	»	21 déc.	1
RÉPERTOIRE CLASSIQUE			
Le Mariage forcé, comédie	1	»	6
Horace, tragédie	5	»	6
Les Femmes savantes, comédie en vers	5	»	4
Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	13
Andromaque, tragédie	5	»	6
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	9
Les Fourberies de Scapin, comédie	3	»	7
Tartuffe, comédie	5	»	15
L'Avare, comédie	5	»	7
Monsieur de Pourceaugnac, comédie	3	»	1
L'École des femmes, comédie	5	»	7
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	6
Le Jeu de l'Amour et du Hasard, comédie	3	»	3
Cinna, tragédie	5	»	2

RÉPERTOIRE CLASSIQUE *(Suite)*

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Phèdre, tragédie	5	»	5
Bérénice, tragédie	5	16 avril	5
La Coupe enchantée, comédie	1	»	2
Le Barbier de Séville, comédie	4	»	4
Le Misanthrope, comédie	5	»	7
Polyeucte, tragédie	5	»	1
Les Folies amoureuses, comédie en vers	3	»	2
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	5
Le Mercure galant, comédie en vers	1	7 août	4
Le Cid, tragédie	5	»	5
Les Ménechmes, comédie en vers	5	2 sept.	2
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	3
L'Epreuve, comédie	1	»	»

THÉATRE NATIONAL

DE L'OPÉRA-COMIQUE

Les premières représentations de la *Fille de Tabarin*, de MM. Sardou, Ferrier et Pierné, de l'*Ouragan*, de MM. Zola et Bruneau, et de *Grisélidis*, de M. Massenet; sur le poème d'Armand Silvestre et M. Eugène Morand, sont les principaux événements de l'année, dont nous allons dire, au jour le jour, les menus faits.

Le 10 janvier, le ténor Gauthier, qui n'avait fait que passer à l'Opéra, où il chanta *Sigurd*, débutait avec quelque succès dans Gérald de *Lakmé*.

12 JANVIER. — Rentrée de Mme Jeanne Raunay dans *Fidelio*. Redemandée par l'Opéra-Comique, où elle fut — c'était alors place du Châtelet — la délicieuse Guilhen du *Fervaal*, de Vincent d'Indy, Mme Jeanne Raunay doit y créer prochainement l'*Ouragan*, d'Alfred Bruneau. La voici tout d'abord dans *Fidelio*, de Beethoven, prenant le rôle d'Eléonore à Mme Rose Caron, qui lui avait pris elle-même son rôle d'Iphigénie. Disons qu'elle est, sous le travesti qu'elle porte à ravir, la grâce et le charme mêmes. C'est à peine si nous reprocherons à la belle cantatrice une attaque de sons trop souvent

douteuse et que nous mettrons de grand cœur sur le compte de l'émotion inséparable... En même temps que Mme Raunay, se sont fait très justement applaudir, en cette intéressante soirée, M. Beyle, fort touchant Florestan[1], et M. Carbonne, excellent Jaquino.

A la matinée du 27 janvier, où l'on donne les *Dragons de Villars*, M. Alexandre Luigini, l'excellent chef d'orchestre fait récemment chevalier de la Légion d'honneur, est, de la part des musiciens et du public, l'objet d'une longue ovation.

30 JANVIER. — Mlle Marie-Louise Rolland débute gentiment dans le rôle de Micaëla de *Carmen*.

31 JANVIER. — Mlle Catherine Mastio, précédemment applaudie dans le rôle de Mimi de la *Vie de Bohème*, chante pour la première fois la Manon de Massenet et se tire très honorablement, en bonne cantatrice et en intelligente comédienne, de cette épreuve difficile. Le ténor Maréchal lui donne la réplique dans le rôle de Des Grieux. *Manon*, si pittoresquement et si artistiquement remise à la scène par M. Albert Carré, est devenue l'un des plus fermes piliers de l'Opéra-Comique, au répertoire duquel elle s'est brillamment maintenue depuis dix-sept ans.

7 FÉVRIER. — Matinée au profit de la caisse des retraites du personnel de l'orchestre et de la scène. L'*Intermezzo*, de Henri Heine, mis joliment en

1. — Un nouveau ténor, M. Garet, précédemment applaudi à Lyon et à Nice, était, quelques jours après, sympathiquement accueilli dans le rôle de Florestan.

musique par M. Gaston Lemaire, avec l'habile chef d'orchestre Alexandre Luigini ; la superbe voix de Mme Jeanne Raunay ; le retour de Mme Sibyl Sanderson, bissée pour la valse de *Roméo et Juliette ;* le magnifique duo de *Richard Cœur de Lion*, par MM. Maréchal et Dufrane, et l'humour extraordinaire de Coquelin cadet dans ses monologues, ont fait merveille. Mme Charlotte Wiehe obtenait un succès fou dans l'*Homme aux poupées*. Parfaitement secondée par M. Séverin-Mars, la célèbre artiste scandinave a fait admirablement valoir le curieux mimodrame de M. Bérény ; on l'a acclamée [1].

19 FÉVRIER. — Première représentation de la *Fille de Tabarin*, comédie lyrique en trois actes, de MM. Victorien Sardou et Paul Ferrier, musique de M. Gabriel Pierné [2]. — C'est la troisième fois que M. Paul Ferrier s'attaque au personnage de Tabarin. Ce furent tout d'abord deux actes en vers écrits tout exprès pour Coquelin aîné. Puis de sa jolie comédie du Théâtre-Français, il fit, pour

---

1. — La recette totale, y compris la vente des programmes et quelques dons particuliers, s'élevait à la somme de 12.360 fr.

2. DISTRIBUTION. — Le sire de Beauval, M. *Fugère*. — Roger, M. *L. Beyle*. — Mondor, M. *Jean Périer*. — Frère Eloi. M. *Delvoye*. — Le comte de la Brède, M. *Boudouresque*. — Marquis de la Roche-Posay, M. *Cazeneuve*. — Le matamore, M. *Viannenc*. — Le baron d'Availle, M. *Allard*. — Le vicomte de Chailly. M. *Jacquin*. — Le chevalier de Surgères, M. *Devaux*. — Pradel. M. *Mesmaecker*. — 1er mendiant, M. *Classen*. — 2e mendiant, M. *Imbert*. — Un marchand de dentelles, M. *Eloi*. — 1er buveur. M. *Delahaye*. — 2e buveur, M. *Brun*. — Ignace. M. *Jullien*. — Cyrille, M. *Rappaport*. — Clorinde, Mme *L. Landouzy*. — Diane, Mlle *Garden*. — Nicole, Mlle *Tiphaine*. — Zerline, Mme *de Craponne* — Une sorcière, Mme *Dhumon*. — La duègne, Mlle *Chevalier*. — Isabelle, Mlle *Daffetye*. — Une vieille, Mlle *P. Vaillant*. — Gertrude, Mlle *Muller*.

M. Emile Pessard, un livret d'opéra. Voici maintenant, avec la précieuse collaboration de M. Victorien Sardou, la « suite » de son premier ouvrage, mis en musique cette fois sous le nom de la *Fille de Tabarin*, par M. Gabriel Pierné. Les auteurs en ont situé l'action vers l'année 1640. Tabarin, le fameux farceur du Pont-Neuf, le valet de Mondor et l'amant de Francisquine, a tout quitté, Paris et ses tréteaux, pour venir, avec sa chère fille Diane, se terrer en un vieux château seigneurial du Poitou, où il est connu à plusieurs lieues à la ronde sous le nom de baron de Beauval. Mais le petit cœur de Diane a parlé; elle s'est éprise de Roger, le jeune fils d'un très noble, mais très ruiné voisin, le comte de la Brède. Les deux jeunes gens s'adorent; leurs pères ne demandent pas mieux de ratifier une union si bien assortie. Seulement, pour ne point passer pour un coureur de dots, Roger épousera Diane sans qu'il en coûte un sou au sire de Beauval. Pas de dot! Le fait est aussi rare que sublime... Or, voici qu'en plein repas des fiançailles on annonce l'arrivée de comédiens dont le chariot s'est embourbé dans une ornière : c'est la troupe de Mondor! Beauval, qui tremble d'être reconnu, voudrait les voir au diable : mais comment leur refuser, pour la nuit, l'hospitalité de sa grange? Le lendemain est le jour de la fête patronale. Mondor a dressé ses tréteaux parmi les arbres du mail. Mais, en dépit de leur parade, nos pauvres gens n'étrennent guère : personne ne se présente pour acheter le précieux élixir « qui guérit tous les maux »! Ah! si le sire de Beauval voulait leur

permettre de placer leur théâtre en son orangerie ! Mondor le lui demande, et voilà qu'en s'adressant au seigneur du lieu il croit reconnaître — la ressemblance est frappante — Tabarin lui-même ! — « Pure rêverie ! » s'écrie le baron qui veut nier... Et comme Mondor se prend à regretter l'ingrat qui le quitta sans jamais donner aucune nouvelle, Tabarin, attendri, se découvre enfin, et voilà — la scène est touchante — voilà dans les bras l'un de l'autre les anciens compagnons du bon temps ! Mondor sera généreux ; il ne trahira pas le secret qui briserait comme verre le mariage de la fille de l'ex-bateleur avec le fils du noble comte. Le troisième acte nous introduit dans l'orangerie du château, disposée pour le spectacle. Voici l'estrade qui servira de scène à nos comédiens ; voici la troupe, au grand complet, prête à répéter « Le Capitan mort et ressuscité » qui, jadis, fut justement un des plus grands succès de Tabarin. On prie « Monseigneur » de vouloir bien assister à la répétition générale. Tabarin se fait un peu prier tout d'abord, puis il y consent. Et vous devinez qu'il dirige la pièce en homme qui s'y connaît. Bien plus, le Fritelin étant notoirement insuffisant, il monte sur l'estrade et joue le rôle lui-même. C'est au moment où, tout à fait emballé, il débite, aux applaudissements de Mondor et de ses acteurs, la célèbre tirade des Charlatans, que surgissent les hobereaux reconnaissant Tabarin... Patatras ! Le père éclate en sanglots, désespéré du mal qu'il va causer à sa fille bien-aimée. Car la Brède, désolé aussi, vient reprendre sa parole.

Alors Tabarin se dit que lui seul est l'obstacle au mariage de sa fille et de Roger ; il prend son mousquet et se perd dans la forêt... On entend un coup de feu ; le pauvre homme s'est tué. Rien n'empêchera plus désormais la fille de Tabarin de devenir la bru du comte de la Brède. Combien cruel, inutilement cruel, ce nous semble, est ce dénouement d'une pièce aimable et légère !... Du même âge exactement que M. Xavier Leroux, et, comme lui, élève de Massenet, M. Gabriel Pierné devançait à Rome, de quelques années, l'heureux auteur d'*Astarté*. C'est en 1882 qu'il remportait le second grand prix : M. Georges Marty obtenait le premier, à l'unanimité. Depuis lors, il se prodigua infiniment, composant — et beaucoup ! — de la musique de piano, de la musique de scène, de la musique de ballet; donnant aux concerts de l'Opéra sa très émouvante *Nuit de Noël*, et chez Colonne, sa très vivante symphonie de l'*An Mil*, faisant enfin représenter à Lyon, sous l'intelligente direction Vizentini, le drame lyrique de *Vendée*, écrit sur un poème de nos distingués confrères Adolphe Brisson et Charles Foley. La *Fille de Tabarin* décèle un artiste excellemment doué, absolument sûr de sa technique, ayant au suprême degré le goût du pittoresque et du mouvement. La nouvelle partition de M. Pierné est l'œuvre d'un musicien de premier ordre, maître absolu de toutes les ressources de son art ; elle s'impose par le fini ingénieux des détails, plutôt que par la puissance et l'originalité de l'idée créatrice, mais elle intéresse toujours par le raffinement de l'écri-

ture musicale. Sans être une œuvre d'avant-garde, par certains côtés évidemment — telle, la préoccupation du discours continu — l'œuvre nouvelle, de science forte, accuse des tendances franchement modernes. C'est du moins l'impression qu'on éprouve en voyant l'importance donnée par M. Pierné à la partie symphonique de l'ouvrage, la part que prend l'orchestre à l'expression dramatique et l'intensité du coloris instrumental. Nous n'oserions affirmer que, comme il le proclame lui-même. et comme le pensent plusieurs de ses amis, le rôle de Tabarin soit, pour M. Fugère, le meilleur de toute sa carrière. Contentons-nous de dire qu'il y fut, une fois encore, un admirable artiste, plein de verve à l'acte de la comédie, de tendresse délicieuse dans les scènes avec sa fille. M. Jean Périer mérite d'être pleinement associé au grand succès de son illustre camarade : il a joué en comédien de race le rôle de Mondor, où il s'est montré vrai et charmant de tout point. Une jeune Ecossaise, Mlle Garden, élève de Mme Sibyl Sanderson, s'est heureusement révélée au public parisien en créant avec infiniment de distinction le rôle de Diane; la voix est jolie et fort bien conduite, les attitudes et le jeu sont d'une rare sincérité. MM. Beyle (l'amoureux Roger), Boudouresque (le comte de la Brède), Mlle Tiphaine et M. Delvoye (dans les rôles épisodiques de Nicole et du frère Eloi) s'acquittent à souhait de leur tâche respective. Et dans la troupe de Mondor, Mmes Landouzy, Chevalier et de Craponne nous ont donné de fort piquantes silhouettes des rôles de Clorinde, de la

Duègne et de Zerline. Et puis, comme toujours à l'Opéra-Comique, la pièce est exquisement montée et mise en scène.

21 FÉVRIER. — Mlle Guiraudon aborde pour la première fois le rôle de Mignon ; le ténor Carbonne chante le Wilhelm Meister d'Ambroise Thomas. Tous deux sont justement applaudis.

22 FÉVRIER. — La centième représentation de *Louise* est donnée devant une salle superbe qui ne ménage ni ses bravos, ni ses rappels à Mmes Rioton, Dhumon, à MM. Léon Beyle, Dufrane et Carbonne [1].

12 MARS. — Matinée au bénéfice de Mme Fanny Génat [2].

---

1. — La première représentation de *Louise* fut donnée le 3 février 1900. C'est, croyons-nous, le seul exemple d'une œuvre ayant atteint à l'Opéra-Comique, un pareil chiffre en si peu de temps. Le total des recettes, jusqu'à ce jour, ayant été de 666.279 francs, la moyenne est de 6.662 francs par représentation. A l'occasion de cette centième, M. Gustave Charpentier avait fait envoyer de magnifiques gerbes de fleurs à Mmes Marthe Rioton, sa Louise idéale, sans défaillance et sans reproche, Dhumon, Eyreams, Marié de l'Isle, Vilna, Delorn et à cet endiablé gavroche de Craponne. De plus, l'auteur de *Louise* a déclaré qu'il abandonnait ses droits d'auteur sur la représentation, moitié au petit personnel de l'Opéra-Comique et moitié au syndicat des ouvrières couturières.

2. — Au programme : *Bastien et Bastienne*, opéra-comique en un acte de G. Hartmann et de M. Gauthier-Villars, musique de Mozart; chanté par Mlle Eyreams, MM. Carbonne et Belhomme. Deuxième acte de *Louise*, conduit par M. Gustave Charpentier: chanté par Mmes Garden, Dhumon, de Craponne, Charlier, Delorn, Argens, Vaillant, Micaelly, Perret, Garcia : MM. Léon Beyle, Carbonne, Delvoye, Vieuille, Rothier, Viannenc, Huberdeau, Devaux ; La *Nuit de mai*, jouée par Mlle Bartet et M. Raphaël Duflos; La Variation de *Don Juan* et la *Farandole*, dansées par Mlles Hirsch et Ixart; Le *Sommeil de Marie*, musique de M. Gaston Lemaire, conduit par l'auteur; Scènes du *Nouveau Jeu*, jouées par Mlle Jeanne Granier et M. Albert Brasseur; Les *Refrains d'Offenbach*, interprétés par M. Coquelin cadet (Comédie-Française); Mlles Blanche et Louise Mante (de l'Opéra); Mlles Guirandon, de Craponne, M. Jean Périer (de l'Opéra-Comique); Mmes Anne Judic, Simon-

13 mars. — Reprise de *Mireille*, opéra-comique en cinq actes et sept tableaux, tiré par Michel Carré du roman de Mistral, musique de Charles Gounod [1]. — C'est une merveille, une pure merveille que la façon dont M. Albert Carré a remonté *Mireille* dans l'intégrité de sa primitive version. On connaît par cœur une œuvre célèbre qui n'a, pour ainsi dire, jamais quitté le répertoire; on y retournera tout exprès pour voir sombrer par la nuit noire, en les eaux bleues du Rhône, la barque qui porte Ourrias... Ajoutons que cet admirable tableau du Rhône, avec ses émouvantes visions de femmes émergeant des flots, n'est pas seulement un prodigieux effet de mise en scène supérieurement artistique. C'est, à notre avis, la page maîtresse de la partition. Depuis le *Freyschütz*, aucun compositeur n'avait écrit de musique fantastique aussi saisissante; le chœur lointain des mortes par amour, précédé d'accents lugubres qui sonnent comme un glas funèbre, donne le frisson; jamais Gounod n'avait peut-être plus sincèrement traduit son émotion. Mlle Marthe Rioton — la délicieuse

---

Girard, Lavallière, MM. Noblet et Colas (des Variétés); M. Vauthier et Mlle Burty; Mme de Beyre.

1. Distribution. — Vincent, M. *Maréchal*. — Ourrias, M. *Dufranne*. — Ramon, M. *Vieuille*. — Ambroise, M. *Jacquin*. — Le Passeur, M. *Huberdeau*. — Mireille, Mlle *Rioton*. — Taven, Mlle *Marié de l'Isle*. — Andreloun, Mlle *Eyreams*. — Vincenette, Mme *De Craponne*. — Clémence, Mlle *Rolland*.

1. La cueillette. — 2. Les arènes. — 3. Le val d'Enfer. — 4. Le Rhône. — 5. La ferme. — 6. Le désert de la Crau. — 7. Les Saintes-Maries.

Décors de MM. Jambon, Jusseaume, Lemeunier et Carpezat.

Costumes de M. Ch. Bianchini.

Le rôle de Mireille fut, à la fin du mois de mars, repris par Mme Landouzy.

Louise de Gustave Charpentier — est adorable de grâce, de charme et de simplicité dans cette touchante figure de jeune fille, dont l'amour chaste a de si passionnés élans. Avec quel sentiment elle dit sa première phrase : « Si quelque jeune garçon, » où se dévoile tout entier le tendre caractère du personnage! Avec quel délicat mélange d'enjouement et de confusion elle s'écrie, dans le duo avec Vincent : « Ah ! c'Vincent, comme il sait gentiment tout dire! » Que, dans la valse du premier acte et dans l'air du quatrième, où a, d'ailleurs, visiblement faibli l'inspiration du compositeur, elle ne se soit pas montrée l'incomparable virtuose que fut, à l'origine, Mme Carvalho, peu importe, Mlle Rioton est, humainement, la Mireille idéale et cela nous suffit... M. Maréchal a prêté au rôle de Vincent une chaleur d'accent vraiment entraînante. Dans la chanson de Magali, il a lancé la phrase : « Je me ferai la terre et je t'aurai! » avec une expression qui a soulevé l'enthousiasme. Sans faire aucunement oublier Mlle Chevalier, l'incomparable Taven de naguère, Mlle Marié de l'Isle s'est très heureusement essayée dans le rôle, se grimant à souhait pour représenter la bonne sorcière, et disant de jolie voix les couplets : « Voici la saison, mignonne », après lesquels on l'a fort justement applaudie. Avec MM. Dufrane, Vieuille et Jacquin, dans les rôles d'Ourrias, de Ramon et d'Ambroise, Mme de Craponne dans Vincenette et Mlle Eyreams sous les traits du « petit berger » de la Crau, l'exécution, que conduit avec un soin extrême des nuances M. Georges Marty, se complète excellemment.



14 MARS. — La *Basoche* était précédée, en matinée, de la reprise des *Amoureux de Catherine*, de M. Henri Maréchal[1], un petit ouvrage qui compte toute une carrière en ce théâtre, où il a depuis longtemps doublé le cap de la centième. Cette comédie, tirée du conte d'Erckmann-Chatrian et doublée d'une agréable musique d'opéra-comique, est un des bons levers de rideau de la salle Favart, à côté des *Noces de Jeannette* qui semblent l'avoir inspiré, et du *Chalet*, d'Adolphe Adam. La distribution des *Amoureux de Catherine* était entièrement nouvelle : Mme de Craponne abordait pour la première fois le rôle de Catherine, créé par Mlle Chapuy, il y a vingt-cinq ans. Elle s'y est montrée charmante de tous points. C'est une véritable comédienne et une chanteuse exquise. Elle a joué très intelligemment ce joli rôle, avec du sentiment, de la gaieté, de la gentillesse et, ce qui est mieux, de la sincérité. Elle y a obtenu beaucoup de succès, dans le chant d'Alsace notamment, qui a transporté la salle et lui a valu, au rappel, une triple salve d'applaudissements. Le ténor Cazeneuve est, dans le rôle de Heinrick, l'adroit comédien et l'intelligent chanteur que nous connaissons. M. Jacquin a de la rondeur et de la bonhomie dans celui de Rebstock. Quant à Mlle Chevalier, elle est parfaite dans la composition du personnage de Salomé.

13 AVRIL. — Pour les abonnés on reprenait l'admirable *Iphigénie en Tauride* de Gluck, dont les

1. DISTRIBUTION. — Heinrick Walter, M. *Cazeneuve*. — Rebstock, M. *Jacquin*. — Catherine Kœnig, Mme *De Craponne*. — Salomé, Mlle *Chevalier*.

représentations avaient été interrompues pendant l'absence de Mme Rose Caron[1]. La grande et toujours belle artiste a fait une triomphale rentrée dans le rôle d'Iphigénie, auquel elle prête toute la science de son art subtil et classique et les magnifiques accents de sa voix dramatique et pure. Son succès a été considérable, notamment dans tout ce second acte d'une poésie si élevée et d'une si merveilleuse ampleur. Grand succès également pour M. Beyle dans le rôle de Pylade et pour M. Albers dans celui d'Oreste.

24 AVRIL. — Mme de Craponne chante pour la première fois *Mignon*. La voix de Mme de Craponne, que l'on a pu juger déjà dans plusieurs ouvrages notamment dans *Hansel et Gretel* et dans *Louise*, est claire et agile; sa physionomie douée de grande expression a rendu à merveille le caractère sauvage ou aimant de l'héroïne de Gœthe et d'Ambroise Thomas. Mme de Craponne, souvent applaudie, a surtout rendu très brillamment la Styrienne, ce qui lui a valu une petite ovation, ainsi que l'air *Connais-tu le pays*... et le duo des *Hirondelles*.

29 AVRIL. — Première représentation de l'*Oura-*

---

1. DISTRIBUTION. — Pylade, M. *Léon Beyle*. — Oreste, M. *Albers*. — Thoas, M. *Allard*. — Le Scythe, M. *Viannenc*. — Un ministre, M. *Huberdeau*. — Iphigénie, Mme *Rose Caron*. — Diane, Mme *Dhumon*. — Jeune fille grecque, Mme *Delorn*. — Prêtresses : Mlles *Sonelly*, *Argens*, *Costès* et *Vaillant*.

A propos de cette reprise. Le 18 prairial an IV (6 juin 1796), l'Opéra donna la dernière d'*Iphigénie en Tauride*, avec *l'Hymne à la Victoire* et le ballet de *Psyché*. La recette monta au chiffre de *un million soixante et onze mille trois cent cinquante livres*. Il est vrai que l'on payait alors en assignats et que les 100 livres d'assignats ne valaient que dix centimes, ce qui réduit cette magnifique recette à la somme de 1.071 livres et sept sous.

gan, drame lyrique en quatre actes de M. Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau [1]. — « Nulle part et partout », au pays de l'éternelle humanité, sans lieu ni date : c'est là que MM. Alfred Bruneau et Emile Zola ont situé leur œuvre... Le poème de l'*Ouragan* porte, en effet, cette simple indication : « Dans l'île de Goël », et vous pouvez chercher, vous ne trouverez cette île dans aucune mer connue. Elle se trouve de nos jours... comme il y a mille ans, dans le vaste monde où les hommes aiment et souffrent, luttent et espèrent. Si les auteurs n'ont ainsi précisé ni un pays, ni une époque, c'est — disent-ils — qu'ils ont voulu laisser à leur drame lyrique plus de généralité et plus d'ampleur. Mais nous devons admettre que cette île de Goël est notre terre de France elle-même, et que les personnages sont nos frères, nos contemporains qui rient — ce n'est, certes, pas ici le cas — et qui pleurent comme nous. Le premier acte — une des merveilles de décoration brossées par Jusseaume — nous montre la terrasse d'une primitive et sauvage maison de pêcheurs. Une côte tourmentée, âpre et rude, forme promontoire. A l'horizon, la mer semée de brisants, très loin, de toutes parts. Le soleil darde, le ciel est clair. Un vol de barques de pêche vient de partir, et l'on aperçoit leurs voiles blanches qui décroissent peu à peu et disparaissent derrière la falaise. Ah ! le

1. DISTRIBUTION. — Landry, M. *Maréchal*. — Gervais, M. *Dufrane*. — Richard, M. *Bourbon*. — Marianne, Mlle *Delna*. — Jeannine, Mme *Raunay*. — Lulu, Mlle *Guiraudon*.

Mlle Guiraudon indisposée, était remplacée dans le rôle de Lulu, d'abord par Mlle Eyreams, puis par Mlle Marthe Rioton.

délicieux décor de mer bleue, douçement animée, où, jusqu'aux petits bateaux qui marchent — demandez à M. Carré de vous révéler le truc — tout vous donne l'illusion de la réalité. Voyez-vous ce point noir, presque invisible encore, et qui grandit? Le ciel s'obscurcit, la tempête s'annonce; l'ouragan va souffler. Le vieux marin Gervais, qui ne s'y trompe pas, prédit l'orage à Jeannine que nous voyons mélancoliquement penchée sur les filets qu'elle est en train de réparer... C'est la femme de Landry, dont le grand frère, Richard, s'en est allé, voici trois ans, aux pays lointains. Doux et honnête autrefois, Landry boit et joue, pendant que ses hommes vont seuls à la pêche; la maison croule, et sans cesse rudoyée par son homme, la femme pleure toutes ses larmes. Elle aimait ce Richard, de quinze années pourtant plus âgé qu'elle; sa sœur Marianne, qui l'aimait aussi, a voulu l'en séparer, en lui faisant jurer de ne jamais revenir au pays. Jeannine n'a soif que de tendresse, n'a faim que d'amour... Marianne est la dominatrice, et régner sur Goël est le but de son rêve ambitieux. Or, voilà que la tempête ramène au port de sûreté les barques que briserait la mer démontée. Un navire s'est abrité dans la douce baie de Grâce. C'est Richard, ramenant des pays lointains une petite indigène, Lulu, qu'il a charitablement recueillie et qui l'aime comme son maître. Jeannine s'est jetée dans les bras du sauveur, et puisque Landry, auquel il l'avait laissée en s'arrachant le cœur, l'a rendue malheureuse atrocement, il l'entraîne dans le vallon boisé, sous l'arbre

d'amour, sous l'arbre d'asile, où n'ose les tuer Landry ivre de jalousie. Marianne a promis de les lui livrer chez elle, où elle les a recueillis pendant la dure tempête. Mais plus terrible encore est l'ouragan dans le cœur de la malheureuse. C'est un affreux combat où sa raison chancelle. Livrera-t-elle au couteau de son frère, ainsi qu'elle l'a promis, l'homme qu'elle adore? Ne voudra-t-elle pas plutôt le savoir mort, puisqu'il refuse d'être à elle pour se donner à une autre? Alors, une dernière fois, elle lui dit tout son amour: qu'il reste pour régner avec elle sur Goël; ou que, sur son navire, il l'emmène comme son esclave par de là les océans! Mais Richard ne veut rien entendre; il aime Jeannine, Jeannine l'aime : ils partiront tous les deux. Que le destin s'achève: elle fait entrer Landry qui propose à Richard un duel à mort. Richard repousse ce duel entre frères et ne se défendra pas. Au moment où il va se précipiter sur lui, Marianne se dresse entre eux, et ne voulant pas — telle Hermione — que meure celui qu'elle aime, elle prend un couteau et le plante dans le dos de Landry, qui tombe mort ainsi qu'une masse, victime de l'humain ouragan... Le calme est revenu: le ciel est pur, et les barques de pêche ont déjà quitté le port de Goël, dont le décor, si curieusement planté, est, depuis le nocturne clair de lune jusqu'au soleil de l'aube resplendissante, un admirable chef-d'œuvre de lumière et de vérité. La houle se fait encore sentir en ces âmes si douloureusement meurtries. Richard emmènera loin du drame sanglant Jeannine, qu'il

veut tout à lui. Mais Marianne, qu'affole l'image de ce bonheur, s'oppose au départ de sa sœur; elle veut qu'elle reste avec elle pour pleurer. Puis, la bonté la gagne : qu'ils partent vite tous les deux, avant qu'elle ne se ressaisisse et ne leur barre le chemin! Alors c'est Jeannine, qu'émeuvent tant de souffrances, qui refusera de suivre Richard et voudra rester pour consoler son aînée. Un vent funeste avait ramené Richard sur la côte natale, où il n'a laissé que du sang et des larmes. Cette fois, pour ne plus jamais revenir, il reprend la mer, doucement appelé par Lulu, la petite hirondelle voyageuse, vers son désir et son rêve, laissant son cœur en partage aux deux sœurs endeuillées. Pourquoi cette énigmatique et symbolique Lulu est-elle venue provoquer les sourires de la salle incrédule, et très fâcheusement compromettre un dénouement qui n'était point sans grandeur?... MM. Emile Zola et Alfred Bruneau, croient tous deux ardemment, ils soutiennent par théorie, ils entendent montrer par pratique que le théâtre musical doit être une expression de frappante vérité humaine. Jamais plus parfaite communion d'idées artistiques n'a existé, entre le librettiste et le compositeur, qu'entre les auteurs de l'*Ouragan*. M. Bruneau a eu la pure joie de traiter le drame passionnel qu'il avait lui-même élu et qui convenait admirablement à son tempérament de musicien énergique et fort. Le troisième acte, où le puissant déchaînement de l'orchestre dépeint de couleurs si vigoureuses la tourmente des cœurs, en même temps que la déchirante furie de l'oura-

gan, restera comme une des pages les plus étreignantes et les plus angoissantes qui soient. Le premier acte, sur lequel plane diversement modulée, l'obsédante mélodie de la mer, indiquée par la symphonie du prélude, est, dans son calme délicieux, absolument réussi. Le duo des femmes a une belle intensité dramatique, et c'est plaisir de voir comme s'y marient heureusement les voix adorables de Mlle Delna et de Mme Raunay. Nous aimons moins — M. Bruneau nous permettra-t-il cette réserve? — le second acte et son duo d'amour sous l'arbre qui chante. — La « vie » est ce qui caractérise l'œuvre très âpre, sans doute, et très austère, mais très noble et très sincère, que vient de nous donner l'auteur du *Rêve* et de *Messidor*, l'artiste obstinément tenace et éminemment convaincu, allant droit son chemin, dût-il se briser dans la lutte. L'*Ouragan* est, quel qu'en soit le définitif succès, une partition qui vaudra à son auteur la sympathie et le respect. Nous y sentons le vouloir de l'artiste, et par-dessus tout, sa conscience qui ne néglige rien, son intelligence toujours en éveil, sa persévérance à la poursuite de l'expression vraie. — Une distribution hors ligne défend cette grande manifestation d'art à l'Opéra-Comique. M. Albert Carré a donné précisément aux auteurs de l'*Ouragan* les interprètes qu'ils voulaient: ils ne pouvaient vraiment en souhaiter de meilleurs. Mlle Delna a retrouvé, avec la création de Marianne, son triomphe des anciens jours: jamais sa voix ne nous parut plus généreusement ample et plus magnifiquement belle; jamais son jeu ne

fut plus intelligemment dramatique. Le troisième acte, qui repose entièrement sur elle, lui doit une part notable de son incontesté succès. Etait-il possible de trouver une Jeannine plus séduisante et mieux chantante que Mme Jeanne Raunay, si jolie sous sa robe de bure? Mlle Guiraudon a la spécialité de personnifier les petites exotiques : un regard un peu moins vague, et tout serait parfait dans sa composition de Lulu... MM. Maréchal, Dufrane et Bourbon — excellente recrue faite aux derniers concours du Conservatoire — s'acquittent avec un réel talent, de leur tâche respective. Celle de M. Luigini, qui consistait à mettre en pleine lumière l'importante partition de M. Bruneau, ne laissait pas d'être des plus délicates et des plus ardues : le vaillant chef d'orchestre y a montré encore une fois toute sa science et tout son art.

2 MAI. — Matinée extraordinaire au bénéfice de M. Louis Morlet, ex-pensionnaire de ce théâtre [1].

---

1. — Voici quel en était le programme complet :

Bastien et Bastienne, opéra-comique en un acte de Mozart :

Bastien..............................	MM. *Carbonne*
Colas..............................	*Belhomme*
Bastienne..............................	Mlle *Eyreams*

Intermèdes : M. Rousselière, de l'Opéra, *Aimons-nous* (Saint-Saëns) ; Mlle Mylo d'Arcylle, du Gymnase, *Mon retour de Vichy*, monologue (Jean Séry) ; *la Nuit d'octobre* (Musset), Mlle Valentine Page et M. de Max ; Mlle Louise Grandjean, de l'Opéra, *Charité* (Faure) ; M. L. Fugère, *les Vieilles de chez nous* (Levadé) ; Mlle Dudlay, de la Comédie-Française, *la Marseillaise* ; Mme Auguez de Montalant, *a*) *Deuil d'avril*, *b*) *la Jeune captive* (Ch. Lenepveu), accompagnée par l'auteur ; Mme Lise Landouzy, valse de *Mireille* ; M. Noblet, du Gymnase, *25, rue Fontaine*, fantaisie (Delarue) ; duo des *Voitures versées* (Boïeldieu), Mme Landouzy et M. Fugère ; Mme Blanche Barretta, poésie ; M. Coquelin cadet, *Sublime musicien* (L. Péricaud) ; trio de *Faust*, par Mlle Louise Grandjean, MM. Rousselière et Nivette de l'Opéra.

Lolotte, comédie en un acte, de Meilhac et Halévy.

25 MAI. — Soirée consacrée à la mémoire de Verdi, qui venait de mourir... M. Edmond Haraucourt, en vers sonores, glorifiait par la voix ample et grave de Mme Segond-Weber, le génial dramaturge, devant l'image de qui les artistes de la maison, costumés de façon à rappeler les principales pièces du maître, s'inclinaient en bon signe de respect et de vénération... Et l'on nous offrait de nouveau *Falstaff* [1]... Et comme jadis,

---

Croizilles	MM.	*Dubosc*
Un domestique		*Leubas*
Lolotte	Mmes	*Réjane*
La baronne		*Suzanne Avril*

Danses Directoire (musique de M. William-Marie) : 1o La petite Rosine ; 2o la Céleste ; 3o la Gavotte ; 4o la Danse incroyable, par Mlles Louise et Blanche Mante, de l'Opéra. L'orchestre sous la direction de l'auteur.

Poil de Carotte, pièce en un acte, de M. Jules Renard :

M. Lepic	M.	*Antoine*
Poil de Carotte	Mmes	*Suzanne Desprès*
Mme Lepic		*Ellen Andrée*
Annette		*Renée Maupin*

La petite femme de Loth (2e acte), opéra burlesque de M. Tristan Bernard, musique de M. Claude Terrasse, exécuté pour la première fois à orchestre et dirigé par l'auteur.

Moloch	MM.	*Tarride*
Schem		*Liesse*
Loth		*Morand*
Raab		*Nerthy*
Dagar	Mmes	*Marguerite Deval*
Titsa		*J. Jolly*
Juna		*S. Deguez*
Ané		*De Léka*

1. DISTRIBUTION. — Falstaff, M. *Maurel*. — Ford, M. *Delvoye*. — Fenton, M. *Carbonne*. — Pistolet, M. *Belhomme*. — Barnolphe. M. *Mesmaecker*. — Caïus, M. *Cazeneuve*. — Quickly, Mlle *Delna*. — Nannette, Mme *Landouzy*. — Alice. Mlle *Tiphaine*. — Meg. Mlle *Chevalier*.

Le 4 juin, *Falstaff* réunit une salle comble. M. Victor Maurel, au bis de ses couplets

Quand j'étais page
Du sire de Norfolk...

a eu l'idée de les chanter en italien. La surprise du public a été grande, mais en somme très agréable. Falstaff-Maurel a éte applaudi, acclamé, rappelé. La représentation de *Falstaff* était, du reste, un véritable triomphe pour l'œuvre et pour ses excellents interprètes.

Mlle Delna interprétait mistress Quickly ; on se rappelle la verve, l'exubérance, la fantaisie qu'elle prêtait à ce rôle qui, à Milan, restait absolument inaperçu, et qui, grâce à elle, passa du coup, ici, au premier plan. Et, comme jadis, sir John Falstaff était joué par Victor Maurel qui, voulant redevenir chanteur, après une tentative dans la comédie, plutôt fâcheuse, avait eu raison de reparaître en cet ouvrage où il trouva, sans conteste, sa meilleure création...

11 JUIN. — Reprise de *Phryné*, opéra-comique en deux actes de M. Augé de Lassus, musique de M. Camille Saint-Saëns. [1] — Ce fut, on s'en souvient, une superbe soirée pour la charmante artiste Sibyl Sanderson, que cette première de *Phryné* à la salle du Châtelet, où son éblouissante beauté fit sensation ; où la voix et l'habileté de la cantatrice n'étaient pas moins appréciées ; où la comédienne, tout en restant irrésistiblement séduisante dans la scène scabreuse de la fin, fit preuve d'un tact et d'une mesure inoubliables. Pour le grand plaisir des abonnés de M. Carré, Mme Sibyl Sanderson, toujours admirablement belle, a repris le rôle qui lui valut, il y a quelques années, un si mérité triomphe. M. Fugère a reparu dans celui de l'archonte où il est excellent à son ordinaire. Nicias a retrouvé dans M. Clément un interprète plein d'entrain et souvent poétique. L'esclave Lampito se personnifie on ne peut mieux en Mme de Craponne.

1. DISTRIBUTION. — Dycéphile, M. *Fugère*. — Nicias, M. *Clément*. — Agoragine, M. *Allard*. — Cynalopex, M. *Mesmaecker*. — Un héraut, M. *Troy*. — Phryné, Mme *Sibyl Sanderson*. — Lampito, Mme *de Craponne*.

On sait que, sur l'ingénieux canevas de M. Augé de Lassus, M. Camille Saint-Saëens a brodé une musique sans prétention, légère, courante, d'un accent si juste que les mots et les sons semblent avoir été coulés du même jet. La mélodie abonde en ces pages faciles ; elle y a même parfois un peu trop de laisser-aller et s'égare dans les sentiers de l'opérette. Mais le dialogue reste toujours fin et spirituel. Quant à l'instrumentation, elle est d'une délicatesse exquise en sa tenue irréprochable. M. Saint-Saëns l'a écrite pour le classique orchestre symphonique — ce qui n'a pas empêché l'habile maître d'en faire jaillir à tout instant des sonorités piquantes et des effets nouveaux. L'accompagnement de basson des couplets de Dycéphile, au premier acte, est notamment d'une invention étonnante.

30 JUIN. — En matinée gratuite à prix réduits, on donne *Carmen* avec Mlle Marié de Lisle (Carmen), MM. Léon Beyle, Dufrane, etc.

2 JUILLET. — Après *Hansel et Gretel*, avec Mme Landouzy dans le rôle de Gretel et toujours Mme de Craponne dans celui d'Hansel, on donnait *Cavalleria Rusticana*, où le rôle de Santuzza valait un vif succès à Mme de Nuovina, engagée pour quelques représentations.

5 JUILLET. — Première représentation du *Légataire universel*, opéra-bouffe en trois actes, d'après Regnard, de Jules Adenis et M. Lionel Bonnemère, musique de M. Georges Pfeiffer. [1] —

1. DISTRIBUTION. — Crispin, M. *Jean Périer*. — Eraste, M. *Carbonne*. — Géronte, M. *Grivot*. — Clistorel, M. *Mesmaecker*. — Serapule.

Le *Légataire* est la dernière comédie de Regnard. Représenté en janvier 1708, il eut un succès complet, si complet même que la critique sérieuse s'en émut. On imprima dans le *Nouveau Mercure* de Trévoux, une lettre critique développée. On discourut sur cette « agréable folie » : le mot est de Sainte-Beuve. Il n'y avait pas moyen de ne pas rire de la léthargie du bonhomme Géronte, mais on se rejeta sur les mœurs qu'on trouvait trop peu nobles — tu parles ! — sur les tours pendables de Lisette et de Crispin, sur la seringue de M. Clistorel, sur ce que la prétendue nièce du Maine dit qu'elle a été « interloquée »... Regnard se défendit en homme qui a pour lui le public ; il donna une petite pièce en prose intitulée : la *Critique du Légataire*. Un chevalier bel esprit y fait solennellement appel au bon sens des siècles à venir et à la postérité ; le comédien répond humblement : « Quelque succès qu'ait notre pièce, nous n'espérons pas, monsieur, qu'elle passe aux siècles futurs ; il nous suffit qu'elle plaise présentement à quantité de gens d'esprit, et que la peine de nos acteurs ne soit pas infructueuse ». A toutes les minauderies et aux scrupules grimaciers d'une comtesse très équivoque, M. Bredouille réplique par la grande raison de tous les poètes heureux : « Pour moi, je n'y entends pas tant de façons : quand une chose me plaît, je ne vais point m'alambiquer l'esprit pour savoir pourquoi elle me plaît ». En vérité

M. *Jacquin*. — Gaspard. M. *Delahaye*. — Un laquais, M. *Troy*. — Lisette. Mme *de Craponne*. — Isabelle. Mlle *Eyreams*. — Mme Argante, Mlle *Pierron*.

Regnard aurait pu se dispenser de cette petite pièce; le *Légataire* se défendait tout seul avec les rires qu'il provoquait. On en disait du mal et on y courait en foule. L'auteur n'est-il pas, par tempérament et par humeur, le plus gai des hommes? Il a le rire le plus franc et le plus naturel, le style le plus naïf et du meilleur cru : ne lui en demandez pas davantage. Et, comme disait encore Sainte-Beuve, continuons d'aimer en lui un don de nature, une veine unique que rien n'altère ni ne mélange, et ne lui prêtons ni plus de portée morale ni plus de philosophie qu'il n'a prétendu en avoir. Il était de ceux qui sont nés avant tout pour se divertir eux-mêmes en divertissant les autres, et il en a usé largement... Transformé en opéra-comique par des librettistes très respectueux — ah! comme ils ont eu raison! — du texte de Regnard, et par un compositeur de talent, M. Georges Pfeiffer, qui, très discrètement et très finement, très gaîment et très spirituellement, a écrit, pour cette célèbre farce, la musique qu'il fallait, le *Légataire universel*, une fois encore, a conquis son public. On s'est franchement diverti avec Regnard; on a pris plaisir à des couplets, à des duos, des quatuors, des quintettes, dont la forme élégante et distinguée rappelle celle de Cimarosa. C'est là, vraiment, une très charmante partition, sautillante et babillante, du genre *opéra-buffa*, composée et orchestrée « dans la couleur du temps » et qui fait le plus grand honneur à l'auteur de l'*Enclume*, où par deux fois à l'Opéra-Comique se battit un succès, et de cette *Jacqueline* qu'a dû créer

Mme de Nuovina, la remarquable Santuzza de ce soir et l'attendue « Navarraise » de demain. En inscrivant le *Légataire universel* au riche répertoire de la salle Favart, M. Albert Carré a tenu à lui trouver des interprètes qui sont, non seulement de bons chanteurs, mais encore d'excellents comédiens. Au Mondor de la *Fille de Tabarin*, où naguère, il récolta tant de gloire, M. Jean Périer a donné, comme pendant, un Crispin de haute verve et de brillante fantaisie; M. Grivot, un vieil artiste de bonne race, est délicieux dans Géronte; le jeune Mesmaecker est un très comique Clistorel; le ténor Carbonne soupire joliment sa romance; Mme de Craponne est une Lisette pleine d'entrain, Mlle Eyreams une Isabelle très gracieuse, Mlle Pierron une adroite Mme Argante, et M. Jacquin un parfait notaire. Le *Légataire universel* a, de plus, la bonne fortune d'être conduit par M. Luigini, un maître chef d'orchestre, qui sait mettre chaque chose à sa place, et rattraper au besoin, sans que jamais on s'en aperçoive, ceux des artistes que leur ardeur de jeu entraînerait loin de la mesure...

10 JUILLET. — Première représentation de la *Sœur de Jocrisse*, opéra-comique en un acte (d'après Duvert et Varner) de M. Albert Vanloo, musique de M. Antoine Banès. [1] — C'est au mois d'août 1841 — juste soixante ans! — que la *Sœur de Jocrisse*, de Duvert et Varner, fut, pour la

1. DISTRIBUTION. — Duval, M. *Allard*. - Jocrisse, M. *Mesmaecker*. — Béchamel, M. *Gourdon*. — Charlotte, Mlle *Baux*. — Herminie, Mlle *Chevalier*.

première fois jouée au Palais-Royal. Alcide Tousez, qui remplissait le rôle de Jocrisse, y était paraît-il, d'une bêtise hilarante, ébouriffante, pyramidale, d'une bêtise réfléchie et naïve à la fois qui avait un cachet tout particulier. Ce n'était pas la bêtise d'Odry ni celle d'Arnal : c'était une bêtise spéciale, la bêtise d'Alcide Tousez. Nous n'avons plus, Dieu merci ! à faire l'analyse d'une pitrerie célèbre qui divertit maintes générations. Les traits n'en sont-ils pas tous connus ? Celui-ci, entre autres : le maître de Jocrisse a un perroquet. Jocrisse le regarde et fait sur le volatile glapissant des réflexions d'une profondeur remarquable : « Les perroquets vivent très longtemps lorsqu'ils sont empaillés ». Et partant de ce principe, il mange lui-même les biscuits et le madère destinés au déjeuner de Jacquot. Puis il veut tirer l'animal de sa cage pour la nettoyer ; mais il s'y prend avec son adresse ordinaire, le perroquet se sauve par la fenêtre. Le malheureux Jocrisse, tout éperdu, s'empare d'un filet à papillons et se met à la poursuite de la volaille vicieuse, comme il l'appelle. Alors au lieu d'un perroquet il attrape un petit chat qu'il remet précieusement dans la cage recouverte d'une serge verte. Les miaulements du petit minet peuvent à la rigueur passer pour les glapissements du perroquet ; mais, à la fin, le maître de Jocrisse veut voir son perroquet : demande terrible que Jocrisse esquive par toutes sortes de prétextes piteux et burlesques. « Monsieur, dit-il, vraiment je ne sais pas ce qu'a le perroquet ; depuis quelque temps il a beaucoup changé ». Le

vieux vaudeville a été, sinon rajeuni, accommodé en opéra-comique par M. Albert Vanloo, et a donné à M. Antoine Banès, un docte musicien qui n'en est certes pas à son coup d'essai, l'occasion d'écrire avec beaucoup de goût une aimable partitionnette où, entre autres bons numéros, nous avons apprécié une lettre sentimentale joliment chantée par Mlle Baux, et de drôlatiques couplets débités par Mlle Chevalier avec une verve à la Desclauzas de l'effet le plus comique. C'est M. Mesmaecker qui héritait de la rousse perruque traditionnelle de Jocrisse; dignement encadré par MM. Allard et Gourdon, il s'y est montré amusant pince-sans-rire. — La soirée se terminait avec la *Navarraise* de Massenet, [1] où se faisaient chaleureusement applaudir Mme de Nuovina, de passage à Paris, et le ténor Maréchal.

14 JUILLET. — Matinée gratuite composée des *Dragons de Villars* [2] et de la *Marseillaise* [3], épi-

---

1. DISTRIBUTION. — Araquil, M. *Maréchal*. — Garrido, M. *Jacquin*. — Remigio, M. *Vieuille*. — Ramon, M. *Carbonne*. — Bustamente, M. *Allard*. — Anita, Mme *de Nuovina*.

2. DISTRIBUTION. — Sylvain, M. *Carbonne* — Belamy, M. *Allard*. — Thibaut, M. *Grivot*. — Rose Friquet, Mlle *Marié de l'Isle*. — Georgette, Mlle *Eyreams*.

3. DISTRIBUTION — Rouget de l'Isle, M. *Beyle*. — Dietrich, M. *Delroye*. — Mireur, M. *Allard*. — Desaix, M. *Rothier*. — Mario, Mlle *Mellot*. — Marie Dietrich, Mlle *Chevalier*. — Madeleine, Mlle *Argens*.

M. Albert Carré, le très habile directeur de l'Opéra-Comique, était promu officier de la Légion d'honneur. Trois mois après, le 14 octobre, les artistes du théâtre fêtaient cette nomination si bien méritée, en offrant par souscription à leur dévoué directeur un superbe modèle en bronze du *Courage militaire* de Paul Dubois. « Nous vous prions, lui dit Lucien Fugère parlant comme doyen d'âge, au nom de tous ses camarades, d'accepter ce souvenir comme gage de notre respectueuse affection : il vous rappellera combien nous sommes fiers d'être de

sode lyrique en un acte de M. Georges Boyer, musique M. Lucien Lambert. L'orchestre est dirigé par M. Georges Marty.

14 SEPTEMBRE. — Après deux mois et demi de fermeture, le théâtre rouvre ses portes avec *Carmen*, où se font applaudir avec M[lle] Delna, qui joue et chante le rôle avec sa nature, M. Léon Beyle, dans don José, M. Bourbon, dans Escamillo. M[lle] Courtenay a, elle aussi, sa part de succès sous les traits de Micaëla [1]. — On donnait le lendemain *Mignon* avec M[me] de Craponne. M. Carbonne faisait Wilhelm Meister ; M. Vieuille, Lothario, M[lle] Baux, Philine.

16 SEPTEMBRE. — C'est avec le plus vif plaisir que nous reentendions la mélodieuse *Lakmé* de Léo Delibes, où le rôle de la petite prêtresse hindoue servait de début à M[lle] Nervil, qui n'avait

---

l'Opéra-Comique, qui, grâce à vos efforts, est vraiment le théâtre lyrique national par excellence... »

1. — Quelques jours après, c'est M. Glück, premier ténor du Grand Théâtre de Marseille, qui, aux côtés de M[lle] Delna, chantait le rôle de Don José, à la place de M. Maréchal, indisposé.

M. Henri Carré, qui depuis vingt-cinq ans occupait à l'Opéra-Comique, avec non moins d'autorité que de talent, la fonction de chef des chœurs, s'est vu dans l'obligation, pour des raisons de santé, de résigner cette fonction. M Henri-Paul Busser, qui succède à M. Henri Carré, en qualité de chef des chœurs, fonction qu'il partagera avec M. Marietti, est né à Toulouse, le 16 janvier 1872. Il fit ses premières études musicales à la maitrise de la cathédrale de sa ville natale. Il vint ensuite à Paris et entra d'abord à l'école Niedermeyer, puis au Conservatoire, où il fut élève d'Ernest Guiraud, et obtint, en 1891, le prix de fugue ; en 1892, le premier second grand prix de Rome, avec la cantate *Amadis de Gaule*, et en 1893 le premier grand prix avec la cantate d'*Antigone*. De Rome, il envoya à l'Institut une suite d'orchestre : *A la villa Médicis*, qui fut exécutée à Rome d'abord, puis plus tard aux concerts de l'Opéra. C'est au théâtre de l'Opéra-Populaire, où il dirigea la *Reine de Saba*, de Gounod, que M. Busser se révéla comme chef d'orchestre et montra sa jeune autorité.

encore paru sur aucune scène de théâtre. Mlle Nervil (Chapman de son vrai nom) a une voix agréable dans les notes hautes ; mais, hélas ! pas de médium, pas de style, pas de charme féminin, malgré des traits réguliers et des yeux de blonde tout étonnés de se trouver sous une perruque brune. Elle a chanté le fameux air des Clochettes avec beaucoup de virtuosité, comme on dit, mais aucune poésie en Anglaise déguisée en Indienne. En somme, début aimable (rien de plus) d'une chanteuse de talent... futur, peut-être, qui n'est encore ni actrice, ni artiste. Le deviendra-t-elle ? *That is the question...* Le public, d'ailleurs, nous a paru froid, sauf quelques amis et quelques Américaines excitées. En revanche, M. Dufrane, qui s'était déjà fait remarquer dans plusieurs ouvrages du répertoire, a chanté à ravir le rôle un peu poncif de Nilakantha. Voix superbe, style excellent, jeu énergique : ce baryton a pour lui de très sérieuses qualités. M. Léon Beyle est bon, lui aussi, en Gérald. Quant à Mlle Valdys, qui s'essayait sous les traits de Mallika, elle a fait admirer un visage expressif de Gênoise ou de Napolitaine, de beaux yeux noirs et des dents étincelantes ; mais sa voix est médiocre et manque de justesse : elle en a fâcheusement donné la preuve dans le premier duo avec Lakmé, si joli pourtant ! L'orchestre, ah ! l'orchestre a fait vraiment merveille sous la direction intelligente et précise de M. Georges Marty.

17 SEPTEMBRE. — Dans la *Basoche*, Mlle Tiphaine se fait applaudir dans le rôle de Colette qu'elle chante pour la première fois.

21 SEPTEMBRE. — Mlle Garden aborde le rôle de Manon, qui lui vaut, d'un bout à l'autre de l'ouvrage de Massenet, un mérité succès. Elle joue notamment avec beaucoup de feu et de passion l'acte de Saint-Sulpice, où elle est très chaleureusement applaudie.

25 SEPTEMBRE. — Mlle Marthe Caux débute par le rôle de Mireille : le public lui fait un excellent accueil. Quelques jours après, le ténor Peyre, élève de M. Vergnet, fait apprécier, dans Vincent, une jolie voix bien timbrée.

2 OCTOBRE. — Dans *Hansel et Gretel*, Mlle Tiphaine prend heureusement possession du rôle de Gretel, laissé vacant par suite du départ de Mlle Rioton. Mme de Craponne retrouve, dans celui d'Hansel son brillant succès d'espiègle comédienne et d'accorte chanteuse.

3 OCTOBRE. — Mlle Charles qui vient de l'Opéra, où elle était entrée à la suite de ses succès du Conservatoire, chante la Louise de Gustave Charpentier. Il n'y a pas de comparaison à établir entre Mlle Rioton [1] qui créa si magistralement l'héroïne

---

1. — Le 25 octobre, Mlle Rioton adressait à M. Albert Carré, la lettre que voici :

« Monsieur le directeur.

« A la veille de mon mariage, je me fais un grand plaisir de vous adresser sous ce pli la somme de 1.000 francs que je vous prie de verser à la caisse des retraites de l'Opéra-Comique, en souvenir de mon passage parmi ceux auxquels elle est destinée.

« Veuillez recevoir, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments dévoués.

« Marthe RIOTON. »

Une bonne action tout à l'honneur de la charmante artiste dont nous regrettions le joli talent.

du roman musical du jeune maître français, et Mlle Charles. D'ailleurs, le petit jeu des comparaisons n'a jamais rien prouvé. Mlle Charles possède une voix richement étoffée qu'elle dirige avec assurance, ce qui est bien quelque chose. Si sa Louise manque un peu de charme juvénile, si elle insiste plus qu'il ne faudrait sur le côté commun du personnage, elle rend les divers aspects du rôle avec une certaine adresse et trouve moyen de ne jamais y être indifférente. L'œuvre délicieuse de Charpentier est toujours remarquablement interprétée. Fugère, notamment, reste aussi admirable que le premier soir. Quelle grandeur dans la simplicité chez ce parfait artiste !

6 OCTOBRE. — A la matinée de ce jour, M. Boudouresque fils chante pour la première fois dans *Lakmé*, le rôle de Nilakanta aux lieu et place de M. Mondaud, qui vient de résilier à l'amiable.

16 OCTOBRE. — On reprend *Falstaff* avec M. Victor Maurel, toujours fêté dans le rôle qu'il a créé, et Mlle Delna, toujours applaudie dans miss Quickly.

17 OCTOBRE.— M. Albert Carré nous présentait, sous les traits de Mimi de la *Vie de Bohème*, une de ses nouvelles pensionnaires, Mlle Marthe Giraud, qui, après avoir abordé la scène, à titre d'essai, dans un des petits rôles de *Lakmé*, faisait son véritable premier début sous les traits de la douce héroïne de Murger. Mlle Marthe Giraud était très émue, ce qui était bien naturel. Elle a triomphé de son émotion pour faire valoir un joli talent de cantatrice, une gentille voix et de réelles qualités de comé-

dienne. L'œuvre musicale de Puccini est, du reste, jouée et chantée à merveille par Mlle Tiphaine, MM. Fugère, Delvoye, Jean Périer, et la pittoresque mise en scène de M. Carré ajoute encore à l'attrait du spectacle de cet ouvrage qui fait maintenant partie du répertoire courant de l'Opéra-Comique.

28 OCTOBRE. — Par une heureuse innovation, l'affiche de l'Opéra-Comique, qui, ce soir, annonçait, en vedette, le début de Mlle Huchet dans la *Basoche* portait ces mots : « Premier prix du Conservatoire de musique ». L'air du *Pardon de Ploërmel* lui avait, en effet, valu, au mois de juillet dernier, le premier prix de chant, et le rôle de Manon de Massenet — il y eut, cette année-là, abondance de Manon — le premier prix d'opéra comique. A la salle Favart, Mlle Huchet obtenait un très grand succès, qu'elle méritait en partie, mais qu'il importait de ne pas exagérer : il nous a paru qu'elle avait de nombreux et de chauds amis... Elle est douée d'une voix charmante, mais sans éclat. Elle dit juste et soupire ses romances avec habileté ; mais, dans les morceaux d'ensemble, elle demeure insuffisante, et son organe jeune et doux se briserait infailliblement, si elle lui demandait des cris et des efforts qui ne sont pas dans sa nature. D'ailleurs intelligente et fine, elle joue avec un sentiment très artistique et très développé pour son âge. En somme, il y a là promesse d'une aimable chanteuse légère, qui n'a pas encore un talent complet, ni une voix faite. M. Fugère, plus admirable que jamais dans le rôle du duc de Lon-

gueville, a vu *trisser* son air du dernier acte, dont l'orchestre joue à ravir le délicieux prélude. M. Jean Périer, avec sa voix un peu sourde, a bien du goût et de l'adresse.

4 NOVEMBRE. — M. Edmond Clément faisait sa rentrée dans *Mignon*. Ses qualités de chanteur et de comédien, son interprétation délicate de Wilhelm Meister lui attiraient une fois de plus les applaudissements et les rappels du public. Avec M. Ed. Clément, Mme de Craponne dans Mignon, Mlle Baux, MM. Vieuille et Cazeneuve formaient l'excellente interprétation de l'œuvre d'Ambroise Thomas.

11 NOVEMBRE. — Le théâtre inaugurait avec *Lakmé* ses représentations de l'abonnement de famille du lundi. Mlle Marie Thiéry, l'exquise chanteuse, faisait sa rentrée dans le rôle de Lakmé auquel elle prêtait tout le charme de sa jolie voix, Gérald, c'était M. Ed. Clément, le sympathique ténor. Le public, très nombreux, leur faisait un très grand succès et les rappelait à la fin de chaque acte. On avait commencé par le *Maître de chapelle* avec Mme de Craponne, MM. Delvoye et Mesmaecker.

15 NOVEMBRE. — Reprise de la *Dame blanche*[1].

20 NOVEMBRE. — Première représentation de *Grisélidis*, conte lyrique en trois actes avec un prologue, poème d'Armand Silvestre et de M. Eugène Morand (d'après le mystère représenté à la Comédie-Française), musique de M. J. Masse-

1. DISTRIBUTION. — Georges Brown, M. *Edmond Clément*. — Gaveston, M. *Boudouresque*. — Dickson, M. *Cazeneuve*. — Marc Irton. M. *Huberdeau*. — Gabriel, M. *Eloi*. — Jenny, Mme *De Craponne*. — Miss Anna, Mlle *Daffetye*. — Marguerite, Mlle *Pierron*.

net [1]. — Grisélidis, que, voici dix ans, nous vîmes dans la maison de Molière sous les traits de l'adorable Bartet, Grisélidis, dont si délicieusement le maître Massenet célèbre la chaste vertu, Grisélidis, marquise de Saluce, était bien connue de « nos dévots aïeux », comme eût dit Boileau. Dès le XIVe siècle, le théâtre s'emparait de la légende, fort populaire au Moyen-âge. En effet, à Paris, en l'an mil trois cent quatre-vingt-quinze, devant le roi Charles VI, les clercs de la Basoche représentaient « l'estoire de Grisélidis, la marquise de Saluce et de sa merveilleuse constance, le miroir des dames mariées ». Avant ce monument littéraire, il y a, sur Grisélidis, un autre document écrit : c'est la nouvelle insérée dans la « dixième journée » du *Décameron* de Boccace, et il y a deux cents ans que Perrault lut à l'Académie son petit poème intitulé : « La marquise de Salusses ou la patience de Grisélidis ». En écrivant *Grisélidis*, Armand Silvestre et M. Eugène Morand s'inspirèrent de l'antique légende provençale, mais ils ne la suivirent point pas à pas comme le fit le bonhomme Per-

1. DISTRIBUTION. — Le diable, M. *Lucien Fugère*. — Alain, M. *Ad. Maréchal*. — Le marquis, M. *Dufrane*. — Le prieur, M. *Jacquin*. — Gondebaud, M. *Huberdeau*. — Grisélidis, Mlle *Lucienne Bréval*. — Fiamina, Mlle *Tiphaine*. — Bertrade, Mlle *Daffetye*. — Loys, *la petite Suzanne*.

La scène, au quatorzième siècle, en Provence.

Prologue : La lisière d'une forêt en Provence. 1er acte : L'oratoire de Grisélidis ; 2e acte : Une terrasse plantée d'orangers devant le château. 3e acte : L'oratoire de Grisélidis.

Décors de L. Jusseaume. Costumes de Ch. Bianchini.

Grisélidis « partait » tout de suite comme un très grand succès : l'Opéra-Comique réalisait le 23 novembre, avec l'heureux ouvrage, la plus forte recette qui ait jamais été faite à ce théâtre : 9.538 francs !

rault dans son célèbre conte en vers; ils la modifièrent assez profondément et essayèrent de la corser au point de vue dramatique. Or donc, un jour, vous le savez, le marquis de Saluce, se promenant dans ses domaines, a rencontré une pastourelle qui lui a fait connaître le divin amour. Tout de suite il l'a épousée avec ses yeux qui ont des reflets célestes, avec son cœur ingénu et ses tresses d'ébène. De ce ménage, presque mystique, un fils est né, le petit Loys. Le marquis jouit du plus pur bonheur que va méchamment interrompre la nécessité de faire la guerre aux Sarrasins. Et dans l'oratoire du château, le prieur reçoit la confidence du chagrin que ce départ cause au marquis. Bien loin de le réconforter, cet homme de Dieu se met à parler du diable : Que Monseigneur y prenne garde! Quand les époux sont loin, le mauvais esprit tente les épouses. — Et le marquis de se récrier; il connaît sa Grisélidis, il se moque du diable et le défie. A ce moment, un éclat de rire retentit. Saluce se retourne et aperçoit dans la fenêtre un être simiesque et fourchu qui le regarde goguenard. C'est — non pas classiquement vêtu de rouge, ainsi que nous avons coutume de voir Méphisto, mais portant un original costume de nuance verte — c'est le Diable en personne, qui rôdait dans les environs et qui vient de flairer un coup à faire. Le marquis veut le chasser, mais le Diable lui propose une gageure. Il parie qu'il mènera Grisélidis à mal, pendant l'absence de son mari. Le marquis n'en veut rien croire; mais il commet la faute d'accepter le pari, et, pour gage, donne au Diable son anneau.

Le Diable le prend et s'éclipse en ricanant — toujours ! Saluce serre dans ses bras la douce Grisélidis qui répand des pleurs et il s'en va consolé et ragaillardi. Non certes ! ces beaux yeux pleins de larmes ne sauraient mentir. Grisélidis restera, loin de lui, la plus chaste des épouses. Le second acte nous transporte sous les orangers mystiques, décorant une terrasse du château seigneurial d'où la vue s'étend sur la mer bleue. Le Diable dresse ses pièges et accepte le concours de sa diabolique épouse que nous voyons pour la première fois. Car le Diable est marié lui-même, sa femme le f it enrager, et il est enchanté de se venger sur les hommes en général, et sur les maris en particulier, des souffrances qu'il endure dans son ménage d'enfer. Tout ceci fait prévoir la partie comique qui va se dessiner dans la pièce, et déjà l'on se prend à craindre qu'elle n'y tienne trop de place... Grisélidis a prononcé en se mariant le double serment d'obéissance et de fidélité. Le Diable commence ses sortilèges. Il entoure la timide Grisélidis de pièges perfides. Ces pièges, il faut le dire, sont un peu bien naïfs — quoique infernaux. D'abord, le Diable se déguise en vieux juif bysantin, il arrive au château de Saluce, tenant à la main une captive (sa propre femme, Fiamina) et la présente à Grisélidis — « Cette esclave que je vous amène, lui dit-il, appartient au marquis, votre seigneur. Il vous ordonne de la recevoir, de l'installer à votre place, de devenir sa servante et de lui obéir en toutes choses. Et à l'appui de ses instructions, voici son anneau qu'il m'a dit de vous remettre ». L'in-

soupçon et toute ombre s'envolent. Les deux époux s'unissent dans le pieux baiser d'amour. Mais l'enfant n'a pas paru, et le Diable, surgissant dans le chapiteau d'une colonne, lui déclare que Loys lui appartient. Il a compté sans la sainte patronne au pied de laquelle les époux sont agenouillés. La croix placée sur l'autel s'illumine, le tryptique s'ouvre, et aux pieds de sainte Agnès, montre le petit Loys endormi. Ainsi finit le conte bleu, tout bleu, tout azuré, d'un effet pittoresque et touchant en sa partie lyrique, impeccablement traitée par le maître musicien. Mais combien cet effet serait plus charmant, sans cette maudite partie comique — d'un comique puéril, laborieux et cherché — empreinte de je ne sais quelle drôlatique fantaisie de moderne opérette!... Il y a, par malheur, ce Diable marié qui fait profession d'être un bon diable, un diable pour rire, — et, à parler franc, cette drôlerie, cette fantaisie, parfois un peu plates, font à mon sens, avec la partie poétique autrement bien réussie, un contraste des plus fâcheux. — C'est un charme pour l'oreille, une suave musique que celle du triomphant prologue qui nous plonge dans un bain parfumé de poésie; oh! la ravissante cantilène : « Voir Grisélidis, c'est l'aimer! » délicieusement interprétée par le ténor Maréchal! Applaudissez ensuite au premier acte, les adieux du marquis à son fils : « Avant la vie, apprends les larmes », que M. Dufrane (une révélation!) a chantés de sa belle voix de baryton, avec infiniment de style et d'autorité. Au second, une perle — une vraie perle! — les stances mélancoliques : « Il partit au printemps; voici

l'automne », où Mlle Bréval, la superbe Valkyrie de l'Opéra, se faisant, pour nous plaire, la douce Grisélidis de Massenet, a été simplement exquise... Puis, si joliment traitée, la scène d'amour entre Alain et Grisélidis, et le duo du dernier acte : « L'oiselet est tombé du nid » d'un si beau sentiment. Quant à la forme, toujours si personnelle chez l'auteur d'*Hérodiade* et de *Werther*, — deux maîtresses partitions dont l'une devait être entrée, depuis longtemps, au répertoire de l'Opéra, et dont l'autre n'aurait jamais dû quitter celui de l'Opéra-Comique — est-il besoin de dire son éclat, son prestige, sa grâce infinie?... Si Massenet est habile! Il l'est presque trop!... D'aucuns même auraient voulu, en un sujet comme celui-là, plus de simplicité, plus de naïveté, et... oserons-nous le dire? auraient presque souhaité un soupçon de gaucherie... Mais ne nous plaignons pas de cet excès de talent, et ne regrettons pas que la mariée soit trop belle. N'oublions pas que Massenet est un des plus délicats musiciens de ce temps, et que la direction de l'Opéra-Comique s'est grandement honorée en montant la nouvelle œuvre de l'illustre compositeur de *Marie-Magdeleine* et de *Manon*. Elle l'a délicieusement montée, vous pouvez m'en croire, et vous connaissez sur ce point le goût artistique de M. Albert Carré. Elle l'a encadrée dans de ravissants décors — Jusseaume *pinxit* — comme la transparente Forêt du prologue, avec son étang où se mire le ciel, comme la Terrasse du second acte, où la vue du château au soleil couchant se transforme mystérieusement en une nuit poétiquement

évocatrice des Esprits de l'air — suivant le procédé de la Mouche d'or — et d'une lumineuse floraison de roses et de lys... Elle a confié les principaux rôles de l'ouvrage à ses artistes les plus aimés, et nous vous avons dit le grand succès de M. Dufranc, celui de Mlle Bréval et de M. Maréchal. Est-ce donc la faute de l'excellent Fugère, agréablement secondé par Mlle Tiphaine en Fiamina, si dans le personnage du Diable — qui n'est pas bon — il a trop souvent, en pure perte, déployé son talent de chanteur, de diseur, voire même de danseur ?

2 DÉCEMBRE. — Mlle Marie Thiéry reprenait le rôle de Mireille, qu'elle jouait avec un grand sentiment dramatique et chantait d'une voix charmante. Grand succès aussi pour M. Edmond Clément, son partenaire dans le rôle de Vincent où il se montrait tout à la fois excellent chanteur et parfait comédien. Mme de Craponne, gentille Vincenette, Mlles Marié de Lisle et Eyreams, MM. Delvoye, Vieuille et Jacquin partageaient avec eux le succès de la soirée.

4 DÉCEMBRE. — Réapparition de l'*Ouragan* [1].

9 DÉCEMBRE. — En matinée, grande fête septentrionale organisée au bénéfice d'œuvres de bienfaisance par l'Association amicale des Enfants du Nord et du Pas-de-Calais (La Betterave). Dans les vestibules, les escaliers et les couloirs garnis de fleurs et de feuillages, de jolies Boulonnaises avec leurs bon-

1. DISTRIBUTION. — Landry, M. *Gauthier*. — Gervais, M. *Delvoye*. — Richard, M. *Bourbon*. — Marie-Anne, Mlle *Delna*. — Jeannine, Mme *Jeanne Raunay*. — Lulu, Mlle *Eyreams*.

nets tuyautés, leurs grandes boucles d'oreilles d'or, leurs jupes courtes et leurs fichus, vendaient le magnifique programme établi par la maison Danel de Lille. Auteurs dramatiques, compositeurs, chanteurs, comédiens du Nord, s'étaient réunis pour la circonstance de la façon la plus curieuse et la plus attrayante. La Société des orphéonistes de Valenciennes, qui obtint le premier grand prix au concours de 1900, était venue interpréter merveilleusement les *Haleurs* d'Alexandre Georges, et une chanson à boire de L. Vasseur. Massenet avait composé spécialement un ballet, les *Rosati*, où triompha Mlle Chasles et le corps de ballet de l'Opéra-Comique. M. Albert Carré, dont l'éloge n'est plus à faire, avait monté tout exprès *Rose et Colas*, de Monsigny, brillamment interprété par Mmes Eyreams et Chevalier, MM. Jacquin, Cazeneuve et Jahn. Citons encore le poète mineur Jules Mousseron, Mmes Suzanne Cesbron, Mathilde de Craponne et Cécile Simonnet, MM. Coquelin aîné et Baillet. La matinée avait commencé par *Une fête flamande*, ouverture charmante de M. V. de Wailly, dans laquelle le public retrouvait les airs populaires dans le Nord, et par une saynète-prologue fort amusante du président de la Betterave, Edouard Noël, fort bien interprétée par MM. Cooper, Mesmaecker et Mlle Dauphin. La Comédie-Française figurait au programme avec la *Partie de piquet*, que MM. Leloir, Laugier, Dessonne et Mlle Géniat, avec leur maîtrise coutumière, faisaient chaleureusement applaudir. La musique de la garde républicaine exécutait l'ouverture du *Roi d'Ys*, etc. Cette

superbe manifestation de l'art septentrional prenait fin par la *Muse du Peuple*, final d'apothéose, de Gustave Charpentier, où se voyait la jeune ouvrière des mines de Lens qui, élue par ses compagnes, avait figuré symboliquement le 30 juin précédent dans la fête de la Muse du Peuple.

14 DÉCEMBRE. — Une matinée vaillamment organisée au bénéfice de la famille de Taskin, obtenait un plein succès : le total de la recette s'élevait à 13.002 francs [1]. — Le soir, *Louise* servait de ren-

1. — Voici quel en était le superbe programme :

Une visite de noces, comédie en un acte, d'Alexandre Dumas fils.

Lebonnard .... MM. *Le Bargy*.
De Cygneroi .... *de Féraudy*.
Mme de Morancé .... Mme *Bartet*.
Mme de Cygneroi .... Mlle *Muller*.

Les Précieuses ridicules, comédie en un acte, de Molière.

Madelon .... Mme *Sarah Bernhardt*.
Mascarille .... MM. *Coquelin aîné*.
Gorgibus .... *Chameroy*.
Jodelet .... *Chabert*.
Lagrange .... *Laurent*.
Du Croisy .... *Volny*.
1er porteur .... *Cauroy*.
2e — .... *Bary*.
1er violon .... *Deneuville*.
2e — .... *Français*.
Cathos .... Mlles *Kerwich*.
Marotte .... *Simonson*.

INTERMÈDE

Marguerite au rouet (Schubert) : Mlle Lucienne Bréval.
Air des *Pêcheurs de perles* (Bizet) : M. Dufrane.
a) Polonaise (Chopin), *b) Rapsodie* (Liszt) : M Raoul Pugno.
Idées d'automne (musique de Massenet) : M. Coquelin cadet.
a) Deux sous d'amour (J. Clérice), *b) Lettre valsée* (R. Berger) : Mlle Paulette Darty.
Menuet du *Capitaine Fracasse* (E. Pessard), exécuté par 70 élèves des classes de violon et d'alto du Conservatoire.

Caroles du moyen-âge (William Marie) :

Le Menin .... Mlles *Louise Mante*.
La Damoiselle .... *Blanche Mante*.

trée à Mmes Deschamps-Jehin. Avec Mlle Garden, si touchante, M. Vieuille, justement apprécié dans le rôle du père, M. Beyle, remarquable Julien, le bel ouvrage de M. Charpentier réalisait à son tour plus de 8.000 francs.

28 DÉCEMBRE. — L'année se terminait avec la reprise du *Domino noir* [1], à laquelle M. Carré avait donné l'attrait d'une mise en scène nouvelle, réglée avec le soin dont il est coutumier. Les abonnés du samedi faisaient fête au vieil ouvrage de Scribe et Auber et applaudissaient chaleureusement ses excellents interprètes.

Et voici, résumée dans ce tableau, l'année 1901 :

Première représentation de *Maître Corbeau*, ballet-pantomime de M. Georges Boyer, réglé par Mme Mariquita, musique de M. Paul Vidal :

Mademoiselle Renard....	Mlles *J. Chasles.*
Monsieur Corbeau.......	*G. Joucla.*

La Navarraise (2e acte), paroles de M. Henri Cain, musique de M. Massenet :

Anita....................	Mme *Théodorini.*
Araquil..................	MM. *Gauthier.*
Le père..................	*Vieuille.*
Ramon....................	*Carbonne*
Le général...............	*Jacquin.*

Le Violoneux, opérette en un acte de Mestépès, musique d'Offenbach :

Le père Mathieu..........	MM. *Fugère.*
Pierre...................	*Carbonne.*
Reinette.................	Mlle *Tiphaine.*

L'orchestre de l'Opéra-Comique, dirigé par MM. Messager et Luigini, exécutait : *a)* Ouverture du *Domino noir* (Auber) ; *b)* Ouverture du *Roi d'Ys* (Lalo) ; *c)* Ouverture de *la Princesse Jaune* (Saint-Saëns).

A peine Mme Taskin avait-elle eu le temps de voir quelles nombreuses sympathies s'étaient ralliées dans le monde artistique autour du nom de son mari, qu'elle succombait, trois jours après cette matinée, aux suites d'une maladie de cœur.

1. DISTRIBUTION. — Horace, M. *Carbonne.* — Juliano, M. *Jean Périer.* — Lord Elfort, M. *Gourdon.* — Gil-Pérez, M. *Boudouresque.* — Melchior, M. *Eloi.* — Angèle, Mme *Charles-Rothier.* — Brigitte, Mme *de Craponne.* — Jacinthe, Mlle *Pierron.* — Ursule, *Cortès.*

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Mignon, opéra-comique	3 a. 4 t.	»	24
Le Maître de Chapelle, opéra-comique	1	»	17
La Basoche, opéra-comique	3	»	22
Manon, drame lyrique	3	»	33
Louise, roman musical	4 a. 5 t.	»	44
La Vie de Bohème, comédie lyrique	4	»	12
Phœbé, ballet	1	»	1
Carmen, opéra-comique	4	»	40
Les Dragons de Villars, opéra-comique	3	»	6
Lakmé, opéra-comique	3	»	24
Le Portrait de Manon, opéra-comique	1	»	5
Fidelio, opéra	3 a. 4 t.	»	6
Les Noces de Jeannette, opéra-comique	1	»	12
Le Châlet, opéra-comique	1	»	8
Une Aventure de la Guimard, ballet	1	»	10
Orphée, drame lyrique	3	»	10
**La Fille de Tabarin*, comédie lyrique	3	19 février	14
Les Rendez-vous bourgeois, opéra-comiq.	1	»	4
Mireille, opéra-comique	5 a. 7 t.	13 mars	31
Bastien et Bastienne, opéra-comique	1	»	1
Hansel et Gretel, conte lyrique	3 a. 5 t.	»	14
Javotte, ballet	1 a. 3 t.	»	9
Iphigénie en Tauride, tragédie lyrique	4	13 avril	6
La Fille du Régiment, opéra-comique	2	»	9
Le Caïd, opéra-comique	2	»	1
**L'Ouragan*, drame lyrique	4	29 avril	12
Les Amoureux de Catherine, opéra-com.	1	»	1
Falstaff, opéra bouffe	3	25 mai	13
Hommage à Verdi, à-propos	»	»	4
Phryné, opéra-comique	2	11 juin	7
Le Barbier de Séville, opéra-bouffe	4	»	1
Cavalleria Rusticana	2	»	3
**Le Légataire universel*, opéra-bouffe	3	5 juillet	7
La Navarraise, drame lyrique	2	»	3
**La Sœur de Jocrisse*, opéra-comique	1	10 juillet	8
Philémon et Baucis, opéra-comique	2	»	1
La Dame Blanche, opéra-comique	3	15 nov.	3
**Grisélidis*, conte lyrique	3	»	17
Le Domino noir	3	28 déc.	2

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE FRANÇAIS)[1]

Le long succès de *Château historique*[2] remplira une partie de l'année, qui se terminera moins heureusement avec *Pour l'amour* de M. Dorchain, *Ma fée* de MM. Pierre Veber et Maurice Soulié, et *Les Maugars*, de MM. André Theuriet et Georges Loiseau.

Pendant que, le soir, on joue, avec une vogue toujours croissante, le très amusant *Château historique*, de MM. Alexandre Bisson et Berr de Turique, les samedis cinq heures font salle comble. Le 19 janvier, dans les *Revues de fin d'année de 1800 à 1900*, dont la conférence était faite par M. Léo Claretie, on applaudissait M[lles] Garrick, Kesly, Béryl, MM. Coste, Frère, etc. Les 26 janvier et 2 février, les *Poésies de Sully-Prudhomme*,

---

1. Directeur : M. Paul Ginisty ; secrétaire général : M. Georges Fonville.

2. A dater du 26 février, *Château historique* était accompagné d'une comédie en un acte de M. Georges Vitoux, *Appartement à louer*, interprétée par M. Pierre Achard et M[lle] Rabuteau. — Le rôle de Marguerite Beaudouin, créé dans *Château historique* par M[lle] Sorel, sera, plus tard, repris par M[lle] Mitzy Dalti,

avec causerie de M. G. Rabiére[1], faisaient les frais de ce *five o'clock* littéraire. Le 9 février, on donnait la *Dormeuse*, pièce en deux tableaux, en prose, de M. André de Lorde[2], précédée d'une scientifique, trop scientifique causerie de M. le docteur Gilles de La Tourette, que le public trouvait un peu bien longue... — M. André de Lorde nous montre, au lever du rideau, une femme endormie, en catalepsie, et endormie depuis six ans. De cas pareils, que la science constate, la légende s'est aussi emparée : c'est Epiménide, Rip et la délicieuse Belle au bois dormant. Mais l'anecdote ici, tout en gardant une émotion poétique, a plus de vérité qu'une légende et reste empreinte de moderne réalité. Cette femme endormie, son mari n'a pas cessé de l'adorer. Il lui parle comme si elle pouvait toujours l'entendre. Sa douleur, qui s'est aggravée de la perte de ses deux enfants, est telle que le pauvre homme a négligé tous ses intérêts. Il était riche. Il est devenu pauvre et vit d'un petit emploi. Nous apprenons ces choses par les bavardages d'une servante qui, en l'absence du mari, montre la dormeuse aux curieux. Cependant, voici

---

1. — *Le Vase brisé*, Mlle Franquet ; *Ici-bas* (musique de Duprato), Mlle Kesly ; *Ma fiancée*, M. Laumonier ; *Si je pourais*, M. Achard ; *les Danaides*, Mlle de Fehl ; *La Prière*, M. Rameau ; *Sur l'eau*, M. Achard ; *Un songe*, M. A. Lambert ; *la Valse* (musique de M. Samuel Rousseau, orgue tenu par Mlle Denise Taine), M. Dauvillier ; *Première solitude*, *la Voie lactée* (musique de M. Francis Thomé), Mlle Sorel ; *l'Agonie*, M. Vargas ; *le Missel*, M. de Max ; *Priere* (musique de Gounod), M. Coste ; *Au bord de l'eau* (musique de M. F. Thomé), Mlle Kesly ; *Repentir*, M. Rameau.

2. DISTRIBUTION. — Lui, M. *Rameau*. — Un passant, M. *Darras*. — Un docteur, M. *Duparc*. — Elle, Mlle *O. de Fehl*. — Une servante, Mme *Dehon*.

que la dormeuse pousse un soupir. Au retour de son mari, lentement, elle se réveille. Tout d'abord, elle ne reconnaît personne. Mais, peu à peu, ses souvenirs lui reviennent. Elle demande des nouvelles de ses enfants, veut les voir... Le mari n'ose lui apprendre qu'ils sont morts. Elle veut alors manger et, caprice de malade, a envie de raisin. Les fournisseurs impayés, en cette saison d'hiver, n'en donneront pas à la servante. Le mari sort pour en chercher et, pendant son absence, la servante apprend à la malheureuse femme tous les malheurs arrivés pendant son long sommeil. Sous le coup de cette brusque révélation, la crise recommence et la femme redevient la « dormeuse ». — « Elle est plus heureuse ainsi », dit son mari en revenant, et il se promet de ne plus la réveiller. De symbolisme clair et triste, ce petit drame, écrit d'une excellente langue simple et théâtrale, était d'une émotion poignante en soi. Il produisait beaucoup d'effet et confirmait ce qu'on savait des qualités dramatiques de son auteur. MM. Rameau, Duparc, Darras l'ont bien joué, avec M[mes] Dehon et Odette de Fehl. C'est à cette dernière qu'était échu le personnage de la dormeuse, fort difficile. Car, pour représenter un malade à la scène, il faut saisir à point une nuance très délicate, donner l'émotion du mal physique et en épargner cependant au spectateur ce qu'il peut avoir de répugnant ou de trop horrible. Cette nuance fut extrêmement bien observée par l'actrice, laissant la poésie amère du symbole se mêler à la réalité et la voiler à demi. C'était une intelligente et excellente création.

S.

17 JANVIER. — On donne ce jeudi, en matinée, précédée d'une conférence d'Henry Fouquier, les *Femmes savantes* et le *Secret de Molière*, comédie en un acte, de M. Louis Tiercelin. Le secret de Molière, c'est de prendre les traits de ses divers personnages là où il les trouve, mais non de copier ses figures tout d'une pièce sur tel ou tel homme connu. Ainsi, le *Misanthrope*, d'après ce que nous explique Molière lui-même... par la plume de M. Tiercelin, est un type emprunté à trois hommes. Alceste amoureux, c'est lui, empêtré dans sa malencontreuse passion pour la coquette Béjart. L'Alceste du sonnet, l'homme de la vérité et de la brusque franchise, c'est Boileau. Enfin, l'Alceste honnête homme, poussant le dégoût du monde vicieux où il vit jusqu'à la misanthropie et l'humeur atrabilaire, c'est le duc de Montausier. L'auteur prend notre Molière au moment où le succès indécis du *Misanthrope* trouble l'écrivain hanté par la grande comédie. Pour comble d'ennui, le duc de Montausier arrive furieux contre Molière, qui a osé le mettre en scène et, dit-on, le ridiculiser. Il court à la Comédie, et malheur au poète si ses accusateurs ont dit vrai ! Mais au retour du grand seigneur, le tableau change. Alceste a paru au duc un si digne personnage qu'il est très heureux, très fier qu'on ait pu croire qu'il a servi de modèle pour cette figure, et qu'il ne peut que tendre les bras à Molière :

Merci du compliment et loin de me déplaire,
Il me plaît qu'on m'ait pris pour cet atrabilaire
Qui veut qu'on soit trop franc et qu'en homme d'honneur,

« On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur ».
Molière, embrassons-nous !

L'anecdote a été contée par Saint-Simon. Les scènes du *Secret de Molière* sont assez bien menées, et les vers en sont faciles. Le public fait bon accueil à « l'à-propos ».

14 FÉVRIER. — La reprise de *Psyché*, de Corneille et Molière[1] était accueillie à la matinée du jeudi par un public enthousiaste. Gros succès très mérité pour Mlles Jane Rabuteau et Mitzy Dalti, charmantes dans les rôles de l'Amour et de Vénus. Celui de Psyché a été délicieusement interprété par Mlle Yvonne Garrick. La déclaration de Psyché à l'Amour, qui passe pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au théâtre, a été dite, notamment, par la ravissante artiste avec une grâce et un charme exquis.

16 FÉVRIER. — La *Dormeuse* de M. André de Lorde est précédée au samedi, cinq heures, d'une causerie littéraire de M. Léo Claretie sur les Légendes des Dormants, la Belle au Bois Dormant, le Roman de Perceforêt, la légende de Merlin l'Enchanteur, les Dormants dans le Folklore, au point de vue de la tradition narrative et de la poésie.

23 FÉVRIER. — Au samedi, cinq heures, M. Brémont a fait ses débuts... comme conférencier. Sur la scène de ses premiers succès, il a parlé sur

1. DISTRIBUTION. — Le roi, M. *Albert Lambert*. — Cléomène, M. *Daurillier*. — Agénor, M. *Achard*. — Jupiter, M. *Daumerie*. — Le Dieu du fleuve, M. *Duparc*. — Lycas, M. *Charles Germain*. — Psyché, Mlle *Yvonne Garrick*. — L'Amour, Mlle *Jane Rabuteau*. — Vénus, Mlle *Mitzy Dalti*. — Cydippe, Mlle *Maille*. — Aglaure, Mlle *Béryl*. — Zéphire, Mlle *Martineau*.

« la Poésie et la musique » dans une très belle langue et avec des aperçus fort intéressants. Il a été longuement applaudi. Après cette causerie, des adaptations musicales de M. Francis Thomé ont produit le plus grand effet. Compositeur et interprètes ont été rappelés à plusieurs reprises, notamment Mlle Jane Rabuteau, fort gracieuse dans deux pièces d'Edmond Rostand, et Mlle Cora Laparcerie, superbe dans les *Elfes* et *Madrid*, de Leconte de Lisle.

28 FÉVRIER. — En matinée du jeudi : l'*Ile Enchantée*, comédie en un acte, en vers, de M. R. de la Ville-Hervé. Conférence de M. Lintilhac, suivie de l'*Etourdi*.

9 MARS. — Au samedi, cinq heures, on joue l'*Épreuve Réciproque*, comédie en un acte, en prose, d'Alain, [1] qui date de 1711. C'est le seul ouvrage de cet auteur d'un singulier esprit caustique. La causerie est de M. Léo Claretie.

14 MARS. — On a donné, en matinée, le *Conseiller rapporteur* de Casimir Delavigne [2], qui n'avait pas été représenté depuis 1841. Cette comédie, vieille de soixante ans, a obtenu un succès de fou rire. Mlle Kesly, piquante à souhait dans le rôle de Julie, MM. Coste, Siblot, Darras, Achard, Frère, l'ont interprétée avec une gaieté et une verve parfaites.

---

1. DISTRIBUTION. — Frontin, M. *Frère*. — Valère, M. *Ch. Germain*. — Mme de Folignac, Mme *Dehon*. — Lisette, Mlle *Fromant*. — Philaminte, Mlle *J. Béryl*. — Criquet, Mlle *Maia*.

2. DISTRIBUTION. — Le prologue, M. *A. Lambert*. — Lapommeraie, M. *Darras*. — Labranche, M. *Coste*. — Le président, M. *Siblot*. — Dorante, M. *Achard*. — Crispin, M. *Frere*. — Corniquet, M. *Duparc*. — Julie, Mlle *J. Kesly*.

21 MARS. — A cinq heures, on joue le *Bois*, une exquise comédie en vers, d'Albert Glatigny, accompagnée d'une agréable musique de scène, de M. Francis Thomé [1], et précédée d'une brillante conférence de M. George Vanor. Le soir, on donne la centième représentation de *Château historique* [2].

28 MARS. — En matinée du jeudi, précédée d'une conférence d'Henry Fouquier, reprise, dans l'excellente et précise traduction d'Alphonse Pagès, de *Misanthropie et Repentir*, le célèbre drame de Kotzebue [3], qui n'avait pas été représenté depuis une douzaine d'années.

6 AVRIL. — Dernier samedi, littéraire et dramatique [4].

---

1. DISTRIBUTION. — Mnazile, M. *Vargas*. — Doris, Mlle *Franquet*.

2. — L'heureux événemement était célébré, chez Foyot, par un déjeuner qui réunissait le directeur, (déjà fêté lui-même au début de l'année pour sa nomination d'officier de la Légion d'honneur), les auteurs et les interprètes de la joyeuse comédie.

3. DISTRIBUTION. — L'inconnu, M. *de Max*. — Tobie, M. *Cornaglia*. — Comte de Walberg, M. *Céalis*. — Major de Horst, M. *Vargas*. — Bitterman, M. *Duparc*. — Frantz, M. *J. Adès*. — Henriette Muller, Mlle *L. Dauphin*. — Comtesse de Walberg, Mlle *O. de Fehl*. — Charlotte, Mlle *Fromant*. — Peters, Mlle *Maïa*.

Quand la pièce fut jouée à l'Odéon, en 1862, le rôle du comte de Walberg était tenu par M. Marck, qui devait plus tard devenir directeur du second Théâtre-Français.

4. — *Les Légendes de Pâques*, causerie de M. Léo Claretie.

L'Entrée de Jésus à Jérusalem (V. Hugo) ; *Marie et Madeleine* (V. Hugo) ; *Après la Pâque* (V. Hugo), M. Brémont.

Dernier printemps, (M. Lemoyne), Mlle G. Franquet.

La Paix (H. Heine), M. Rameau.

Le Venusberg (Anatole France), M. Rameau.

Fleurs de Pâques (A. Theuriet), Mlle Rabuteau.

Chanson de *Conte d'avril* (A. Dorchain), Mlle Béryl.

Adaptations musicales de M. Francis Thomé.

11 AVRIL. — On donne en matinée du jeudi, *Ulysse*, de Ponsard, avec la musique et les chœurs de Gounod. exécutés sous la direction de M. Emile Pessard.[1] — Cette « tragédie » avait été assez défavorablement accueillie, lors de sa première apparition au Théâtre-Français, il y a tout près de cinquante ans. « *Ulysse*, qui suivit *Charlotte Corday* — écrivait Paul Foucher — est l'erreur d'un lettré. M. Ponsard s'est laissé égarer par l'érudition; mais si l'*Iliade* fut l'histoire du monde païen, l'*Odyssée* est un peu la mère l'oie de l'antiquité. Les inventions de tapisserie faite et défaite, d'arc difficile à tendre, n'ont rien de bien grandiose, et le parasitisme des prétendants mangeant les porcs d'Ulysse n'est pas autrement dramatique ». L'ouvrage non seulement fut écouté avec indifférence, mais légèrement « égayé », et l'on rit beaucoup d'un prétendant rentrant en scène, percé d'une flèche qu'Ulysse n'avait pu réussir à faire tomber plus bas qu'à ses pieds. Geffroy fut très remarquable, cependant, dans le rôle principal, toutefois il n'y eut — somme toute — dans l'incident, d'amusant, que les parodies... Une d'elles portait, comme sous-titre, *Les Porcs Vengés*. Dans une autre, au Vaudeville, on voyait une auberge avec cette enseigne : *Au Porc Epique*, et un personnage

1. DISTRIBUTION. — Ulysse, M. *de Max*. — Télémaque, Mlle *Dauphin*. — Eumée, M. A. *Lambert*. — Antinoüs, M. *Dauvillier*. — Amphinome, M. *Vargas*. — Eurymaque, M. *Ch. Germain*. — Crésippe, M. *Bertaux*. — Le devin Théoclymène, M. *Perrin*. — Coryphée des porchers, M. *Duparc*. — Serviteurs d'Eumée, MM *Taldy* et *Buzzini*. — Pénélope, Mlle *Franquet*. — Minerve, Mlle *de Felh*. — Euryclée, Mlle *Even*. — Melantho, Mlle *Béryl*. — Eurynome, Mlle *Maille*. — Une naïade, Mlle *Muraour*.

placé dans la salle expliquait comment on trouvait le plus ineffable plaisir à la représentation de cette tragédie antique... à la condition de savoir le grec, d'apporter l'*Odyssée* et de suivre sur le texte primitif la tradition dialoguée de M. Ponsard... Soyons juste : les vers d'*Ulysse* sont bien frappés ; et quelques scènes ressortent sur le fond un peu gris et monotone du drame, mais l'ensemble reste froid et ennuyeux, en dépit des efforts de M. de Max, qui a composé avec art le rôle du sage Ulysse, et de Mlle Franquet, une toute charmante Pénélope. Cette fois encore la musique de Gounod a eu plus de succès que le drame lui-même, et les auditeurs de l'Odéon ont fait fête au chœur des Porchers, si souvent chanté dans les concerts, au chœur des Servantes infidèles, où l'on pressent si bien le joli chœur des Bacchantes de *Philémon et Baucis*, et au double chœur du Festin, que Berlioz déclarait admirable (Ernest Reyer a dit comme lui) ; bref, on a applaudi la très intéressante partition, fort soigneusement conduite par M. Emile Pessard.

17 AVRIL. — Première représentation de *Pour l'Amour!* drame en quatre actes, en vers, de M. Auguste Dorchain[1]. — Connaissez-vous rien

1. DISTRIBUTION. — Don Carlos, M. *De Max*. — Don Miguel de Solis, M. *Dorival*. — Ortiz, M. *Coste*. — Don Vivaldo, M. *Laumonier*. — Roseno, M. *Daumerie*. — Beltran, M. *Caillard*. — Don Raphaël, M. *Taldy*. — Peres, M. *Céalis*. — Don Fernando, M. *Vargas*. — Tristan, M. *Frere*. — Don Pascual, M. *Ch. Germain*. — Ginès, M. *Laguiche*. — L'Ermite, M. *Perrin*. — Don Bernal, M. *Buzzini*. — Don Gaspar, M. *Berteaux*. — Un bandit, M. *Berger*. — Dona Flor, Mlle *Gabrielle Franquet*. — Mahelo, Mlle *Dalti*. — Dona Marcela, Mlle *Rabuteau*. — Dona Rodriguez,

de plus frais, de plus souriant et de plus aimable que cette gracieuse comédie de *Conte d'Avril*, amoureuse et printanière idylle, où M. Auguste Dorchain — aidé de Shakespeare — accomplit autrefois le rare tour de force de faire goûter à ce que Paris comptait de plus mondain et de plus blasé les charmes pénétrants de la poésie ? La forme était exquise. Ce n'était pas que la muse de M. Dorchain eût des ailes très puissantes, qu'elle planât au-dessus des cîmes et qu'elle connût les grandes envolées lyriques : elle se tenait plutôt suspendue dans une région moyenne, région féerique et charmante, où la fantaisie et l'imagination se jouaient avec grâce au milieu des rayons et des parfums. Chez M. Dorchain, le vers coule de source, sans effort, sans rudesse, sans recherche puérile des rimes sonores, et dans un temps où la poésie devient trop souvent prétentieuse, l'auteur sait rester simple sans platitude, harmonieux sans fadeur. Il y avait, dans les jolis vers de *Conte d'Avril*, comme un arrière-parfum de Musset, et nous fûmes de ceux qui constatèrent, en cette œuvre aimable, un lien certain entre le génie de l'auteur des *Nuits* et le réel talent de M. Dorchain : non pas, certes, une imitation voulue, un savant pastiche, mais une véritable parenté, une affinité de tempérament et de nature. C'est à Sully-Prudhomme que M. Dorchain a dédié son nouveau

---

Mlle *E. Bonnet*. — Dona Rosora, Mlle *Maille*. — Don Juan Bela, Mlle *Pannetier*. — Tirso, Mlle *Maia*. — Lorenzo, Mlle *A. Forez*.

Au cours des représentations de *Pour l'Amour !* Mlle Mitzy-Dalti, souffrante, fut remplacée dans le rôle de Mahela par Mlle Odette de Fehl.

drame. « Je l'ai appelé *Pour l'Amour !* dit-il, parce que j'ai tenté, avec lui, d'apporter au théâtre autre chose que des images souillées, et même que de gracieux et légers simulacres de l'amour — parce que j'y ai montré, dans le grand amour, un principe de progrès moral, et dans ce progrès moral, le moyen d'atteindre à un degré plus haut encore de l'amour — parce que j'y ai fait voir des amants, dont la faute atténuée, mais certaine, est de n'avoir pu concilier l'amour et le devoir, et qui, plutôt que de sacrifier l'un à l'autre, en arrivent à se hausser ensemble jusqu'à la volontaire immolation de leur bonheur et d'eux-mêmes... » Est-ce à Calderon, à Lope de Vega, ou aux sanglantes chroniques du quinzième siècle que M. Dorchain a emprunté la matière d'un sujet traité avant lui, en véritable homme de théâtre, par M. Paul Milliet? Peu importe : le tout est dans « la manière ». La Reginella du *Duc de Ferrare* est une vierge dont l'âme est fermée tout d'abord à la conscience du « moi » passionnel. Mariée à distance, selon les mœurs de l'époque, et ne connaissant pas son mari, elle rencontre un jeune homme qui lui sauve la vie, et toute sa grâce reconnaissante est ingénue. C'est même cette ingénuité qui détermine l'amour d'Alfonse, le fils du duc, autant que la merveilleuse beauté de celle qui devint sa mère aux termes de la chrétienté. Tandis qu'Euripide, dans sa tragédie, a célébré surtout la chasteté d'Hippolyte, et non, comme le fit plus tard Racine, la passion de Phèdre, M. Paul Milliet nous peignit l'amour de deux êtres faits l'un pour l'autre et que les lois humaines ne

sauraient arrêter dans leur élan passionnel. Il chanta la jeunesse adoratrice du courage et de la beauté, la jeunesse dont l'idéalité ne craint pas la mort, la jeunesse enfin dont la passion s'exaspère en face des préjugés, se surélève à l'heure du péril, s'ennoblit de sincérité, sans admettre que l'inévitable soit un crime. En ceci, M. Milliet fut profondément et éloquemment humain. Pourquoi n'en pouvons-nous dire tout à fait autant de M. Auguste Dorchain, dont — en comparaison du clair et rapide livret écrit pour M. Georges Marty — les quatre actes nous ont semblé singulièrement embroussaillés? Il y a de délicieux vers d'amour, excellemment dits par Mlle Franquet ; M. Dorival est bien l'implacable Miguel rêvé par l'auteur ; MM. Coste et Laumonier s'acquittent à souhait des rôles épisodiques ; les décors sont charmants ; le lever du soleil du troisième acte est extraordinairement réussi ; mais, en dépit des excentricités de geste et de diction de M. de Max, au talent si volontairement inégal, la soirée de l'Odéon, hélas ! a tourné en grisaille... M. Dorchain demeure l'auteur de *Conte d'Avril.*

25 AVRIL. — Matinée donnée par les Associations de Presse, au bénéfice de leurs caisses de secours [1].

---

1. — Le programme comprenait : le *Bal*, un acte de Glatigny, joué par M. Vargas et Mlle Franquet, de l'Odéon ; la *Partie de piquet* (1re représentation), jouée par MM. Leloir, Laugier, Dossonnes et Mlle Géniat, de la Comédie-Française ; la *Robe rouge* (2e acte), de M. Brieux, jouée par Mme Réjane, MM. Numa, Maury, Numès, Leubas, Fleury, Lainé, Pellerin, du Vaudeville ; l'*Article 330*, de M. G. Courteline, joué par les créateurs, MM. Dumény, Marsay, Signoret et Tunc ; les *Deux Cigales*, ballet de MM. G. Boyer et Banès, dansé par Mlle Sandrini et

4 mai. — Première représentation de *Ma Fée !* comédie en quatre actes, en prose, de MM. Pierre Veber et Maurice Soulié [1]. — Sous un titre au pronom possessif, de bon augure après *Mon Enfant !* et *Ma Bru !* dont on n'a pas oublié le succès, *Ma Fée !* est un vaudeville, un pur vaudeville, digne du Palais-Royal, mais qui, en somme, ne se trouve pas trop dépaysé sur la scène où l'on vient de jouer tout l'hiver l'amusant *Château historique*, de MM. Bisson et Berr de Turique. Chamberay est un garçon charmant, auquel il ne manque qu'un peu de toupet, ce toupet si nécessaire à qui veut arriver en un monde — le monde administratif — où la protection vaut tous les titres et tous les mérites... Heureusement qu'il rencontre en la personne de sa gentille fiancée, Lucy, une fée, une bonne fée, prête à lui donner le coup d'épaule dont il a besoin. Et, pour commencer, le voilà entrant d'emblée à la direction des Affaires intérimaires, dont, jusqu'alors, il n'avait pu réussir à

J. Régnier. de l'Opéra. Le prologue, par Mlle Yvonne Garrick. de l'Odéon. Intermèdes : la *Nuit de mai*, d'Alfred de Musset. par Mlle Bartet et M Raphaël Duflos. de la Comédie-Française. Mlles Grandjean. Flahaut, M. Noté, de l'Opéra. MM. Mounet-Sully et Coquelin cadet, de la Comédie-Française. MM. Maréchal. Dufrane, Mmes Landouzy et J. Raunay, de l'Opéra-Comique. Mme Marie Laurent, Mlles Valentine Page, Magdeleine Godard. Jane Vieu. MM. Brémont et Francis Thomé. M. Lefort, professeur au Conservatoire, et 18 de ses élèves. Polin.

1. Distribution. — Barbotin. M. *Albert Lambert*. — Chamberay, M. *Coste*. — Ancenis. M. *Darras*. — Hoqueton. M. *Dauvillier*. — Santenac, M. *Pierre Achard*. — Le gardien. M. *Siblot*. — Le guide. M. *Taldy*. — Desmazis, M. *Laguiche*. — Un commissionnaire. M. *G. Frère*. — Grégoire, M. *Jehan-Ades*. — Mme Hoqueton. Mlle *Cécile Sorel*. — Mme Ancenis, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Lucy. Mlle *Yvonne Garrick*. — Blanche. Mlle *Jane Rabuteau*. — Miss Hampton. Mlle *Emma Bonnet*. Julie, Mlle *J. Laine*.

sauraient arrêter dans leur élan passionnel. Il chanta la jeunesse adoratrice du courage et de la beauté, la jeunesse dont l'idéalité ne craint pas la mort, la jeunesse enfin dont la passion s'exaspère en face des préjugés, se surélève à l'heure du péril, s'ennoblit de sincérité, sans admettre que l'inévitable soit un crime. En ceci, M. Milliet fut profondément et éloquemment humain. Pourquoi n'en pouvons-nous dire tout à fait autant de M. Auguste Dorchain, dont — en comparaison du clair et rapide livret écrit pour M. Georges Marty — les quatre actes nous ont semblé singulièrement embroussaillés? Il y a de délicieux vers d'amour, excellemment dits par Mlle Franquet; M. Dorival est bien l'implacable Miguel rêvé par l'auteur; MM. Coste et Laumonier s'acquittent à souhait des rôles épisodiques; les décors sont charmants; le lever du soleil du troisième acte est extraordinairement réussi; mais, en dépit des excentricités de geste et de diction de M. de Max, au talent si volontairement inégal, la soirée de l'Odéon, hélas! a tourné en grisaille... M. Dorchain demeure l'auteur de *Conte d'Avril.*

25 AVRIL. — Matinée donnée par les Associations de Presse, au bénéfice de leurs caisses de secours [1].

---

1. — Le programme comprenait : le *Bal*, un acte de Glatigny, joué par M. Vargas et Mlle Franquet, de l'Odéon; la *Partie de piquet* (1re représentation), jouée par MM. Leloir, Laugier, Dossonnes et Mlle Géniat, de la Comédie-Française; la *Robe rouge* (2e acte), de M. Brieux, jouée par Mme Réjane, MM. Numa, Maury, Numès, Loubas, Fleury, Lainé, Pellerin, du Vaudeville; l'*Article 330*, de M. G. Courteline, joué par les créateurs, MM. Dumény, Marsay, Signoret et Tunc; les *Deux Cigales*, ballet de MM. G. Boyer et Banès, dansé par Mlle Sandrini et

4 MAI. — Première représentation de *Ma Fée !* comédie en quatre actes, en prose, de MM. Pierre Veber et Maurice Soulié [1]. — Sous un titre au pronom possessif, de bon augure après *Mon Enfant !* et *Ma Bru !* dont on n'a pas oublié le succès, *Ma Fée !* est un vaudeville, un pur vaudeville, digne du Palais-Royal, mais qui, en somme, ne se trouve pas trop dépaysé sur la scène où l'on vient de jouer tout l'hiver l'amusant *Château historique*, de MM. Bisson et Berr de Turique. Chamberay est un garçon charmant, auquel il ne manque qu'un peu de toupet, ce toupet si nécessaire à qui veut arriver en un monde — le monde administratif — où la protection vaut tous les titres et tous les mérites... Heureusement qu'il rencontre en la personne de sa gentille fiancée, Lucy, une fée, une bonne fée, prête à lui donner le coup d'épaule dont il a besoin. Et, pour commencer, le voilà entrant d'emblée à la direction des Affaires intérimaires, dont, jusqu'alors, il n'avait pu réussir à

J. Régnier, de l'Opéra. Le prologue, par Mlle Yvonne Garrick, de l'Odéon. Intermèdes : la *Nuit de mai*, d'Alfred de Musset, par Mlle Bartet et M. Raphaël Duflos, de la Comédie-Française. Mlles Grandjean, Flahaut, M. Note, de l'Opéra. MM. Mounet-Sully et Coquelin cadet, de la Comédie-Française. MM. Maréchal, Dufrane, Mmes Landouzy et J. Raunay, de l'Opéra-Comique. Mme Marie Laurent, Mlles Valentine Page, Magdeleine Godard, Jane Vieu, MM. Brémont et Francis Thomé. M. Lefort, professeur au Conservatoire, et 18 de ses élèves. Polin.

1. DISTRIBUTION. — Barbotin, M. *Albert Lambert*. — Chamberay, M. *Coste*. — Ancenis, M. *Darras*. — Hoqueton, M. *Dauvillier*. — Santenac, M. *Pierre Achard*. — Le gardien, M. *Siblot*. — Le guide, M. *Taldy*. — Desmazis, M. *Laguiche*. — Un commissionnaire, M. *G. Frère*. — Grégoire, M. *Jehan-Ades*. — Mme Hoqueton, Mlle *Cécile Sorel*. — Mme Ancenis, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Lucy, Mlle *Yvonne Garrick*. — Blanche, Mlle *Jane Rabuteau*. — Miss Hampton, Mlle *Emma Bonnet*. Julie, Mlle *J. Laine*.

forcer la porte, et où, bientôt, il va tenir le record du passe-droit. Il est vrai de dire qu'à cette même direction des Affaires intérimaires, Chamberay a eu la chance insigne d'être pris comme « chandelier » — ainsi parlait Musset — par deux puissantes dames, désireuses de dissimuler leurs flirts : c'est, d'une part, Mme Hoqueton (la propre sœur de Lucy), que serre de près le jeune Santenac, et d'autre part, Mme Ancenis, à qui Hoqueton lui-même fait une cour des plus assidues. Comment, au Musée du Louvre, dans la salle le plus souvent déserte, où Lesueur a peint, en vingt-deux tableaux, l'austère vie de saint Bruno, comment, à la suite d'une lettre de rendez-vous, dont je ne vous narrerai point toutes les péripéties, tout ce monde de flirteurs et de cocodettes, de maris jaloux et de fonctionnaires naïfs se retrouve-t-il séparément et ensemble, sous le nez d'une trop pudique Anglaise en train de copier courageusement saint Bruno, et dont la cape de travail passe très drôlement de mains en mains?... C'est là l'objet d'un troisième acte de folie divertissante où triomphe, en toute sa beauté, le vaudevillesque quiproquo. Et comme la toile s'était baissée sur deux ménages apparemment mûrs pour le divorce, vous pensez bien que le quatrième acte — MM. Veber et Soulié ont fait la bonne mesure — s'emploiera, utilement et gaiement, à bien remettre ensemble les Hoqueton et les Ancenis, en même temps qu'à marier, non coupable, l'aimable Chamberay à celle qui fut sa gentille fée... Rien de neuf, sans doute, pas même le rôle de Barbotin,

sentation était un véritable régal artistique. Le beau programme, que nous donnons ci-dessous en note, était exactement rempli, et grâce au zèle de M. Gustave Toudouze qui se multipliait pour le bien de l'œuvre, grâce au dévouement de M. Paul Ginisty qui le secondait habilement, cette matinée se trouvait parfaitement réussie. M. Emile Pessard et son orchestre faisaient merveille. La Comédie-Francaise, toujours sur la brèche, triomphait avec MM. Paul Mounet, Leitner, Dessonnes, Croué et Mlle Moreno. Le Vaudeville rendait supérieurement le quatrième acte de *Sapho*, avec MM. Dubosc, Grand, Numès, Mmes Archainbaud, Bernou et surtout l'admirable Réjane dont le talent s'était encore surpassé. Puis M. Mounet-Sully racontait l'histoire de *la Chèvre de M. Séguin*. Ci : trois rappels. L'excellent doyen, entraîné par cet accueil sympathique, disait alors l'amusante légende méridionale du « Curé de Cucugnan ». Alors c'était du délire. On connaît peu le terrible tragédien sous cet aspect de bonne humeur et la satisfaction fut immense. Le spectacle se terminait par le quatrième tableau de l'*Arlé-*

Patron Marc............................	M. *Darras*
Mitifio.................................	M. *Daumerie*
Un valet................................	M. *Ch. Germain*
Renaude.................................	Mme *Crosnier*
Vivette.................................	Mlle *Marthe Régnier*
Rose Mamaï..............................	Mlle *Valentine Page*
L'Innocent..............................	Mlle *Yvonne Garrick*
Une servante............................	Mlle *Béryl*

Cérémonie : *A Alphonse Daudet*, pièce de vers de M. Lucien Paté, Mme Segond-Weber, de la Comédie-Française. Couronnement de la statue d'Alphonse Daudet, de René de Saint-Marceaux, par les artistes.
Orchestre sous la direction de M. Emile Pessard.

sienne auquel M. Paul Mounet et la bonne maman Crosnier étaient revenus apporter leur concours. Leur succès n'était pas douteux, comme aussi les bravos allèrent récompenser l'excellent Cornaglia Dorival, Darras, Daumerie, Ch. Germain, la charmante Marthe Régnier, la si touchante Yvonne Garrick, Valentine Page et Béryl. Puis on fit rouler au milieu de la scène la maquette en plâtre de M. René de Saint-Marceaux reproduisant son superbe marbre du Salon actuel et représentant Alphonse Daudet assis, contemplant la foule de ce sourire si fin, si bon, si prenant que nous lui avons connu. Et Mme Weber, en toilette blanche vint réciter, avec sa belle diction, de fort beaux vers de M. Lucien Paté, pendant que les artistes déposaient admirativement des palmes. Emouvante cérémonie, car Alphonse Daudet n'est pas encore si loin de nous que l'esprit ne l'ait senti revivre à nouveau dans cette statue si ressemblante, hommage pieux au poète délicat, à l'écrivain si tendre qui sut si bien reproduire ces immortels types féminins que nous avons tous aimés, de la joie aux larmes, de Vivette à Fanny Legrand, en passant par cette étourdie de petite Bachellery et cette gentille bête à bon Dieu d'Alice Doré, mignonne martyre du cœur.

6 JUIN. — Pour l'anniversaire de Corneille, on donne avec le *Menteur* et le 3e et 4e actes d'*Horace*, un à-propos en un acte, de M. Henry Jouin, *Corneille et Lulli* [1]. — C'est une anecdote rimée

1. DISTRIBUTION. — Corneille. M. *Lambert*. — Lulli. M. *Daumerie*. — Grazia. Mlle *Robuteau*.

qui met en scène le vieux Corneille, le compositeur Lulli et sa fille Grazia — en eut-il une? — Nous croyons l'aventure apocryphe, mais si on dit à l'auteur : « Cela n'est pas! » il a le droit de répondre : « Cela aurait pu être! » En tout cas, c'est inoffensif et pas déplaisant, ce qui est bien quelque chose, cette histoire du vieux Corneille qui peu à peu consent à collaborer avec Molière, pour perpétrer un chef-d'œuvre, *Psyché*, en acceptant l'inspiration d'une jeune fille qui, de l'été de ses vingt ans, réchauffe l'hiver de sa vieillesse. Les vers, agréablement troussés, sont ingénieux, bien venus, et l'auteur, très malin, les soutient au moment décisif de citations empruntées au grand poète lui-même, tel un général habile fait donner la garde quand faiblit l'effort des troupes de ligne. M. Albert Lambert — à qui la pièce était dédiée — incarnait Corneille avec une rare conviction; M. Daumerie faisait, selon le vœu de l'auteur, un très cordial Lulli, et Mlle Rabuteau donnait de la grâce au personnage de la jeune fille.

7 JUIN. — *Ma Fée* cédait la place à une reprise de *Colinette*, comédie en quatre actes de MM. G. Lenôtre et G. Martin [1], où se faisait applaudir pour sa grâce exquise et son talent très simple,

---

1. DISTRIBUTION. — Louis XVIII, M. *Chelles*. — Collières, M. *Rameau*. — Puygiron, M. *Céalis*. — Duc de Rouvray, M. *Siblot*. — Aristide, M. *Coste*. — D'Albarède, M. *Daumerie*. — Jacques, M. *Vargas*. — H. de Cintray, M. *Berteaux*. — Ph. de Cintray, M. *Buzzini*. — Firmin, M. *Taldy*. — Un policier, M. *Duparc*. — Un huissier, M. *Laguiche*. — Un invité, M. *Berger*. — Colette, Mlle *Garrick*. — Comtesse de Cintray, Mme *Dehon*. — Victorine, Mlle *Béryl*. — Mme de Villepreux, Mlle *Leyriss*. — Pulchérie, Mlle *Maïa*. — Mme d'Evry, Mlle *Forez*.

La centième de *Colinette* se donnera le 18 juin.

Mlle Yvonne Garrick, abordant vaillamment le rôle créé avec un très vif succès par Mlle Yahne.

17 JUIN. — Première représentation de *Madame La Pommeraye*, comédie en trois tableaux (d'après Diderot), par M. Paul Degouy [1]. — C'est dans *Jacques le Fataliste*, un roman médiocre qui contient cent pages admirables que M. Paul Degouy a pris le sujet de ses trois petits tableaux, destinés dans le principe à un « cinq heures » de l'Odéon qu'eût précédé une conférence sur l'auteur du *Neveu de Rameau*. On sait avec quelle simplicité chaleureuse, avec quelle abondance de cœur et de larmes Diderot a conté l'histoire de Mme de La Pommeraye, cette femme délaissée qui se venge en mariant son amant à une fille perdue. M. Degouy n'a fait que mettre en scène cette curieuse histoire, mais il s'est si habilement acquitté de son rôle d'adaptateur qu'on ne peut qu'approuver un très heureux emprunt qui nous a permis d'applaudir Diderot. La nouvelle est un chef-d'œuvre. Ce n'est pas peu de chose que ce récit de Diderot d'où, jadis Ancelot tira sa *Léontine*, et où, plus récemment, M. Sardou trouva sa *Fernande*. Trop peu de gens, vraiment, connaissent Diderot, ce maître journaliste... Beaucoup seraient tentés de croire que c'est lui faire grand honneur que d'accepter sa collaboration. La vérité est que l'*Histoire du marquis des Arcis* est une œuvre d'art d'une délicatesse, d'une vigueur, d'une

1. DISTRIBUTION. — Le marquis des Arcis, M. *Dauvillier*. — Un domestique, M. *Berger*. — La marquise de La Pommeraye, Mlle *Marg. Caron*. — Mme Duquesnoy, Mlle *E. Bonnet*. — Blanche Duquesnoy, Mlle *Rabuteau*.

émotion incomparables. Parmi les études les plus profondes de l'amour et du cœur humain, parmi ces romans éternels qu'on relira tant qu'il y aura au monde des cœurs épris et torturés, les pages de Diderot, peut-être supérieures à *Manon Lescaut*, la lutte de Mme de La Pommeraye et de M. des Arcis, leurs amours doublées de haine tiendront le premier rang. Denis Diderot allait donc avoir, cette semaine et pour quelques jours, un juste regain de popularité. Vous vous rappelez la scène célèbre : Mme de La Pommeraye déclarant au marquis des Arcis que l'amour est mort dans son cœur et provoquant par ce faux aveu son aveu sincère : « Vous êtes une femme charmante, une femme adorable, une femme comme il n'y en a point. Votre franchise, votre honnêteté me confond et devrait me faire rougir de honte. Ah ! quelle supériorité ce moment vous donne sur moi ! Que je vous trouve grande, et que je me trouve petit ! C'est vous qui avez parlé la première, et c'est moi qui fus coupable le premier. Mon amie, votre sincérité m'entraîne ; je serais un monstre si elle ne m'entraînait pas, et je vous avouerai que l'histoire de votre cœur est mot à mot l'histoire du mien... Il ne nous reste plus qu'à nous féliciter réciproquement d'avoir perdu en même temps le sentiment fragile et trompeur qui nous unissait ». Au théâtre, comme dans le livre, la scène garde son allure de haute comédie. Et quand, fortement englué, M. des Arcis a *épousé* Mlle Blanche Duquesnoy, voici le billet qu'il reçoit de Mme de La Pommeraye : « Marquis, apprenez à

me connaître. Si les autres femmes s'estimaient assez pour éprouver mon ressentiment, vos semblables seraient moins communs. Vous aviez acquis une honnête femme que vous n'avez pas su conserver ; cette femme, c'est moi : elle s'est vengée en vous en faisant épouser une digne de vous. Sortez de chez moi, et allez-vous-en rue Traversière, à l'hôtel de Hambourg, où l'on vous apprendra le sale métier que votre femme et votre belle-mère ont exercé pendant dix ans, sous le nom de d'Aisnon ». Le marquis, éperdu, fait venir Blanche qui tombe à ses pieds foudroyée de honte dès le premier mot. Et là encore, M. Paul Degouy a sagement fait de se borner à transcrire littéralement Diderot, cette page incomparable pleine de supplications déchirantes qui se termine par ces mots de M. des Arcis : « Levez-vous, je vous en prie, ma femme ; levez-vous et embrassez-moi, madame la marquise, vous n'êtes pas à votre place ; madame des Arcis, levez-vous ! » — « Notre hôtesse — dit le maître de Jacques, dans le roman de Diderot, à la femme qui lui raconte l'histoire de Mme de la Pommeraye, vous narrez assez bien, mais vous n'êtes pas encore profonde dans l'art dramatique. Si vous vouliez que cette jeune fille intéressât, il fallait lui donner de la franchise, et nous la montrer victime innocente et forcée de la Pommeraye ; il fallait préparer ainsi le raccommodement de cette femme avec son mari... Si Mlle Duquesnoy, ci-devant la d'Aisnon, avait été une jolie enfant, il y aurait paru ». M. Paul Degouy a très habilement profité de la leçon de Diderot, sa Blanche est une

jolie enfant. Mlle Rabuteau, très « dix-huitième siècle » vraiment, est on ne peut plus touchante. Il nous souvient que, dans la pièce de Sardou, Mme Pasca, tragique comme une Hermione parisienne, était admirable de fureur couvée et de passion forcenée. Sans avoir sa distinction, son élégance et aussi ses colères de tigresse mondaine, Mlle Marguerite Caron a bien joué le personnage de Mme de La Pommeraye, secondée avec adresse par M. Dauvillier, dans le marquis des Arcis et par Mlle Bonnet, sous les traits de la mère.

Avec la 111e représentation de *Colinette*, le théâtre avait fait, le 30 juin, sa clôture annuelle. Il rouvrait ses portes le 14 juillet par une matinée gratuite composée de *Horace* [1] (quatre actes), du *Menteur* [2] et de la *Marseillaise*, dite par M. de Max.

1er OCTOBRE. — Réouverture : première représentation de *Fausse route*, comédie en un acte de MM. A.-E. Sorel et Paul Acker, et des ***Maugars***, pièce en quatre actes, en prose, de MM. André Theuriet et Georges Loiseau [3]. — La date du 1er

---

1. DISTRIBUTION. — Horace, M. *Dorival*. — Curiace, M. *Caillard*. — Le vieil Horace, M. *Perrin*. — Valère, M. *Vargas*. — Flavian, M. *Duparc*. — Sabine, Mlle *Lucienne Dauphin*. — Camille, Mlle *Maille*. — Julie, Mlle *Bl. Fontenay*.

2. DISTRIBUTION. — Dorante, M. *Amaury*. — Cliton, M. *Darras*. — Géronte, M. *Duparc*. — Alcippe, M. *Laumonier*. — Philinte, M. *Buzzini*. — Lycas, M. *Berger*. — Clarice, Mlle *Mitzy Dalti*. — Sabine, Mlle *Sinty*. — Lucrèce, Mlle *J. Béryl*. — Isabelle, Mlle *J. Fromant*.

3. DISTRIBUTION. — Simon Maugars, M. *Janvier*. — Desroches, M. *Dorival*. — Brossard, M. *Coste*. — Etienne Maugars, M. *Vargas*. — Célestin Tiffeneau, M. *Darras*. — Duvigneau, M. *Céalis*. — Père Jacquet, M. *Siblot*. — Sourdeval, M. *Daumerie*. Bardin, M. *Duparc*. — Gabot, M. *Buzzini*. — François, M. *Synès*. — Thérèse Desroches, Mme *de Hally*.

octobre nous apportait fatalement la réouverture de ce grand théâtre qui allait reprendre son incessant labeur, avec le piquant attrait de débuts dans le répertoire classique, le succès, toujours constant, de ses lundis populaires et de ses matinées du jeudi précédées de doctes conférences, la vogue énorme — énorme, je vous dis ! — de ses samedis, cinq heures, également commentés par les maîtres de la parole et de l'érudition. C'est, comme vous voyez, tout un monde de jeunesse et de littérature qui renaît à la vie. M. Ginisty caresse, dit-on, pour cet hiver, de vastes projets : le malin directeur ne pourrait-il en réaliser que la moitié, qu'il faudrait encore le féliciter hautement de sa belle activité. — Depuis son éclatant début avec *Jean-Marie*, M. André Theuriet, le doux chantre des forêts, abordait pour la troisième fois, la scène de l'Odéon. Il y avait fait jouer autrefois la *Maison des Deux Barbeaux*, adaptée par M. Henri Lyon, l'auteur de *Pour le Monde*, représenté naguère à l'Athénée. Cette fois, l'aimable académicien a élu pour collaborateur un de nos plus jeunes et plus avisés confrères, M. Georges Loiseau, qui a tiré quatre actes en bonne prose de son intéressant roman des *Maugars*. M. Georges Loiseau s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup d'art, joint à un grand respect pour le texte original. En vérité, il ne pouvait faire mieux. L'action commence aux

---

— Mme Sourdeval, Mme *Dehon*. — Mme Maugars, Mlle *Emma Bonnet*. — Marcelle, Mlle *Jane Rabuteau*. — La Bardine, Mlle *J. Fromant*. — Eulalie, Mlle *Legriss*. — Athénaïs Duvigneau, Mlle *Marie Marcilly*. — Césarine, Mlle *C. Fonteney*. — Laurence, Mlle *Vellini*. — Seconde Bardin, Mlle *Ch. Duran*. — Une servante, Mlle *J. Lainé*.

environs de Poitiers, au moment où, à Paris, Louis-Napoléon Bonaparte, le prince-président, songe à mettre la main sur la République, au moyen d'un hardi coup d'Etat, renouvelé du Brumaire de son oncle. M. Desroches, le maire de Saint-Clémentin, est un excellent républicain, mais un mari très malheureux : sa femme l'a jadis abandonné, lui laissant une fille, Thérèse, pour laquelle il n'a jamais marqué qu'une froideur raisonnée : bien que la naissance de l'enfant ait précédé la fugue de la mère, il se demande si Thérèse est bien sa fille. Le fait est que, ni lui, ni nous, braves spectateurs, nous n'en saurons jamais rien. M. Desroches n'est, d'ailleurs, favorisé d'aucune façon : n'a-t-il pas été dépouillé de son cher domaine de la Fénicardière par un usurier de l'endroit, Simon Maugars; celui-ci s'est grassement payé d'une vieille créance en faisant acheter la terre par un homme d'affaires, qui est simplement son homme de paille. Cet affreux Maugars, qui est aussi, en politique, l'ennemi juré de Desroches, a un fils, Etienne, aussi foncièrement honnête que son père est canaille... Etienne et Thérèse se rencontreront, et comme leurs ascendants se haïssent à mort, vous pouvez croire que, dès qu'ils se connaîtront réellement, — c'était prévu ! — ils s'aimeront pour la vie... C'est en vain que les sépare le Coup d'Etat, faisant de M. Desroches un exilé, et de Simon Maugars le nouveau maire de Saint-Clémentin. Etienne, qui refuse de s'associer à la fortune de son père, s'en va à Paris, où il vivra de « vache enragée ». Thérèse reste au village,

attendant le temps qu'il faudra celui à qui elle a donné son cœur. Enfin, après quatre ans d'Empire, qui ont ruiné Maugars, spéculant sur « la paix », et permis la rentrée en France de M. Desroches, les fiancés se retrouvent en présence, et bien que les auteurs aient négligé de nous le dire — c'est une mode de ne pas « finir » — nous ne doutons pas un instant qu'ils ne s'épousent et que, même, ils aient beaucoup d'enfants... Il est superflu, je pense, d'insister ici sur le peu de nouveauté d'un ouvrage construit, d'ailleurs, suivant les saines règles et les us antiques. C'est la pièce « vieux jeu », d'accord, mais ce n'est pas du tout la pièce ennuyeuse. On ne traversera, sans doute, pas tout Paris pour les *Maugars*, mais on les verra aussi sans déplaisir et « sans rancune aucune ». Les scènes entre le père et le fils demeurent émouvantes; les adieux de Desroches à sa fille ne manquent pas non plus d'une certaine grandeur. Ajoutons que le milieu : début du Second Empire, avec, à la cantonade, les sommations aux trois roulements de tambour, et aussi les modes masculines et féminimes d'il y a cinquante ans — il semble vraiment qu'elles soient beaucoup plus anciennes! — encadrent dignement l'affabulation. M. Janvier donne un extraordinaire relief à l'odieuse figure de Simon Maugars. Dans Etienne, M. Vargas montre une voix profonde et une belle tenue. Le rôle de M. Desroches est tout d'une pièce, sans laisser la moindre place à l'attendrissement. M. Dorival le joue comme il est écrit, peut-être même avec un peu plus de sécheresse qu'il ne convient.

Le personnage de Thérèse servait de rentrée dans la comédie à une jeune artiste, Mme de Hally, à peine aperçue à l'Opéra-Comique et aux Bouffes : elle dit juste, avec quelque lourdeur dans l'allure pour représenter une jeune fille de vingt ans. Notons encore, à l'actif de M. Siblot, la composition, très soignée, du vieux père Jacquet, un simple et court épisode destiné à nous donner la mesure de la dureté de cœur de Simon Maugars. — Les *Maugars* sont suivis de quelques représentations de l'*Arlésienne*, avec Mme Tessandier, dans le rôle de Rose Mamaï et l'orchestre de M. Colonne.

22 OCTOBRE.— Premières représentations de *Point de lendemain*, comédie en deux actes (d'après le conte de Vivant-Denon) de M. Paul Hervieu [1], et de *Brignol et sa fille*, comédie en trois actes de M. Alfred Capus [2].— D'écrivains tels que MM. Paul Hervieu et Alfred Capus, il ne faut assurément rien laisser perdre : n'était-elle pas heureuse, autant qu'aimable, l'idée de M. Paul Ginisty de nous donner, en la même soirée, la pièce du début du brillant académicien, l'auteur des *Tenailles* et de la *Course du Flambeau*, et aussi celle du triom-

---

1. DISTRIBUTION. — Damon. M. *Laumonier*. — Le marquis, M. *Daurillier*. — Le baron, M. *F. Céalis*. — Un va'et, M. *Synès*. — La baronne, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Une femme de chambre, Mlle *Ch. Duran*.

2. DISTRIBUTION. — Brignol. M. *Bouthors* (début). — Le commandant Brunet, M. *Coste*. — Valp erre, M. *Siblot*. — Carriard, M. *Janvier*. — Maurice Vernon, M. *Gaston Séverin* (début).— Un concierge, M. *Taldy*. — Cécile Brignol. Mlle *Piérat* (début). — Mme Brignol, Mlle *Emma Bonnet*. — Mme Valpierre, Mme *Dehon*. — Clémentine, Mlle *Maia*.

Dans *Brignol et sa fille*, donné avec la *Maison*, M. Albert Lambert, reprendra au commencement de décembre, le rôle de Brignol, aux lieu et place de M. Bouthors, très sérieusement malade.

phant auteur de la *Veine* — de la *Veine*, dont nous fêtions sympathiquement le lendemain la centième représentation ? *Point de lendemain* est, dans son origine, un conte charmant et léger de Vivant-Denon, qui fut dédié, en 1777, à la reine Marie-Antoinette, et que l'on attribua longtemps à Dorat. Grâce à M. Paul Hervieu, grâce au retentissement extrême que toute chose prend au théâtre, on avait, depuis quelques jours, beaucoup parlé de ce Vivant-Denon. Nul n'en parla mieux que notre regretté confrère Henry Fouquier. Denon s'était tiré sain et sauf de la Terreur et ayant « vécu », il fut des premiers émigrés qui se rallierent. Bonaparte l'emmena en Egypte où il se comporta en héros. C'est, raconte-t-on, pour forcer à se rendre une prude qui résistait, que Denon écrivit son conte exquis : *Point de lendemain*. Il y avait comme une humeur de soldat qui combat, triomphe et disparaît, dans ce titre exprimant l'idée d'une folie d'un jour, contre laquelle les femmes font métier de protester avec indignation, et qui, parfois, ont leur secrète pensée. « Ce conte, écrit pour une femme, — nous disait Henry Fouquier — je ne saurais conseiller à toutes les femmes de le lire. Il est de parfum libertin, mais il a aussi sa pointe de tendresse. Qui sait si Musset n'y pensa pas quand il écrivit le *Chandelier ?...* » Le fait est que l'aventure est assez semblable. C'est celle de certaine baronne, un peu folle, que son amant en titre, le marquis, a l'imprudence de faire reconduire à son mari, présentement en villégiature, par un jeune chevalier, Damon, destiné à « sauver les

apparences ». La dame a trouvé fort à son goût son gentil compagnon de voyage, et... le lui prouve délicieusement en une nuit passée au château — une nuit d'ailleurs « sans lendemain »... Damon repart au matin, brusquement congédié par le baron, et cordialement « remercié » par le marquis, qui, « sans en avoir jamais rien su », reprendra sa place dans un de ces excellents ménages à trois, si fréquents... au dix-huitième siècle. L'histoire est des plus lestes, M. Paul Hervieu a prouvé qu'il était possible de tout dire au théâtre en le disant avec esprit; je ne sais rien de plus délicat en ce genre que son adaptation à la scène du conte de Vivant-Denon en ces deux petits actes, finement écrits, qui furent joués, d'adord au Cercle de l'Epatant, il y a une douzaine d'années, puis, dans le salon de Mme Madeleine Lemaire, où ils eurent l'honneur d'être interprétés par Mlle Bartet et M. Le Bargy. Sans pouvoir en aucune façon être comparés à leurs illustres devanciers, Mlle Mitzy-Dalti et M. Laumonier ont rendu sous la poudre, avec la meilleure volonté du monde, la scabreuse petite pièce; ils y mettent du zèle et du goût : ne leur demandons pas plus qu'ils ne peuvent nous donner... Le 23 novembre 1894, entre deux représentations de *Madame Sans-Gêne*, alors en plein succès, les directeurs du Vaudeville, MM. Albert Carré et Porel, offraient à leurs abonnés le fin régal d'une comédie inédite, signée d'un nom encore inconnu au théâtre. *Brignol et sa fille* marquait le début, plein de superbes promesses, d'un spirituel et verveux journaliste dont nous avions

plus d'une fois goûté les joyeuses et ironiques fantaisies, d'un remarquable écrivain qui, dans trois romans de mœurs contemporaines, *Faux départ*, *Qui perd gagne* et *Années d'apprentissage*, avait montré de rares qualités d'observation et de style. On sait ce qu'est devenu depuis lors M. Alfred Capus, que se disputent aujourd'hui tous les directeurs de nos scènes parisiennes. « Lorsqu'en province on est criblé de dettes, nous dit M. Capus, on est obligé de venir à Paris, où c'est un hasard quand on ne doit pas à son propriétaire un terme ou deux ». C'est ce qu'a fait Brignol, avocat consultant sans clients, et lanceur d'affaires problématiques, à qui son beau-frère, honorable et rigide magistrat de Poitiers, reproche en vain sa conduite qui frise l'escroquerie. Si Brignol n'est pas tout à fait un filou, c'est tout au moins un inconscient. A côté de ce Mercadet au petit pied, M. Capus a placé la délicieuse figure de sa fille, Cécile, qui, croyant en son père qu'elle adore, a fini par prendre en philosophe cette vie de misère, où chaque coup de sonnette annonce, en la maison aux abois, la visite d'un nouveau créancier. Que répondra-t-on, par exemple, au commandant Brunet, un type admirable, pris sur le vif, d'incorrigible joueur de baccara, — quand celui-ci viendra lui réclamer les trente mille francs qu'il lui a confiés, et qui, depuis longtemps, se sont évanouis en une jolie fumée? Comment échappera-t-il à une légitime accusation d'abus de confiance?... Par un pur miracle : le commandant possède un neveu qui a cent mille livres de rentes, s'il vous plaît : il

s'éprend subitement de la chasteté de Mlle Cécile et demande la main de la jeune fille qu'il avait eu, tout d'abord, la fâcheuse idée de vouloir séduire... Brignol est sauvé! Il y a une providence pour les aventuriers... N'est-ce donc que cela? me direz-vous, après avoir parcouru d'un regard cette sèche analyse de la pièce de M. Capus, où l'action par elle-même a si peu de consistance. Oui, ce n'est que cela; mais cela est charmant, charmant de vérité et de justesse, et, ce qui est rare, pas amer le moins du monde. Un ironiste gai, tel est M. Alfred Capus Savez-vous qu'il est touché de main de maître le portrait de ce Brignol qui, sans position et sans le sou, empruntant à tous et ne rendant jamais, vit d'expédients, croit à son étoile, attend que sonne son heure — l'heure de la « veine » — et se tire toujours d'affaire : la preuve en est dans l'heureux dénouement de l'anecdote que nous conte si joliment M. Alfred Capus en ses trois actes bourrés d'esprit et de mots de situation. De voix mordante et avec beaucoup d'aisance, M. Bouthors nous avait vivement plu, au Conservatoire, dans une scène amusante et bien choisie du *Mercadet* de Balzac. C'est, toutes proportions gardées, dans le Mercadet de M. Capus, ce faiseur si essentiellement moderne, où il a fait preuve d'adresse et d'intelligence, que débutait heureusement M. Bouthors. A cette même journée du Conservatoire, le premier prix des femmes était allé à Mlle Piérat (la fille d'une comédienne de talent) qui, toute jeune, à quinze ans, concourait, pour la première fois, dans une scène pathéti-

que du *Mariage de Victorine.* Mlle Piérat, qui a déjà une action incontestable sur le public, a montré, dans la Cécile de M. Capus, des qualités de premier ordre, d'autant plus remarquables qu'elles semblent lui venir d'un don naturel et d'une instinctive compréhension du théâtre. C'est un tempérament. M. Coste, très amusant sous les traits du commandant Brunet, M. Séverin, débutant sous ceux de Maurice Vernot, MM. Siblot, Janvier, Mlle Emma Bonnet prêtent le concours de leur talent aux autres personnages de *Brignol et sa fille* Encore une fois — ce Capus a toutes les veines ! — l'auteur a été bien joué par tous.

26 octobre. — Pour le premier de ses samedis dramatiques et littéraires de la saison on donne, avec la toute charmante Mlle Piérat, la *Galathée* de Mme de Genlis. La pièce date de 1775. C'est une comédie des plus curieuses et, parfois, des plus hardies, surtout quand on pense à l'époque où elle fut écrite. Galathée, la statue de Pygmalion, animée par les dieux, vit depuis vingt-quatre heures seulement. Elle ne sait rien de l'existence et découvre peu à peu la vieillesse, la maladie, l'esclavage, la mort. Et elle aurait horreur du jour qu'elle a reçu, si l'Espérance n'apparaissait, lui disant qu'elle aide à supporter tous les maux. Cela est infiniment gracieux. Ce qui surprend, c'est le petit « couplet » sur l'inégalité entre les hommes, quand on se reporte à la date : 1775, Mme de Genlis presque révolutionnaire ! La chose est piquante. — Ajoutons que la causerie était faite par M. Bernardin, et qu'une importante musique de scène

avait été composée pour la circonstance par M. Th. Mathieu.

31 OCTOBRE. — Avec *Britannicus*, précédé d'une conférence de M. Bernardin, on donne en matinée *France*! pièce en un acte en vers, de M. A. Picot.

9 NOVEMBRE. — Au « cinq heures » d'aujourd'hui, causerie de M. George Vanor sur Henri Heine, suivie de récitations par les artistes du théâtre.

23 NOVEMBRE. — Le cinquième samedi littéraire, consacré aux belles adaptations musicales de M. Francis Thomé, était particulièrement intéressant. Une salle archicomble a fort applaudi M. Brémont, dans sa conférence et dans sa belle et large interprétation, et non moins fêté les excellents artistes de l'Odéon, Mlles Franquet, Marcilly, Rabuteau, Piérat, MM. Vargas et Dauvillier. A la fin de cette superbe séance une ovation enthousiaste a été faite à M. Francis Thomé qui, comme on le sait, est le créateur de ce genre nouveau : l'adaptation musicale.

27 NOVEMBRE. — Première représentation de *Hors la loi*, pièce en un acte, en vers, de M. Lucien-Victor Meunier [1], et de la *Maison*, pièce en trois actes de M. Georges Mitchell [2]. — La « maison » est celle que, par son rude travail et son incessante activité de près de cinquante ans, a

1. DISTRIBUTION. — Condorcet, M. *Rameau*. — Marcos, M. *Decœur*. — Mme Vernet, Mlle *Jeanne Even*.

2. DISTRIBUTION. — Claude Bonardon, M. *Chelles*. — Prosper Parjolier, M. *Darras*. — Martin Egalisse, M. *Siblot*. — Justin, M. *E. Céalis*. — Jacques Marru, M. *Laguiche*. — Le facteur, M. *Synès*. — Petit Claude, *Le petit Lolliot*. — Marianne Bonardon, Mlle *Berthe Bady*. — Mamette, Mme *Dehon*. — Christiane, Mlle *Martineau*. — Augustine, Mlle *Duran*.

faite riche et florissante Claude Bonardon, armateur au Havre. Bonardon a marié son fils à Marianne, la fille de son premier et fidèle employé Prosper Parjolier, et de cette union, resserrant encore, si c'est possible, les solides liens d'amitié entre le dur patron et son vieux et dévoué collaborateur, sont nés deux enfants, Chistiane et Claude, qui, le père — un rude chenapan, du reste — le père étant mort, sont, avec Marianne, également adulée des deux vieillards, la joie des deux grands-pères. Quand on a dit « les petits », on a tout dit, dans la « maison », que Bonardon laissera à son cher Claude — il importe que demeure le nom qu'il a créé — pendant qu'il constituera à sa chère Chistiane la grosse dot qui fera d'elle l'un des meilleurs partis de la ville du Havre. Ces gens-là sont trop heureux : on pressent la tuile dont va s'écrouler leur bonheur... Elle tombe, en effet, la fâcheuse tuile, par la simple arrivée du facteur matinal, au moment où tous s'apprêtent, un beau dimanche de Pâques, à aller déjeuner en famille chez le grand-père Parjolier pour y fêter joyeusement le retour de voyage du grand-père Bonardon. Une lettre venant du Brésil et portant la suscription de la vieille servante Mamette « qui ne sait pas lire » est lue... par qui ?... par Bonardon lui-même. Elle est signée du nom de Rémy, un commis de la « maison » expatrié depuis douze ans, et contient les suprêmes adieux d'un mourant à son adorée Marianne et à « son cher enfant ». Et voilà que, subitement, s'en vont à vau l'eau les beaux projets de Bonardon ! Ainsi, sa bru avait un amant.

et l'un de ses enfants n'est pas l'enfant de son fils; mais lequel?... cruelle énigme, comme on dit au Théâtre-Français. « Lequel? » demande le chef de la « maison », bien déterminé à ne pas laisser usurper par l'intrus, par le bâtard, par l'enfant adultérin, la place de l'enfant légitime. « Lequel? répond Marianne, je ne vous le dirai jamais. Tous les deux ne sont-ils pas égaux dans mon cœur? » La réponse est belle, et digne d'une mère... Cependant Bonardon poursuit seul la douloureuse enquête, et arrive à son but : il découvre, au moyen d'inductions et de déductions, que l'enfant de Rémy, c'est Claude, que celui de son fils est Christiane. La mère ne résiste pas, d'ailleurs : elle laissera Christiane à son grand-père; elle enverra Claude au Brésil, où son parrain le réclame, et vivra seule à Paris, avec son père, qui offre sa démission à son patron. Et puisque celui-ci le veut ainsi, les pauvres petits seront séparés. Eh bien, non! ils ne le seront pas! Et dès le début de la pièce, nous avons tous pensé que le grand-père les aimait trop profondément « tous les deux » pour ne pas leur ouvrir ses bras à « tous les deux ». Et le rideau baisse sur un tableau familial, où nous voyons Marianne, pardonnée, aux genoux de Bonardon, embrassé sur chaque joue par Claude et par Christiane; Parjolier lui-même retournera à son bureau, et la « maison » prospérera comme devant... Voilà bien des histoires! pense le public, pour en arriver à ce dénouement, à la Berquin, qu'on voyait trop bien venir depuis le commencement de la pièce. Le manque d'imprévu : voilà le

principal défaut de l'œuvre scénique de M. Georges Mitchell, très bien faite, sans doute, mais trop longue en ses développements tant soit peu vulgaires, en ses préparations quelque peu puériles. Telle qu'elle est, elle a produit de l'émotion, et nous avons vu fonctionner très activement la « pompe aux larmes ». Le jeu des acteurs a été pour beaucoup dans ce déploiement de mouchoirs. M. Chelles a très remarquablement joué le rôle de Claude Bonardon, sorte de bourru bienfaisant qui ne pouvait manquer d'avoir beaucoup d'action sur le public. Avec une rare simplicité, M. Darras lui donnait, dans Prosper Parjolier, une très touchante réplique. Avec peu de moyens, mais avec une véritable originalité, Mlle Berthe Bady, la Fantine des *Misérables*, a fait, dans Marianne, un excellent début au Second-Théâtre-Français. La scène de la lettre — la lettre de Rémy — fut rendue de façon très pathétique, et ses pleurs eurent une force communicative; nous ne la « voyons » pas, à dire vrai, dans Hermione, mais nous l'avons très sincèrement applaudie dans ce rôle de jeune mère coupable et larmoyante. — La *Maison* se précédait d'un acte en vers, de notre confrère M. Lucien-Victor Meunier, *Hors la loi*, qui nous montre Condorcet, un Condorcet un peu fantaisiste, qu'une brave femme a recueilli chez elle, au risque d'être envoyée à la guillotine, aux termes d'un récent décret de la Convention ; dévouement sublime qu'ignore l'auteur des *Progrès de l'esprit humain*. Une noble scène d'apaisement entre le girondin Condorcet et le montagnard Marcos: c'est

là que réside l'intérêt de cette pièce sans action — sans action aucune — qu'ont jouée lentement, trop lentement, le si intelligent Paul Rameau et le jeune Decœur.

30 NOVEMBRE. — Au « cinq heures » d'aujourd'hui, causerie de M. Rabière. Les poèmes de M. Paul Bourget. Récitations par les artistes. *Soirs d'été*, musique de M. Widor, chantés par Mlle Mathieu d'Ancy.

14 DÉCEMBRE. — Cinq heures. Dernière causerie d'Henry Fouquier: Alfred de Musset. La *Nuit de Mai*, dite par M. Vargas et Mme de Hally, avec musique de M. Francis Thomé. Récitations par Mmes Yvonne Garrick, Piérat, Jane Rabuteau, Marcilly, Maille et M. Paul Rameau.

21 DÉCEMBRE. — Cinq heures, causerie de MM. Julien Tiersot, Noëls français, auditions par M. Coste, Mmes de Hally, Marie Marcilly, Rabuteau, Maille, Berthelon-Mauvernay et Jane Kesly. *Prologue de la Crèche*, mystère populaire franccomtois interprété par M. Coste (un berger) et Mme de Hally (un ange).

28 DÉCEMBRE. — M. Léo Claretie fait au « cinq heures » de ce jour la causerie sur Alfred de Musset que devait faire le regretté Henry Fouquier. Deuxième audition de la *Nuit de Mai*, musique de M. Francis Thomé.

28 DÉCEMBRE. — Première représentation de *M. et Mme Dugazon*, comédie dramatique en quatre actes de M. Jacques Normand [1]. — C'est en

1. DISTRIBUTION. — Dugazon, M. *Dorival*. — Elleviou, M. *Coste*. — Carmontelle, M. *Darras*. — Georges de Cénozan, M. *Laumonier*. —

1776 qu'il faut placer le mariage d'une remarquable chanteuse de la Comédie-Italienne, Mlle Rose Lefèvre, avec un artiste de talent, Dugazon, qui jouait alors les valets à la Comédie-Française. Loin d'être heureuse, cette union donna naissance à des incidents qui dégénérèrent promptement en scandales. Quelles furent les premières causes de cette mésintelligence ? Faut-il l'attribuer à la légèreté de la femme, ou aux écarts de caractère du mari ? Peut-être les torts furent-ils partagés. Toujours est-il qu'au bout de peu de temps les deux époux se séparèrent, et qu'à l'époque de la Révolution, la loi leur en donnant la faculté, ils firent prononcer leur divorce Mme Dugazon continuant — comme aujourd'hui Mme Rose Caron, Mme Simon-Girard — à porter le nom de son mari, sous lequel elle était déjà connue et qu'elle rendit célèbre, au point de créer dans la suite l'appellation au théâtre d'un emploi caractéristique. On dit « jouer les Dugazon », comme on dit chanter les « Falcon », prendre « les Laruette » ou « les Trial ». M. Jacques Normand a cru devoir reculer de quelques années la date du divorce de M. et Mme Dugazon. Il nous montre le ménage des deux artistes, troublé d'abord par les frasques du mari, poussant le sans-gêne jusqu'à imposer à

Fleury, M. *Daumerie*. — Alexandre Duval, M. *Caillard*. — Aristide, M. *Ch. Germain*. — D'Alville, M. *Bertheaux*. — Pierre, M. *Buzzini*. — Chevalier de Kergoët, M. *Synès*. — Un Valet, M. *Berger*. — Drouin, M. *Baudry*. — Mme Dugazon, Mlle *Maria Legault*. — Vestris, Mlle *Marguerite Caron*. — Julie Candeille, Mlle *Jeanne Kesly*. — Laulaire, Mlle *Yvonne Garrick*. — Contat, Mlle *J. Béryl*. — Nanette, Mlle *J. Fromant*. — Devienne, Mlle *Leyriss*. — La petite Mars, Mlle *Martineau*. — Estelle, Mlle *Vellini*, — Une Officieuse, Mlle *J, Lainé*.

sa femme la présence de sa petite amie Lanlaire — encore un nom tombé dans le domaine public! — puis, par les inconséquences de Mme Dugazon, compatissant à l'amour que lui a voué un jeune émigré, retour de Londres, le comte de Cénozan. Les assiduités du ci-devant sont bien faites pour exciter la jalousie de Dugazon. Un duel est décidé qui flatte singulièrement la vanité du comédien. Mais, sur ces entrefaites, notre émigré, traqué par la police républicaine, est arrêté chez Dugazon qui — tout le monde le croit — s'est vengé du galant en le dénonçant. Il n'en est rien pourtant... La preuve en est que c'est lui-même qui le sauvera des griffes des argousins. Le trait est noble, et la situation est curieuse de cet homme devant la vie à celui qui la lui veut ôter... Sur un sujet un peu mince, M. Jacques Normand a écrit, avec infiniment d'adresse scénique et de goût littéraire, une aimable pièce anecdotique qui nous a valu une résurrection des plus piquantes du Paris théâtral au début du Directoire. Et l'on a fort applaudi, au premier acte, le frais tableau du Déjeuner à la campagne, offert à ses camarades par le comédien Fleury; puis la Soirée littéraire chez Julie Candeille, où, sous les traits d'Elleviou, M. Coste chante délicieusement *Femme sensible*, de Méhul. Le décor du quatrième acte, fort ingénieusement planté, représente le foyer du théâtre Feydeau, d'où Dugazon passe sur la scène et tient tête à l'orage, refusant, au risque de se faire massacrer par le public, de chanter le *Réveil du Peuple*... M. Dorival mettait tout son jeune talent au service

de ce rôle « en partie double », et réussissait dans une tâche qui ne laissait pas d'être fort malaisée. Mlle Maria Legault personnifiait de façon très sympathique la célèbre Mme Dugazon. Mme Dugazon avait, à l'époque où M. Jacques situe sa comédie, tout ce qn'il fallait pour être adulée, fêtée par une foule d'adorateurs. Jeune, belle, sémillante, pleine de grâce et d'esprit, entourée de l'auréole d'un talent qui s'affirmait chaque jour avec plus d'autorité, son succès était grand, non seulement devant le public, mais auprès des hommes à la mode. Et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est que son mari lui-même se faisait en quelque sorte le porte-voix des... légèretés de sa femme, et s'en allait racontant, moitié plaisant, moitié colère, les détails de ses infortunes conjugales. Ce qui faisait dire à Sophie Arnould, toujours prête à lancer un mot : « Cet homme est bien inconséquent : il peut penser de sa femme tout ce qu'il voudra, mais il ne faut pas en dégoûter les autres... »

Avec la pièce de M. Jacques Normand, l'année se termine sur une série de représentations du *Mariage de Figaro* (entr'actes de Mozart) et d'*Athalie* (musique de Mendelssohn) avec le concours de l'orchestre Colonne. Dans le *Mariage de Figaro*, Mlle Yvonne Garrick joue Chérubin ; Mlle Marguerite Caron fait la Comtesse. Avec *Athalie*, curieusement interprétée par Mlle Tessandier, on donne, en l'honneur de l'anniversaire de Racine, un à-propos en un acte, en vers, de M. Francklin, intitulé *Au Crépuscule*. C'est une scène à trois personnages : Racine, la Muse, Lancelot. L'auteur nous montre

le futur poète, rêvant au son d'un lointain angélus, à la nuit tombante, dans la solitude de Port-Royal-des-Champs et parcourant d'avance sa carrière, dont la Muse, debout derrière lui, lui indique les étapes brillantes. Ce dialogue terminé, Lancelot vient dire à son élève qu'il est l'heure de dîner. Les vers de M. Francklin avaient du souffle et de l'harmonie ; ils étaient bien dits par M[lle] Maille (la Muse) et M. Laumonier (Racine). M. Duparc faisait Lancelot.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Château historique, comédie	3	»	104
Le Passé de Monsieur, comédie	1	»	89
Phèdre, tragédie	5	»	1
Crispin, rival de son maître, comédie	1	»	1
L'Avocat Pathelin, comédie	1	»	2
Un Monsieur et une Dame, comédie	1	»	3
La Conversion de Tabarin, com. en vers	1	»	2
Sganarelle, comédie en vers	1	»	1
**Le Secret de Molière*, comédie en vers	1	17 janv.	2
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	1
Les Femmes savantes, comédie en vers	5	»	3
Le Cid, tragédie	5	»	2
Les Plaideurs, comédie	3	»	2
La Partie de chasse de Henri IV, com.	3	»	3
La Pupille, comédie	1	»	1
**La Dormeuse*, pièce	2 tabl.	9 févr.	2
Arlequin, procureur, comédie	1	14 févr.	3
Psyché, tragi-comédie	5	14 févr.	3
**Appartement à louer*, comédie	1	26 févr.	62
**L'Ile enchantée*, comédie en vers	1	28 févr.	3
L'Etourdi, comédie en vers	5	»	3
**Le Conseiller rapporteur*, comédie	3	14 mars	3
**L'Epreuve réciproque*, comédie	1	9 mars	3
**Le Bois*, comédie en vers	1	21 mars	5
**Misanthropie et repentir*, drame	5	28 mars	3

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
***Ulysse,** tragédie	3 a. 1 pr.	11 avril	5
***Pour l'amour,** drame	4	17 avril	14
***Ma Fée,** comédie	4	4 mai	31
***Corneille et Lulli,** à-propos en vers	1	6 juin	1
Horace, tragédie	5	»	2
Le Menteur, comédie	5	»	2
Colinette, comédie	4	7 juin	23
***Madame de la Pommeraye,** comédie	3 tabl.	17 juin	4
***Les Maugars,** pièce	4	»	18
***Fausse route,** comédie	1	»	22
L'Arlésienne, pièce	5	»	9
Britannicus, tragédie	5	»	2
***Point de lendemain,** comédie	2	22 octob.	37
***Brignol et sa fille,** comédie	3	22 octob.	50
La suite d'un bal masqué, comédie	1	»	37
Andromaque, tragédie	5	»	2
***Galathée,** comédie	1	26 octob.	2
France! pièce en vers	1	31 octob.	
***La Maison,** pièce	3	27 nov.	25
***Hors la loi,** pièce en vers	1	27 nov.	13
L'Ecole des Mères, comédie	3	28 nov.	10
Les deux Gentilshommes de Vérone, com.	1	»	1
Le Barbier de Séville, comédie	4	»	4
Le Mariage de Figaro, comédie	5	»	4
La Gageure imprévue, comédie	1	»	3
Athalie, tragédie	5	»	2
***Au Crépuscule,** à-propos en vers	1	»	1
***M. et Mme Dugazon,** comédie dramatique	4	28 déc.	
La Nuit de Mai, scène	»	»	

THÉATRE DU GYMNASE[1]

Le *Domaine*, de M. Lucien Besnard, les *Amants de Sazy*, de M. Romain Coolus, *20.000 âmes*, de M. Franc-Nohain, le *Prestige*, de M. Ambroise Janvier, *Manoune*, de Mme Jeanne Marni, et la *Bascule*, de M. Maurice Donnay : telles sont les six pièces nouvelles qui, avec des fortunes diverses, occupèrent l'affiche du Gymnase en l'année 1901.

Le 15 janvier, on avait joyeusement fêté la cinquantième représentation de la *Bourse ou la Vie*, de M. Alfred Capus. Le 14 février, on donnait la première représentation du *Domaine*, pièce en trois actes de M. Lucien Besnard[2]. — M. Lucien

1. — Directeur : M. Alphonse Franck ; secrétaire de la direction : M. Brun.

2. DISTRIBUTION. — Le duc de Marbois-Grandchamps, M. *Gémier*. — Comte Alfred de Marbois-Grandchamps, M. *G. Dubosc*. — François Javel, M. *Arquillière*. — L'abbé Renou, M. *Janvier*. — Guillaume Javel, M. *Courtès*. — Marquis Robert de Marbois-Grandchamps, M. *Frédal*. — M. de Pressilly, M. *Noizeux*. — Gravoine, M. *Gouget*. — De Choizelle, M. *Baudoin*. — Jean Blaise, M. *G. Dallen*. — Bazoche fils, M. *Marence*. — Bazoche père, M. *Séruzier*. — Le cardinal, M. *Jarrier*. Paul, M. *Dufresne*. — Mison, M. *Dujeu*. — Labry, M. *Daunis*. — Roujac, M. *Sicot*. — Cuvillier, M. *Verse*. — Barnabé, M. *Carpentier*. — Santhenay, M. *Damery*. — Pratz, M. *Darcy*. — Parcieux, M. *Taillard*.

Avec la prospérité renaissante, l'égoïsme est entré dans le cœur de tous et c'est la doctrine du « chacun pour soi » qui fait loi désormais. C'est ainsi que, le marquis Robert se présentant à la députation, c'est son concurrent, le socialiste Jean-Blaise, qui est élu. François Javel n'a-t-il pas, d'ailleurs, puissamment contribué à son élection? Et l'on cite de lui cette phrase colportée par le curé : « Choisis entre ton maître et ton égal », que ne lui pardonne pas le vieux duc. François a beau chercher à lui prouver qu'il a loyalement agi dans l'intérêt du pays, certes plus intelligemment représenté par le nommé Blaise que par un incapable comme Robert, le duc en fait une affaire de sentiment, et trouve que François paye de singulière façon les bienfaits qu'il a reçus de la famille ; il le chasse, au grand désespoir de sa fille Elisabeth, qui voit briser ainsi son rêve le plus cher ; les deux jeunes gens ne s'aimaient-ils pas depuis l'enfance, sans se l'être jamais dit, et tout le monde n'a-t-il pas vu tacitement conclu le mariage de la fille des preux et du hardi protagoniste des idées nouvelles? Mais, plus sombres que jamais s'écoulent les heures de cette néfaste journée, où le vieux duc a appris qu'une nouvelle hypothèque de Robert mettait en véritable péril le domaine de Louvillier, et où sa chère fille Elisabeth vient, avec une belle franchise de race, lui demander si, comme le bruit en a couru, il est vrai que François soit son bâtard... Infâme calomnie due à la haine de Robert. Ce dernier coup, inattendu, est terrible pour le vieillard qui n'a jamais failli à l'honneur ; il meurt

en maudissant son indigne fils !... Alors, tout se disloque et tout se brouille, et le dernier acte, médiocre, hélas ! ne nous montre plus que rixes entre les ouvriers de la ville et les gens du château, que longues et stériles querelles de famille où, refusant d'accepter les propositions du député Blaise et de François Javel, leur laissant le château, achèterait le reste du domaine pour en faire un bien communal. Robert refuse et finit par rudoyer sa sœur Elisabeth qui, elle, a accepté. Vous devinez qu'elle se séparera enfin de ses frères pour épouser François. Elisabeth, c'est Mlle Andrée Mégard qui, avec beaucoup de simplicité et de dignité, rend bien le type de la noble fille, préférée, du duc de Marbois-Grandchamps dont elle a les goûts élevés. François Javel, c'est Arquillière, revenu au Gymnase après une intéressante excursion au Grand Guignol, et donnant au personnage la vérité et la conviction la plus louable. La fin du second acte a été le triomphe de M. Gémier, qui a fait de la figure du vieux duc une remarquable création. Quelque raideur, peut-être voulue, et une singulière habitude au moment pathétique de parler les yeux fermés : tels sont les seuls reproches qu'on puisse lui adresser. A Mlle Rolly est dévolue la tâche d'égayer l'auditoire en des reparties « rosses » à jet d'esprit continu : elle s'en acquitte à merveille. Le brave Courtès prête son émotion communicative au père Guillaume. M. Dubosc a fait un type fort réussi du gentilhomme-chasseur, et M. Janvier riposte d'assez bonne façon aux quolibets, qui ne lui sont pas ménagés. Citons M. Frédal, dans le peu sympathique

marquis Robert; M. Gilbert Dalleu, sous les traits du député radical, et dans une distribution qui comprend une quarantaine de personnages, excusez-nous de ne pouvoir donner ici d'autres noms.

13 MARS. — Première représentation des *Amants de Sazy*, comédie en trois actes de M. Romain Coolus[1]. — On a vu parfois, souvent même, réussir une pièce sans esprit. Mais de l'esprit sans une pièce, autant, au théâtre, en emporte le vent!... C'est vous dire que, si les *Amants de Sazy* nous ont, ce soir, franchement diverti, ses jours, hélas, nous semblaient comptés. Nous ne concevions pas ce qu'on appelle « le grand public » en présence de cette « tranche de vie » en trois actes, découlant d'un postulat bien difficile à admettre, vous allez en juger par le simple récit de la fantaisiste et tant croustilleuse historiette... Santierne, un fort gentil garçon du reste, a galamment mangé les soixante mille livres de rente que lui avait laissés son père, avec une maîtresse adorable et adorée, Sazy; il lui reste, en tout et pour tout, sur les derniers louis qu'il emprunta, la somme de dix-sept francs trente... Que faire en cette triste occurrence? Il a l'idée de venir demander conseil à son

---

1. DISTRIBUTION. — Santierne, M. *Gémier*. — Des Bornettes, M. *J. Frédal*. — Gogeron, M. *Noizeux*. — Georges, M. *Lamothe*. — François, M. *Daunis*. — Sazy, Mlle *Andrée Mégard*. — Mme Salanzy, Mme *Samary*. — Manette, Mlle *Ryter*. — Fanny Talloire, Mlle *Dorziat*. — Jack, Mlle *Yvonne de Bray*.

Mlle Mégard, indisposée, fut momentanément remplacée par Mlle Dorziat. Mlle Yvonne de Bray céda, quelques jours, le rôle de Jack à Mlle Renée Leduc.

Les *Amants de Sazy* étaient accompagnés d'une comédie en un acte de M. Lucien Moche : l'*Arc-en-ciel*.

ancienne amie, qui joint à un esprit des plus pratiques une imagination des plus fécondes, et a toujours su conduire admirablement ses affaires. Actuellement, elle attelle à trois. Etant la maîtresse en titre du très riche financier Gogeron, elle tient en respect, pour l'avenir, le jeune vicomte Des Bornettes qu'elle dresse en « présomptif », et cela ne l'empêche nullement d'avoir pour « gigolo » un petit employé de commerce qu'elle établira patron de sa maison de pneus, en tapant d'une commandite de cent mille francs son seigneur et maître Gogeron. Santierne n'est pas d'un placement facile. Il n'a, de sa vie, fait œuvre de ses dix doigts, et se déclare absolument impropre au travail, qui lui est odieux. Pas même la ressource d'entrer dans le journalisme, où il a trop d'amis, par conséquent pas d'avenir... — « Tu as été trois ans mon amant, autant dire trois ans à mon service, lui dit Sazy, veux-tu maintenant être mon intendant, mon homme de compagnie ? » La proposition est originale : sa bizarrerie n'effraie pas Santierne, et le voilà installé dans la maison, aux appointements de vingt louis par mois, toujours, bien entendu, servis par Gogeron. C'est alors que subit un terrible échec la prétentieuse philosophie de Santierne, « ironiste sans envergure et bourgeois désaffecté » comme l'appelle Sazy. Il se découvre, en dépit qu'il en ait, jaloux, horriblement jaloux de son ancienne maîtresse, au point qu'une rupture deviendrait fatalement nécessaire, si Sazy se reprenant, elle aussi, à l'aimer, ne le disputait à sa femme de chambre Mariette, pour en faire le

vrai maître de la maison, d'accord en cela avec le malin Gogeron qui sait être le « plus heureux des trois ». Les *Amants de Sazy* eussent obtenu, j'en réponds, devant le public spécial des Escholiers, un succès fou. Au Gymnase — où es-tu, vieux théâtre de Madame ? — il est à craindre que, malgré l'étincellement — un peu cherché parfois — du dialogue ultra-moderne, le milieu et les détails de cette « immoralité en action » ne paraissent quelque peu choquants. Songez que c'est dans son lit — tel le petit lever du roi aux beaux temps de la Ruelle — c'est de son lit, dis-je, que, pendant tout le second acte, la séduisante Sazy reçoit tour à tour son vieux et son jeune amant, son futur et son ancien, voire même son petit frère Jack, se vautrant, après ces messieurs, sur les draps brodés de la cocotte... Grâce à l'inconduite de sa sœur, le petit bonhomme aura d'ailleurs une brillante éducation et deviendra un gentleman accompli. « Les voies du Seigneur sont impénétrables », dit la mère, enragée salutiste, qui refuse par pudeur les baisers de sa fille, mais non son argent...

De la pièce de M. Romain Coolus, il restera l'affirmation du talent, toujours croissant, de Mlle Andrée Mégard. Il était impossible de composer avec plus de charme et de sincérité, de nuancer avec plus de tact et d'intelligence le rôle, peu commode, de Sazy. M. Gémier était très bien, lui aussi, dans Santierne quand la perpétuelle attente du souffleur ne lui faisait point manquer ses effets... Parfaite interprétation, d'ailleurs, des

autres rôles confiés à MM. Frédal, Noizeux, Mmes Samary, Ryter et de Bray.

18 AVRIL. — Premières représentations de *20.000 âmes*, pièce en trois actes de M. Franc-Nohain [1], et de la *Joie du Talion*, pièce en un acte de MM. Ferdinand Bloch et Louis Schneider [2]. — Au Chat Noir d'autrefois, à la Boîte à Fursy d'aujourd'hui, personnifiée par des ombres; au Grand Guignol, interprétée par les excellents artistes de M. Max Maurey, la charge d'atelier qui, assez drôlement du reste, s'appelle *20.000 âmes*, eût obtenu, sans doute, un succès fou. Au Gymnase, il était à présumer qu'elle devait tomber à plat au bout de quelques soirs. Un acte primitivement donné chez Antoine, la *Grenouille et le Capucin*, repris, l'an dernier, au samedi des « auteurs gais », était le début à la scène de M. Franc-Nohain. En trois tableaux de blague outrancière, il a voulu, cette fois, nous montrer que dans une petite ville de province — vous rappelez-vous la *Petite Ville* du bon Picard ? — dans une ville de 20.000 âmes, par exemple, où les événements les plus futiles prennent tout de suite les proportions les plus grosses, il ne se passait rien, il ne se passait jamais rien. « Rien » semble, d'ailleurs, être la devise de cette pièce où il n'y a

---

1. DISTRIBUTION. — Jeunhomme, M. *Gemier*. — Calfa, M. *Arquillière*. — Bédu, M. *Janvier*. — Lanvornay, M. *J. Frédal*. — Gérôme, M. *Noizeux*. — Gilotte, M. *Gouget*. — Ramage, M. *Baudoin*. — Gubal, M. *Séruzier*. — Lambert, M. *Dujeu*. — Lerouge, M. *Verse*. — Le président du Tribunal, M. *Sicot*.

2. DISTRIBUTION. — Moreaux, M. *Arquillière*. — M. de Verdun, M. *Frédal*. — Valérie, Mlle *Jousset*. — Joséphine, Mlle *Berthet*.

ni pièce, ni action, ni intrigue, ni étude de caractères, ni quoi que ce soit qui puisse constituer une œuvre théâtrale. De ce que Mme Champenois marie sa fille à un jeune homme étranger à la localité, et de ce que, la veille de la cérémonie nuptiale, les braves agents de la police municipale stationnent sous les fenêtres du salon où se dansent les quadrilles, nos stupides indigènes concluent qu'il y a « quelque chose ». Une femme élégante, débarquée de Paris par l'express de 1 heure 52, est sans aucun doute la maîtresse du marié, venue pour faire un esclandre. Or, la personne en question n'est autre que la nouvelle préfète, et le trop zélé commissaire spécial qui l'arrête « avant qu'elle n'ait jeté le vitriol » ne commet là qu'une gaffe assez vulgaire dont il a tort de tant s'enorgueillir. Si nous ajoutons que les compères Ramage et Bédu s'essayant à « plaquer » leurs femmes et à « se semer » réciproquement pour aller finir la soirée chez Mathilde constituent la principale plaisanterie du premier acte; qu'à l'acte suivant la chose la plus drôle (encore n'est-elle drôle qu'après réflexion!) nous paraît être de faire jouer « au trou », en pleine église, une préfète, un anarchiste et une jeune fille ingénue; qu'enfin le dernier acte s'emploie tout entier à nous montrer le commissaire spécial attendant fièrement l'honneur d'être giflé « à la musique » par le préfet en personne, nous vous aurons donné l'essence de cette fantaisie, beaucoup moins comique, assurément, qu'elle ne voulait l'être. Notons que Gémier a bien curieusement dessiné le type de l'anarchiste — ce pré-

cieux anarchiste qui « fait carrière » avec son meilleur protecteur, le commissaire spécial, — et que Mlle Mylo d'Arcylle est, vraiment, une préfète fort piquante. Puis, passons... La soirée avait très gaiement commencé par une amusante petite comédie de MM. Ferdinand Bloch et Louis Schneider : *la Joie du Talion*. M. Moreaux a reçu une lettre anonyme qu'il regarde d'abord comme une mauvaise plaisanterie : « Votre femme vous trompe; depuis quatre mois, elle est la maîtresse de M. de Verdun, qui la reçoit à cinq heures en sa garçonnière, 178, rue Marbeuf. Signé : « Un ami ». M. Moreaux n'en veut rien croire; mais il fait, quand même, appeler sa femme, qui, à toutes ses questions, lui répond aussi franchement que doucement : « Oui, mon ami! » Et comme M. de Verdun se présente, il veut bien l'informer très correctement, lui aussi, de la décision qu'il a prise : « Je vais divorcer; vous allez épouser Mme Moreaux... Ne me remerciez pas... Je ne réclamerai comme compensation qu'une place à votre foyer... Vous dites que vous avez besoin de consulter votre mère... L'avez-vous donc consultée quand vous avez fait à Mme Moreaux l'honneur de la prendre pour maîtresse?... Mme Moreaux a, d'ailleurs, une éducation parfaite, elle est peintre, musicienne; c'est une honnête femme : que pouvez-vous souhaiter de mieux?... Vous viendrez la prendre demain pour la conduire chez votre avoué : n'y manquez pas... Préféreriez-vous donc vous battre? J'ai déjà tué deux adversaires... » M. de Verdun se retire, filant doux; le mari le salue, en lui

annonçant qu'à partir de cet instant « il est de la maison ». — « Ah ! mon ami, s'écrie la femme abasourdie, quelle dure leçon de bonté vous m'avez donnée-là ! Et comme j'ai eu tort de vous tromper !... Je ne vous ai jamais tant aimé »... — « Patience, réplique le mari, moi aussi, j'aurai une garçonnière »... C'est l'acte rosse, de très fine ironie. On a vivement applaudi les auteurs, MM. Ferdinand Bloch et Louis Schneider, et aussi leurs excellents interprètes : M. Arquillière, M. Frédal, Mlle Jousset.

M. Franc-Nohain commença par supprimer, comme inutile, le troisième acte de *20.000 âmes ;* mais cette amputation ne suffit pas, il fallut retirer de l'affiche la pièce toute entière, et dès le 6 mai, on reprenait les *Surprises du divorce*, une des meilleures comédies du répertoire comique d'Alex. Bisson, à coup sûr une des plus amusantes. C'était une excellente idée de remettre à la scène cette pièce un peu abandonnée depuis la mort du pauvre Jolly, qui avait créé le rôle de Duval avec une incomparable maîtrise. Mais quoi, fallait-il donc renoncer à jouer les *Surprises du divorce* tant que Jolly serait mort ? Hélas ! au théâtre, c'est comme à la guerre, il y a toujours un soldat pour en remplacer un autre ! Cette fois, le soldat est un héros, le héros Galipaux, qui a joué Duval d'autre manière que son prédécesseur, mais avec beaucoup d'entrain et de gaieté. La pièce, qui faisait grand effet, retrouvait les rires d'autrefois. A côté de Galipaux, on devait citer Mlle Ryter, tout à fait charmante, et Noizeux, excellent comédien, ne laissait pas trop regretter Boisselot... Ceci est un grand éloge.

21 MAI. — Première représentation du *Prestige*, comédie en trois actes de M. Ambroise Janvier [1]. — Tel est le « prestige » de l'art que Mlle Hélène Sterck, une de nos peintresses de brillant avenir, est accueillie à bras ouverts, elle et Georgette, son petit modèle montmartrois, chez la duchesse de Villeguérac, la dernière de nos grandes dames... Tel est le « prestige » de la politique, que Mme Bathérieux, la veuve fort collet-monté d'un ex-ministre du 16 mai, ne jure plus que par Morin, l'amant de sa fille, la comtesse de Guernay, depuis qu'elle sait ledit Morin en passe de devenir député, ministre peut-être. Tel est le « prestige » de la richesse que le monde pardonne toutes ses fredraines à l'opulente duchesse de Villeguérac; tel est le « prestige » du talent que l'on croit à la valeur de son protégé Martial Legru, l'un de nos plus jolis fruits secs de la composition musicale... Et l'on s'incline devant Mlle Hélène Sterck, comme devant M. Morin, comme devant la duchesse de Villeguérac et devant M. Martial Legru. Nous avons bien vu « l'idée » de M. Ambroise Janvier, mais nous n'avons pas vu « la pièce »... apparemment pour l'excellente raison

---

1. DISTRIBUTION. — Morin, M. *Gémier*. — Le comte de Guernay, M. *J. Frédal*. — Godendard, M. *Janvier*. — Legru, M. *Noizeux*. — Un reporter, M. *Gouget*. — Verpillon, M. *Seruzier*. — Un délégué, M. *Sicot*. — Un domestique, M. *Daunis*. — Hélène Sterck, Mlle *Andrée Mégard*. — Madame Bathérieux, Mme *Marie Samary*. — La duchesse de Villeguérac, Mme *Henriot*. — Georgette, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Jeanne de Guernay, Mlle *Ryter*. — Madame Beaugrin, Mlle *Roggers*. — Madame de Moirville, Mlle *Léry*. — Madame Jacob-Lubeck, Mlle *Muraour*. — Une dame, Mlle *M. Berthet*.

qu'elle n'existait pas. Aussi malgré le « prestige » qu'exerçait sur le public le nom de l'heureux auteur de *Marraine* et de *Mon Enfant*, la soirée ne fut-elle que de médiocre divertissement. Il y avait de l'esprit, oui, certes, mais de l'esprit légèrement éventé, parfois même un peu vieillot dans ces plaisanteries si souvent faites déjà sur les partis politiques et la lutte électorale. C'est, sans conteste, une figure très sympathique et qu'a fort joliment présentée Mlle Andrée Mégard, que celle de cette Hélène Sterck, assez généreuse pour laisser à Mme Jeanne de Guernay l'amant qu'elle lui prendrait si facilement en la personne de l'intelligent Morin, infiniment plus digne d'elle pourtant que l'insignifiant comte de Guernay... Mais, aussi peu fouillé qu'il nous apparut, le personnage ne pouvait contenir en lui l'intérêt de ces trois actes de trop sommaire psychologie. M. Gémier s'est fait bruyamment applaudir pour la vérité qu'il a mise à sa déclaration d'amour à la charmante peintresse. Mlle Mylo d'Arcylle donnait une élégante canaillerie au petit modèle montmartrois, chassée de chez la duchesse pour s'être fait bêtement pincer avec Legru dans un des fourrés de sa propriété de Seine-et-Marne. Legru, c'était M. Noizeux, toujours soigneux en chacune de ses compositions. Nommons encore M. Frédal, à qui échut le piteux rôle du comte de Guernay: M. Janvier, chargé de personnifier le garde-champêtre Godendard, toujours dévoué au gouvernement qui le paie; Mmes Marie Samary et Henriot, Mme Bathérieux et la duchesse de cette singulière aventure; Mlle Ryter, enfin, un

peu « gnangnan » ce nous semble, dans l'affolée comtesse de Guernay.

Pendant le mois de juin, la salle du Gymnase est louée à M[lle] Charlotte Wiehe, dont les représentations commencent par *l'Enfant prodigue* [1]. Ce fut, il y a deux ans, un véritable régal pour les amateurs de spectacles délicats que la reprise de *l'Enfant prodigue*, curieusement imaginée par les frères Milliaud pour inaugurer leur Théâtre lyrique de la Renaissance. On sait quelle pimpante musique a écrite M. André Wormser sur l'émouvant scénario de M. Michel Carré. On sait aussi avec quelle merveilleuse expression mimique — le grand art, ni plus ni moins — Félicia Mallet interprétait Pierrot fils. Les rôles des deux vieux étaient excellemment tenus par Marie Magnier, parfaite en maman Pierrot, et par M. Duquesne, d'une bonhomie charmante, dans le rôle autrefois créé par Courtès. M. Gouget était — il l'est d'ailleurs toujours — un très amusant baron, et il semblait impossible de se montrer plus gracieuse et plus spirituelle que M[lle] Diéterle sous les traits de cette petite « rosse » de Phrynette. Cet *Enfant prodigue*, que notre ami Eugène Larcher emprunta au Cercle funambulesque pour le monter aux Bouffes, où il obtint un si prodigieux succès, célèbre aujourd'hui son onzième anniversaire, et le célèbre très dignement. Le public du Gymnase a fait fête à

1. DISTRIBUTION. — Pierrot père, M. *Egidio Rossi*. — Le baron, M. *Gouget*. — Le nègre, M. *Vignaud*. — Pierrot fils, M[me] *Charlotte Wiehe*. — Maman Pierrot, M[me] *Bade*. — Phrynette, M[lle] *Simonet*.
Orchestre sous la direction de M. Henry Bérény.

Mme Charlotte Wiehe, la mignonne et intelligente étoile de Copenhague et des Capucines qui — sans aucune comparaison avec l'idéale Félicia Mallet — s'est montrée de jeunesse ravissante et de finesse exquise sous les traits du jeune Pierrot. Son succès a été très vif et très mérité. Et c'est justement aussi qu'on associait au triomphe de Mme Charlotte Wiehe le couple Pierrot, que personnifient noblement M. Egidio Rossi et Mme Eugénie Bade, et la très jolie Phrynette qu'est Mlle Simonet, aussi radieusement brune qu'était délicieusement blonde la gentille Diéterle.

Les représentations de Mme Charlotte Wiehe se continuaient avec le *Je ne sais quoi*, comédie en trois actes de MM. Francis de Croisset et Maurice de Waleffe [1]; puis, avec la *Main*, mimodrame en un acte, scénario et musique de M. H. Bérény [2], et l'*Homme aux Poupées*, conte mimé et chanté, scénario et musique de M. Henry Bérény [3]. Et grâce au talent de leur merveilleuse interprète, ces deux mimo-drames retrouvaient au Gymnase le succès qui les avaient accueillis sur la petite scène du Théâtre des Capucines. Ils étaient joués pour la

1. DISTRIBUTION. — Le marquis d'Evreux, M. *Le Gallo*. — Le comte d'Arleval, M. *André Hall*. — Bertrand, M. *Franck Morel*. — Jean, M. *Loberty*. — La marquise d'Evreux, Mme *Charlotte Wiehe*. — La comtesse d'Arleval, Mlle *Marguerite Gauthier*.

2. DISTRIBUTION. — Le cambrioleur, M. *Franck Morel*. — Le baron, M. *André Hall*. — Vivette, Mme *Charlotte Wiehe*.

3. DISTRIBUTION — Lui, M. *Franck Morel*. — Elle, Mme *Charlotte Wiehe*.

La *Main* et l'*Homme aux Poupées* étaient accompagnés d'une comédie en un acte de M. Gaston Polonnais, *Dans le Mouvement*, jouée par M. Frédal et Mlle Marguerite Gauthier, le sous-préfet et la sous-préfète.

dernière fois le 22 juin ; après quoi le théâtre fermait ses portes tout le reste de l'été.

27 SEPTEMBRE. — Réouverture : première représentation de *Manoune*, comédie en trois actes de Mme Jeanne Marni [1], et de *Hermance a de la*

1. DISTRIBUTION.— Fladeau, M. *Huguenet*.— Anders Arreboë, M. *Paul Plan*. — M. Chaisles, M. *Arquillère*. — Olivier Boron, M. *Marié de l'Isle*. — Lesourdat, M. *Coquet*. — Ternisien, M. *Gouget*. — Manoune, Mlle *Suzanne Desprès*. — Mme Chaisles, Mme *Marie Samary*. — Geneviève, Mlle *Lucienne Dauphin*. — Mme Fladeau, Mlle *Léonie Laporte*.— Mme Lesourdat, Mme *Henriette Andral*. — La religieuse, Mlle *Berthet*. — Mme Lombard, Mlle *Darley*. — Mme Charlemont, Mlle *Marsans*. — Mme Blanc, Mlle *Louise Stratsaert*. — La petite Germaine, *Petite R. Leduc*.

Aux lieu et place de M. Gémier, quittant le Gymnase pour prendre la direction de la Renaissance, M. Alphonse Franck s'était attaché le fin comédien Félix Huguenet, qui devenait directeur de la scène, en même temps qu'il devait tenir, comme artiste, les rôles de son emploi.

Au courant du mois d'octobre, Mme Jeanne Marni, l'auteur applaudi de *Manoune*, reçut la lettre suivante qui ne fut pas une de ses moindres satisfactions :

« Chère Madame,

« Je viens de voir *Manoune* et je ne résiste pas au désir de vous dire sur l'heure la joie que j'ai eue à vous applaudir.

« Manoune est une conception superbe, et une mère seule peut comprendre ce grand beau drame, fait de nature et d'art.

« Le dénouement voulu, amené, trouvé, est admirable, au moment où la voix grossissante de Manoune s'élève en *autorité* jusqu'à dire : « Tu ne sortiras pas... parce que je ne *veux* pas, je ne veux pas parce que je suis ta mère ! »

« J'ai eu l'âme remuée et je ne suis pas sûre de n'avoir pas jeté un cri...

« Et puis, la mère adoptive qui s'est *apprise*, malgré elle, à devenir mère, qui se fond à la fin, quelle douceur on emporte de cette dernière scène !

« Comme vous avez bien compris qu'il fallait alléger une telle intensité de situation par de l'esprit. Et il y a du vôtre *tout plein*.

« Le premier acte est la vie elle-même ; on est chez ces gens-là.

« Et puis, et puis, les détails ! Manoune disant à la jeune fille : T'as toujours été bien soignée par elle, rappelle-toi les belles petites robes de mousseline, la montre en or ! Est-ce assez servante venue de son village, assez peuple, assez observé !

« *Cette Manoune est intégrale*.

« Toute ma sympathie enthousiaste,

« Juliette ADAM ».

vertu, pièce en deux actes de MM. Claude Roland et André de Lorde. — Avec une acuité d'observation dont témoigne toute son œuvre, Mme Jeanne Marni nous a décrit un intérieur de petits bourgeois parisiens. Le mari, M. Chaisles, que rend à peu près impotent une douloureuse paralysie des jambes, expie cruellement, depuis dix ans, la faute qu'il a commise presque inconsciemment, lui, l'homme droit et loyal qu'il était. Poussé par un désir charnel qu'il ne s'explique pas encore aujourd'hui, il a violé sa bonne, alors une mineure : le crime dévoilé l'eût mené en cour d'assises. Mme Chaisles, en épouse dévouée, n'a rien laissé transpirer de ce drame intime ; elle a pardonné, mais de telle sorte qu'entre les perpétuels reproches de sa femme et la présence de son remords vivant — car on a gardé la bonne : c'est Manoune — le pauvre homme verrait venir la mort comme une délivrance. Les seules éclaircies de sa vie de martyr sont les échappées du couvent de sa fille Geneviève, jolie nature d'enfant, douce, caressante, expansive, adorant son père qu'elle « sent » malheureux, sans en savoir le motif, son père qui n'ose même pas l'embrasser devant sa femme... Mme Chaisles est, par excellence, la femme du devoir : sévère pour elle-même, elle n'admet, chez les autres, aucune défaillance. Ainsi nous la voyons sévèrement présider la séance du comité de l'Œuvre des Petites Faubouriennes, et formellement réclamer l'exclusion d'une de ses collègues : elle privera l'Œuvre des bienfaits d'une âme généreuse plutôt que de consentir à frayer avec une divorcée, dont

[redacted]

la réputation n'est point intacte. Le premier acte est une superbe exposition. Dix ans le séparent du second. M. Chaisles est mort, et nous retrouvons au bord de la mer, sur une plage quelconque de la Manche ou de l'Océan, Mme Chaisles, une mère toujours froide et rigide, Geneviève, dans tout l'épanouissement de ses vingt printemps, et Manoune, la servante dévouée à ses maîtresses, comme un bon chien fidèle. Ces dames ont pour voisin M. Olivier Boron, jeune littérateur de talent — puisqu'il est déjà décoré ! — que des amis ont présenté à Geneviève : d'où réciproque sympathie et amour naissant. Geneviève se plaît tout naturellement en compagnie du beau jeune homme, et va même jusqu'à s'y compromettre quelque peu aux yeux d'un monde méchamment potinier et toujours prêt à voir le mal. Manoune, qui ne cesse de veiller sur Geneviève et la « couve » chèrement, a vu le danger ; elle s'efforce d'en prévenir les consequences en priant le jeune homme de cesser ses assiduités. Olivier promet, et ne tient pas. Cela nous vaut une scène délicieuse, très nouvelle, exquisement originale... Il n'est pas libre, dit-il ; il se doit à une femme qui a protégé ses débuts littéraires et qui l'aime toujours ; devant Geneviève, elle se retirerait doucement, mais elle souffrirait... « Ne créez pas de la douleur ! », répond la jeune fille, qui a toujours présente à son souvenir la mélancolique et pitoyable image de son père. Et dût son cœur se briser, elle refusera d'être la femme d'Olivier. Le doux et pénible entretien est interrompu par l'arrivée des vilains

amis de la plage ; le scandale s'est accentué ; Mme Chaisles adresse à Geneviève les plus durs reproches ; elle ne croira même pas à la sincérité des adieux faits à Olivier... Lasse alors de voir sa tendresse méconnue et ses sentiments si mal interprétés, Geneviève se révolte, et puisque sa mère vient elle-même de lui rendre la liberté, sous prétexte qu'elle est majeure et peut agir à sa guise, — malgré les touchantes supplications de Manoune — elle quittera la maison et ira rejoindre Olivier, qui, lui, du moins, l'a comprise, et en qui elle trouvera l'affection depuis si longtemps cherchée. Mais, quand elle veut sortir, Manoune s'élance devant la porte et lui barre la route. — « Non ! s'écrie-t-elle, je ne veux pas que tu partes, et j'ai le droit de t'en empêcher, car tu es ma fille ! » Alors, alors seulement — vous avez touché du doigt le gros défaut de l'œuvre, pourtant si vigoureuse de Mme Jeanne Marni — alors, mais trop tard, s'éclaire la lanterne... Nous comprenons enfin, nous admirons même le caractère de Mme Chaisles : cette mère, qui nous semblait à tous si peu mère, s'était donné la tâche d'élever et d'éduquer comme sienne la fille de Manoune... cette Manoune que nous ne connaissons, vraiment, elle aussi, — toujours trop tard ! — qu'au troisième acte. Pendant vingt ans, sans laisser jamais deviner à sa fille qu'elle pouvait être autre chose que « sa bonne » elle a su garder le terrible secret... Ne faudrait-il pas, chère auteur et amie, que, pour nous intéresser véritablement à tous ces gens-là, nous connussions, nous autres spectateurs, le mo-

bile de leurs actions? C'est quelque chose, sans doute, qu'un beau coup de théâtre et qu'un poignant dénouement, mais n'est-il pas dangereux de ne pénétrer le caractère des personnages qu'au moment même où se baisse le rideau? Tout de concentration jusqu'à la finale explosion, le rôle de Manoune est joué par Mlle Suzanne Desprès avec la sobriété de moyens et la vérité d'accents qui sont le propre de son solide talent : rien de plus juste et de plus personnel que sa façon de graduer et de nuancer ses intonations. Toujours en progrès, Mlle Lucienne Dauphin s'est montrée très sincèrement touchante et d'une bien jolie émotion contenue sous les traits de Geneviève. Mme Marie Samary excelle à rendre les bourgeoises correctes et sévères : il faut la voir présider la séance — si admirablement prise sur le vif — du comité de l'Œuvre des Petites Faubouriennes, où se disputent de divertissante façon l'exubérante Mme Fladeau, toujours en opposition avec ses collègues, et l'assoiffée Mme Lesourdat. Mlle Laporte y est d'une fantaisie très cocasse, Mme Andral lui donne « rondement » la réplique. Les hommes ne font que passer dans cette pièce écrite — supérieurement écrite, du reste — par une femme. M. Marié de l'Isle, le frère de l'aimable chanteuse de l'Opéra-Comique, y débutait dans l'emploi des amoureux en jouant le rôle un peu veule d'Olivier Boron. Et MM. Huguenet, Arquillière et Paul Plan n'ont pu nous présenter que de très rapides silhouettes, M. Huguenet s'est d'ailleurs amplement dédommagé en donnant, à deux reprises, une tête des

plus comiques au Théophile d'*Hermance a de la vertu*, humoristique variation sur le thème un peu bien connu du *Plus heureux des trois*...

31 OCTOBRE. — Première représentation de la *Bascule*, comédie en quatre actes de M. Maurice Donnay [1]. — Après Jeanne Marni, Maurice Donnay : les hasards du théâtre se sont malicieusement plu à rapprocher, pour une fois, les deux fringants collaborateurs des *Dialogues d'une courtisane* : l'auteur d'*Amants* succédant, sur la scène du Gymnase, à l'auteur de *Manoune*, — cette *Manoune* qu'allait dernièrement applaudir le Président « avec sa dame », tout comme, dans la *Bascule,* il honore de sa présence protocolaire le succès de Rosine Bernier. Un très vif succès qui la consacre étoile de première grandeur et fait « rappliquer » tous les anciens amis de la gentille actrice. C'est ainsi qu'Hubert de Plouha qui, depuis cinq ans, n'a même pas donné de ses nouvelles, surgit du fond de sa province, non plus seulement ami comme autrefois, mais amoureux fou de la piquante créatrice de Sophie Arnould. Que voulez-vous : il

---

1. DISTRIBUTION. — Hubert de Plouha, M. *Félix Huguenet*. — Brucairolles, M. *Paul Plan*. — Paul Lorsay, M. *Le Gallo*. — Amédée de Jugan, M. *Noizeux*. — Massut, M. *Gouget*. — Chavresac, M. *Riche*. — Adrien, M. *Dax*. — Victor, M. *Vignaud*. — Rosine Bernier, Mlle *Jeanne Rolly*. — Marguerite de Plouha, Mlle *M. Ryter*. — Marthe de Jugan, Mlle *Gabrielle Dorziat*. — Louise Guerny, Mlle *Maggie Gauthier*. — Augustine, Mme *Henriette Androl*. — Une nourrice, Mlle *Berthet*. — Marie, Mlle *Lantelme*. — Marie-Louise, *la petite Félicie*. — Yvonne, *la petite Renée*. — Jane, *la petite Rosa*.

La *Bascule*, d'abord accompagnée de la *Cravate blanche* d'Edmond Gondinet, sera précédée du *Premier Modèle*, comédie en un acte de M. Alphonse Lemonnier, jouée par M. Gouget, Mmes Debacker, Berthet et Lantelme.

a reçu le coup de *poudre*! N'arrive-t-il pas, d'ailleurs, au bon moment, tout éperonné et botté, comme Louis XIV au Parlement? Rosine a justement besoin d'être brusquée. Sa devise est : « Un seul à la fois ! » Hubert a des chances pour être ce seul-là... Elle s'est pourtant juré de ne jamais prendre un homme marié, qui ne lui appartiendrait pas tout entier ; mais elle avoue son faible pour ce grand beau garçon, rigolo. Et puis, comme dit l'autre : « Où y a pas de gêne, y a pas de plaisir !... » Avec un franc et long baiser sur la bouche, appliqué de « lèvres » de maître.— « Voilà ce que je prends pour mon rhume! » nous dit-il en se retournant — le bel Hubert a enlevé d'assaut la conquête de Rosine. Il soupera donc avec elle le soir même. Il ne la quittera plus guère pendant les vingt-cinq jours que durera la cure de sa pauvre petite femme allant demander aux bienfaisantes eaux de Luxeuil le bébé que le ciel refuse à ses nobles efforts. Ah! qu'il est donc joli, spirituel et gai, et si parisien — du Donnay de derrière les fagots — le premier acte si vivant et si animé de la comédie de ce soir, où dans cette pimpante loge de Rosine, en proie au coiffeur et aux appels des régisseurs, nous voyons successivement, pendant l'entr'acte, défiler le jeune auteur, très épris, naturellement, de son exquise interprète, et le directeur du théâtre, donnant naïvement à l'auteur des idées de pièce ; on a reconnu Porel... Ah! comme, à la joie de nous tous, le rideau baissait alors sur les prémices d'un très gros succès ! Le second acte, où l'auteur a voulu établir le plus frappant con-

traste avec le milieu précédent, nous montre un tableau tout familial : celui de M. et Mme de Plouha en villégiature, à Saint-Lunaire, chez M. et Mme de Jugan, leurs beau frère et sœur, une maison remplie d'enfants... On s'y amuse si... simplement que cela en est effrayant... Mais, pour rien au monde, Hubert ne voudrait faire de peine à sa pauvre petite femme qu'il aime tendrement; c'est elle, la chérie, qui est pour le moment, en haut de la « bascule », tandis qu'il laisse piteusement en bas, en lui répondant par une lettre de congé, la fantaisiste Rosine, qui a tenté de le relancer en lui envoyant par dépèche, l'ordre d'aller la rejoindre en un château qu'elle possède dans les environs. Mais — c'est toujours le jeu de la bascule — à peine a-t-il rompu avec Rosine que, de nouveau, il s'est senti possédé par elle, cette maîtresse idéale... Elle a bien voulu pardonner, et a consenti à renouer... jusqu'au jour où, lasse de tant d'alertes, elle lui déclare net que c'est fini... Prête à écouter le jeune auteur qui, lui du moins, n'est pas marié, elle se débarrasse du tremblant Hubert en lui jouant le tour, un peu cruel, de l'enfermer chez elle le soir même où on l'attend dans sa famille pour un important dîner de contrat. A la recherche de son mari, invraisemblablement absent, la pauvre petite femme a failli mourir d'inquiétude. Il ne lui a, dit-il, — elle veut bien le croire ! — causé une émotion aussi violente que pour lui faire plus sûrement obtenir le résultat vainement attendu des eaux de Luxeuil. Jamais plus, d'ailleurs, il ne recommencera... Nous n'oserions, nous, sincè-

rement engager M. Maurice Donnay à recommencer une expérience qui pourrait, une autre fois, fâcheusement tourner à son désavantage. En faveur d'un étincelant premier acte, et aussi de tout l'esprit dépensé dans les suivants — l'esprit; toujours le même, puisque c'est celui de l'auteur qu'ont tour à tour, les divers personnages de la pièce — pardonnons-lui de nous avoir donné une agréable comédie, dénuée de la plus humble portée, dépourvue du plus mince intérêt, où les mots, quelque nombreux, quelque brillants qu'ils puissent être, ne sauraient parer à la nullité de l'action. C'est la très vieille histoire du fameux civet sans lièvre, de la sauce très savoureuse du joli vol-au-vent, où, totalement, hélas ! manque le poisson... Entre Mlle Jane Rolly, une très séduisante Rosine Bernier, et Mlle Ryter, une très charmante Marguerite de Plouha, M. Huguenet, aussi merveilleux comédien que vous le connaissez, est un bien amusant « bascular ». M. Le Gallo est gentil, sous les traits du jeune auteur sentimental ; M. Paul Plan dit fort comiquement le bout de rôle du directeur, donneur de conseils ; M. Noizeux personnifie à souhait le sage Philinte qu'est Amédée de Jugan. Et la pièce a été luxueusement montée — comme pour le grand succès que nous souhaitions amicalement à M. Maurice Donnay... et qui se prolongera, du reste, jusqu'à la fin de cette année, résumée dans le tableau suivant :

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Bourse ou la Vie, comédie..........	4	»	51
Les Roses de Bellaggio, comédie........	1	»	63
Le Droit des Époux, comédie...........	1	»	11
**Le Domaine*, pièce.....................	3	11 févr.	28
**Les Amants de Sazy*, comédie...........	3	13 mars	49
**L'Arc-en-ciel*, comédie.................	1	14 mars	47
**20,000 âmes*, pièce.....................	3	18 avril	11
**La Joie du Talion*, pièce...............	1	18 avril	43
Le Pain de ménage, comédie............	1	20 avril	15
Les Surprises du Divorce, comédie	3	6 mai	14
**Le Prestige*, comédie..................	3	21 mai	11
L'Enfant prodigue, pantomine..........	3	4 juin	8
**Le je ne sais quoi !...* comédie...........	3	13 juin	4
La Main, mimodrame...................	1	14 juin	5
L'Homme aux Poupées, conte mimé et chanté..............................	1	14 juin	7
**Dans le mouvement*, comédie	1	14 juin	5
**Manonne*, comédie.....................	3	27 sept.	34
**Hermance a de la vertu*, pièce..........	2	27 sept.	34
**Vous ne vous battrez pas*, comédie......	1	30 sept.	8
**La Bascule*, comédie...................	1	31 octob.	72
La Cravate blanche, comédie............	1	4 novem.	32
**Le Premier Modèle*, comédie...........	1	3 déc.	34

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Le *Bon Juge*, de M. Alexandre Bisson, la *Pente douce*, de M. Fernand Vandérem, la *Course du Flambeau*, de M. Paul Hervieu, la *Vie en voyage*, de M. Maurice Desvallières, *Yvette*, tirée du roman de Guy de Maupassant, par M. Pierre Berton, *Sainte-Galette*, de M. Albin Valabrègue, sont les six pièces inédites qui constitueront, avec les reprises de la *Robe rouge*, de *Zaza* et de *Bébé*, le billan du Vaudeville en l'année 1901.

5 JANVIER. — Première représentation du *Bon Juge*, pièce en trois actes, de M. Alexandre Bisson [1]. — Pendant l'absence de Mme Réjane, et sur la scène même où fut déjà représentée la *Robe rouge*, on nous donnait un vaudeville, un pur vaudeville, qui, certes, avait plus d'une frappante analogie

1. DISTRIBUTION. — Leplantois, M. *F. Huguenet*. — Bluteau, M. *Numes*. — Bobin, M. *Gildès*. — Duvigneul, M. *Numa*. — Lajaunette, M. *Baron fils*. — Berniquet, M. *Bouchard*. — Théodore, M. *Prika*. — Eugène, M. *Monrose*. — Tourillard, M. *Lebreton*. — Commissaire de police, M. *Noel*. — Garde municipal, M. *Coquillon*. — Garde municipal, M. *Rouvenat*. — Sergent de ville, M. *Gourbier*. — Mme Pigeon, Mme *Daynes-Grassot*. — Laurence, Mlle *Thomassin*. — Luce de Perpignan, Mlle *Bernou*.

Le *Bon Juge* était, à partir du 12 janvier, précédé d'un gai petit acte de M. Georges Berr, le *Fiacre à l'heure*, interprété par Mlles Bernou et Dorville et M. Gildès.

avec la comédie dramatique de M. Brieux. Leplantois que, par un ironique euphémisme, M. Bisson appelle « le Bon Juge », est un magistrat bien léger — il en est, paraît-il, de cet acabit — que la peur de laisser échapper un coupable rend terrible aux innocents. Ne tient-il pas enfermé depuis vingt-deux jours un certain Lajaunette, accusé d'avoir volé une liasse de faux titres qu'il s'est contenté d'acheter sans le savoir ? Et ne profite-t-il pas de l'incarcération du jeune cercleux pour faire à sa petite amie, Luce de Perpignan, une cour des plus assidues ? Ce n'est pas tout encore. Notre juge d'instruction croit avoir mis la main sur l'assassin de la belle Piémontaise, et détient comme tel un garçon — Dudule pour la galerie — qui se fiche de lui dans les grands prix... Le prétendu assassin est, tout simplement, un effronté reporter, Duvigneul, qui a voulu observer de près le monde judiciaire et en tirer de vivantes chroniques. Désormais suffisamment documenté, il n'a, dès lors, plus qu'à s'évader — ô l'invraisemblable évasion ! — de complicité avec la jeune femme de Leplantois, dame patronesse de l'Œuvre des inculpés récalcitrants, dont en sa qualité de « grand criminel », il a fait l'heureuse conquête. Nous le reverrons au second acte venant audacieusement rendre visite au magistrat terrorisé et combinant, d'accord avec Lajaunette, enfin relâché, et avec Mme Leplantois justement outrée de la conduite de son mari, un plan de vengeance destiné à punir à la fois le juge indigne et le mari volage. A Fleurville-sur-Mer, où l'a malicieusement entraîné la jolie Luce de Perpi-

gnan, Leplantois retrouvera en effet — est-ce donc un prodige de ressemblance ou la plus étrange des hallucinations ? — Dudule et sa femme, Lajaunette et son greffier Bluteau, voire même sa belle-mère, sous les divers aspects du maire de la localité, de l'étoile du théâtre de Rouen, d'un des garçons du restaurant, du patron et de la caissière de l'hôtel !... Vous avez reconnu, n'est-ce pas, le procédé comique qui rendit si divertissant le troisième acte du *Contrôleur des Wagons-Lits ?* M. Bisson a sans doute pensé que ce qui avait déjà si bien réussi une première fois à désopiler la rate des spectateurs devait avoir la même influence sur une nouvelle couche de public, et, se plagiant lui-même, il nous a donné, dans le troisième acte du *Bon Juge*, un joyeux pendant à l'une de ses précédentes inventions. Cet amusant troisième acte a, d'ailleurs, décidé du succès — relatif — d'une grosse bouffonnerie qui, assurément, eût été mieux placée à quelques pas de la Chaussé-d'Antin, dans l'heureux théâtre du boulevard, qui s'appelle les Nouveautés. Ai-je besoin d'ajouter qu'arrêté comme voleur et faussaire et traîné entre deux gendarmes, sous prétexte (juste retour des choses d'ici bas) qu'on a trouvé dans son portefeuille quatre bleus billets de cent francs parfaitement imités, Leplantois est remis en liberté, sur la demande même de sa femme qui lui pardonne son incartade, et à la condition — c'est ce qu'il a de mieux à faire — qu'il donnera sa démission de juge d'instruction. Ainsi est sauf, ou à peu près, l'honneur de la magistrature... M. Huguenet, toujours vrai, même en un person-

nage poussé jusqu'à la charge intense, a, dans le Leplantois de l'affaire, d'extraordinaires ahurissements. M. Numès donne une figure typique à l'envieux greffier Bluteau, comme aussi M. Gildès au malheureux Bobin que Leplantois a cru devoir engager comme domestique pour lui avoir fait perdre sa place en une longue détention préventive. Duvigneul et Lajaunette sont gaiement représentés par MM. Numa et Baron fils. Mme Daynes-Grassot a, dans son court rôle de belle mère, la fantaisie que vous lui connaissez. Mlle Thomassin personnifie avec la « manière » qu'il faut, la jeune femme, légèrement névrosée, de l'infidèle Leplantois. Et Mlle Bernou fait une toute charmante Luce de Perpignan — du théâtre national de l'Odéon, s'il vous plaît !...

5 FÉVRIER. — Reprise — c'est la 65e représentation — de la *Robe rouge*, pièce en quatre actes de M. Brieux [1]. — Au retour d'une glorieuse tournée à Madrid, à Lisbonne, à Monte-Carlo, où elle s'est fait triomphalement applaudir dans quelques-uns des grands rôles de son riche répertoire : *Amoureuse* de Porto-Riche, la *Parisienne* de Becque, voir même Suzanne d'Ange du *Demi-Monde*,

---

1. DISTRIBUTION. — Mouzon, M. *F. Huguenet*. — Vagret, M. *Lérand*. — Etchépare, M. *Maury*. — Le procureur général, M. *Nertann*. — Mondoubleau, M. *Numès*. — La Bouzule, M. *Gildès*. — Ardeuil, M. *Pellerin*. — Lieutenant de gendarmerie, M. *Fleury*. — Bridet, M. *Lainé*. — Le greffier, M. *Leubas*. — Bunerat, M. *Bouchard*. — Le président des assises, M. *Prika*. — Yanetta, Mme *Réjane*. — La mère d'Etchépare, Mme *Daynes-Grassot*. — Mme Vagret, Mme *Cécile Caron*. — Catialena, Mlle *Bernou*. — Mme Bunerat, Mlle *Viarny*. — Berthe Vagret, Mlle *Dorville*.

Le 8 mars, la pièce de M. Brieux atteignait sa centième représentation. Le 17 mars, elle était donnée pour la dernière fois.

Mme Réjane est rentrée au Vaudeville. Et le *Bon juge* de M. Bisson qui, n'étant peut-être pas absolument en son cadre sur l'importante scène de la Chaussée-d'Antin, n'y a pas donné tout ce qu'on attendait de lui, a fait immédiatement place à la *Robe rouge* de M. Brieux, naguère enlevée de l'affiche en plein succès pour céder la place à une reprise de *Madame Sans-Gêne*, promise d'avance au public de l'Exposition. On sait comment le futur auteur des *Remplaçantes* a pris corps à corps l'ordre judiciaire dans notre pays, et comment, sous une forme dramatique d'une réalité puissante, il en a fait la satire si forte, si âpre, et hélas ! si juste ! Les reproches que M. Brieux adresse à la magistrature ont, sans doute, frappé depuis longtemps la plupart des esprits qui réfléchissent et observent. Le jeune dramaturge a du moins le mérite d'avoir, le premier, osé mettre à la scène, la cinglante critique d'une de nos institutions essentielles, et l'on peut dire de son œuvre si hardie qu'elle sue la vérité. La pièce est toujours extraordinairement bien jouée. Avec une maîtrise absolue et un art incomparable des nuances violentes ou attendries, Mme Réjane fait vivre le personnage d'Yanetta, cette femme du peuple où il lui a plu de montrer l'infinie souplesse de son merveilleux talent. Trois rappels d'une salle enthousiaste ont salué la scène si impressionnante du second acte... Et comme nous allions féliciter en sa loge l'admirable artiste, nous rencontrions M. Brieux si ému lui-même qu'il pouvait à peine nous dire sa joie d'être interprété par Réjane et par Huguenet, qui

lui donna, dans la création si complète du juge Mouzon, le digne pendant de celle du père Rousselet de *Blanchette* par Antoine. Impossible de rêver de plus parfaits comédiens...

Une importante pièce de l'auteur du *Partage*, M. Albert Guinon, *Décadence*, était en pleines répétitions, et devait succéder à la reprise de la *Robe rouge*, quand, brusquement la représentation en était « ajournée » pour ne pas dire : « interdite » par le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Les tendances de la pièce, les questions de race et de religion qu'elle soulève, le développement même de son action pourraient, en ce moment, disait le Ministre, soulever des controverses, alimenter des polémiques, provoquer des manifestations... *Décadence* était ainsi renvoyée... aux calendes, et son auteur n'avait dès lors d'autre ressource que de publier son œuvre...

20 MARS. — Première représentation de la *Pente douce*, comédie en quatre actes de M. Fernand Vandérem [1]. — Après sa seconde pièce, comme après le *Calice* qui fut son début à la scène, M. Fernand Vandérem, le subtil auteur de la *Cendre* et des *Deux Rives*, de la *Patronne* et de *Charlie*, reste un romancier de talent. Rien ne ressemble plus en effet, aux quatre chapitres d'un

---

1. DISTRIBUTION. — Savrillon, M. *F. Huguenet*. — Tassin, M. *Lérand*. — Georges Bresson, M. *Maury*. — Pierre Clarence, M. *Gaston Dubosc*. — Durrieu, M. *Numa*. — De Grivel, M. *Garraud*. — Amédée, M. *Prika*. — Murault, M. *Mauloy*. — Moustier, M. *Leclerc*. — Geneviève Bresson, Mme *Réjane*. — Pauline, Mme *Cécile Caron*. — Pâquerette Savrillon, Mme *Dulac*. — Mme Djareskine, Mlle *Suzanne Avril*. — Mme de Vernette, Mlle *Juliette Darcourt*. — Henriette Vaudois, Mlle *Bernou*. — Lucile, Mlle *Dorville*. — Annie, Mlle *Lucyenne*.

roman, que les quatre actes de la *Pente douce*, et rien ne ressemble moins, par conséquent, à une pièce de théâtre. Le dialogue est sans doute de forme claire et limpide, sans aucune espèce d'éclat du reste, la psychologie en est assez fine, mais l'action dramatique est de si médiocre intérêt ! Jugez-en. Au bord du Léman, en une délicieuse villa de Montreux habitée par Bresson et sa charmante femme Geneviève, le beau diplomate Pierre Clarence est venu rétablir sa santé ébranlée. Au contact de l'exquise femme qui vient d'entourer sa convalescence des soins les plus délicats, Clarence a pris feu, et, de même, l'amour s'est emparé de la jolie âme de Geneviève, toute de tendresse et de bonté. Mais ils sont foncièrement honnêtes l'un et l'autre ; ils lutteront courageusement pour faire leur devoir et résister à l'obsédante passion. En vain Clarence a tenté de couper le mal dans sa racine en s'éloignant pendant quelques semaines ; il est revenu plus follement épris que jamais. Alors, pour ne pas trahir les lois de l'amitié, et de peur de succomber à la tentation, il mettra des océans entre Geneviève et son ardent désir. Sous prétexte de mission économique aux Etats-Unis, il s'engagera secrètement dans une périlleuse expédition coloniale au Soudan, où, n'espérant pas guérir d'amour, il trouvera peut-être la mort qui guérit de tout. Clarence a quitté Montreux ; il est à Paris depuis un mois, vaquant à ses préparatifs de départ. Geneviève lui a adressé plusieurs lettres qu'il a eu le courage de déchirer, sans les ouvrir. Alors, elle vient elle-même, en une toilette sug-

gestive, qu'elle appelle fort justement toilette de combat, et quand, n'y tenant plus, Clarence qui, après tout, n'est pas un saint, veut prendre cette femme qui semble s'offrir, il trouve en elle une résistance qui a lieu de le fort étonner. — « Je ne comprends plus ! » s'écrie-t-il. Et toute la salle est avec lui, de son avis. Comment admettre que, mariée depuis dix ans, Geneviève soit à ce point innocente pour se présenter en pareille tenue dans la garçonnière de Clarence, sans se douter des risques qu'elle court? Geneviève n'a point cédé, mais elle a tout de même obtenu de Clarence — tel est l'empire des femmes — la promesse qu'il renoncera à sa mission lointaine. On restera « amis ». Aussi, quand le rideau se lève sur le dernier acte, est-on « amants » : c'est dans l'ordre... Mais, avec sa nouvelle situation, les allures de Geneviève se sont modifiées; de réservée qu'elle était, elle est devenue hardie et coquette avec les hommes. Le mari s'en émeut, attribue ce changement à des fréquentations de femmes un peu légères, et pour l'y soustraire, il a résolu un voyage d'une durée de quelques mois dans le nord de l'Europe. Geneviève refuse nettement de partir et voilà attirés sur Clarence les soupçons de son mari. Mais, en voyant le profond anéantissement de Bresson qui fut toujours bon pour elle, et voulant surtout détourner les soupçons provoqués par son refus, elle se déclare prête à faire ce qu'il voudra. Celui-ci, comme tous les Sganarelle de son espèce, ne demandait qu'à être rassuré, le voilà refusant d'autorité toute explication et fermant

opiniâtrement la bouche de Clarence, prête aux aveux. Comme l'avait narquoisement prédit l'ami Savrillon, Geneviève a glissé par une « pente douce » au fatal adultère, et un parfait ménage à trois sera l'obligatoire dénouement de l'anecdote — banale au point d'être même quelque peu puérile. — Mme Réjane est parfaite selon sa façon coutumière, dans le rôle de Geneviève, mais nous ne la froisserons pas en affirmant qu'il n'ajoutera rien à sa gloire. M. Gaston Dubosc débutait au Vaudeville en changeant d'emploi. Las de faire rire, il joue maintenant les amoureux sérieux auxquels il ne nous paraît pas très apte : de Clarence, il fait surtout un grincheux sans émotion communicative. Combien nous le préférions dans les purs ahuris ! A M. Maury est départi le rôle toujours sacrifié du mari pitoyable : il a su s'y faire applaudir. Deux rôles épisodiques : celui de l'ironiste Savrillon, auquel M. Huguenet a donné une tête de rameneur amusante et qu'il a joué avec toute sa fantaisie de souple et habile comédien ; puis, celui de Tassin, prenant sans cesse des notes sur les cas d'adultère (on pense s'il a fort à faire !), une véritable panne absolument indigne du talent de M. Lérand.

17 avril. — Première représentation de la *Course du Flambeau*, pièce en quatre actes de M. Paul Hervieu [1]. — Au Vaudeville, où fut jouée

1. Distribution. — Maravon, M. *Lérand*. — Stangy, M. *Gaston Dubosc*. — Le docteur, M. *Vertann*. — Didier Maravon, M. *Paul Numa*.— Gribert, M. *Leubas*. — Ponthionne, M. *Fleury*. — Jirbin, M. *Mauloy*.— Gaspard, M. *Monrose*. — Constant, M. *Priko*. — Sabine Revel, Mme *Ré-*

sa première pièce *les Paroles restent*, nous retrouvons le noble écrivain des *Tenailles* et de la *Loi de l'homme*, justement applaudies au Théâtre-Français. Combien grave et sévère, sans doute, combien âpre et cruellement douloureuse, poignante et dure à la façon des *Corbeaux* d'Henri Becque, mais combien forte aussi, de pure beauté, d'exacte vérité et de sereine logique, la nouvelle œuvre, si profondément humaine et si hautement littéraire, de M. Paul Hervieu, où, sous un titre énigmatique et précieux, la *Course du flambeau*, sont rigoureusement mis en présence ces deux sentiments sacrés qui s'appellent le sentiment maternel et le sentiment filial ! Le titre vient d'un vers de Lucrèce : *quasi cursores vitæ lampada tradunt*, où l'on voit les hommes se passer de génération en génération ainsi que faisaient, sans se retourner, les coureurs antiques, un flambeau allumé qui ne doit pas s'éteindre. Ce flambeau de la vie, c'est le bonheur ; chaque âge le reçoit de celui qui le précède, sans se soucier de qui le lui donne, et prend soin de le porter vivace jusqu'à l'âge qui suit, qui, à son tour, saisira le trésor d'une main hâtive et le dédiera à sa descendance. Notre véritable et naturel amour est pour nos enfants : la Bible a dû nous « commander » d'honorer nos parents... Et voici, simplement, le sujet de la pièce. Veuve « de bonne heure », comme on

---

jane. — Mme Fontenais, Mme *Daynes-Grassot*. — Mme Ponthionne, Mlle *Juliette Darcourt*. — Marie-Jeanne, Mlle *Bernou*. — Léonie, Mlle *Dorville*. — Mme Gribert, Mlle *Morlet*. — Jenny, Mlle *Viarny*. — Béatrice. Mlle *Lucyenne*.

dit, et relativement pauvre — toute la fortune appartient à sa mère, Mme Fontenais — Sabine Revel a renoncé, par amour pour sa fille unique, Marie-Jeanne, à épouser l'homme qu'elle aime, le riche américain Stangy. Las d'attendre qu'elle veuille bien se décider, Stangy a déclaré, avec sa brusquerie de yankee qu'il repartait pour la Louisiane, où le rappelle le soin de ses importantes exploitations. Or, à peine vient-il de franchir pour toujours le seuil de la porte, que Marie-Jeanne annonce à sa mère que son cœur est pris ; le jeune Didier va demander sa main. Aidée par sa grand'-mère, elle n'a pas beaucoup de peine à lui prouver que le meilleur moyen de la rendre heureuse est de lui donner le mari qu'elle désire. Comment Sabine n'accorderait-elle pas son consentement ? Nos jeunes mariés s'adorent, mais la fâcheuse question d'argent va se jeter au travers de leur bonheur : Didier, sans qu'il y ait positivement de sa faute, a fait de mauvaises affaires, et à moins d'une somme de trois cent mille francs, l'usine qu'il dirige sera mise en faillite. Ces trois cent mille francs, Mme Fontenais les possède, mais elle refuse de les jeter dans le gouffre en se dépouillant, elle et sa fille. A son lit de mort, son mari, déjà fort étrillé par son gendre, lui a fait jurer de ne jamais toucher au capital ; elle restera fidèle au serment qu'elle a prêté au mourant. Et c'est en vain que Sabine, suppliée par Marie-Jeanne, s'est décidée à solliciter son ancien ami Stangy parti pour la Louisiane : aucune réponse n'est venue d'Amérique. Didier est déclaré en faillite et toutes

ces émotions ont brisé la nature, déjà si frêle, de Marie-Jeanne. La jeune femme est menacée d'être prochainement enlevée par une cruelle consomption. L'espoir que son mari sera tiré de la misère, et un séjour prolongé à l'air vivifiant de l'Engadine pourront, seuls, la sauver. Alors, en avant les pieux mensonges, et en route pour la Suisse ! « Surtout, a dit à Sabine le médecin de la famille, gardez-vous d'emmener votre mère ; Mme Fontenais est, depuis longtemps, atteinte d'une maladie de cœur, de telles altitudes la tueraient aussi sûrement qu'un coup de couteau ! » Mais Mme Fontenais se refuse à rester seule à Paris, confiée, à son âge, à la garde d'une domestique. Et puisqu'elle tient les cordons de la bourse, elle ne fera les frais du coûteux voyage, que si sa propre fille est avec elle. Il faut que Sabine choisisse entre la vie de Marie-Jeanne et celle de sa mère... C'est celle-ci qu'elle sacrifie... Nous les retrouvons donc en Suisse où Stangy, en réponse à la lettre de Sabine, tardivement reçue, vient, en toute amitié (car il s'est marié lui-même) apporter doublement la fortune : d'abord en payant tout ce qu'il faut pour libérer la présente situation de l'usinier en déconfiture ; ensuite en offrant à Didier de reprendre à sa place ses magnifigues affaires de la Louisiane. La proposition est trop alléchante pour ne pas tenter Didier et sa femme, désireux tous deux de conquérir vite une grosse fortune. Marie-Jeanne, désormais revenue à la santé, accompagnera donc son mari par delà les océans, et douloureusement abandonnée, seule sur la terre, l'infortunée Sabine aura en vain

tué sa mère — par amour pour sa fille !... Avais-je tort de vous dire tout à l'heure que la pièce de M. Hervieu était éminemment intéressante en sa noble gravité? Et si habilement faite aussi ! Et si admirablement jouée ! Par Réjane, d'abord, débutant très heureusement dans l'emploi des mères ; puis, par Mme Daynes-Grassot, à qui le rôle de Mme Fontenais — le meilleur de ce bel ouvrage, du reste, et si vrai ! — a valu l'un des plus grands succès de sa carrière. Il fallait entendre Réjane raconter très dramatiquement et très simplement, sa tentative de vol au moyen de fausses signatures apposées sur une liasse de valeurs nominatives appartenant à sa mère... Il fallait voir mourir Mme Grassot, — elle qui, dans sa vie, nous a tant fait rire !...

Pour alterner avec la *Course du flambeau*, jusqu'à la clôture annuelle du théâtre, on reprenait *Zaza*, la comédie de MM. Pierre Berton et Charles Simon [1], où M. Gaston Dubosc jouait pour la première fois le rôle de Dufresnes.

30 SEPTEMBRE. — Première représentation de

---

1. DISTRIBUTION. — Dufresnes, M. *Gaston Dubosc*. — Cascart, M. *Numès*. — Duclou, M. *Gildès*. — Dubuisson, M. *Leubas*. — Lartigon, M. *Fleury*. — Jules, M. *Lainé*. — Adolphe, M. *Monrose*. — Malardot, M. *Bouchard*. — Martin, M. *Monteux*. — Michelin, M. *Garraud*. — Bussy, M. *Mauloy*. — Auguste, M. *Prika*. — Le Camus, M. *Leclerc*. — Courtois, M. *Coquillon*. — Zaza, Mme *Réjane*. — Mme Anaïs, Mme *D. Grassot*. — Juliette, Mme *C. Caron*. — Mme Dufresne, Mme *Duluc*. — Simonne, Mlle *Bernou*. — Nathalie, Mlle *Claudia*. — Liseron, Mlle *Andral*. — Floriane, Mlle *Viarry*. — Mélanie, Mlle *Morlet*. — Clairette, Mlle *Dorville*. — Une chanteuse, Mlle *Lucyenne*. — Toto, *La petite Dartesse*.

Le 8 juin, *Zaza* était donnée pour la dernière fois. Le lendemain avait lieu la clôture annuelle du théatre.

la *Vie en voyage*, comédie en cinq actes de M. Maurice Desvallières[1]. — M. Porel pensait que le public commençait à avoir assez des études psychologiques dont on l'avait saturé. M. Maurice Desvallières lui apportait une pièce gaie un peu en dehors du genre habituel de son théâtre : il s'en est immédiatement emparé pour en faire l'ouverture de la saison, et l'a montée avec amour. Il ne s'agissait là que d'un vaudeville, mais qu'importe si ce vaudeville était amusant... Voici quel en était le point de départ : Montagnol, qui adore les voyages, aime à s'y donner l'amusant spectacle de la comédie humaine ; aussi choisit-il, au buffet de Modane, une collection de types sur lesquels une excursion en Italie doit sûrement avoir des effets inattendus qui feront sa joie et aussi la nôtre. Ainsi voyons-nous revivre ses premières années d'amour le couple Léridon qui, après avoir fait un mariage d'inclination, en était arrivé à se quereller du matin au soir. Qui a fait ce miracle de les si bien remettre ensemble ? Le ciel bleu, tout d'abord, et puis le bon Patin, horloger de Grenoble, égaré sur le rapide de Rome, et qui s'est allumé lui-même en cherchant à raviver entre ses compagnons de voyage une flamme éteinte !... Après une

---

1. DISTRIBUTION. — Léridon, M. *Tarride* (débuts). — Collibert, M. *Lérand*. — Patin, M. *Paul Fugère* (débuts). — Chabert, M. *Gildès*. — Montagnol, M. *Paul Numa*. — Le brigadier des douanes, M. *Baron fils*. — Vicomte de la Tournette, M. *Rip it* (débuts). — Rinaldo, M. *Monrose*. — Alfred, M. *Lainé*. — Rigolet, M. *Frère* (débuts). — Vicomtesse de la Tournette, Mlle *Suzanne Avril*. — Mme Léridon, Mme *Juliette Darcourt*. — Cri-Cri, Mlle *Marthe Ryte*. — Marietta, Mlle *Le Brec*. — Catharina, Mlle *Lucyenne*. — Miss Simpson, Mlle *Saint-Aignard*. — Hortense, Mlle *Maire*. — Philomèle, *la petite Prévost*.

simple rencontre en autos, le vicomte et la vicomtesse de la Tournette se sont mariés tout simplement parce que le chiffre de leur fortune était égal. Et comme ils ne connaissaient ni leurs goûts, ni leurs sentiments, le divorce sera pour eux le terme du voyage. Le vicomte se consolera, d'ailleurs, avec Cri-Cri, la gentille cocotte qui, en Italie, passera auprès des femmes du monde pour « la générale »... Depuis le buffet de la gare, où règnait si drôlatiquement la fébrile agitation du départ et le joli train en marche, si ingénieusement mis en scène, — il fallait voir le rapide traversant le tunnel, où il n'était éclairé que par les cigares des voyageurs, — jusqu'au séjour enchanté de Sorrente et au retour sur le paquebot, tout était marqué au coin de la plus joyeuse observation, s'étendant aussi bien à la peinture des caractères qu'à la description des mœurs locales. Ne l'avez-vous donc pas connu le guide du musée qui « offre » sa femme et ne « se donne » que pour de l'argent ; l'hôtelier voleur pactisant avec les gendarmes ; le grotesque qui se vante de tromper la douane et se fait bêtement pincer ?... Et ne connaissez-vous pas cette douce manie de l'instantané ?... Une série d'instantanés, c'est ainsi qu'on pouvait qualifier la comédie de M. Maurice Desvallières, où parfois le sentiment — ce ne sont pas les coins qui nous ont le moins plu — côtoyait le rire et la fantaisie. A côté de Tarride et de Mme Juliette Darcourt, qui ont joué délicieusement le couple Léridon, M. Paul Fugère montrait qu'au Vaudeville, il était aussi sûr de son terrain qu'à la

Gaîté, où l'adorait le public : il y avait dans le Patin de M. Desvallières un comédien de race, dont l'émotion naturelle égalait la verve, toujours si pleine d'entrain communicatif. La *Vie en voyage* était, d'ailleurs, fort bien jouée par tous. Il nous suffira de citer les noms de MM. Lérand, Gildès, Numa, de Mmes Marthe Ryter, Suzanne Avril qui, chacun dans leur rôle, avaient fait le possible pour en assurer le succès.

26 OCTOBRE. — Première représentation d'*Yvette*, comédie en trois actes et six tableaux, de M. Pierre Berton[1], tirée, disait l'affiche, du « roman » de

---

1. DISTRIBUTION. — Jean de Servigny, M. *Tarride*. — Docteur Marcowitch, M. *Lérand*. — Pierre Aubry, M. *Nertann*. — M. Dumouchel, M. *Gildès*. — N'a-Qu'un-Œil, M. *Paul Numa*. — Don Ramirez de la Esquerra, M. *Baron fils*. — De Lizieux, M. *Lainé*. — Léon Saval, M. *Ripert*. — Le chevalier Valreali, M. *Monrose*. — Le marquis de Briquetot, M. *G. Frère*. — Le baron Van den Brock, M. *Prika*. — Prunier, M. *Pellerin*. — Petit-Bleu, M. *E. Naudier*. — François, M. *Boudier*. — Le prince Kravaloff, M. *Leclerc*. — Le vicomte de Belvigne, M. *Lebreton*. — Le capitaine Huskisson, M. *Daniel*. — Le prince de Piétranera, M. *Suares*. — Tomahauvk, M. *Gourbier*. — La Toque, M. *Brisart*. — Sabir pacha, M. *Guitonneau*. — Mme Pommeau, Mme *Daynes-Grassot*. — La marquise Obardi, Mme *Rosa Bruck*. — Yvette, Mlle *Blanche Toutain*. — Pauline, Mme *Cécile Caron*. — La comtesse Lammy, Mme *Juliette Darcourt*. — Mouche, Mlle *Bernou*. — La baronne Van den Brock, Mlle *Degaby*. — Eulalie Dumouchel, Mlle *Herval*. — Zoé, Mlle *Le Brec*. — La princesse Kalitchine, Mme *Jourda*. — Nadège Kalitchine, Mlle *Maud-Evrard*. — Eva Piétranera, Mlle *Lucyenne*. — La duchesse de Piétranera, Mlle *Andrée Canti*. — Alice Lammy, Mlle *Darnellie*. — Mme Dumouchel, Mlle *Giesz*.

M. Pierre Berton avait fait sa pièce à la demande de miss Maud Adams, la grande artiste américaine. Or, en Amérique, les romans adaptés à la scène ne donnent droit à aucune indemnité pour leurs auteurs. M. Berton n'en prévint pas moins l'éditeur Ollendorff de son intention d'abandonner une part de ses droits futurs aux héritiers de Maupassant. L'éditeur, touché d'un procédé aussi délicat, demanda à voir le manuscrit, le lut séance tenante et l'envoya à M. Porel. C'était le 28 septembre. Le lendemain matin, le directeur du Vaudeville prévenait M. Berton qu'il acceptait *Yvette* pour son théâtre, et fixait au jour suivant la lecture aux artistes. Cette lecture fut un vrai triomphe et les

Guy de Maupassant. *Yvette* est plutôt une « nouvelle » qu'un roman. Mais quelle nouvelle ! Autant dire un chef-d'œuvre. Et il en laissa vingt autres comme cela qu'on peut qualifier de la sorte... On raconte que lorsqu'il n'était encore qu'un obscur et pauvre employé du ministère de la marine, Guy de Maupassant s'échappait souvent de Paris le dimanche et prenait le train de Rouen. Il allait au Croisset soumettre à Flaubert la nouvelle écrite entre les dossiers administratifs, sur le papier du gouvernement. Tout en déjeunant, il lisait son travail ; pendant des mois, pendant des années, le terrible auteur de *Mme Bovary* déchira les manuscrits... Oserons-nous dire aujourd'hui que l'élève dépassa le maître ? Ses ouvrages sont la vie même. Ses personnages n'ont pas d'auteur. Ils marchent, parlent, agissent devant nous comme des êtres réels et familiers. On les a rencontrés, on les reconnaît. Maupassant n'a pas l'air de penser et il fait penser plus que bien d'autres. Quant à sa forme, je n'en vois pas de plus belle, même en cherchant dans les noms fameux. Elle fait la joie des lettrés et des illettrés, elle met tout le monde d'accord. Mais, pourquoi l'admirable écrivain avait-il contre le théâtre une prévention dont il ne se départit guère ? « Tout ce qu'il y a d'amusant et de passionnant dans le roman, disait-il, les personnes dites jusque dans leur replis par les

---

études commencèrent avec un entrain extraordinaire, tandis que l'auteur et le directeur se mettaient en quête de l'Yvette rêvée. Entre la visite de M. Berton chez Ollendorff et la première du Vaudeville, il s'était écoulé tout juste vingt-huit jours.

atmosphères à créer, toute la vie à faire naître sous toutes ses nuances, toute l'infinie variété des détails et des caractères qui sont si amusants à chercher, disparaît dans le besoin de grossissement la nécessité de l'effet et le remplacement par des artistes, même de grand talent, de la vraie personnalité humaine telle qu'on la voit... » Puis, — et c'est, dit-on, ce qui l'empêcha de faire d'*Yvette* une pièce pour la Comédie-Française et pour Jeanne Samary, rêvant d'incarner un type qui s'appliquait si bien à sa nature, — Maupassant n'aurait, pour rien au monde, voulu soumettre son œuvre au jugement d'un comité de lecture composé de comédiens : c'était son idée bien arrêtée... On eut beau lui démontrer qu'il ne s'agissait là pour lui que d'une pure formalité et que sa pièce était reçue d'avance, il ne put s'y résigner et renonça à son projet. Mais, au lendemain de sa mort, on vit pleuvoir de toutes parts les demandes d'autorisation de mettre *Yvette* au théâtre. M. Pierre Berton arriva, paraît-il, bon premier, et c'est tant mieux pour nous. Il ne semble pas que, mieux que l'habile auteur de *Zaza*, un autre que M. Berton eût pu s'acquitter de la tâche difficile avec plus de sobriété, de délicatesse et de bonheur. A voir jouer la pièce au Vaudeville, on éprouvait, — et ce n'est pas peu dire — le même plaisir que l'on avait eu à lire la nouvelle originale, — cette œuvre forte, douloureuse et si humaine, pour laquelle le cher mort avait une sorte de prédilection. Vous en savez la donnée psychologique, prise à la réalité même. Le modèle

d'Yvette était, en effet, la fille d'une artiste de talent qui sut rester charmante et, entre toutes, honnête femme : nous l'avons tous connue très bien mariée... Vous vous rappelez de quelle façon Maupassant évoque le milieu où évolue son modèle ; M. Berton a, théâtralement, on ne peut mieux décrit la collection de nobles fantaisistes et d'aventurières en possession d'enfants qu'on rencontre dans le salon interlope de la marquise Obardi, de son vrai nom Octavie Bardin : une parvenue, une rastaquouère, une drôlesse charmante, sortie on ne sait d'où, apparue un jour, on ne sait comment, dans le monde en question, et sachant y faire figure. La marquise a une fille — la *Fille de Coralie !* — très jolie, dix-huit ans, aussi blonde que sa mère est brune, toujours joyeuse, toujours prête pour les fêtes, toujours riant à pleine bouche et dansant à corps perdu. « Qui l'aura ? dit Servigny à son ami Léon Saval. On ne sait pas. Nous sommes dix qui attendons, qui espérons. Une fille comme ça, entre les mains de la marquise, c'est une fortune. Et elles jouent serré, les deux gaillardes. On n'y comprend rien. Elles attendent peut-être une occasion... meilleure... que moi. Mais, moi, je te réponds bien que je la saisirai... l'occasion, si je la rencontre ». Il est certain que ce fin Parisien de Servigny n'a jamais eu pour aucune femme le béguin qu'il a pour celle-là : une gamine charmante, ou une abominable coquine ?... Il est encore certain qu'il ne l'épousera pas. Qui donc épouserait la fille de la marquise Obardi, d'Octavie Bardin ? N'appartient-elle pas, par sa

mère, par sa naissance, par son éducation, par son hérédité, par ses manières, par ses habitudes. à la prostitution dorée ? Elle ne saurait fuir sa destinée. De jeune fille, elle deviendra « fille », tout simplement. Il faut voir comment sont joliment traitées les diverses conversations entre Yvette et Servigny... jusqu'au moment où, lui ayant répété qu'il l'aimait, le jeune homme reçoit cette réponse : — « Parlez à maman ! » — « Mam'zelle, vous me prenez pour un autre ». — « Je ne vous comprends pas ! » — « Voyons, Yvette, finissons cette comédie ridicule qui dure depuis trop longtemps. Vous jouez à la petite fille niaise, et ce rôle ne vous va point, croyez-moi. Vous savez bien qu'il ne peut pas s'agir de mariage entre nous... mais d'amour ». Et la jeune fille « pense », veut « savoir », interroge sa mère... Rien n'était plus scabreux que la scène — la scène à faire — entre la mère et sa fille. M. Berton en a très adroitement amené l'explosion finale : « Eh bien, oui, je suis une aventurière. Après ? Si je n'étais pas une aventurière, moi, tu serais aujourd'hui une cuisinière, toi, comme j'étais autrefois, et tu ferais des journées de trente sous, et tu laverais la vaisselle, et ta maîtresse t'enverrait à la boucherie, entends-tu ? et elle te ficherait à la porte si tu flânais, tandis que tu flânes toute la journée, parce que je suis une aventurière. Voilà. Quand on n'est rien qu'une bonne, une pauvre fille, avec cinquante francs d'économies, il faut savoir se tirer d'affaire, si on ne veut pas crever dans la peau d'une meurt-de-

faim... » Tout cela est vrai, sans doute, mais Yvette a l'âme honnête ; elle ne saurait suivre les conseils de sa mère qui la console comme elle peut avec ces mots : « Un de perdu, dix de retrouvés ! » Son parti est pris : plutôt mourir que de vivre de cette vie-là ! Elle mourrait donc, si le docteur Marcovitch ne la sauvait du chloroforme pour entendre Servigny lui promettre qu'on se mariera loin, très loin de Paris... Plus réaliste est la nouvelle de Maupassant, où il ne promet rien du tout, où Yvette, hélas ! se laisse aimer, tout simplement... De Mlle Blanche Toutain, nous ne dirons qu'un mot : elle était exquise ! Presque inconnue la veille, la jeune et adorable actrice était le lendemain la coqueluche de Paris, qui voulait la voir en cette délicieuse création d'Yvette, si vivante, si sincère, si originale... M. Tarride, lui, donnait très finement la réplique en Servigny. Mme Rosa Bruck a trouvé, dans le rôle de la marquise Obardi, le pendant de son succès de Manette Salomon. C'était là un très beau trio d'interprètes, — sans parler des « épisodes » confiés à MM. Lérand, Ripert, Baron fils, à Mmes Daynes-Grassot, si amusante au tableau de la Grenouillère — pauvre Grenouillère ! — et Cécile Caron. On jouait admirablement la comédie au théâtre du Vaudeville...

5 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Sainte-Galette*, pièce en trois actes de M. Albin Valabrègue [1]. — *Sainte-Galette* : le titre seul nous

1. DISTRIBUTION. — Fortuné Barbeau, M. *Tarride*. — Astrevigne, M. *Lérand*. — Bombardac, M. *Gildès*. — Fernand Luttier, M. *Paul*

disait le sujet de la pièce qui — déjà ! — succédait à *Yvette*. N'est-ce point, sous ce vocable populaire, n'est-ce point l'argent, oui, toujours l'argent qui mène le monde ? Pour les Astrevigne, il est « tout », au point que ces honnêtes ex-marchands de rubans s'empressent d'accorder la main de leur fille à Bombardac, de Marseille, et à ses sept cent cinquante mille francs de fortune gagnée dans les huiles — aussi facilement qu'ils la lui refuseraient, s'ils trouvaient un prétendant plus riche que lui. C'est ce qu'a parfaitement compris le jeune peintre M. Fernand Luttier. Sincèrement épris de Mlle Iphigénie, qui l'aime bien, elle aussi, il va s'ingénier de telle sorte qu'après avoir envoyé promener le Bombardac, on finira par lui donner la préférence, à lui qui n'a pour vivre que ses pinceaux. Or, voici l'énorme, le gigantesque, l'invraisemblable « bateau » qu'à l'instar du *Bourgeois Gentilhomme* d'un nommé Molière et des *Médicis* de M. Henri Lavedan, il ne craint pas de monter aux naïfs Astrevigne. Profitant de ce que son oncle, modeste concierge du milliardaire américain Brooklyne, lui a laissé, pendant une absence du propriétaire, la garde de l'hôtel, il feint que ce Brooklyne, le Roi des Cochons, est tombé subitement amoureux de

---

Numa. — Cognard, M. *Baron fils*. — Victor, M. *Lainé*. — Gorgonzola, M. *Ripert*. — Truchot, M. *G. Frère*. — Féroud, M. *Prika*. — Bernier, M. *Coquillon*. — Passebosse, M. *Lebreton*. — Terrassière, M. *Boudier*. — Mme Astrevigne, Mme *Daynes-Grassot*. — Iphigénie, Mlle *Joissant*. — Rose, Mlle *Maire*.

On commençait par *A qui la faute?* comédie en un acte de M. Albert Guinon, ainsi distribuée :

Alfred, M. *Baron fils*. — Raymond, M. *Monteaux*. — Odette, Mlle *Herval*.

Mlle Astrevigne et la demande en mariage. Les parents, ne se sentant pas de joie, se dégagent promptement avec Bombardac, et trop heureux, pensez-vous ! d'avoir pour gendre l'homme aux lingots d'or, ils se jettent sur la proposition que leur fait l'insidieux Luttier de les mener à l'hôtel, où les a mandés officiellement le célèbre Brooklyne. Et la farce commence : vraie farce de rapins, véritable parade d'atelier !... En effet, un ami de Luttier, Fortuné Barbeau, se fera passer, avec un léger accent de terroir et une tenue de rastaquouère endiamanté, pour le richissime Yankee jonglant avec des millions. Telle est la puissance de l'argent que, sans prendre garde aux surprenants aveux de Brooklyne, qui s'accuse d'avoir volé, et même d'avoir tué, les Astrevigne se prosternent jusqu'à terre devant le Roi des Cochons et n'ont qu'un désir : celui de lui donner leur fille bien-aimée. Le mariage se fera en deux temps à l'hôtel, par devant un consul, dont l'habit brodé d'argent et chamarré de décorations a, comme tous les autres déguisements des camarades, été simplement décroché de la garde-robe de nos joyeux artistes. Cela marche bien jusqu'au moment où Brooklyne reçoit du Nouveau-Monde une terrible dépêche : son palais de Chicago a été brûlé de fond en comble, il est complètement ruiné !... Si seulement le mariage pouvait être déclaré nul et non avenu !... Si l'union n'avait pas été consommée !... Mais il est trop tard : l'Amérique n'aime pas attendre, et il a suffi d'une « matinée » pour que Mlle Astrevigne devînt, de fait, Mme Brooklyne ; Bombardac lui-même retire-

rait sa candidature... Alors Luttier pense qu'il est grand temps de terminer la mascarade et de détromper son monde. Il a suffisamment prouvé aux Astrevigne qu'ils avaient tort de n'estimer que la fortune : avec le retour de son oncle, le concierge de Brooklyne, il est bien forcé d'avouer qu'il n'y a jamais eu, dans l'hôtel vide, de milliardaire que Fortuné (Fortuné !) Barbeau, lequel n'a pas cent sous dans sa poche, et puisque Iphigénie ne veut d'autre mari que le peintre Luttier, on la lui donne — mais sans dot! C'est encore du Molière. Des mots, les uns, ma foi! très jolis, les autres beaucoup moins bons, de la verve, parfois un peu grosse et aussi de la finesse, de la gaieté, même de l'esprit, beaucoup d'esprit dans le dialogue : telles sont les qualités très mêlées — diamant et strass, du vrai et du toc — qui rendaient cette bouffonnerie amusante jusqu'à l'avant-dernière scène du second acte et beaucoup moins réussie pour le reste. *Sainte-Galette* était lestement partie ; elle s'est arrêtée à mi-chemin. Les meilleures plaisanteries ne sont-elles pas les plus courtes? Celle-ci s'était un peu trop prolongée pour rester tout à fait drôle. C'est dommage. Les interprètes avaient fait de leur mieux pour enlever l'affaire avec tout l'entrain voulu. Et nous n'avions que des éloges à adresser à M. Tarride, si spirituel pince-sans-rire, sous les traits admirables du Roi des Cochons ; à M. Paul Numa, très alerte farceur en Fernand Luttier ; à M. Lérand, bourgeois très nature, hélas ! en Astrevigne ; à M. Gildès, Bombardac dans l'âme. « Marseille, disait-il n'est-elle pas la première ville de

France! Paris n'est qu'une de ses colonies. Que serait l'Elysée, sans le Midi?... » Très follement amusante, à son ordinaire, Mme Daynes-Grassot, et très gentille, Mlle Joissant qui, au retour d'une heureuse tournée dans la *Petite Fonctionnaire*, d'Alfred Capus, débutait au Vaudeville, en personnifiant aimablement l'Iphigénie sacrifiée par ses avides parents.

18 DÉCEMBRE. — Reprise de *Bébé*, comédie en trois actes d'Emile de Najac et Alfred Hennequin[1], précédée de *1807*, comédie en un acte de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm[2]. — Les pièces vont vite au Vaudeville. *Sainte-Galette* n'y aura tenu l'affiche que l'espace de quelques soirs, et voilà déjà la comédie de M. Albin Valabrègue — un peu tôt expédiée, ce nous semble — remplacée par une reprise, presque classique, de *Bébé*. Depuis vingt et quelques années qu'elle fut créée au Gymnase, l'œuvre d'Emile de Najac et Alfred Hennequin (le père de Maurice) n'a-t-elle pas été jouée un peu partout: au Palais-Royal, à Cluny, voire à Déjazet? Ne mérite-t-elle pas le succès qu'elle a toujours et partout obtenu? Elle

---

1. DISTRIBUTION. — De Kernanigous, M. *Tarride*. — Le baron d'Aigreville, M. *Lérand*. — Pétillon, M. *Gildès*. — Arthur de Beauvert, M. *Paul Numa*. — Gaston, M. *Baron fils*. — Un coiffeur, M. *Lainé*. — Un domestique, M. *Coquillon*. — Baronne d'Aigreville, Mme *Daynes-Grassot*. — Aurélie de Villecouteuse, Mlle *Bernou*. — Diane de Kernanigous, Mlle *Joissant*. — Toinette, Mlle *Clary* (débuts). — Rosita, Mlle *Le Brec*.

2. DISTRIBUTION. — Le colonel Montcornet, M. *Maury*. — Léonidas, M. *Lainé*. — Hugues de Plessis-Fronsac, M. *Roger Monteaux*. — Antoine, M. *Coquillon*. — Mme de Mélusay, Mme *Cécile Caron*. — Charlotte de Fronsac, Mlle *Suzanne Avril*. — Julie, Mlle *Herval*.

est charpentée de main de maître, elle est amusante d'un bout à l'autre et ne languit pas un instant. Il y a, au second acte, une leçon de droit qui est un chef-d'œuvre. Il fallait y voir Saint-Germain expliquant le Code... et le mettant en couplets sur l'air de Tradéridéra : il était tout simplement admirable. N'avait-il pas fait du rôle de Pétillon une création hors ligne, un type incomparable et qui valait à lui seul un long poème ? Nous nous le rappelons encore, étriqué dans sa redingote limée au collet et râpée aux coudes, avec son chapeau de forme hétéroclite et de teinte neutre, sa perruque posée en bonnet de police sur des cheveux gris, un maigre collier de barbe encadrant son visage flasque et spongieux, les lunettes de travers, derrière lesquelles il embusquait un regard oblique, ses pantalons noirs qui flageolaient et ses souliers à dormir debout. Le type, extrait des pavés du quartier Latin, était transporté sur les planches intact et complet; pas un détail n'y manquait. C'était la caricature la plus drôle, ajustée dans l'observation la plus minutieuse et la plus exacte. Pauvre Saint-Germain! Il était vraiment épique dans ce personnage, si heureusement trouvé, du répétiteur canaille trompant la confiance des parents, toujours prêt à se mêler à toutes les frasques de ses élèves et à se faire presque l'entremetteur de leurs plaisirs... Pensionnaire utile et zélé, M. Gildès ne pouvait évidemment se hisser à la hauteur du comédien achevé, plein de finesse, que fut le créateur de Pétillon. Mais s'il y demeure un peu quelconque, il n'y est jamais ennuyeux : le

rôle est si joli! Baron (encore un fils de son père!) remplit de rondeur et de gaillardise celui de Bébé; c'est bien là ce grand et gros garçon de vingt-deux ans, élevé dans du coton par madame sa mère, délaissé par monsieur son père, politiqueur qui s'occupe des cabinets européens dans son propre cabinet... Et les parents s'imaginent qu'un fils ainsi mis au secret a conservé sa robe d'innocence!... Et la baronne d'Aigreville est bien « maternelle » avec des cris du cœur que nous avons souvent entendus. Mais quel aveuglement! Est-il permis de se nourrir de pareils rêves?... Gaston, le chéri à sa maman, galope sur le sentier du vice; Gaston soupe, Gaston fume, Gaston corrompt les femmes de chambre, « lave » ses dictionnaires chez le brocanteur, parie aux courses, fréquente les cabinets particuliers; mieux encore, cet enragé de Gaston fait la cour à sa cousine Diane, mariée avec l'agronome Hector de Kernanigous. Tarride a bien la rudesse qu'il faut, en éleveur de volailles grasses. Lérand est excellent dans tout, même dans les ganaches où l'on semble le confiner désormais. Mme Daynes-Grassot est « vraie », à son ordinaire. *Bébé* se précédait du joli acte de MM. Aderer et Ephraïm, *1807*, que jouaient de façon très piquante Mmes Suzanne. Avril et Cécile Caron. M. Maury y reprenait sa création du colonel Montcornet où il était parfait.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Madame Sans-Gêne, pièce	4	»	3
**Le Bon Juge*, pièce	3	5 janv.	30
**Un fiacre à l'heure*, pièce	1	13 janv.	21
La Robe rouge, pièce	4	5 févr.	46
**La Pente douce*, comédie	4	20 mars	26
**La Course du flambeau*, pièce	4	17 avril	41
Zaza, comédie	5	25 mai	15
**La Vie en voyage*, comédie	5	30 sept.	21
**Yvette*, comédie	3 a. 6 t.	26 octob.	46
**Sainte-Galette*, pièce	3	5 déc.	13
**A qui la faute?* comédie	1	5 déc.	13
Bébé, comédie	3	18 déc.	17
1807, comédie	1	18 déc.	17

THÉATRE DES VARIÉTÉS[1]

C'est l'année heureuse par excellence, puisque — le mot dit tout — c'est celle de la *Veine*, cette très jolie comédie de M. Alfred Capus, trouvant, au théâtre du boulevard Montmartre, l'idéale interprétation qui, pour une si large part, contribua à l'énorme succès...

Entre *Mademoiselle George* (MM. Victor de Cottens, Pierre Véber et Louis Varney) qui, le 13 janvier, s'était donnée pour la cinquantième fois, et la nouvelle pièce de M. Lavedan, qui n'était pas encore tout à fait prête, M. Fernand Samuel avait eu l'idée de placer une quinzaine de représentations de Mme Judic, à la veille d'entreprendre en Europe une nouvelle tournée. L'idée était heureuse. Dans *Niniche* (Alfred Hennequin et Albert Millaud)[2], qui n'a guère vieilli depuis

1. — Directeur : M. Fernand Samuel ; Secrétaire général : M. Jules Brassour.

2. Distribution. — Comte Corniski. M. *Baron*. — Anatole de Beaupersil, M. *Emile Petit*. — Grégoire, M. *André Simon*. — Des Ablettes, M. *Dubroca*. — Dupiton. M. *C lis*. — Baptiste. M. *Perrin*. — Le sommelier, M. *Raoul*. — Narcisse. M. *Rocher*. — Comtesse Corniska. Mme *Judic*. — Veuve Sillery. Mme *Berthe Legrand* (du Palais-Royal). — Georgina, Mlle *Delys*. — Annette. Mlle *Thiebaut*. — Un chasseur,

vingt ans et qui est restée une très divertissante fantaisie, Mme Judic — dont le cœur battait, lors de cette rentrée, à l'unisson de celui de ses admirateurs, émus de la revoir — nous est apparue plus charmeuse que jamais. Avec le velouté de ses beaux yeux noirs, la grâce de son sourire et la séduction qui se dégage de toute sa personne, la divette, si souvent applaudie sur la scène du boulevard Montmartre, a gardé les jolis restes de sa voix au timbre sympathique, et cette diction fine et spirituelle qui lui appartient en propre. Ajoutons que son jeu a paru s'être encore perfectionné, et la distinguée comtesse de Corniska qu'elle nous a donnée permettait de supposer qu'elle eût pu faire à la Comédie-Française, ainsi qu'il en avait été question, une ravissante douairière. Aux Variétés, où elle retrouvait, dans Baron, son désopilant partenaire d'autrefois, et où elle était très convenablement entourée par ses nouveaux camarades, le succès de Mme Judic fut très franc.

22 FÉVRIER. — Première représentation des *Médicis*, comédie en trois actes et quatre tableaux, de M. Henri Lavedan[1]. — N'est-ce pas un véritable

---

Mlle *Marius*. — Amanda, Mlle *Delphine*. — Castagnette, Mlle *Joumard*. — Cora, Mlle *Derville*. — Juliette, Mlle *Daiglemont*.

1. DISTRIBUTION. — M. Laurent, M. *Brasseur*. — Loiseau, M. *Noblet*. — Blaise, M. *E. Petit*. — Aimé. M. *Prince*. — Kulkinck, M. *Demey*. — Bougeailles, M. *Rocher*. — Le chef du cabinet, M. *Perrin*. — Bourreau, M. *Lecœur*. — Orgas, M. *Faisant*. — Premier invité, M. *Thierry*. — Deuxième invité, M. *Raoul*. — Troisième invité, M. *Damorès*. — Mme Laurent, Mlle *Jeanne Granier*. — Charlotte, Mlle *Lavallière*. — Armandine, Mlle *Lanthenay*. — Première invitée, Mlle *Delys*. — Deuxième invitée, Mlle *Thiébaux*. — Troisième invitée, Mlle *Daiglemont*.

La première représentation avait été précédée, la veille, d'une répé-

trait de nos mœurs actuelles que cette absurde manie qu'ont les gens riches — les parvenus surtout ! — de parler en experts, ignorants comme des carpes, des choses d'art où ils n'entendent pas le premier mot, d'ériger leurs hôtels en grotesques musées et de se poser en bienfaisants protecteurs des artistes ? M. Laurent, l'ex-patron de la « Belle Cuisinière », où il a fait une très grosse fortune, est un Mécène de cet acabit : libre à vous d'y démasquer l'illustre propriétaire d'un de nos plus grands magasins, dont tout le monde, dans les couloirs des Variétés, se répétait à l'oreille le nom qui volait sur toutes les bouches. Laurent, devenu veuf, a épousé sa fringante préposée aux emballages, a cru devoir baptiser des noms d'Euterpe et de Michel-Ange ses enfants, qu'il revêt ridiculement de costumes moyen-âgeux, et chaque matin, dans son salon d'un modern style exaspéré, il donne royalement audience à tous les fumistes de l'art nouveau. Afin de s'aider dans cette noble tâche, il a pris comme secrétaire le critique d'art de l'*Etranger* — tout pour l'étranger, la France aux autres ! — un certain Loiseau qui l'encensa « magnifiquement » dans un bel article intitulé *les Médicis*, et qui, flattant sa manie, est devenu, pour ainsi dire, le véritable maître de la maison. Or, ce Loiseau, que M. Laurent n'a fort heureusement point reconnu, n'est autre qu'Octave, ancien

---

tition générale publique (à bureaux ouverts) dont l'essai ne parut pas heureux.

Divorce pour rire, vaudeville en un acte, de M. Auguste Germain, interprété par MM. Perrin, Rocher, Raoul, Mmes Debeyre, Joumard et Thiébaux, devait accompagner les *Médicis*.

chef de rayon (voyez brosserie fine !) de la « Belle Cuisinière », où il s'était épris de celle qui est aujourd'hui Mme Laurent. Entré dans la place et devenu l'arbitre du lieu, il compte bien se faire aussi l'indispensable de son ancienne camarade. Mais, si jadis elle ne fut pas tout à fait insensible à ses œillades provocantes, Mme Laurent ne veut point aujourd'hui « tromper Eugène ». Elle n'a, pour le moment, qu'une juste indignation contre ce monsieur qui, s'imposant chez elle au nom sacré de l'art, lui a tout pris : son salon, sa voiture, son mari, et qui, en un mot, l'a complètement annihilée... Elle a résolu de faire enfin cesser la folle mascarade, et entend remettre un peu d'ordre dans cette Salpétrière. Elle changera en un simple complet à vingt-neuf francs le pourpoint à crevés du petit Michel-Ange, devenu Tonton comme devant, et pour bien démontrer le néant des connaissances artistiques de son mari, elle, qui n'a jamais de sa vie tenu un pinceau, elle brossera un outrancier tableau de maître futur — le pendant de la fameuse toile impressionniste de la *Cigale*, que, si comiquement, Dupuis nous faisait admirer « d'un côté ou de l'autre » — et qu'on prendra *ad libitum* soit pour une tempête en mer, soit pour la place de la Concorde le 14 Juillet, soit encore pour un champ de bataille. Sachant qu'un important rajah vient de descendre au Colossal Hôtel, M. Laurent est subitement hanté de l'impérieux désir de lui faire visiter en grand apparat sa célèbre galerie de tableaux. Il charge Octave de porter au prince exotique sa plus gracieuse invitation. Mais, le rajah

étant parti sans l'attendre — quelle audace, n'est-ce pas? — il vient à notre malicieux secrétaire la folle idée d'une farce classique qui, une fois encore, réussira le mieux du monde. Il se fera passer, splendidement déguisé, tout enturbané et tout endiamanté, pour le rajah lui-même, et distribuera à un ancien copain le rôle de Covielle, interprétant, à l'usage de M. Laurent, la langue indienne, qui, comme le turc débité à M. Jourdain, dit tant de choses en si peu de mots!... précédé, du reste, par le chef du cabinet du ministre de l'instruction publique, extorquant, au profit de l'œuvre de l'Art gratuit, une souscription de vingt mille francs, qui ne peut manquer de valoir à notre naïf Mécène la croix de la Légion d'honneur... Il s'est montré ravi de l'accueil de ses hôtes — et en particulier du talent de Mme Laurent, sachant remplacer « au pied levé » les danseuses qu'on avait oublié de commander et dont le premier tableau — celui qui fiche une gifle aux vieux procédés — a été solennellement exposé parmi les faux Trouillebert et les inauthentiques Delacroix. Il a promis de revenir le lendemain pour que, dans une séance plus intime, Mme Laurent fasse son lumineux portrait. Le lendemain, au lieu du beau prince indien, c'est Octave qui reparaît, au moment psychologique, puisque la maîtresse de céans est en train de s'analyser et de constater qu'avec le prestige de l'inconnu qui vient de loin, le rajah a fait remuer en elle la petite bête... Tout réussit, d'ailleurs, à ce coquin d'Octave : c'est à lui qu'on apporte la décoration, guignée par le patron. M. Laurent,

fort dépité de se voir ainsi méconnu et roulé dans les grands prix, renonce à l'Art, et se retire à la campagne, se réservant le jeudi pour venir à Paris faire ses frasques. Ce jour-là donc, Octave viendra galamment tenir compagnie — on lui demande même de coucher — à la séduisante Mme Laurent. En très mordant observateur qu'il est, M. Henri Lavedan avait vu, dans la manie contemporaine de nos prétendus amis des arts et des artistes, une précieuse mine à exploiter pour un satiriste de sa valeur. Mais il a, ce nous semble, fâcheusement dévié de son sujet, pour le tourner à une farce parodique, renouvelée du *Bourgeois gentilhomme*, et à travers un dialogue très souvent spirituel, nous avons vainement cherché la pièce promise par son engageant premier acte. Le plus grand défaut de sa comédie consiste dans l'inexistence du caractère de ses principaux personnages. Son Octave est-il un simple ironiste, ou un amoureux sincère? Mme Laurent est, sans doute, femme de bon sens; mais sait-elle bien au fond ce qu'elle veut? D'un rôle imparfaitement défini, et qui ne prêtait guère à sa fantaisie coutumière, Mlle Jeanne Granier avait tiré, aussi habilement que possible, tout ce qu'elle en pouvait tirer. Elle était allée même, pour être agréable au rajah — et sans doute aussi à l'auteur qui lui demandait cette suprême complaisance — jusqu'à esquisser, avec une très amusante gaucherie, une danse un peu vague, où les ronds-de-bras succédaient aux timides entrechats pour céder eux-mêmes la place à un modeste cancan... M. Noblet lui offrait la réplique

avec l'aisance et la bonne humeur que vous lui connaissez ; il fallait le voir, sous le travestissement du rajah aux dents de neige et à l'œil de velours, donner à baiser sa turquoise au bout d'une canne. Les seules apparitions de Brasseur sous une bouffante — et esbroufante — robe de chambre de velours rouge à son chiffre brodé d'or, ou dans un pijama écossais d'étonnante trouvaille, ont soulevé les rires de la salle entière. Il était véritablement impayable sous les traits de M. Laurent, répondant à ceux qui lui contestent la valeur de ses tableaux : — « Ils sont faux ! » lui dit-on. — « Pas tous ! Et puis, il y en a aussi des faux au Louvre... » Et sa façon d'examiner les toiles incohérentes qu'on lui présente : — « Je ne pense pas au sujet, s'écrie-t-il fièrement, je ne regarde que la peinture... » Notre récit du scénario des *Médicis* a pu omettre — tant il était épisodique ! — le couple de deux jeunes amoureux dont, à la mode nouvelle, les rôles étaient curieusement renversés : Charlotte, née d'un premier mariage de M. Laurent, sorte de petit rapin fumant la pipe, entraînant en partie fine le jeune Aimé Pointu, qui a été, lui, élevé comme une jeune fille et qui rougit à l'idée d'être détourné de ses devoirs. Charlotte affirme que c'est pour le bon motif, et comme le père semble peu flatté d'accorder la main de sa fille au fils d'un fabricant d'irrigateurs, sa femme lui répond fort à propos : — « Ne fais donc pas la petite bouche ! » Ça n'est pas très fin, si vous voulez, mais la finesse n'était pas, après tout, la maîtresse qualité de la nouvelle œuvre de

M. Lavedan. Mlle Lavallière apportait à ce rôle, visiblement écrit pour elle, la garçonnière désinvolture qui lui convenait, et l'on eût juré que M. Prince avait été élevé au couvent des Oiseaux !

8 MARS. — Reprise du *Premier mari de France*, vaudeville en trois actes de M. Albin Valabrègue [1], et première représentation de *Vive l'Armée !* comédie en un acte de M. Pierre Wolff [2]. — Il fallait bien parer, et le plus vite possible, au brusque et terrible insuccès des *Médicis*. En attendant la *Veine*, que M. Alfred Capus a redemandée au Théâtre-Français, où elle devait servir de début à Guitry, pour la donner aux Variétés, où elle sera jouée par le même Guitry, M. Samuel a emprunté à son répertoire un amusant vaudeville de M. Albin Valabrègue qui n'avait jamais été repris — sauf, une fois, à Cluny — depuis son grand succès d'il y a huit ans. Comme autrefois, le *Premier mari de France* a enlevé les rires des spectateurs des Variétés, où il est supérieurement joué. Baron et Guy sont deux admirables Jocrisses de l'Amour. M. Albert Brasseur est, dans l'innocent Alfred, le plus délicieux ahuri qu'on puisse voir ; Mme Berthe Legrand, une Mme Malivaud éminemment comique ; Mlle Lender une Clémentine adorable, adorablement canaille du reste. Succès de reprise heureusement étayé, d'ailleurs,

1. DISTRIBUTION. — Malivaud, M. *Baron*. — Alfred Jouvelin, M. *Brasseur*. — Thibaudier, M. *Guy*. — Victor, M. *E. Petit*. — Mercerolles, M. A. *Simon*. — Un secrétaire, M. *Coleuille*. — Clementine, Mlle *Marcelle Lender*. — Mme Malivaud, Mme *Berthe Legrand*. — Léonie, Mlle *Bresil*. — Clara, Mlle *Delys*. — Félicie, Mlle *Thiebaux*.

2. DISTRIBUTION. — Pied, M. *Brasseur*. — Caboche, M. *Prince*. — Bouboule, Mlle *Marcelle Lender*.

par l'acte comique et cruel à la fois, de M. Pierre Wolff, qui, sous le titre de *Vive l'Armée !* termine le spectacle. Nous y voyons Bouboule — c'est M[lle] Lender dégringolée, cette fois, de plus d'un étage dans la ligne des cocottes, — trompant avec un superbe cuirassier, stupide comme ses pieds, — Pied est justement son nom — le maître affreusement brutal qu'elle s'est donné en la personne de Caboche. Caboche se méfie, revient à l'improviste pour rosser sa maîtresse et châtier le gigolo, mais quand il aperçoit, caché derrière le rideau de la fenêtre, le redoutable cavalier qui ne ferait de lui qu'une bouchée, il s'enfuit, grelottant de peur, et court encore... Pied pourra donc enfin s'emplir la panse, « car il crève de faim ». Bouboule peut se vanter d'avoir mis la main sur deux mufles de la pire espèce... Décidément, M. Pierre Wolff ne nous voit pas en beauté, nous autres hommes... M[lle] Lender est la charmante martyre de l'atroce et lâche Caboche. Ce Caboche, c'est M. Prince qui a su se faire une tête ignoble et tristement vraie. M. Albert Brasseur est l'idéal et vivant portrait, descendu de son... cheval, d'un cuirassier de la classe, bête à manger ses foins : il en a la binette et l'allure gonflée de suffisance, la démarche et le parler absolument impayables. Son père, qu'il rappelle de façon si frappante, n'a jamais fait, en ce genre, création plus joyeuse et plus cocasse.

2 AVRIL. — Première représentation de la *Veine*, comédie en quatre actes de M. Alfred Capus[1]. —

---

1. DISTRIBUTION. — Julien Bréard, M. *Guitry*. — Edmond Tourneur. M. *Brasseur*. — Chantereau, M. *Guy*. — Sigismond, M. *Prince*. —

Au dire de M. Alfred Capus, il y a dans la vie de chacun de nous, indépendamment de notre volonté, et les circonstances y poussant toutes seules, une heure de veine qu'il faut uniquement attendre du hasard. M. Alfred Capus a rencontré cette heureuse veine le jour où, la lecture de sa pièce au Théâtre-Français ayant été depuis un an retardée par les suites du fatal incendie, il put la reprendre et la porter aux Variétés, où elle a trouvé une réunion d'artistes, tous admirablement dans la note, et infiniment plus aptes à la faire valoir que ceux de la Grande Maison. L'œuvre demandait, en effet, une légèreté de touche que ne lui eussent point donnée, malgré tout leur talent, les excellents artistes, toujours un peu pontifiants, du Théâtre-Français. Sans rappeler d'aucune sorte les bouffonneries, coutumières aux Variétés, la pièce qui reste en sa gaieté continuelle et sa constante

---

Lebrancard, M. *Demey*. — Poussier, M. *A Simon*. — Benoit, M. *Raoul*. — Marcel, M. *Perrin*. — Un garçon. M. *Rocher*. — Un monsieur, M. *Faisant*. — Un domestique, M. *Damorès*. — Un client, M. *Faure*. — Charlotte Lanier, Mlle *Jeanne Granier*. — Simone Baudrin, Mlle *Marcelle Lender*. — Geneviève, Mlle *Thomsen*. — Joséphine, Mlle *Lavallière*. — Louise, Mlle *Lanthenay*. — Clémence, Mlle *Brésil*. — Rosalie, Mlle *Delys*. — Georgette, Mlle *Thiébaux*. — Pauline, Mlle *Dolphine*. — Agathe, Mlle *Joumard*. — Andrée, Mlle *Derville*.

Le grand succès de la *Veine* était bientôt consacré par la présence du Président de la République qui, le 24 avril, assistait à la représentation de la comédie de M. Alfred Capus ; la recette était, ce soir-là, de 8.500 francs, le chiffre le plus élevé que le théâtre du boulevard Montmartre ait jamais atteint.

Le 31 mai, où se donnait la 66e représentation, les Variétés réalisaient avec la pièce de M. Capus un demi million de recettes.

Grand succès, le 1er juin, à Bordeaux, où la *Veine* était interprétée par MM. Calmettes, Huguenot, Mmes Carlix et Médal.

Notons enfin qu'au commencement de juin, par suite du départ de M. Albert Brasseur, jouant en tournée la *Petite Fonctionnaire* de M. Capus, le rôle d'Edmond Tourneur était repris par M. Prince.

distinction, de psychologie très fine, s'y trouve merveilleusement dans son cadre et tout concourt, l'ambiance, aussi bien, que l'interprétation, au triomphant succès — l'un des plus grands que nous ayions jamais vus — remporté par l'exquise comédie de M. Alfred Capus. Le premier acte est délicieux — comme les autres du reste. Il nous introduit dans l'élégante boutique de fleuriste de Charlotte Lanier, et nous y fait faire connaissance avec sa charmante patronne et ses gentilles vendeuses devisant sur leur avenir. L'une d'elles, Joséphine, est la petite noceuse innée, rêvant toilettes, voiture et hôtel. Aussi quand se présente, sous prétexte de fleurir sa boutonnière, le jeune gommeux Edmond Tourneur, colossalement riche, au demeurant le meilleur garçon du monde, acceptera-t-elle, légèrement abasourdie, l'écrin qu'il lui laisse sur les genoux, et après un combat pour la vertu qui dure l'espace de quelques minutes, le joli petit hôtel qu'il a fait installer à son intention. Intelligente et sage depuis une première faute qui remonte à quelques années déjà, Charlotte aurait besoin d'une vingtaine de mille francs pour faire marcher son commerce de fleurs. Elle refuse pourtant le mariage sauveur que lui propose un vieil homme d'affaires et ne se donnera qu'à celui qu'elle aimera. Son cœur bat aux visites répétées que lui fait un locataire de sa maison, Julien Bréard, avocat d'avenir peut-être, mais pour le moment absolument inconnu. Julien adore la gentille bouquetière, et lui propose un petit voyage au Havre. C'est en vain qu'elle se défend, l'amour

l'emporte vite sur la raison et il faut voir avec quel entrain, subitement décidée, elle vole vers la gare, de peur de manquer l'heure de l'express indiquée par Julien. Nous les retrouvons en ménage — un très gentil faux ménage du reste — où Charlotte s'instruit en cachette pour que son amant n'ait point à rougir de son ignorance, où Julien attend patiemment, avec la confiance d'un homme sûr du lendemain, les causes qui ne viennent guère, et la réputation que lui donnera, tôt ou tard, son talent une fois mis à jour. Elle arrive enfin, cette veine tant espérée, apportée par ce petit trottin de Joséphine qui a conservé une véritable affection pour son ancienne patronne. Elle lui amène Edmond Tourneur dont elle sait faire tout ce qu'elle veut : il confiera à Julien le procès qu'il a décidé d'intenter à un important journaliste. Julien se montre alors tel qu'il est : plein de bon sens et de probité. Et, les voilà, du coup, tous deux unis par une cordiale camaraderie qui les pousse à l'immédiat tutoiement. Julien Bréard est désormais l'avocat à la mode en passe de devenir député au premier siège vacant dans son département. C'est le moment décisif de la crise que va subir le sincère amour de Charlotte ; n'a-t-elle pas vingt fois répété à Julien qu'elle ne voulait pas être un obstacle à sa situation et qu'elle s'en irait sans se plaindre dès qu'il ne l'aimerait plus ? Or, il semble furieusement épris des charmes de Mme Baudrin, « la belle Simone », comme on l'appelle dans le demi-monde où, avec ses cent mille francs de rente, elle jouit « d'une mauvaise réputation intacte ». Julien n'au-

rait jamais la cruauté d'abandonner Charlotte, et l'auteur nous fait assister à un débat profondément humain, où il montre l'égoïsme féroce de l'homme et le dévouement de la femme, allant jusqu'au sacrifice. Maintenant Julien Bréard est député de la Nièvre, et Simone n'a toujours pas cédé — c'est une fine mouche qui veut le pousser au mariage, annoncé d'avance par les journaux — il comprend qu'il a été le jouet d'une ambitieuse, et regrette la maîtresse idéale qui l'a quitté. Joséphine la lui ramènera, sous prétexte d'un important service à lui rendre, et Julien voit avec elle rentrer le bonheur dans sa vie : il attache superstitieusement à sa présence la persistance de sa veine ; à l'étonnement et à la joie de Charlotte, il lui offre le mariage : on se moquera des potins et on sera heureux pour soi-même ! Voilà bien trop brièvement et bien trop sèchement racontée, la charmante et touchante comédie de M. Alfred Capus ; c'était déjà l'un des plus fins esprits de ce temps, c'est aujourd'hui l'un des premiers parmi nos auteurs dramatiques, affirmant dans cette œuvre d'observation saine et forte, un talent fait de sincérité. Les mots y étincellent, sans jamais paraître cherchés, et le cœur y est doucement remué par l'émotion, naissant des entrailles mêmes du sujet. Mlle Jeanne Granier est l'âme de cette jolie pièce : elle ne joue pas le personnage de Charlotte, elle le vit tout entier, et en fait ressortir les plus imperceptibles nuances avec un art incomparable. Au lieu de débuter au Théâtre-Français, où il est engagé depuis plusieurs mois, M. Guitry a débuté aux Variétés, et tout est

bien — c'est encore là la veine — puisqu'il a joué avec son aisance habituelle le rôle que l'auteur avait écrit pour lui. Sans avoir, cette fois, recours à aucun artifice de comédien — on sait comme il excelle à se faire une tête et combien ses tics sont amusants — M. Brasseur a traduit avec le naturel le plus parfait, le type du gommeux bon enfant et pas bête du tout qu'est Edmond Tourneur : il y a été simplement délicieux. Quant à Mlle Lavallière elle n'a qu'à paraître pour provoquer l'hilarité: c'est, avec la fantaisie charmante qu'elle apporte dans son geste comme dans sa diction, la Musette de Murger, heureusement renouvelée par M. Capus. Le rôle de Simone Baudrin ne comporte qu'une scène : Mlle Lender l'a jouée avec toute la perfidie de sa triomphante beauté. M. Prince n'a que quelques phrases à dire, et les a fort bien dites ; M. Guy, lui, n'a qu'une silhouette qu'il a rendue à souhait. Enfin, la pièce est si bien montée que c'est à Mlle Thomsen, l'exquise Figurante de M. de Curel, qu'on a confié le rôle infime de Geneviève, l'institutrice amie de Charlotte. Décors soignés, comme toujours, chez M. Samuel ; n'est-ce pas un ravissant tableau que celui de la propriété Tourneur, à Trouville, peint par M. Lemeunier?

30 MAI. — Matinée au bénéfice des fillettes d'un jeune artiste du théâtre, le bon comédien Dubroca, qui venait de mourir, promptement emporté par une cruelle maladie de poitrine. Le produit de cette représentation extraordinaire était partagé entre les deux petites orphelines et la caisse de la

société de secours mutuels du théâtre. M. Samuel avait composé un programme unique en son genre, qui devait être l'admirable résumé de toute une époque de gloire et de fantaisie [1]. Quatre

---

1. — Voici quel était ce programme :

1° LE DROGUISTE, comédie en un acte de M. Alfred Lange, jouée par les artistes du théâtre Cluny ; MM. *La Renaudie, Berny, Renez,* Mme *Lefrançois,* Mlle *G. Sylva.*

2° LA CIGALE (1er acte), d'Henri Meilhac et M. Ludovic Halévy :

Carcassonne	M. *Baron*
Michu	M. *Germain*
Bibi	M. *Lamy*
Dulcoré	M. *E. Petit*
Marignan	M. *A. Simon*
Turlot	M. *Perrin*
Filoche	M. *Faurens*
La Cigale	Mme *Céline Chaumont*
Adèle	Mlle *Lanthenay*
Catherine	Mlle *Brésil*
1re paysanne	Mlle *Debeyre*
2e paysanne	Mlle *Thiébaux*
Un gamin	Mlle *Marius*

3° MA COUSINE (2e acte), d'Henri Meilhac :

Champcourtier	M. *Baron*
Raoul	M. *Dubosc*
Riquette	Mme *Réjane*
Victorine	Mlle *Lender*
Clotilde	Mlle *Thomassin*

4° Intermède. — Opéra : Mme Carrère-Xanrof, M. Delmas ; Opéra-Comique, M. Fugère ; Variétés : M. Brasseur dans un monologue inédit de M. Tristan Bernard.

5° LA PÉRICHOLE (3e acte), d'Henri Meilhac et M. Ludovic Halévy, musique d'Offenbach :

Le prisonnier	M. *Guitry*
Piquillo	M. *Guy*
Don Pedro	M. *E. Petit*
Panatellas	M. *Prince*
Don Andrès	M. *A. Simon*
Un geôlier	M. *Thierry*
La Périchole	Mlle *Jeanne Granier*

6° LES REFRAINS D'OFFENBACH, à-propos de MM. Louis Varney et Léon Gandillot :

Le chef des carabiniers	M. *Coquelin cadet*
Favart	M. *Jean Périer*
Le général Boum	M. *Vauthier*

étoiles féminines et de la plus belle grandeur : Mme Réjane, fine comédienne, spirituelle au possible dans *Ma Cousine*, a été couverte d'applaudissements dans cette délicieuse pièce qu'elle interprète incomparablement; Jeanne Granier qui revenait à ses premières amours, l'opérette, et nous rendait avec sa jolie voix *la Périchole* qui fut, et a été encore pour elle un véritable triomphe; Mme Simon-Girard, pour qui *les Refrains d'Offenbach* n'ont plus de secret, et dont l'entrain, le diable au corps, la virtuosité ont, une fois de plus, enlevé l'auditoire; enfin Céline Chaumont qui, abandonnant un instant le professorat et ses excellentes élèves, revenait à cette *Cigale* qu'elle créa avec un art exquis et dans laquelle elle s'est retrouvée elle-même, c'est-à-dire sans rivale en l'art de bien jouer; aussi le public, charmé de la revoir telle qu'elle était naguère, s'est-il laissé aller dans son enthousiasme à la rappeler quatre fois par des cris : Chaumont! Chaumont! L'intermède avait valu à M. Delmas et à Mme Carrère-Xanrof, de l'Opéra; à Lucien Fugère et à

Barbe-Bleue	M. *Dastrez*
John Styx	M. *Prince*
La Muse d'Offenbach et la bohémienne du *Docteur Ox*	Mme *Simon-Girard*
Le gendarme de *Geneviève de Brabant*	Mlle *Lavallière*
Fortunio	Mlle *Pernyn*
La princesse de Tulipatan	Mlle *Blanche-Marie*
Pomme d'Api	Mlle *Burty*
La veuve du colonel	Mlle *Debeyre*

7o « Danses Louis XV », par Mlles Blanche et Louise Mante, de l'Académie nationale de musique.

Accompagnateurs : MM. Bourgeois, Marietti, Piffaretti, Fock, R. Schubert et R. Pickaërt.

Albert Brasseur, de véritables ovations. M. Mounet-Sully apportait à ce beau programme le précieux concours de son grand talent et de sa magnifique autorité ; c'est dire quel accueil spécialement sympathique on lui a fait. Et puis, qui n'a pas vu Guitry, méconnaissable sous la perruque et la longue barbe blanches du prisonnier de *la Périchole*, n'a rien vu. Coquelin cadet en chef des carabiniers, la piquante Lavallière en gendarme, et Baron, Germain, Dubosc, Jean Périer, Vauthier, Lender, Burty, les ravissantes Blanche et Louise Mante, etc., etc., il faudrait citer en un interminable palmarès, tous ces dévouements et toutes ces grâces...

La *Veine* avait terminé, le 22 juin, par la 87e représentation, la première série de son merveilleux succès, et le théâtre faisait sa clôture annuelle. Avec quoi vouliez-vous qu'il recommençât la campagne le 27 septembre, si ce n'est avec le plus charmant de ses triomphes? La *Veine* [1] était en plein succès quand on a fermé : ce succès, interrompu par l'été, n'a qu'à reprendre de plus belle en automne, et on aura plus que le temps nécessaire pour monter, et bien monter, la revue de MM. Gavault et Adrien Vély, dont le premier acte — fort amusant, paraît-il — vient d'être lu aux

1. — La distribution était exactement la même que le premier soir, à l'exception du seul petit rôle de Geneviève, l'institutrice, créé par Mlle Thomsen et repris par Mlle Debeyre.

Le 9 octobre, la *Veine* était jouée pour la centième fois, et la jolie pièce de M. Alfred Capus ne quittait à la fin de novembre l'affiche du théâtre des Variétés qu'après un succès de quatre mois et demi qui avait donné l'énorme chiffre de huit cent mille francs de recettes.

artistes. Ça été pour nous une joie — une de ces joies plus rares qu'on ne pense en notre, parfois dur, métier de critique — de revoir cette exquise comédie de M. Alfred Capus, si profonde sous ses apparences de simplicité et de légèreté. Ah ! la belle et jolie œuvre, toute faite d'humanité !... Et lorsqu'après l'admirable et poignante scène qui termine le troisième acte, nous passions sur le théâtre pour serrer la main de Capus et féliciter Granier, nous nous trouvâmes suivi par M Samuel — le directeur, aussi véritablement ému que nous l'étions nous-même... Le fait est qu'excités, le soir de cette reprise, au point de se surpasser eux-mêmes, Jeanne Granier et Guitry l'avaient jouée « comme des dieux », cette scène maîtresse que je ne crains pas de qualifier de chef-d'œuvre. Vous savez, d'ailleurs, qu'en dehors de Charlotte Lanier et de Julien Bréard, la *Veine* a « celle » d'être merveilleusement interprétée par tous. Mlle Lender n'est-elle pas l'idéale Simone Baudrin ? Et que dire de Mlle Lavallière dans cette mignonne Joséphine, dont la création l'a mise en si haut rang ? Brasseur n'est-il pas Edmond Tourneur, des pieds à la tête, — à moins qu'il ne soit notre camarade Ravaut ? Et n'est-ce pas, avec de tels artistes et une pièce si vivante, la soirée la plus délicieusement parisienne qu'on puisse passer au retour des vacances ?...

11 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Revue des Variétés*, trois actes et huit tableaux de MM. Paul Gavault et Adrien Vély [1]. — Une des

1. DISTRIBUTION. — M. *Brasseur*. — Le Manager, Napoléon Ier, un Cocher, le Bec de Gaz, la Bonne, Flammèche.

incarnations les plus cocasses d'Albert Brasseur, est, au dernier acte, celle de « la bonne de M. Duquesnel », à qui, tous les soirs de « tapes » —

M. *Guy*. — Le Puriste, Louis XV, Santos-Dumont, Garçon du Café de Suède, M. Denis, Délicat, le Musicien.

M. *Petit*. — La Foule, Fourcade, l'Affaire Mathieu, John Styx, la Chandelle de nuit.

M. *Prince*. — Le Marié, un Brigadier, M. Claretie, Muscade, l'Amiral suisse, Henri II.

M. *Demey*. — Le Duc, le Photographe, le Commissaire, le Roi, Pluton.

M. *Simon*. — Le Compère, M. Polichinelle, Jupiter.

M. *Max-Dearly*. — Le Jockey, un Vieux beau, le Chansonnier, l'Amant, le Brésilien.

M. *Rocher*. — Théodore, le Fils surnaturel. le Bailli.

M. *Perrin*. — Le Directeur, le Financier, l'Honneur.

M. *Faisant*. — Un Agent, Bernadille.

Mme *Méaly*. — La Veine, Mme Polichinelle, Eurydice.

Mlle *Lavallière*. — Le Fils Rostand, un Trottin, la Doctoresse, la Gantière.

Mlle *Saulier*. — L'ingénue, la Ballerine, la Veilleuse, Chérubin, Mme l'Archiduc.

Mlle *Lanthenay*. — Claudine, Mme Denis, Metella.

Mlle *Suzanne Derval*. — Journal amusant, Irma, Mme Obardi, Orphée.

Mlle *De Rycke*. — Liane, la Lumière, la Nourrice, Yvette.

Mlle *Lacombe*. — La Bicyclette, Septième Ballon, Cléo, Toinon.

Mlle *Brésil*. — La Mariée, la Fleur, le Marquis, la Mère Michel, Vénus.

Mlle *Renée Desprez*. — Fémina, la Cigarette, la petite Fonctionnaire, Colombine.

Mlle *Debeyre*. — La Chiffonnière. le Store, une Dame, la Grande Duchesse.

Mlle *Paule Delys*. — Allumette, une Dame. Lustucru, Manoune. Diana.

Mlle *Marinette*. — La Vie parisienne.

Mlle *M. Walder*. — La Bonne d'Henriot, Arlequin.

Mlle *G. Lauret*. — Le *Courrier Français*, le Citron, l'Amour, Saint-Antoine.

Mlle *Blan-Blan*. — Psyché, un Ballon.

Premier acte.— Premier tableau : la Façade des Variétés ; 2e tableau : les Guichets du Métropolitain ; 3e tableau : Compiègne sous le second Empire, la Chasse à courre.

Deuxième acte. — 4e tableau : le Poste du vingtième arrondissement ; 5e tableau : Une maison primée ; 6e tableau : la Lumière à travers les siècles.

Troisième acte. — 7e tableau : La Loge du Concierge du théâtre

Dieu sait s'ils sont nombreux ! — son patron donne ses places de « premières ». Ça ne sera toujours pas le cas, cette fois, car c'est avec un vrai plaisir que la critique revenait en masse, se puissamment divertir à la revue de MM. Gavault et Vély, délicieusement interprétée par tous et montée luxueusement — comme sait monter M. Samuel. Ah ! que Brasseur est encore impayable en manager de la reine Ranavalo (trois francs cinquante de budget par jour), chantant les *Jambes en caoutchouc*, et en Napoléon Ier brocanteur. Et que Mlle Lavallière, au comique toujours si mordant et si original, est donc charmante en sa parodie de Mistinguette, chanteuse de café-concert !... Le café-concert lui-même a, d'ailleurs, triomphé de la plus éclatante façon en la personne de Max Dearly, dont l'impressionnant Jockey a été bissé par une salle enthousiaste, dont l'imitation de Fursy, le chansonnier rosse, est une merveille d'exactitude. M. Guy, très plaisamment grimé, est fort amusant en Santos-Dumont, comme aussi M. Prince en M. Claretie, disant toujours : « Merci ! Merci ! Merci ! ». Mme Méaly enlève crânement l' « Evohé »

Séraphin : 8e tableau : L'Escalier de l'Opéra. — Les Opérettes d'Offenbach : 1° *La Grande Duchesse de Gérolstein* (Mlle Debeyre) ; 2° *Madame l'Archiduc* (Mlle Jeanne Saulier) ; 3° *La Vie Parisienne* (Mlle Lavallière, M. Prince, Mlle Lanthenay, M. Max-Dearly) ; 4° *La Boulangère a des écus* (MM. Brasseur et Guy) : 5° *Orphée aux Enfers* (Mme Méaly).

Une vive émotion s'était répandue sur le boulevard dans la nuit du 3 au 4 décembre. On racontait qu'un grave accident venait de se produire aux Variétés pendant la répétition de la revue de MM. Gavault et Vély, et qu'il y avait de nombreux blessés. La vérité était qu'un côté du plancher s'était effondré, entraînant dans sa chute trois personnes qui tombaient d'une hauteur d'un mètre cinquante : Mlles Emilienne d'Alençon, A. Delys et M. Lassouche, dont, sans inspirer de véritables inquiétudes, l'état ne laissait pas d'être singulièrement douloureux.

d'*Orphée aux Enfers*, et quelle commère aimable et gaie, toujours remplie d'entrain! Puis, dans de moindres tâches, citons le juste succès de Mlle Lanthenay dans la « Claudine à l'école », de notre ami Willy; celui d'une inconnue, Mlle Lacombe, dans la petite femme de revue, qui se plaint très drôlement de la vaste panne que lui ont distribuée les auteurs. En ce qui concerne la mise en scène, je vous abandonne le « Retour de la chasse à courre », où les invitées de Compiègne ont tort de se montrer en toilette de soirée; mais je vous défie de ne point applaudir l' « Histoire de la Lumière à travers les siècles », où les Veilleuses sont, notamment, de si ravissante invention, et je vous défie de ne pas fredonner, avec l'excellent orchestre de M. Fock, les irrésistibles refrains d'Offenbach, si gracieusement présentés dans ce lumineux décor de l'Escalier de l'Opéra, dont le praticable s'effondrait, naguère, dans un malheureux accident. Voilà, pour les deux premiers mois de la suivante année, la Revue dûment installée au théâtre des Variétés!...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Mademoiselle George, comédie-opérette.	4 a. 5 t.	»	26
La Nouvelle Bonne, comédie	1	»	57
Niniche, comédie mêlée de chant	3	23 janv.	32
**Les Médicis*, comédie	3 a. 4 t.	22 févr.	13
**Divorce pour rire*, vaudeville	1	23 févr.	131
Le Premier mari de France, vaudeville.	3	8 mars	24
* *Vive l'armée*, comédie	1	8 mars	24
**La Veine*, comédie	4	2 avril	161
Va chercher le commissaire, vaudeville.	1	25 octob.	66
**La Revue des Variétés*	3 a. 8 t.	11 déc.	21

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL[1]

Cinq pièces inédites : *M'amour*, de MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin; *Sacré Léonce!* comédie en trois actes, de M. Pierre Wolff; *Bichette*, de MM. A. Fontanes et Adrien Vély; *L'Affaire Mathieu*, de M. Tristan Bernard; *L'Inconnue*, de MM. Paul Gavault et Georges Berr; puis, une reprise, celle du *Paradis*, de MM. Maurice Hennequin, Paul Bilhaud et A. Barré, résumeront l'année qui commençait avec *Moins cinq!* de MM. Paul Gavault et Georges Berr [2].

22 JANVIER. — Première représentation de *M'amour*, comédie en trois actes, de MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin [3]. — « L'amant d'une femme mariée doit-il être l'ami du mari ? »

1. — Directeur : M. Maurice Charlot; administrateur général, M. Armand Lévy; secrétaire de la direction, M. Eugène Héros.

2. — Mlle Cheirel, souffrante, avait été remplacée, dans Hélène, de *Moins cinq*, par Mlle Aimée Samuel, doublée elle-même, dans celui de la couturière, par Mlle Barrot.

3. DISTRIBUTION. — Hubert Grisolles, M. *Raimond*. — Montureux, M. *Boisselot*. — Gaston Chateau, M. *Louis Maurel*. — Maxime de Torcy, M. *Gorby*. — Joseph, M. *Garel*. — Antoinette Montureux, Mlle *Cheirel*. — Hélène, Mlle *Aubry* (début). — Francine, Mlle *G. Barrot*. — Rose, Mlle *Vaillet*.

Le 5 mars, *M'amour* était joué pour la 50me fois.

Telle est la question gaiement agitée et définitivement résolue par la négative en la très jolie pièce que voici. Mme Antoinette Montureux est, depuis un an, la maîtresse d'Hubert Grisolles. C'est au domicile de « M'Amour », bien résolu à toujours ignorer le mari, qu'ont lieu les galants rendez-vous, et tout se passe, jusqu'à présent, le mieux du monde dans le meilleur des adultères. Mais au lieu de prendre leur villégiature à Ville-d'Avray, d'où il était si aisé de venir à Paris plusieurs fois par semaine, les Montureux vont, cette fois, partir pour Cabourg. Hubert ne peut décemment imposer à son aimable maîtresse un voyage de six heures. Il lui faudra donc aller, lui aussi, passer l'été à Cabourg, et obéir à la volonté d'Antoinette, qui le présentera à son mari. Celui-ci étant un enragé collectionneur, sa femme imagine de faire insérer une annonce dans le *Figaro* : « M. Hubert Grisolles, 8, rue Taitbout, désire vendre un vase japonais de grande valeur ». Montureux, aussitôt alléché, ira voir le vase en question, qu'Antoinette a payé 1 fr. 95 au magasin du Louvre; il le trouvera naturellement d'ancienneté authentique, avec une belle cassure patinée par le temps... Et la liaison s'établira toute seule entre le propriétaire et le collectionneur. Nous les retrouverons, en effet, tous deux à Cabourg; Hubert y fait le domino du mari qui ne saurait plus se passer de lui. Lasse d'attendre son amoureux, ainsi accaparé par son mari, Antoinette médite alors de brouiller Hubert avec Montureux. Mais si vous croyez que c'est facile! C'est en vain qu'Hubert met en avant la

politique... Au lieu de les désunir, la politique, au contraire, les réunit ! Et les voilà s'embrassant et se tutoyant, plus camarades que jamais ! En désespoir de cause, Antoinette n'a plus qu'une ressource : se rejeter sur un ami d'Hubert, Maxime de Torcy, qui, l'ayant rencontrée en chemin de fer sans savoir son nom, s'est épris de ses charmes. Mais Montureux s'était « toqué » de ce nouveau compagnon, en qui il a cru découvrir un savant collectionneur ; il faudra que, pour le garder comme amant, Mme Montureux le fasse nettement flanquer à la porte... Et pendant qu'Hubert sera pris par le domino du mari, Antoinette courra à ses rendez-vous avec Maxime... Ainsi va la vie. *M'amour* était une très adroite et très alerte, très fine et très spirituelle comédie faisant le plus heureux des contrastes avec les grosses charges et les pantalonnades habituellement en honneur au Palais-Royal. La pièce était charmante ; elle fut jouée à la perfection par Mlle Cheirel, une Antoinette absolument délicieuse, et par les très sûrs comédiens qui s'appelaient Raimond, Boisselot et Gorby, excellents tout trois sous les traits d'Hubert, de Montureux et de Maxime de Torcy. C'était le triomphe du bon ton et de la saine gaieté.

3 AVRIL. — Première représentation de *Sacré Léonce !* comédie en trois actes, de M. Pierre Wolff [1]. — Dans leur bourgeoise villa de Passy,

1. DISTRIBUTION. — Debienne, M. *Boisselot.* — Léonce, M. *Ch. Lamy.* — Bruzy, M. *Félix Lagrange.* — Vernis, M. *Gorby.* — Joseph, M. *Francès.* — Tototte, Mlle *Cheirel.* — Stéphanie, Mme *Berthe Legrand.* — Elise, Mlle *Aimée Samuel.* — Cécile, Mlle *Jeanne Derval.* — Sophie,

les honnêtes Debienne attendent de Cahors, la glorieuse patrie de Gambetta, leur gentil neveu Léonce, qui « va sur ses vingt-cinq ans », et qu'ils doivent incessamment marier, suivant des conventions depuis longtemps arrêtées entre les deux frères, à leur fille Cécile. Léonce arrive : il est d'une timidité qui va jusqu'à la stupidité et vous a une tête spéciale de remarquable laideur. Portant toute la barbe, et quelle barbe ! une barbe rousse énorme, longue, mal peignée; les cheveux en broussailles couvrant le col de la chemise; et si ridiculement vêtu, avec son pantalon trop large et sa jaquette de paysan, dont les manches, trop courtes, découvrent des mains « bêtes » ; il est positivement horrible. « Ah ! la sale gueule ! » s'écrie Debienne. « Nom de Dieu ! » jure Seuzy, l'ami de la famille. Quant à Cécile, elle ne fait ni une, ni deux. Elle tombe à la renverse ! Ce n'est pas tout encore. Quand l'oncle interroge son neveu, il apprend — ô stupéfaction ! — qu'à son âge il n'a jamais eu de maîtresses d'aucune sorte et n'en veut pas avoir... « L'homme qui doit se marier, dit-il, l'homme qui ne doit pas rester célibataire, doit apporter à sa femme ce qu'elle vous apporte elle-même : une virginité ! La femme attend patiemment l'heure des épousailles; pourquoi l'homme n'agirait-il pas de même ? » Debienne le regarde d'abord comme un fou... Mais il songe à sa fille et jure de dégourdir ce « sacré Léonce », de déniaiser ce « merle blanc »... L'ami

---

Mlle *Barrot*. — Gabrielle Vernis, Mlle *Louise Willy*. — Olga, Mlle *Berland*. — Lisbeth, Mlle *Daly*.

Sacré Léonce était précédé d'une aimable comédie en un acte, de M. Lucien Gleize : *Le premier faux pas*.

Seuzy connaît une bonne fille, horizontale de son métier, qui se chargera volontiers de la besogne qu'on réclame de sa professionnelle habileté. Tototte — c'est le nom de la belle cocotte — se fera un plaisir de recevoir le vieil oncle et de galamment instruire le jeune neveu... Mais Debienne, qui, depuis vingt ans qu'il est marié, n'a jamais trompé sa femme — quelle famille! — prend lui-même feu et flamme, au point d'être jaloux de son coquin de neveu, lorsque dûment éméché par le champagne, Léonce — sacré Léonce! — refuse de s'en aller. « Quand on me met une rose sous le nez, c'est apparemment pour que j'en respire le parfum » a dit le jeune homme, « respirant » tant et plus, au mépris de ses chastes théories d'autrefois. Il advient donc ce qui devait advenir. Léonce, qu'on a voulu dégourdir, sera bientôt trop dégourdi. Il a coupé sa barbe et frisé sa moustache; mais il a aussi débauché son oncle et fait des dettes; il est changé du tout au tout, et l'on regrette maintenant qu'il ait perdu... ce qu'il avait en arrivant. Cela s'arrangera pourtant ainsi que cela se doit arranger, la paix rentrera dans le ménage Debienne un instant troublé, et Léonce, ayant jeté sa gourme, épousera sa cousine Cécile qui, sûrement, ne se plaindra de rien... Le *Boulet*, représenté, il y a trois ans, sur cette même scène du Palais-Royal, était, dans le genre rosse, une étude, prise sur le vif de l'observation, un morceau de vie, un tableau dessiné par un artiste qui avait, en même temps que le don du théâtre au plus haut degré, un goût profond de vérité. M. Pierre Wolff a, comme on dit, « changé

son fusil d'épaule », et lâché l'amertume et la cruauté pour le franc rire et la saine gaieté. Le spirituel ironiste se retrouve en un dialogue où les mots abondent, mais c'est surtout au joyeux farceur que nous avons affaire avec l'auteur de *Sacré Léonce!* La pièce est extrêmement bien jouée. Honneur d'abord à Mlle Cheirel qui, dans Tototte, déploie une verve exquise. Antoinette Montureux, la bourgeoise un peu perverse, mais si finement dessinée, qu'elle avait créée dans *M'amour*, l'avait récemment placée au premier rang de nos comédiennes; cette fois, elle a joué le rôle de la cocotte avec un naturel parfait et des trouvailles de fantaisie délicieuse. MM. Boisselot et Charles Lamy sont excellents l'un et l'autre, le premier dans l'oncle Debienne, qui, sous prétexte de faire « marcher » son neveu ne demanderait pas mieux de « marcher » lui-même ; le second dans ce « sacré Léonce » dont la tête est, à elle seule, un vrai poème de rire. Sous les traits de Seuzy, le vieil ami de Tototte, regrettant le temps, où il « s'esbignait » par l'escalier de service, M. Lagrange avait heureusement repris le harnais du bon cheval de renfort. M. Gorby, enfin, avait résolu ce difficile problème de se montrer excessivement amusant dans le rôle d'un insupportable raseur — dont le rasoir n'était qu'un truc pour mieux déguiser le dernier des noceurs.

13 MAI. — Reprise du *Paradis*, pièce en trois actes, de MM. Maurice Hennequin, Paul Bilhaud et A. Barré[1]. — Pièce égrillarde, sans être gros-

1. DISTRIBUTION. — Grésillon, M. *Raimond*. — Pontbichot, M. *Boisselot*. — Baron Fléchard, M. *Ch. Lamy*. — Crick, M. *Gorby*. — Raphaël,

sière, où les situations sont aussi gaies qu'ingénieuses, où le dialogue est toujours spirituel, en restant logique et naturel. Le second acte du *Paradis*, l'acte du Lit, ne dure pas moins d'une heure — une heure de rire à jet continu. M. Boisselot, succédant à feu Milher, est d'une bonhomie délicieuse sous les traits de Ponthichot tendant bonnement le dos aux algarades de sa femme — il a son but ! — tombant avec une naïveté adorable dans le panneau de Claire Taupin, et laissant enfin se déclarer le brûlant incendie qui, depuis trente ans, couvait en lui discrètement. Après Calvin, M. Raimond a dessiné, avec son habituelle maîtrise, la silhouette de Grésillon, le parfait mari, aveugle quand il s'agit de sa femme et furieux quand il se sait trompé par sa maîtresse. Le talent de Mlle Cheirel n'est désormais plus à louer : il faut voir avec quel entrain et quelle gaieté elle joue le rôle de Claire Taupin, subjuguée par le beau dompteur Crick (article Profits et Pertes au grand livre tenu par le baron). Ce rôle d'ami du cœur (cœur délicat surtout !) est rendu avec infiniment de verve et de tact par M. Gorby. Et le type du baron, devenu, pour ses méfaits, le comptable d'une cocotte, est très adroitement esquissé par M. Charles Lamy. Une bonne pièce engendre de bons acteurs. Le *Paradis* est de celles-là.

M. *Hamilton*. — Un commissionnaire, M. *Lecomte*. — Claire Taupin, Mlle *Cheirel*. — Céleste Ponthichot, Mme *Berthe Legrand*. — Hélène Gresillon, Mlle *Aimée Samuel*. — Jeanne, Mlle *Jeanne Derville*. — Rosalie, Mlle *Barrot*. — Justine, Mlle *Berland*

Le *Paradis*, qui se donnait jusqu'à la clôture annuelle du théâtre, le 15 juin, avait été joué, quelques jours auparavant, pour la 150e fois.

19 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Bichette*, vaudeville en trois actes, de MM. A. Fontanes et Adrien Vély[1]. — A. Fontanes et Adrien Vély est une nouvelle raison sociale qui vaut de vous être présentée. Faisons vite. M. Fontanes commença par être un adroit comédien, tenant une place modeste, sans doute, mais honorable, sur les scènes du boulevard. Puis, il se révéla auteur dramatique : au Château-d'Eau, tout d'abord, puis à Déjazet, où *Rivarès et Loupy* fut, dans le genre bouffe, un très vif et très légitime succès. Enfin, en même temps qu'avec la *Fille du Garde-Chasse*, il prenait triomphalement possession de l'affiche de l'Ambigu, il devenait, tout dernièrement, l'un des successeurs ou associés de M. Emile Rochard à la direction du Châtelet. C'est un de nos plus jeunes et un de nos plus aimables confrères que M. Adrien Vély. Journaliste théâtral, il fut jugé digne de devenir, après le regretté Toché, le « soiriste » du *Gaulois*, et se distingua, ici et là, comme « revuiste ». *Y a d' la Femme*, jouée deux cents fois à Parisiana, lui a définitivement ouvert les portes de nos importantes scènes de genre; nous le retrouverons prochainement aux Variétés, et le voici, pour la première fois, au Palais-Royal,

1. DISTRIBUTION. — Cotonnet, M. *Boisselot*. — Dutilleul, M. *Cooper*. — Saint-Estèphe, M. *Ch. Lamy*. — Pascal, M. *Francès*. — Théophile, M. *Hamilton*. — Le patron du Moulin-Rouge, M. *Armand Marie*. — Mme Martinet, Mme *Berthe Legrand*. — Jeanne, Mlle *Viviane Lavergne*. — Cloclo Mésange, Mlle *Jeanne Derville*. — Emma, Mlle *Jousset*. — Eugénie, Mlle *Auffray*. — Mme Mésange, Mlle *Anna Daly*. — Mme Cyprien, Mlle *Lebrun*.

Bichette était accompagnée d'un amusant vaudeville en un acte, de M. Ernest Depré, *Un Mari improvisé*.

théâtre difficile s'il en fût. *Bichette* y a réussi avec la juste sympathie que le public ne refuse jamais à des débutants et avec l'extrême bienveillance que montre toujours la critique à son retour de vacances. « Les femmes sont ce que les maris les font », pense Cotonnet qui, déjà mûr, adore sa jeune femme, et ne la tromperait pour rien au monde : aussi est-il sûr, complètement sûr de son immaculée Bichette. Dutilleul, au contraire, trompe Jeanne à l'heure et à la journée : noceur par goût comme par prudence, il estime que la jalousie est la meilleure sauvegarde d'un bon ménage. Qu'il ne s'y fie pas pourtant ! Jeanne sait désormais à quoi s'en tenir sur ses prétendus voyages à Rambouillet ou à Nogent-le-Rotrou, et la voilà, dès lors, résolue à lui rendre la pareille. Cotonnet exulte : aidé d'un original qui « ne veut pas de cocus dans la famille », il s'apprête à faire pincer en flagrant délit d'adultère Mme Dutilleul et son petit cousin, Théophile... Or, le second acte — l'acte de la traditionnelle garçonnière ! — nous montre bien ledit Théophile en un voluptueux duo d'amour ; mais quelle est sa complice ? — Bichette elle-même, une petite sainte n'y touche qui cachait délicieusement son jeu et s'en voudrait de n'en point faire porter à un mari aussi candide que Cotonnet : « Coco » est donc supérieurement cocu. Quant à Dutilleul qui, dans la même garçonnière, a donné rendez-vous, par une petite correspondance de journal, à une certaine Angèle qu'il ne connaît pas, il s'en faut de peu qu'il ne soit pincé avec sa propre femme, impénétrable sous son

épaisse voilette. Il y a d'amusantes scènes en cet acte tohu-bohu qui défie la narration. Nous citerons, entre autres, celle du vaporisateur anesthétique et érotique, ingénieusement inventé par Dutilleul. Il en est aussi d'un peu bien grosses — oh ! que grosses ! — comme celle de la fuite, au nez du commissaire, de Théophile travesti en femme. Mais bah ! vous n'allez pas chercher la vraisemblance en un « abject vaudeville », et le genre admis, nous avons ri, ce soir, tout comme rira le bon public : n'est-ce pas précisément ce que demandaient les auteurs ? Nous aimons la façon dont Bichette prouve son innocence à son jocrisse de mari. — « Pourquoi te tromperais-je?... » dit gentiment la petite rosse. — « Au fait, répond Cotonnet, pourquoi me tromperais-tu ? » Ça, c'est du bon théâtre, classique et vrai, et pour quelques mots de ce genre, nous excusons bien des pantalonnades... Avec d'aussi sûrs comédiens que Boisselot, Cooper, Francès, Hamilton, et d'agréables actrices comme Mlles Lavergne et Jousset, l'interprétation de *Bichette* pourrait et devrait être excellente. Pourquoi nous a-t-elle paru si lente, si terne et si grise ? C'est, à notre avis, le plus grave défaut de la nouvelle œuvre, qui eût gagné cent pour cent à être menée plus rondement. A M. Charles Lamy et à Mlle Jeanne Derville sont départis les deux meilleurs rôles de la pièce : celui de l'éternel tapeur Saint-Estèphe, qui a trouvé le moyen de faire meubler la garçonnière qu'il loue à ses amis, et de se faire entretenir par l'aubergiste de la Grande-Jatte comme gentilhomme

consultant pour les affaires d'honneur ; puis celui de Cloclo Mésange, une bonne petite grue qui ne laisse pas de montrer à l'occasion — ça se voit — une légère pointe de sentiment. Mlle J. Derville y fut fort adroite, ma foi ! et M. Ch. Lamy, de composition très soignée, ainsi qu'il en a l'habitude.

24 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Affaire Mathieu*, pièce en trois actes de M. Tristan Bernard [1]. — M. Tristan Bernard — ai-je donc besoin de vous l'apprendre ? — fait partie de la petite et sacrée phalange des « auteurs gais » ; mais, à l'opposé de la plupart de ses compagnons, l'auteur d'*Un Mari pacifique* est un doux ironiste, d'une saveur très personnelle, et dont la fine raillerie s'exerce sans effort. Il a une claire vision des travers contemporains qui lui permet de saisir d'un trait les fantoches au milieu desquels nous vivons avec indulgence, et peut-être avec indifférence, tout simplement. Après avoir semé les plus jolies fleurs de sa fantaisie dans de courtes et piquantes pochades relevées d'une aimable pointe d'observation et de narquoise philosophie, il décida, un beau jour, de s'essayer dans le vaudeville et nous donna, à l'Athénée, la *Mariée du Touring-Club*,

---

1. DISTRIBUTION. — Folarmand, M. *Raimond*. — Godelle, M. *Boisselot*. — Flapeau, M. *Cooper*. — Blaise, M. *Ch. Lamy*. — Borlier, M. *Gorby*. — Mathieu, M. *Francès*. — Lormoy, M. *Hamilton*. — Eugène, M. *Armand Marie*. — Trapoux, M. *Orsy*. — Chalmu, M. *Derval*. — Rosalie, Mlle *Aimée Samuel*. — Félicie, Mlle *Jeanne Derville*. — Jeanne, Mlle *Lucy Jousset*. — Augustine, Mlle *Norbert*. — Berthilde, Mlle *H. Lebrun*.

Au cours du mois de décembre, l'*Affaire Mathieu* était précédée d'un vaudeville en un acte de M. Alix Monjardin : *A Cache-Cache*.

qui nous parut d'excellente préparation à la comédie. Nous y rîmes abondamment, grâce à des inventions de Mascarille, compliquées de scènes à la Hennequin. La pièce appartenait, d'ailleurs, à un genre dont Labiche avait donné, croyons-nous, dans le *Chapeau de paille d'Italie*, le meilleur et le plus complet spécimen. Sans parler de l'*Affaire de la rue de Lourcine*, dont se divertirent nos pères, — « Je n'assassinerai plus de charbonnière : c'est trop salissant ! » — la seconde « grande pièce » de M. Tristan Bernard, l'*Affaire Mathieu*, rencontrerait, je pense quelque modèle excellent dans l'ancien répertoire du « Théâtre du Palais-Royal », dont M. Eugène Héros vient justement de publier une très exacte « notice ». Ce n'est ni la comédie d'observation, ni la pièce « rosse », ni la pièce grivoise, c'est, sans d'autre prétention, cette fois, que celle d'exciter franchement notre hilarité, l'ingénieux vaudeville à quiproquo qui peut être vu par tout le monde et faire la folle joie des familles. Hennequin fourrait ses personnages dans des placards ; M. Tristan Bernard les met carrément dans une malle, et, de cette malle, habitée par des êtres vivants, partent des fusées de bons rires. Voici en quelques mots, — ces choses-là, ne se racontent pas, — la donnée de l'*Affaire Mathieu*. Comme la Bichette de la précédente pièce, Jeanne Godelle est une gentille petite femme, beaucoup trop jeune pour son mari, qui facilement — quoique d'ailleurs, il n'ait pas encore prouvé sa capacité sur l'article — pourrait être pris pour son père. Aussi,

bien qu'elle soit et que même elle veuille rester foncièrement honnête, reçoit-elle avec plaisir les visites — voire les cadeaux — d'un amoureux, Folarmand, qui, lui, ne rêve que d'elle. La dernière « prévenance » de Folarmand est l'envoi d'une malle, d'une superbe malle, destinée à contenir les nombreuses robes que d'Auxerre — on est à Auxerre — Jeanne emportera à Saint-André-sur-Mer. Tout est prévu dans cette malle admirable — jusqu'à une niche à chien, avec de petits trous pour que la pauvre bête puisse respirer — et jusqu'à la serrure qui se ferme « à bloc », sans sortir la clef de sa poche. Comment Folarmand, surpris au moment où il était entré dans la malle afin d'en bien démontrer tous les avantages, laisse-t-il fâcheusement retomber sur lui le couvercle qui l'enferme à double tour ?... Et comment, recroquevillé dans la dite malle, que l'on a chargée sur le petit omnibus de la gare et mise au fourgon des bagages, le malheureux « voyageur », durement trinqueballé et chahuté, arrivera-t-il, plus mort que vif, à Saint-André-sur-Mer — à Saint-André-sur-Mer où, dûment nanti d'une commission rogatoire, un très zélé juge d'instruction recherche l'assassin — selon toute apparence, son neveu Folarmand — d'un nommé Mathieu d'Auxerre, depuis trois jours subitement disparu de son domicile ? C'est ce que nous conte, le plus facétieusement du monde, M. Tristan Bernard. La malle suspecte, — ô Gouffé ! — les Godelle soupçonnés complices du crime ; l'inespérée délivrance de Folarmand par un garçon de l'hôtel de la Plage, ex-serrurier, qui a cru

trouver dans la malle les pantalons de dentelles dont rêvait sa bonne amie Rosalie ; ledit sauveur enfermé à son tour — c'est une fatalité ! — à la place de celui qu'il vient de délivrer ; Folarmand, déguisé en garçon de l'hôtel de la Plage et pris, soit pour un cambrioleur, soit pour un agent de la Sûreté, spécialement requis de Paris ; l'arrestation de « toute la bande », comme dans la *Cagnotte*, de joyeuse mémoire ; l'interrogatoire de Folarmand : « Vous n'avez jamais eu de condamnation ? lui dit le magistrat ; indice grave pour un vieux criminel. » ; celui de l'ex-serrurier qui plus abruti que jamais, s'est juré de répondre « non » à toutes les questions ; celui de Trabanchu, qui n'est autre que l'oncle Mathieu lui-même, suivant à Saint-André, en vrai Trublot, Félicie, la femme de chambre des Godelle ; la colère de Godelle se demandant comment Folarmand pouvait bien se trouver dans la malle de sa femme ; enfin, comme conclusion inattendue de toute cette affaire, la « preuve de l'innocence de la victime ! » Autant de drôlatiques inventions qui ont fait de l'œuvre de M. Tristan Bernard une exhilarante soirée. Avec un petit peu de lenteur encore, la pièce est bien jouée. M. Raimond, dont ne saurait guère se passer le Palais-Royal, a fait, sous les traits de Folarmand, la plus heureuse des rentrées : il faut l'entendre raconter tout ce qu'il a souffert sous forme de colis !... C'est, vraiment, un poème de rire que la tête de M. Ch. Lamy, l'ex-serrurier, abruti et amoureux. M. Francès, le petit Nenfant de la *Mariée du Touring-Club*, est un Mathieu

désopilant. M. Gorby rend de façon « idéale » le magistrat gaffeur. MM. Boisselot et Cooper jouent excellemment leurs rôles, d'importance moindre. Mmes Jousset, Derville et Samuel, enfin, contribuent très agréablement pour leur part au succès, très franc, de l'*Affaire Mathieu*.

18 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Inconnue*, pièce en trois actes, de MM. Paul Gavault et Georges Berr[1]. — Philippe Ardelot, qui ne rêve qu'au bonheur des autres, est si essentiellement bon qu'il en est positivement bête... C'est ainsi que, pour avoir un soir recueilli sur la voïe publique « La Gaufre », qui mourait de faim, et lui avoir fait servir par sa cuisinière un repas réparateur, il a donné lieu de penser qu'il soupait avec une maîtresse, nuitamment introduite en l'appartement conjugal, et s'est vu lâcher par sa femme, résolue à lui intenter une action en divorce. C'est ainsi que, d'un certain Folquet de la Barre, ancien camarade, « ruiné comme Pompéï », il a fait son secrétaire — un secrétaire qui le gruge et le débine, à raison de cent cinquante francs par mois. Ce n'est pas tout encore. Dans un de ces rassemblements que motivait, au temps de la dernière Exposition, la visite de souverains étrangers acclamés par la foule, une dame, embrassée à brûle-pourpoint par un roi nègre au geste un peu

1. DISTRIBUTION. — Bidoulet, M. *Boisselot*. — Philippe Ardelot, M. *Cooper*. — Folquet, M. *Ch. Lamy*. — Pascal Bernard, M. *Gorby*. — Don Venador, M. *Frances*. — Julien, M. *Hamilton*. — Le commandant, M. *Armand Marie*. — Le docteur, M. *Derval*. — Le commissaire, M. *H. Martin*. — Germaine, Mlle *Cheirel*. — Arsinoé, Mme *Berthe Legrand*. — Jacqueline, Mlle *Aimée Samuel*. — Marguerite, Mlle *Jeanne Derville*.

trop expressif, s'est trouvée mal de peur. Notre bon Philippe l'a reçue dans ses bras et immédiatement transportée chez lui où, mieux que chez le pharmacien — ô invraisemblance du postulat ! — on est à même de lui donner tous les soins nécessaires. Puis, quand, une fois remise, on lui demande son nom pour la reconduire à son domicile : — « Je ne me rappelle plus comment je m'appelle ! » s'écrie-t-elle affolée. Je ne me souviens plus que d'une chose : c'est que j'ai un mari et un amant, mais, quant à vous dire où ils demeurent, cela m'est absolument impossible ! » Mandé en toute hâte, le docteur constate un curieux cas d'amnésie — encore une maladie mise au théâtre ! — et, pour cause de fièvre, prescrit immédiatement le lit... Voilà donc « l'inconnue » couchée dans les draps d'Ardelot, surprise par Mme Ardelot en quête d'un flagrant délit — cette rosse de Folquet l'a prévenue par téléphone — et fort en peine de répondre aux questions du commissaire de police. — « Votre nom ? » — « Je ne sais pas : j'ai perdu mes noms propres ! » La situation se corse, comme vous voyez... Philippe n'est pas seulement acculé au divorce : il se croit forcé de garder chez lui, pour un bon bout de temps, celle qui en est la cause. C'est en vain qu'aidé de son secrétaire il a longuement compulsé le Bottin des départements et lu à son étrange pensionnaire la liste des principales villes de France : ces noms ne lui disent rien, rien !... C'est en vain qu'il a fait monter, de la rue, un monsieur au pardessus gris, en qui, de la fenêtre du salon, elle avait cru recon-

naître son amant, ledit passant est un noble Espagnol, furieux qu'on l'ait ainsi dérangé pour rien. Et il n'y aurait vraiment pas de raison pour que cela finît jamais, si l'inconnue ne découvrait justement, dans un voisin d'en face, son amant, Pascal Bernard que, sous prétexte d'aller à Chantilly voir sa bonne tante Arsinoé, elle est venue retrouver à Paris. En même temps que la joie éclate dans son cœur, la lumière se fait subitement dans son esprit, sa mémoire lui revient : elle s'appelle Germaine de son prénom, et Mme Bidoulet, du nom de son mari, habitant Poligny, du Jura. A Poligny, Bidoulet a reçu une lettre de la tante Arsinoé se plaignant de ne plus voir sa nièce Germaine. Il a tout compris, et le voilà débarquant à Paris où — les cocus ont de ces chances ! — un tableau reproduisant, au cinématographe, la réception de certain roi nègre, lui montre sa femme évanouie emportée par un homme dont il arrive à connaître l'adresse... Bidoulet s'amène donc chez Ardelot, et le gifle d'importance, comme le giflera, du reste, un instant après, Pascal Bernard. Ardelot embourse les deux paires de gifles, encaisse un double duel... Et Mme Bidoulet, dont ne veut plus son mari, dont ne veut pas davantage son amant, maintenant qu'elle est redevenue libre, refuse de s'en aller et s'installe carrément chez lui — celle-ci est par trop forte ! — prenant la direction intérieure de sa maison. Peut-être me direz-vous — et vous n'auriez assurément point tort — que, pour se laisser faire de la sorte, ce Parisien est vraiment de bonne composition. De trop bonne com-

position, certes, et cette impossibilité nous gâte un peu le troisième acte de la pièce de MM. Paul Gavault et Georges Berr — vraie farce d'atelier. Ne faut-il pas, jusque dans les situations les plus outrancières, un grain de saine raison ? A travers trop de gifles données et rendues, il se trouve cependant une très amusante invention : celle des deux duels du patron que Folquet a eu l'idée de fondre en un unique duel, qui met en face l'un de l'autre le mari et l'amant de Mme Bidoulet ; une fort jolie scène : celle des excitants baisers que, sous prétexte de se venger des autres, échangent ensemble Philippe et Germaine, partis sur le chemin de l'amour... Qu'adviendrait-il, bon Dieu ! sans l'arrivée de Mme Ardelot, désormais convaincue de la fidélité de son mari ; sans celle de Bidoulet croyant — lui aussi ! — à l'innocence de sa femme, puisqu'il n'y a de « coupable en somme que la fâcheuse amnésie ». Germaine comprend, alors, qu'elle finirait par « gêner » celui qui l'a si généreusement recueillie, et se résigne à partir, mais non sans avoir reçu, comme utile cadeau, un élégant collier de chien qui, dorénavant, l'empêchera de se perdre, en cas où il lui arriverait encore d'oublier son nom et son adresse... Ce rôle de Germaine servait de rentrée à Mlle Cheirel, de diction toujours si juste et de naturel exquis. M. Cooper personnifie d'amusante façon le « petit manteau bleu » qu'est Philippe Ardelot ; nous souhaitions pourtant qu'il y apportât parfois un peu plus d'entrain et y mît une verve plus en dehors... M. Charles Lamy traduit à souhait la canaillerie

du noble secrétaire qui répond au nom d'Enguerrand Folquet de la Barre. Bidoulet, c'est l'excellent Boisselot; Pascal Bernard, c'est M. Gorby, rendant en toute vérité l'égoïsme de l'amant. Puis, il faut citer en leurs caricatures un peu appuyées de l'Espagnol Don Venador et de la tante Arsinoé, M. Francès et Mme Berthe Legrand; un couple de domestiques heureusement dessinés, Mlle Jeanne Derville et M. Hamilton, et ne point oublier Mlle Aimée Samuel, qui dit fort bien le « Je suis agacée » de Mme Jacqueline Ardelot. L'*Inconnue* terminera l'année 1901, résumée dans le tableau que voici :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Moins Cinq ! pièce	3	»	25
La Vénus au Plumeau, vaudeville	1	»	34
**M'Amour*, comédie	3	22 janv.	80
**Société anonyme*, vaudeville	1	1er févr.	104
**Sacré Léonce !* comédie	3	3 avril	45
**Premier faux pas*, comédie	1	7 avril	44
Le Paradis, pièce	3	13 mai	34
**Bichette*, vaudeville	3	19 sept.	36
**Un Mari improvisé*, vaudeville	1	20 sept.	88
**L'Affaire Mathieu*, pièce	3	24 octob.	72
**A cache-cache*, vaudeville	1	9 déc.	27
**L'Inconnue*, pièce	3	18 déc.	17

THÉATRE SARAH BERNHARDT[1]

Pendant que Mme Sarah Bernhardt, accompagnée de Coquelin, court l'Amérique, la salle de la place du Châtelet est louée, d'abord à M. Jacques Richepin, puis à M. Gustave Guiches, désireux de faire jouer leurs œuvres.

27 JANVIER. — Première représentation de la *Cavalière*, pièce en cinq actes, en vers, de M. Jacques Richepin[2]. — Tel père : tel fils. Nous devons à un jeune homme de vingt ans, M. Jacques Richepin, le très vif agrément d'une jolie soirée d'art qui nous donne un poète dramatique du talent le plus précoce. En vérité, la *Cavalière*, qui est l'œuvre d'un débutant, pourrait être signée d'un des maîtres de la scène, et le seul reproche qu'on serait en droit d'adresser à ce drame chevaleresque et romantique est de manquer de dé-

1. Directrice : Mme Sarah Bernhardt ; secretaire général : M. Jué.

2. DISTRIBUTION. — Tagarote, M. *Paul Clerget*. — Cristobal, M. *Castillan*. — Machuca, M. *Dieudonné*. — Boscan, M. *Godeau*. — Palomèque, M. *Villa*. — Balbuena, M. *Caudieux*. — Vivaldo, M. *Noël Refy*. — Cigalès, M. *Larmandie*. — Parapilla, M. *Michel*. — Pedro Vigué, M. *Hermenot*. — Corchuelo, M. *Charny*. — Ginésille, M. *Thomas*. — Mira de Amescua, Mlle *Cora Laparcerie*. — Lorenza del Berrocal, Mlle *Valentine Page*. — Cribella, Mlle *Marguerite Gauthier*. — Leonella, Mlle *Castella*. — Gaspar, Mlle *Chapelas*. — Dona Catalina, Mlle *Brenneville*. — Dona Nogalès, Mlle *Savard*.

fauts... L'action se passe en Espagne, à la fin du seizième siècle. Devançant notre époque de féminisme exaspéré, Mira de Amescua est, de par son éducation virile et le vouloir de son costume masculin, un véritable « cavalier », le plus ardent et le plus brave, le plus fougueux et le plus audacieux des jeunes seigneurs de Valladolid. Jugeant que c'est s'abaisser que de dépendre de quelqu'un, et faisant profession de mépriser l'amour, elle y succombe néanmoins, tout comme les autres, le jour où elle reçoit une maîtresse gifle du beau Cristobal qui l'a prise pour un homme. Ce Cristobal est l'amant de sa sœur Lorenza qui, elle, est toute douceur et toute tendresse; Mira le lui prendra effrontément, commettant inconsciemment sa première rosserie de femme. Notre cavalière est si miraculeusement apprivoisée, qu'elle se laisse subitement dominer et que, sur un simple désir de celui qu'elle aime, elle quitte l'émouvante chasse au loup qu'elle avait elle-même organisée. Redevenant véritablement femme, elle s'abandonnera toute, entre les bras du beau vainqueur. Mais voilà qu'un guet-apens a été tramé par certain corrégidor, le rival de Cristobal auprès de Lorenza. Mira tire l'épée et blesse son adversaire, tandis que — ô honte! — Cristobal est blessé par le sien. Naturellement impropre au métier de garde-malade, Mira s'aigrit dans l'inaction forcée où la plonge la trop longue convalescence de cet amant coupable de n'avoir pas su répondre par un contre-quarte à l'attaque du bretteur à gages, et pendant qu'elle est allée respirer à pleins poumons l'air qui lui

manque, l'angélique Lorenza reconquiert son infidèle et le reprend à sa terrible sœur. Celle-ci médite une cruelle vengeance contre celui qu'elle croit haïr et qu'elle aime de toute la force de son être. Surgissant au milieu d'un bal masqué donné par sa sœur, elle fait prix avec des bandits pour assassiner Cristobal qu'on reconnaîtra à son manteau noir étoilé d'or. Mais elle entend les mélancoliques regrets du jeune homme navré d'avoir vu malheureusement faussée une nature si droite et si sincèrement passionnée ; elle comprend qu'elle tient toujours la plus grande place en son cœur, et, se repentant du mal qu'elle a fait, elle se condamne à expier. Alors elle se présente à Cristobal et lui annonce son départ pour un très lointain voyage. Comme suprême faveur, elle le prie de lui donner son manteau. Ainsi sera-t-elle prise pour celui qu'elle a désigné aux bandits et tombera-t-elle sous leurs coups. C'est le dénouement de l'*Infidèle*, de Georges de Porto-Riche. Sur un sujet intéressant où peut-être on souhaiterait plus de fantaisie, plus d'imprévu et de nouveauté, M. Jacques Richepin, nous l'avons dit, s'est révélé déjà maître dramaturge à l'égal d'un vieux routier ; son intrigue est habilement menée ; son dialogue est vif ; ses vers sont faciles et harmonieux : et, ce dont, surtout, nous le louerons, sa thèse est présentée avec tant d'adresse, que sans la moindre fatigue d'esprit et sans un seul instant d'ennui le spectateur en suit le développement du premier au dernier acte. Mlle Cora Laparcerie avait trouvé dans Mira, un rôle dont elle réalisait merveilleuse-

ment le type : c'était un vaillant et ardent cavalier, c'était, au moment voulu, une adorable femme, idéalement amoureuse... Mlle Valentine Page lui faisait le plus charmant des contrastes, avec sa beauté blonde et sa voix musicale si douce, si douce... que, parfois on arrivait à n'en plus percevoir le son. M. Castillan avait vraiment tout ce qu'il fallait pour séduire et nous comprenions qu'il fût aimé des deux sœurs. M. Paul Clerget était un coquin de grande allure très joyeusement accompagné — tel Passepoil et Cocardasse — par M. Villa. M. Dieudonné enfin faisait valoir avec conviction la vieille thèse du bonhomme Chrysale. De fort jolis décors, comme l'ensoleillé tableau du premier acte, avec sa pittoresque boutique de perruquier et une mise en scène bien comprise — citons entre autres la vivante Curée entendue à la cantonade — encadraient de pimpante façon l'œuvre de M. Jacques Richepin, qui se donnait jusqu'au 8 février.

18 MARS. — Première représentation de *Ménage Moderne*, pièce en quatre actes de M. Gustave Guiches [1]. — M. Gustave Guiches, un des cinq signataires de la célèbre protestation contre la *Terre* de Zola, est l'auteur d'un étrange roman,

1. DISTRIBUTION. — Philippe Dussol, M. *Paul Clerget*. — Le Thibault, M. *Dieudonné*. — Dessombes, M. *Jules Mondos*. — Joncel, M. *Normand*. — Du Matois, M. *Volnys*. — D'Erignan, M. *L. Desplanques*. — Vareuil, M. *Brizard*. — Le préfet, M. *Courcelles*. — Nanty, M. *Vellay*, — Saint-Jean, M. *De Ligne*. — Léon, M. *Hermenault*. — Germaine, Mlle *Marguerite Gauthier*. — Mme de Tour, Mlle *Marie Marcilly*. — La préfète, Mlle *Claudia*. — Mme Bortassac, Mlle *Vincent*. — Hortensia, Mlle *Boorneck*, — Suzanne Danoix, Mlle *Valcourt*. — Berthe Lorval, Mlle *Fitz*. — Andrée, Mlle *Brenneville*. — Léontine, Mlle *Yvonne Dinart*. — Eva, Mlle *Pagandet*. — Rachel, Mlle *Dyronne*. — Camélia, Mlle *Néva*.

Philippe Destal, de *Céleste Prudhomat*, une très intéressante monographie de l'institutrice laïque, de l'*Ennemi*, une émouvante étude de mœurs provinciales dont le héros était... le phylloxera, de l'*Imprévu*, qui fut fort remarqué lors de sa publication au *Figaro*. Avec *Snob*, que nous jouaient à la Renaissance — voici quatre ans — Lucien Guitry et Jeanne Granier, M. Guiches se révéla auteur dramatique. Pièce imcomplète, inexpérimentée encore et mal cousue, diffuse et de médiocre logique. On y trouvait cependant quelques paillettes, un dialogue qui ne manquait pas d'esprit et des scènes bien faites ; cela n'avait pas grand intérêt et n'était pourtant pas ennuyeux ; les détails accessoires étaient bien traités, les personnages épisodiques assez amusants. *Snob* eut une quarantaine de représentations, et n'en méritait pas davantage. Que dire de *Ménage Moderne*, si inférieur, hélas ! à la première œuvre scénique de M. Guiches ? C'est l'incohérence et l'invraisemblance poussées au suprême degré, et le cliché « ça ne tient pas debout » semble ainsi avoir été inventé pour cette prétendue comédie de mœurs. Quelles mœurs, messeigneurs !... Ménage « moderne » si vous voulez ; mais à quelle époque, plus dépravée encore que la nôtre, si possible, le vingt-troisième siècle, tout au moins, et dans quel monde — celui des mufles — s'exprimant en une langue de goujats, le place l'effarant auteur de cette triste et pénible bouffonnerie ? Comment admettre l'étonnant postulat de ce ménage à trois qui consiste à faire vivre sous le même toit, entre sa femme et

sa maîtresse, amies intimes, Philippe Dussol, solide adepte du partage et moraliste dernier cri. Dame logique ne peut bien longtemps tolérer semblable promiscuité ; le crépage de chignons est l'inévitable conséquence de l'étrange situation : si Germaine Dussol et Mme de Tour s'embrassent ensuite, c'est pour mieux se mordre, et voilà bientôt notre beau Philippe le bec dans l'eau ? Sa maîtresse l'a lâché furieuse de voir publiquement révélé le secret de sa naissance ; son père qu'elle faisait passer pour un conseiller référendaire à la Cour des comptes, n'est en réalité, qu'un vulgaire marchand de peaux de lapins !... Et quand Germaine apprend que Mme de Tour n'était pas la simple « amie » qu'elle croyait, elle est prise d'une noble indignation et pousse le verrou de sa chambre, déclarant nettement à son mari qu'il ne sera plus pour elle qu'un camarade... Ce platonisme ne saurait convenir à un homme aussi bien râblé qu'est Philippe, et puisque sa femme s'en tient à la séparation, il la contraindra au divorce en faisant scandale. Germaine est partie pour Nice : il l'y suivra, menant avec lui une troupe composée de filles de brasserie !... Mais, le voilà bientôt en panne, faute de subsides, et ramené, par l'amour, autant que par la disette, au château de son beau-père, où il trouve sa femme prête à lui pardonner. Ainsi se termine comme une sorte de berquinade, cette pièce aux prétentions si avancées, où l'observation et la fantaisie font trop souvent place à la trivialité et à la grossièreté les plus inutiles. Est-il nécessaire, par exemple, que sous couleur de

vérité, Philippe Dussol traite son beau-père de « chameau » et de « fourneau », qu'il écrive à un de ses amis qu'il est « le dernier des salauds » et que le dernier acte soit émaillé d'autres aménités de ce genre. Il y a du réalisme, il y a aussi de l'opérette en cette œuvre mort-née fort indigne du lettré qui la signa et du beau théâtre qui, pour quelques jours, la recueillit... M. Paul Clerget avait vu pour lui — c'est son excuse — un très beau rôle en ce Philippe Dussol qui, hélas ! n'est qu'un piètre personnage. Il le jouait avec entrain, mais il avait tort d'en accentuer la note déjà si commune. M. Dieudonné prêtait l'inconscience voulue à ce père qui accepte pour sa fille la plus extraordinaire des situations. Mais heureusement pour nous — puisque cela nous a paru le seul sourire de la pièce — le comte Le Thibault s'est toqué d'un raté qui ne rêve qu'inventions de toute sorte et a machiné en conséquence le château de son protecteur : après l'horloge à canon, le canapé à musique, le jeu d'orgue révélant les cambrioleurs ou jouant un air approprié à chacune des chambres, c'est le feu d'artifice sans bruit et sans lumière, et le petit cireur mécanique enfermé dans une locomotive de poche... M. Jules Mondos très plaisamment, et très finement même, rendait ce rôle à côté — le meilleur de l'ouvrage. Sous la coiffe de Sainte Irénée de la *Blessure* à l'Athénée, sous le boléro de la perruquière de la *Cavalière*, à ce même théâtre Sarah Bernhardt, nous avions vu passer Mlle Marguerite Gauthier. Nous la retrouvions jouant avec beaucoup de gentillesse l'im-

portant rôle de Germaine. Mlle Marcilly, dans Mme de Tour lui donnait une adroite réplique. Mais que de peine et de talent dépensés en pure perte ! *Ménage Moderne*, se donnait pour la dernière fois le 9 avril. Et de nouveau le théâtre Sarah Bernhardt redevenait désert.

La matinée gratuite de l'*Aiglon* le jour de la Fête nationale, était, en réalité, la « deux cent quarante et unième » représentation de la triomphante pièce du jeune et brillant académicien. C'était la réouverture — pour un jour, en attendant mieux — du théâtre depuis longtemps fermé, et la première fois qu'à Paris Coquelin jouait le rôle de Flambeau, créé au mois de mars de l'année précédente par Guitry : M. Rostand lui-même ne l'y avait jamais vu. On conçoit que les amis de « Coq » et de « Sarah » — nous fûmes du nombre — aient tenu à serrer la main des deux grands artistes à leur retour de Londres, où ils furent si magnifiquement fêtés, et voulu les applaudir de tout cœur avant de les voir partir : Sarah Bernhardt pour Belle-Isle et Coquelin pour Vellé, en Saône-et-Loire, où, chacun de leur côté, ils vont prendre à leur manière un repos si glorieusement gagné. Devant une salle absolument comble — parbleu ! — et infiniment amusante à suivre dans ses manifestations toujours intelligentes, l'*Aiglon* a produit un énorme effet, et c'était plaisir d'observer ce public curieux, attentif, passionné, soulignant les beaux vers, riant aux traits d'esprit, éclatant, aux mouvements pathétiques, en des tonnerres de bravos, jetant aux pieds de l'Aiglon des

fleurs que lui ramassait Flambeau, acclamant enfin Rostand, que dut lui amener en scène son génial interprète... Que dire ici qui n'ait point été dit déjà de Mme Sarah Bernhardt, en cette admirable création du duc de Reichstadt, où elle s'est incorporée de telle sorte qu'elle ne donne même pas la sensation d'un travesti, et où, ce jour-là plus que jamais, en dépit des fatigues du voyage et du succès (vingt-huit rappels à sa représentation d'adieu à Londres dans la *Dame aux Camélias*), elle fut si belle, si touchante, si délicieuse en ce rôle de charme, de tendresse, de noblesse et de songe! Et si vous voulez maintenant savoir au juste ce que Coquelin a fait de Flambeau, dit Flambard, rapportez-vous-en aux paroles de notre éminent confrère Augustin Filon, qui, avant nous, avait eu la joie de le voir à Her Majesty : « Il ne force ni ne souligne aucun effet. Il ne déclame ni ne crie ; il ne se démène pas plus qu'il ne se surmène. Il est simple, tout à fait bonhomme. Avec cela, il est très grand, d'une grandeur qui dépasse le cadre scénique... Il ne se contente pas de jouer la pièce, il la commente, il l'explique, la justifie, lui donne la portée la plus lointaine, toute l'idéalisation dont elle est susceptible, en même temps qu'il jette sa robuste personnalité dans des situations extraordinaires, et ainsi fait le rêve du poète plus vrai que la vérité et plus vivant que la vie... »

7 SEPTEMBRE. — Réouverture par la *Dame aux Camélias* [1] donnée en représentations populaires à

[1] DISTRIBUTION. — Armand Duval, M. *Pierre Magnier*. — Saint-Gaudens, M. *Chameroy*. — Gaston Rieux, M. *Schutz*. — Georges Duval,

prix réduits. De l'interprétation actuelle, peu de chose à dire, sinon qu'elle est bien médiocre et donne l'aspect d'une troupe de comédiens amateurs « en partie » dans la banlieue. Mlle Parny — l'étoile — a des qualités assurément : la jeunesse d'abord, et celle-ci devient rare, il y a même longtemps que nous ne vîmes une Marguerite Gautier au-dessous de la cinquantaine. Mais, hélas ! la jeunesse ne suffit pas pour jouer un rôle pareil ; il faut aussi le talent, l'expérience, et la comédienne attend l'un et l'autre ; sa voix, quoique bien timbrée, est peu intelligible, parce qu'elle s'en sert mal et n'articule pas assez ; son jeu est éteint, et quand, par hasard, elle donne un effet, on retrouve le souvenir figé de Sarah Bernhardt.

17 OCTOBRE. — C'est aux Parisiens — on les croit enfin revenus — qu'est dédiée la reprise de l'*Aiglon* [1], dont l'énorme succès traversa d'un vol colossal toute la durée de l'Exposition. Ils y re-

M. *Ramy*. — Le docteur, M. *Lacroix*. — Comte de Giray, M. *Gerval*. — Varville, M. *Volnys*. — Arthur, M. *Robert Lacroix*. — Gustave, M. *Français*. — Un domestique, M. *Rigler*. — Marguerite Gauthier, Mlle *Renée Parny*. — Olympe, Mlle *Saryta*. — Prudence, Mlle *A. Canti*. — Nanine, Mlle *Boulanger*. — Anaïs, Mlle *Marie Royer*. — Nichette, Mlle *La Voulzy*. — Adèle, Mlle *Brenneville*.

1. DISTRIBUTION. — Flambeau, M. *Coquelin aîné*. — Le Tailleur, M. *Pierre Magnier*. — Metternich, M. *Desjardins*. — Gentz, M. *Chameroy*. — L'attaché français, M. *Schutz*. — Prokesch, M. *Deneubourg*. — Tiburce, M. *Schuler*. — Marmont, M. *Maurice Gerval*. — L'empereur Franz, M. *Paul Chevalet*. — D'Obenam, M. *Pirou*. — Le docteur, M. *Lacroix*. — Le général Hartmann, M. *Durec*. — Le duc de Reichstadt, Mme *Sarah Bernhardt*. — Marie-Louise, Mlle *Maria Legault*. — Comtesse Camerata, Mlle *Bl. Dufrène*. — Thérèse, Mlle *Renée Parny*. — Fanny Essler, Mlle *Kerwich*. — L'archiduchesse, Mlle *Saryta*. — La grande maîtresse, Mlle *Canti*. — La princesse, Mlle *Boulanger*. — La comtesse, Mlle *Marie Royer*.

trouveront, aves ses étonnantes qualités et aussi avec ses quelques défauts, la superbe fantaisie dramatique du brillant auteur de *Cyrano*, devenu, depuis lors, le plus jeune de nos académiciens. Il n'y a plus rien à écrire sur l'*Aiglon*, et tout a été dit de même de sa merveilleuse interprète, dont la gloire est aujourd'hui définitive. « Mince, élégante, affinée, d'une aristocratie élégante, souveraine, aussi bien sous le petit collet du carrick noir, égayé d'une rose rose, que sous l'uniforme autrichien tout blanc, rehaussé de vert; la tête pâle et bien auréolée d'or avec, dans le regard, des expressions ardentes, généreuses et sublimes, succédant à des découragements et à des lassitudes, un peu comme un lord Byron qui rêverait de batailles et de pouvoir ; la démarche traînante et décidée tout ensemble, le geste net et autoritaire, caressant et câlin ; la voix mordante, incisive, la voix impériale, humaine et désespérée; portant en toute sa personne le poids d'une destinée inéluctable, d'un héritage trop lourd pour de si frêles épaules, Sarah Bernhardt, divinement, miraculeusement jeune et fière et noble, mélancolique, nerveuse et débile, mutine et légère, a incarné génialement le petit duc de Reichstadt... » Et telle nous l'avions acclamée il y a dix-huit mois, telle nous l'applaudissons aujourd'hui. La curiosité de cette reprise résidait dans son changement de partenaire... On avait généralement trouvé que, dans le rôle du grognard Flambeau, dit Flambard, Guitry était plus « Guitry » que Flambeau, manquant peut-être de sincérité, et bien qu'il fît sonner de sa voix vibrante les

tirades de Rostand, manquant aussi de lyrisme héroïque ou bouffon... Il n'en va pas de même de Coquelin. « Il y a, dans *l'Aiglon*, disait notre érudit confrère Augustin Filon, des phrases sur l'ameublement de Schœnbrunn qui m'avaient paru oiseuses, mais qui ont pris pour nous leur signification et leur relief, lorsque Coquelin les a laissé tomber de cet air malin et connaisseur que prend le pis ouvrier parisien lorsqu'il parle des choses de son métier : « Mon frère est tapissier. » Lui, il a l'œil. Qui sait? tout jeune il a peut-être mis la main à quelques-uns de ces jolis meubles Louis XVI, vrais bijoux de l'ébénisterie. Il a dû polissonner d'abord dans le ruisseau du faubourg Saint-Antoine, qui a sa place dans l'histoire comme celui de la rue du Bac. C'est Gavroche, à qui il a poussé des moustaches grises, Gavroche grognard. Il est resté gamin, farceur, et les farces d'un homme pareil ne peuvent être que des farces énormes... » Il fallait aller revoir *l'Aiglon* de Rostand, avec Coquelin dans Flambeau... Trois changements dans la distribution : M. Desjardins a pris le rôle de Metternich, créé par M. Calmettes. Il excelle dans ces personnages froids et ironiques, et il a gardé à Metternich son grand air; M. Gerval a joué le rôle du maréchal Marmont, qui a une fort belle scène, très bien dite. Un tout jeune artiste, formé à l'école de Sarah Bernhardt, M. Paul Chevalet, se faisait remarquer dans le rôle du vieil empereur Franz, qu'il rendait avec intelligence.

14 NOVEMBRE. — Sans songer à interrompre

l'*Aiglon*, Mme Sarah Bernhardt a créé deux séries d'abonnements pour les représentations diurnes, le jeudi. C'est pour ces abonnés qu'elle donne aujourd'hui une admirable représentation de *Phèdre*, avec le concours de l'excellent orchestre de M. Colonne, jouant la subtile partition écrite par Massenet. Mais n'y eût-il pas eu la partition de Massenet et l'orchestre de M. Colonne, cette représentation de *Phèdre* eût encore été une des plus belles de celles auxquelles nous avons assisté. Jamais peut-être Mme Sarah Bernhardt ne fut plus parfaitement la Phèdre de Racine, de ce Racine qui est aussi bien la terrible que la tendre.

28 NOVEMBRE. — En matinée, comme spectacle d'abonnement, on reprend la *Tosca*, drame en cinq actes de M. Victorien Sardou[1], où Coquelin aîné joue « à sa manière » le rôle du baron Scarpia. La pièce est donnée une seconde fois le 5 décembre.

12 DÉCEMBRE. — Aux abonnés du jeudi, on a donné l'*Aveu*, un acte de Mme Sarah Bernhardt, que nous avons vu déjà et qui a brillamment réussi, et que Mlle Dolly a fort bien joué. Le public a appelé l'auteur sur la scène et lui a témoigné son plaisir par une ovation. Puis on a

---

1. DISTRIBUTION. — Baron Scarpia, M. *Coquelin aîné*. — Mario Cavaradossi, M. *Deneubourg*. — Attavanti, M. *Chameroy*. — Angelotti, M. *Scheler*. — Eusèbe, M. *Lacroix*. — De Trévillac, M. *Laurent*. — Schiarroni, M. *Jean Dara*. — Spoletta, M. *Duree*. — Trivulce, M. *Krauss*. — Un sergent, M. *Guiraud*. — Un chambellan, M. *Cauroy*. — Le procureur fiscal, M. *Bary*. — Paesiello, M. *Français*. — Floria Tosca, Mme *Sarah Bernhardt*. — La reine Marie-Caroline, Mlle *Jane Méa*. — La princesse Orlonia, Mlle *Boulanger*. — Gennarino, Mlle *Seylor*. — Luciana, Mlle *Bardey*. — Un monsignor, Mlle *Yvonne de Bray*.

joué une pièce en vers de M. Garnir, *la Défense du Bonheur*. Il s'agit de deux amours, l'un idéal, l'autre plus charnel, et le premier se sacrifie au second. C'est Mlle Renée Parny qui a joué le rôle principal de femme et y a été très goûtée. Enfin, M. Coquelin et Mme Sarah Bernhardt ont joué *les Précieuses ridicules*. Ce fut exquis. M. Coquelin n'a jamais été si étourdissant de verve et Mme Sarah Bernhardt a fait la Précieuse avec un naturel, une belle humeur, une incomparable gaieté. Tout le monde s'amusait, et elle paraissait s'amuser elle-même plus que personne ! Pourquoi, en ces matinées, n'aborderait-elle pas successivement les beaux rôles du répertoire de Molière ? Ne serait-il pas du plus haut intérêt de lui voir jouer Célimène de *Misanthrope*, Elmire de *Tartuffe*?...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
**La Cavalière*, pièce en vers	5	27 janv.	14
**Ménage moderne*, pièce	4	18 mars	12
La Dame aux Camélias, pièce	5	7 sept.	21
L'Aiglon, drame en vers	6	17 octob.	83
Phèdre, tragédie	5	14 nov.	2
La Tosca, drame	5	28 nov.	1
Patron Bénic, pièce	1	12 déc.	2
**La Défense du bonheur*, comédie en vers	1	12 déc.	2
L'Aveu, pièce	1	12 déc.	2
Les Précieuses ridicules, comédie	1	12 déc.	2

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN[1]

Trois pièces inédites : *Les Rouges et les Blancs*, de M. Georges Ohnet; *Quo Vadis?* de M. Emile Moreau, et la *Pompadour*, de M. Emile Bergerat, feront, avec la reprise de la *Case de l'Oncle Tom* et celle du *Maître de Forges*, le bilan de l'année 1901, commencée avec la *Jeunesse des Mousquetaires*[2].

25 JANVIER. — Première représentation de *Les Rouges et les Blancs*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Georges Ohnet[3]. — Ainsi que cela se passait, d'ailleurs, dans la *Duchesse de Berry*, de M. Bernède, jouée la précédente année

1. — Directeurs : MM. Henry Hertz et Jean Coquelin.

2. — M. Walter y avait remplacé avec intelligence M. Jean Coquelin, dans le rôle de Planchet.

3. DISTRIBUTION. — Yan Tréadec, M. *Duquesne*. — Louis de Kerléan, M. *Volny*. — Renaison, M. *J. Coquelin*. — L'abbé Tréadec, M. *Péricaud*. — Le comte de Kerléan, M. *Perny*. — Berryer, M. *Rozenberg*. — Dermoncourt, M. *Dulac*. — Maho, M. *Walter*. — Duval, M. *Garay*. — Maynard, M. *A. Gérard*. — Le chevalier de Bévanho, M. *Marié de l'Isle*. — De Kersabiec, M. *Albert*. — Bourmont, M. *Person-Dumaine*. — Tinguy, M. *Ossart*. — Goulaine, M. *Gaston Rys*. — De Lahaye, M. *Danequin*. — Deutz, M. *Person*. — Béric, M. *Cartereau*. — Un sergent, M. *Viguier*. — Un capitaine, M. *Royer*. — La duchesse de Berry, Mlle *Berthe Cerny*. — Hélène Tréadec, Mlle *Mathilde Deschamps*. — Yves Le Gachenet, Mlle *Becker* (du théâtre Antoine). — Mlle de Kersabiec, Mlle *Fonteney*. — Tiphaine, Mlle *Ribbe*.

à l'Ambigu, il y avait deux choses dans le drame de M. Georges Ohnet : une anecdote d'histoire et, se greffant sur elle, une intrigue due à l'imagination de l'auteur. L'anecdote historique, c'est la tentative faite, en 1832, par Marie-Caroline pour rétablir son fils Henri V sur le trône des Capétiens, escamoté, de façon assez leste, par l'incomparable prestidigitateur politique que fut Louis-Philippe. La duchesse de Berry, « le seul homme de la famille », comme disait précisément Louis-Philippe qui, pourtant, était tout de même de la famille, a manqué sa tentative de débarquement aux environs de Marseille ; car elle aussi avait voulu faire, à l'exemple de Napoléon, son retour de l'île d'Elbe. Ayant échoué chez les Provençaux, elle recommence chez les Vendéens. « A moi les chouans ! » Les villages se soulèvent, les paysans se forment en troupes compactes, les chefs royalistes s'improvisent comme à l'époque héroïque, quarante ans auparavant. C'est ce qu'on appelle « la petite Vendée »... Arrive alors le combat du Chêne, le seul combat sérieux de la prise d'armes de 1832. Les Vendéens sont battus. Mais la duchesse, costumée en gars breton, et qu'on appelait familièrement Petit Pierre, échappe à ses ennemis et se réfugie à Nantes, où elle resta en effet cachée cinq mois chez deux dames royalistes, jusqu'à ce que, sa retraite ayant été découverte, elle fut livrée par Deutz, suivant un marché conclu avec M. Thiers. L'intrigue imaginée par l'auteur en vaut une autre. Un des principaux chefs de l'insurrection légitimiste, Yan Tréadec, se croit trahi par sa jeune femme, Hélène ;

mais, en réalité, celle-ci n'est coupable que d'avoir gardé son cœur à Louis de Kerléan, le fiancé qu'elle aimait avant de se décider à un mariage de raison. Yan est une âme noble et grande : non seulement il pardonne aux amoureux platoniques, mais il sauve la vie de Kerléan, alors qu'il paie lui-même de douze balles dans la poitrine sa révolte à main armée contre le gouvernement existant. La pièce, écrite avec conviction, était intéressante d'un bout à l'autre de ses cinq actes. Les sentiments y offraient bien un peu de convenu, et leur expression n'était pas exempte de banalité; mais, conçue dans le vieux moule, elle avait ce qu'il fallait pour porter sur le public du boulevard et faire patiemment attendre la représentation du célèbre *Quo Vadis?* qui devait être, à la Porte-Saint-Martin, la pièce sensationnelle de l'hiver. Le drame de M. Georges Ohnet avait aussi le mérite d'être fort bien joué. M. Duquesne était de superbe allure sous les traits d'Yan Tréadec, royaliste aussi fidèle que mari généreux. M. Jean Coquelin, profitant de ce que son père courait l'Amérique pour nous le rappeler de façon plus frappante que jamais, avait composé avec beaucoup d'art la figure de l'audacieux et terrible policier Renaison. M[lle] Mathilde Deschamps se montrait touchante dans le rôle d'Hélène, larmoyant et difficile. Du charme, de la vivacité, de la spontanéité, de l'élégance, et comme disaient nos mères, un feu sacré qui brûla peut-être un peu à tort et à travers : telles étaient les qualités de Marie-Caroline de Bourbon. Pour représenter dignement la célèbre

duchesse, on avait engagé tout exprès M[lle] Berthe Cerny, qui était délicieusement la femme du rôle. Avec quelle grâce elle dansait — sur un volcan, disaient alors nos pères — le pas du second acte !... MM. Volny et Perny, dans les frères de Kerléan ; M. Péricaud, dans le traditionnel curé Vendéen ; M. Rozenberg, chargé de personnifier l'illustre Berryer ; M. Dulac, sous l'uniforme du bon général Dermoncourt : tous contribuaient à un ensemble excellent[1].

17 MARS. — Première représentation de *Quo vadis?* drame en cinq actes et dix tableaux, tiré du roman de M. Henryk Sienkiewicz par M. Emile Moreau ; musique de scène de M. Francis Thomé[2].

---

1. — Les *Petites Affiches* avaient publié, le 30 janvier, les statuts de la « Société anonyme d'exploitation du théâtre de la Porte-Saint-Martin ». Cette Société s'est substituée aux droits de M. Henry Hertz, en lui remboursant 88.125 francs pour loyers d'avance, et cela à compter du 1er décembre 1900. La durée de la nouvelle Société expirera le 25 septembre 1903. Le fonds social est fixé à la somme de 300,000 francs, divisé en 600 actions de 500 francs chacune. Les administrateurs nommés statutairement sont MM. Gustave Coquelin, Jean Coquelin, Charles Le Bargy, Constant Coquelin, Henry Hertz. D'un acte signé par M. Hertz, il résulte que les six cents actions de ladite Société ont été entièrement souscrites par vingt-deux personnes et que chaque souscripteur a versé une somme égale à la moitié du montant des actions par lui souscrites, soit au total 150,000 fr.

2. DISTRIBUTION. — Pierre, M. *Philippe Garnier.* — Néron, M. *Duquesne.* — Chilon Chilonides, M. *Jean Coquelin.* — Pétrone, M. *Dumény.* — Vinicius, M. *Marquet.* — Aulus, M. *Bouyer.* — Glaucos, M. *Garay.* — Tigellin, M. *Dulac.* — Euricius, M. *Lacroix.* — Lucain, M. *Rozenberg.* — Sénèque, M. *Albert.* — Pison, M. *Marié de L'Isle.* — Ursus, M. *Schutz.* — Croton, M. *Ossart.* — Lygie, M[lle] *Cora Laparcerie.* — Poppée, M[lle] *Gilda Darthy.* — Eunice, M[lle] *Miéris.* — Nigidia, M[lle] *Blanche Miroir.* — Pomponia, M[lle] *Bouchetal.* — Nazaire, M[lle] *Chapelas.* — Chrysothemis, M[lle] *Florian.* — Crispinilla, M[lle] *Harry.* — Statilia, M[lle] *Dorsan.* — Boroé, M[lle] *Gibeau.*

Tableaux : 1. L'otage (décor de MM. Brard et Couder). 2. L'orgie au Palatin (Brard et Couder). 3. Le baiser d'Eunice (Brard et Couder). 4. Celui qui a vu !... (Carpezat). 5. Le collier d'opales (Carpezat). 6. L'in-

— Etrange destinée, vraiment, que celle du célèbre roman de Sienkiewicz. A l'étranger, il avait fait la fortune de plusieurs libraires. A Paris, nos éditeurs « les plus avisés » en refusèrent, les uns après les autres, la traduction française. Ce n'est qu'après de nombreux pourparlers et de longs mois que la *Revue Blanche* elle-même se décida, comme contrainte et forcée, à en publier le manuscrit. On sait le succès énorme, colossal, s'affirmant bientôt par la vente de plus de trois cent mille exemplaires. Tout le monde voulut lire *Quo vadis?*

---

cendie de Rome (Lemeunier). 7. Les martyrs (Lemeunier). 8. *Quo vadis, Domine ?* (Lemeunier). 9. Le Cirque (Lemeunier). 10. Le testament de Pétrone (Ronsin),

L'orchestre et les chœurs étaient placés sous la direction de M. Louis Laporte. La partie chorégraphique avait été réglée par Mme Mariquita. Au 2e tableau, danses garditanes par Mlles Ducastel et Mochino.

Le 6 mai, Mlle Harry remplaçait, dans le rôle de Lygie, Mlle Cora Laparcerie qui, le jour même, épousait M. Jacques Richepin. M. Jean Coquelin avait, de même, momentanément, cédé à M. Rozenberg, le rôle de Chilon.

Le 8 mai, le théâtre était en fête, non seulement par suite de la rentrée de Lygie-Laparcerie-Richepin et de Chilon-Jean Coquelin, ces deux artistes aimés, mais parce que, dans la salle, en des loges de face, se trouvaient Mme Sarah Bernhardt et Coquelin, de retour de leur tournée d'Amérique. Mme Sarah Bernhardt, très à son aise au milieu de ce public encore prêt à l'acclamer, les bras chargés d'une magnifique touffe de roses offertes par la direction, le visage transfiguré par la joie du retour, fraiche et souriante, applaudissait à tout rompre les vaillants interprètes de *Quo vadis?* de compagnie avec son fils, M. Maurice Bernhardt. Coquelin ainé, blotti au fond de sa loge, savourant cette pièce qu'il eût voulu monter, ému chaque fois que Jean était en scène, se retrempait le cœur et l'esprit en son théâtre qu'il était heureux de revoir. Inutile de dire que la grande tragédienne et le grand comédien ont vivement félicité Mmes Laparcerie, Darthy, Miéris, Miroir, MM. Duquesne, Garnier, Jean Coquelin, Dumény, Marquet, Bouyer, Schutz. A la fin de la soirée, les spectateurs, dans un mouvement spontané d'enthousiasme, tournés vers les loges de Mme Sarah Bernhardt et de M. Coquelin, leur ont adressé, à eux aussi, les applaudissements les plus sympathiques.

Le 9 juin, *Quo vadis?* était joué pour la centième fois.

Le 15 juin, les représentations en étaient arrêtées à la 115e.

ches

nous choisissons volontiers nos prophètes ailleurs que dans notre pays. Ainsi découvrons-nous des auteurs que, du reste, on connaissait bien avant nous. Ce fut d'abord Ibsen, puis, passant du Nord au Midi, Annunzio ; maintenant, c'est Sienkiewicz ; demain, ce sera Gorki, que tout le monde veut traduire... *Quo vadis?* est une œuvre admirable, dites-vous ; estimable seulement et infiniment surfaite. En tout cas, bien loin des *Martyrs* du vieux et classique Chateaubriand, de la pittoresque *Salammbô* de Flaubert. Une *Fabiola* plus compliquée, voilà tout. Un chef-d'œuvre, non, un simple roman d'aventure, singulièrement plus banal qu'il ne paraît. C'est fait à la façon du père Dumas, plus soigné, plus fiévreux peut-être, mais sans ce dialogue étonnant dont Dumas jouait en virtuose, sans son joli don d'invention, son mouvement endiablé et sa légèreté de touche. C'est lourd, indigeste et embroussaillé. Quant aux personnages, sur lesquels on s'extasie, vous les retrouvez un peu partout, mais surtout chez notre intarissable conteur national. Ursus, le géant Ursus, n'a-t-il pas une forte ressemblance avec le brave Porthos? Et Pétrone, le sympathique Pétrone, « l'arbitre des élégances », le *deus ex machina*, le malin, le sauveur, le généreux, l'homme qui a réponse à tout, ne le retrouve-t-on pas dans tout le répertoire ?... Chez Alexandre Dumas, il s'appelle Balsamo ou Lorin ; chez Théodore Barrière, Desgenais ; Octave chez Alfred de Musset, Carnioli chez Octave Feuillet. Il est partout et procède, d'ailleurs, de figures bien connues et proches

de nous : c'est Brummel, Dorsay, le duc de Morny..., comme Vinicius est d'Artagnan. Quant à l'érudition de l'auteur, à sa connaissance du monde romain, permettez-moi de vous dire que c'est du « chiqué », du pur « chiqué » : voyez Tacite, voyez Suétone... » Bornons là les critiques et les éloges... Il y a du vrai des deux côtés, et les deux opinions peuvent se défendre. N'empêche que tous, les lettrés ainsi que les simples, les « calés » comme les naïfs, avaient lu *Quo vadis?* et que, traduit dans toutes les langues, dans tous les idiomes, le livre avait obtenu un succès sans précédent. Le théâtre devait s'en emparer. Un impresario anglais obtint de l'écrivain un traité universel qui lui permettait d'exploiter dans tous les mondes les adaptations à la scène de *Quo vadis ?* Ce Wilson Barrett fut un homme heureusement inspiré. Bientôt, la pièce extraite du livre fut jouée partout et produisit partout un effet considérable : en Angleterre, en Amérique, en Italie, en Russie et même en Pologne ! La France, cette grande productrice dramatique par excellence, ne pouvait rester indifférente à ce mouvement théâtral. Coquelin et son fils Jean veillaient. M. Wilson Barrett les autorisa avec joie à tirer de *Quo vadis ?* le drame attendu et à le faire écrire par l'auteur de leur choix. Nul ne pouvait mieux réussir en ce travail de véritable probité littéraire que n'y a réussi M. Emile Moreau, ce dramaturge de talent doublé d'un parfait érudit. Son drame suit pas à pas le roman, élaguant ce qui devait être élagué, insistant, au contraire, sur les personnages et les passages caractéristiques.

Sa très fidèle et très habile adaptation a toutes les qualités requises pour plaire à ceux — et ils sont légion — qui ont lu le livre. Elle constitue, pour ceux qui, par hasard, ne le connaissaient pas encore, un spectacle empoignant. Empoignant et magnifique. Il était difficile de mettre plus de luxe et plus de goût, plus d'originalité et de somptuosité, que n'en a mis, dans ces dix tableaux si variés, le fort intelligent et fort actif directeur, M. Hertz. C'est d'abord, dans le paisible jardin des Aulus, les naissantes amours du tribun Marcus Vinicius et de Lygie, la charmante otage élevée par Pomponia. Puis, c'est le superbe et rutilant tableau de l'orgie, chez Néron, au Palatin, où subit de si rudes atteintes la pureté de Lygie, s'échappant grâce à la poigne de son puissant ami, le géant Ursus, des bras de Vinicius pris de vin. C'est, maintenant, la bibliothèque de Pétrone, où nous faisons la connaissance de cette délicieuse petite Eunice, cachant si bien au fond de son être l'amour qu'elle a pour son maître et se laissant surprendre au moment où elle embrasse de tout son cœur sa statue de marbre. La scène est de simplicité adorable, d'émotion douce et touchante. A partir de ce troisième tableau, du reste, l'intérêt ne faiblit pas un instant. Nous y avons vu apparaître la curieuse figure de Chilon, diseur de bonne aventure et philosophe, qui sait tout et retient tout. Il a promis à Vinicius de lui faire retrouver sa Lygie et nous transporte dans le quartier des chrétiens au Transtévère, où nous assisterons au prodigieux exploit du géant Ursus « tombant »

Croton, le redoutable gladiateur, et l'emportant au Tibre sur son dos, léger comme une plume... Là, Vinicius est conquis à la doctrine du Dieu qui pardonne, et reçoit, de la bouche même de l'apôtre Pierre, l'espérance d'être un jour, devant le Christ, l'époux de Lygie. Le baptême et le mariage auront lieu dans la prison du Cirque où, après le pittoresque tableau de la révolte populaire provoquée par l'incendie de Rome, Lygie, martyre chrétienne, est enfermée avant d'être envoyée aux bêtes. Le tableau du Cirque était attendu avec une vive impatience : comment l'auteur et le metteur en scène s'en tireraient-ils ? — Il n'est que juste de constater que, dans un admirable décor à lointaine perspective, de Lemeunier, l'effet a été prodigieux — et tel que jamais au théâtre nous n'en n'avions encore vu de plus grand. C'est d'une intensité de coloris et d'une puissance de vie absolument irrésistibles. Et c'est tout à l'éloge de l'auteur qu'à la suite d'un tableau de si étonnante et saisissante mise en scène, il ait encore trouvé le moyen de nous intéresser à la mort de Pétrone. Prévoyant sa disgrâce, l'arbitre des élégances s'est condamné lui-même : il expire doucement, ainsi qu'il a vécu, amoureusement enlacé à sa fidèle Eunice, qui n'a pas voulu lui survivre, — mais non sans avoir enfin dit son fait à Néron, ce cabotin dénué de talent... Il fallait voir avec quelle méprisante ironie M. Dumény bafouait l'atroce César, avec quelle élégance il portait ses ravissants costumes, quelle netteté, quelle simplicité et quelle sûreté de diction il apportait d'un bout à l'autre de la pièce, en ce

rôle de Pétrone. M. Marquet, violent au début, — ainsi le veut le personnage — a plu surtout dès l'instant où Vinicius a été touché de la grâce. Après avoir si longtemps tenu, avec le succès que l'on sait, le rôle d'empereur des Français, M. Duquesne s'est montré, en césar romain, sous les traits de Néron, de vanité ridicule et de cruauté raffinée, ainsi qu'il le fallait. M. Philippe Garnier a changé cette fois d'emploi : de César qu'il était de par son masque incisif, il est devenu l'apôtre Pierre, à la voix profonde et à l'accent persuasif. M. Jean Coquelin s'est très haut placé dans l'estime des connaisseurs : il a composé le personnage de Chilon avec un exquis doigté et une rare finesse ; il l'a joué de verve, avec un talent que n'eût point dépassé son illustre père. Quelle jolie silhouette de vierge pure et chaste nous a donnée M[lle] Laparcerie, au corps si svelte et si souple, aux attitudes résignées de vraie martyre chrétienne ! Mais quel dommage que, pour rendre sa voix douce et tendre, elle ne trouve qu'une note, toujours la même, et fasse ainsi monotone cette diction chantante et psalmodiée ! M[lle] Miéris ou Mathot (second accessit de comédie aux derniers concours du Conservatoire dans la classe de M. Le Bargy) fut l'Eunice idéale, d'une grâce savoureuse, qui emporta tous les suffrages : voilà pour la jeune élève un début prometteur. La fière beauté de M[lle] Gilda Darthy la destinait au rôle de Poppée, comme la taille de M. Schutz à celui du géant Ursus, devant produire sur le public une considérable action. Notons l'heureux concours apporté par l'aimable partition com-

posée par M. Francis Thomé à un gros succès, amplement justifié.

5 JUILLET. — Reprise de la *Case de l'Oncle Tom*, drame en huit actes, de Dumanoir et d'Ennery [1]. — Un peu à court de répertoire, le théâtre a remonté — pour l'été — un drame qui fit fureur autrefois, lors de la grande nouveauté du roman négrophile de Mme Harriett Beecker Stowe. La *Case de l'Oncle Tom* a, sans doute, beaucoup perdu de son intérêt depuis que l'esclavage est aboli aux Etats-Unis, mais il peut et il sait émouvoir encore à l'heure qu'il est. Il suffit de prendre comme un tableau historique les souffrances de la pauvre Elisa, la mûlatresse « marronne » traquée par des chiens comme une bête fauve, et de se dire : « Cela a existé ! » Oui, certes, et le livre de Mme Beecker Stowe a eu cette gloire de combattre de telles atrocités. « Ceci a tué cela. » Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'un peu d'encre sur du papier triomphe d'une épouvantable injustice. On peut ne

1. DISTRIBUTION. — M. Bird, M. *J. Coquelin*. — Georges, M. *Volny*. — Bengali, M. *Guyon fils*. — Harris, M. *Gravier*. — Haley, M. *Péricaud*. — Shelby, M. *Prosper Bouyer*. — Philémon, M. *Walter*. — Tom, M. *Garay*. — Saint-Clair, M. *Ossart*. — Un commissaire-priseur, M. *Person*. — Edouard, M. *Danequin*. — Mathews, M. *G. Rys*. — Elisa, Mlle *Gilda Darthy*. — Mme Bird, Mlle *Blanche Miroir*. — Chloé, Mlle *Bouchetal*. — Dolly, Mlle *Chapelas*.

Tableaux : 1er, La plantation Shelby. — 2e, Meeting chez Tom. — 3e, Les bords de l'Ohio. — 4e, Le sénateur Bird. — 5e, Chasse à l'homme. — 6e, La conversion d'Haley. — 7e, Le marché d'esclaves. — 8e, Duel à l'américaine.

Aux 2e et 7e tableaux, danses et chants par les minstrels américains « The Plantation's Troop ».

La *Case de l'Oncle Tom* était donnée en matinée le 14 juillet. Le 18 juillet avait lieu la dernière représentation : devant les chaleurs, le théâtre fermait ses portes. Il ne les rouvrira plus qu'à la fin du mois de septembre.

pas beaucoup admirer, au point de vue littéraire, le célèbre roman de Mme Beecker Stowe. Il est prédicant et larmoyant, mais il a la vertu suprême, la pitié. Il combat un abus par les larmes. Il plaide par l'exemple. L'*Oncle Tom* a tué l'esclavage. La pièce — un peu naïve maintenant, c'est entendu — est bien conduite et bien faite; elle a des scènes amusantes et des situations émouvantes. Il s'y trouve un personnage très curieux : celui de M. Bird. M. Bird est un sénateur, et en sa qualité de législateur, il est très attaché aux lois qui consacrent et défendent l'esclavage, lois qu'il a votées lui-même. Mais il est homme aussi, et quand une négresse, fuyant un maître barbare, se présente, son fils à la main, au seuil de sa maison, et lui demande l'hospitalité, son cœur s'éveille, et il n'ose refuser. Les détectives viennent fouiller sa demeure; ils sont les exécuteurs de la loi : le pauvre M. Bird le reconnaît; mais quoi! livrer cette pauvre femme! Il ordonne qu'on attelle et il montera lui-même sur le siège pour sauver les malheureux nègres qui ont eu confiance en lui. Il ne cesse de répéter : « C'est bien illégal, ce que je fais là! » Et il le fait tout de même. Les persécuteurs sont sur leurs traces; il s'indigne de cette âpreté, et ma foi! à une sommation de se rendre, il répond par un coup de fusil qui étend l'homme mort, ou peu s'en faut... Ah! que c'est illégal! Car enfin voilà un être tué dans l'exercice de ses fonctions!... Rien n'est plus amusant que ce débat entre l'instinct de l'humanité et le respect de la loi dans le cœur d'un honnête homme. M. Jean Coquelin joue avec une bonhomie

charmante ce rôle, plein de contrastes et d'émotions, de l'esclavagiste bienfaisant. Il fait rire au second et au quatrième acte, et il sait être éloquent au cinquième. Il y a obtenu un succès très vif et très mérité. Mlle Gilda Darthy (naguère Poppée dans *Quo Vadis*) est belle et touchante sous les vêtements bariolés de la quarteronne fugitive. Elle n'a guère qu'une chose à dire tout le long de la pièce, mais elle la dit bien : « Mon enfant... On veut me prendre mon enfant... Grâce pour mon enfant !... » Notons encore dans ce drame noir, deux nègres chargés de divertir le public : l'un a été affranchi, et a acheté l'autre. Mais le maître se trouve être un imbécile, et cet autre continue de lui flanquer des coups de pied au derrière quand il reçoit un ordre qui lui déplaît. C'est M. Guyon fils qui fait l'un de ces deux nègres, et il y est aussi plaisant qu'il peut... Gravier joue un rôle de traître dont le métier est de poursuivre les esclaves fugitifs, et Péricaud celui d'un marchand d'hommes qui reconnaît l'indignité de sa profession et s'en repent. M. Volny prête sa belle tournure à un personnage plutôt insignifiant. Puis, la pièce a été agrémentée d'une troupe de véritables minstrels américains, découverts par Coquelin dans un music-hall de Londres. Une noire chanteuse, à la voix assez extraordinaire, s'est fait applaudir, au second acte, au milieu d'une douzaine de « Chocolat », chargés de la partie du chœur à bouche fermée.

20 SEPTEMBRE. — Reprise de *Quo Vadis* [1]?. —

1. DISTRIBUTION. — Pétrone, M. *de Max*. — Vinicius, M. *Marquet*. — Néron, M. *Gravier*. — Pierre, M. *Ph. Garnier*. — Chilon Chilonidès,

Nous avons dit comment en véritable homme de théâtre et en délicat lettré, M. Emile Moreau réussit à tirer du célèbre roman de *Quo Vadis?* tout ce qui pouvait en être avantageusement extrait pour la scène, réalisant ce joli tour de force de ne point décevoir ceux qui avaient lu le livre et d'émouvoir ceux qui ne le connaissaient point encore. Il en résulta, pour la Porte-Saint-Martin, un très beau succès qui, certes, n'a pas dit son dernier mot. La réouverture s'est faite devant une salle comble. L'interprétation a subi quelques modifications. C'est M. de Max qui joue maintenant Pétrone où, de diction spirituelle et mordante, se fit justement applaudir M. Dumény, désormais retourné au théâtre Antoine. M. de Max n'a pas manqué de donner à l'arbitre des élégances une série de robes plus riches les unes que les autres, et sauf celle du quatrième tableau, qui ressemble au papier d'argent dont on a coutume d'envelopper les tablettes de chocolat, nous devons reconnaître qu'elles sont toutes du meilleur goût. Au rôle, qu'il comprend de toute autre façon que son prédéces-

---

M. *Rozenberg*. — Aulus, M. *Prosper Bouyer*. — Ursus, M. *Froment*. — Glaucos, M. *Garay*. — Tigellin, M. *Gavarry*. — Sporus, M. *Walter*. Lygie, Mme *Cora Laparcerie*. — Poppée, Mlle *Gilda Darthy*. — Eunice, Mlle *S. Miéris*. — Pomponia, Mlle *Bouchetal*. — Nigidia, Mlle *Chapelas*. — Chrysotemis, Mlle *Florian*. - Crispinella, Mlle *Pagandet*. — Statilia, Mlle *Mouret*.

Au mois de septembre, la pièce de M. Emile Moreau, interprétée par les artistes de la Porte Saint-Martin, avait obtenu au Grand Théâtre de Lyon, un succes considérable.

Au commencement d'octobre, Mlle Miéris, rappelée par son engagement au Théâtre Antoine, était remplacée, dans le rôle d'Eunice, par Mlle Spindler. M. Rozenberg fut, de même, appelé à doubler M. de Max dans le rôle de Pétrone.

Le 20 octobre, *Quo Vadis?* était joué pour la 150me fois.

obtenu « un tabouret » à la Cour, est solennellement présentée à Marie Leczinska — le baiser Lamourette — et définitivement admise au rang de de dame d'honneur de la Reine. C'est le Jardin des Tuileries, où la Pompadour a la douleur de voir une mère, plus heureuse qu'elle, posséder un fils du Roi, et où la journée se termine par la tentative d'assassinat de Damiens. C'est, enfin, l'appartement de Versailles, où la marquise est ramenée pour mourir au milieu des fleurs, dans sa chaise à porteurs, en présence du Roi, — ainsi que le lui a prédit le fatal horoscope du terrible comte de Saint-Germain. De la simple énumération que nous venons de donner naît d'elle même la critiqne de la pièce. Ce n'est point un drame, à proprement parler, mais une comédie dramatique, — ou mieux, une succession de tableaux pittoresques ou pathétiques, dont, sans être d'un intérêt palpitant, le spectacle — n'est-ce donc rien que cela ? — n'ennuie point. On a donc très justement applaudi l'auteur et ses excellents interprètes ; de plus, on a fait à la mise en scène — où nous avons reconnu la main d'un maître en son art, celle de Coquelin aîné — le succès qu'elle méritait. Les œuvres de M. Bergerat portent décidément bonheur à Mme Jane Hading. La marquise de Pompadour, aussi belle qu'elle l'était en réalité, aussi sympathique que l'a voulue l'auteur, est pour elle le glorieux pendant de l'Impératrice Joséphine de *Plus que Reine !* Elle l'a jouée délicieusement, avec beaucoup de naturel et d'esprit, avec infiniment de grâce et d'émotion. C'est à peine si l'on pourrait lui reprocher d'y

manquer parfois d'un peu de force... Mais comment ne point excuser chez elle une fatigue causée par de laborieuses et de pénibles répétitions jointes à de nombreux essayages de costumes ? Ces costumes, tous copiés sur des portraits du temps, sont de pures merveilles d'élégance et de richesse, d'exactitude et de goût. On a acclamé la reproduction du célèbre pastel de La Tour, qui est au musée du Louvre ; celle de la Belle Jardinière, de Vanloo ; après le tableau de la Présentation, on a « rappelé » cinq fois le manteau de Cour !... M[me] Marie Magnier prêtait à la maréchale de Mirepoix un éclat incomparable, une jeunesse charmante. M. Brémont s'acquittait avec toute l'intelligence et toute l'autorité de son talent du rôle très délicat, et très difficile du roi Louis XV. Plus heureux au tableau des Tuileries qu'il ne l'avait été en un précédent passage, M. de Max rendait la scène dite de la Perce-Neige avec une chaleur réellement communicative. M. Jean Coquelin, sous les traits du graveur Jacques Guay : M. Péricaud, sous ceux du comte de Saint-Germain ; M. Rozenberg, en duc de Richelieu ; M. André Brulé, en abbé de Bernis, étaient parfaits. M[lle] Bouchetal était une aimable M[me] du Hausset et M[me] Rafty une superbe Marie Leczinska.

10 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) du *Maître de Forges*, pièce en cinq actes de M. Georges Ohnet [1] — Toujours admirablement

---

1. DISTRIBUTION. — Philippe Derblay, M. *Duquesne*. — M. Moulinet, M. *J. Coquelin*. — Duc de Bligny, M. *Castillan*. — Bachelin, M. *Gravier*. — Baron de Préfond, M. *Jules Mondos*. — Gobert, M. *Pericaud*. —

belle, Mme Jane Hading, avec quelques années et aussi de l'expérience en plus, depuis le jour où, s'évadant de l'opérette, elle débutait dans la comédie, est bien la Claire de Beaulieu rêvée par l'auteur. En dépit d'une voix « blessée », M. Duquesne est un bon Philippe Derblay. Le type de Moulinet, ce roi des parvenus, est rendu avec un naturel parfait et une rondeur fort amusante par M. Jean Coquelin. M. Castillan a bien la « muflerie qui convient au duc de Bligny. M. Péricaud s'est fait applaudir en « ouverrier » souhaitant la fête à sa patronne : voilà des usages aujourd'hui bien perdus... Citons encore Mlle Gilda Darthy, superbe Athénaïs, et Mme Marie Magnier, pittoresque en son petit rôle de la marquise de Beaulieu. — En somme, une heureuse reprise d'un succès légendaire.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Jeunesse des Mousquetaires, drame..	5 a. 12 t.	»	21
**Les Rouges et les Blancs,* drame........	5 a. 6 t.	25 janv.	29
**Quo Vadis?* drame....................	5 a. 10 t.	17 mars	167
La Case de l'Oncle Tom, drame.........	8	5 juillet	11
**La Pompadour,* pièce..................	5 a. 7 t.	13 nov.	29
Le Maître de forges, pièce.............	5	10 déc.	26

Octave, M. *Emile Albert.* — Le préfet, M. *Garay.* — Un ouvrier, M. *Cartereau.* — De Pontac, M. *Danequin.* — Le général, M. *Person.* — Joseph, M. *G. Rys.* — Jean, M. *Mallet.* — Claire de Beaulieu, Mme *Jane Hading.* — Marquise de Beaulieu, Mme *Marie Magnier.* — Athénaïs, Mlle *Gilda Darthy.* — Brigitte, Mlle *Bouchetal.* — Baronne de Préfond, Mlle *Gondy.* — Suzanne, Mlle *Spindler.*

THÉATRE DE LA GAITÉ[1]

Deux œuvres nouvelles données l'une et l'autre sans grand succès, le *Capitaine Thérèse* de MM. Bisson et Planquette ; le *Curé Vincent*, de M. Maurice Ordonneau et d'Edmond Audran constituent, avec la prise de possession de l'*Auberge du Tohu-Bohu* et les périodiques réapparitions de la *Mascotte*, du *Grand-Mogol*, des *Cloches de Corneville* et de la *Fille de Mme Angot*, — toutes pièces du répertoire — le bilan du théâtre de la Gaîté en l'année 1901.

10 JANVIER. — Reprise de la *Mascotte*, opérette en trois actes et quatre tableaux de H. Chivot et A. Duru, musique de M. Edmond Audran[2]. —

1. Directeur : M. Debruyère ; secrétaire général : M. Alfred Delilia.

2. DISTRIBUTION. — Laurent XVII, M. *Paul Fugère*. — Pippo, M. *Lucien Noël*. — Fritellini, M. *Soums*. — Rocco, M. *Varasseur*. — Le sergent Parafente, M. *Bernard*. — Mathéo, M. *Duclerc*. — Un paysan, M. *Clément*. — Un héraut, M. *Léchaudé*. — 1er soldat, M. *Bérancourt*. — Un médecin, M. *Foucart*. — Bettina, Mlle *Germaine Gallois*. — Fiammetta, Mlle *Reine Sarth*. — Antonia-Beppo, Mlle *Paule Mary*. — Francesca-Luigi, Mlle *Largini*. — Paola-Carlo, Mlle *Vasselin*. — Martha-Marco, Mlle *Andrée*.

Au commencement de février, Mlle Germaine Gallois, grippée, avai-

On sait comment la *Mascotte*, qualifiée d'opéra-comique, en étant jouée sur une grande scène, y est devenue une sorte de petit opéra par l'importance et la beauté de la mise en scène et l'adjonction de divertissements et de ballets. Ceux-ci sont charmants. L'évolution militaire du dernier acte est bien réglée, le ballet-pantomime du second acte, *Pierrot galant*, est d'un goût exquis, d'une bonne grâce parfaite. Mlle Julia Duval en est l'aimable première danseuse. Mlle Briant met de l'art en son travesti. Bien jouée d'ensemble, la *Mascotte* a, encore une fois, fait grand plaisir; M. Lucien Noël est fort bien dans Pippo, et dans Laurent XVII, M. Paul Fugère se montre comédien de grande finesse. Avec Mlle Reine Sarth, une jolie Fiammetta, débutait — à la Gaîté du moins — Mlle Germaine Gallois, tout à fait à son avantage dans le personnage de Bettina qu'elle joue et chante très bien. Et voilà donc enfin, peut-être, passée « étoile » la belle artiste longtemps applaudie, ici et là, dans des rôles épisodiques...

1er AVRIL. — Première représentation du *Capitaine Thérèse*, opéra-comique en trois actes de M. Alexandre Bisson, musique de M. Robert Planquette [1]. — Sous Henri III, au château de Var-

---

dû abandonner pendant quelques jours le rôle de Bettina, où la remplaça avec beaucoup de bonne grâce et d'entrain Mme Léonie Richard.

Le 10 mars, avait lieu la 1800e représentation de l'œuvre si populaire d'Edmond Audran.

1. DISTRIBUTION. — Duvet, M. *Paul Fugère*. — Philippe de Bellegarde, M. *Lucien Noël*. — Sombrero, M. *Vauthier*. — Tancrède de La Huche, M. *Etienne Perrin*. — Le marquis de Vardeuil, M. *Bernard*. — [illegible] major, M. *Dacheux*. — Laurent, M. *Vavasseur*. — Boulignac,

ıil, un grand événement se prépare : le marquis marier à Tancrède de la Huche — le nom du tendu est encore un mystère — sa fille, Thé-e que, le matin même, M. Duvet, notaire, est : quérir à son couvent. En même temps que le ır attendu, arrive au château, Philippe de Bel-ırde, récemment promu capitaine de dragons. lippe et Thérèse sont deux cousins qui s'aiment ıuis l'enfance : le marquis veut évidemment les r l'un à l'autre, ils sont au comble de la joie... atras ! l'oncle apparaît et demande à Philippe épée, lui assignant trente jours d'arrêts pour escapade de la nuit dernière. Sans le savoir, ι marché sur les brisées du terrible duc de yenne en passant la nuit avec sa maîtresse, la le Mercédès, la femme du colonel Sombrero. lippe n'est pourtant pas coupable : un autre a s son nom ; il veut en avoir le cœur net et ıpt ses arrêts pour aller à Dijon, où réside rcédès voir ce que tout cela signifie. Mais à ne est-il parti que l'ordre lui vient de mener camp de Vellars un détachement de recrues. e faire pour masquer son absence ? Thérèse vera son cousin en endossant son uniforme et conduisant elle-même au camp les recrues ıoncées. Puis, comme les deux sergents qui

---

Fumat. — Campastro, M. *Geoffroy.* — Thérèse de Vardeuil, *Yvonne Kerlord.* — Herminie, Mme *Jane Evans.* — Margot, *Léonie Richard.* — Marceline, Mlle *Louise Myriel.* — Denise, *Paule Mary.* — Claudine, Mlle *Yvonne Vasselin.* — Première de dame, Mlle *Largini.*

3me acte, *La Fête de la moisson*, ballet composé et réglé par M. Bu, de l'Opéra, dansé par Mlle Julia Duval et Mlle Ida Briant.

doivent accompagner le capitaine en sa mission sont ivres-morts, c'est la tante Herminie et le notaire Duvet qui prendront leur place : trois déguisements au lieu d'un ! Au camp, où le « capitaine Thérèse » croit retrouver son père qui arrangera tout, c'est le colonel Sombrero qui commande, et il ne faut pas plaisanter avec un vieux dur à cuire de son espèce qui a laissé un bras au siège de La Rochelle et une jambe à Moncontour. Vous voyez l'embarras de notre gentille capitaine et de ses deux sergents improvisés, obligés d'enseigner aux nouveaux soldats la théorie dont ils ne savent pas le premier mot, et de mener aux bains froids, après une marche militaire au pas gymnastique, la troupe de recrues qui profite de ce que, par pudeur, le capitaine ferme les yeux pour s'échapper par les blés dans le plus simple appareil... Vous pensez bien qu'un bon arrêt du conseil de guerre sera la conséquence d'une semblable imprévoyance. Le capitaine et son sergent seraient effectivement passés par les armes, si le marquis ne venait à temps reconnaître sa fille et sa sœur, donnant même la main de Thérèse à son cousin Philippe, puisqu'il est désormais avéré que le Bellegarde de Mercédès n'était autre que Tancrède de la Huche, assez malin, du reste, pour rester l'ami du mari, pleinement convaincu de l'innocence de sa femme. Peut-être, à ce court récit, croyez-vous à un grave sujet. Rien de moins sérieux, au contraire, rien de plus léger et rien de plus gai, grâce aux drôlatiques trouvailles de Paul Fugère, dont la verve joyeuse et la fantaisie cocasse

animent, pour le plaisir de tous, le rôle du peu belliqueux notaire tombé dans les dragons. Il était impossible de ne point se tordre de rire en l'entendant, au dernier acte, narrer ses mésaventures : l'irrésistible artiste atteignait là, on peut le dire, les cimes du plus franc et du plus naturel comique. Mlle Yvonne Kerlord ne se contentait pas de porter très crânement le travesti du capitaine Thérèse et de jouer très intelligemment le rôle, elle le chantait avec goût et avec charme. MM. Lucien Noël et Etienne Perrin faisaient deux beaux capitaines du régiment de Mayenne ; nous appréciâmes particulièrement la forme péremptoire dont Tancrède de la Huche faisait entrer, comme à coups de bélier, la confiance dans l'esprit du mari cornard. Du colonel Sombrero, en acier trempé, ainsi qu'il le chantait si plaisamment, Vauthier faisait un type de Ramollot Henri III des plus réjouissants. Mme Jane Evans mettait de la bonne humeur et de l'entrain au rôle de tante Herminie travestie en sergent, et Mme Léonie Richard était une très accorte et très gracieuse cabaretière. Pour résister à ses provocantes avances, il fallait vraiment que le doux notaire Duvet eût, au suprême degré, la bosse de la fidélité conjugale... Le *Capitaine Thérèse* était illustré d'une musique aimable. Sans avoir trouvé d'idées bien nouvelles, le compositeur de *Rip* et des *Cloches* avait semé, au cours de ce dernier ouvrage, d'agréables sonorités, quelques valses entraînantes et plus d'un couplet heureusement venu. Ainsi qu'il était de tradition à la Gaîté, la pièce comportait un chatoyant ballet, la *Fête de*

la Moisson, où M[lle] Julia Duval enlevait de ses fines pointes de jolis pizzicati.

17 AVRIL. — Matinée donnée au profit de la Société de secours mutuels du théâtre [1].

18 AVRIL. — Représentation extraordinaire (en matinée) au bénéfice de la Caisse de secours immédiat du *Petit Journal*. Le programme, habilement choisi, était rehaussé par la collaboration à cette fête artistique de M[me] Adelina Patti. Lorsque la célèbre cantatrice a paru sur la scène, une ovation enthousiaste lui a été faite qui s'est prolongée pendant plusieurs minutes. Elle remerciait du geste et des yeux avec une grâce inexprimable. Puis lorsque sa voix merveilleuse s'est successivement manifestée dans l'air de *Linda de Chamounix*, celui des *Noces de Figaro* et dans la *Sérénade* de Tosti, l'enthousiasme s'est changé en délire, et l'on ne se lassait pas de la rappeler et de l'acclamer. MM. Silvain, Georges Berr, Coquelin cadet,

---

1. — Le programme comprenait :

Le cinquième acte de *Cinna*, avec M[lle] Dudlay, MM. Silvain, Fenoux et Ravet, de la Comédie-Française.

Le *228e Duval*, fantaisie en un acte, de M. G. Berr, joué par MM. de Féraudy et G. Berr, de la Comédie-Française.

Sérénade, trio comique, de Mozart, par M. Lucien Fugère, M[lles] Darmières et Del Bernardi, de l'Opéra-Comique.

Frégolinette, opérette de MM. de Cottens et Varney, avec M[lle] Marguerite Deval, M[lle] Mariani et M. Liesse.

La *Boîte à Fursy*, avec M[lle] Odette Dulac et M. Fursy.

Rococo Vadis? un acte de MM. de Rouvray et Montvalent, joué par M[lles] Eveline Jeanney, Mancel et M. Emile René.

Intermèdes par M[mes] Soyer, Silvain, Simon-Girard, Marié de L'Isle, Darmières, Del Bernardi, Cora Laparcerie, Paulette Darty, Alice Bonheur, Marquet, Silvain, Stelly, Liovent, Kerlord, Reine Sarth, Richard et Myriel, MM. Coquelin cadet, Leitner, Caron, Matrat, Polin, Vaunel, Lejal, Normand, J. Moy, Marinier, Bataille, Saidreau.

L'orchestre était dirigé par M. F. Perpignan.

Mmes Bertiny, Lynnès, de la Comédie-Française; MM. Huguenet, Baron, Brasseur, Germain, complétaient un programme bien fait pour satisfaire le public qui emplissait jusqu'aux combles la salle de la Gaîté.

1er MAI. — Reprise du *Grand Mogol*, opéra-bouffe en quatre actes de H. Chivot et A. Duru, musique de M. Edmond Audran [1]. — C'est de Marseille que nous vint un jour le *Grand Mogol*, cette triomphante production des auteurs de la célèbre *Mascotte* — à laquelle elle était antérieure — et l'opéra-bouffe de Chivot, Duru et Audran avait passé par la Cannebière avant d'aborder au square de la Gaîté. Quel fut au juste, dans le chef-lieu des Bouches-du-Rhône, le succès de l'ouvrage, dont la belle Andrée de Roville du *Vertige* (alors *Jeanne Hadingue*) joua le principal rôle? Je n'en sais rien et n'en veux rien savoir. Ce que je sais, c'est qu'il réussit terriblement à Paris. Oh oui! qu'il réussit! Encadré dans de somptueux décors et meublé de ballerines joliment costumées, le *Grand Mogol* fut, autrefois, une excellente entrée de jeu pour la direction Debruyère. Plus modestement interprété, et moins richement monté,

---

1. DISTRIBUTION. — Joquelet, M. *Lucien Noël*. — Mignapour, M. *Emile Soums*. — Nicobar, M. *Dacheux*. — Crackson, M. *Vavasseur*. — L'officier du palais, M. *Bernard*. — Madras, M. *Duclerc*. — Le grand brahmane, M. *Martel*. — Un marchand, M. *Bétrancourt*. — Irma, Mlle *R. Lambrecht*. — La princesse Bengaline, Mlle *Reine Sarth*. — Une marchande, Mlle *Largini*. — Kioumi, Mlle *Karty*. Au deuxième acte, *les Bayadères*, divertissement composé et réglé par M. Bucourt.

Mlle Rosalia Lambrecht avait tenu à paraître, quelques jours auparavant, dans le rôle de Bettina, de la *Mascotte*, qui lui avait valu de vifs applaudissements.

le *Grand Mogol* d'aujourd'hui... Mlle Rosalia Lambrecht est pourtant une excellente virtuose, doublée d'une comédienne très zélée, voire même trop zélée... Elle a, comme partenaire, M. Soums, dont la sympathique aphonie s'est fait applaudir dans les Chous et les Roses. M. Lucien Noël, en Joquelet, montre ses jolies dents et aussi sa charmante voix de baryton. Mlle Sarth est une gracieuse Bengaline. Et à défaut de Paul Fugère, que l'embonpoint envahisseur a, sans doute, condamné à s'exclure de l'actuelle distribution, MM. Dacheux et Vavasseur s'employaient du mieux qu'ils pouvaient à dérider la salle sous les traits du grand vizir Nicobar et du major Crackson. Et tout cela, en somme, constituait un assez solide regain au succès légendaire d'une pièce adorée du public.

20 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) de l'*Auberge du Tohu-Bohu*, vaudeville-opérette à spectacle en trois actes de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Victor Roger [1], déjà

1. DISTRIBUTION. — Le comte Zarifouli, M. *Landrin*. — Paul Blanchard, M. *Etienne Perrin*. — Bel-Œil, M. *Larbaudière*. — Drémer, M. *Ogereau*. — Moulinet, M. *Kerny*. — Le Rougeaud, M. *Dacheux*. — Saturnin Moulinet, M. *Bernard*. — Le gracieux, M. *Emile René*. — Joseph, M. *Duclerc*.— Flora, Mlle *Rosalia Lambrecht*.— Cécile Drèmer, Mlle *Louise Myreil*. — Mme Moulinet, Mlle *Virginie Roland*. — Mme Malicorne, Mlle *Largini*. — Miss Maud, Mlle *Paule Mary*. — Mariette, Mlle *Yvonne Vasselin*. — Rose, Mlle *Dartay*. — Jenny, Mlle *Carrel*. — Estelle, Mlle *Mortier*. — Berthe, Mlle *Bodson*.

Au premier acte : Entrée de Clowns, par les dames du corps de ballet. — Au troisième acte : les douze sisters Clarisson's, danse anglaise. Ballet et divertissements composés et réglés par M. Bucourt, de l'Opéra.

L'*Auberge du Tohu-Bohu* était donnée en matinée le 14 juillet. La *Marseillaise* était chantée par M. Etienne Perrin et les chœurs.

Le 3 août, (c'était la 300e représentation de l'ouvrage) Mlle Léa Demoulin, déjà applaudie aux Bouffes et aux Folies-Dramatiques, reprenait avec succès le rôle de Flora.

consacrée aux Folies-Dramatiques par un succès de deux cent cinquante représentations. C'est, vous le savez, une bonne grosse folie, burlesque, carnavalesque, charentonesque même au second acte — un second acte où le rire devient du délire — et où M. Ordonneau prouva qu'il pouvait faire, quand il le voulait, « du bon Feydeau »... En traitant comme il le fallait cette bouffonnerie débridée, M. Victor Roger mit en joyeuse musique les trois « épisodes » de la fameuse *Auberge*, formant un joli quadrille pour ces bals de l'Opéra qu'il administre si magistralement. Nouveau succès de pièce et d'acteurs. Mlle Rosalia Lambrecht mène la ronde avec entrain ; M. Etienne Perrin lui donne la réplique en bon chanteur, et ce sont de plaisantes caricatures que nous offrent MM. Larbaudière, Dacheux, drôle en hercule de foire se déguisant en homme du monde ; Landrin, pittoresque en Italien de « contremarque » ; Kerny et Virginie Roland, comiques sous les traits des deux paisibles bourgeois dont deux farceurs ont tranformé en un hôtel charivarique le tranquille domicile.

19 SEPTEMBRE. — Reprise des *Cloches de Corneville* [1] : succès pour l'ouvrage, de jeunesse

1. DISTRIBUTION. — Le marquis, M. *Lucien Noël*. — Gaspard, M. *Landrin*.— Grenicheux, M. *Emile Soums*.— Le bailli, M. *Dacheux*. — Le tabellion, M. *Bernard*. — Cachalot, M. *Fumat*. — Grippardin, M. *Duclerc*.— Fouinard, M. *Geoffroy*. — Serpolette, Mlle *Léo Demoulin*. — Germaine, Mlle *Louise Myriel*. — Manette, Mlle *Largini*. — Jeanne, Mlle *Paule Mary*.

Au 2e tableau : Les Servantes, divertissement réglé par M. Bucourt. — Au 3e acte : La Cueillette des Pommes, grand ballet pantomime. dansé et mimé par Mlles Julia Duval et Ida Briant.

éternelle, et pour ses interprètes : Lucien Noël, qui chante fort bien le rôle du Marquis ; Landrin, un malicieux Gaspard ; Soums, un Grenicheux amusant ; Mlle Léo Demoulin, une Serpolette de jolie voix et de franche gaieté.

25 OCTOBRE. — Première représentation du *Curé Vincent*, opéra-comique à spectacle, en trois actes et quatre tableaux, de M. Maurice Ordonneau, musique d'Edmond Audran [1]. — C'est la fin des guerres de Vendée. Un bon curé, qui vit tranquillement entre sa gentille nièce Thérèse et Pierre, son sacristain, a rêvé d'unir un jour les deux jeunes gens. Mais Pierre est timide, et Thérèse, qui n'arrive pas à le faire « parler », s'éprend d'un beau sergent, Bernard, dont le régiment passe par le village. Elle s'en éprend de telle sorte qu'elle quitte le paisible presbytère pour s'en aller surveiller, à Nantes, les faits et gestes du bellâtre qui lui a promis le mariage, mais qu'elle soupçonne d'être trop peu sérieux en amour. Pierre, de son côté, a endossé l'uniforme militaire, qui donne toutes les audaces, et Thérèse le retrouve à la ville complètement transformé : c'est maintenant, pire que son modèle Bernard, un franc libertin, faisant la cour à toutes les femmes et brouillant tous les ménages.

---

1. DISTRIBUTION. — Le curé Vincent, M. *Villé*. — Bernard, M. *Lucien Noël*. — Pierre, M. *Emile Soums*. — Bayeux, M. *Landrin*. — Le colonel, M. *Bernard*. — Le Hacheux, M. *Duclerc*. — Un soldat, M. *Bétrancourt*. — Thérèse, Mlle *Jeanne Petit*. — Yvonne, Mlle *Paule Mary*. — Madeleine, Mlle *Yvonne Vasselin*.

Ballets composés et réglés par M. Léon Bucourt, dansés et mimés par Mlles Julia Duval, Ida Briant et le corps de ballet. Au deuxième acte : *Fête bretonne*. Au quatrième tableau : *Les Bohémiennes au camp*.

Il lui en cuirait même, si le bon curé, à la recherche de sa nièce, ne venait lui-même — fût-ce au prix d'un pieux mensonge — le tirer d'embarras. Devenue jalouse, Thérèse a enfin vu clair dans son cœur : c'est Pierre qu'elle aime, elle en est sûre maintenant, et c'est Pierre qu'elle épousera. C'est à l'Opéra-Comique — elle y eût été à sa place il y a cinquante ans — qu'Audran destinait sa dernière œuvre, écrite sur l'anodin livret dont je viens de vous donner l'idée. Sa musique, correcte et proprette, n'est, hélas ! guère plus originale que la pièce, et dans cette trop volumineuse partition, vous chercheriez vainement quelques trouvailles analogues à celles qui firent la fortune de la *Mascotte* et du *Grand Mogol*. C'est à Lucien Fugère que le regretté compositeur eût voulu confier le rôle du curé Vincent, pour lequel, un instant, on songea, dit-on, — je vous le donne en mille, — à Frédéric Febvre. Mais nous n'avons eu ni Lucien Fugère, ni même son frère Paul, dont la grosse gaieté manque singulièrement, en ce théâtre au nom parfois trompeur. On est allé chercher M. Villé — ah ! que, de son vivant, Sarcey eût donc été content ! — M. Villé, l'une des célébrités de l'ancien Eden-Concert. Et avec son talent de diseur, pourtant réel, le nouveau venu n'a que malaisément triomphé d'un physique plutôt ingrat. Les applaudissements sont allés à M. Soums, un tenorino à qui ses jolies notes de tête valent le *bis* de la Chanson du Libertin, mais qui, vraiment, devrait bien apprendre à articuler : nous n'entendions pas un traître mot de tout ce qu'il chantait ;

à Mlle Jane·Petit, encore en progrès depuis sa création de la *Gesha* à l'Athénée, et dont, jointe à un jeu sympathiquement intelligent, la voix si claire, si pure et si souple a été le charme de la soirée ; aux deux ballets, celui des Sabotières de la Fête Bretonne, et celui des Bohémiennes au camp, qui sont montés avec goût, et qui, dans une soirée terne et grise, ont sauvé l'honneur de la direction.

Au bout d'une huitaine de jours, le *Curé Vincent* était proprement « déposé » et bientôt les éternelles *Cloches de Corneville* recommençaient à tinter au théâtre du square des Arts et Métiers, où elles atteignaient, le 9 novembre, leur dix neuf centième représentation. Puis, c'était le tour d'une nouvelle reprise du chef-d'œuvre de M. Lecocq, cette *Fille de Mme Angot* [1], qui restera certainement comme un échantillon typique de la gaieté, de la bonne humeur et de la verve chansonnière de la muse populaire de notre pays. Mlle Jeanne Petit, tout à fait charmante, et Mme Sarah Morin se faisaient justement applaudir sous les traits de Clairette et de Mlle Lange. Et, une fois encore, la

---

1. DISTRIBUTION. — Ange Pitou, M. *Lucien Noël*. — Pomponnet, M. *Emile Soums*. — Louchard, M. *Landrin*. — Larivaudière, M. *Dacheux*. — Trénitz, M. *Bernard*. — Cadet, M. *Vavasseur*. — Buteux, M. *Duclerc*. — Guillaume, M. *Bétrancourt*. — Un incroyable, M. *Bertrand*. — Un officier, M. *Marcus*. — Un cabaretier, M. *Léchaudé*. — Un vieux monsieur, M. *Clément*. — Clairette, Mlle *Jeanne Petit*. — Mlle Lange, Mme *Sarah Morin*. — Amaranthe, Mme *Léonie Richard*. — Cidalyse, Javotte, Mlle *Paule Mary*. — Babet, Hersilie, Mlle *Largini*. — Thérèse, Herbelin, Mlle *Yvonne Vasselin*. — Ducoudray, Mlle *Delous*. — Delaunay, Mlle *Carrel*. — Une Merveilleuse, Mlle *Bodson*.

Le 24 décembre, la *Fille de Mme Angot* était représentée à Paris, pour la 1600e fois.

valse des Merveilleuses a fait vraiment... merveille.

26 DÉCEMBRE. — Matinée organisée par le « Sou des Boers » au profit des femmes et des enfants boers. Conférence par le jonkheer C.-G. S. Sandberg, aide de camp du généralissime Louis Botha. Projections électriques de photographies prises sur le théâtre de la guerre. Intermèdes par M. Mounet-Sully et Mme S.-Weber. Airs nationaux de l'Orange et du Transvaal (MM. Holman, Blitz, Becherer, etc.)

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les 28 jours de Clairette, opérette......	4	»	10
La Mascotte, opérette....................	3 a. 4 t.	10 janv.	92
**Le Capitaine Thérèse,* opéra-comique...	3	1er avril	27
Le Grand Mogol, opéra-bouffe..........	4	1er mai	50
L'Auberge du Tohu-Bohu, vaudev.-opér.	3	20 juin	91
Les Cloches de Corneville, opéra-comiq..	3 a. 4 t.	19 sept.	56
**Le Curé Vincent,* opéra-comique........	3 a. 4 t	25 octob.	8
La Fille de Mme Angot, opéra-comique..	3	19 nov.	50

THÉATRE DU CHATELET

Deux pièces seulement, le *Tour du monde en 80 jours*, qui, depuis longtemps, est un des piliers du répertoire du Châtelet, et le *Voyage de Suzette*, emprunté à celui de la Gaîté, font les frais de l'année 1901, commencée avec le *Petit Chaperon rouge*, de MM. Blum, Ferrier et Decourcelle[1].

1er MAI. — Reprise du *Tour du monde en 80 jours*, pièce en cinq actes et vingt-deux tableaux de d'Ennery et M. Jules Verne[1]. — Depuis qu'il était redevenu directeur du Châtelet, M. Rochard n'avait pas encore joué le *Tour du monde en 80 jours*. Aussi s'était-il piqué d'honneur : il l'avait remonté tout à neuf, et s'était

1. — Le 18 janvier, M. Brunais reprenait le rôle de Boniface, qu'il avait dû créer. Le 12 mars, le *Petit Chaperon rouge* se donnait pour la centième fois.

1. DISTRIBUTION. — Archibald Corsican, M. *Decori*. — Passepartout, M. *Pougaud*. — Philéas Fogg, M. *Fontanes*. — Fix, M. *Scipion*. — Un magistrat anglais, M. *Vandenne*. — Un chef de Pawnies, M. *Zeller*. — Cromarty, M. *Adam*. — Un Parsi, M. *Gervais*. — Stuart, M. *Prévost*. — Sullivan, M. *Marcel*. — Ralph, M. *Aussourd*. — Flanagan, M. *Gépin*. — Un tavernier, M. *Calvin*. — Le gouverneur de Suez, M. *Berlier*. — Le chef des brahmanes, M. *Villars*. — Un contremaître de marine, M. *Virier*. — Aouda, Mlle *Jane Heller*. — Nakahira, Mlle *Dione*. — Margaret, Mlle *Yrven*. — Néméa, Mlle *Jane Delys*. — Une bonne de bar, Mlle *Varley*. — Une Malaise, Mlle *Molivier*. — Une voyageuse, Mlle *Julietti*.

Le rôle de Philéas Fogg fut repris au mois de juin par M. Gervais.

appliqué à suivre scrupuleusement le texte de la pièce légendaire de d'Ennery et Jules Verne. Cela l'amenait à nous donner vingt-deux tableaux, au lieu de quinze ; mais, malgré l'extension du splendide spectacle, il avait su organiser la machinerie de telle sorte qu'au lieu de neuf entr'actes qu'il y avait précédemment, il n'y en avait plus que quatre; personne ne s'en plaignait comme vous pensez : la longueur et la multiplicité des entr'actes ne sont-elles pas actuellement le fléau des théâtres ? Si M. Fontanes n'a point, selon nous, le flegme imperturbable et glacé de Philéas Fogg, M. Decori rend puissamment la jovialité brutale d'Archibald Corsican. M. Pougaud donne sa drôlerie naïve au personnage sympathique du brave Passepartout. M. Scipion porte avec une suffisante souplesse les travestissements de Fix, l'agent de police ; Mmes Jane Heller et Dione sont charmantes l'une et l'autre, sous les traits d'Aouda et de Nakahira. Cette féerie qui nous promène aux Indes et des Indes à San Francisco, est toujours amusante pour les yeux et pour l'esprit. Il n'y a pas moyen de s'ennuyer un instant avec ces gens moins excentriques que bons — en dépit de leurs affirmations réitérées, — de ces gens qui passent leur temps à mériter toutes les médailles de sauvetage de la terre, de ces gens qui se dévouent sans arrière-pensée, qui sont honnêtes, qui courent les aventures les plus étranges et qui s'attachent les uns aux autres un peu plus à chacune de leurs nombreuses étapes. C'est, on le sait, le chef-d'œuvre du genre que le *Tour du monde :*

vous verrez qu'il se jouera, cette fois encore, aussi magnifiquement mis en scène, pendant plus de « quatre-vingts jours » c'es-à-dire jusqu'à la fin de l'été.

Le 21 juillet le théâtre ouvert, en raison de l'Exposition universelle, depuis vingt et un mois consécutifs, fermait ses portes jusqu'au 28 août, et le *Tour du monde en 80 jours* [1], reprenait sa place sur l'affiche.

27 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) du *Voyage de Suzette*, pièce en quatre actes et vingt tableaux de Chivot et Duru [2]. — Ce spectacle est éblouissant, amusant et charmant... Qu'est-ce que Suzette ? Pourquoi entreprend-elle un voyage ? A quel mobile obéit son père, le savant Verduron, en l'emmenant avec lui ? Qu'advien-

---

1. DISTRIBUTION. — Passepartout, M. *Pougaud.* — Fogg, M. *Normand.* — Corsican, M. *Durel.* — Fix, M. *Scipion.* — Un magistrat, M. *Vandenne.* — Un chef de Pawnies, M. *Maurys.* — Le chef des Brahmanes, M. *Hosti.* — Cromarty, M. *Adam.* — Un Parsi, M. *Bressont.* — Stuart, M. *Urmays.* — Aouda, Mlle *Mauffroy.* — Nakahira, Mlle *Dione.* — Margaret, Mlle *Jane Debary.* — Néméa, Mlle *Redze.*

Le 25 juillet, l'assemblée générale des actionnaires, sur la proposition de M. Rochard, avait ratifié à l'unanimité le choix de MM. Fontanes et Judic, comme co-directeurs de ce théâtre. La signature sociale est désormais : « Rochard, Fontanes. A. Judic et Cie ».

2. DISTRIBUTION. — Pinsonnet, M. *Pougaud.* — Verduron, M. *Vandenne.* — André, M. *Emile René.* — Giraflor, M. *Durel.* — Omar Pacha, M. *Scipion.* — Blanchard, M. *Adam.* — Corricopoulos, M. *Costard.* — Caboul, M. *Jacquier.* — Selim, M. *Bressont.* — Zéphiris, M. *Hosti.* — Suzette, Mme *Tariol-Baugé.* — Maggy, Mlle *Clara Faurens.* — Corat Mlle *Jane Debary.* — La Rosalba, Mlle *Dyglia.* — Une gitane, Mlle *Dervile.* — Fathma, Mlle *Scott.* — Aïssé, Mlle *L. Parisot.*

Le 12 novembre, Mme Valsois débute au Châtelet en présentant, dans le *Voyage de Suzette,* quatre éléphants hindous merveilleusement dressés.

Le 21 décembre, le rôle de Mme Tariol-Baugé passait aux mains de Mlle Debério.

dra-t-il de la pauvrette ? Comment finira cette odyssée ? A qui sera-t-elle définitivement mariée ? Voilà qui nous est totalement et parfaitement égal. Dans une pièce au succès sûr, puisqu'elle fut déjà jouée plus de trois cent cinquante fois à la Gaîté, la direction du Châtelet a trouvé prétexte à décors et costumes, à divertissements et ballets, à défilés et clowneries, à pantomimes et jeux d'électricité, à machinerie et cavalerie. Elle nous a montré un bataillon de highlanders — ô les Rifflemen de nos pères ! — et une ensoleillée place publique en Espagne, un splendide et original tableau, les *Arènes de Cadix*, audacieusement brossées par Jambon, où, pour figurer la foule grouillante des spectateurs les personnages vivants se mêlent le plus ingénieusement du monde aux figures peintes sur cartonnages ; une superbe entrée de Corrida avec alguazils, toréadors, picadors, porte-clefs et palomiers ; un piquant divertissement et un grandissime ballet, celui des Pierres précieuses, où jusqu'à l'apothéose finale en forme de cascade lumineuse, les Diamants, les Perles noires, les Emeraudes, les Saphirs, les Turquoises, les Perles blanches, les Rubis, les Topazes, les Opales, les Corails, les Améthystes, etc., font assaut d'éclat, de richesse et de goût. Elle nous a fait voir une posada d'Andalousie, une salle d'hôtel à Athènes, et un harem à Smyrne, les pittoresques coulisses du *Great American Circus*, et une désopilante pantomime, *The Butcher's Shop* par la troupe Price et les vaillants artistes du théâtre ; enfin, le clou de la soirée, le défilé de la cavalcade du

cirque Blackson, — l'un des plus extraordinaires et des plus luxueux qu'on ait exhibés sur cette immense scène du Châtelet — avec chameaux, ânes, autruches, zèbres, zébus, quatre cent cinquante personnes — oui, madame! — et quarante-cinq chevaux — oui, monsieur! — Bref, un spectacle pour lequel je soupçonne les prodigues directeurs de s'être ruinés, et qui ne peut manquer de leur valoir une fortune. Des soieries, du brocart, du velours, de la dorure, des jets de lumière électrique à profusion, de beaux décors, de jolis airs empruntés aux partitions d'Offenbach, d'Hervé, d'Audran, de Lecoq, de Varney, de Messager, de Cœdès, de Serpette, de Vasseur, de Ganne, de Suppé, de Fahrbach, etc., tout concourt à la somptuosité d'une œuvre qu'il est superflu d'analyser et inutile de comprendre, car elle vit par ses détails variés et ses accessoires multiples. Les psychologues en quête de documents n'ont pas de raison pour aller assister au *Voyage de Suzette*. Mais tous les Parisiens qui aiment à passer une soirée agréable et à satisfaire leurs yeux sans se jamais fatiguer l'esprit — oh ! non ! — iront au Châtelet et ne regretteront ni leur temps, ni leur argent, ni même les dépenses suplémentaires que leur entraînera le voyage, car les épaules de Mme Tariol-Baugé et de mesdemoiselles du ballet sont singulièrement troublantes... Du Nouveau-Théâtre, où elle nous apparut un soir sous le maillot de Boccace, séduisant son auditoire par une voix bien timbrée et un talent encore un peu... provincial, des Bouffes, où Fernand Samuel eut

l'heureuse idée de la cueillir pour le rôle de Fiorella des *Brigands*, et de Parisiana, où elle s'affirma tout à fait charmante dans la Diane du *Papa de Francine*, Mme Tariol-Baugé est venue au Châtelet pour y reprendre le rôle de Suzette, créé avec un vif succès par Mme Simon-Girard. Elle le joue et le chante à ravir. Elle y est aussi un clown de plastique admirable. Très amusant, comme toujours, et d'entrain mordant admirablement sur le public, M. Pougaud-Pinsonnet. Et d'un comique achevé, M. Vandenne, dans le rôle de Verduron : il faut le voir déguisé en héros antique, coiffé d'un casque surmonté d'un joli balai de crin, — comme aussi sous le gilet trop long de Monsieur Auguste au nez écarlate. Ah! si on lui avait prédit, au moment où le Conservatoire le bombardait d'un prix de comédie, qu'il monterait un jour « à chameau » pour figurer dans la troupe du Cirque Blackson!...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repré. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Petit Chaperon rouge, féerie	3 a. 4 t.	»	134
Le Tour du Monde en 80 jours, pièce ..	5 a. 22 t.	1er mai	148
Le Voyage de Suzette, pièce	4 a. 20 t.	27 octob.	73

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE[1]

Quatre pièces nouvelles : la *Chanson du pays*, de M. Jules Mary ; le *Petit Muet*, de M. Henri Kéroul ; la *Fille du Garde-Chasse*, de MM. Fontanes et Louis Decori, et la *Marchande de fleurs*, de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay ; trois reprises, celles des *Deux Orphelines*, de la *Closerie des Genêts* et de *Roger la Honte*, formeront l'histoire de l'Ambigu en 1901. L'année avait commencé avec l'*Autre France*, de MM. Pierre Decourcelle et Hugues Le Roux[2].

12 FÉVRIER. — Première représentation de la *Chanson du pays*, pièce en cinq actes et huit tableaux, de M. Jules Mary[3]. — Le public a, paraît-

1. — Directeurs : MM. Holacher et Georges Grisier ; Secrétaire général : M. Henri Sébille.

2. — Mlle Lucy Gérard avait été remplacée, dans les premiers jours de janvier, par Mlle Cécile Barré, reprenant après elle le rôle de Kadidja. La 50e représentation de l'*Autre France* était donnée à la fin de janvier.

3. DISTRIBUTION. — Guillaume, M. *Henry Krauss*. — Michel Hubertal, M. *Laroche*. — Comte de Vaudoise, M. *Fontanes*. — Marceau, M. *Daltour*. — Marcadieu, M. *Modot*. — Général Clerfayt, M. *J. Renot*. — Colonel Beaurepaire, M. *Lassalle*. — Hubertal, M. *Froment*. — Gérard Hubertal, M. *Jourda*. — Carrière, M. *Charlier*. — Nestor, M. *Liézer*. — Godefroy, M. *Robert Lagrange*. — Jolibois, M. *Ch. Hémery*. — Mère

il, une sainte horreur du Bédouin, et comme il s'était très nettement déclaré rétif aux burnous de l'*Autre France*, la direction de l'Ambigu a cru devoir revenir à une France assez souvent exploitée déjà à la scène, celle de 1792, où l'on voit les armées de la République lutter contre les forces des Alliés. Le patriotique drame de M. Jules Mary nous retrace un émouvant épisode de la défense de l'Argonne. C'était comme une grande forteresse naturelle que l'Argonne, forêt monstrueuse, sillonnée par des cours d'eau, coupée par des défilés et remplie de fondrières, s'étendant du nord au sud sur une longueur de treize à quatorze lieues, entre la Meuse et l'Aisne, et protégeant l'entrée de la Champagne. Verdun une fois tombé, il n'y avait plus de ville forte sur la route de Paris. Le 1er septembre 1792, les ennemis avaient commencé l'attaque de la ville. N'ayant pas de grosse artillerie, ils ne pouvaient battre en brèche : ils allumèrent des incendies dans la ville avec des obus. Il y avait, dans Verdun, un parti contre-révolutionnaire qui poussait à la capitulation. Les corps administratifs et judiciaires, appuyés par les clameurs d'une bande de femmes et d'enfants, pressèrent le conseil de guerre de capituler. La garnison n'était que de 3,000 hommes, la plupart nouvelles levées. La majorité du conseil vota pour qu'on se rendît, malgré le commandant de place Beaurepaire,

---

Guillaume, Mme *Marie Laurent*. — Madeleine, Mme *Archainbaud*. — Georget, Mlle *Georgette Loyer*. — Marie, Mlle *Madeleine Doley*. — Catherine, Mlle *C. Barré*. — Geneviève, Mlle *M. Grandjean*. — Rose, Mlle *A. Myriane*.

brave chef de volontaires récemment arrivés de Maine-et-Loire. Beaurepaire se laissa enfin arracher son consentement, pourvu que la garnison obtînt de sortir avec ses canons. Il ne put se décider à envoyer la proposition à l'ennemi. Il alla encore une fois visiter les fortifications : il les trouva dans le plus mauvais état ; l'ingénieur en chef trahissait ! Beaurepaire avait mandé à la Convention « qu'il ne rendrait la place qu'à la mort ». Il tint parole. Il rentra chez lui et se brûla la cervelle. Le conseil de guerre envoya, conformément aux règlements, le plus jeune des officiers supérieurs porter la capitulation au roi de Prusse. Ce jeune homme, qui s'était énergiquement opposé à la reddition, pleurait de rage. Le roi lui demanda son nom. — « Je m'appelle Marceau », répondit-il. M. Jules Mary nous montre, au village des Ilettes, un très vieux couple : la mère Marianne et son mari aveugle, le père Guillaume, à la veille d'être expulsés de leur humble demeure pour une somme de mille écus qu'ils ne peuvent payer à un vil usurier du nom de Marcadieu. Celui-ci les laissera mourir en paix chez eux s'ils consentent à lui donner comme femme leur petite fille Marie dont il s'est follement amouraché. Le père et la mère Guillaume ont heureusement d'excellents voisins en la personne des Hubertal qui, apprenant leur détresse, viennent les sauver des griffes de ce monstre. Marcadieu, légalement payé, est d'autant plus furieux d'être évincé qu'il cède ainsi la place aux fils Hubertal, épris, tous deux, de la charmante Marie. Mais il ne s'agit guère de mariage

en ce moment : il faut, avant tout, défendre le territoire contre l'invasion des Alliés. Marcadieu, qui avait juré la perte des Hubertal, se vengera cruellement. Il a surpris le nom du pays par lequel doivent arriver les renforts à Verdun assiégé ; il ira, sous une cape de femme, le donner à l'ennemi, et fera ainsi accuser de trahison infâme la mère des deux jeunes gens qui, par ses fils, connaissait, seule, le secret. Et voilà cette malheureuse dont le mari est mort de chagrin en la croyant coupable, dont la maison a été brûlée par les paysans furieux, traquée par tous, errant dans la forêt comme une bête fauve, et folle de désespoir à l'idée que ses fils puissent apprendre ce dont on l'accuse, venant à son tour demander aide et protection aux vieux qu'elle a secourus et qui, eux au moins, ne doutent pas de son innocence. C'est de cette pauvre chaumière que sortira l'âme de la délivrance... Inspiré par la vieille Marianne, subitement illuminée, l'aveugle ira aux lieu et place des frères Hubertal blessés et réduits à se cacher, porter à Kellermann l'ordre de reprendre les Ilettes sous peine de voir la France entière livrée à l'ennemi. Mais le traître Marcadieu n'a pas dit son dernier mot : il profitera de la cécité du vieux Guillaume pour le conduire au camp ennemi, et les choses tourneraient mal si notre aveugle ne tombait justement sur un « bon » émigré, Français avant tout, et si la « Chanson du pays » ne rappelait au devoir les gas des Ilettes passés, avec la reddition de Verdun, du côté des Autrichiens. Le dénouement nous montre, avec la victoire de

Valmy, l'apothéose des deux humbles vieillards qui ont sauvé la France et que saluent, reconnaissantes, les troupes de Marceau. Et voilà, très brièvement résumé, le drame de M. Jules Mary, bourré des meilleures intentions du monde et inspiré des plus nobles sentiments. Ni pour la première, ni pour la dernière fois, je pense, il y règne le souffle patriotique. Le cadre n'est guère plus neuf que ne le sont les uniformes des volontaires de la République; mais il y avait, ce nous semble, une idée dans l'exode de cette femme, modèle des épouses et des mères, accusée de trahison envers son pays, et dans l'exploit du vieil aveugle donnant à tous l'exemple du courage et du dévouement sublimes. C'est Mme Archainbaud, évidemment trop jeune pour avoir d'aussi grands fils, qui remplit le rôle de la mère, où elle met, avec de beaux cris, la recherche de vérité qui est le propre de son talent. A plusieurs reprises, elle a vivement ému l'assistance et vaillamment débuté dans l'emploi d'une Tessandier. M. Krauss sait se plier avec une rare souplesse à tous les genres : il était naguère le brillant officier de spahis de l'*Autre France* ; il est, aujourd'hui, un octogénaire plein de grandeur pathétique. Pour rendre à souhait la figure symbolique de la vieille Marianne, les directeurs de l'Ambigu ont redemandé Mme Marie Laurent qui, après la délicieuse Grand'Mère de l'Odéon, et la curieuse gitane de Richepin, est venue imprimer son cachet si personnel à cette nouvelle création. Avec Mlle Georgette Loyer, le gentil petit tapin qui défend si bravement le dra-

peau français, avec MM. Laroche et Jourda, de belle allure sous les traits des frères Hubertal, avec M. Fontanes, un émigré doué d'une extraordinaire philosophie, avec M. Modot, une canaille très réussie, l'interprétation de la *Chanson du Pays* ne laissait rien à désirer.

12 MARS. — Reprise des *Deux Orphelines*, drame en cinq actes et huit tableaux d'Adolphe d'Ennery et M. Cormon[1]. — La *Chanson du Pays* ne s'étant guère relevée du lugubre effet d'une répétition générale « à huis clos » essayée par la direction, il a bien fallu la remplacer. MM. Grisier et Holacher ont pensé trouver leur planche de salut dans les *Deux Orphelines*, qui, jadis, obtinrent déjà, sur cette même scène de l'Ambigu, un respectable nombre de représentations. Et comme, à propos de sa récente composition du vieux Guillaume, M. Henry Krauss avait été bombardé — comme ça, tout de suite ! — le digne héritier de Taillade, on s'est hâté de lui distribuer le rôle de l'Avorton, auquel le grand artiste donnait une si tragique figure. M. Krauss ne s'est sans doute, pas élevé à la hauteur de son illustre modèle, mais il a joué Pierre le Rémouleur avec infiniment

1. DISTRIBUTION. — Pierre, M. *Henry Krauss*. — Chevalier de Vaudrey, M. *Laroche*. — Picard, M. *Modot*. — Comte de Lignières, M. *J. Renot*. — Jacques, M. *Lassalle*. — Le docteur, M. *Liézer*. — Marquis de Presles, M. *Gervais*. — Lafleur, M. *Ch. Hémery*. — Martin, M. *R. Lagrange*. — Marest, M. *Vallet*. — Un sergent, M. *Picard*. — La Frochard, Mme *Honorine*. — Henriette, Mlle *Paule Marsa*. — Comtesse de Lignières, Mlle *Dorlia*. — Louise, Mlle *Georgette Loyer*. — Marianne, Mlle *Barbier*. — Sœur Geniève, Mlle *Reine Roy*. — Florette, Mlle *Cécile Barré*. — Julie, Mlle *Madeleine Grandjean*..

Le 31 mars se donnait la 1.300e représentation des *Deux Orphelines*,

d'intelligence et y a même produit beaucoup d'effet. Dans la fameuse scène des deux frères, il a soulevé des tonnerres de bravos. A côté de lui, M. Lassalle taille en bloc et en relief la brutalité cynique du grand Jacques. M. Laroche est fort bien sous les traits du sympathique chevalier de Vaudrey, comme aussi M. J. Renot en comte de Lignières. Notons encore le gros succès de M. Modot dans le rôle de Picard, le valet de chambre philosophe. Mme Honorine reprenait celui de la Frochard qu'elle n'a pas créé, mais qu'elle a fait comme sien, depuis qu'elle le tient avec tant de pittoresque. Mlle Paule Marsa « déblaie » peut-être avec trop de de volubilité la partie d'Henriette, mais Mlle Georgette Loyer est une jeune aveugle extrêmement touchante. En somme, cette reprise faisait plaisir, non seulement au collaborateur de d'Ennery, M. Cormon, qui, si gaillardement, portait ses quatre-vingt-douze printemps, mais au public qui adore le drame. Il fallait entendre chacune des péripéties soulignées par les lazzi tombant dru comme grêle des galeries supérieures. Ce « mélo » n'est-il pas dans son genre — comme *Œdipe-Roi*, par exemple, dans le sien — la pièce la plus saisissante que l'on puisse voir ? — Tout y est conduit, enchaîné, ménagé avec une telle certitude de l'effet, avec une telle expérience des moyens d'action sur le spectateur, qu'il est irrésistiblement captivé jusqu'à la fin des poignantes aventures des *Deux Orphelines*. C'est le dernier mot de l'engrenage dramatique.

20 AVRIL. — Première représentation du *Petit*

Muet, pièce en cinq actes et sept tableaux de M. Henri Kéroul[1]. -- Dans les Alpes sillonnées d'excursionnistes, auxquels ils servent de guides, se rencontrent deux compatriotes, qui, ne s'étant pas vus depuis longtems, se content leurs histoires : l'un, Mathias Bordier, s'est évadé du bagne, où il fut envoyé pour avoir étranglé sa femme ; l'autre, Pierre Keraniou, ex-déserteur, n'osait rentrer à Paris où il a pourtant laissé sa fille Jeanne qui l'adore ; grâce à l'amnistie, ce retour est désormais possible, et vous pensez qu'il va vite en profiter. Mais, du Pont des Neiges, où les balustrades ne sont guère solides, il tombe dans un précipice... Mathias Bordier essaie de le sauver et ne ramène qu'un cadavre... Alors il le dépouille de ses papiers et s'empare de son nom : Mathias Bordier est mort ; il s'appellera désormais Pierre Kéraniou. Or, à peine a-t-il mis le pied sur la place Pigalle, où opèrent les forains, que — voyez donc l'admirable hasard des drames de l'Ambigu ! — d'un nommé Blomet, agent d'affaires en quête des successions prêtes à tomber en déshérence, Mathias Bordier apprend qu'un héritage de huit cent mille

1. DISTRIBUTION. — Mathias Bordier, M. *Laroche*. — François Patureau, M. *Modot*. — Mercier, M. *Renot*. — Pierre Keraniou, M. *Lassalle*. — Michel Brémont, M. *Jourda*. — Vicomte de La Membrelle, M. *Ch. Hémery*. — Blomet, M. *Liézer*. — Le commissaire de Police, M. *Gervais*. — Gatteclou, M. *Lagrange*. — Kauffmann, M. *Picard*. — Le secrétaire, M. *Vallot*. — L'intellectuel, M. *Farey*. — Le contremaître, M. *Denandeix*. — Le forain, M. *Bacqué*. — La Rondeur, M. *Grange*. — L'hercule lutteur, M. *Chapelain*. — Polyte, M. *G. Régnier*. — Bathier, agent de de la Paix, M. *Jossé*. — Georges Patureau, Mlle *H. Reyé*. — Marcelle Mercier, Mlle *Barbier*. — Nini, Mlle *Bertholy* (débuts). — Yvonne Keraniou, Mlle *Reine Roy*. — Jeanne Keraniou, Mlle *Watteau*. — Maria, Mlle *Madeleine Granjean*. — Mme Moreau, Mlle *Myriane*. — Paillasson, Mlle Scott. — La petite Adèle, *Petite Angèle Henry*.

francs attend les Kéraniou : Yvonne, mariée à un pauvre banquiste, François Patureau, et Pierre — dont il a pris le nom. Le voilà donc pénétrant dans l'humble roulotte où, tandis que ronfle, dans un coin, le mari, cuvant son ivresse, la femme meurt de faim sur son lit de douleur. A l'idée que ce Mathias Bordier veut les voler en volant le nom de son frère, Yvonne se révolte et crie... Pour l'empêcher de crier, le misérable la saisit à la gorge et l'étrangle — ainsi qu'autrefois il a étranglé sa femme... Qui sera donc accusé de l'assassinat ? François Patureau, parbleu ! fort inhabile à se défendre : il a bien entrevu, dans son ivresse, un homme brun, qui rudoyait sa pauvre femme, et que celle-ci appelait par son nom. C'est ce nom qu'il ne se rappelle pas, hélas ! C'est ce nom que veut donner à son tour son petit Georges, auquel il l'a répété, et que le cher enfant ne peut redire car, au moment où il va le prononcer, l'émotion le rend... muet. Et pour qu'il renseignât les hommes de loi, il faudrait qu'il sût écrire ; il ne sait pas ! Alors, François Patureau a été arrêté, et sous les espèces de Pierre Kéraniou — ce Pierre Kéraniou qui a pourtant échappé à la mort et se promène à travers l'action avec une fêlure du crâne qui lui a ôté jusqu'au souvenir de son propre nom ! — pris, dis-je, pour Kéraniou, Mathias Bordier a palpé les huit cent mille francs et obtenu de son père, à la veille de se faire sauter la cervelle pour cause de ruine, la main de Mlle Marcelle Mercier, dont il est follement épris. Mais, le soir même des noces, Blomet, l'agent véreux, est venu réclamer sa part

de butin ; Marcelle a, derrière un rideau, entendu toute la scène ; elle n'appartiendra pas à l'assassin, soyez-en sûrs... Il y a toujours, à l'Ambigu, une providence pour les honnêtes gens ; cette providence rend la parole au « petit muet » -- en avez-vous jamais douté ? — le souvenir au vrai Pierre Kéraniou, guéri de sa fêlure, l'héritage à la famille et à Marcelle l'époux qu'elle aimait en la personne du jeune docteur Brémont. Dramaturge ou romancier, M. Henri Kéroul a l'art — qui n'est point, certes, à dédaigner — de toucher les masses populaires. Sa pièce avait tout ce qu'il fallait — à commencer par les plus grosses invraisemblances, passant comme lettres à la poste — pour plaire aux amateurs du genre. Elle obtenait les bravos qu'elle méritait. Mais, sur les sept tableaux dont se composait l'ouvrage, il en était un, celui de la Roulotte, qui nous plaisait de façon toute particulière. L'enfant parant de fleurs le lit de sa mère qu'il croit dormir, et qui, hélas ! ne doit pas se réveiller, était une véritable trouvaille. Mlle Hélène Reyé, l'idéal Claudinet des *Deux Gosses*, interprétait de manière très émouvante le rôle du « petit muet ». M. Laroche rendait dramatiquement celui de Mathias Bordier, très bien secondé, d'ailleurs, par MM. Renot, Lassalle, Jourda, qui valaient d'être loués selon leurs mérites respectifs. La distribution comportait un début intéressant : celui de Mlle Bertholy qui, non contente de chanter avec goût les couplets qu'on lui avait distribués, jouait de façon fort intelligente un rôle épisodique. Il y a toujours plaisir à voir une artiste

s'échapper du café-concert pour aborder le théâtre : Mlle Bertholy avait du premier coup conquis son nouveau public.

9 MAI. — Reprise de la *Closerie des Genêts*, drame en cinq actes et sept tableaux de Frédéric Soulié [1]. — La *Closerie des Genêts* est une de ces pièces qu'on reprend souvent et qu'on reprendra longtemps encore, toujours avec raison ; car c'est, dans l'espèce, un véritable modèle comme qui dirait, une façon de chef-d'œuvre. Frédéric Soulié, est fort injustement aboli aux yeux de la génération présente. C'était une imagination puissante et sombre. Il avait même de la littérature, et de la meilleure. Les premiers chapitres des *Mémoires du*

---

1. DISTRIBUTION. — Kérouan, M. *Henry Krauss*. — Le marquis de Montéclain, M. *Laroche*. — Le général comte d'Estève, M. *J. Renot*. — Dominique, M. *Modot*. — Georges d'Estève, M. *Jourda*. — Christophe dit Aly, M. *Ch. Hémery*. — Pornic, M. *R. Lagrange*. — D'Avatiannes, M. *Liézer*. — Brias, M. *Vallot*. - François, M. *Grange*. — Maclou, M. *Picard*. — Louis, M. *Favey*. — Léona de Beauval, Mme *Archainbaud*. — Louise, Mlle *Barbier*. — Lucile, Mlle *Watteau*. — Madeleine, Mlle *M. Grandjean*. — Mathurine, Mlle *A. Myriane*. — Perrine, Mlle *Scott*. — Mme de Brias, Mlle *Maria Georges*.

La *Closerie des Genêts* fut créée précisément à l'Ambigu, le 14 octobre 1846, avec un succès considérable, qu'elle retrouva depuis lors à ses différentes reprises.

Le 26 mai avait lieu — les registres de la Société des auteurs en faisaient foi — la 1700e représentation de la *Closerie des genêts*.

Mme Réjane assista à la première matinée de la *Closerie des genêts*. L'exquise comédienne, qui n'avait cessé d'applaudir les vaillants interprètes de ce beau drame, adressa à Krauss, le vieux Chouan, une corbeille de fruits, avec la lettre suivante aussi spirituelle qu'amicale.

12 mai 1901

Mon cher ami,

Puisque, paraît-il, vous êtes un fruit sec du Conservatoire, voulez-vous, en souvenir de la bonne journée que je vous dois, partager avec vos camarades ces fruits frais qui vous sont offerts par un fruit mûr de ce même Conservatoire.

Bravos à tous et très à vous.

RÉJANE.

Diable contiennent des pages de bonne et forte prose qui méritent d'avoir une place dans le musée de la langue française. Encore qu'elle ait un peu vieilli dans la forme, étant vigoureusement machinée avec des péripéties humaines, et des caractères vivants, la *Closerie des Genêts* reste un excellent drame. Nous n'avons pas, Dieu merci ! à en faire ici l'analyse. La pièce est plus que connue. Elle est quasi-légendaire. L'intérêt de la reprise réside dans la distribution des rôles. Le Kérouan d'aujourd'hui est M. Henry Krauss, qu'il faut louer, tout d'abord, pour l'étonnante souplesse avec laquelle il sait se plier aux tâches les plus diverses. Il ne s'est pas contenté de se « rider » jusqu'à l'excès, il a mis dans le personnage une belle vérité, et grâce à lui, l'admirable scène de la lettre a produit, cette fois encore, une profonde émotion. Mlle Barbier, qui fait Louise, a bien du naturel, et Mme Archainbaud, la « traîtresse » de l'affaire, a bien du talent — un talent supérieur, évidemment, à ce rôle démodé. Avec l'intelligent M. Laroche, le pittoresque M. Modot et le correct M. Renot, l'interprétation de la célèbre *Closerie* était de bon ensemble, et promettait un nombre de représentations que n'avait pu obtenir la dernière « nouveauté » de l'endroit.

11 MAI. — Une matinée, généreusement organisée au profit des artistes des Folies-Dramatiques en détresse, fut un gros succès artistique : Mme Sarah Bernhardt et Coquelin étaient étourdissants dans *la Pluie et le beau temps* de Gozlan, ce qui valait à leur bonne action une ovation bien méritée ; Mme Réjane

s'était montrée une délicieuse Lolotte; les sœurs Blanche et Louise Mante, accompagnées par William-Marie, dansaient comme des fées; Fugère, Noté, Caron, chantaient merveilleusement. La jolie causerie de Henry Fouquier, pleine de cœur, de bons sens et d'esprit, avait merveilleusement disposé l'auditoire; de charmantes artistes, comme Mmes Degaby, Suzanne Bartel, Astier et Grandjean, en avaient profité pour faire une ample moisson en vendant des programmes. D'où une recette totale de 7.319 fr. 50.

6 JUIN. — Reprise de *Roger-la-Honte*, drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. Jules Mary et Georges Grisier [1]. — Du théâtre de la République, où naguère il fit escale, *Roger-la-Honte* est rentré au répertoire de l'Ambigu, où il fut jadis donné pour la première fois, et où il a retrouvé son succès d'antan. Il y avait longtemps, n'est-ce pas? que nous n'avions vu une pièce dont le héros, homme

1. DISTRIBUTION. — Lucien de Noirville, M. *Henry Krauss*. — Roger Laroque, M. *Laroche*. — Bénardit, M. *Courtés*. — Le président des assises, M. *J. Renot*. — Luversan, M. *Liézer*. — Raymond de Noirville, M. *Jourda*. — Pivolot, M. *Villa*. — Tristot, M. *Jahver*. — Gerbier, M. *Picard*. — Un commissaire de police, M. *Vallot*. — Le docteur Morean, M. *Tony Seiglet*. — Ricordot, M. *Bernay*. — Hébert, M. *Grange*. — Poinsinet, M. *Favey*. — Mme de Noirville, Mme *Archainbaud*. — Mme Laroque, Mlle *Barbier*. — Suzanne Laroque, Mlle *Watteau*. — Victoire, Mlle *M. Grandjean*. — Mme Bénardit, Mlle *M. Georges*. — La petite Suzanne, *la petite Angèle Henry*. — Le petit Raymond, *la petite Marcelle*.

Roger-la-Honte était donné en matinée le 14 juillet.

Le 26 juillet, on fêtait, le verre en main, les huit ans et demi de la petite Angèle Henry, la future étoile qui joue avec tant de talent déjà le rôle de Suzanne Laroque dans *Roger-la-Honte*. Personne n'a manqué à l'appel, et les artistes de l'Ambigu, au grand complet, sont venus embrasser leur petite camarade, qui ne s'était certainement jamais vue à pareille fête.

vertueux, est accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, est convaincu, par suite de circonstances diaboliques, d'être le coupable, et condamné, comme tel, à une peine non moins afflictive qu'infamante. *Roger-la-Honte* vient à propos nous rendre cette situation chère aux mélodrames. En transformant autrefois pour la scène ce sensationnel roman-feuilleton, MM. Mary et Grisier avaient peut-être eu le tort de vouloir conserver trop de choses. On eût pu resserrer leurs sept tableaux en cinq, et je crois que la pièce y eût gagné. Telle quelle, elle a plu néanmoins, et elle paraît encore plaire au public. Celui de l'Ambigu, lui a, de nouveau, fait fête. L'acte le plus émouvant est toujours l'acte de la Cour d'assisses. Il est, vous le savez, rendu tel par la présence de la petite fille de Roger qui a, d'une fenêtre, assisté au meurtre et dont on invoque le témoignage contre son père. Au théâtre, un enfant placé dans une situation tragique est sûr d'arracher les larmes, au moins à la partie féminine de l'auditoire. La fille de Roger, que représente la petite Angèle Henry, n'y a pas manqué. M. Laroche donnait beaucoup de relief au rôle de Roger. M. Henry Krauss était un très pathétique avocat. Et nous n'avions que des éloges à adresser à Mmes Archainbaud et Barbier, à MM. Courtès (toujours sur la brèche), Renot, Liézer et Jourda... Il y avait donc là tous les éléments d'une reprise aussi fructueuse que possible en ces temps de dures chaleurs.

14 AOUT. — Première représentation de la *Fille du Garde-chasse*, drame en deux parties, cinq actes et six tableaux, de MM. Fontanes et Louis De-

cori[1]. Un sûr et grand succès qui devait s'affirmer par de nombreuses représentations. La pièce, bien qu'un peu longue et d'un sujet maintes fois traité est fort intéressante, saisissante, remplie d'émotion, de sentiment et de scènes dramatiques. C'est de bon théâtre, supérieur, sans nul doute, au répertoire habituel de l'Ambigu. Jeanne Landret, fille d'un garde-chasse, depuis de longues années au service du marquis de Marlieu entre chez celui-ci comme institutrice, mais séduite par le marquis, elle devient mère et se fait chasser par son père déshonoré par cette faute et par Mme de Marlieu, qui se refuse à garder chez elle, l'infortunée coupable. Voilà l'explication brève et concise, voici les caractères précis et définis : de Marlieu, lâche et faible personnage; Landret, brave homme inflexible sur le point d'honneur; Grand'mère, une bonne et compatissante femme, et Jeanne, fière victime de sa jeunesse et de son inexpérience. Au deuxième acte, après une série de réjouissances où la musique

1. DISTRIBUTION. — Papa Landret, M. *Decori*. — Jean Landret, M. *Etiévant*. — De Marlieu, M. *Gervais*. — Bébé, M. *J. Renot*. — Auguste, M. *Villa*. — Lafargue, M. *Moreau*. — Justin, M. *Picard*. — Un patron de baraque, M. *Vallot*. — Le maire, M. *Dessoudeix*. — François, M. *Berry*. — Jeanne Landret, Mlle *Suzanne Munte*. — Mme de Marlieu, Mlle *Aël*. — Grand'mère, Mlle *Marie-Georges*. — Rosalie, Mlle *Théven*. — Yvonne, Mlle *Corciade*. — Eugénie, Mlle *Roll*. — Marie, Mlle *Gense*. — Petit Jean Landret, *petite Angèle Henry*. — Petite Angèle, *petite Marie Gillet*.

Le 1er novembre, le théâtre annonçait la 100e représentation de *la Fille du garde-chasse* au son des trompes de chasse. Puis la direction invitait le public à fêter cette date le verre en main. A cet effet, MM. Holacher et Grisier, durant l'antr'acte du 4e au 5e acte, offraient le champagne aux spectateurs de l'orchestre et du balcon dans le grand foyer, pendant que M. Sébille, secrétaire général, recevait de même façon les spectateurs des 2e et 4e galeries dans leur foyer respectif.

bruyante des forains et les farces villageoises donnent leur note gaie — c'est la fête de Nangis — Jeanne affolée par une grave maladie de sa grand'mère accourt l'embrasser et implorer son pardon, mais se trouvant tout à coup en présence de son père, elle est de nouveau chassée et accusée de mensonge, lorsque, dénonçant le marquis comme son séducteur, elle lui jette à la face son hypocrisie et son crime. C'est court, tragique et d'un grand effet. Cinq ans après, car nous allons bientôt vieillir avec nos personnages de dix, quinze et même vingt années, Jeanne, sans place et sans pain pour son pauvre petiot vient se réfugier dans la maison du garde-chasse, momentanément absent, et supplie sa grand'mère de garder et d'élever l'enfant. Landret revient et dans une scène très joliment faite et intelligemment conduite, hésite, l'accepte, le repousse, puis finalement l'adopte. Prenez vos mouchoirs, Mesdames, vos beaux yeux ont des larmes toutes prêtes et le père Landret, sentimental et touchant, saura bien vous les arracher en recueillant tout d'abord comme un inconnu, puis comme son propre petit-fils, le pauvre petit être innocent des fautes de sa maman. Quelque peu étonné nous retrouvons Jeanne Landret, grande cocotte, en joyeuse compagnie au Pavillon d'Armenonville, et maîtresse de... ? Devinez ? De Marlieu redevenu subitement amoureux de celle qu'il a autrefois séduite. Elle a juré de se venger, de le ruiner pour tout le mal qu'il lui fit et pour la perte de son enfant qu'elle croit mort et dont elle n'a pu retrouver la trace depuis plus de vingt ans. Jean

cependant a grandi, sérieux et travailleur; il s'est fait un nom dans la littérature et a été présenté à Jeanne sous un pseudonyme; elle se sent prise pour lui d'une passion mal définie de mère ou d'amante. Véritable coup de théâtre, lorsque, le père Landret survenant, elle apprend tout à coup qu'il n'est autre que son fils et qu'il préfère l'affection dévouée du garde-chasse à celle de sa mère écrasée de douleur. Jean ému de son désespoir obtiendra le pardon tant désiré du père Landret et ils vivront tous trois désormais en douce et bonne amitié, M. de Marlieu ayant eu l'intelligence de leur laisser le champ libre en se logeant une balle dans la tête. Peut-être le pardon de Landret vient-il bien tard? N'aurait-il pas été plus juste et plus équitable lorsque Jeanne élevait encore par son travail et son courage, l'enfant bien aimé? Peut-être aussi l'acceptation facile de profiter de la rondelette fortune de Jeanne, — neuf cent mille francs, — acquise de si bizarre façon, est-elle bien peu honorable? Nous aurions certainement préféré celle-ci, pauvre et digne. Mais tout est bien qui finit bien et le drame ne pouvait mieux se terminer puisqu'il fut très chaleureusement applaudi par la nombreuse assistance. Félicitons-en les interprètes, qui tous ont droit, à une grande part du succès : Mlle Suzanne Munte, de maintien parfait, de fierté et de douleur sincère dans le rôle de Jeanne Landret; M. Decori, aux gestes larges et sûrs, à l'émotion poignante, dans celui du garde-chasse; M. Etiévant, de voix sympathique, à la diction simple et naturelle dans le fils Jean; M. Villa, tour à tour sérieux et gai en

gavroche sentimental; Mme Marie Georges, grand'-mère à l'attendrissement vrai, enfin M. Renot, gros viveur bon enfant surnommé « Bébé » par les petites amies et dont les vicissitudes de chauffeur d'automobile ont fort amusé la galerie.

12 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Marchande de fleurs*, pièce en cinq actes et huit tableaux, de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay [1]. — L'invention de Montépin — feu Montépin, comme l'appelait un confrère, qui déjà croyait entré dans la postérité le fécond romancier populaire, et de Jules Dornay, vieux routier du « mélo », consiste, cette fois, en une erreur judiciaire (toujours!) par suite de laquelle est bel et bien envoyé à l'échafaud un brave ouvrier, convaincu d'assassinat, aux lieu et place du vrai coupable : le juge d'instruction, celui-là même qui instruit l'affaire. Le juge d'instruction, assassin! Dennery lui-même n'avait pas trouvé celle-là! Mais si, en dépit de ses protestations d'innocence qui ne devraient pas tromper la justice, le pauvre Jean

---

1. DISTRIBUTION. — Albert de Lussan, M. *Henry Krauss*. — Paul Giret, M. *Laroche*. — Jean Remy, M. *Courtès*. — Philippe de Kerven, M. *Perny*. — Roger de Kerven, M. *Etiévant*. — Rety, M. *Renot*. — Le Grand Gosse, M. *Villa*. — Georges de Lagardie, M. *Jourda*. — Edward Mills, M. *Moret*. — Le procureur de la République, M. *Moreau*. — Djall, M. *Liézer*. — Zizi, M. *Signeroy*. — Joubi, M. *Muad*. — Le docteur Larbaud, M. *Picard*. — Aubry, M. *Vallot*. — Le chef de la Sûreté, M. *Dessoudeix*. — Marcelle de Lagardie, Mme *Lina Munte*. — Gabrielle Bernard, Mlle *Georgette Loyer*. — Madeleine Bernard, Mlle *Marcelle Bailly*. — L'Ecureuil, Mlle *Laurence Musset*. — La mère Jasmin, Mme *Marie-Georges*. — Marie, Mlle *Grandjean*. — Alphonsine, Mlle *Watteau*. — Mme Letellier, Mlle *Picoury*. — La Raclette, Mlle *Gense*. — Mme Fouquet, Mlle *Horel*. — Arthur Mills, *la petite Angèle Henry*. — Marianne Mills, *la petite Marie Gillet*. — Antoinette, Mlle *Nerey*. — Julie, Mlle *Siamé*. — Mistress Mills, Mlle *Derenne*. — Clara, Mlle *Méville*. — Catherine Mills, Mlle *Delorès*.

Rémy — c'est l'excellent Courtès — a été condamné et exécuté, il laissera, pour le pleurer, sa femme et sa fille — la petite marchande de fleurs de la place Saint-Sulpice — et pour le venger, son vaillant ami Paul Giret, que personnifie très intelligemment M. Laroche. Et vous ne quitterez pas le théâtre — fleuri, depuis le contrôle, transformé en un véritable bosquet, jusqu'aux loges enguirlandées et aux gerbes parfumées, galamment offertes à chaque spectatrice — sans apprendre que Philippe de Kerven et Marcelle de Lagardie (M. Perny et Mme Lina Munte) ont reçu le juste châtiment de leur crime. Il y avait, ce me semble, dans la *Fille du Garde-Chasse*, dont le succès estival s'est prolongé tout l'automne, un effort vers la vérité que nous n'avons pas retrouvé dans la pièce de ce soir, calquée sur un modèle connu et quelque peu usé. Notons un amusant couple de « cambrioleurs sympathiques », joué de verve par Mlle Laurence Musset et M. Villa; une silhouette de vieux seigneur paralytique dessinée de façon saisissante par M. Henry Krauss, et la touchante et gentille figure de marchande de fleurs » que nous donna Mlle Georgette Loyer... Puis, voyez le répertoire...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
L'Autre France, pièce	5 a. 8 t.	»	41
**La Chanson du Pays*, pièce	5 a. 8 t.	12 févr.	34
Les Deux Orphelines, drame	5 a. 8 t.	12 mars	45
**Le Petit Muet*, pièce	5 a. 7 t.	20 avril	22
La Closerie des Genêts, drame	5 p. 7 t.	9 mai	28
Roger la Honte, drame	5 a. 7 t.	6 juin	77
**La Fille du Garde-chasse*, drame en 2 p.	5 a. 6 t.	14 août	138
**La Marchande de fleurs*, pièce	5 a. 8 t.	12 déc.	26

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS[1]

L'année 1901[2] sera, pour bien dire, l'année de la *Petite Fonctionnaire* : le succès de la jolie comédie de M. Alfred Capus la remplira presque toute, ne laissant que peu de place aux autres pièces inédites, dont nous allons pourtant parler ici, ainsi qu'il convient.

10 JANVIER. — Première représentation du *Coup de Fouet*, pièce en trois actes de MM. Maurice Hennequin et Georges Duval[3]. — Un beau dimanche qu'il se promenait aux environs de Melun,

1. — Directeur : M. Henri Micheau ; Secrétaire général : M. Lionel Meyer.

2. — Notons, à la date du 1er janvier, une petite fête intime, où le directeur, les artistes et tout le personnel du théâtre sablaient le champagne en l'honneur du nouveau siècle, de la nouvelle année et des dix ans de direction de M. Henri Micheau, qui avait pris les rênes de ce théâtre au mois de janvier 1891 ; dix années de direction des plus brillantes et des plus fructueuses, à en juger par les succès légendaires qui ont nom : *Champignol malgré lui*, l'*Hôtel du Libre-Échange*, le *Sursis*, le *Contrôleur des Wagons-Lits*, la *Dame de chez Maxim*, les *Maris de Léontine*, pièces qui ont établi la réputation et fait la fortune de cet heureux théâtre.

3. DISTRIBUTION. — Barisart, M. *Germain*. — Marcinelle, M. *Colombey*. — Lehuchois, M. *Torin*. — Théodore, M. *Marcel Simon*. — Casimir, M. *Milo*. — Suzanne, Mlle *Marcelle Lender*. — Mme Leclapier, Mme *Rosine Maurel*. — Colette, Mlle *Burty*. — Zénobie, Mlle *Dickson*. — Sophie, Mme *Jenny Rose*.

Le 7 avril, le *Coup de Fouet* était joué pour la centième fois.

sur les bords fleuris qu'arrose la Seine, l'ingénieur Barisart — inventeur du poêle qui porte son nom — a eu l'avantage de tirer de l'eau Mme Leclapier, la veuve du colonel du 31e hussards, qui, ayant glissé sur une pelure de pomme, allait se noyer dans la rivière. Mme Leclapier n'a pu moins faire, pour récompenser son sauveur, que de lui accorder la main de Colette ; mais ce héros n'est pas le gendre de ses rêves ; elle eût désiré marier Colette a un militaire, et gare à lui s'il lui arrivait de tromper sa femme... Tromper sa femme : Barisart n'y manque point. Mais, — en dépit du principe bien connu : « Plus on trompe sa femme, plus on l'aime » — c'est ce que n'a jamais pu et ne pourra sans doute jamais faire le docteur Marcinelle, dont la Suzanne, petite nièce de Scribe, est ferrée sur le répertoire. Pour lui donner le change, il faudrait trouver un nouveau truc : tel est justement le cas de Barisart, qui a conçu l'idée géniale de se créer un sosie imaginaire. Au moyen de lettres anonymes, il prend soin de prévenir Colette : « Votre mari dîne ce soir, chez Paillard, avec la petite Une telle, des Variétés ». Et l'accusation tombe d'elle-même, puisque, ce jour-là, il passe tranquillement la soirée en tête-à-tête avec sa chère femme. Barisart est donc victime d'une singulière ressemblance qui, maintes fois, dans la rue, l'a fait prendre pour un autre... Mais si Colette ajoute entièrement foi à la fidélité de son mari, Suzanne flaire quelque ruse machiavélique et sème fâcheusement la méfiance dans l'esprit de sa jeune amie. Barisart ayant cru devoir annoncer aux Marcinelle,

fraîchement débarqués de Pont-Audemer, que, lié par une antérieure invitation, il était obligé de déjeuner en ville, Colette, inopinément devenue sceptique, a émis tout haut quelques doutes sur la véracité du fait. Alors Barisart a pensé qu'il fallait frapper un grand coup... Et le voilà, survenant chez lui, sous l'accoutrement et avec l'accent méridional d'un certain Cornaillac — ah ! mon vieux Scribe, tu n'avais pas trouvé celle-là ! — ressemblant trait pour trait à Barisart. Tous y sont pris; tous croient au Cornaillac, tous — sauf Mme Marcinelle, qui, froidement, attend la rentrée de Barisart, afin qu'on puisse les voir tous les deux l'un à côté de l'autre. Personne, évidemment, ne les verra ensemble... Mais notre « fumiste » espère bien prendre le temps de courir à sa garçonnière dépouiller les vêtements du faux Cornaillac et de rentrer au domicile conjugal sous les traits du vrai Barisart, quand — ô fatalité ! — le voilà brusquement saisi au mollet droit d'un douloureux « coup de fouet » qui va le coller immobile à la chambre pour quatre jours au moins... Que faire, hélas ! en cette terrible occurrence ?... Espérer, mollement étendu dans un fauteuil, que vienne le tirer de là le Dieu protecteur des maris infidèles... Et, simulant un sommeil réparateur, il entendra son secrétaire Théodore — le poète d'étonnants distiques sur le calorifère Barisart — demander à sa femme un rendez-vous galant, et sa belle-mère, la colonelle Leclapier, donner à son valet de chambre l'ordre de fouiller toutes les poches de son gendre, soupçonné d'infidélité. Alors, il saquera le secré-

taire qui, naïvement, comptait sur une augmentation motivée par ses trouvailles poétiques, et allongera au domestique un coup de pied de maître — qui, en dépit de toutes les prescriptions de la Faculté, le guérira subitement et miraculeusement de sa rupture du tendon, lui rendant immédiatement le précieux usage de sa jambe. Mais, s'il a pu récupérer ses vêtements, à moitié brûlés, d'ailleurs, dans un incendie causé par le fameux poêle de son invention, Barisart redevenu, sans accent, Barisart comme devant, n'en est guère plus avancé, car il a désormais maille à partir avec certain commandant Lehuchois, jurant d'avoir la peau de l'homme avec qui le trompait effrontément, sous le nom d'Henri II, son ex-maîtresse Catherine de Médicis. Comment réussira-t-il à mettre l'aventure sur le dos de Cornaillac, le même — il a décidément bon dos, Cornaillac — qui avait promis le mariage à Zénobie, la nièce du commandant? Comment notre militaire, venu pour faire des excuses à Barisart, recevra-t-il, par l'intermédiaire de ce parfait gaffeur de Marcinelle, une lettre de Cornaillac, qui se disait mort ? Comment, enfin, Barisart sera-t-il lui-même amené — un comble ! à croire à l'existence de Cornaillac, qui se serait nuitamment introduit — tel Amphitryon chez Alcmène — dans la chambre de sa femme ? — « Mais, alors, je ne l'avais donc pas inventé ! » Sublime cri du cœur échappé de la bouche de notre mari, vendant imprudemment la mèche, et gentiment pardonné — comme l'ont été et le seront bien d'autre maris moins forts que lui... La réponse

à tous ces « comment », vous la trouverez au troisième acte de la claire farce, joliment déduite et renouvelant le plus gaiement du monde le classique sujet des *Ménechmes*. Jamais ne fut départi à M. Germain un rôle plus étroitement adapté à son genre de talent — talent énorme en son genre — que celui de Barisart : Barisart, c'est Cornaillac ; Cornaillac, c'est Barisart. Jamais non plus l'irrésistible *vis comica* de l'homme au « coup de fouet » ne rencontra plus ferme et plus solide appui que, cette fois, dans la verve et l'entrain de ses partenaires : Colombey-Marcinelle, Torin-Lehuchois, Simon-Théodore. Et c'était justice de louer la belle diction de Mlle Marcelle Lender, la belle tenue de Mme Rosine Maurel, la bonne grâce de Mlles Burty et Dickson, tenant excellemment et élégamment les personnages féminins de cette excellente bouffonnerie.

25 AVRIL. — Première représentation de la *Petite Fonctionnaire*, pièce en trois actes de M. Alfred Capus [1]. — La « veine » n'est pas un

1. DISTRIBUTION. — Lebardin, M. *Germain*. — Pagenel, M. *Colombey*. — Vicomte de Samblin, M. *Torin*. — Paul Bigois, M. *Marcel Simon*. — Bouju, M. *Lauret*. — Un soldat, M. *Milo*. — Le messager, M. *Miah*. — Auguste, M. *Gravier*. — Célestin, M. *Prosper*. — Suzanne Borel, Mlle *Thomassin*. — Mme Lebardin, Mme *R. Maurel*. — Hermance, Mlle *Dickson*. — Mme Herbelin, Mme *Jenny Rose*. — Riri, Mlle *Doriel*. — Marguerite, Mlle *Gondy*. — Delphine, Mlle *Félyne*. — Une femme de chambre, Mlle *Merrey*.

Au mois de juin, M. Albert Brasseur emportait la *Petite Fonctionnaire* en tournée dans les principales villes de France, de Suisse et d'Alsace-Lorraine, jouant le rôle du vicomte de Samblin, créé aux Nouveautés par M. Torin.

La centième représentation de la *Petite Fonctionnaire* se donnait le 24 juillet ; la deux-centième le 27 octobre.

Le théâtre, suivant son habitude était demeuré ouvert pendant tout

vain mot : M. Alfred Capus vient de se le prouver à lui-même en faisant ce qu'on appelle au jeu « le coup de trois ». Après la *Bourse ou la Vie* qui, au Gymnase, inaugura si heureusement la série; après la *Veine*, qui se joue tous les soirs aux Variétés, devant des salles « plus que combles », la *Petite Fonctionnaire* a triomphé aux Nouveautés où cent cinquante fois furent applaudis, l'an dernier, les *Maris de Léontine*. M. Capus est décidément un homme heureux, dont les directeurs, naguère si injustement dédaigneux, vont maintenant se disputer à l'envi la marque brevetée du succès incontesté. Pas de bouffonnerie — vous savez bien que ce n'est pas le genre de Capus — mais une comédie, avec une toute petite intrigue, une toute petite action, un rien, si vous voulez, mais un rien délicieux : telle est la pièce acclamée ce soir. La vérité du sujet, l'aisance et la simplicité des moyens, la gaieté continue sans rosserie, la finesse des détails, l'esprit des mots et le charme de la forme : voilà le rare ensemble de qualités dramatiques qui valent à la *Petite Fonctionnaire* la grande réussite qu'elle obtenait devant le public de la première, conquis d'avance au sympathique auteur de la *Veine*, digne successeur de Meilhac. Pressigny-sur-Loire (deux mille âmes tout au plus) est en émoi. Mme Broquet la vieille et insupportable receveuse des postes, a été remplacée par une jeune fonctionnaire, Mlle Suzanne Borel, élégante

---

été, le rôle de Suzanne Borel fut alors repris d'abord par Mlle Féline, puis par Mlle Henriette Dickson ; celui du vicomte de Samblin fut joué par M. André Simon.

et jolie, spirituelle et instruite, jouant même du piano et dessinant à ses moments de loisirs. Il n'en faut pas davantage pour monter la tête à ces messieurs les châtelains et pour avoir contre elle toutes leurs femmes. « Elle tournera mal, c'est sûr ! » vaticinent ces bonnes âmes. Suzanne Borel est pourtant résolue à ne pas tourner du tout : comme, sauf sa main, on lui a tout demandé, elle s'est juré de rester honnête et de faire une bonne petite employée de la grande administration des postes et des télégraphes. Mais — sa collègue Riri le lui avait bien prédit — voilà que son cœur parle au moment où elle y pense le moins. En dépit qu'elle en ait, et sans même s'en rendre compte, elle s'est éprise d'un hobereau de province, le vicomte de Samblin qui, pour lui plaire, n'avait pourtant que la franchise de son caractère et sa ronde bonhomie. Que n'a-t-elle parlé plus tôt ! Le vicomte, qui est le meilleur garçon de la terre, l'eût épousée sans dot, la préférant cent fois à la jeune veuve avec laquelle il s'est engagé, au point que ses lettres de faire-part sont toutes prêtes. C'est, d'ailleurs, sans enthousiasme qu'il s'est résolu au conjungo : il a le pressentiment que ce mariage finira mal. Que peut-il faire maintenant pour Mlle Borel ? Il n'y va pas par quatre chemins, vous le savez ; il lui propose d'être « sa bonne amie ». Mlle Borel a naturellement refusé ; mais elle est, quand même, bien désemparée dans ce bureau qui lui est devenu si odieux qu'elle va demander son changement... C'est en ce moment psychologique que la surprend Lebardin. Lebar-

din est un brave mari, dont l'exemplaire fidélité à sa femme se base sur ce fait qu'il n'a eu, dans sa vie, qu'un violent amour jadis inspiré au moment où il était à Paris, étudiant en droit, par une aimable modiste, Louisette, qui ne lui a, d'ailleurs, jamais rien accordé pendant les dix-huit mois qu'il l'entretint. L'arrivée de Mlle Suzanne Borel a rallumé le feu qui couvait en lui depuis si longtemps. L'œil candide et virginal de la blonde enfant lui rappelle celui de Louisette. Et on l'a vu, de négligé qu'il était en sa mise, miraculeusement tranformé, apporter tous les jours, à la même heure, au guichet de la séduisante receveuse, un télégramme adressé à son ami Blanchet... Cette fois, la dépêche ne sera pas pour Blanchet, mais bien pour Mlle Borel (poste restante), à laquelle il déclare sa flamme et propose à brûle-pourpoint un joli « chez elle » à Paris. Il sollicite une réponse immédiate qu'il attend auxieusement. Le guichet s'ouvre : « C'est 2 francs 70 ! » dit-elle froidement. Alors Lebardin, résolu à pousser les choses jusqu'au bout, insiste pour qu'elle accepte même sans rien promettre en échange. Ce n'est que quelques jours après, quand aura été célébré le mariage du vicomte de Samblin, qu'elle se décidera. Nous la retrouvons donc à Paris, dans le très luxueux appartement que lui a meublé Lebardin. Pauvre Lebardin ! Il en est encore pour ses frais ! C'est sa destinée ! Et fort innocemment, Suzanne lui répète la phrase de Louisette : « Soyons bons camarades : pour le reste, je ne peux pas ! » Lebardin n'a plus qu'à repartir pour Pressigny-sur-Loire

avec sa « bonne vieille ». Mme Lebardin, qui avait découvert le pot aux roses, était venue le relancer, bien déterminée à lui faire passer un mauvais quart d'heure. Il n'a eu, pour la faire taire, qu'à crier plus fort qu'elle. — « Tu es bien de ta province, lui dit-il, suffit-il donc d'entretenir une femme pour qu'elle soit votre maîtresse ! » Puis — tout n'est que hasard dans la vie — rencontré aux Folies-Bergère, où il promenait sa mélancolie — le vicomte de Samblin est amené par un ami. Son mariage a mal tourné, ainsi qu'il le pensait, si mal qu'au bout de deux mois le voilà cassé. Il est donc tout prêt à épouser Suzanne, surtout quand il apprend que Lebardin (dûment remboursé de ses meubles) n'a jamais été pour elle qu'un ami. La petite fonctionnaire sera vicomtesse. Pourvu qu'à la nouvelle de ce mariage imprévu, nos jeunes employées des postes n'aillent pas se monter la tête ! Nous avons dit le succès de la pièce et les raisons de ce succès. Ainsi que pour la *Veine*, l'excellence de l'interprétation n'y a pas peu contribué. Mlle Thomassin, déjà si justement remarquée au Vaudeville et au Gymnase — nous nous la rappelons tout particulièrement dans l'*Amorceur* de Gandillot, où elle mit tant de naturel et de mordant — est absolument la femme du rôle : il était impossible de le jouer avec plus de justesse, de sincérité, de charme, de finesse et même d'esprit. Dans le vicomte de Samblin, M. Torin est d'une gaieté si communicative et si réjouissante qu'on n'est point trop étonné qu'il ait ainsi gagné le cœur de Mlle Suzanne Borel. Sous

les traits de Lebardin, décidément incapable de tromper sa femme, M. Germain est, comme toujours, de fantaisie fort amusante. M. Colombey est plaisant, lui aussi, dans son rôle d'ami débauché et débaucheur, qui bientôt, hélas ! sera forcé de dételer, car les rhumatismes l'étreignent... Mme Maurel est une Mme Lebardin drôlement ahurie par son mari, lui pardonnant généreusement la faute qu'il a commise! Mlle Doriel est gentille en Riri, l'aide plus que légère de la jeune receveuse de Pressigny-sur-Loire...

12 NOVEMBRE. — Première représentation de *Bon Moyen*, comédie en trois actes de M. Alexandre Bisson [1]. — Il y a décidément des idées qui sont « dans l'air », comme on dit. Le Théâtre Antoine nous avait donné une « dormeuse » ; le Grand Guignol en jouait une autre ; les Nouveautés, à leur tour, nous parlent d'une « dormeuse » qui reste, il est vrai, à la cantonade et nous présentent un « dormeur » qui n'est autre que l'amusant Germain. Voici comment sont amenés « dormeuse » et « dormeur ». Desroziers pense avoir trouvé « le bon moyen » pour n'être pas trompé. Sa femme croit aux somnambules extra-lucides : il l'envoie consulter une dormeuse qui est en train de révolutionner le « trou pas cher », où il est venu passer l'été. Mais il a eu soin de rendre à cette professionnelle une visite préalable et de la docu-

---

1. DISTRIBUTION. — Castabel, M. *Germain*. — Desroziers, M. *Colombey*. — Dutacq, M. *Torin*. — Docteur Babiole, M. *Victor Henry*. — Henri, M. *Vallières*. — Marceline, Mlle *Fériel*. — Paulette, Mlle *Lucy Gérard*. — Zoé, Mme *Rosine Maurel*. — Marianne, Mme *Jenny Rose*.

menter de la façon la plus complète. Aussi quand « s'amène » Mme Desroziers, la somnambule lui dit-elle des choses étonnantes. — « Vous avez un amoureux. — C'est vrai ! — auquel vous n'avez jusqu'à présent, rien accordé. — C'est encore vrai ! Mais prenez garde : si vous cédez, votre mari en fera une maladie, une grave maladie. Tenez-vous à la santé de M. Desroziers? — Oui, certes ! — Alors, vous êtes prévenue... » Et Paulette revient, bien déterminée à n'accorder à « Henri » rien de ce qui peut compromettre la chère santé de M. Desroziers. Est-là un bon moyen ? Il en vaut un autre, après tout. Autre cas. Dutacq est jaloux, si bêtement jaloux, d'ailleurs, qu'il a giflé, dans le tramway qui conduit les voyageurs à la plage, un monsieur qu'il accuse d'avoir pincé la partie charnue de sa jeune femme — alors que Mme Dutacq fut simplement agrippée au bon endroit par un homard sortant du panier d'une pêcheuse... Le monsieur accepte les excuses de Dutacq ; mais il est convenu entre amis qu'on le guérira de sa sotte jalousie, et voilà Castabel dûment installé au foyer Dutacq, résolu à en faire voir de toute les couleurs à ce stupide Othello. Dutacq aurait dix fois, vingt fois, cent fois l'occasion de se fâcher, si Castabel n'avait l'ingénieuse idée de simuler un sommeil léthargique qui lui permet, d'abord de rendre à Dutacq les deux maîtresse gifles qu'il lui avait octroyées, puis de se moquer de lui dans les grands prix. On a ri — par intermittences — on eût ri bien davantage, si la nouvelle comédie de l'auteur du *Contrôleur des*

Wagons-Lits — pour ne citer que ce dernier grand succès au même théâtre des Nouveautés — ne s'était trouvé malheureusement prise entre la lecture de M. Brieux et la répétition générale de *La Pompadour*, qui n'a pas permis aux plus consciencieux d'entre nos confrères de constater les utiles changements apportés à son œuvrette par l'excellent vaudevilliste. Le *Bon Moyen* a encore maléficié de ce fait que Torin, idéalement grotesque dans le vicomte invraisemblablement aimé de la *Petite Fonctionnaire*, ne nous paraît pas de taille à supporter le rôle de la pièce. Nous avons dit que Germain était amusant, comme toujours. Ajoutons que M. Victor Henry ne l'est pas du tout — oh ! mais ! pas du tout ! — dans un rôle épisodique, celui du docteur Babiole, que Mme Rosine Maurel et M. Colombey se montrent aussi drôles qu'ils peuvent être et que Mmes Fériel et Lucie Gérard sont vraiment de bien jolies comédiennes qui eussent mérité des meilleures tâches.

10 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Nelly Rozier*, pièce en trois actes de MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin [1]. — Le difficile n'est pas de prendre les femmes, c'est de les lâcher... C'est bien ce que pense Albert Lebrunois, qui, pour se débarrasser de sa maîtresse, Nelly Rozier, lui raconte que sa femme, une Espagnole de Bayonne, est tellement jalouse qu'il est de toute

---

1. DISTRIBUTION. — Albert Lebrunois, M. *Germain*. — Lavirette, M. *Colombey*. — François, M. *Torin*. — Legris, M. *Victor Henry*. — Auguste, M. *Lauret*. — Jean, M. *Prosper*. — Nelly Rozier, Mlle *Cassive*. — Clémence, Mlle *Burty*. — Valentine, Mlle *Dickson*. — Catherine. Mme *Jenny Rose*. — Louise, Mlle *Prad*.

prudence d'éloigner ses soupçons et de toute nécessité d'enrayer au moins pendant quelque temps. Nelly Rozier croirait à ce mensonge si la vérité ne lui était révélée par une femme de chambre, en quête de se placer chez elle, au sortir de chez Mme Lebrunois. — « Mme Lebrunois est très jalouse ? » dit Nelly. — » Elle l'est si peu, au contraire, que pendant que son mari court la prétentaine, elle est paisiblement à la maison, en train de faire ses confitures ». Nelly sait maintenant tout ce qu'elle voulait savoir, et se venge de façon peu ordinaire... Sous le nom d'Antoinette Pommier elle se fait engager comme femme de chambre par Mme Lebrunois, et vous jugerez de l'ahurissement de Lebrunois, quand il retrouve installée chez lui, sa propre maîtresse, jouant au sérieux son rôle de camériste. — « Mais enfin quel est ton but ? » demande Lebrunois. — « Je veux, répond Nelly, que tu t'embêtes et que, plus jamais, tu ne trompes ta femme, ni avec son amie Valentine, ni avec une autre... » Et la voilà prêchant la morale et prenant soin de dégourdir Mme Lebrunois — encore si arriérée ; voyez ses dessous ! voyez sa coiffure ! — au point de faire de la provinciale de naguère, une charmante petite parisienne, très aguichante, même pour son mari... Qui se serait attendu, n'est-ce pas ? à rencontrer la morale en cette affaire ? Autre surprise, non moins invraisemblable : Nelly Rozier ne s'est pas toujours appelée ainsi ; elle n'a pris ce pseudonyme de demi-castor que le jour où son mari (car elle fut autrefois légitimement mariée) l'a quittée pour aller ou-

blier avec les négresse du Congo les... inconséquences de sa femme. Ce mari revient : C'est Legris, le propre parrain de Mme Lebrunois. Legris, qui croit d'abord à une hallucination en revoyant Mme Legris, sous un tabier de soubrette, et qui se laisse naïvement convaincre de sa vertu ; après avoir été généreusement recueillie par une riche famille américaine « aujourd'hui décédée », elle eut pu se faire cocotte, elle a mieux aimé se placer honnêtement. Son mari n'a qu'à la reprendre, il la reprend en effet, et cette fois encore, la morale est sauve... Au milieu de cette intrigue légère — très légère et très menue — semée de drôleries déjà connues — témoin les scènes d'hallucination, toujours fort en honneur aux Nouveautés — il y a, dans la pièce de MM. Bilhaud et Hennequin, de véritables coins de comédie, quelque peu déroutants sur une scène habituellement vouée à de plus grosses bouffonneries. Ne nous en plaignons point — les folies se retrouvent toujours — et notons, par-ci par-là, de jolis mots, comme celui-ci : « Toutes les fois que tu m'oubliras, pense à moi ». Sous les traits de Nelly Rozier, nous avons retrouvé avec sa joliesse blonde et sa voix naturellement fausse, celle qui fut l'idéale Môme Crevette de Feydeau et l'irrésistible Léontine, d'Alfred Capus : Mlle Cassive, s'essayant à la comédie, se préparant peut-être — qui sait ? — à la Comédie-Française : on a vu plus fort que ça... Mlle Burty lui donne gentiment la réplique en la douce Mme Lebrunois. Lebrunois, c'est Germain, l'éternel ahuri. N'oublions ni Torin, très drôle en jeune collégien (le frère de Nelly),

qui ne demande qu'à marcher ; ni M. Colombey un ancien amoureux de Mme Legris qui, mélancoliquement, se résigne à n'être, toujours, que « ce pauvre Lavirette »... La pièce de MM. Bilhaud et Hennequin termine l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Bonne d'enfant! vaudeville	3	»	10
Le Coup de foudre, vaudeville	1	»	10
**Le Coup de fouet*, pièce	3	10 janv.	118
**Ce cher Docteur*, comédie	1	13 janv.	215
**La Petite Fonctionnaire*, pièce	3	25 avril	216
**L'Honneur du Capitaine*, vaudeville	1	24 juillet	116
**Le Bon Moyen*, comédie	3	12 nov.	29
**Docteur*, pièce	1	13 nov.	52
**Nelly Rozier*, pièce	3	10 déc.	26

THÉATRE ANTOINE[1]

C'est le théâtre heureux, mais le théâtre laborieux par excellence, où jamais on n'use un succès, où les œuvres succédent aux œuvres presque toujours intéressantes, et toujours excellemment interprétées. Un compte-rendu au jour le jour, donnera au lecteur de ces *Annales* une idée de la somme de travail dépensée en cette maison si intelligemment dirigée.

21 JANVIER. — Première représentation de la *Petite Paroisse*, pièce en quatre actes, d'Alphonse Daudet et M. Léon Hennique [2]. — Ce fut l'un des derniers, mais non, certes, l'un des meilleurs romans d'Alphonse Daudet. M. Léon Hennique en fit une pièce qui dut être jouée au Vaudeville et au Gymnase, où longtemps, bien longtemps, elle

1. Directeur : M. André Antoine; Secrétaire général : M. Marcel Luguet.

2. DISTRIBUTION. — Richard Fénigan, M. *Antoine*. — Charlexis d'Olmütz, M. *Grand*. — Mérivet, M. *Signoret*. — Alexandre, M. *Bour*. — M. Jean, M. *Marsay*. — Un créancier, M. *Degeorge*. — Le père Chuchin, M. *Desfontaines*. — Lydie Fénigan, Mlle *Suzanne Munte*. — Mme Fénigan, Mme *Henriot*. — Rosine, Mlle *Maupin*. — Sœur Martha, Mlle *Dauthy*. — Une femme de chambre, Mlle *Barsange*. — Barbe, Mlle *Marley*. — Une orpheline, Mlle *Schmidt*.

La *Petite Paroisse* était suivie de l'*Article 330* de M. Courteline, faisant spectacle avec la pièce d'Alphonse Daudet.

attendit son tour. M. Antoine, plus hardi ou plus confiant que ses confrères, l'accueillit enfin. Aurait-il donc cru à son succès possible? « Napoléon Mérivet, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, a bâti cette église en mémoire de son épouse Irène, et en a fait don à la commune des Uzelles ». Cette épigraphe résumait un drame intime. A la mort de sa femme qu'il aimait à la folie, M. Mérivet avait construit ladite chapelle en face de sa propriété, mettant sa fierté à la voir pleine de monde, le dimanche, quand le vicaire de Draveil y venait dire une courte messe. En allant prier à la Petite Paroisse, tous les gens mariés assuraient, disait-il, le bonheur de leur ménage. Richard Fénigan est, lui, le plus malheureux des hommes. Sa femme, Lydie, s'est fait enlever par un jeune prince des environs. Dans le livre, Charlexis d'Olmütz, encore sur les bancs de Stanislas, où il se prépare à Saint-Cyr, n'a pas plus de dix-huit ans. Au théâtre Antoine, personnifié par M. Grand, il est d'âge un peu plus raisonnable. Quoi qu'il en soit, Charlexis ou Charley, à qui le général-duc, son père, coupe nettement les vivres, a vite assez de sa conquête, et à Villefranche, près de Monte-Carlo, où l'avait attiré la table de trente et quarante, il « sème » sa maîtresse avec une désinvolture des plus rares. Lydie sait désormais ce que valait le « beau monstre » qui l'a séduite; elle refuse noblement, quoique enceinte, l'argent que lui a fait offrir la famille, et veut se tuer; mais elle « se rate ». Puis, soignée par sa belle-mère, devenue brusquement aussi bonne pour elle

qu'elle était, tout d'abord, méchante, elle se laisse ramener aux Uzelles. Mme Fénigan lui a promis le pardon de son fils. Le mari, jaloux du passé, pardonnera-t-il? Tout le drame est là... Heureux d'apprendre que l'enfant de l'adultère n'a pas vécu — supprimer cet obstacle au pardon est, à la vérité, de procédé plus commode — notre mari ne se sent pas encore assez fort pour ouvrir ses bras à celle qui se repent de sa faute et qui n'aime que lui. Il a fait, au préalable, un voyage en Algérie avec son ami Mérivet, l'apôtre de la pitié, et le jour où plus calme, il revient aux Uzelles, il se croise avec le cadavre du jeune prince d'Olmütz, qui vient d'être assassiné dans la forêt. Celui-ci a voulu, de force, reprendre son ancienne maîtresse. Lydie s'est dégagée de son étreinte en l'abattant de deux coups de revolver tirés à bout portant. Cette mort réunit à jamais les deux époux. « Tu m'aimes ! Je t'aime ! » sont les derniers mots de la pièce. Pièce terriblement sommaire, où aucun caractère n'est suffisamment expliqué, où manque, hélas ! l'étude psychologique tentée dans le roman, et qui, dès lors, n'a, selon nous, d'autre valeur que celle d'un pur « mélo ». Le théâtre a fait les frais de trois jolis décors : au premier acte, celui de la petite église de village, située en un délicieux site du département de Seine-et-Oise, celui de la rade de Villefranche, illuminée de feux électriques, et enfin le parc des Uzelles, aux feuilles jaunies par l'automne, avec l'isba où l'imprudent Charley veut entraîner sa complice d'autrefois. M. Antoine, avec le talent que nous lui savons, donne la vie

qu'il faut aux quelques scènes du mari clément, mais jaloux. M. Signoret, l'un des jeunes lauréats des derniers concours du Conservatoire, joue « les vieux » à ravir : tel, le bonhomme Mérivet, fondateur de la Petite Paroisse. M. Bour a composé avec art le type d'Alexandre, le majordome canaille, M. Marsay a très heureusement silhouetté l'honnête M. Jean. Mlle Suzanne Munte nous a semblé, avouons-le, une Lydie un peu dure, comme aussi Mme Henriot une Mme Fénigan un peu sèche. Mlle Renée Maupin était chargée de faire résonner la note claire de la gaieté dans cette œuvre plutôt grise. Etait-ce donc sa faute, ou celle de l'auteur, si dans une tâche ingrate elle n'avait qu'à moitié réussi ?. . .

1er FÉVRIER. — Cinquantième représentation de la *Main gauche*, de M. Pierre Véber.

15 FÉVRIER. — Première représentation des *Remplaçantes*, comédie en trois actes de M. Brieux [1].

---

1. DISTRIBUTION. — Le docteur Richon, M. *Antoine*. — Le père Planchot, M. *Matrat*. — Planchot, M. *Signoret*. — M. Denisart, M. *Jean Kemm*. — M. François, M. *Bour*. — Le docteur Tirelle, M. *Normand*. — Jubier, M. *Desfontaines*. — Bretonnet, M. *Degeorge*. — Chapois, M. *Saverne*. — Edmond, M. *Zeller*. — Le facteur, M. *Tunc*. — Un bicycliste, M. *Valbrun*. — Lazarette Planchot, Mlle *Suzanne Desprès*. — Mme Dubois, Mme *Henriot*. — Mme Denisart, Mlle *Bellanger*. — Mme Jean, Mlle *Maupin*. — Mme Gardin, Mlle *Barsange*. — Mme de Salt, Mlle *Herval*. — Adèle, Mlle *Berton*. — Mme d'Alèze, Mlle *Netza*. — Mme Beltoret, Mlle *Bossa*. — 1re femme, Mlle *Danthy*. — 2e femme, Mlle *Marley*. — Marie, Mlle *Lebrehni*.

Après l'*Article 330*, dont la centième s'était donnée le 5 mars, les *Remplaçantes* furent accompagnées d'une autre amusante comédie de M. Courteline, *Un client sérieux*.

Le 13 mai, la troupe du théâtre Antoine fêtait la centième représentation des *Remplaçantes* par un déjeuner et une partie de campagne au château des Marmousets, que M. François de Curel avait mis à la disposition de M. Brieux et de ses amis.

— Succès de première qui a été, non pas très vif, mais éclatant. Succès mérité, car avec son vigoureux talent, M. Brieux s'attaque courageusement aux ardues questions sociales, connues de tous, il est vrai, mais non résolues, et passées sous silence. par lâcheté, sans doute et pour ne point prendre la peine d'y porter remède. Le premier acte est simplement parfait : clair, concis, d'une exposition brève et simple, dramatique, quand même, et empoignant de vérité cruelle et sûre. Il se passe en un village dont les filles et les femmes, de génération en génération, attirées par l'appât d'une place commode et d'un travail facile, poussées par les maris qui vivent des bons mois agrémentés de « carottes » soutirées aux naïfs bourgeois, partent pour Paris, aussitôt devenues mères, en quête d'un emploi de nourrice sur lieux. Mère depuis trois mois, Lazarette Planchot se refuse pourtant à faire comme ses camarades et à abandonner son bébé pour allaiter l'enfant d'une autre. Son amour maternel se révolte à l'idée d'accomplir ce sacrilége et il ne faut rien moins que les remontrances du beau-père, les conseils du mari, les moqueries des voisins pour la décider enfin à devenir nourrice et à suivre à Paris ses nouveaux maîtres. Nos paysans sont, là, dépeints tels qu'ils sont en effet ; rusés et avares, l'âpreté au gain effaçant chez eux tout autre sentiment, avec, comme contraste, Lazarette, qui, en bonne mère, pleure de vraies larmes à la pensée de donner à un autre le lait qu'elle doit au sien, réduit, lui, au biberon, souvent empoisonné. Tout cela, je le répète, est très

bien : intéressant, ma foi ! rapide et gai, théâtral sans exagération. La thèse — l'auteur de *Blanchette* et de la *Robe rouge* affectionne les thèses — est, au premier acte, nettement posée. La voici verveusement développée et... résolue, au gré de M. Brieux, par un honnête médecin de campagne qui vient dire carrément son fait à nos jolies Parisiennes, généralement plus préoccupées de leur beauté que des véritables intérêts de leur rejeton. Lazarette a été installée chez les Denisart ; choyée et gavée, comme on sait en l'honneur de la précieuse santé du petit Guy. Mme Denisart, la jeune mère, élégante et affairée, entend, pour garder son mari et surtout pour se consacrer aux obligations de son monde, ne rien changer à ses habitudes, et en avant les visites et les réceptions ! Elle n'a pris une nourrice que pour pouvoir vivre à sa guise. Elle tient son mari : elle a son enfant sous la main pour lui faire une caresse, quand elle en a le temps ; elle conserve son intérieur : tout est là. Que lui importent, je vous le demande, le mari, l'enfant, le ménage de la nounou : ne paye-t-elle pour être tranquille ? Mais voilà, subitement troublé, le bonheur de la petite Mme Denisart ; une dépêche expédiée à Lazarette est ouverte sans scrupule par ses maîtres : le petit de la nourrice, là-bas, n'est « pas bien » : Que faire ? Remettre la dépêche ? Non : la garder semble plus simple à nos bourgeois, de conscience légère en leur égoïsme satisfait. Et Mme Denisart dont « c'est le jour », reçoit ses visites, nombreuses et stupides. Le docteur Richon, interrogé par les belles madames,

vient tout à coup révéler à ces piètres mères leur ignorance et leur légèreté : « Toutes, vous agissez doublement mal, leur dit-il, en mettant votre enfant au sein d'une femme qui risque de leur communiquer quelque grave maladie, et en répandant la discorde, et souvent le deuil, dans les familles des nourrices que vous attirez à Paris : la discorde, en éloignant durant de longs mois, la femme de son mari ; le deuil, en séparant totalement la mère de l'enfant laissé au pays sans soins intelligents. Le remède ? Créer une loi qui impose à la mère (en exceptant le cas de force majeure) le devoir sacré de nourrir son enfant ; qui interdise à la paysanne de venir, en transbordant son bébé, courir à Paris les bureaux de placement ; qui oblige l'Etat — puisqu'il sacrifie des millions à entretenir des soldats et des armements qui répandent le sang et sèment la mort — à venir en aide aux familles pauvres pendant les premiers mois de la naissance de leur enfant. Depuis 1870, il n'y a plus de remplaçants. Il ne doit plus y avoir de « remplaçantes ». Le service obligatoire, soit ! Mais aussi la nourriture obligatoire ! Lazarette, prévenue de la disparition de la dépêche qui lui était adressée, est rentrée inquiète au pays. Elle y retrouve son homme courant les cabarets et les filles, et son petit, à peine guéri de ses convulsions. Cette fois, elle refusera sérieusement d'abandonner son intérieur, qui serait à jamais perdu par une nouvelle absence ; approuvée et soutenue dans sa résolution par son mari reconquis, elle se consacrera désormais à son cher petit, qui réclame ses soins. Bien

que très inférieur aux deux premiers, le dernier acte complète, malgré tout, la pensée de M. Brieux. Et, en dépit d'un crépage de chignon entre Lazarette et sa rivale qui, sans utilité, vient faire diversion à l'intérêt de la thèse, nous voyons bien la désunion produite dans le ménage par l'absence de la femme, transformée en nourrice. Mlle Suzanne Desprès nous a prouvé, une fois de plus, qu'elle est artiste hors ligne et de grand talent. Dans Lazarette Planchot, elle fut admirable d'émotion, de force et de sincérité. Souhaitons-lui de ne pas trop se spécialiser dans les rôles de femme sacrifiée qui nous l'ont montrée parfaite déjà en plusieurs créations successives. Elle a, certes, assez d'intelligence et de souplesse pour pouvoir aborder un autre genre et se placer en tête de nos meilleures comédiennes. M. Antoine a, comme d'habitude, supérieurement scandé ses phrases de moralisateur acerbe et mordant. M. Matrat est d'extraordinaire vérité sous les traits du rusé « père Planchot »; M. Signoret est un paysan plein de naturel et M. Bour fort bien en preneur de nourrices.

24 mai. — Première représentation du *Voiturier Henschel*, pièce en cinq actes de M. Gerhard Hauptmann, adaptée par M. Jean Thorel [1]. — Henschel trompait avec sa servante, Hanné, sa

---

1. Distribution. — Le voiturier Henschel, M. *Antoine*. — Siebenhaar, M. *Signoret*. — Le maquignon Walther, M. *Kemm*. — Wermelskirch, M. *Bour*. — Georges, M. *Desfontaines*. — Hauffe, M. *Saverne*. — Grunert, M. *Tunc*. — Hildebrandt, M. *Michelez*. — Franz, M. *Nargeot*. — Fabig, M. *Méré*. — Charlot, *le petit Malatray*. — Hanné, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Mme Wermelskirch, Mlle *Ellen Andrée*. — Mme Henschel, Mlle *De Nys*. — Francisca, Mlle *Becker*. — Bertha, *la petite Amyot*.

femme malade. Celle-ci, s'en étant aperçue, fit jurer à son mari de ne pas épouser la coquine, une fois qu'elle serait morte. Henschel jura tout ce que voulut la mourante; mais devenu veuf, il n'eut rien de plus pressé que de violer son serment. Et les choses allèrent alors de mal en pis; d'abord, la petite Augustine, de santé très délicate, suivait bientôt sa mère dans la tombe; puis, sans reconnaissance pour son mari qui, dans le but de lui être agréable, était allé chercher l'enfant qu'elle avait eu avant son mariage et le faisait secrètement élever chez ses parents, Hanné trompa le vieil Henschel avec un jeune garçon de restaurant, remplissant toutes les conditions du bel amant de cœur.., si bien que prévenu par une âme charitable, — il y en a toujours! — le bonhomme eut une violente attaque, et finit par se tuer, en proie à de terribles hallucinations, où il croyait revoir sa femme lui demandant compte de son serment... Tel est, en aussi peu de mots que possible, le sujet de la pièce du célèbre auteur des *Tisserands* et de l'*Assomption de Hannelé Mattern*, qui, récemment, obtint à Berlin un considérable succès. Ce n'est point, certes, dans l'action proprement dite qui réside l'intérêt, mais dans les détails, appréciés surtout en Allemagne. N'est-ce point, en effet, une très curieuse et très savoureuse étude de mœurs des « voituriers » — ou conducteurs de messageries — et des habitants de la Forêt Noire?... Ici, quelle que soit la valeur de la traduction de M. Jean Thorel, ces traits d'observation nous laissent beaucoup plus froids. Aussi

avons-nous assisté sans émotion au fait-divers qui nous était conté en cinq rapides tableaux, dénués de toute psychologie. C'est en vain que l'œuvre fut défendue par une mise en scène des plus soigneuses et des plus réussies, que M. Signoret dessina joliment une silhouette du vieux voisin tombé dans une noire purée, que, très spirituellement, M. Bour composa une sorte de Delobelle étreint par la fâcheuse aphonie; c'est en vain que Mlle Gabrielle Fleury « gueula » superbement tout le rôle d'Hanné, il fallut pour qu'éclatassent les bravos, qu'à l'acte du cabaret, M. Antoine rendît de façon saisissante la brutale colère d'Henschel. Là, M. Antoine fut de vérité admirable, et pour ces cinq minutes de puissant réalisme, nous comprîmes l'introduction du *Voiturier Henschel* dans notre répertoire mélodramatique. — « Plaisir de rompre », a dit M. Jules Renard. « Difficulté de rompre », tel est le thème, un peu bien connu, avouons-le, traité par M. Jean Ajalbert — l'habile adaptateur de la *Fille Elisa* — dans *A fleur de peau*, un acte en vers (quelque peu chevillés) et si long, si long... que le public a pris le sage parti de l'écourter de lui-même en se repliant en bon ordre. Cette pièce pneumatique était interprétée par Mlle Bellanger, « quelconque », et par M. Signoret, moins bon que dans les « grimes » où il excelle. Tout l'effet a été pour les bruits de coulisses — tambours sur les fortifs et cornets de tramways — qui ont été imités à ravir...

Après sa fermeture estivale, le théâtre inaugurait, le 21 septembre, une salle refaite, jolie à

l'œil, et si confortable que l'on voyait à toutes les places : reprise des représentations du *Voiturier Henschel*, accompagné de *Grasse matinée*, de M. Alfred Athis. Puis, il empruntait à l'ancien répertoire du Théâtre-Libre trois actes en vers, à l'italienne, de M. Emile Bergerat, la *Nuit bergamasque*[1], qui retrouvait boulevard de Strasbourg le succès, d'ailleurs prévu, qui l'avait consacré au passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, il y a quinze ans, soit exactement le 30 mai 1887. Dès cette époque, Auguste Vitu, fin connaisseur et bon prophète, lui avait prédit sa destinée quasi classique, en la renouant à la filière des grandes farces en vers du dix-septième siècle, entre le *Don Japhet d'Arménie*, de Scarron, et l'*Illusion comique*, de Corneille. Antoine a tenu à reparaître dans le personnage fantastique du vieil avare, qu'il avait créé si magistralement, et il a communiqué sa verve aux autres interprètes : Mmes Legat et Becker, MM. Grand, Signoret et Degeorge, qui semblent prendre à leurs rôles avec autant de folle joie que le public lui-même. Tous ceux qui s'occupent de notre histoire dramatique moderne savent que, à la suite du *Tricorne enchanté*, de Théophile Gautier, modèle sans pair du genre, l'honneur revient à la *Nuit bergamasque* d'avoir rouvert la recherche du vers comique français et déterminé le renouveau dont les principaux produits sont : le *Capitaine Fracasse* et *Cyrano de Bergerac*. C'est

1. Distribution. — Œnobarbe, M. *Antoine*. — Myrio, M. *Grand*. — Bruno, M. *Signoret*. — Le reitre, M. *Degeorge*. — Fatima, Mlle *Antoinette Legat*. — Florinella, Mlle *Becker*.

ce qu'Antoine a voulu rappeler, sans doute, avec une discrétion que le succès souligne. Encore cette noble besogne d'art au compte du Théâtre-Libre.

4 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Honneur*, pièce en quatre actes, de M. Sudermann, traduite par MM. Rémon et Valentin[1]. — L'*Honneur* est, en réalité, une excellente pièce, fort bien faite, intéressante, sinon très nouvelle, où les choses nous apparaissent avec la plus parfaite clarté et sont disposées dans le meilleur ordre. Elle a toutes les qualités d'une bonne pièce française, et si elle est allemande, c'est surtout par le lieu de l'action... Berlin — et les détails de la mise en scène. A tous les autres égards, elle est aussi française que vous ou moi. La thèse soutenue peut se résumer en deux mots : l'honneur est un préjugé variable et factice ; chaque caste a le sien, qu'elle place différemment. Quant à l'affabulation, elle est des plus simples. Robert Heinecke, le fils de très pauvres gens, « habitant au fond de la cour », a été éduqué par ses riches patrons, les Muhlingk, et envoyé aux Indes pour y diriger un de leurs importants comptoirs. Il revient de là-bas pour apprendre — ô honte ! — que le fils Muhlingk, Conrad, a séduit sa jeune sœur. Celle-ci, qui est née « fille » et n'a nullement conscience de ce qui est bien et de ce qui est mal, s'accommode

1. DISTRIBUTION. — Le baron de Trast-Saarberg, M. *Dumény*. — Robert Heinecke, M. *Grand*. — Conrad, M. *Signoret*. — Heinecke, M. *Bour*. — Muhlingk, M. *Degeorge*. — Lauthaire Brault, M. *Leubas*. — Michalsky, M. *Saverne*. — Hugo Stengel, M. *Desfontaines*. — Wilhelm, M. *Tunc*. — Amélia, Mme *Délia*. — Mme Heinecke, Mlle *Ellen Andrée*. — Léonore, Mlle *Andrée Méry*. — Alma, Mlle *Miéris*. — Augusta, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Mme Hebenstreit, Mlle *Darlot*.

facilement d'une situation qui lui vaut de belles toilettes et d'agréables parties de plaisir en dehors du triste intérieur de ses « honorables » parents. Elle « ne comprend pas »... pas plus que son « vieux brave homme » de père et que sa mère qui s'empressent d'accepter la réparation pécuniaire qu'on leur offre en congédiant Robert, et sautent littéralement de joie en empochant le prix du déshonneur, un bon chèque de cinquante mille marks. C'est en vain que leur fils les supplie de « rendre l'argent »... Pas si bêtes!... Alors, écœuré, désespéré, au point de songer un instant au suicide, Robert, jugeant qu'il n'a plus rien à faire avec ces âmes basses, s'éloigne de la maison paternelle... Et c'est par un dénouement « à la Scribe » que se termine cette tragédie réaliste : Robert ne s'en ira pas tout seul ; la propre fille de Muhlingk, qui l'aime depuis l'enfance, demande à devenir sa femme ; le mariage sera « béni » par le grand ami de Robert, l'opulent baron de Trast, le Roi du Café, qui fait de lui son associé... — Eh! quoi! me direz-vous, n'est-ce donc que cela, votre chef-d'œuvre étranger?... La carcasse d'un pur « mélo », tel que nous en avons vu maint autre, de même acabit, à l'Ambigu ou ailleurs. — « Un « mélo », c'est possible, mais il y a « la manière », et la manière de M. Sudermann est celle d'un maître. Et puis, comme c'est joué, et comme dans tout cela on sent la « patte » d'Antoine! C'est la vie, la nature même que la merveilleuse interprétation d'ensemble de MM. Dumény, Grand, Bour, Degeorge, Signoret ; de M. Leubas, qui a composé

à miracle la silhouette d'un officier prussien, le dernier des pleutres ; de la blonde Miéris — naguère la délicieuse Eunice de *Quo Vadis?* — de Mlle Andrée Méry, exquisement brune, etc. Tous et toutes valent d'être confondus dans une enthousiaste acclamation.

30 OCTOBRE. — Premières représentations du *Bâillon*, pièce en trois actes de MM. Camille Le Senne et Adolphe Mayer[1], et de la *Mariotte*, comédie en deux actes de MM. Pierre Véber et Maurice Soulié[2]. — Entre les représentations de l'*Honneur*, qui faisait salle comble tous les soirs, et nous paraissait dûment parti pour la centième, le Théâtre Antoine glissait un spectacle coupé, composé de deux pièces. Le *Bâillon* est le début à la scène de nos confrères Camille Le Senne et Adolphe Mayer. La *Mariotte* est signée des deux auteurs de *Ma Fée* : MM. Pierre Véber et Maurice Soulié. Le *Bâillon*, c'est le secret professionnel en matière médicale. Georges de Rouville, en villégiature assez loin de Paris, a jeté son dévolu sur Mlle Marthe Lussan, qui paraît, à tous égards, digne de son amour. Aux questions qu'il lui adresse, le docteur Chauvelin — dont, sans don-

---

1. DISTRIBUTION. — Chauvelin, M. *Antoine*. — Georges de Rouville. M. *Grand*. — Houdot, M. *Kemm*. — Vauxelles, M. *Desfontaines*. — Begoven, M. *Gournac*. — Un domestique, M. *Lauff*. — Marthe. Mlle *Barbier*. — Mme Lussan, Mme *Délia*. — Louise, Mlle *Berton*. — Gervaise, Mlle *Darlot*.

2. DISTRIBUTION. — Gouron, M. *Signoret*. — Docteur Malaisé. M. *Gournac*. — Ledant, M. *Leubas*. — Bonfils, M. *Degeorge*. — Docteur de Bracieux, M. *Desfontaines*. — Revoncle, M. *Paul Edmond*. — Pauline, Mlle *Barsange*. — La Mariotte, Mlle *Becker*. — Louison, Mlle *Barrot*.

ner de motifs plausibles, le filleul a brusquement retiré sa candidature à la main de Mlle Marthe — ne répond que d'une manière évasive. Et devant la neutralité gardée par ce vieil ami de la famille, le mariage se conclut, à la joie de tous. Mais, hélas ! cette joie est de peu de durée. Marthe souffre bientôt d'un mal que n'entrave guère la plus sévère hygiène, et quand le mari, déjà très inquiet, interroge le professeur Houdot, l'une des lumières de la science, celui-ci lui déclare que sa jeune femme, atteinte de phtisie tuberculeuse, est en danger de mort. — « Mais pourquoi, diable ! ne me faites-vous venir que quand la maison brûle ? demande Houdot. L'état de votre fiancée ne devait-il pas être connu de tout son entourage?...» Et au docteur Chauvelin, appelé en toute hâte de sa province : « Cette maladie, vous l'aviez découverte ? » — Oui, certes, Chauvelin savait tout, et pouvait tout empêcher. Mais l'article 378 du Code pénal lui interdisait formellement de parler. N'a-t-il pas, autrefois, alors qu'il débutait dans le métier, encouru une condamnation judiciaire, à la requête d'Houdot lui-même, pour avoir imprudemment divulgué la maladie d'un éminent homme d'Etat ? Houdot n'a pu oublier et la retentissante affaire et l'arrêt — l'arrêt Chauvelin — qui en fut la conclusion. Cela ne l'empêche pas de reprocher à son confrère — ô homme peu logique ! — d'avoir laissé se perpétrer la déplorable union de M. et Mme de Rouville. La vérité, c'est qu'au lieu du bâillon qui, de par la loi, pèse sur ses lèvres, le médecin devrait rester libre de parler et de se

taire, suivant que sa conscience serait honnêtement guidée par les circonstances. C'est en vue de cette curieuse discussion entre les médecins, de cette sorte de conférence à deux personnages, que MM. Le Senne et Mayer semblent avoir écrit leur œuvre, intéressante, mais plus « journalistique » que scénique — voilà son défaut le plus grave — et sans que les auteurs aient voulu prendre parti pour ou contre, la pièce reste « dans le vague » et se termine, sans se terminer... Nous retrouvons à Pau le ménage de Rouville, Marthe n'ayant en Georges qu'un mari « très espacé » jusqu'au jour où le docteur Houdot, sachant combien le moral a d'influence sur ces sortes d'affections, conseille hardiment entre les époux un salutaire rapprochement. De brave qu'il était, Georges est devenu un enfant craintif ; il craint l'ambiance et redoute la contagion ; il adore sa femme et a peur du baiser... Marthe le « devine » hélas ! en entendant une domestique qui prend brusquement la porte en fuyant, dit-elle, la maison d'une poitrinaire. Le savant Houdot la sauvera-t-il?... Il le promet, du moins, quand la toile baisse... C'est M. Antoine qui personnifie, avec la coutumière franchise de son talent, le médecin Chauvelin. A M. Kemm est dévolue la tâche de représenter le professeur Houdot : il s'en acquitte à souhait ; Mlle Barbier, déjà remarquée à l'Ambigu, est leur sympathique « sujet ». M. Grand, avec une voix légèrement enrouée — est-ce déjà la contagion ? — fait le malheureux mari de Marthe. — En un village que MM. Pierre Véber et Maurice Soulié ont situé non

loin de Paris, et qu'avec plus de drôlerie que de bon goût, peut-être, ils ont appelé « Theuriet-sur-Coppée », Gouron a promis le mariage à la Mariotte ; mais le madré paysan se ravise pour épouser la Pauline, qui est, paraît-il, un meilleur parti. A cette nouvelle, la Mariotte, qui avait probablement des dispositions, tombe en catalepsie. Et voilà notre homme bien embarrassé de cette « dormeuse », qu'il n'ose mettre dehors, mais qu'au bout de huit jours de sommeil, il « refile » à son voisin, Ledant, lequel la repasse à Bonfils, lequel la rapporte à Gouron, au moment où, tout le monde venant la voir de Paris, elle devient une excellente « affaire ». Si bonne même que, subitement réveillée, elle consent à se rendormir pour la frime, afin de faire, au moyen d'un métier qui, en somme, ne la fatigue pas beaucoup, la fortune de tout le pays... Simple « fait-divers » traduit en une bouffonnerie comiquement dialoguée : tel est le cas de la *Mariotte*, bouffonnerie gaiement enlevée, du reste, par Mlle Becker — c'est la Mariotte, — MM. Signoret, Leubas et Degeorge.

L'interdiction par la censure des *Avariés*, de M. Brieux [1], nous valait, le 11 novembre, une soirée des plus curieuses où, dans la pimpante salle du théâtre Antoine, on voyait, entre autres personnalités invitées, le procureur général Bulot voisin

1. — La censure avait fait coup double en interdisant, en même temps que les *Avariés*, de M. Brieux, *Ces Messieurs*, de M. Georges Ancey, que M. Antoine se proposait de monter. *Ces Messieurs*, où, de façon humoristique, le clergé était mis en cause, parurent alors en librairie.

de loge de M. Arthur Meyer, et sur la scène, rangés en demi-cercle autour de la table de M. Brieux, qu'ils applaudissaient à tour de bras, une brillante assemblée de jeunes internes, dont la jaquette de ville, eût pu, en la circonstance, être avantageusement remplacée par une blanche serpillière d'hôpital... « Au lever du rideau, nous a dit M. Brieux, si la pièce eût été jouée, le régisseur se serait avancé, prévenant le public des intentions de l'auteur : cette pièce a pour sujet l'étude de la syphilis dans ses rapports avec le mariage. Elle ne contient aucun sujet de scandale, aucun mot obscène. Est-il donc nécessaire que les femmes soient sottes et ignorantes pour être vertueuses ? » On a acclamé ces quelques mots de préface, et par la lecture si habilement faite par M. Brieux, des trois actes des *Avariés*, on a rapidement acquis la preuve que l'auteur, imbu d'idées si généreuses et si morales, n'était rien moins qu'un pornographe. C'est bien, n'est-ce pas? ce qu'a voulu démontrer M. Brieux en nous conviant à écouter son œuvre. Quant à affirmer que cette pièce est une bonne pièce, et que jouée, comme d'ailleurs on sait jouer chez Antoine, elle eût eu du succès : ça, c'est une autre affaire. Voulez-vous même que je vous dise franchement toute ma pensée? Je crois qu'il ne pouvait rien arriver de plus heureux à ces *Avariés* que d'être interdits : la représentation en eût paru plutôt pénible; la lecture a fait de leur auteur un glorieux martyr. Vive Brieux! Vive Leygues ! Vive Roujon! Vive tout le monde! Et tout s'arrange en se dérangeant... Le premier acte ne se compose que

d'une seule, mais une longue scène, entre un jeune homme, « l'avarié », qui vient consulter un spécialiste au sujet de son mariage prochain, et le médecin, qui l'engage fort à le retarder de trois ou quatre ans. « Il me faut ça pour vous guérir! » a dit le médecin, faisant entrevoir au malade tous les malheurs qui résulteraient d'une union contractée avant ce délai : la femme, les enfants... « Vous ne commettrez pas ce crime! » ajoute le bon docteur. Nul ne doute qu'il le commettra... Au second acte, il l'a commis; marié, très heureux en mariage, il est surpris — surpris ! — par un coup de foudre. Son bébé est atteint, et le spécialiste — le même qu'au premier acte — déclare qu'il faut lui retirer la nourrice, en danger elle aussi, et la nourrice, bientôt mise au courant, déclare qu'elle aime mieux perdre sa place que de continuer à allaiter un enfant pourri — comme son père... Alors la femme sait tout : c'est un cas de divorce. Ainsi du moins le croit son père, avant d'avoir vu le médecin — toujours le même spécialiste — qui refuse, d'abord, de lui délivrer le certificat attestant « l'avarie », puis, qui — le troisième acte n'est qu'une conférence médicale à deux personnages — finit par lui prouver, d'une façon vraiment par trop optimiste, que tout est bien comme ça, que sa fille et son gendre feront, par la suite, le meilleur et le plus sain des ménages... Vous ne vous attendiez pas, ni moi non plus, du reste, à cette étrange conclusion... Aujourd'hui, avant de contracter un mariage, on réunit les deux notaires des familles... Il serait au moins aussi utile de réunir leurs deux médecins...

vent, à l'heure qu'il est, sur les affiches de théâtre a tiré d'une émouvante nouvelle de notre distingué confrère Charles Foley, le fin romancier, le petit drame intitulé *Au Téléphone*. En voici, en deux mots, le sujet très saisissant. M. André Marex habite à la campagne avec sa jeune femme et son bébé, une maison isolée, où il a du moins fait coûteusement installer le téléphone. Brusquement mandé à Paris pour affaires, il laisse les siens à la garde d'un domestique et d'une vieille bonne, et gagne en voiture l'embranchement ferré qui lui fera rejoindre l'express, après quelques heures passées chez des amis, à la station de Vitré. Mais à peine a-t-il quitté la maison qu'un gamin — de mauvaise figure du reste — apporte au domestique une lettre qui l'informe que sa mère est au plus mal. Mme Marex donne imprudemment au domestique l'autorisation de sortir, et reste seule dans la maison close avec sa vieille bonne, très peureuse... Alors, on entend dans le jardin des bruits fort insolites et comme des pas qui se rapprochent de plus en plus. La vieille bonne a peur et finit par communiquer ses inquiétudes à sa maîtresse. Celle-ci, pour être moins seule, a eu l'idée de téléphoner à son mari, dînant chez ses amis de Vitré. Et, par le téléphone, le mari, qui a d'abord entendu sa jeune femme lui communiquer ses tendresses et ses impressions du moment — par le téléphone, vous dis-je — le mari suit les transes des deux femmes et de l'innocent bébé, et assiste, impuissant, à la terrible scène d'égorgement qui se passe chez lui, où, pour le voler sans doute, ont pénétré, dans la

nuit, d'ignobles malfaiteurs. La situation, très vraisemblable après tout, n'est-elle pas puissamment dramatique, autant que réellement originale?... Les auteurs en ont habilement tiré parti, et M. Antoine a joué le rôle de façon absolument admirable — d'autant plus admirable que, se défiant de sa mémoire, il a eu l'idée fort ingénieuse, vous en conviendrez, de se faire envoyer ses répliques, non point par le souffleur suivant le moyen habituel et vulgaire, mais bien par le téléphone... On a applaudi l'excellent artiste. Puis, en souvenir du joyeux *Article 330*, on a fait un gracieux accueil aux *Balances* de M. Courteline, les Balances de la Justice, — où, sous les traits du toujours aimable Dumény, La Brige débite à son ami, l'avocat Lonjumel, la longue série d'aventures qui — avec moins de paradoxe qu'on le pourrait croire — l'ont fait stupidement condamner... — « Mais on n'innocente pas un homme qui n'a rien fait ! » lui fait justement observer l'avocat qui, jusqu'alors, s'était contenté d'écouter, littéralement ahuri. Oh! que M. Leubas « écoute » donc bien!...

3 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Capitaine Blomet*, comédie en trois actes de M. Emile Bergerat [1]. — C'est, dans la manière de Scribe — ce malheureux Scribe que doit profondément mépriser M. Bergerat — une fantaisie amusante et spirituellement écrite, à laquelle les modes du début du second Empire — comme cela paraît déjà

1. DISTRIBUTION. — Le capitaine Blomet, M. *Dumény*. — Adrien de Mandane, M. *Grand*. — Clodomir, M. *Gournac*. — Micheline, Mlle *Bel-langer*. — Justine, Mlle [illegible]

loin! — donnent un ragoût des plus piquants. Trois actes, sans doute, mais trois petits actes, alertes, dans les costumes de Tony Johannot; on a ri et l'on a très franchement applaudi : n'est-ce point tout ce que voulait l'auteur du *Capitaine Blomet ?* Ledit capitaine a été trompé, mais trompé... tant et tant, qu'à la mort de Flavie — ainsi s'appelait sa tendre moitié — il ne lui a pas fallu moins de quarante-huit heures pour lire la correspondance amoureuse qu'avait reçue la belle infidèle — et la classer soigneusement par petits paquets, au nom de chacun de ses amants. Puis, après avoir pris soin de démissionner, notre mari est parti « en tournée » pour demander à tous ces messieurs, les uns après les autres, une rétrospective réparation. Quand la toile se lève sur le premier de ces petits tableaux d'il y a cinquante ans, le capitaine Blomet tombe en pleine lune de miel dans le jeune ménage du beau lieutenant Adrien de Mandane et de sa chère petite Micheline. Voici les quinze lettres du lieutenant : c'est un duel au pistolet — et le capitaine éteint sa bougie à quinze pas — ou la peine du talion : punition égale à l'offense. « Aie confiance, dit Micheline à son mari, et laisse-moi faire... » Pendant quinze jours, en effet — une lettre par jour — la rusée petite femme roule, comme dans la farine, notre mari d'autrefois, follement amoureux d'elle et fort désireux de rendre actuellement la pareille à celui qui, jadis, en Alger, le trompa si galamment. Mais le terme est échu : il faut payer! Alors, Adrien trouve que la plaisanterie n'a que trop duré et que le moment

est venu de faire avancer ses témoins... Alors... le capitaine se montre bon prince, et jugeant que ces jeunes gens s'aiment trop pour qu'il vienne troubler leur bonheur, il se contente de loyales excuses et d'un amical baiser. Sous la redingote olive, avec jupe à petits plis, du capitaine Blomet, M. Dumény (le vivant portrait de l'empereur Napoléon III) a joué à ravir le principal rôle de cette fringante fantaisie ; il a trouvé, dans la charmante Mlle Bellanger et dans l'intelligent M. Grand, des interprètes dignes de lui. Je répète qu'on s'est très franchement diverti... Avec au *Téléphone* et les *Balances*, le *Capitaine Blomet* constituait un attrayant spectacle : c'est avec cette composition d'affiche, que le théâtre termine l'année, résumée dans le tableau suivant :

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Monsieur le duc d'Enghien, drame......	3	»	11
Main gauche, comédie..................	3	»	15
L'Article 330, comédie.................	1	»	82
La Dupe, comédie.....................	5	»	3
Le Marché, comédie....................	3	»	11
La Parisienne, comédie	3	»	8
Grasse matinée, comédie................	1	»	21
La Fille Elisa, drame judiciaire........	3	»	13
Blanchette, comédie	3	»	3
La Clairière, comédie	5	»	2
Poil de Carotte, comédie................	1	»	13
La Nouvelle idole, pièce................	3	»	6
**La Petite Paroisse*, pièce...............	4	21 janv.	8
**Devant le bonheur*, comédie.............	1	14 févr.	171
**Les Remplaçantes*, comédie.............	3	15 févr.	116
Un Client sérieux, pièce................	1	6 mars	102
L'Assomption d'Hannele Mattern, poème	2 parties	1er avril	3
**Joseph d'Arimathée*......................	»	9 avril	1
Boubouroche, comédie..................	2	»	2
Ceux qu'on trompe, pièce..............	1	»	11
**A fleur de peau*, pièce en vers	1	24 mai	3
**Le Voiturier Henschel*, pièce	5	24 mai	20
La Nuit Bergamasque, comédie en vers.	3	29 sept.	2
**L'Honneur*, pièce.......................	4	4 octob.	63
**Le Bâillon*, pièce.......................	3	30 octob.	5
**La Mariotte*, comédie...................	2	30 octob.	5
**Au Téléphone*, drame...................	2	28 nov.	35
**Les Balances*, comédie..................	1	28 nov.	40
**Petite Femme*, comédie.................	1	28 nov.	35
**Le Capitaine Blomet*, comédie..........	3	3 déc.	30

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE [1]

A *Tête de linotte*, accompagnée de l'*Anglais tel qu'on le parle* [2], succédait, le 25 janvier, une comédie en cinq actes, de M. Auguste Germain, *En Fête* [3]. — Nous nous souvenions encore du réel plaisir que nous éprouvâmes en lisant tout d'un trait le très prenant roman, *En Fête*, dont M. Auguste Germain a fort adroitement tiré la pièce d'essence si parisienne applaudie en la coquette salle de la rue Boudreau. Ce plaisir, nous le retrouvions absolument intact à l'Athénée, où l'œuvre savoureuse

---

1. — Directeur : M. Abel Deval ; Secrétaire général : M. Paul Largy

2. — Ces deux pièces étaient précédées d'une comédie en un acte, de M. Eddy Lévis, intitulée *Et après ?* interprétée par MM. Lauras et Melles, Mmes de Los Rios et Lejeune.

3. Distribution. — D'Osmers, M. *Tarride*. — D'Alvarays, M. *Abel Deval*. — Bourrelier, M. *Hirch*. — Silvany, M. *Tréville*. — Rouvrée, M. *Violette*. — Monseigneur, M. *Ed. Fournier*. — M. Paris, M. *Bahier*. — Turgys, M. *Bullier*. — De Ponthieux, M. *Ferrand*. — Le colonel, M. *Lévesque*. — Le lieutenant, M. *Séverin*. — Fredy, M. *Berthelier*. — Jean Sans-Peur, M. *Lauras*. — La Princesse, Mlle *Léonie Yahne*. — Andrée d'Alvarays, Mme *Marcelle Valdey*. — Lilette de Ponthieux, Mlle *Demarsy*. — La Dubarry, Mlle *L. Bignon*. — La Pompadour, Mlle *Marthe Alex*. — Charlotte, Mlle *Suzanne Demay*. — Zizine la Désossée, Mlle *Suzanne Derval*. — Suzanne Turgys, Mlle *Ardy*. — Comtesse Lodoïska, Mlle *Suzanne Raphaël*. — Mme Paris, Mlle *Jane Norris*. — Miss Torlurett, Mlle *Brunol*. — Une gouvernante, Mlle *Darlay*. — Comtesse d'Elnack, Mlle *Dalbe*. — Mme Foulard, Mlle *Reynal*. — Frédérique, Mlle *Dixel*.

était présentée dans le cadre le plus pimpant, interprétée par des artistes de valeur incontestable. A la suite d'une cruelle maladie qui, pendant cinq ans, l'a fatalement retenue à la chambre, douloureusement étendue sur une chaise longue, Mme Andrée d'Alvarays s'est trouvée terriblement délaissée par son mari, Gaston, devenu le plus outrancier des fêtards. Et, quand enfin guérie et justement assoiffée d'amour, la charmante femme a voulu reprendre sa place en la vie conjugale, ce fut pour s'entendre injurier, à une table du pavillon d'Armenonville, par des gens qui, ne la connaissant pas, lui désignent inconsciemment la maîtresse de Gaston d'Alvarays : la belle Eva de Saint-Brévan, plus connue, dans le monde de la galanterie, sous le nom de la Princesse. De divorce, Gaston ne veut pas en entendre parler, car Eva a pris soin de prévenir que si, jamais, il se séparait de sa femme, il ne la garderait pas non plus : elle tient à son indépendance et... à son amant de cœur, le séduisant marquis d'Osmers, ce même don Juan qui conclut avec Mme d'Alvarays un pacte de sainte amitié. Or, de l'amitié à l'amour, il n'y a, le plus souvent, qu'un pas, et Mme d'Alvarays l'eût franchi comme tant d'autres, si, sous les libres allures qu'elle a bien voulu se donner, elle n'était pas toujours la plus honnête des femmes, soignant tendrement son mari qu'une chute de cheval avait mis à deux doigts de la mort, et lui accordant enfin le pardon que, très heureux d'en être quitte pour la peur au sujet du marquis d'Osmers, il sollicite de sa générosité. Le rideau tombe sur nos

époux gentiment réconciliés... Voilà bien, si vous voulez, en quelques mots, un court aperçu de l'intrigue... Mais ce n'est certes pas d'une brève et sèche analyse que vous pouvez conclure au mérite d'une pièce qui tirait son charme principal et son véritable amusement de la finesse et de la justesse d'observation de types « bien Parisiens ». Et dans une formidable distribution, qui comprenait plus de quarante rôles ou rôlets, n'était-ce point miracle de voir comme, depuis l'élégant et indélicat marquis .d'Osmers, que personnifiait merveilleusement le talentueux Tarride, jusqu'au modeste sommelier du restaurant d'Armenonville, tous étaient foncièrement — comme on dit — dans la peau de leurs bonshommes?... Impossible de mieux « vivre » les rôles des époux trop longtemps désunis que ne le faisaient M. Abel Deval et Mme Marcelle Valdey. Mlle Yahne était bien la triomphante Princesse, attelant à deux jusqu'au jour où elle se décide à accepter, avec un titre de baronne romaine, payé rubis sur l'ongle, les excellents millions du financier Bourrelier. M. Hirch avait dessiné d'après nature ce roi de la coulisse. Et c'est à la grande joie du public des premières que, sous les traits de Silvany, M. Tréville nous donnait le portrait frappant de notre gracieux hôte, le comte Stanislas Rzewuski, le parfait lettré apprécié de nous tous. O la désopilante scène comique du quatrième acte où, sans se départir de la plus stricte politesse, le philosophe néo-Kantien obligeait à rentrer sous terre le dompteur Jehan Sans-Peur. Quant aux jolies femmes : Mmes De-

marsy, Louise Bignon, Suzanne Derval, Suzanne Demay, etc., et aux toilettes exquises et catapultueuses, *En Fête* les remuait, pour ainsi dire, à la pelle... Quant aux décors : Armenonville, l'hôtel d'Osmers et l'auberge du Mont-Saint-Michel, où se débitent au monde entier les fameuses omelettes de Mme Poulard, ils étaient purement de petites merveilles. Mais devait-on s'étonner que M. Deval eût fait si luxueusement les choses pour un spirituel auteur qui, comme M. Auguste Germain, avait doté déjà l'Athénée d'un brillant succès : *l'Amour pleure et rit*...

27 FÉVRIER. — Première représentation de *Pour être aimée*, comédie fantaisiste en trois actes, de MM. Léon Xanrof et Michel Carré[1]. — Ah ! que M. Abel Deval a donc sagement agi en n'apportant de modification d'aucune sorte à son système de répétitions générales. Au lieu de suivre les errements de ses confrères, dont l'un a trouvé le funèbre huis clos et dont l'autre a cru faire merveille en instituant la répétition à bureaux ouverts, le

---

1. DISTRIBUTION. — Riotor Saros-Patak, grand chambellan, M. *Hirch*. — Sergius, roi de Stamanie, M. *Séverin*. — Chrétien des Granges, de l'Académie française, M. *Tréville*. — Bauduret, financier, M. *Ed. Fournier*. — Docteur Couperol, M. *Bullier*. — Lesterac, journaliste, M. *Violette*. — Félix, M. *Léresque*. — Pluchard, gérant du Splendid Hotel, M. *Ferrand*. — Petrus Poirier, peintre, de l'Institut, M. *Lauras*. — Des Venelles, du Cercle de l'Epatant, M. *G. Renoux*. — Paul, M. *Stacquet*. — Un groom, M. *Derville*. — Nialka, reine de Stamanie, Mlle *L. Yahne*. — Mme Babylone, magiste, Mlle *Aug. Leriche*. — Fleurange, Mlle *Louise Bignon*. — Malgine, dame d'atours, Mlle *Marthe Alex*. — Lionel Rieuse, femme de lettres, Mlle *Suz. Raphaël*. — Michonette, Mlle *Ardy*. — Carle Perera, sculpteur, Mlle *de Los Rios*. — Léa Dumien, Mlle *M. Dalbe*. — Mina d'Harville, Mlle *Jousselin*. — Edmée Rigar, Mlle *Ch. Gauthier*. — Julienne, Mlle *Raynal*. — Mariette de Mai, Mlle *B. Vincourt*.

directeur de l'Athénée a obtenu deux soirées quasi triomphales : une épreuve devant une salle remplie de gens de théâtre attentifs et vibrants, et une première d'autant plus brillante que les échos de la veille avaient tous été favorables à l'œuvre nouvelle. Elle est charmante, en effet, cette « comédie fantaisiste », de MM. Léon Xanrof et Michel Carré, chaste sur un sujet scabreux, gaie sans verser dans la farce, et s'échappant heureusement du vieux moule traditionnel en trois actes savoureux, remplis d'idées nouvelles joliment présentées, et de croquis parisiens esquissés d'une main légère et habile. Rien de très profond, sans doute, rien d'Ibsénien ni de Bjornsien, j'y consens, mais partout de l'esprit et de l'amusement toujours. Il y avait une fois un jeune roi de Stamanie (là-bas, sur la mer Noire), nommé Sergius, qui avait épousé, depuis quelques semaines, une délicieuse petite princesse, Nialka. Les deux jeunes gens s'adorent, mais ne savent pas se dire leur amour ; faits pour être heureux, ils sont ainsi très malheureux l'un et l'autre, car ils ne se comprennent pas ; Sergius prend pour de la froideur la timidité de Nialka, une petite oie blanche qui sort de son couvent, innocente et pudique. Nialka se désole à l'idée de ne jamais plaire à son mari, dont les élans s'arrêtent net devant sa candeur réfrigérante. Les jeunes souverains voyagent incognito, accompagnés seulement de Riotor Saros-Patak, grand chambellan, et de la comtesse Malgine, dame d'atours, avec lesquels ils débarquent à Paris. Pour se faire aimer de Riotor, qui ne pense guère à elle

et compte bien « s'en fourrer jusque-là », la comtesse a convoqué par avance la célèbre Mme Babylone, « magiste hermétique », dont la science est infaillible et l'esprit fertile en ressources... Elle la présente à sa reine comme la *dea ex machina*, qui la tirera sûrement d'embarras. Nialka ne croit guère en ses boniments; elle a, du moins, foi en sa vieille expérience. Mme Babylone commencera donc par lui faire quitter sa petite robe montante, d'une simplicité toute provinciale, qu'elle changera en un galant et provocant déshabillé. Mais, malgré ce savant décolletage, elle se tient encore sur la réserve; et son mari, qui avait cru pouvoir aller de l'avant, est encore une fois obligé de battre en retraite. Qui donc enseignera à Nialka l'art de se faire aimer? Mme Babylone la conduit chez une professionnelle de grande marque, la jolie Fleurange, qui justement offre un thé à ses amis et amies. Ceux-ci donnent chacun leur avis de façon plus ou moins égrillarde (voyez la gamme); et suffisamment documentée, Nialka sort de chez Fleurange — juste au moment où son mari y entre. pensant retrouver dans les baisers de celle qui fut sa maîtresse, les inoubliables sensations d'autrefois. Il va même jusqu'à lui proposer de l'emmener en Stamanie; mais Fleurange trouve la mer Noire un peu trop loin du Bois et refuse le rôle trop effacé de favorite secrète du jeune monarque, qui ne lui a laissé d'autre impression que celle d'un être brutal, maladroit, égoïste. Sergius n'aura pas perdu son temps : les reproches que lui adresse Fleurange l'éclairent subitement sur son attitude

envers sa jeune épousée. Celle-ci montre maintenant une telle audace, que Sergius, épouvanté, se demande où elle a appris tout cela. Puis, sachant que c'est le vif désir de lui plaire qui lui a inspiré sa visite à Fleurange, il ne songe qu'à vite repartir pour la Stamanie, où il se montrera, n'en doutez pas, le gentil professeur d'amour qu'il avait oublié d'être... La pièce de MM. Léon Xanrof et Michel Carré n'a pas seulement plu par elle-même; elle a conquis le public par une distribution parfaite qui donne à chacun de ses interprètes une toute particulière valeur. Mlle Yahne est tout simplement exquise dans ce rôle de petite reine ingénue, où, une fois de plus, elle a prouvé la souplesse de son très sympathique talent. Mlle Augustine Leriche est une Mme Babylone de haute envergure : elle a pour provoquer le rire les bonnes traditions du Palais-Royal, et c'est vraiment une joie de la voir et de l'entendre. A côté de Mlle Leriche, Mlle Marthe Alex s'est comme révélée dans le rôle de la dame d'atours au langage exotique, qu'elle a joué avec beaucoup de naturel et d'intelligence. Et jamais Mlle Louise Bignon, l'adorable blonde que vous connaissez, ne fut plus en beauté et plus adroite comédienne que dans la séduisante Fleurange. M. Séverin a la jeunesse et la froideur — la chaleur aussi — qui conviennent au joli rôle de Sergius. M. Hirsch est un épique chambellan, si désopilant au moment où il croit devenir kleptomane, et M. Tréville nous montre à souhait à quel degré de faiblesse et de soumission peut arriver le factotum d'une Fleurange, qu'il représente sous les traits de

M. Chrétien des Granges, membre de l'Académie française...

22 AVRIL. — Première représentation du *Vertige*, comédie en quatre actes de M. Michel Provins [1]. — *Dégénérés*, de M. Michel Provins, que nous joua le Gymnase, après la Bodinière, était une pièce très inégale, où l'on trouvait beaucoup d'esprit naturel et beaucoup d'esprit... moins naturel, des scènes très vives et très vraies, tout à fait charmantes, d'autres tout à fait « de chic » et d'imagination un peu pénible; où il y avait enfin, on le remarqua fort justement, un peu de « don »

---

1. DISTRIBUTION. — Raymond de Roville, M. *Abel Deval*. — Jacques Mareuilles, M. *Castillan*. — Chatelier, M. *Tréville*. — De Jarde, M. *Violette*. — Comte Moselli, M. *Ed. Fournier*. — Chardigny, M. *Bullier*. — Un facteur, M. *Lévesque*. — De Merovitch, M. *Lauras*. — De Saint-Léger, M. *Chevalet*. — Gamache, M. *Stacquet*. — Herbelin, M. *Lévesque*. — Carville, M. *Terof*. — Un gendarme, M. *Frémont*. — Andrée de Roville, Mme *Jane Hading*. — Comtesse de Moselli, Mlle *Suzanne Munte*. — Edith Leverdier, Mlle *Marguerite Sanlaville*. — Gladys Edwig, Mlle *Suzanne Demay*. — Mme Bourette, Mlle *Ael*. — Mme d'Azette, Mlle *De Los Rios*. — La vieille Marie, Mlle *Jane Norris*. — Mme Chardigny, Mlle *A. Raynal*. — Mme de Maléra, Mlle *B. Vincourt*.

Les auteurs dramatiques se donnent bien du mal, pour trouver, à leurs pièces, un titre inédit, mais c'est le plus souvent en pure perte, et presque toujours, ils retombent dans une redite. M. Provins, l'auteur du *Vertige*, savait-il qu'en 1873, fut représentée à l'Odéon, sous ce même vocable, une petite pièce charmante, en un acte et en vers ? — Cet acte était le début au théâtre d'un tout jeune homme, qui s'appelait « Georges de Porto-Riche ». Le *Vertige* eut beaucoup de succès, il obtint au moins ses cinquante représentations consécutives, ce qui, pour un acte, est plus qu'honorable. Le postulat n'était, d'ailleurs, pas sans analogie avec celui de la pièce de M. Provins, car il s'agissait, là aussi, d'une jeune femme traversant cette période, qu'Octave Feuillet appela la crise, et ce titre, la *Crise*, était celui que l'auteur avait choisi. Le directeur de l'Odéon, M. Félix Duquesnel, fit observer au jeune auteur que le titre avait été déjà pris et lui proposa de le remplacer par celui du *Vertige*. Et ainsi fut baptisée la première pièce de l'auteur d'*Amoureuse*. Le *Vertige* porta bonheur à ses deux principaux interprètes, Mme Emilie Broisat et M. Pierre Berton. Ils entrèrent aux Français après cette création.

et peut-être beaucoup de « talent »... Ce qui était certain, pour tout spectateur de cette comédie, c'est que M. Michel Provins était doué d'un singulier et original esprit satirique, qu'il savait déjà planter une scène de temps en temps, avec précision et fermeté, et qu'il avait très probablement devant lui, comme alors on le pronostiqua, un très bel avenir dramatique. Ces heureuses prédictions ne sont nullement démenties par le *Vertige*, encore que la satire où le jeune auteur excellait surtout dans sa première œuvre, semble, cette fois, faire place au sentiment. C'est une délicate étude psychologique, une pièce humaine et vécue, dont l'héroïne nous paraît quelque peu parente de Froufrou. Comme la protagoniste de Meilhac et Halévy, l'Andrée de M. Provins, un instant prise de « vertige », quitte le foyer conjugal, enlevée par un homme indigne d'elle, heureuse, après sa fugue, d'obtenir le pardon du mari qui l'adore toujours. Mais, plus robuste que Froufrou, Andrée ne meurt pas comme elle : les émotions la brisent et ne la tuent point. Mme de Roville est une femme excessivement brillante, mais aussi une instinctive ; il lui a plu, tout d'abord, d'être dominée par le noble et loyal caractère de l'homme plus âgé qu'elle et un peu froid qui l'a épousée. Pourquoi faut-il qu'elle rencontre sur son chemin Jacques Mareuilles, le célèbre auteur du *Traité des caresses*, le type du charmeur qui, sous prétexte d'étudier le cœur féminin, exerce en toute conscience son joli métier de séducteur mondain et pervers. Andrée ne résiste pas à ce Don Juan aux baisers enfiévrés ;

elle lui propose de partir avec lui. Le mari a trouvé, comme par hasard, égarée sur le tapis — ô jeunesse, ne raillez donc plus les procédés de feu d'Ennery! — la lettre où elle supplie son amant de l'enlever. Il annonce, pour éviter le scandale, qu'il part en voyage avec sa femme; par des paroles de sagesse et de tendresse, il essaye de la retenir; elle hésite, un instant ébranlée; mais, prise du « vertige », quand Jacques l'attire à lui, elle se laisse entraîner... Alors nous voyons dans toute sa sublimité la noblesse d'âme du mari, vraiment rare de son espèce... Depuis dix mois, voyageant avec son ami Châtelier, de fidélité tout aussi exceptionnelle, il suit pas à pas, à travers l'Europe, pour le plaisir de l'apercevoir de loin, sa femme... accompagnée de son amant. Il pousse même la condescendance jusqu'à lui préparer le logement : témoin la villa, près de Menton, qu'il vient de lui faire louer par l'entremise d'une femme de confiance qui le renseignera sur le compte d'Andrée. Loin d'être heureuse, Mme de Roville a appris à connaître la fausseté de l'homme à qui elle a voué sa vie. Au moment où il cherche à lui démontrer qu'il n'aime qu'elle, ne médite-t-il pas de la tromper avec une aventurière italienne, la comtesse Moselli, l'un des ornements du public cosmopolite de la Côte d'Azur. Regrettant les joies mondaines et les flatteries de ses habituels admirateurs, il se rendra coûte que coûte à une redoute masquée, chez la comtesse. Le loup a permis à Mme de Roville de se convaincre par elle-même de l'infidélité de Jacques Mareuilles; elle le surprend,

en effet, aux pieds de la comtesse; alors, indignée, elle se démasque; une scène violente éclate entre les deux femmes, et Andrée a la douleur de voir son amant l'abandonner définitivement en prenant le parti de sa rivale. Elle serait, la malheureuse, en complète détresse, si le fidèle Châtelier n'était là prêt à provoquer Mareuilles et à lui offrir son bras pour quitter le salon maudit. Le duel a eu lieu. Châtelier a été blessé et ramené à Paris dans un appartement que de Roville a fait installer au nom de son ami. Mais Andrée, qui s'est résolue à l'exil, ne peut quitter la France sans venir prendre des nouvelles de celui qui s'est dévoué pour elle. Sa vie est brisée : voilà donc où l'a conduite ce « vertige » qu'elle regrette sincèrement ! Mais n'est-il pas maintenant trop tard?... Alors paraît de Roville; l'entrevue est poignante. Que va-t-il se passer entre ces deux êtres dont l'un a failli et dont l'autre n'a jamais cessé d'aimer? Ingénieusement et doucement, le mari fait revivre à sa femme, dans les meubles qu'elle affectionnait, leurs premières heures de tendresse, lui mettant même en mains, à la page où ils l'avaient laissé, le livre qu'ils lisaient ensemble... Comment Andrée ne serait-elle pas vaincue par la grandeur et par la délicatesse de cet amour impérissable? Elle se laisse tomber aux genoux de son mari; elle implore son pardon... Ainsi se termine cette pièce où les évolutions du cœur jouent le principal rôle. Son dernier acte, d'une si étonnante sobriété de moyens et de simplicité si émouvante, rachète haut la main, ce nous semble, les défauts, les invrai-

semblances, les puérilités même que l'on pourrait signaler au cours de l'ouvrage. Un plus expérimenté dramaturge n'aurait certainement point conçu le tableau de la redoute ainsi que l'a fort innocemment mis en scène le jeune auteur du *Vertige*, mais peut-être aussi n'eût-il pas inventé le remarquable dénouement de M. Michel Provins. M[me] Jane Hading est exquise, absolument exquise, sous les traits d'Andrée de Roville, où elle fait vibrer toutes les cordes : passionnément amoureuse, douloureusement jalouse, pitoyablement repentante. Et, avec un visage adorable, qui reflète délicieusement les moindres nuances des sentiments qu'elle éprouve, elle s'est montrée comédienne pleine de charme et de vérité. M. Deval, le directeur-artiste, figure avec sa coutumière impeccabilité, le mari, de surnaturelle mansuétude, qui vraiment aurait peine à trouver son semblable. Dans Châtelier, l'ami à toute épreuve, M. Tréville a montré beaucoup de tact et de bonne grâce. M. Castillan, si bien corseté, prête à Jacques Mareuilles l'antipathie désirable. M[lle] Suzanne Munte est bien la souple et perfide comtesse Moselli qu'a voulue l'auteur ; M[lle] Marguerite Sanlaville débite avec bien de la gentillesse sa déclaration d'amour à l'élu de son cœur.

30 MAI. — Première représentation de *Pour le Monde*, comédie en quatre actes de M. Henri Lyon [1].— M. Henri Lyon n'est point un débutant.

---

1. DISTRIBUTION. — Jacques de Tresmes, M. *Louis Gauthier*. — Duc de Tresmes, M. *Dieudonné*. — Pierre Landry M. *Tréville*. — Saint-Blacas, M. *G. Séverin*. — Princeteau, M. *Lévesque*. — Saulnier, M. *Vio-*

Il y a longtemps, bien longtemps — c'était sous la direction de feu La Rounat — que, pour l'Odéon, il transporta à la scène la *Maison des deux Barbeaux* d'André Theuriet, et voilà deux ans qu'à ce même Athénée, il fit représenter les *Apparences*. *Pour le Monde* est en évident progrès sur les *Apparences*. La pièce est incomparablement mieux faite : le malheur est qu'elle repose sur un postulat des plus faux. C'est « pour le monde » et par peur du « qu'en dira-t-on ? » que, complètement ruiné, Jacques de Tresmes renonce à épouser la maîtresse qu'il aime et qui lui apporte les millions nécessaires à la liquidation d'un très lourd passif. Ah ! combien peu digne du duc, son père, qui aima mieux se brûler la cervelle que de vivre misérablement aux crochets de son fils, ce Jacques de Tresmes, troquant si facilement son titre nobiliaire contre la grosse dot de Mlle Geneviève Saulnier ! Et comment M. Henri Lyon pourrait-il nous faire croire que le salon de l'avoué Pierre Landry représente le grand monde ? Là, vraiment, il y a de l'erreur... Notons surtout deux très jolies scènes : celle où jouant un peu le rôle du père Duval de la *Dame aux camélias*, Mme Rose Charvey laisse croire à Jacques qu'elle ne l'aime plus, ou du moins qu'elle ne l'aime pas assez pour se moquer des

---

lette. — Bergasse, M. *Bullier.* — Frogier, M. *Lauras.* — Tressigny, M. *Perret.* — François, M. *Frémont.* — Un domestique, M. *Lauret.* — Rose Charvey, Mlle *Jane Thomsen.* — Suzanne Landry, Mlle *Sanlaville.* — Geneviève Saulnier, Mlle *Suzanne Demay.* — Liliane Pommeroy, Mlle *Louise Bignon.* — Mme Rispan, Mlle *De Los Rios.* — Mme de Rumelles, Mlle *Ael.* — Mme de Pommeroy, Mlle *Norris.* — Chambry II, Mlle *Vincourt.* — Mme de Trayas, Mlle *Fonta.* — Mme Fombrive, Mlle *Dartimont.* — Mme de Piement, Mlle *Guet.* — Mme de Fresnel, Mlle *Dorcy.*

préjugés ; puis, celle où nos deux amants, qui n'ont jamais cessé de s'adorer, se reprennent de plus belle, alors qu'il n'y aura plus entre eux la fâcheuse question d'argent. C'est Mlle Jane Thomsen, à peine aperçue naguère dans l'Institutrice de la *Veine*, depuis qu'elle créa avec tant de talent la *Figurante* de M. de Curel, qui joue si tendrement et si sobrement, le sympathique rôle de Rose Charvey. C'est M. Léon Gauthier, le gai et charmant d'Artagnan de la dernière reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires*, qui lui donne très intelligemment la réplique. Et ce fut plaisir de voir quelle belle et noble allure prêta au duc de Tresmes le comédien de grande race qui s'appelle Dieudonné.

14 SEPTEMBRE. — Représentations de Mme Sada Yacco et de M. Kawakami : *Le Marchand de Venise* (scène du jugement)[1] ; *La Ghesha et le Chevalier*[2]. — Sada Yacco nous est revenue. Après six mois d'absence nous l'avons revue au théâtre de l'Athénée, sur la scène de M. Abel Deval, et avec elle a refleuri dans la mémoire du public un des plus précieux souvenirs de 1900. Sada Yacco

---

1. DISTRIBUTION. — Osode (Portia), Mme *Sada Yacco*. — Ojune, Mme *Tsuru*. — Damico Matsumaye, Mme *Nakaki*. — Sakroku, M. *Otojiro Kawakami*. — Andro Nisuke, M. *Fugizawa*. — Basaya, M. *Nosaki*. — Bugion, M. *Matusomoto*.

2. DISTRIBUTION. — Katsuragi, une Ghesha, Mme *Sada Yacco*. — Arihime, fiancée de Nagoya, Mme *Tsuru*. — Une Ghesha, Mme *Nami*. — Une danseuse, Mme *Naka*. — Nagoya Sanza, M. *Otojiro Kawakami*. — Banza, M. *Mazaki*.

La soirée commençait par la *Souricière*, comédie en un acte de M. Henri Pain, jouée par MM. Térof et Perrot, Mmes Dumont et d'Ermanville.

fut peut-être la plus exquise figure de ce Japon qui, lui pourtant, ne nous marchanda pas ses merveilles... Elles fut le charme et la stupeur de l'Exposition finissante, et elle en fut la vogue aussi. La *Ghesha et le Chevalier* était le drame d'Extrême-Orient, où s'exhibait la Duse japonaise, car — ainsi qu'on l'a rappelé depuis — ce fut, du jour au lendemain, une traînée de poudre des ateliers d'artistes aux salles de rédaction du boulevard; des imprimeries, la nouvelle gagnait les coulisses des théâtres pour retomber de là dans les propos de clubs, de salons et de boudoirs. Une Duse nous était revenue, une Duse exotique, cette fois, et sur la foi de ses artistes, de ses littérateurs et de ses clubmen, tout Paris voulut voir la figurine tragique de Yeddo. « Haut juchée sur ses patins de bois, — nous disait alors Jean Lorrain, — la nuque auréolée de longues épingles d'or, la comédienne y triomphait, telle une figure de Kukemon : repliement de corps, ondulation couchée et gestes précautionneux, étriqués et comiques, Sada Yacco y donnait la plus imprévue des Gheshas... Jamais on n'avait assisté à pareil spectacle, la nouveauté en était charmée, la mode s'en engoua, on se passionna pour Sada Yacco, son gazouillis puéril et chantant de poupée, sa face étroite et rose comme émaillée de fards. et surtout pour sa déconcertante souplesse, le flux d'écharpe soyeux de tout cet être frêle et minaudier, son aspect inquiétant et rare de bibelot vivant... » Il paraît qu'une de nos comédiennes l'ayant appelée « un joli et intelligent petit animal »,

Sada Yacco pleura... Il n'y avait pourtant pas de quoi pleurer : cela n'était-il pas un éloge ? L'art japonais, en effet, est-il autre chose qu'un art d'exquis naturalisme ? Et Sada Yacco n'en est-elle pas la plus délicate et la plus complète expression ?

24 SEPTEMBRE. — *Késa*, drame japonais en deux actes [1]. — C'est l'histoire d'une jeune fille capturée par des brigands et arrachée au repaire de ces brigands par un jeune chevalier, Morito, qui la délivre et obtient de sa mère la promesse de sa main. Au retour de la guerre, trois ans après, Morito trouve sa fiancée mariée, et, de fureur, jure de tuer la mère de Késa qui l'a donnée à un autre. Alors pour sauver sa mère, Késa promet à Morito de devenir sa femme s'il tue son mari. Elle lui donne la clef de la chambre nuptiale, et convient, pour éviter toute erreur, de couvrir la lampe de son voile. Mais cela n'est qu'une feinte ; éprise de son mari, et pourtant fidèle à sa parole, Késa éloigne l'homme qu'elle a livré et prend sa place sur le lit du meurtre. Morito la tue, croyant tuer son rival, découvre son erreur et s'ouvre le ventre. Avez-vous remarqué que la situation est presque celle du dernier acte du *Roi s'amuse* quand pour s'auver, François Ier, la fille de Triboulet va s'offrir aux coups de Saltabadil ?... N'y-a-t-il pas aussi, dans cette « agonie d'âme » — l'expression est de Jean Lorrain, — d'un volontaire condamné, des réminiscences de la mort de Desdémone, de cette Des-

1. Interprétée par MM. *Otojiro Kawakami, Fugizawa, Nosaki,* Mmes *Sada Yacco* et *Naka.*

démone que Sada Yacco voudrait précisément — en aura-t-elle le temps ? — nous montrer à l'Athénée ?... Elle est, d'ailleurs, délicieuse en ce rôle de Késa, jouant de son voile, le fameux voile signal, avec une pudeur et une tristesse attendrissantes. Dans sa scène d'amour avec Morito, elle trouve, pour mettre ce voile entre elle et lui et s'en envelopper comme d'une égide contre son désir, elle, la petite idole d'Extrême-Orient, des attitudes de statue grecque. Et sa résignation, ses sursauts de douleur étouffée quand, pliée en deux, sous la lampe, elle trace au pinceau sur le papier de riz ses adieux à la vie avant d'étendre le fameux voile sur l'immense abat-jour et d'en atténuer la clarté pour égarer la main du meurtre : tout cela, en vérité, est d'une émotion vécue et pénétrante. Mais tout ce charme et toute cette tendresse disparaissent dans le tragique réalisme du dénouement final. Oh ! l'effroyable entrée de l'assassin, les yeux désorbités, les cheveux droits sur la tête, toute la chair révulsée d'horreur, l'angoisse et la crispation de Kawakami devant les marches du lit à gravir, son hésitation, ses tremblements, ses hoquets d'épouvante, sa brusque ruée sur Késa... Et, le crime accompli, son erreur découverte, sa descente trébuchante de l'alcôve, et claquant des dents, sans un mot, sans un cri, avec un étranglement de tout l'être, son dévêtement dans des râles, dans des spasmes et son éventrement — le célèbre Hari-Kiri — silencieux au travers des marches !

30 SEPTEMBRE. — Reprise des *Demi-Vierges*,

comédie en trois actes de M. Marcel Prévost [1] — Tout a été dit sur cette œuvre très remarquable, très hardie, où M. Marcel Prévost a réalisé à miracle le tour de force de transporter à la scène le célèbre roman qu'il avait écrit sous un titre suggestif et sur un sujet des plus scabreux. Mme Jane Hading nous a éblouis, comme toujours, de son extraordinaire beauté ; elle est parfaite de tous points dans le rôle de l'étrange et inquiétante Maud de Vouvre, l'aventurière énigmatique, que son désir effréné de luxe et sa nature indomptable poussent aux pires décisions, un rôle complexe que l'on dirait spécialement créé pour mettre en valeur son talent multiple et varié. Elle passe par toute la gamme des sentiments et, malgré tout, reste impénétrable, mystérieuse, armée pour la lutte, derrière son masque de beauté souriante...

15 OCTOBRE. — Le *Shogun*, drame du vieux Japon en cinq tableaux. — M. Deval varie nos plaisirs. La troupe japonaise recommence à l'Athénée ses curieuses représentations, provisoirement interrompues par une reprise des *Demi-Vierges* en l'honneur de Mme Jane Hading. Le spectacle d'aujourd'hui s'ouvre par *Késa* qui, dans le petit

---

1. DISTRIBUTION. — Julien de Subercеaux, M. *Abel Deval*. — Maxime de Chantel, M. *Louis Gauthier*. — Lestrange, M. *G. Tréville*. — Harden, M. *Castillan*. — Hector Le Tessier, M. *Bullier*. — Espiens, M. *Barrelet*. — Valbelle, M. *Perret*. — Docteur Krauss, M. *Dayle*. — P. le Tessier, M. *Chevalet*. — Maud de Vouvre, Mme *Jane Hading*. — Jacqueline de Vouvre, Mlle *Duluc*. — Etienne Duroy, Mlle *Gondy* — Jeanne de Chantel, Mlle *Suz. Demay*. — Madame de Ucelli, Mlle *Marthe Alex*. — Madeleine de Reversier, Mlle *Louise Bignon*. — Madame de Vouvre, Mlle *Lola Noyr*. — Madame de Chantel, Mlle *Ael*. — Madame de Reversier, Mlle *Jane Norris*. — Marthe de Reversier, Mlle *R. Vincourt*. — Dora Calvell, Mlle *Dalbe*. — Juliette, Mlle *Arnous-Rivière*.

théâtre de la rue de Paris, à l'Exposition, — oh! comme tout cela est déjà loin ! — fut la révélation et aussi le triomphe de Kawakami, le mari et l'éducateur de Sada Yacco, déjà tant applaudi à côté de la mignonne tragédienne dans la *Ghesha et le Chevalier*. Le *Shogun*, qu'on nous offrit ensuite, émane du même principe théâtral. Sans nous arrêter à chacun des cinq tableaux qui composent ce drame « du Vieux Japon », et sans trop nous divertir de mise en scène diantrement primitive et de noms plutôt bizarres, comme ceux de « Nakakichi » et de « O Ki Ku » qui illustrent l'affiche exotique, nous nous bornerons à constater que ce sont là les mêmes erreurs produisant les mêmes terribles effets, les mêmes égorgements, les mêmes combats au sabre ou « à la savate », les mêmes culbutes et clowneries — il y a des Hanlon en ces Japonais — et les mêmes effroyables tueries jonchant la scène de cadavres. Sous la rude moustache du Shogun, ou « commandant en chef », nous avons retrouvé Kawakami et son tic nerveux à la Georges Feydeau, ou mieux à la Georges Duval ; puis, nous avons frémi d'horreur devant la bouche noire comme de l'encre et les yeux tournés de Sada Yacco, dont le rôle tient tout entier dans deux scènes, l'une de démence et l'autre d'agonie : Wakaba, devenue folle en croyant à la mort de son mari meurt littéralement de joie en le revoyant vivant... La soirée, un peu sombre, s'est magnifiquement éclairée pendant l'entr'acte qui séparait les deux pièces japonaises ; la *Danse Fluorescente*, la *Tempête* et l'*Archange* : telles

sont les superbes créations dans lesquelles la Loïe Fuller — une Loïe Fuller aux rondeurs très suggestives — s'est ménagé, en véritable déesse des couleurs et fée des primes, les sincères applaudissements d'une salle absolument ravie.

31 OCTOBRE. — *Kosan* (la *Dame aux Camélias*) pièce en trois actes, interprétée par Mme Sada Yacco, M. Kawakami et leur troupe japonaise. — Après la mort de fureur et de fatigue de la Ghesa, après la mort de joie du Shogun, nous admirons la mort de froid et de douleur de Kosan, la Dame aux camélias japonaise. Ah ! l'admirable petite tragédienne ! Quelle vérité de sentiment elle met dans tout ce qu'elle fait ! Et, alternant avec les terrifiantes visions, quelle grâce et quels sourires de jeunesse et d'amour ! On gardera longtemps dans l'oreille cette voix tantôt de fauvette inconsciente, tantôt de petit oiseau blessé. La *Kosan* qu'on nous donne comme spectacle d'adieu est une chose plus violente, plus poussée au noir que ce que nous avons d'ordinaire dans le théâtre européen. Aussi les sensations sont-elles plus vives et plus simples en même temps. La courtisane japonaise, suppliée par le père de son amant, déchire noblement son contrat de mariage ; elle sacrifie tout, même l'avenir de son enfant, à la parole donnée. Mais elle est mal récompensée de ce dévouement. Le nouvel et riche amant qu'elle a accepté ne sait se faire aimer d'elle, et elle reste seule, désespérée, ruinée. Une confidente, usurière sans vergogne, lui arrache ses pauvres et derniers vêtements, et Kosan meurt, dans la neige,

après avoir tué son enfant. Ah ! ce meurtre et cette mort ! Vraiment, rien de plus émouvant et de plus vrai n'a été fait jusqu'ici par Sada Yacco. Ses hésitations, sa douleur avant d'épargner à son enfant la souffrance et la faim en le tuant, sa mort, un filet de sang à la bouche, c'est effrayant et c'est *beau !* Oui, cela demeure noble comme une œuvre d'art, en ayant l'intensité de la réalité.

10 NOVEMBRE. — Reprise de *Pour le Monde*, où Mlle Lucienne Dauphin joue à l'improviste, avec beaucoup de zèle et de vaillance le rôle de Rose Charvey, que n'a pu reprendre Mlle Jane Thomsen, indisposée.

20 NOVEMBRE. — Première représentation de l'*Auréole*, comédie en cinq actes de MM. Jules Chancel et Henry de Gorsse[1]. — Ce fut une soirée, des plus copieuses — oh ! tant ! — avec ses cinq actes « bien fournis » et ses quarante noms sur l'affiche. Très copieuse, sans doute, mais point ennuyeuse le moins du monde, et nous avons assisté au spectacle que nous offraient les auteurs de l'*Auréole* avec un plaisir égal à la somme de

---

1. DISTRIBUTION — Le général Servin, M. *Abel Deval.* — Dalbigny, M. *Louis Gauthier.* — Aquilar, M. *Lortheur.* — Baron Danheim, M. *Tréville.* — Rollot, M. *Bullier.* — Mège, M. *Séverin-Mars.* — Roussel, M. *Schultz.* — 1er huissier, M. *Dayle.* — Margonne, M. *Frey.* — Un actionnaire, M. *Térol.* — M. Pègre, M. *Perret.* — Candoré, M. *Barrelet.* — Saint-Félix, M. *Husson.* — Le curé, M. *Cosseron.* — Un vieux monsieur, M. *Bac.* — Don Hanco, M. *Leday.* — Germaine Servin, Mlle *Duluc.* — Tante Emilie, Mlle *Madeleine Guilty.* — Mme Aquilar, Mlle *Clermont.* — Eliane Delizy, Mlle *Jane Delorme.* — Blanche, Mlle *Suzanne Demay.* — Constance, Mlle *Marthe Alex.* — Mme Bresson, Mlle *Cl. Leclerc.* — Mlle Sube, Mlle *Ael.* — Mme Romieu, Mlle *Dalbe.* — Mme Clary, Mlle *Vincourt.* — Mme Herbelin, Mlle *Delisle.* — Mme Lannoy, Mlle *Merville.* — Mme de Lormelles, Mlle *Guett.* — Miss Clarck, Mlle *Arnoult-Rivière.* — Marie, Mlle *Dumont.*

joie que nous eût, autrefois, procurée la lecture d'une honnête « nouvelle », ou d'un petit roman quelque peu banal. N'est-ce donc point en effet, un joli roman que l'histoire du général Servin, trompant les loisirs que lui crée une mise à la retraite un peu hâtive — *dura lex, sed lex* — en acceptant les fonctions d'administrateur d'une Société dite les Plombs argentifères, trop heureuse de mettre à sa véreuse entreprise l'« auréole » de son nom... Et ce n'est qu'au moment de la fatale débâcle que le général — où donc est son flair d'artilleur ? — s'aperçoit qu'il s'est imprudemment associé à de purs filous, vrai gibier de cour d'assises. Un banquier richissime, le baron Danheim, s'est fort heureusement épris des beaux yeux de Mlle Germaine, la fille du général, et par amour pour elle, nous le voyons — *deus ex machina* — sauver la situation. Il désintéressera les gogos et et obtiendra, pour tous les membres du conseil d'administration de la Société des Plombs argentifères, un bill d'acquittement. De plus, il épousera Germaine et y aura d'autant plus de mérite que, pour toute dot, elle lui apporte une jolie « tache », car, mal gardée par son vieil imbécile de père, la jeune fille avait commencé par « fauter » avec un de ses lieutenants. Retenons de l'anecdote, un peu longuement contée, une scène applaudie déjà dans la *Bourse ou la Vie* d'Alfred Capus : celle du marchandage du financier douillard et de la jeune fille qui se redresse sous l'insultante proposition. Disons ensuite qu'on a pris quelque divertissement à cette satire des gens de finance, verveusement

esquissée, il y a longtemps, dans une pièce de M. Grenet-Dancourt, la *Banque de l'Univers*, qui n'obtint pas, à l'Ambigu, le succès qu'elle méritait. M. Abel Deval donne du naturel et même de l'émotion au général Servin, une sorte de Ramollot si ramolli, vraiment, qu'il en devient invraisemblable... En dépit de son réel talent, Mlle Duluc ne sera, je le crains bien, jamais « étoile » qu'à Contrexéville; elle fut pourtant une Germaine très gracieuse et très touchante, ne méritant, en aucune sorte, d'être si froidement « plaquée » par le lieutenant séducteur que personnifie gentiment M. Gauthier. M. Tréville prête au millionnaire sentimental (il y en a donc ?) le chic qui convient. Et M. Lortheur nous revient de Saint-Pétersbourg en homme qui sait son métier. Mais le grand succès d'interprétation fut pour Mlle Madeleine Guitty, sous les traits d'une vieille tante de Figeac qui fit la joie du second acte et qu'on ne revit jamais plus... ainsi, du reste, que bien des personnages de la pièce qui ne font que paraître et disparaître...

27 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Madame Flirt*, comédie en quatre actes, de MM. Paul Gavault et Georges Berr [1]. — Paul

---

1. DISTRIBUTION. — Jacques, M. *Abel Deval.* — Max, M. *Louis Gauthier.* — La Roche-Tesson, M. *Tréville.* — Ancelin, M. *Bullier.* — La Cerda, M. *Lévesque.* — Boulot. M. *Dayle.* — Le Poète, M. *Schultz.* — Paul Camarel, M. *André Brun.* — Courtetasse. M. *Frémont.* — Pigol. M. *Barrelet.* — Ribemont, M. *Peret.* — Etienne, M. *Bertau.* — La Tourette, M. *Fabre.* — Fernande. Mme *Valdey* — Marcelle, Mlle *Duluc.* — Mme La Cerda. Mlle *Ael.* — Mme Ribemont, Mlle *Darcy.* — Mme Boulot, Mlle *Suzanne Demay.* — Mlle Despréaux ainée, Mlle *Vincourt.* — Mlle Despréaux cadette, Mlle *Guett.* — Mme La Tourette, Mlle *Delisle.* — Clémentine, Mlle *Dumont.* — Le chasseur, Mlle *Stacquet.* — Un domestique, Mlle *Charley.*

Gavault et Georges Berr : la collaboration s'affirme! Nous retrouvions, ce soir, à l'Athénée, les auteurs de l'*Inconnue*, que venait de jouer le Palais-Royal : il n'y en a plus que pour eux! *Madame Flirt* ou le *Sacrifice de Fernande* : tel est le titre de leur nouvelle œuvre; tel pourrait être son sous-titre, si les sous-titres étaient encore à la mode. Disons tout de suite qu'en dépit d'un sujet qui n'est pas neuf — oh! pas du tout! — malgré les longueurs, les redites des deux premiers actes, et aussi l'inutilité du quatrième, elle contient un agréable troisième acte, avec une scène infiniment amusante qui atteste le joli tour de main des jeunes auteurs, et aurait, à elle seule, décidé du succès. Le sujet, le voici en deux mots. Marcelle Ancelin, la femme d'un usinier assez fruste, est la maîtresse du mondain, La Roche Tesson. Une lettre de l'amant tombe dans les mains du mari : Marcelle est perdue! Elle est sauvée — grâce au sublime dévouement de son amie Fernande, qui se dit la destinataire de la compromettante missive. Quoi de plus vraisemblable, d'ailleurs? Fernande de Varigny n'est-elle pas la jeune veuve un peu folle — on l'a même surnommée « Madame Flirt » — capable de s'offrir toutes les fantaisies? Pas si folle que cela, pourtant! Car elle est bien près d'aimer sérieusement Jacques Ancelin — le beau *globe-trotter*, frère de l'usinier — qui, fort épris d'elle, est venu lui demander sa main. — « Je ne puis être votre femme! » lui répond-elle — « Parce que?... » — « Parce que... Votre frère vous dira pourquoi ». Mais Jacques ne croit pas « au pourquoi » et il a raison : il soup-

çonne « le sacrifice de Fernande », et comme Marcelle s'accuse elle-même, il n'y a plus de motif pour que ne s'accomplisse point le mariage souhaité. Mais comment faire admettre cette union, non pas par le monde, (il en admet bien d'autres!) mais par l'usinier qui « sait tout », ou croit tout savoir, et qui ne veut pas de « Fernande » dans sa famille? C'est l'objet de la scène finale, où Marcelle, repentie, sollicite de son mari le pardon de Mme de Varigny avec une telle chaleur que le brave homme comprend... et pardonne, non point à Fernande, qui n'a rien fait, mais à sa femme qui « ne le fera plus ».... Voilà la trame... Quant à la scène, la scène exquisement filée, qui, je vous l'ai dit, enleva le succès : c'est la cinglante conversation, du tac au tac entre Jacques Ancelin et La Roche-Tesson, d'où naît, entre les deux hommes, un duel obligatoire, également souhaité par l'un et l'autre des interlocuteurs. La scène a été jouée en toute perfection par le directeur-acteur, M. Abel Deval et par M. Tréville, d'une désinvolture absolument charmante sous les traits du mondain, spirituel autant qu'élégant. « Madame Flirt », c'est Mme Valdey, vibrante et adroite; Marcelle, c'est Mlle Duluc, très touchante et très sympathique; nous lui avions tous pardonné sa faute, bien avant qu'elle ne demandât grâce à son mari. Les pièces de l'Athénée « veulent » toujours un grande nombre de personnages; c'est ce qu'en ce coquet théâtre on appelle la pièce « bien parisienne »... Nous ne jurerions que, cette fois, ces fantoches, hommes et femmes, fussent tous très utiles ou très nouveaux. Disons qu'ils ne

sont point ennuyeux. Et notons, entre autres, le « cavalier servant » de ces dames, où M. Louis Gauthier a fait un inattendu et curieux début dans l'emploi des comiques.

Nous retrouverons *Madame Flirt* occupant triomphalement l'affiche de l'Athénée pendant les premiers mois de l'année 1902, dont elle sera l'un des plus francs et mérités succès.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Tête de Linotte, comédie	3	»	27
L'Anglais tel qu'on le parle, vaudeville	1	»	27
Le Ballon, comédie	1	»	17
**Et après?* comédie	1	12 janv.	72
**En Fête*, comédie	5	25 janv.	36
**Pour être aimée*, comédie fantaisiste	3	27 févr.	02
**Le Vertige*, comédie	4	22 avril	43
**Pour le monde*, comédie	4	30 mai	18
Les Demi-Vierges, comédie	3	30 sept.	17
**L'Auréole*, comédie	5	20 nov.	41
**Madame Flirt*, comédie	4	27 déc.	6
Le Marchand de Venise	»	14 sept.	10
La Ghesha et le Chevalier	»	14 sept.	18
La Souricière	1	14 sept.	10
Kesa	»	24 sept.	36
Le Shogun	»	15 octob.	19
Kosan	»	31 octob.	9

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

(COMÉDIE-POPULAIRE)

L'année avait commencé le plus péniblement du monde à la Comédie-Populaire. Elle se terminera inopinément — le théâtre a de ces surprises — par l'un des plus francs et des plus joyeux succès qu'aient jamais connus, en leurs jours de prospérité, les anciennes Folies-Dramatiques. Et voilà, heureusement désenguignonnée, une salle dont on ne savait plus que faire...

11 JANVIER. — Première représentation d'*Amour aveugle*, comédie en cinq actes, en vers, de M. Albert Darmont [1]. — Lucile, la très jolie

---

1. DISTRIBUTION. — Herr Cross, M. *Chameroy*. — Georges Dubourg, M. *Emile Albert*. — Jean Dubourg, M. *Albert Mayer*. — Le pasteur Wilden, M. *Bénédict*. — Cotridge, M. *Deligne*. — Docteur Graham Will, M. *Jeandrieu*. — Lucile Wilden, Mlle *Gilda Darty*. — Mme Praslun, Mlle *Leriche*. — Miss Wahl, Mlle *Clairval*.

Amour aveugle était accompagné, d'abord par *Edgard et sa bonne*, de Labiche et Marc Michel, ainsi distribué :

Vauvardin, M. *Worms*. — Edgard, M. *Guitauneau*. — Le notaire, M. *Scanroy*. — Florestines, Mlle *P. Moutton*. — Mme Baudeloche, Mlle *Clairval*. — Henriette, Mlle *Fontaine*.

Puis la pièce était suivie de la *Station Champbaudet*, de Labiche, avec la distribution suivante :

Paul Tascarel, M. *Monca*. — Théodore Garambois, M. *Worms*. — Arsène, M. *Terof*. — Letringuier, M, *Jeanroy*. — Durozoir, M. *Guitau-*

fille du pasteur Wilden, est aveugle: ce qui ne l'empêche pas d'être adorée d'un bon jeune homme, Georges Dubourg, tout prêt à devenir son mari. Mais, à la suite des émotions que lui procure certaine attaque à main armée, Georges devient épileptique, horrible maladie dont il guérit à la condition (singulier remède!) de rester défiguré pour toute sa vie. Cela n'a aucune espèce d'importance, puisque Lucile qui a, très net, le sentiment de la beauté physique, est aveugle. « Malheureusement », un célèbre oculiste amené d'Amérique par le frère de Georges, Jean Dubourg, l'opère d'une double cataracte et lui rend la vue. Voyante, Lucile se précipite dans les bras de Jean, qu'elle prend pour Georges, et repousse comme trop laid le pauvre Georges, qu'elle prend pour Jean. C'est la situation de l'*Eclair*, et nous assistons, dès lors, à une lutte entre les deux frères escomptée déjà dans le *Marquis de Villemer*. Jean profite de la circonstance de façon si peu délicate qu'il est à la veille d'épouser, sous le nom de Georges, la fiancée de son frère. « Heureusement » Lucile qui a fort imprudemment abusé de ses pauvres yeux, les perd de nouveau. Aveugle, elle « raime » subitement le vrai Georges; Jean n'a plus qu'à faire son paquet définitif et à remmener en Amérique le célèbre oculiste qui en est pour ses frais d'opération. Telle est, remuant quelques idées intéressantes et présentant des situations qui eussent pu

---

neau. — Mme Champbaudet, Mme *Jane Evans.* — Nina Letringuier, Mlle *Clairval.* — Clarisse, Mlle *Berney.* — Victoire, Mlle *Meynier.* — Une dame voilée, Mlle *Grosjean.*

devenir dramatiques, la pièce, plus pathologique que vraiment théâtrale, et surtout puérile, de M. Albert Darmont. Son grand défaut est d'être écrite (mal écrite, certes!) en vers inutiles à une action contemporaine, et médiocres au delà de tout ce qu'on peut imaginer... N'insistons pas! *Amour aveugle* nous aura valu, du moins, l'aimable début d'une fort jolie personne, Mlle Gilda Darty, élève de M. Le Bargy, qui a mis beaucoup de bonne grâce en son rôle d'aveugle amoureuse. MM. Emile Albert et Albert Mayer tirent tout ce qu'ils peuvent de leurs personnages de frères ennemis, et M. Chameroy rend avec conviction le rôle de l'oculiste bon homme, Herr Cross, qu'il n'était vraiment pas besoin d'appeler de si loin pour le mettre si facilement à la porte.

25 JANVIER. — Reprise, à ce théâtre, du *Bossu*, l'excellent drame de Paul Féval et Anicet Bourgeois [1].

Le 11 mars, le théâtre mis en faillite en la personne de M. Emile Duret, avait fermé ses portes. Il les rouvrait quelques jours après, le 19 mars, sous l'éphémère direction de M. de Lassalle, par les représentations d'un émouvant drame, dans le genre chauvin, de MM. H. Sébille et G. Fernoux, *Au Drapeau* [2], précédemment joué avec succès aux

1. DISTRIBUTION. — Lagardère, M. *Lefrançais*. — Cocardas, M. *Chameroy*. — Gonzague, M. *Talrich*. — Chaverny, M. *Emile Albert*. — Le Régent, M. *Jeandrieu*. — Peyrolles, M. *Worms*. — Passepoil, M. *Terof*. — Nevers, M. *Dargis*. — Blanche de Caylus, Mlle *Barbieri*. — Blanche de Nevers, Mlle *Bl. Marcel*. — Flore, Mlle *J. Laurent*.

A dater du 16 février, M. Daragon interprétait le rôle de Lagardère, aux lieu et place de M. Lefrançais, indisposé.

2. DISTRIBUTION. — Le colonel, M. *Pouctal*. — Chauvin, M. *Chameroy*.

Bouffes-du-Nord et répeté sous le titre (interdit par la censure) de *Soldats et Grévistes*. Voulez-vous qu'un criminel avoue son crime? Faites-le jurer « sur le drapeau ». Là, paraît-il, pas possible de faire un faux serment...

11 SEPTEMBRE. — Première représentation de l'*Etude Tocasson*, vaudeville en trois actes de MM. Albin Valabrègue et Maurice Ordonneau [1].—

— Dulac, M. *Jeandrieu*. — Des Hanizette, M. *Dayle*. — Armand, M. *Fr. Grangier*. — Henri, M. *Colin*. — Legris, M. *Worms*. — Tissot, M. *Doubleau*. — Prosper, M. *Saint-Rept*. — L'abbé Valot, M. *Vidal*. — Valin, M. *Sarcy*. — Caporal Billet, M. *Numa*. — L'adjudant Jabin, M. *Grosjean*. — Caporal Balot, M. *F. Léon*. — Caporal Laquet, M. *Jeanroy*. — Sergent Machin, M. *Eyram*. — Verner, M. *Lacroix*. — Daniel, Mme *Henriette Lamy*. — Alphonsine, Mlle *Degaby*. — Madame Barreau, Mlle *Barbieri*. — Madame Bertal, Mlle *G. Montout*. — Louise, Mlle *Lunot*. — Madame Byron, Mlle *Mary Leeder*. — Véronique, Mlle *Picoury*. — Madame Jacquet, Mlle *Fontaine*. — Lucie, Mlle *Duc*.

Les représentations de *Au Drapeau* avaient cessé le 31 mars. Comme, le 3 avril, les artistes se présentaient pour répéter *Marie-Jeanne*, ils trouverent porte close et un concierge navré, mais intraitable, institué par ministère d'huissier et de commissaire de police, gardien du théâtre. Impossible d'enlever de leurs loges leurs effets personnels, et l'on devait à ces braves comédiens plus de deux mois d'appointements. Une représentation à leur bénéfice fut généreusement organisée à l'Ambigu par MM. Holacher et Grisier. Puis, M. Peyrieux mit en vente le droit au bail du théâtre, dont il était titulaire. M. Abel Deval, déjà directeur de l'Athénée, s'en rendit acquéreur, de concert avec M. Richemond. M. Richemond s'occupera exclusivement des Folies-Dramatiques, où il exploitera, dans le théâtre le meilleur marché de Paris, le genre de comédies et les vaudevilles en usage au Palais-Royal et aux Nouveautés. L'Athénée et les Folies-Dramatiques se prêteront mutuellement leurs artistes, leur personnel, leur publicité, et même leurs bureaux de location...

1. DISTRIBUTION. — Grésillon, M. *Hirch*.— Bernard, M. *Véret*. — André, M. *Violette*. — Tocasson, M. *Mondos*. — Cerizier, M. *Pons-Arlès*. — Chapoulot, M. *Léresque*. — Le capitaine, M. *Fournier*. — Juvansac, M. *Dayle*. — Cassemèche, M. *F. Frey*. — Emilienne, Mlle *Demongey*. — Genevieve, Mlle *Clairville*. — Mme Cassemèche, Mlle *Blanche Quérette*. — Mme Tocasson, Mlle *Arnous-Rivière*. — Clara, Mlle *Delmay*. — Lucienne, Mlle *Guett*. — Mme Boulaingrin, Mlle *André*. — Odille, Mlle *Quérida*. — Maria, Mlle *Dautencourt*. — Amélida, Mlle *d'Ermanville*. — Anatolie, Mlle *Berthe Gayez*.

C'est par un vaudeville inédit, (si l'on veut), que le théâtre rouvrait ses portes, fermées depuis plus de cinq mois. La pièce était signée des deux anciens et heureux collaborateurs de *Durand et Durand*. L'actuel directeur des Folies s'appelait M. Richemond, l'ami, l'associé de M. Abel Deval, de l'Athénée. Nous souhaitions bonne chance au courageux impresario, et nous conterons en quelques mots l'honnête bouffonnerie qui lui servait d'entrée de jeu. André Bernard reçut d'un généreux oncle de province la jolie somme de trois cent cinquante mille francs qui devait lui servir à acheter une étude de notaire. Il a trouvé plus simple de ne rien acheter du tout, et a « mangé ses panonceaux » dans une fête à tout casser... Comment, diable ! se tirera-t-il d'embarras quand surgira l'oncle départemental, amenant avec lui son ami Cerizier, prêt à lui attribuer en mariage sa fille Geneviève ? Il se sauvera par une vaste fumisterie... Grésillon, le maître-clerc de Tocasson, notaire, rue de Ménilmontant, a besoin de cent cinquante louis pour désintéresser la belle Emilienne, à qui, sous le nom même de Tocasson, il pose, depuis plus d'un an, un énorme lapin. André lui prêtera les cent cinquante louis, à condition que Grésillon lui prête l'étude dont le patron est justement parti en voyage. Marché conclu ! Bernard, oncle et neveu, Cerizier et sa fille, entrent alors chez Tocasson comme chez eux, louent son appartement à un capitaine pressé d'y faire des expériences de tir, et concluent avec un acquéreur pour l'achat de l'étude... Vous voyez la situation et vous devinez

les multiples quiproquos qui en découlent, clairement et gaiement. Vous jugez de l'ébahissement de Tocasson quand, rentrant à Paris à l'improviste, à la suite d'un accident de chemin de fer qui lui a peut-être quelque peu fêlé l'entendement, il trouve, successivement installés dans son propre fauteuil, trois notaires qui le traitent de client, croit son étude dûment vendue à un certain Juvansac et sa maison en proie à une bande de hardis cambrioleurs... Le cauchemar s'achève enfin au moment ou Grésillon, pris à témoin à hue et à dia, n'a pas d'autre ressource que d'avouer la vérité : André Bernard n'a jamais été notaire, et ne le sera que si, pour qu'il épouse Geneviève, son oncle galetteux veut bien lui avancer une nouvelle somme de trois cent mille francs, et surtout si Chapoulot, un ex-juge de paix réduit au métier de concierge, consent à lui prêter les lumières de sa science juridique. C'est, sur une donnée analogue à celle de l'*Auberge du Tohu-Bohu*, moins la musique de M. Victor Roger, une burlesque histoire, semblable à l'aventure de ces paisibles bourgeois, dont deux jeunes farceurs transforment en un hôtel charivarique le tranquille domicile. Qui empêchait l'*Etude Tocasson* d'avoir le succès légendaire de l'*Auberge du Tohu-Bohu* ? Il y avait, au second acte, un gros mouvement qui pouvait enlever le public du quartier du Temple, et le troisième acte, où l'infortuné Tocasson (M. Mondos y fut fort amusant) se demande s'il n'a pas affaire à un fou, ou s'il ne devient pas fou lui-même, nous avait particulièrement plu. M. Hirsch jouait très

finement le rôle de Grésillon, visiblement taillé sur le modèle (la rime y est) du Pétillon de *Bébé*. M. Véret, qui fut longtemps à Cluny, le « Daubray du pauvre », donnait à l'oncle Bernard une rondeur comique, que M. Pons-Arlès, le créateur du célèbre Boubouroche, de Courteline, exagérait physiquement sous les traits mastodontaux de Cerizier, le notaire provincial en perpétuelle extase devant la désinvolture de son jeune collègue parisien. C'était à M. Violette qu'étaient départis les ahurissements du neveu fort empêtré dans sa propre ruse. Et, dans le concierge-juriste, M. Marcel Lévesque, drôlatiquement solennel, avait fort légitimement obtenu l'un des plus vifs succès de la soirée. Elle s'était ouverte par un acte de M. Georges Docquois, le *Peigne* [1], où nous « démêlions » une douce et spirituelle ironie...

12 OCTOBRE. — Première représentation du *Billet de logement*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Antony Mars et Henry Kéroul [2]. — Ah!

---

1. DISTRIBUTION. — Georges, M. *F. Frey*. — Emmanuel, M. *Six*. — Jeanne, Mlle *Delmey*.

2. DISTRIBUTION. — Commandant Labourdette, M. *Hirch*. — Colonel de Montgiron, M. *Coquet*. — Champeaux, M. *Violette*. — Moulard, M. *Milo*. — Dingois, M. *Véret*. — Maloizel, M. *Mondos*. — Lieutenant Fréville, M. *Six*. — Filerin, M. *Durand*. — Brigadier Lardinet, M *Bernard*. — Capitaine Baudricourt, M. *Bosc* — Lieutenant Fauvel, M. *Carl*. — Lieutenant Verdier, M. *Stora*. — Michu, M. *Dulong*. — Mme Héloïse, Mlle *Augustine Leriche*. — Paulette, Mlle *Mylo d'Arcyle*. — Mme Dingois, Mlle *Louise Bignon*. — Mme veuve Martin, Mlle *V. Rolland*. — Mme Savoureux, Mlle *Croix Meyer*. — Pauline, Mlle *Clairville*. — Mme Grisel, Mlle *Bl. Quérette*. — Emma, Mlle *L. Delmey*. — Léocadie, Mlle *Rivière*. — Camille, Mlle *Quérida*. — Lulu, Mlle *Dautencourt*. — Zozo, Mlle *de Preuille*. — Rosalie, Mlle *Quéret*. — Mme Godet, Mlle *Dhermanville*. — Manette, Mlle *Clairval*. — Toinon, Mlle *Lorig*. — Ursule, Mlle *Bérot*.

MM. Hirch et Coquet, excellents tous deux, grâce à MM. Milo et Véret, grâce aux interprètes et aux auteurs, on a bien ri — c'est si bon de rire! — et on rira longtemps aux Folies-Dramatiques, qui avaient ainsi heureusement trouvé à la fois leur *Champignol*, leurs *Vingt-huit jours de Clairette* et leur *Sursis*... Le succès du *Billet de logement* enjambera triomphalement la présente année.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Martyre, drame	5	»	11
**Amour aveugle*, comédie en vers	5	11 janv.	13
Edgard et sa bonne, vaudeville	1	12 janv.	9
La Station Champbaudet, comédie	1	19 janv.	4
Le Bossu ou le Petit Parisien, drame	5 a. 10 t.	25 janv.	52
Au Drapeau, drame	5 a. 8 t.	19 mars	15
**L'Etude Tocasson*, comédie-vaudeville	3	11 sept.	30
**Le Peigne*, vaudeville	1	11 sept.	33
**Le Billet de logement*, comédie-vaudev.	3	12 octob.	96
**3, rue de la Pompe*, vaudeville	1	31 octob.	32
**L'Hôtel Godet*, vaudeville	1	26 nov.	42

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

Qui contera jamais toutes les vicissitudes de cette jolie petite salle de la Renaissance? De Théâtre Lyrique (il eut ses jours de gloire), elle était redevenue simple scène d'opérette. Puis, on y lâchait l'opérette comme coûtant encore trop cher, et l'on y revenait à la comédie : ce qui nous valait cette anomalie de voir un théâtre où l'on ne faisait plus de musique dirigé par un musicien, M. de Lagoanère, qui, en qualité de chef d'orchestre, avait, depuis longtemps, fait ses preuves. Aux spirituelles *Petites Vestales*, de MM. Ernest Depré et Bernède, Justin Clérice et Le Rey, parvenues, au début de janvier, à la cinquantième représentation, avait succédé une brève reprise de *Miss Hélyett*. Le 23 février, on nous donnait une comédie en trois actes de M. Daniel Riche, le *Liseron* [1], dont l'intrigue, toute simplette... oh ! si

---

1. Distribution. — Georges Sormières, M. *Louis Gauthier*. — Margerel, M. *Guyon fils*. — Docteur Chaumette, M. *Paul-Jorge*. — Le prince Doumiroff, M. *Jannin*. — Auguste. M. *Poggi*. — Victor, M. *Fioratti*. — De Montreux, M. *Gérard*. — De Trémoy, M. *Caze*. — Régine, Mlle *Biana Duhamel*. — Zoé, Mlle *Eveline Janney*. — Mme Dutilleul, Mlle *Jeanne Leriche*. — Mme Ladoucette, Mme *Dufay*. — Mme de Montreux, Mlle *de Ternoy*. — Mme Darielle, Mlle *Florence Gromier*. — Sidonie, Mlle *Treslin*. — La mère Vincent, Mlle *Gavelle*.

Le *Liseron* fut accompagné d'un aimable vaudeville en un acte de M. Ernest Depré, *Un coup de soleil*, joué par MM. Fioratti, Gérard, Leriche, Caze, Mmes Larck et Treslin.

simplette ! peut se résumer en quelques lignes. A peine de retour de Rome, le peintre Georges Sormières, s'est vu décerner la grande médaille. C'est un beau jour pour sa famille, et c'est celui qu'a justement choisi sa bonne tante, Mme Dutilleul, pour lui dire son vif désir de le marier, sans plus attendre : n'a-t-elle pas sous la main une riche héritière à lui proposer ? Mais, se comparant au liseron, qui mourrait d'être transplanté, Georges prétend qu'en changeant de milieu, il perdrait tout son talent. Il lui faut ses habitudes de bohème et de café, ses amis et... Régine, son radieux modèle dont il a fait sa maîtresse, dont il ferait sa femme, pour peu qu'on l'y poussât. Mme Dutilleul a l'esprit large, et telle est son envie de marier son neveu qu'il ne lui déplaît pas trop qu'il épouse Régine — imité en cela par son ami Margerel — ami de collage — qui, faisant toujours la même chose que lui, épouse aussi Zoé, sa maîtresse. Mauvaise affaire pour tous deux. Voilà, une fois mariés, nos deux peintres donnant dans les femmes du monde : Georges sérieusement ; Margerel comiquement... Au point que Régine demande le divorce contre son mari, devenu l'amant de Mme de Montreux, et que Zoé divorce avec Margerel, moins heureux pourtant auprès de Mme Darielle. Mais Georges ne tarde pas à savoir ce que vaut l'amour d'une femme du monde : bientôt lâché par Mme de Montreux, pour laquelle il ne fut qu'un caprice, il sera heureux de se faire pardonner par Régine, comme Zoé pardonnera elle-même à Margerel. On se remettra cordialement

ensemble de part et d'autre, sans passer de nouveau devant M. le maire, et, pour les fournisseurs seulement, on sera M. et Mme Sormières, M. et Mme Margerel. Voilà, parsemé de ci de là, de quelques jolis mots, auxquels les amis ont réservé le chaleureux accueil qu'ils méritaient, voilà toute la pièce, qui est bien de « celles qu'on ne fait plus ». M. Daniel Riche ne le savait-il pas aussi bien que nous ?... Le *Liseron* était d'ailleurs bien joué. Sans trop de conviction, M. Louis Gauthier était un Georges de bonne tenue. M. Guyon fils se montrait amusant, aussi et peut-être plus amusant que le comportait le rôle de Margerel. Mlle Biana Duhamel apportait dans le sien sa bonne grâce et sa très sympathique extinction de voix... Mais quel joli début dans la comédie que celui de Mlle Eveline Janney — la vibrante Pyrogéna des *Petites Vestales*, la très originale et très fine Miss Hélyett des jours précédents ! Avec son jeu, spirituellement personnel et sa gaîté si franche et si naturelle, Mlle Eveline Janney fut, dans le personnage de Zoé, la véritable joie d'une soirée plutôt terne et froide...

10 AVRIL — Première représentation (à ce théâtre) de *Durand et Durand*, de MM. Maurice Ordonneau et Albin Valabrègue[1], précédée de *Les Idées de M. Coton*, comédie en un acte de

---

1. DISTRIBUTION. — Coquardier, M. *Charpentier*. — Albert Durand, épicier, M. *Jannin*. — Albert Durand, avocat, M. *Poggi*. — Javanon, M. *Paul-Jorge*. — Barbatier, M. *Gérard*. — Charvet, M. *Fioratti*. — Théodore, M. *Ch. Leriche*. — Mme de La Haute-Tourelle, Mme *Dufay*. — Pâquerette, Mlle *E. Janney*. — Louise, Mlle *Gromier*. — Clarisse Mlle *Mérian*. — Irma, Mlle *Treslin*.

MM. Arthur Bernède et Edmond Mize[1]. — C'est certainement un des meilleurs vaudevilles qui aient vu la lumière de la rampe depuis ces quinze dernières années. Représenté primitivement au Palais-Royal, il y eut un succès prolongé, et quand il fut repris naguère à Cluny, on vit bien que ce succès n'était pas épuisé. Le célèbre quiproquo des deux Durand, l'avocat et l'épicier, quiproquo invraisemblable, c'est entendu, mais très clair, a produit encore son effet d'antan. Nous nous garderons bien de comparer les interprètes de la création, feu Dailly, par exemple, à ceux de cette honnête reprise. Disons seulement que M. Paul-Jorge s'est montré particulièrement excentrique comme il convient dans le rôle du professeur de déclamation, bègue à ce point qu'il ne peut se faire comprendre qu'en chantant : vous rappelez-vous Milher?... Mlle Eveline Janney, toujours si gaie, a joué avec une fantaisie débordante le rôle de la cocotte Pâquerette, créé par la pauvre Lavigne, et dans celui de la jeune Mme Durand, une douce blonde, Mlle Florence Gromier a fait apprécier sa gentillesse de comédienne. Avant la reprise de *Durand et Durand* nous avions assisté à la première représentation d'un acte de MM. Arthur Bernède et Edmond Mize, les *Idées de M. Coton*. M. Coton est un bon bourgeois imbu d'idées anticléricales — autrefois on eût dit voltairiennes — qui l'amènent à repousser les avances du jeune

1. Distribution. — M. Coton, M. *Paul-Jorge*. — Ludovic, M. *Jannin*. — Henri Prémion, M. *Ch. Leriche*. — Mme Coton, Mme *Dufay*. — Julia, Mlle *Gromier*.

nri Prémion, aspirant à la main de sa fille. Le tendant a pourtant un chaleureux appui dans vieil ami de M. Coton, qui (chut ! on ne doit le dire !) est le vrai père de Mlle Julia. Mais le il ami ne réussirait qu'à se faire carrément iquer à la porte, si l'oncle d'Henri Prémion tait nommé évêque. M. Coton refusait sa fille au eu d'une « robe noire », mais une « robe vioe » qui peut rejaillir en palmes à sa boutonre, tu parles !... En somme, un acte amusant, ement enlevé par les artistes de M. de Lagoae.

8 MAI. — Première représentation de la *Pipe*, deville en trois actes, de MM. Arthur Bernède Edmond Mize [1]. — Le colonel Destoc ne fume s la pipe depuis le jour — il y a vingt-trois ans cela — où il s'est vu chiper celle qu'il possédait une belle pipe en écume de mer et à tête de inx — par certaine débardeuse qu'il avait rentrée au bal de l'Opéra, et qui, se donnant toute, dut invraisemblablement rester masquée jusqu'à be... La débardeuse est devenue depuis lors Pigeonnet, apportant dans sa corbeille de riage un fils — résultat de la folle nuit du bal l'Opéra — dont le père, demeuré jusqu'à prét inconnu, ne se retrouvera, pense-t-elle, qu'au

---

DISTRIBUTION. — Destoc, M. *Charpentier*. — Napoléon Pigeonnet, 'aul-Jorge. — Brindisi, M. *Jannin*. — Eugène Pigeonnet, M. *Poggi*. ntonnoir, M. *Merissel*. — Fadillon, M. *Charles May*. — Legros, *Lojat*. — Labotte, M. *Charles Leriche*. — Bonrapport, M. *Chalande*. eidart, M. *Hilairo*. — Grandblair, M. *Caze*. — Ferdinand, M. *Dartoy*. séphine, Mme *Marguerite Dufay*. — Jane, Mlle *Florence Gromier*. Ime Labotte, Mlle *Mary Brunel*. — Mme Fadillon, Mlle *Chantel*. — ne, Mlle *Jane Mérona*. — Arcole, Mlle *A de Bruny*.

dragons tenant garnison à Montluçon, la troupe de M. de Lagoanère faisait, en somme, assez correcte contenance.

7 JUIN. — Première représentation de *Pour l'Empereur !*, pièce en cinq actes, dont un prologue, de MM. Jean de La Noë et A. Henry Rossi [1]. — Est-il bien utile de vous parler de cette pièce que nous n'avons entendue que par raccroc ? *Pour l'Empereur* était destiné à être emportée dans une tournée départementale conduite par Mme Harris. Une représentation fut offerte sur l'initiative du Cercle du « Petit Chapeau », aux membres des Comités bonapartistes qui firent à l'œuvre de MM. de la Noë et Henry Rossi un succès indescriptible, et La soirée s'acheva, tout naturellement, aux cris de : *Vive l'Empereur !* A la représentation à laquelle nous assistâmes, l'effet fut moindre, et l'impression plutôt grise — comme la redingote que porte au prologue (la pièce comporte un prologue) l'auguste victime d'Hudson Lowe. Nous nous demandons si le besoin de cette seconde édition de l'*Aiglon* — sans les rimes triomphantes d'Edmond Rostand et sans l'étonnant prestige de Sarah — se faisait véritablement sentir. Et, regrettant l'émouvant *Roi*

1. DISTRIBUTION. — Napoléon, M. *Valmont*. — Le duc de Reichstadt, M. *Max Barbier*. — De Metternich, M. *Jean Dulac*. — Werner, M. *Lassalle*. — L'empereur François-Joseph, M. *Ripert*. — Sarranti, M. *Ginesty*. — Beliard, M. *Mersant*. — Lœrdeck, M. *D'Ouelly*. — Bertrand, M. *Bérard*. — Guillaume, M. *Hermenault*. — Balcombe, M. *Durieu*. — Hudson Lowe, M. *Blossier*. — Automarchi, M. *Portal*. — Steingel, M. *Derigal*. — Otto, M. *Delignes*. — Malfatti, M. *Dornecy*. — Hamkins, M. *Mervil*. — Barker, M. *Aster*. — Huissier de Metternich, M. *Moncel*. — Huissier du Duc, M. *Rémond*. — Ellena d'Anglade, Mme *Harris*. — Geneviève, Mlle *Del Sarte*. — Mme Bertrand, Mlle *Marini*. — Mlle de Metternich, Mlle *Guéret*. — Mlle de Solsten, Mlle *Corsy*.

de Rome que nous donnèrent au Nouveau-Théâtre, MM. Emile Pouvillon et Armand d'Artois, nous ne pouvons que noter pour mémoire les consciencieux efforts des dramaturges qui, en quelques tableaux, sommaires et suffisamment emphatiques, n'ont pas craint de nous conter à nouveau la légende, un peu bien connue, de l'infortuné duc de Reichstadt. Les interprétes — MM. Lassalle, Max, Barbier, Dulac, Valmont — ont fait de leur mieux : ce mieux n'a pas toujours été l'ennemi du bien.

Le théâtre de la Renaissance s'ingéniait alors à varier nos plaisirs, et nous le vîmes successivement passer, dans la même saison, de l'opérette au vaudeville, du vaudeville au drame, du drame à l'opérette... Le 22 juin, il nous donnait avec ses excellents créateurs, Mme Simon-Girard et Huguenet, *Mam'zelle Carabin*[1], dont il avait déjà tiré, l'automne précédent, un joli regain de succès. Mme Simon-Girard jouait et chantait délicieusement le rôle de la doctoresse. Elle retrouvait, sous les traits d'Olga, son éclatant triomphe de naguère, tandis que M. Huguenet, lissant la barbe blonde d'Adolphe, nous rendait en comédien supérieur son exhilarante version des types immortels de Schaunard et de Colline de la *Vie de Bohême*... Après deux seules représentations de *Mam'zelle Carabin*, le théâtre fermait définitivement ses portes : M. Hugue-

1. Distribution. — Adolphe, M. *Huguenet*. — Ferdinand, M. *Piccaluga*. — Quillette, M. *Paul-Jorge*. — M. Chose, M. *Chambéry*. — Dupont, M. *Poggi*. — Durand, M. *Geoffroy*. — Boulard, M. *Perrier*. — Un pion, M. *Caze*. — Olga, Mme *Simon-Girard*. — Mme Quillette, Mme *Dufay*. — Nini, Mlle *Dylianne*. — Bichette, Mlle *Heller*. — Pauline, Mlle *George*. — Joséphine, Mlle *Chantel*. — Louisa, Mlle *Jannin*.

net et Mme Simon-Girard ne s'étaient point commercialement obstinés ; quant à M. de Lagoanère il cédait la place à M. Gémier, le remarquable artiste qui, à côté de M. Antoine, avait, en quelques années, conquis une si grande place dans le monde dramaque [1].

30 SEPTEMBRE. — Réouverture du théâtre, sous la direction de M. Gémier, par la première représentation de l'*Ecolière*, comédie en cinq actes de M. Jean Jullien [2], et de l'*Echelle*, fantaisie en un acte de M. Edouard Norès [3]. — On disait naguère, Antoine *et* Gémier, les deux collaborateurs, les deux camarades, les deux amis... On dira dorénavent Antoine *ou* Gémier : c'est, en effet, la concurrence désormais établie entre deux maisons voisines et rivales. Le nouveau directeur n'entreprend pas là une tâche facile : la Renaissance, où Sarah Bernhardt fit pourtant de si belles choses, est

1. — M. Gémier, qui devait prendre la direction du théâtre de la Renaissance à dater du 1er septembre, nous prévenait que la Renaissance redeviendrait le théâtre d'ordre qu'elle avait été au début, où furent créés *Thérèse Raquin*, d'Emile Zola et *la Parisienne*, d'Henri Becque. « La Renaissance, disait M. Gémier, sera un théâtre de comédie moderne, un théâtre très littéraire et très parisien. Le choix des pièces, l'alternance des spectacles, la fréquence des nouveautés, la solidité de l'interprétation, et aussi le bas tarif des places, mettront très rapidement cette scène au rang des théâtres de comédie les plus appréciés de Paris ».

2. DISTRIBUTION. — Beaugrand, M. *Gémier*. — Edmond Girard, M. *Frédal*. — Rivollet, M. *Lenormand*. — Oudoire, M. *Baudoin*. — Liéthard, M. *Beaulieu*. — Mazurier, M. *Arvel*. — Dutel, M. *Jehan Ades*. — Noémie Lambert, Mlle *Andrée Mégard*. — Mme Lambert, Mme *Marcelle Jullien*. — Mme Dujardin, Mme *Claudia*. — Clémence, Mlle *Jeanne Lion*. — Mme Demarié, Mlle *Dinard*.

3. DISTRIBUTION. — L'aristocrate, M. *Mosnier*. — Le financier, M. *Berthier*. — L'employé, M. *Beaulieu*. — Le cocher, M. *Roussel*. — Le nègre, M. *Jarrier*. — Le mendiant, M. *Jehan Adès*. — La femme de chambre, Mlle *Clem*.

restée un des théâtres les plus « durs » de Paris, et le théâtre Antoine, avec lequel la nouvelle Renaissance entre directement en lutte a, lui, un répertoire. M. Gémier, qui débute, devra faire le sien : il lui faut pour cela quelque temps. Mais il a de l'intelligence et de la volonté, de puissants amis prêts à le soutenir, ainsi qu'ils l'ont déjà fait en une mémorable circonstance, et de bons écrivains qui, pleins de confiance en son talent, lui ont promis leurs œuvres. M. Jean Jullien ne pouvait point ne pas se souvenir de la remarquable façon dont, il y a un an, au Gymnase, Gémier lui avait créé la *Poigne*, et par reconnaissance, il lui donna l'*Ecolière*. Qu'est ce que l'*Ecolière ?*... C'est, a-t-on dit, la *Petite Fonctionnaire*, de M. Alfred Capus — moins la gaîté de Torin. C'est aussi *Blanchette*, de M. Brieux, et un peu la *Maîtrese d'Ecole*, de feu Tarbé : c'est tout cela, si vous voulez, — les rapprochements sont plus ou moins lointains — en ce sens qu'en une œuvre, qui est pourtant bien à lui, M. Jean Jullien, nous montre, dramatiquement aux prises avec les réelles difficultés de l'existence, une jeune fille qui a tenté de s'élever par l'instruction et qui veut rester honnête. Sa Noémie Lambert, qui dirige supérieurement l'école d'une ville de province, et à qui tout semble sourire au début, est elle-même une pure « écolière » qui ne sait rien de la vie. Elle s'imagine qu'il lui suffit de faire admirablement son devoir pour que ses supérieurs lui rendent pleine justice, et armée de ses lectures classiques et des illusions de sa jeunesse, elle croit que tout est noble, grand et

beau. Mais, hélas ! la cruelle déception ne se fera pas longtemps attendre. Elle sera la convoitise de tous les représentants de l'autorité et des notables de l'endroit; elle se trouvera en butte aux entreprises plus ou moins brutales de ces rustres à peine dégrossis. Le plus policé de tous — et aussi le plus polisson — Baudrant, le pharmacien de la localité et le délégué cantonal, s'est cru encouragé par quelques phrases de la jeune fille qu'il ne soupçonnait pas si chastement naïve en matière d'amour, et a tenté de la prendre de force... Elle a pu le jeter à la porte, mais elle s'en est fait un ennemi terrible qui sèmera la calomnie sur son compte. Il n'en faut pas davantage, dans une petite ville où le moindre geste est malicieusement commenté, pour qu'en quelques jours elle ne passe pour la maîtresse de tous ces messieurs, depuis le maire jusqu'à l'entrepreneur de maçonnerie... Tout s'effondre autour d'elle : les amitiés qu'elle croyait les plus sûres lui font défaut. Ses subalternes ne songent qu'à profiter de la circonstance pour la supplanter. Enfin, son dernier espoir, le fiancé qui devait être son appui le plus ferme, a été lui aussi, un instant ébranlé par les odieux mensonges, et a douté d'elle... Alors, devant toutes ces infamies, fière d'elle-même, elle redresse la tête, et malgré les excuses et les repentirs de ces âmes basses, elle renonce à une carrière où elle n'a trouvé qu'écœurement et désespérance ; elle rentrera avec sa mère à Paris, où, d'un travail manuel, elles vivront toutes deux modestement et paisiblement. Si toutes les jeunes filles qui se destinent à l'ins-

truction — Dieu s'ait s'il y en a ! — pouvaient voir la pièce de M. Jean Jullien, je doute qu'elles fussent jamais incitées par cette austère tranche de vie à persister dans leur désir de s'élever au-dessus de leur condition. La leçon est vraie, sans doute; mais la démonstration en est diantrement sévère ! — oh ! que sévère ! — et le poids de cette conférence en cinq actes a semblé quelque peu lourd aux épaules de Mlle Andrée Mégard. Elles a eu de très beaux et de très chaleureux moments; mais pourquoi s'évertuer en la manière de Sarah Bernhardt, dont elle exagère et monotonise la diction saccadée et l'uniformité d'intonation ? M. Gémier a mis, comme vous le pensez bien, toute sa conscience d'artiste et toutes les qualités de son incontestable talent au service du rôle de Baudrant, qu'il a imprégné de son habituelle personnalité : c'est-à-dire qu'il s'y est montré parfait. M. Baudouin nous a donné un maître-maçon d'une rondeur toute naturelle : cet Oudoire a sûrement fait son apprentissage en la capitale; il a de l'ouvrier parisien la répartie blagueuse et l'esprit volontiers hargneux. Sous les traits de l'inspecteur de l'école nous avons tous cru voir entrer et entendre parler... M. Loubet. L'acteur Beaulieu avait le geste et même le verbe du président ! Ce fut un bon moment, — un des rares de cette soirée plutôt grise... *L'Echelle*, qui complètait le spectacle, était une pochade philosophique. Cette « échelle », c'est l'échelle sociale. L'aristocrate rabroue le riche banquier, qui rend son mépris à son commis, lequel le témoigne à une femme de chambre, qui le repasse à un larbin, qui

humilie un nègre, et le nègre se venge sur un mendiant, lequel finit par accabler son chien. C'est du théâtre philosophique traité à la façon rosse, quelque chose comme du Renan... de Montmartre.

14 OCTOBRE. — Première représentation de la *Vie publique*, pièce en quatre actes de M. Emile Fabre [1]. — L'auteur de l'*Argent*, naguère applaudi au théâtre Antoine, M. Emile Fabre, est un jeune avocat du barreau de Marseille. C'est de sa ville natale qu'il nous apporte, tout palpitants de vérité, mais, évidemment, beaucoup plus piquants pour des Marseillais que pour des parisiens du boulevard, ces tableaux d'élections municipales, où sous le nom de M. Ferrier, maire de Salente, les habitants de la grande cité phocéenne retrouveront avec quelque amusement leur célèbre compatriote, M. Flaissières, se débattant, au milieu d'intrigues toutes locales, où joue un rôle prépondérant cette grève des tramways qui fit tant parler d'elle... à la terrasse des cafés de la Canebière... Ledit maire sera-t-il, oui ou non, réélu, ou plutôt quelle

1. DISTRIBUTION. — Ferrier, M. *Gémier*. — André de Riols, M. *Frédal*. — Astraud, M. *Berthier*. — Rondoli, M. *Mosnier*. — Maitre Gaubert, M. *Beaulieu*. — Corvino, M. *Baudoin*. — Martin, M. *Marence*. — Massebeuf, M. *Gilbert*. — Régnier, M. *Jarrier*. — Gidon, M. *Arvel*. — Mgr de Bellemont, M. *Beaulieu*. — Levy, M. *Ades*. — Gerbier, M. *Godeau*. — Sénart, M. *Bauer-Valin*. — Vidal, M. *Max Roland*. — Turlin, M. *Roussel*. — Tardieu, M. *Cailloux*. — Un journaliste, M. *De Limeril*. — Digonal, M. *Courcelles*. — Claudia Ravaut, Mlle *Marcel Prarine*. — Cécile Ferrier, Mlle *Eva Linay*. — Mme Errazura, Mme *Clauda*. — Mme Gidon, Mlle *Annette Clem*. — Mme Tardieu, Mlle *Renée Desprez*. — Yvonne, Mlle *Marcelle Croissy*. — Anna, Mlle *Jeanne Lion*.

Un enrouement persistant avait obligé M. Gémier à céder, pendant quelques soirs, à M. Marsay le rôle de Ferrier.

liste passera : la liste radico-socialiste, qui est la sienne, celle, plus avancée, de Maréchal, ou la liste réactionnaire du marquis de Riols ? Tel est le thème snr lequel, à l'infini, M. Emile Fabre broda des variations empreintes d'une curieuse et minutieuse observation. Ces types sont tous vrais ; ces détails sont tous pris sur le vif. Le malheur est que les passions de ces « agités » nous laissent terriblement indifférents. La politique n'est-elle déjà pas assez ingrate par elle-même pour que nous n'aimions guère à la retrouver au théâtre ? On s'est pourtant amplement diverti de cette séance de concentration — pour ne pas dire de compromission — où un notable israélite s'empresse d'offrir la présidence à un estimable ecclésiastique, Mgr de Bellemont. On a « vécu » la scène, bruyante et mouvementée, du dépouillement des votes, où triomphe enfin la liste Ferrier en tête de laquelle arrive un M. Vincent que personne ne connaît... Citons de jolis aphorismes : « De la politique, pour rester propre, il faut en faire le moins possible ». Et celui-ci : « On gagne les électeurs par les opinions qu'on se donne, bien plus que par celles qu'on a »... M. Gémier, l'actif directeur-acteur, a su braver les cruelles fatigues d'un déplorable enrouement pour nous donner le Ferrier plein de vie qu'avait conçu l'auteur. Il a merveilleusement lancé, au troisième acte — qui est, je crois bien, le meilleur des quatre — le couplet de dégoût de l'honnête maire de Salente ; il a joué à miracle, à l'acte suivant, les angoisses du candidat. Nommons encore M. Frédal qui prête un brin de chaleur au

rôle du jeune André de Riols, aimant Mlle Cécile Ferrier, au point de vouloir l'épouser malgré le consentement de son père, — et regrettons qu'en dehors de son insignifiante fiancée, la *Vie publique* ne comporte, pour ainsi dire, aucun rôle de femme.

4 NOVEMBRE. — Premières représentations du *Voile du bonheur*, comédie chinoise en un acte de M. Georges Clémenceau, musique de scène de M. Gabriel Fauré [1], et d'*Une Tuile*, comédie en un acte de M. René Champagne [2]. — Pour alterner avec la *Vie publique,* qui réalise d'excellentes recettes, M. Gémier nous donne, ce soir, un acte — un long acte, du reste, — de M. Georges Clémenceau, préludant ainsi par une pure fantaisie, au plus important début théâtral qu'il projette de faire avec une grande pièce tirée de son célèbre roman, *Les Plus forts*. Vous souvenez-vous des *Yeux clos*, de M. Michel Carré, représentés à l'Odéon il y a quelques années? Ces *Yeux clos* étaient un conte philosophique, un apologue simple, mais clair, transporté de l'antique cycle des Fables milésiennes dans le poétique milieu japonais. Saïto aime une aveugle, O'Hana, et en est aimé. Il invoque les Dieux pour que la lumière soit rendue à sa maîtresse. Mais les Dieux —

1. DISTRIBUTION. — Tchang-I, M. *Gémier.* — Tou Fou, M. *Beaulieu.* — Li-Kiang, M. *Mosnier.* — Tchao, M. *Jarrier.* — La Lao, M. *Jehan Adès.* — Si-Tchun, Mlle *Andrée Mégard.* — Wen Sieou, Mlle *Renée Leduc.*

2. DISTRIBUTION. — Toiseux, M. *Jarrier.* — Paradis, M. *Berthier.* — Le procureur, M. *Mosnier.* — Baleignier, M. *Roussel.* — Le greffier, M. *Bertin.* — Césarine Toiseux, Mlle *Renée Bussy.*

sages en leurs incompréhensibles volontés — sont sourds à son appel. Intervient alors un savant docteur, Yakomachi, qui guérit l'aveugle par des moyens humains. Hélas! la réalité ne vaut pas le rêve, les cieux étaient plus beaux, les hommes plus superbes, les fleurs plus riantes à qui les regardait les yeux fermés... Cette aimable fable était encadrée dans un joli décor où on retrouvait le goût de l'un des auteurs, M. Régamey, grand japonisant devant Bouddha. Cela rappelait le conte-express de Villiers de l'Isle-Adam : « Un enfant vient au monde, ouvre les yeux, fait la grimace, s'écrie : « C'est ça la vie? » et rentre précipitamment dans sa coque ». C'est en Chine que M. Clémenceau a situé, et peut-être même trouvé le sujet de sa pièce. Tchang-I, un riche mandarin devenu aveugle au bout de deux ans de mariage, vit aussi heureux qu'il peut l'être. Sa femme, Si-Tchun, est aux plus petits soins pour lui. Li-Kiang s'est chargé de l'éducation de son jeune fils, dont il n'a qu'à se louer, et lui lit, chaque matin, le *Moniteur officiel*, où il apparaît que rien n'égale le Céleste-Empire. Tou-Fou est l'ami le plus sûr qu'il puisse rêver, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... L'empereur ne vient-il pas de lui accorder la grâce qu'il demandait : la liberté d'un condamné à l'exil perpétuel, que déjà, par bonté d'âme, il avait voulu tirer de la misère... Pourquoi faut-il qu'un « barbare » lui ait fait cadeau d'un collyre dont trois gouttes suffisent à lui rendre la vue? Alors, il voit que Li-Kiang s'est effrontément donné comme le collaborateur d'un

e dont lui seul est l'auteur, que son jeune fils pprend qu'à le singer très irrévérencieusement, : le condamné dont il a obtenu la grâce profite lacieusement de sa liberté pour venir le voler, que, — c'est le comble, — son ami Tou-Fou prend sa femme à son nez et à sa barbe... Et, ;oûté de tant d'ignominies, il demande à redeir aveugle comme devant... Heureux, à la conon de ne point voir... Tel est le clair symbole. st dans les détails, ces détails locaux et pittoques, si consciencieusement étudiés par l'aur, que réside la véritable curiosité de cette ce, dont le pimpant décor (peint par Amable), riches costumes, les accessoires et l'amusante ;e en scène ont été puisés aux meilleures ırces, dont, pour plus de garantie de parfaite ıctitude, toutes les répétitions ont été amoureuıent suivies par notre érudit confrère Emile shayes, le savant conservateur du musée Guit. Il y a là, vraiment, une très jolie note d'art, effort charmant dont il fallait hautement féli:r la direction du théâtre de la Renaissance. Gémier a joué en comédien de tout premier lre ce rôle délicat et terrible de Tchang-I, où il quittait pas un seul instant la scène. Très intelemment secondé, du reste, par M. Mosnier, et · Mlle Andrée Mégard, une Chinoise absolunt étonnante — étonnante et délicieuse: elle ıs y montrait de petits yeux bridés, je ne vous que ça!... et nous y faisait entendre une douce x de fauvette à la Sadda Yacco, singulièrement usante. — La *Tuile*, de M. René Champagne,

Gleize [1], précédée d'*Ange gardien*, comédie en un acte de M. Louis Raquin [2]. — O le joli et original premier acte que celui de M. Lucien Gleize ! O la mordante et la spirituelle satire de notre administration coloniale, sur laquelle il y aurait, paraît-il, tant et tant à dire !... A Yamanku, le gouverneur, le lieutenant de vaisseau de Kerval, le capitaine de spahis Sauvageot, le secrétaire du gouverneur Noret, et l'administrateur Sicot, passent leurs saintes journées à se lamenter fâcheusement loin, bien loin de la mère-patrie, dans une morne existence, d'autant plus plate et d'autant plus assommante que, depuis plusieurs mois, ils manquent absolument de femmes... Pas la moindre petite blanche à se mettre sous la dent ! Il faut voir la façon dont ils rabrouent le seul colon de l'endroit, Jules Palin, qui sans capitaux, sollicite vainement une concession... C'est sur ces entrefaites que débarque, de Paris, la belle Cora, la petite amie de « Jules », toute désemparée depuis la mort de « Victor », son amant en titre. Et les voila subitement allumés à la vue de cette blanche adorable — Mlle Andrée Mégard — qui se donne pour la femme de Palin. Celui-ci est, dès lors, choyé par tous comme un vrai mari, dont le sort fatal est

1. Distribution. — Palin, colon français, M. *Frédal.* — Le gouverneur de la colonie, M. *Berthier.* — De Kerval, lieutenant de vaisseau, M. *Lenormant.* — Sauvageot, capitaine de spahis, M. *Baudoin.* — Noret, secrétaire du gouverneur, M. *Beaulieu.* — Sicot, administrateur colonial, M. *Jehan Ades.* — Le R. P. Hurtel, missionnaire, M. *Arvel.* — Mao-Vantri, roi du pays Fu, M. *Pillot.* — Un Boy, M. *Maller.* — Cora, Mlle *Andrée Mégard.* — Sophie, Mlle *Dinard.*

2. Distribution. — Léon Dunois, M. *Edmond Bauer.* — Victor Guérin, M. *Mosnier.* — Lise Marnier, Mlle *Annette Clem.*

d'être trompé. Mais c'est en vain qu'ils poussent leur pointe : Cora est fidèle, incroyablement fidèle, et nos quatre amoureux n'ont plus qu'une ressource : celle de supplanter légitimement le trop heureux mari. Cela leur sera d'autant plus facile que, n'étant pas mariée, elle n'aura pas besoin de divorcer. Cora propose alors à chacun d'eux — à commencer par Palin — de l'épouser... Et tous se dérobent à qui mieux mieux. En désespoir de cause, elle est sur le point d'accepter la proposition du roi du pays Fu, Mao-Vantri, dont les gestes démontrent la folle envie que lui inspire la jolie blanche. Reine du pays Fu, Cora le deviendrait, si le roi n'était brusquement dépossédé de son trône et si, nommé « fonctionnaire de sixième classe » — son rêve ! — Pal.n ne lui offrait enfin le conjungo qui lui permet une si avantageuse position. Il y a de la verve et de l'esprit, à foison, dans cette pièce... Mais quel grand dommage que les deux derniers actes — qui peuvent, hélas ! se passer « n'importe où » — ne valent pas le premier, d'une si originale couleur locale !... MM. Frédal (le colon), Berthier, Lenormant, Baudoin, Beaulieu, Jehan Adès, Arvel (un étonnant missionnaire), enlèvent bien gaiement cette délicieuse fantaisie, et il n'est pas jusqu'à certaine marche royale du pays Fu, « authentifiée » par M. Claude Terrasse, l'auteur applaudi des *Travaux d'Hercule*, — qui ne concoure pour sa part à l'amusement du public... La soirée avait commencé par une petite comédie, *Ange gardien*, un peu « rosse », mais pas trop. Victor est l'amant de

Lise depuis cinq ans ; Léon aussi, depuis le même temps. Léon sait l'existence de Victor, protecteur sérieux ; mais Victor ignore Léon. Aussi, quand il surprend Lise dans ses bras, il mène grand bruit. Il veut se battre avec son rival. Mais Léon, plein de sagesse, lui démontre la sottise de ce projet. Certes, il l'a trompé. Mais il était plein de déférence et même d'amitié pour lui. Oui, d'amitié... Avoir la même femme, rien ne lie si bien les hommes, a dit cet autre. Ainsi Victor a la passion de jouer à la Bourse. Depuis cinq ans, il s'y serait ruiné dix fois, si Lise ne lui avait donné d'excellents « tuyaux », qui l'ont enrichi. Or, de qui venaient ces « tuyaux » ? De Léon, employé chez un agent de change. Il a été pour Victor un véritable « ange gardien ». De ceci, Victor n'en disconvient pas. Il se calme, et il est convenu qu'on laissera, sans se fâcher, Lise choisir entre ses deux amoureux. Mais Lise ne saurait faire ce choix : elle les aime tant tous les deux, la bonne fille ! Alors, Victor a une inspiration. Il reprend la situation à son début, sort un instant, rentre et, furieux, met Léon à la porte et taloche Lise. « Ah ! c'est toi que j'aime ! » s'écrie la femme giflée. Cette aimable fantaisie, qui n'allait pas sans philosophie, était bien jouée par MM. Bauer et Mosnier, et Mlle Clem y était tout à fait plaisante.

12 DÉCEMBRE. — Premières représentations de *Médecin de campagne*, pièce en trois actes de M. Masson-Forestier [1], et de *Dette de famille*,

---

DISTRIBUTION. — Le docteur Valadier, M. *Berthier*. — Palfrène, officier de santé, M. *Baudoin*. — Le pro osseur Laveyssière, M. *Mos-*

pièce en trois actes de M. Alfred Girault [1]. — Le docteur Valadier est un pauvre, très pauvre « petit médecin de campagne » opprimé par l'abominable concurrence que lui fait, très déloyal, un vieil officier de santé, depuis longtemps établi dans le pays. Il vient de rentrer chez lui, harassé de fatigue et trempé jusqu'aux os, à la suite d'une terrible journée de pluie ; il commence à goûter, sur son canapé rembourré de noyaux de pêches, un repos rudement gagné, quand on sonne à sa porte... Palfrène, l'officier de santé, son ennemi, a pris un vilain froid ; il est au plus mal ; il n'y a que lui, Valadier, qui puisse le tirer de là... Valadier ne voit que son devoir professionnel et se rend au chevet du moribond. Il s'agit d'une belle et bonne pneumonie, à laquelle, à moins d'un miracle, le malade doit fatalement succomber. C'est en vain que le docteur veut le soigner à la mode nouvelle et prescrire un bain glacé. — Un bain glacé pour une fluxion de poitrine, cela nous paraît, en effet, quelque peu surprenant ; mais passons... La femme de Palfrène se méfie de pareils remèdes et oblige Valadier à employer la saignée, tout comme autrefois. Valadier s'y résigne, après bien des hésitations, mais, puisque le malade est d'avance condamné !... Condamné, c'est

---

nier. — Le fils à Octave, M. *Mallet.* — Mme Palfrène, Mme *Claudia.* — Mme Bénard, Mme *Marcelle Jullien.* — Radegonde, Mlle *Renée Bussy.* Eudoxie, Mlle *Yvonne Dinard.*

1. DISTRIBUTION. — Merian, M. *Gémier.* — Henri Lecomte, M. *Maxence.* — Vasseur, M. *Mosnier.* — Sorel, M. *Arcel.* — Brodier, M. *Marc Roland.* — Mme Merian, Mme *Marcelle Jullien.* — Lise, Mlle *Jeanne Lion.* — Mme Brodier, Mme *Claudia.* — Mme Sorel, Mlle *Yvonne Dinard.* — Justine, Mlle *Henriette Pastor.*

possible, et tout le village attend une mort — dont, naturellement on accuse le docteur Valadier — quand, de Paris, débarque le célèbre professeur Laveyssière, appelé à tout hasard en suprême consultation. — « Votre saignée, mon cher confrère, était, en semblable circonstance, un véritable coup de maître, s'écrie Laveyssière émerveillé : le malade est sauvé ! » Et Valadier, abasourdi, en apprenant ce qu'il a fait sans le vouloir, sans le savoir, se met à douter de la science : il y a de quoi ! La pièce, qui nous montre de façon très naturaliste (le mot se dit-il encore ?) le malheureux Palfrène geignant en son lit de douleur, étreint par la congestion, est d'un spectacle plutôt pénible... Quand donc en aurons-nous fini avec les maladies au théâtre ? M. Antoine avait commencé ; voilà maintenant que M. Gémier continue : arrêtons les frais... Ce *Médecin de campagne* n'a d'ailleurs pas d'autre intérêt scénique que celui d'un cours de médecine... Nos dramaturges d'aujourd'hui en ont vraiment « de bonnes » comme on dit. Excellente interprétation, d'ailleurs, de la part de MM. Berthier, Baudoin, Mosnier et de Mme Claudia. — *Dette de famille* est aussi le premier essai dramatique d'un jeune docteur (ès-lettres, celui-ci), rédacteur à la *Revue philosophique* que dirige M. Th. Ribot. Nous avions grandement besoin de savoir qu'il s'agissait là d'un simple début : que d'inexpérience, en effet, en ces trois actes, souvent étranges jusqu'à l'enfantillage ! Mme Mérian croit avoir déniché pour sa fille Lise (le mariage civil a lieu dans deux heures) le mari de ses rêves.

M. Henri Lecomte arrive de province, condition *sine quâ non* : il est vrai de dire — ô invraisemblance ! — qu'elle n'a même pas songé à s'enquérir de quelle province... Et jamais — car elle sait, par l'expérience personnelle, à quel point la femme est faible — jamais elle n'a permis, pendant les quelques semaines qu'a duré la cour, que les fiancés se trouvassent un instant seuls. Précaution bien inutile, d'ailleurs : nos jeunes gens se verront une fois sans témoins, et la scène qui se passe entre eux est inimaginable. Lise y apprend à Henri qu'au reçu d'une lettre anonyme ses parents sont allés demander des renseignements sur son compte à la banque Hermann, d'où il aurait été chassé pour cause d'indélicatesse. — « C'est vrai ! s'écrie le jeune chenapan, je suis bien la dernière des fripouilles ; mais j'ai besoin de me refaire par un beau mariage ; il faut que je vous épouse... ou sinon... j'ai des armes ! » — « Quelles armes ? » Et l'ignoble indivividu montre à la candide jeune fille les lettres que sa mère écrivait jadis à un amant, et qu'il est prêt à livrer aujourd'hui à son mari !... — « C'est bien, monsieur, je vous épouserai ! » a dit Lise, se sacrifiant à sa mère, et payant ainsi, selon le titre de la pièce, une « dette de famille ». Le public s'est fortement récrié ; combien davantage il se fût fâché, s'il eût vu s'accomplir une union aussi monstrueuse ! Le mari saura tout, hélas ! mais il aura l'air de ne rien savoir, vis-à-vis de sa femme, et débarrassée de l'ignoble individu qu'avait tenté sa grosse fortune, Lise sera moralement récompensée de son filial

dévouement. M. Gémier en de nobles colères, Mlle Jeanne Lion, en une résignation joliment contenue; MM. Maxence et Mosnier, Mme Marcelle Jullien, dans leurs tâches respectives, ont su conduire jusqu'à la fin de la soirée cette bizarre comédie qu'il n'était pas en leur pouvoir de mener longtemps sur l'affiche...

30 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Complaisances*, comédie en cinq actes de M. Gaston Devore [1]. — Après s'être fait connaître aux Escholiers, par une remarquable pièce, *Demi-Sœurs*, M. Gaston Devore fit jouer au Théâtre-Français une œuvre sévère, touchante et forte, la *Conscience de l'Enfant*. La conscience dont l'auteur nous disait les angoisses était celle d'une jeune fille de vingt ans, très femme déjà par l'éducation qu'elle avait reçue. Le débat — qui était toute la pièce — s'élevait entre l'honneur intransigeant et l'indulgence qui naît de l'amour. En dépit de bien des défauts, c'était une œuvre pleine de distinction, qui n'eut pas de succès... et nous plut beaucoup. Les *Complaisances* ont été présentées à la Comédie-Française. Le comité de lecture — feu le comité de lecture ! — les refusa... Nous n'oserions dire qu'il eût tout à fait tort... Et pourtant il y a du talent, infiniment de talent, je vous assure, dans la nouvelle œuvre du jeune auteur. Henri Nartol est un député très travailleur, très intelligent, très influent, — à la prochaine crise,

1. DISTRIBUTION. — Kergès, M. *Gémier*. — Nartol, M. *Henry Burguet*. — Muratelle, M. *Frédal*. — Viterbe, M. *Maxence*. — Bessières, M. *Berthier*. — Le docteur, M. *Arvel*. — Jeanne, Mlle *Mathilde Deschamps*. — Julie, Mlle *Jane Heller*.

il ne peut manquer d'être ministre, — qui vit heureux entre Jeanne, sa charmante femme, et sa gentille belle-sœur, Julie, plus ou moins fiancée à son secrétaire Moratelle. Mais ce bonheur, hélas ! est bientôt troublé par l'arrivée, de sa province, d'un ami d'autrefois, le misanthrope Kergès, qui s'irrite des « complaisances » et des mensonges dont est « *ouatée* » l'existence de nos *Pharisiens*. Dans l'Alceste Kergès, Jeanne retrouve le grand ami d'enfance dont avec joie elle eût fait son mari, si celui-ci, se sentant sans doute trop pauvre pour elle, ne l'avait brutalement repoussée... Ce n'est donc que par dépit qu'elle a épousé Nartol, avec qui son bonheur n'a jamais été qu'apparent. Elle arrache enfin son masque ; elle étouffe en cette atmosphère de mensonges politiques, d'obligations mondaines et de complaisances de toute sorte. Pourquoi Kergès l'a-t-il dédaignée ? Lui seul était son idéal. Et Kergès avoue que, lui aussi, il l'aimait autant qu'elle l'aimait elle-même. L'amour les unissait ; seul, l'orgueil les sépara... Henri, qui, jusqu'alors, ne se doutait de rien, surprend le secret de l'invincible tristesse de sa femme. Très malheureux — car il aime Jeanne sincèrement et profondément — il se séparera d'elle, afin de la rendre à Kergès et brisera du même coup sa carrière. C'est au milieu d'une grande soirée, dont sa femme et lui font les honneurs à Son Excellence l'Ambassadeur de Russie, c'est au moment où le président de la République vient de l'appeler à l'Elysée et lui confier la mission de former un cabinet, qu'éclate l'orage

intime dont il souffre si douloureusement. Et nous comprenons les angoisses de cet homme obligé de dissimuler devant ses invités, et qui, ne pouvant plus se contraindre, finit par soulager son cœur en disant, en pleine soirée, ses plus dures vérités au député Viterbe, qui était venu à lui croyant trouver un allié politique... La scène est vraiment très humaine et très belle. Elle a été vigoureusement interprétée par M. Henry Burguet, très vrai, et par M. Maxence, qui a dessiné, sous les traits du jeune député socialiste Viterbe, une jolie figure de député arriviste. Le duel projeté entre nos deux parlementaires n'aura pas lieu ; car Kergès, désabusé, ramène l'apaisement parmi tous ; les deux députés se feront mutuellement les excuses nécessaires, et lui-même — la situation ne laisse pas d'être émouvante — obtiendra de Nartol son propre pardon en même temps qu'il jettera dans les bras l'un de l'autre les deux époux qui s'aimeront désormais sans arrière-pensée. Non, certes, nous ne vous donnons point comme un chef-d'œuvre la nouvelle œuvre de M. Gaston Devore; mais les défauts qu'elle a sont de ceux qui se peuvent facilement corriger, et ses qualités dénotent dans l'auteur une nature de judicieux observateur, de très fin psychologue et de véritable homme de théâtre. Elle valait d'être représentée à la Renaissance, devenue théâtre d'avant-garde ; elle y a trouvé, dans Mlle Mathilde Deschamps, que nous fûmes heureux d'applaudir dans un rôle moderne, et dans M. Gémier, les poignants interprètes qu'elle méritait. Que M. Gémier veuille bien pourtant nous

permettre une légère observation : pourquoi prête-t-il à Kergès les allures d'un ouvrier ? Le professeur de morale peut être inélégant sans être commun...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Petites Vestales, opéra-bouffe	3	»	10
La Pelisse, comédie	1	»	13
Lischen et Fritschen, opérette	1	»	9
Une Nuit blanche, opéra-comique	1	»	7
Sous le voile, opérette	1	»	5
La Rose de Saint-Flour, opérette-bouffe	1	»	6
Miss Helyett, opérette	3	»	50
Deux orages, vaudeville	1	»	58
Le 66, vaudeville	1	»	1
Les Deux Aveugles, opérette	1	»	2
Une Demoiselle en loterie, opérette	1	»	2
**Le Liseron*, comédie	3	23 févr.	20
**Un Coup de soleil*, vaudeville	1	26 févr.	31
Durand et Durand, comédie-vaudeville	3	10 avril	28
**Les Idées de M. Coton*, comédie	1	10 avril	28
**La Pipe*, vaudeville	3	18 mai	5
**Pour l'Empereur*, pièce	5	7 juin	5
Mam'zelle Carabin, opérette	3	22 juin	2
**Le Crocodile a des scrupules*, vaudeville	1	22 juin	2
**L'Ecolière*, comédie	5	30 sept.	16
**L'Echelle*, fantaisie	1	30 sept.	55
**La Vie publique*, pièce	4	11 octob.	59
**Le Voile du bonheur*, comédie chinoise	1	4 nov.	11
**Une Tuile*, comédie	1	4 nov.	17
**Une Blanche*, pièce	3	21 nov.	23
**Ange gardien*, comédie	1	21 nov.	22
**Dette de famille*, pièce	3	12 déc.	7
**Médecin de campagne*, pièce	3	12 déc.	4
Le Pain de ménage, comédie	1	24 déc.	6
**Un Négociant de Besançon*, comédie	1	24 déc.	6
**Les Complaisances*, comédie	5	30 déc.	2

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

Les Bouffes étaient morts « de leur belle mort », comme on dit, et la porte du malheureux théâtre semblait, depuis plusieurs mois, si hermétiquement fermée que le concierge lui-même — le dernier survivant de toutes les débâcles — avait disparu... Le 7 mars, ils ressuscitaient inopinément et brillamment, grâce à la baguette magique de Tarride, proférant le « Sésame, ouvre-toi ! » Très sérieusement épris d'une pièce de MM. G. de Caillavet, Robert de Flers et Claude Terrasse — de Claude Terrasse dont, aux Mathurins, il avait joué, sur un livret de Tristan Bernard, la *Petite Femme de Loth* — le beau d'Osmers d'*En Fête* a formé toute une troupe, et monté de pied en cap, en quelques semaines l'opéra-bouffe intitulé les *Travaux d'Hercule*[1], représenté sur la scène du pas-

1. DISTRIBUTION. — Hercule, M. *Tarride*. — Orphée, M. *F. Riche*. — Palémon, M. *Victor Henry*. — Augias, M. *Colas*. — Lysius, M. *E. Raiter*. — Xanthias, M. *Kerny*. — Amphiteus, M. *Emile René*. — Lydias, M. *Bernat*. — Hannon, M. *Durand*. — Daphnis, M. *Le Ruez*. — Tircé, M. *Darvil*. — Omphale, Mlle *Dieterle*. — Erichtona, Mlle *Léo Demoulin*. — Chrysis, Mlle *Renée Desprez*. — Opora, Mlle *Suzanne de Behr*. — Myrtion, Mlle *Genty*. — Naïs, Mlle *Jane Crisa*. — Myrrhine, Mlle *Jane Warley*. — Rosée, Mme *Léa Dorville*.

Au cours des représentations, le compositeur avait ajouté au rôle de

sage Choiseul, jadis illustrée par l'énorme succès d'*Orphée aux enfers*. Démarquant de nouveau l'Olympe, à l'exemple de leurs prédécesseurs de la *Belle Hélène* et d'*Orphée*, et saupoudrant de désopilants anachronismes la vieille mythologie, nos jeunes écrivains ont joyeusement pris pour héros de leur burlesque affabulation le héros par excellence, l'homme du jour qu'avaient déjà mis si fort à la mode les auteurs de *Déjanire*, d'*Alkestis* et d'*Astarté* : Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène. Celui-ci, qu'a marqué le destin pour de gigantesques exploits, n'a encore rien fait, et ne veut surtout rien faire : le colosse est pris d'une belle « flemme ». C'est au point que, sous prétexte de soigner sa performance, il néglige même de remplir ses plus stricts devoirs conjugaux et délaisse outrageusement la délicieuse Omphale, son épouse par devant les dieux. Et tous les Tyriens célèbrent sa gloire immense et entonnent en son honneur les hymnes de triomphe... Un seul mortel fait exception : c'est Augias, roi de l'Elide, qui, furieux d'avoir été blackboulé par lui au Grand Cercle, le traite comme il le mérite, et va même jusqu'à lui administrer un maître soufflet... Grands dieux ! L'instant est terrible et tout le monde tremble d'effroi... Que va-t-il se passer ? — Rien du tout : le héros se dompte lui-même, — n'est-ce pas, dit-il,

---

Mlle Diéterle une valse charmante, et intercalé dans sa partition un ballet bouffe, dansé par MM. Victor Henry, Kerny et Durand.

M. Tarride, indisposé, fut remplacé pendant quelques soirs, dans le rôle d'Hercule, par M. Raiter.

Quand le théâtre fermait, le 25 mai, les *Travaux d'Hercule* avaient atteint le chiffre respectable de 90 représentations.

la plus grande victoire qu'on puisse remporter? — et se bornant à remarquer que « c'est là, évidemment, un incident », il ne s'abaisse point à châtier Augias, et se réserve pour de plus grandes choses... Ces grandes choses, c'est Augias qui les réalisera, sous les traits d'Hercule, auquel il a enlevé Omphale, justement outrée de la nullité de son trop illustre mari, et a pris la massue redoutable et la peau du lion de Némée — fameuse avant la lettre... Mais le meurtre de l'hydre de Lerne, la punition de Diomède, la prise du sanglier d'Erimanthe, la destruction des oiseaux du lac de Stymphale, l'étouffement du géant Antée, la délivrance du jardin des Hespérides : tous ces hauts faits sont mis sur le dos d'Hercule, qui n'a qu'à recueillir les lauriers semés sur son passage : n'est-il pas le héros invincible et fort, seul capable d'accomplir de tels prodiges ? L'éclatante renommée qui s'attache au robuste demi-dieu l'a précédé en Lycie ; aussi, le roi se réjouit-il à juste titre ; enfin, donc, ses trente filles auront en une seule nuit l'unique mari prédit par l'oracle... Voilà, certes, encore un incident ! Comment, diable ! va-t-il se tirer de là ?... Il y a, fort heureusement, une providence qui veille sur les flemmards de son espèce : les trente filles du roi de Lycie ont, chacune sous la main, leur petit amoureux attendant que sonne « l'heure du berger ». Ils vaincront : c'est Hercule qui, comme toujours, recueillera les bénéfices de l'étonnante victoire. Puis, comme il a tous les bonheurs, au lieu d'être poursuivi pour délit d'escroquerie dans l'affaire, plus que dou-

teuse, des Colonnes d'Hercule, dont impudemment il a mangé la souscription, c'est Augias, venu pour démasquer enfin l'imposteur, que l'on arrêtera en son lieu et place. Hercule, grand et généreux, le grâcie d'ailleurs noblement. « A quoi bon lutter contre l'opinion ? » Augias reconnaît, un peu tard, que c'est là se donner une peine bien inutile, et se résigne à crier comme les autres : « Gloire à Hercule ! » C'est sur cette réflexion philosophique que se terminent les trois actes étincelants d'esprit et bourrés d'observation — toute moderne en un sujet antique — auxquels nous n'adressions qu'un reproche : celui d'être trop touffus. Que de scènes on eût pu élaguer ! Que de personnages on eût pu supprimer ! Il serait resté toujours assez de bonnes bouffonneries pour constituer une soirée uniquement joyeuse. Il en est de même de la partition de M. Claude Terrasse, où les chœurs succèdent aux chœurs, les duos aux duos, sans donner à l'auditeur le temps de reprendre haleine. Toute cette musique est, d'ailleurs, comme le livret, souvent très franche en sa gaieté primesautière, en ses mouvements rapides et ses rythmes saccadés et bizarres. Il y a là, ce nous semble, la révélation d'un compositeur d'opérette de valeur indiscutable. M. Tarride a voulu personnifier Hercule : il y est aussi parfait que possible. Mais ne craint-il pas, en jouant ces rôles de comique un peu vulgaire, de galvauder en des entreprises inutiles et qui n'ajouteront rien à sa gloire, ce talent de fin diseur et de distingué comédien, qui, selon nous, le menait tout droit au Théâtre-Français ? A côté de

lui, dans le rôle de Palémon, M. Victor Henry, déjà très justement remarqué par ses compositions de Déjazet et de Cluny, s'est montré d'une drôlerie très personnelle et vraiment communicative ; il a obtenu, on peut le dire, le gros, le très gros succès de la soirée. M. Colas, en Augias, est en tout point le digne sosie d'Hercule : diction intelligente, jolie voix, belle prestance. L'adorable Riquiqui du *Nouveau Jeu*, la fringante parisienne de *Napoli*, Mlle Diéterle, est une Omphale toute mignonne, savoureuse et troublante, faite au moule, pour ensorceler tous les Augias de la terre. La comédienne experte, au geste si gentiment canaille, est doublée d'une chanteuse adroite qui avait toutes les qualités requises pour passer au rang d'étoile. Voilà qui est fait, ce nous semble... Notons encore Mlle Léo Demoulin dans la superbe amazone Erichtona, et parmi les trente filles du roi de Lycie, signalons le curieux et intelligent minois de Mlle Jane Crisa, la fille du regretté Crisafulli.

C'est avec une pièce de M. G. de Caillavet, dont le nom s'étalait déjà sur l'affiche des Bouffes, au printemps de cette même année, que M. Lénéka faisait, le 2 octobre, l'ouverture du gentil théâtre du passage Choiseul. M. G. de Caillavet était, nous venons de le voir, avec MM. Robert de Flers et Claude Terrasse, l'auteur de cette très spirituelle parodie de l'antiquité qui s'appelait les *Travaux d'Hercule*, si joliment montés et si finement joués par M. Abel Tarride. Cette fois, sans qu'il y ait de musique dans l'affaire, M. G. de Caillavet se trouve le collaborateur, assez inattendu, de M. Hugues

Le Roux, que nous croyions tout à son grand ami Ménélick. M. Hugues Le Roux aurait eu l'idée; M. G. de Caillavet en a fait un vaudeville intitulé l'*Instantané*[1]. L'idée... il semble que, sans être admis à l'honneur de fréquenter la cour du puissant Négus, tout le monde eût pu l'avoir : c'est la sotte aventure d'un bon jobard incitant un habile photographe de ses amis à prendre, en vue du divorce, un « instantané » de sa femme et de son amant surpris en flagrant délit, et découvrant dans ladite « épreuve », développée par ses soins, la « preuve » de son propre déshonneur : il y a eu, sur le canapé, changement de couple adultère, et il n'en faut pas plus pour faire un « raté »... Le « raté », hélas! c'est le vaudeville en question — encore que les détails, souvent grivois, en soient parfois assez amusants, et que tous les mots n'aient pas fait long feu. M. G. de Caillavet en sera quitte pour prendre sa revanche en un vaudeville prochain, et nous n'en savourerons pas moins les articles de grand reportage exotique où est passé maître notre illustre confrère Hugues Le Roux. MM. Gobin et Matrat sont les excellents maris, très... maris, de l'aventure : le premier, en juge d'instruction qui a rédigé un savant mémoire sur « le flagrant délit à travers les âges »; le second,

1. DISTRIBUTION. — Savourette, M. *Gobin*. — Alfred Pompignas, M. *Matrat*. — Saint Médard. M. *Garbagni*. — Narcisse, M. *Bellucci*. — Paul Lachevrette, M. *Déan*. — Florentin, M. *Rablet*. — Gredela, M. *Schey*. — Colette, Mlle *Maud Amy*. — Hortense, Mlle *Eveline Janney*. — Estelle, Mlle *Blanche Marcel*.

On commençait par l'*Amorce*, pièce en un acte, de M. Pierre de Lano, jouée par M. Linval, Mmes Lemel et Lucy Andrée.

en photographe amateur hanté par le désir d'être élu « champion » au prochain concours. M. Garbagni a composé de façon assez drôle la figure de Saint-Médard, « l'intrépide régime lacté », dont la noce a fait un lamentable éreinté : il a de tels trous dans la mémoire qu'il en est réduit à noter au crayon les articles qu'il a lus, et à s'adresser des dépêches à lui-même pour se rappeler les faits les plus élémentaires de sa vie de bâton de chaise. Mlles Maud Amy et Blanche Marcel sont si gentilles qu'on aimerait être trompé par elles, et c'est un exquis plaisir de retrouver, dans cette adorable « chausson » d'Hortense, Mlle Eveline Janney, que les *Petites Vestales*, d'Ernest Depré, nous révélèrent, à la Renaissance, comme une de nos comédiennes les plus finement originales. — M. Lénéka, qui avait affirmé le noble désir de jouer l'alternance, devait nous convier, quelques jours après, à l'audition d'une nouvelle comédie de gaies intentions : on espérait que, cette fois, il allait mettre dans le mille... et même un peu plus... Après avoir fait ses preuves au Cercle d'Aix-les-Bains et aux Célestins de Lyon, sans vouloir plus longtemps s'attarder en province, M. Lénéka est rentré à Paris, où il avait laissé de vives sympathies, voire même de sûres amitiés. Bravement il a pris, pour y jouer la comédie légère, le théâtre des Bouffes, où si longtemps triompha l'opérette, et réunissant avec soin une bonne troupe d'ensemble, il s'est assuré la promesse de nos meilleurs faiseurs, facilement ralliés à son programme de travailleur honnête et consciencieux. Pour commen-

cer, il avait trouvé « élégant » de réunir sur son affiche le nom d'un auteur applaudi naguère sur cette même scène et celui d'un chroniqueur en vogue... Est-ce sa faute — tout le monde se trompe — si, loin d'être un coup de maître, l'*Instantané* fut un coup manqué, et M. Lénéka, accablé par ce premier insuccès, doit-il être pour cela traité de malfaiteur?... J'en appelle à la justice de mes confrères, toujours prêts à encourager la probe et laborieuse entreprise d'un courageux débutant dans l'épineuse carrière de directeur de théâtre. Au médiocre vaudeville, si durement conspué, M. Lénéka a fait succéder une aimable comédie, dont le tort le plus grave est de ne venir qu'en second spectacle. *Allo! Allo!* un désopilant acte « téléphonique », jadis représenté au Vaudeville et bien joliment interprété par Réjane et Dieudonné ; puis, trois actes très curieux, la *Peur de l'être*, écrits en collaboration avec M. Emile Moreau, et joués avec un gros succès de presse aux anciens Menus-Plaisirs ; enfin, la *Blague*, une comédie de pure analyse psychologique, que nous donna l'Odéon : tel est, jusqu'à présent, le bagage dramatique de M. Pierre Valdagne, l'original « Oui-Oui » de la *Vie parisienne*, le spirituel auteur de ces tant piquantes *Variations sur le même air*, que vous pouvez sans crainte — je vous y engage fort — demander à Ollendorff, et de l'*Amour du prochain*[1], d'où il a tiré, en quatre

1. DISTRIBUTION. — Bollène, M. *André Dubosc*. — Jacques de Réserve, M. *G. Moreau*. — Horace, M. *H. Monteux*. — Pierre de Crécy, M. *Bouchard*. — Ritouret, M. *Roblet*. — Pourliche, M. *G. Flandre*. — Alizon

courts tableaux, la pièce représentée le 11 octobre. Heureuse d'avoir exquisement rencontré en Jacques le mari qu'elle adore et qui l'adore, Hermine de Réserve entend qu'autour d'elle tout le monde soit heureux : elle a l' « amour du prochain » poussé à un tel point qu'elle ne se fait pas faute de troubler les mauvais ménages de ses amies en y introduisant elle-même l'amant idéal. Alizon de Crécy, qui ne demande qu'à rire, est en possession d'un mari rêveur, hanté d'imprécises visions, qui conviendrait on ne peut mieux à la poétique Viviane ; vite, elle pousse Viviane dans les bras de Pierre de Crécy, et va chercher, pour Alizon, le joyeux séducteur de profession qui ne perdra pas de temps à cette nouvelle conquête. Et voyez comme tout s'arrange : les maris seront d'autant plus heureux chez eux que leurs femmes auront trouvé autre part les satisfactions désirables... Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, combiné par la charitable ingéniosité de la tendre Hermine. D'action... il n'y en a pas l'ombre en ce genre de théâtre, mais, en revanche, de bien amusantes scènes, très joliment menées, comme celle du poète épris des insaisissables au delà, plaçant dans la pénombre la douce Viviane, qu'embrasse sur les deux joues son successeur, le jeune rustre venant demander, pour sa chienne levraque en mal d'amour, la « patte » de Cher Maître, le chien de

---

de Crécy, Mlle *Maud Amy*. — Hermine de Réserve, Mlle *Françoise Samé*. — Viviane Ritouret, Mlle *Bl. Marcel*. — Marinette, Mlle *Mary. Berney*.

Mme de Réserve... M. Henri Monteux a joué de verve ce rôle de gentilhomme campagnard, l'un des mieux venus de la pièce. C'est de la tragédie que nous est venu M. Monteux; Mlle Samé, à qui est dévolu le rôle d'Hermine, est, elle, une comédienne très fine, ma foi! et très bien disante, que nous a donnée l'opérette. Mlles Maud Amy, adorablement jolie, et Blanche Marcel, infiniment gentille, font Alizon et Viviane. Mlle Berney prête du piquant au bout de rôle de Marinette, à qui Mme de Réserve, toujours bonne pour son prochain, donne, en la personne du jardinier, l'amoureux qu'elle désire. M. André Dubosc, sous les traits du beau séducteur, un peu gêné, sans doute, par dame Censure, et M. G. Moreau, ont fait des débuts heureux. Et le rideau s'est baissé, cette fois, sur de sincères applaudissements : le nouveau théâtre des Bouffes ne s'est-il pas honoré en jouant l'œuvre de M. Pierre Valdagne, et en donnant à ce distingué littérateur la plus luxueuse hospitalité?

Après une reprise (à ce théâtre) de *Gavaut Minard et Cie* de Gondinet [1], M. Lénéka donnait, le 7 novembre, une comédie-bouffe en trois actes de MM. Maurice Soulié et Henry de Gorsse, *Le nez qui remue* [2]. — Le « nez qui remue » chez

---

1. DISTRIBUTION. — Gavaut, M. *Matrat*. — Minard, M. *Bellucci*. — Théodore, M. *Garbagni*. — Thérence, M. *Rablet*. — Mme Minard, Mme *Darquenet*. — Toinette, Mlle *Marie Gillet*. — Colombe, Mlle *Verlain*. — Angèle, Mlle *Lucie André*. — Céleste, Mlle *Guérin*.

2. DISTRIBUTION. — La Molaire, M. *Gobin*. — Roméo, M. *Matrat*. — Benjoin, M. *Garbagni*. — Pomirol, M. *H. Monteux*. — Hativel, M. *Bellucci*. — Sainte-Colombe, M. *Bouchard*. — Le Baron Chauttard, M. *Rablet*. — Lulu, M. *Déan* — Jacquinard, M. *G. Flandre*. — 1er gendarme, M. *Perret*. — Jérôme, M. *Gilbert*. — 2e gendarme, M. *Damorès*. — Jean,

Roméo — terrible, ce Roméo! — veut dire qu'il est possédé par une femme et tout prêt à faire pour elle les suprêmes folies. C'est ainsi que, quittant brusquement le domicile conjugal, il s'est installé chez sa locataire, la petite Miche, du théâtre de... ce que voudrez, où il prend la succession du baron Chauttard : cinq mille francs par mois, sans compter le casuel. Miche l'emmène à Varangeville, où elle a le désir de retrouver, sous l'uniforme du brigadier de gendarmerie, le petit berger qui, jadis, l'initia à l'amour, au moment où elle n'était elle-même qu'une humble fille des champs. A Varangeville, tout se gâte, et se gâterait bien davantage, si Roméo n'avait, en La Molaire, un ami toujours prêt à le tirer d'embarras en prenant sa place aux moments les plus difficiles. Les gaffes de cet éternel sauveur veulent être les joies de la pièce. J'ai dit qu'elles voulaient l'être, et n'ai point dit qu'elles l'étaient... On s'agite beaucoup en ces trois actes — le second est celui du Lit, le Lit de Miche — mais on s'y agite trop en pure perte, et quelques spectateurs en profitent pour rappeler le nom de l'*Instantané*, que fut la néfaste pièce d'ouverture de la nouvelle direction des Bouffes-Parisiens. Disons, pour être juste, que s'il

---

M. *Sterny*. — Le charcutier, M. *Hémery*. — Bouzu, M. *Clerc*. — Le propriétaire, M. *Parmentier*. — Miche, Mlle *Dieterle*. — Hortense, Mlle *Fr. Samé*. — La mère Coquet, Mme *Franck-Mel*. — Adèle, Mlle *Eveline Janney*. — Odette, Mlle *Blanche Marcel*. — Mme Benjoin, Mlle *Greyval*. — Rosalie, Mlle *Guérin*.

La pièce était précédée de *Mariage en 25 leçons*, comédie en un acte de M. Georges Davray, joué par Mlles Verlain et Lucy Andrée, MM. G. Flandre et Linval.

y avait, par ci par là, quelques jolis coins et quelques mots heureux, il manquait à cette bouffonnerie l'étoffe solide d'une pièce vaudevillesque garantie bon teint. M. Maurice Soulié est un laborieux; M. de Gorsse a prouvé, dans mainte revuette, qu'il avait de l'esprit. Tous deux prendront leur revanche ainsi que le veut, galamment, le vieux dicton. Que diable allait faire dans cette galère l'exquise Amélie Diéterle, au nez — remue-t-il donc, lui aussi ? — que semble avoir retroussé quelque brusque pichenette, aux yeux sans cesse en éveil — de vraies mirettes de moineau, a-t-on dit, — malicieux, moqueurs et narquois, où transparaît une âme de joie, qui prend la vie comme elle vient et s'amuse du moindre plaisir nouveau... Nous lui souhaitions de trouver quelque agrément à jouer le rôle de Miche, et relations le nom de Gobin qui tirait tout ce qu'il pouvait de son personnage d'ami sauveur et gaffeur. S'il avait pu sauver aussi la pièce !... [1]

Les Bouffes étant bien malades, et comme *in extremis*, on croyait devoir appeler en consultation un habile médecin — lequel conseilla l'opérette. Avec le titre, tout au moins bizarre de

---

1. — Notons une série de « cinq heures » où se firent entendre comme conférenciers MM. Emile Mas (*Histoire de la chanson*), George Vanor (Matinées Offenbach), Achille Ségard, Edouard Guillaumet, et où se donnèrent, entre autres piécettes, la *Tentation d'Antoine*, comédie de M. G. Montignac jouée par Mmes Eveline Janney, Humbert, H. Guérin et M. Bouchort : *Pour la lune*, conte lyrique de MM. Edouard Guillaumet et Jacques Lemaire, musique de M. Paul Delmet, interprété par Mlles Rachel Launay et Humbert : *Machin d' bois*, fantaisie musicale de M. de Lagarde, avec Mlle Valentine Morelli et M. Pyrna ; La *Mort de l'Aigle*, pièce lyrique, avec Mlle Odette Valéry et M. Darmont.

« directeur technique », M. Victor Silvestre, déjà maître du Château-d'Eau, ne craignait pas — *audaces fortuna juvat* — de se mettre sur les bras un nouveau théâtre, et c'est par *Madame l'Archiduc*, d'Albert Millaud et Offenbach[1], que, le 23 décembre, il inaugurait son consulat. On pouvait choisir plus mal. Créée en 1874, la pièce n'avait point été déflorée par de trop fréquentes reprises, n'était-ce point là une condition particulièrement heureuse pour retrouver toutes les sympathies du public? Mme Simon-Girard prenait pour la première fois possession du rôle de Marietta, qui fut, à Paris, l'un des grands succès de Mme Judic, et dans les Amériques, l'un des meilleurs rôles de Théo. Elle l'enlevait joyeusement et brillamment, et s'y faisait très sincèrement applaudir. Mlle Eveline Janney, ravissante sous le travesti de Fortunato, était le plus gentil, le plus séduisant capitaine de dragons qu'on pût rêver. Sous les traits de l'archiduc Ernest, M. Brunais se montrait amusant jocrisse. Et, pour avoir été si rapidement montée, la pièce n'était point trop ridiculement présentée.

1. DISTRIBUTION. — L'archiduc Ernest, M. *Brunais*. — Giletti, M. *Gardon*. — Le comte, M. *Colas*. — L'hôte, M. *Hurteaux*. — Le duc de Ponteflascone, M. *Garbagni*. — Le marquis de Frangipane, M. *Bouchard*. — Le comte de Bonaventure. M. *Deschamps*. — Bonardo, M. *Déan*. — Pianodolce. M. *Perret*. — Beppino. M. *Mezant*. — Andantino, M. *Delamarre*. — Chi-lo-sa. M. *Alberty*. — Tutti Frutti, M. *Rameau*. — Marietta, Mme *Simon-Girard*. — Fortunato, Mlle *Eveline Janney*. — La comtesse, Mlle *Nell*. — Giacometta, Mlle *Guérin*.

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Roi Dagobert, opéra-bouffe..........	3	»	9
**Les Travaux d'Hercule*, opéra-bouffe...	3	16 mars	86
**L'Instantané*, comédie-vaudeville.......	3	2 octob.	6
L'Amorce, comédie....................	1	2 octob.	31
**L'Amour du prochain*, comédie.........	4	11 octob.	16
Gavaut, Minard et Cie, comédie.........	3	21 octob.	9
A la Chambrée, vaudeville..............	1	24 octob.	9
**Le Nez qui remue*, comédie-bouffe......	3	7 nov.	31
**Mariage en 25 leçons*, comédie..........	1	7 nov.	31
Madame l'Archiduc, opérette........ ...	3	20 déc.	11

THÉATRE CLUNY[1]

L'année commençait par la première représentation, à la date du 7 janvier, du *Bon Pasteur*, vaudeville en trois actes de MM. Maurice Ordonneur et Broadhurst[2]. — Supposez que Jonathan qui attend d'Australie son frère Antony, très chaste pasteur protestant, soit logé, à Neuilly, entre l'hôtel dont Nonoche, va pendre la crémaillère, et une maison de fous; que de chez Nonoche, où il a commis l'imprudence de se laisser entraîner, Jonathan se sauve, au milieu de la bagarre provoquée par une descente de police, en compagnie d'un honnête pianiste répondant au nom de Ligondet; que de la maison d'aliénés s'échappe, au même moment, un fou intermittent, repris par

1. A dater du 1er mai, M. Léon Marx, directeur de Cluny, prendra pour associé M. Poncet, directeur du Grand Théâtre de Genève, avec possibilité pour celui-ci de garder seul la direction dans un temps déterminé.

2. DISTRIBUTION. — Antony, M. *Gaillard*. — Ligondet, M. *Rouvière*. — Damoiseau, M. *V. Henry*. — Jonathan, M. *Bellucci*. — Robinet, M. *Prévost*. — Richard, M. *La Renaudie*. — Malvina, Mme *A. Cuinet*. — Mathilde, Mlle *Farelli*. — Odyle, Mlle *L. Cardin*. — Marguerite, Mlle *Dupeyron*. — Lison, Mlle *Mary. Bernier*. — Suzanne, Mlle *Divonne*.
On commençait par *l'Heure du Berger*, vaudeville de M. L. Fontenelle.

sa crise annuelle du 14 juillet, et vous aurez le champ des manœuvres bouffonnes auxquelles se sont livrés les fantoches de MM. Ordonneau et Brodère ou Broadhurst. Ligondet, ayant jugé utile de changer son habit, dont un pan était resté aux mains des policiers, contre la neuve lévite apportée pour le frère attendu, sera « naturellement » pris pour le pasteur, inopinément affublé, par le fou d'à côté, des oripeaux d'un chef indien, passera pour le fou lui-même : deux chefs indiens, au lieu d'un !... Mêlez, croisez, amalgamez, compliquez tout cela, et amusez-vous, si vous pouvez... Moi, je n'ai pu : est-ce le froid qui m'engourdissait ? Toujours est-il que le rire s'est figé. Ça sera, sans doute, pour une autre fois : qu'Ordonneau et son collaborateur veuillent bien m'excuser ! Les acteurs de M. Marx, et M. Marx lui-même, qui a doté le *Bon Pasteur* d'un fort joli décor, ont, d'ailleurs, fait leur devoir. Et nous n'avons que des éloges à adresser, pour leur verve, à MM. Victor Henry, Gaillard, Rouvière, Bellucci — sans oublier Mmes Cuinet et Cardin, dont la bonne volonté fut évidente...

Légèrement désemparé à la suite de cet insuccès, le théâtre ne pouvait mieux faire que d'emprunter au Vaudeville cette *Famille Pont-Biquet*, où M. Alexandre Bisson trouva, il y a quelques années, le joyeux pendant de ses fameuses *Surprises du divorce*... Aussi, en nous rendant, le 24 janvier, au boulevard Saint-Germain, savions-nous d'avance que nous allions beaucoup nous amuser. Le fait est que nous nous

amusâmes presque autant que la première fois — au théâtre de la Chaussée-d'Antin. *La Famille Pont-Biquet* appartient au genre bouffon, et si ce vaudeville ne fournit, certes, aucun document nouveau à l'étude de l'âme humaine, du moins contenait-il assez de belle humeur et de verve abondante pour mettre en joie, pendant de longues séries de représentations, le public auquel il s'adressait, et nous nous souvenons encore de l'aimable déjeuner où fut célébrée la centième, et auquel, par une claire matinée de printemps, MM. Bisson et Carré avaient convié au pavillon Henri IV, à Saint-Germain, leurs pensionnaires et leurs amis de la presse. A Cluny, la pièce était très galamment jouée par M. Mangin (dans le rôle créé par Dupuis au Vaudeville, repris par Huguenet au Gymnase) par MM. Dorgat, Gaillard, Mmes Lepayeur, Favelli et Bernier; elle atteignait, le 3 mars, sa cinquantième représentation.

18 mars. — Première représentation de l'*Ecriteau*, comédie-bouffe en trois actes de M. Eugène Millou [1]. — Jérôme Cornevace invente et fabrique

---

1. Distribution. — Grodurant, M. *Dorgat*. — Jérôme Cornevace, M. *Roucière*. — Hector de Triples Cailles, M. *La Renaudie*. -- Bourdelait, M. *Gaillard*. -- Barbençon, M. *Prévost* — Malicorne, M. *Lureau*.— Poildoux, M. *Arnould*.-- Fiacre, M. *Gravier fils*. Justinien, M. *Rivers*. — Bridelow, M. *Renez*. – André, M. *Berny*. Jean Navet, M. *Gravier jeune*. – Cornadot, M. *Berthier*. Sayet, M. *Duvert*. Rosélia, M. *Mertien*. Agathe, Mme A. *Cuinet*. Lucie, Mlle *Favelli*. — Zoé, Mlle *L. Cardin*. - Marguerite, Mlle *C. Sylla*. -- Mme Bourdelait, Mlle *Lefrançois*.

Le spectacle commençait par le *Voyage d'Anacharsis*, vaudeville en un acte de MM. Péricaud et Lemoine.

Anacharsis, M. *Berny*. - Bidois, M. *Renez*. - - Celestin, M. *Gravier jeune*. — Athénaïs, Mlle *Douglas*

des autos : sa dernière création est la machine odorifère et harmonifère, qui distribue un exquis moka, en même temps qu'elle déverse, en dévorant les espaces, des flots d'harmonie. Rien de plus ingénieux, mais aussi rien de plus coûteux à établir à des prix abordables. Aussi, Cornevace a-t-il cru devoir prendre un associé galetteux, Hector de Triples Cailles, qui, lui, n'a rien de plus pressé que de lui prendre sa femme, une endiablée « Montmartroise ». Avec Lucie — c'est le doux prénom de Mme Cornevace — Hector habite, sur la lisière de la forêt de Compiègne, une agréable villa, à la porte de laquelle il a négligé de retirer l'écriteau « à louer ». Il a eu tort, car cela lui amène, de la part de ses voisins de campagne, une nuée de réclamations, plus ou moins justifiées, et cela lui vaut, pendant son absence, l'installation, chez lui comme chez eux, des Grosdurant. Hector aura donc à répondre à son retour de voyage de la maîtresse gifle administrée par Grosdurant à un ex-capitaine de gendarmerie des plus grincheux. Puis, parlant à Mme Grosdurant, il croira s'adresser à la mère de Lucie, tireuse de cartes de son état... Enfin, plus abracadabrant que jamais, se perpétuera le quiproquo sur la terrasse du casino d'Etretat (autant là qu'ailleurs), où nos gens, subrepticement endormis, seront peints comme de simples mannequins, imaginés par le subtil gérant, dans le but de faire croire, au large, que l'hôtel regorge de clients, et même de clients très chic : un amiral russe, par exemple, et une de Pompadour. Et alors ? — Pourquoi « alors », puisque

j'espère bien que vous n'avez rien compris, pas plus, du reste, que nous n'avons compris nous-mêmes ! — Quand il sera prouvé que « l'amiral russe » n'est autre que notre Grosdurant, marchand de corsets callypiges, et quand Lucie, la Montmartroise, aura le bon goût de « rappliquer » chez son mari, Guillaume Cornevace, le meilleur de tous, Hector, épousera Mlle Grosdurant, qui, depuis longtemps, rêvait d'amour en songeant aux prouesses de certain héros entrevu chez les Phoques du Jardin des Plantes. Rien n'est drôle comme une bonne folie sans prétention. Rien de moins drôle, en revanche, qu'une folie manquée. Celle-ci nous paraissait, hélas ! de cette dernière catégorie. Mais l'auteur était un débutant : il avait droit à toute notre indulgence, et nous lui faisions volontiers crédit pour cette fois. Son nom même nous était encore la veille absolument inconnu. Une autre occasion viendra, sans doute, qui le révèlera au public, mis en joie. La vaillante troupe de Cluny s'est en vain battu les flancs. Contentons-nous de nommer MM. Dorgat, Rouvière, La Renaudie, Gaillard, Prévost, Mmes Cuinet, Favelli, Cardin, Sylla. Et disons que moins de huit jours après — le 27 mars — le théâtre reprenait, à la 1291e représentation, l'amusante comédie de M. Grenet-Dancourt, *Trois Femmes pour un mari*[1], qui, cette fois encore, soulevait des tempêtes de rire.

---

1. DISTRIBUTION. — Carindol, M. *Dorgat*. — Dardenbois, M. *Lureau*. — Dubochard, M. *Muffat*. — Raoul, M. *Rouvière*. — Booxon, M. *Gaillard*. — André, M. *Arnould*. — Baptiste, M. *Gracier fils*. — L'adjoint,

20 avril. — Première représentation de la *Dame du Commissaire*, vaudeville en trois actes, de MM. Victor de Cottens et Pierre Véber [1]. — Le préfet de police, M. Lépine, a décidément l'esprit fort chatouilleux — quant aux titres du moins. N'interdisait-il pas, il y a quelques mois, au Château d'Eau, l'appellation de la *Fille du sergot?* Ces jours-ci, il faisait changer en *Dame du commissaire* le *Chien du commissaire*, de MM. de Cottens et Pierre Véber. Peu importe le titre, d'ailleurs, ils sont tous bons ; l'essentiel est que la pièce soit intéressante, ou amusante ; or, le nouveau vaudeville de Cluny est follement gai. Comme commissaire de police, M. Tronque a des principes dont il ne se départit guère : « Arrêtez toujours — telle est sa

---

M. *Renez.* — Mme Bassinet, Mme *Cuinet.* — Euphémie, Mlle *L. Cardin.* — Pigeonnette, Mlle *Foucher.* — Miss Victoria, Mlle *Berney.* — Mme Carindol, Mlle *Lefrançois.* — Juliette, Mlle *Bernier.* — Françoise Mme *Danglas.*

On commençait par *Oscar Bourdoche,* vaudeville en un acte, de M. Grenet-Dancourt.

Le 4 avril avait lieu la 1300e représentation de *Trois Femmes pour un mari.*

1. Distribution. — Gaston, M. *Rouvière.* — Tronque, M. *Muffat.* — Montonnet, M. *Dorgat.* — Legrignol, M. *Lureau.* — Phalzard, M. *Gaillard.* — Plantin, M. *Prevost.* — Pingouin, M. *Arnould.* — Ramon, M. *Grenier.* — Chenerotte, M. *Renez.* — Watson, M. *Rivers.* — Framboisé, M. *Berny.* — Bardon, M. *Berthier.* — Mme Phalzard, Mme *A. Cuinet.* — Hélène, Mlle *Varelli.* — Cécile, Mlle *L. Cardin.* — Chichinette, Mlle *Foucher.* — Adèle, Mlle *Berney.* — Mme Plantin, Mlle *Lefrançois.* — Justine, Mlle *Sylla.* — Déborah, Mlle *Danglas.* — Sarah, Mlle *Vignon.* — Ketty, Mlle *Delabarre.* — Maud, Mlle *Muller.*

On commençait par le *Droguiste*, comédie en un acte, de M. Alfred Lange, jouée par MM. La Renaudie, Berny, Renez ; Mmes Lefrançois, Bernier.

Le 1er juillet, la *Dame du Commissaire* se donnait pour la centième fois. Dès le 8 juin, elle était accompagnée d'une comédie en un acte, de M. Pierre Véber, *La Gouvernette*, jouée par MM. La Renaudie, Rivers et Mme G. Sylla.

devise — moins il y aura de monde dehors, moins il y aura de causes de désordre! » Et à son secrétaire, qui, malgré ses fonctions, manque de « chien » : « Quand on voit des innocents partout, dit-il, on n'entre pas dans la police... » Gaston y est bravement entré pourtant, et le voilà lancé dans des aventures... qui se déroulent au milieu des rires du public. Ce Gaston doit déjà trop à son bienfaiteur, ledit commissaire, pour lui prendre encore sa femme. — « Bah! lui dit Hélène, très logique en sa rage d'amour adultère, tu lui devras ça de plus! » Et il lui faut profiter d'une absence de la patronne pour tenter de mettre entre elle et lui un obstacle qu'il a la candeur de croire insurmontable : il se marie! Cela n'empêche rien, d'ailleurs, et ne fait que corser la situation. Et quelle situation que celle du second acte!... Là, dans une garçonnière à devises lestement encourageantes, que, pendant l'absence de son propriétaire, le et la concierge ont louée, chacun de leur côté, ne voyons-nous pas « opérer » sous l'œil plongeur des impériales d'omnibus, cinq ou six couples à la fois : je n'invente rien! Voilà, certes une garçonnière qui restera célèbre dans les annales de la gaieté vaudevillesque! Le troisième acte est presque aussi joyeux. Il faut y voir la belle Hélène rentrer au bercail sous l'aspect d'une négresse un instant perdue dans la nuit; son Sganarelle de mari péremptoirement démontrer à Gaston comment on fait sortir une femme d'un commissariat de police bien gardé; chacun enfin retrouvera ses bottines respectives dans le stock des pièces du délit saisies par le zélé

fonctionnaire. Ce n'est là, sans doute, qu'une pure farce, très gaiement enlevée par la troupe de M. Léon Marx, dont les protagonistes s'appellent Rouvière, Muffat, Dorgat, Lureau, Gaillard; Mmes Cuinet, Favelli, Cardin, Foucher, Berney — et qui va faire « passer les ponts » aux Parisiens, depuis trop longtemps, ce nous semble, désaccoutumés du répertoire de Cluny.

10 JUILLET. — Première représentation (à ce théâtre) des *Provinciales à Paris*, comédie vaudeville en quatre actes, d'Emile de Najac et M. Pol Moreau [1]. — Il ne s'agit pas seulement de provinciales dans ces *Provinciales à Paris*, mais bien d'une nuée de provinciaux des deux sexes qui, sous prétexte que tous les hôtels sont pleins, viennent s'abattre sur leurs cousins et amis, les Vaubertin. « Est-ce que cela vous gêne? » — « Comment donc! » Et voilà nos pauvres Parisiens envahis par une demi-douzaine de braves gens de province qui n'ont même pas l'air de s'apercevoir de l'embarras qu'ils causent et du trouble qu'ils jettent dans les habitudes de leurs hôtes. La première partie de la pièce ne manque pas d'observation; la

---

1. DISTRIBUTION. — Duponceau, M. *Dorgat*. — Vaubertin, M. *Muffat*. — Prince Capraca, M. *Villaret*. — Timothée, M. *Arnould*. — Alfred, M. *Gaillard*. — Félicien, M. *La Renaudie*. — Anatole, M. *Rivers*. — Berlin, M. *Renez*. — Mme de Vieux-Sol, Mme *A. Cuinet*. — Armide, Mlle *Dupeyron*. — Rosa, Mlle *L. Cardin*. — Marthe, Mlle *Foucher*. — Poulette, Mlle *Jalabert*. — Françoise, Mlle *Danglas*. — Elodie, Mlle *M. Davenay*.

Le 14 juillet, la pièce se donnait en matinée, précédée de la *Gourdette*.

Le 31 juillet, elle était accompagnée d'une comédie en un acte, de M. E. Millou, intitulée le *Repos du dimanche*, et ainsi distribuée :

Victor Lacaisse, M. *Gravier*. — Le baron Boulot, M. *Renez*. — Yolande de Saint-Girons, Mlle *Danglas*.

seconde verse plus dans la charge; le tout fourmille de mots drôles qui, pour ne pas être d'une entière nouveauté, n'en font pas moins éclater la salle, et de saillies égrillardes, qui ne sont pas pour effaroucher le public de Cluny. Et puis comment ne pas rire, après la période de l'Exposition que nous venons de traverser, en voyant d'importuns provinciaux s'installant à leur aise dans une famille de Parisiens, encombrant l'appartement de telle sorte que le maître de la maison est obligé d'aller se loger au sixième étage dans une chambre de bonne, prenant des douches dans le salon, au risque de tout inonder, mettant les domestiques à la porte et semant la discorde dans le ménage où ils sont venu s'incruster, au point de conseiller aux époux un bon divorce. La troupe de MM. Marx et Poncet enlève gaiement la charge que créèrent, à son origine, au Palais-Royal, les Geoffroy, les Lhéritier, les Calvin, les Mathilde et les Marie Magnier.

16 AOUT. — Premières représentations (à ce théâtre) de *Prête-moi ta femme*, pièce en deux actes, de M. Maurice Desvallières [1], et des *Joies du foyer*, pièce en trois actes, de Maurice Hennequin [2]. — Qu'importe la chaleur si le rire et la gaieté emplis-

---

1. DISTRIBUTION. — Rabastoul, M. *Muffat*. — Gontran, M. *Villaret*. — Rissolin, M. *La Renaudie*. — Beautiran, M. *Renez*. — Jean, M. *Berthier*. — Angèle, Mlle *H. Foucher*. — Edith, Mlle *G. Syllo*. — Magay, Mlle *Danglas*. — Juliette, Mlle *Jalabert*.

2. DISTRIBUTION. — Baron de Térillac, M. *Dorgat*. — La Thibaudière M. *Gaillard*. — Adrien de Térillac, M. *Villaret*. — De Céricourt, M. *Gravier*. — Théodule, M. *Rivers*. — Mme de La Thibaudière, Mme *A. Cuinet*. — Annette, Mlle *Dupeyron*. — Angèle Pinteau, Mlle *Favelli*.

sent la salle : telle est l'heureuse opinion des directeurs qui reprenaient deux comédies choisies dans le répertoire du Palais-Royal, où elles furent représentées toutes deux en 1894. D'abord *Prête-moi ta femme*, dont les deux petits actes ont fort amusé. L'oncle Rabastoul y est berné de comique façon par son neveu Gontran, qui, pour flatter sa manie et toucher une pension, fait passer pour sienne la femme de son ami Rissolin, et amène tant bien que mal, après maintes invraisemblances, le bon Rabastoul à lui donner la main convoitée de sa fille Edith. C'est gentil, c'est gai et l'on a ri ! On a beaucoup ri encore aux *Joies du Foyer*, où de Térillac, ayant marié son neveu et rompu avec sa vie de joyeux fêtard, s'attend à savourer délicieusement, entre le jeune ménage et les beaux-parents, les joies du foyer ! Attente cruellement déçue : invectives, disputes et batailles, telle est la lune de miel des belliqueux jeunes gens ; cris, luttes et révoltes, tel est, dans l'intimité, le couple La Thibeaudière, les beaux-parents. Tant et si bien que de Térillac renoue avec Angèle, sa petite amie, que le beau-père et le gendre partent ensemble faire la fête au Casino de Paris et que leurs femmes enfin mâtées, tombent repentantes dans leurs bras grands ouverts. Ce fut une bonne gaieté qui se prolongea jusqu'à la tombée du rideau.

20 SEPTEMBRE. — Première représentation du *Fils surnaturel*, comédie-bouffe en trois actes de MM. Grenet-Dancourt et Maurice Vaucaire [1]. —

1. DISTRIBUTION. — Montarbourg, M. *Dorgat*. — Marcel, M. *Rouvière*. — Duparvis, M. *Muffat*. — Chamousset, M. *Gaillard*. — Casimir,

Afin de pouvoir librement faire ses farces — c'est, paraît-il, l'idée de tous les maris... de vaudeville — et pour se procurer plus facilement l'argent nécessaire à ces dépenses extra-budgétaires, Montarbourg a trouvé un truc : il fait croire à sa femme qu'avant son mariage, il a eu un enfant, et qu'il subvient aux frais de son éducation : pensions, examens, ce que tout cela coûte cher !... Le truc a merveilleusement réussi : Mme Montarbourg approuve son mari de remplir ainsi son devoir d'honnête homme, et n'a qu'un regret, celui de ne pas connaître le fils en question ; il lui semble qu'à la maison il manque quelqu'un. Son regret est même si vif que, pour couper court à ces désirs de plus en plus gênants, Montarbourg prend le parti radical de tuer son fils. Il annonce à sa femme que le pauvre garçon est mort, et tout irait pour le mieux s'il n'avait eu la fâcheuse idée d'user du même procédé pour coller une fille, et même aussi un fils, à son vieil ami Chamousset, qui, pas plus que lui d'ailleurs, n'a jamais eu d'enfant précédant ses justes noces. Or, cette fille n'est autre que certaine Zozo, dont Mme Montarbourg a trouvé,

---

M. *Arnould*. — Zéphirin, M. *Rivers*. — François, M. *Berthier*. — Baptiste, M. *Rémond*. — Yolande, Mme A. *Cuinet*. — Sophie, Mlle *H. Bertry*. — Germaine, Mlle *C. Barré*. — Sidonie, Mlle *L. Cardin*. — Zozo, Mlle *Foucher*. — Estelle, Mlle *Beauchamp*. — Clara, Mlle *Danglas*.

On commençait par *Monsieur Joseph*, vaudeville en un acte de M. Alfred Delilia, avec la distribution que voici :

Nénuphar, M. *Gravier fils*. — Oscar, M. *La Renaudie*. — Joseph, M. *Villaret*. — Aglaé, Mlle *Lefrançois*. — Henriette, Mlle *Desciani*.

A partir du 26 novembre, le *Fils surnaturel* était précédé de *Rire et pour rire*, comédie en un acte de M. Grenet Dancourt, interprétée par MM. Villaret, La Renaudie et Mlle Laroche.

Le 11 décembre avait lieu la 100e représentation du *Fils surnaturel*.

dans une lettre adressée à son mari, la compromettante photographie. Ce fils, Montarbourg l'appelle Marcel Duparvis, du nom d'un jeune homme qui a voulu lui souffler une de ses maîtresses, et qui, — sans qu'il le sache, bien entendu — s'est, depuis, sérieusement épris de sa propre fille, Germaine Montarbourg, rencontrée au bal. Ces *postulata* une fois admis, voyez-vous, non, voyez-vous grêler les drôlatiques quiproquos qui en découlent ? Marcel Duparvis prenant Montarbourg pour Tardivau, (c'est son nom de guerre en amour), et pris lui-même pour le fils, subitement ressuscité, de Montarbourg, venant, accompagné de sa mère, demander en mariage sa propre sœur !... Il est bien évident que tout se débrouille et que tout s'arrange, mais que de complications — ma tête, ma pauvre tête ! — jusqu'au moment où se démêle l'écheveau !... C'est, dit-on, d'une pièce allemande [1] qu'ils ont faite *leur*, que MM. Grenet-Dancourt et Maurice Vaucaire ont, très habilement, tiré le *Fils surnaturel*. Peu importe l'origine ! L'essentiel est que l'œuvre soit amusante : elle l'est infiniment dans son point de départ, et jusque, y compris, le second acte. Ce n'est guère qu'au *trois* que nous demandâmes grâce, on en avait décidément un peu *trop mis !* Et il tardait au

1. La pièce originale d'où MM. Grenet-Dancourt et Maurice Vaucaire ont si légitimement tiré leur grand succès est *Rabenvater (le Père Corbeau)* de M. Joseph Jarno ; elle a été créée au Residenz-theater de Berlin où M. Jarno était engagé comme artiste. M. Jarno, viennois de naissance, est l'un des meilleurs artistes allemands ; — ce qu'on nomme en Allemagne l'emploi des « bons vivants » — il est depuis deux ans directeur du Josefstadtheater à Vienne.

spectateur de sortir du labyrinthe... Ce n'est pas aux artistes de Cluny que nous reprocherons jamais de manquer de mouvement et d'entrain : il fallait voir avec quelle fougue donnait toujours l'excellente petite troupe d'ensemble de MM. Léon Marx et Poncet, et après une manœuvre aussi crânement exécutée, c'était plaisir de féliciter, en particulier, MM. Dorgat, Rouvière, Gaillard, Mme Cuinet, duègne toujours si pittoresque, et Mlle Barré, ingénue bien disante.

26 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Puits d'amour*, vaudeville-opérette en trois actes de MM. Pierre Véber et L. Bannières, musique de M. Louis Gibaux [1]. — Déodat est un incorrigible Don Juan. Non content de tromper le notaire Letourneau, il fait à une aimable Anglaise (il en est de fort aimables) une cour des plus assidues. Puis, à Royat, où il villégiaturait, il fut l'heureux vainqueur d'une certaine Hortense à la vertu facile, dont, en auvergnats pratiques, l'oncle et la tante ont résolu de clore par un bon et solide mariage la trop longue série de folles aventures. Alors, pour échapper au fâcheux conjungo,

---

1. DISTRIBUTION. — Déodat, M. *Rouvière*. — Mercadier, M. *Mercier*. — Rabiot, M. *Muffat*. — Joseph, M. *Arnould*. — Letourneau, M. *Gravier*. — Camu, M. *Villaret*. — Plumcake, M. *Bardou*. — Brutelle, M. *La Renaudie*. — Le greffier, M. *Berthier*. — Veuve Poulardin, Mme *A. Cuinet*. — Constance, Mlle *H. Bertry*. — Georgina, Mlle *Foucher*. — Dorothée, Mlle *L. Cardin*. — Diane, Mlle *Facelli*. — Estelle, Mlle *Danglas*. — Adèle, Mlle *Laroche*. — Irma, Mlle *Jalabert*. — Anaïs, Mlle *Muller*. — Suzanne, Mlle *Deschamps*. — Amélie, Mlle *Hébert*. — Berthe, Mlle *Darlys*.

La pièce était précédée de la *Fiancée de Guzman*, comédie-bouffe en un acte de MM. J. Cremer et A. Debiel, jouée par MM. La Renaudie, Villaret, Berthier, Bardou et Mlle Jalabert.

Déodat simule un cruel accident, à la suite duquel on le croit tombé dans une excavation de rochers, connue sous le nom du « Puits d'Amour ». Et le voilà mort pour tout le monde — sauf pour son domestique, l'honnête Joseph ! Il lui aura suffi de couper sa barbe et d'affubler son nez d'une vaste paire de lunettes pour que personne ne le reconnaisse — pas même son cousin Marcadier et la veuve Poulardin sa cousine — l'oncle et la tante d'Hortense ! — venant à Paris recueillir sa succession. Elle ne se composerait guère que de dettes, sans certain billet de loterie ou d'obligation à lots qui vaut au porteur la forte somme. A qui donc les cinq cent mille francs ?... A Mme veuve Poulardin, sans doute, à moins d'un testament, soit en faveur de Letourneau — mais peut-on hériter de l'homme qui vous a fait cocu ? — soit en faveur du fidèle Joseph. Comment Letourneau, qui arrive justement de Royat, sera-t-il lui-même fâcheusement accusé d'avoir détourné de ses devoirs la vertueuse Hortense, et menacé de l'imaginaire cuirassier dont les malins auvergnats se servent comme d'un épouvantail destiné à intimider les prétendus récalcitrants ? Comment, au lieu d'un cuirassier — le frère de lait du principal clerc de Letourneau — s'en trouve-t-il *trois*, dégoisant ensemble une chanson militaire qu'on a redemandée d'acclamation ? Comment l'inattendue résurrection de Déodat ne déconcerte-t-elle pas plus ses avides héritiers qu'elle n'étonne les spectateurs de ce conte à dormir debout — debout ou assis ? C'est l'affaire du troisième acte qui, grâce à

quelques jolis mots où se reconnaît l'esprit de M. Pierre Véber, a provoqué une gaieté modeste. Très modeste, avouons-le, au lendemain du *Fils surnaturel*, de si joyeuse mémoire. En dépit d'une partition plutôt prétentieuse (dix-huit morceaux de musique, s'il vous plaît!) et quel qu'ait été le zèle des interprètes, le *Puits d'Amour* ne nous semble pas devoir inaugurer par un succès de très haute volée, ni de très longue durée, la seconde année du vingtième siècle. Mais MM. Léon Marx et Poncet sont gens de ressources, les sympathiques directeurs prendront vite leur revanche. A la veille du Jour de l'An, nous *la* leur souhaitions bonne et heureuse. Dès le 31 décembre ils reprenaient (c'était fatal) la *Marraine de Charley*[1]...

---

1. DISTRIBUTION. — William, M. *Rouvière*. — Colonel Chesnay, M. *Lureau*. — Brasset, M. *Muffat*. — Charley, M. *Arnould*. — Spettigue, M. *Gravier*. — Jack, M. *La Renaudie*. — Huston, M. *Berthier*. — Ketty, Mlle *Foucher*. — Arabelle, Mlle *L. Cardin*. — Dona Lucia, Mlle *Beauchamp*. — Ellen, Mlle *M. Berney*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Tailleur pour Dames, pièce.......... ..	3	»	3
Séance de nuit, pièce..................	1	»	3
Le Repos du Dimanche, comédie........	1	»	61
**Le Bon Pasteur*, vaudeville............	3	7 janv.	27
L'Heure du Berger, comédie	1	»	11
La Famille Pont-Biquet, comédie......	3	24 janv.	61
Cambrioleurs! vaudeville...............	1	24 janv.	61
**L'Ecriteau*, comédie-bouffe.............	3	18 mars	11
**Le Voyage d'Anacharsis*, vaudeville.....	1	18 mars	11
Trois femmes pour un mari, comédie...	3	27 mars	27
Oscar Bourdoche, vaudeville............	1	27 mars	27
**La Dame du commissaire*, vaudeville...	3	20 avril	93
Le Droguiste, vaudeville................	1	20 avril	56
**La Gourdette*, comédie..................	1	8 juin	58
Les Provinciales à Paris, comédie-vaud.	4	10 juillet	43
Les Joies du foyer, pièce................	3	16 août	40
Prête-moi ta femme, pièce.............	2	16 août	40
**Le Fils surnaturel*, comédie-bouffe......	3	20 sept.	112
**Monsieur Joseph*, vaudeville...........	1	20 sept.	11
Lune rousse, pièce......................	1	26 octob.	25
Rival pour rire, comédie...............	1	16 nov.	46
**Le Puits d'amour*, vaudeville-opérette...	3	26 déc.	8
**La Fiancée de Gusman*, comédie-bouffe.	1	26 déc.	8
La Marraine de Charley, comédie-bouffe	3	31 déc.	1

THÉATRE DÉJAZET[1]

Pour succéder au *Sous-Préfet de Château-Buzard*, dont la reprise datait de la précédente année, le théâtre Déjazet reprenait, le 26 février, le *Plus heureux des trois*, de Labiche et Gondinet[2]. — L'œuvre est due à la collaboration de deux auteurs qui furent, quoi qu'en pense M. Brunetière, parmi les plus gais de notre théâtre contemporain. C'est une vraie comédie, déguisée en farce et ne lui empruntant son gros masque que pour éclater d'un plus large rire : elle a donc réussi encore une fois à Déjazet tout comme elle avait réussi jadis au Palais-Royal et au Vaudeville. Sans avoir le naturel de feu Geoffroy (mais qui donc a vu Geoffroy ?) ou la fantaisie de Jolly, Bartel est

1. — Directeur : M. Georges Rolle ; secrétaire-général ; M. Victor Dolmetsch.

2. DISTRIBUTION. — Marjarel, M. *Bartel*. — Krempach. M. *Bardès*. — Ernest, M. *Fernal*. — Joblin, M. *Wagmann*. — Hormance, Mlle *Dherbeuil*. — Lisbeth, Mlle *B. Deneige*. — Berthe, Mlle *J. Rolla*. — Pétunia. Mlle *Demareuil*.

On commençait par le *Homard*, comédie en un acte d'Edmond Gondinet ainsi distribuée :

Montacabère, M. *Diamant*. — Romanèche, M. *Le Lingon*. — Prosper, M. *Sterny*. — Herminie, Mlle *Diconne*. — Estelle, Mlle *Marsay*.

amusant, très amusant. Les autres sont convenables... A Déjazet comme à Déjazet !

11 AVRIL. — Première représentation de *Radinol a du coton*, comédie-bouffe en trois actes de MM. Léon Gandillot et Maurice Landais [1]. — A propos d'une petite comédie de M. Stanislas Rzewuski, les *Roses de Bellagio*, jouée au Gymnase, M. Gustave Larroumet publiait, dans son feuilleton du *Temps*, la longue lettre d'un jeune auteur se plaignant, comme toujours, de ne pas parvenir à se faire jouer, les directeurs hésitant à monter la pièce d'un inconnu. « Mais avant d'être connu, il faut être inconnu », c'est l'éternel refrain, l'ordinaire cercle vicieux, et les doléances rapportées par notre éminent confrère n'avaient, hélas ! pas le mérite de l'inédit. Pourquoi nous en souvenions-nous ce soir ?... C'est que le signataire de la lettre adressée à M. Larroumet et le collaborateur de M. Gandillot, M. Maurice Landais, n'étaient, croyons-nous, qu'une seule et même

---

1. DISTRIBUTION. — Arthur Levervoucier, M. *Bartel*. — Radinol, M. *Bardès*. — Alfred Morisart, M. *Fernal*. — Martelin, commissaire de police, M. *Simon-Max*. — Cornudet, M. *Waymann*. — Leblond, secrétaire du commissaire, M. *Deschamps*. — Un garçon de bains, M. *Diamant*. — Un employé du gaz, M. *Harmant*. — Raoul, M. *Sterny*. — Cuirassier, M. *Bresson*. — Le vieux notaire, M. *Saint-Aignan*. — Labermol, M. *Cosseron*. — Valentine Levervoucier, Mlle *Antoinette Rogé*. — Chouchotte, Mlle *Suzanne Dalerig*. — Angèle, Mlle *Astier*. — Mme Perrin, Mme *Victorin*. — Virginie, Mlle *B. Deneige*.

On commençait par l'*Envers d'un ruban*, comédie en un acte de M. Bonis-Charancle, jouée par MM. Diamant, Harmant, Sterny, Saint-Aignan, Mmes Demareuil, Marsay, Victorin.

Le 25 mai, *Radinol a du coton* était précédé d'une pièce en un acte de M. Georges Ricou, *Elle est mariée*, ainsi distribuée :

Verfleury, M. *Harmant*. — Lagrésille, M. *Sterny*. — Joseph, M. *Cosseron*. — Mme Verfleury, Mlle *Demareuil*. — Muguette, Mlle *Marsay*.

personne. Gandillot s'était bien promis de ne jamais prendre de collaborateur, et après le rude échec de *Zigomar*, au Palais-Royal, au lendemain de l'incendie du Théâtre-Français, il avait même annoncé, paraît-il, qu'il brisait sa plume. Mais, comme ceux des amoureuses, les serments des auteurs dramatiques ont des ailes... Gandillot est bon, essentiellement bon ; il s'est rappelé les déboires de ses années de débuts : il accueillit gentiment le manuscrit d'un « jeune » que lui recommandait M. Georges Rolle, et voilà comment nous venons d'avoir, à Déjazet, un nouveau succès du triomphant auteur des *Femmes collantes*, de *Ferdinand le Noceur* et de la *Mariée récalcitrante*. — *Radinol a du coton !* est un titre déjà drôle par lui-même ; la pièce ne l'est pas moins. Je n'hésite même pas à vous donner le second acte comme une des farces les plus amusantes du répertoire vaudevillesque. Je ne vous le raconterai pas — ce serait là besogne presque impossible — je constaterai seulement qu'on y riait de bon cœur... Que si maintenant vous voulez savoir pourquoi Radinol a du coton, c'est-à-dire de la difficulté dans ce qu'il entreprend, sachez ceci : M. Arthur Levervoucier veut bien tromper sa femme, tant qu'il peut, avec la nommée Chochotte, mais il ne veut pas être trompé par elle, et fait surveiller Valentine par un ancien ami de collège tombé dans une noire purée, Radinol, qu'il a pris comme secrétaire. Radinol fait tout ce qui concerne son odieux métier avec d'autant plus de conscience — c'est, d'ailleurs, là son excuse — qu'il est lui-même, ver de terre

amoureux d'une étoile, très sérieusement épris de la piquante Valentine. Et quand Alfred Morisart donne à Valentine l'adresse de sa garçonnière, le microphone (méfiez-vous de cette invention nouvelle !) installé dans le salon lui révèle cette précieuse adresse : 144, bis, rue Legendre. Alors au désopilant second acte que je viens de vous annoncer — dans la garçonnière de Morisart, qui est précisément celle de Levervoucier batifolant avec Chochotte — nous retrouvons Radinol mettant en œuvre les plus ingénieux trucs du monde (il y en a d'ailleurs qui sont renouvelés de Georges Feydeau) pour faire manquer l'adultère de Mme Levervoucier. Puis, Radinol est surpris lui-même — au moment où Valentine, justement dépitée, va se venger avec lui — par l'arrivée d'un vrai commissaire. Afin de surveiller Radinol, chargé de surveiller sa femme, le trop prudent mais imprudent aussi Levervoucier, n'a-t-il pas promis cinq mille francs à l'agence qui ferait pincer Radinol en flagrant délit ! Comment le commissaire, dûment giflé par Valentine, qui l'a pris pour un faux commissaire, fait-il fourrer tout le monde au bloc, croyant à une bande de hardis cambrioleurs, dont fait partie la « Femme à la cuisse tatouée », et comment tout le monde est-il interrogé (oh ! cela a paru quand même un peu exagéré) par la fiancée du commissaire, et relâché sur sa demande ? C'est le troisième acte, moins bon, sans doute (parce que trop invraisemblable et trop touffu), mais terminant en somme, en douce folie, un vaudeville de verve outrancière, bourré de franche gaieté, et piqué de jolis mots,

— à la Gandillot. Et quand la « bonne petite troupe d'ensemble » de M. Rolle aura pris la pièce dans le vif mouvement qui lui convient, la soirée, déjà très joyeuse le premier jour, sera devenue l'une des meilleures que puissent passer les gens qui regardent le théâtre comme un honnête et digestif amusement. Des comiques éprouvés, Bartel et Simon-Max, fort bien secondés par de nouveaux venus, comme MM. Bardès et Ferdal ; une fine comédienne (genre Marianne Chassaing) Mlle Antoinette Rogé ; une gaie Chochotte, Mlle Suzanne Dalwig, méritent d'être cités à l'ordre du jour de la très brillante victoire remportée au boulevard du Temple.

1er JUIN. — Reprise des *Femmes collantes*, comédie-bouffe en cinq actes de M. Léon Gandillot [1]. — Le théâtre Déjazet est, par excellence, le théâtre de Gandillot : il ne pouvait mieux faire que de lui reprendre encore une de ses meilleures œuvres, dont l'effet sur le public est toujours sûr.

Le 25 juin, le théâtre avait fermé ses portes avec les *Femmes collantes*. Il les rouvrait le 21 septembre en prenant à Cluny l'un de ses gros succès d'il y a six ans, *Antonio père et fils*, comédie en trois

---

1. DISTRIBUTION. — Badinois, M. *Fernal*. — Mourillon, M. *Wagmann*. — Campluchard, M. *Bardès*. — Hippolyte, M. *G. Deschamps*. — Dumont, M. *Harmant*. — Rodolphe, M. *Bresson*. — Le maire, M. *Saint-Aignan*. — Edgard, M. *Sterny*. — Octave, M. *Marche*. — Le garçon de bureau, M. *Blagny*. — Irma de Saint-Mamilla, Mlle *Dherbeuil*. — Héloïse Plumard, Mlle *S. Mérian*. — Mme Mourillon, Mme *Victorin*. — Marguerite Mourillon, Mlle *Fontan*. — Rose, Mlle *Astier*. — Céleste, Mlle *Sémoressa*. — Julie, Mlle *Fontaine*. — Une femme de chambre, Mlle *Eva*.

actes de M. Albert Barré [1]. — C'est du vieux théâtre, mais rajeuni par beaucoup de gaieté, et ceci est une qualité rare. Il y a, dans ces trois actes, des détails bien amusants ; ils ont paru tels qu'au premier jour.

30 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Tortue*, comédie-bouffe en trois actes de M. Léon Gandillot [2]. — Quand, il y a cinq ans, les Nouveautés représentèrent avec un succès joyeux ladite *Tortue*, on remarqua que c'était là un pur vaudeville. L'auteur avait voulu simplement faire rire son monde, sans trop se préoccuper des exigences de la vraisemblance et de la raison. L'observateur attentif et narquois qu'est Gandillot n'a pas abdiqué complètement dans les trois actes de cet ouvrage, mais il est manifeste qu'il ne s'y est volontairement montré que par intermittence, et même comme par hasard. La

---

1. DISTRIBUTION. — Antonio, M. *Bardès*. — Ducornet, M. *Clément*. — Gaston, M. *De Ségus*. — Boffinet, M. *Diamand*. — Truchot, M. *Saint-Paul*. — Un employé de librairie, M. *Le Lingon*. — Jean, M. *Ferny*. — Un inspecteur d'académie, M. *Saint-Aignan*. — Un pâtissier, M. *Marche*. — Premier commissionnaire, M. *Fabre*. — Deuxième commissionnaire, M. *Mathieu*. — Troisième commissionnaire, M. *Maxime*. — Sidonie, Mlle *Dalwig*. — Mme Ducornet, Mme *Victorin*. — Alice, Mlle *E. Deneige*. — Césarine, Mlle *Caumont*. — Jeanne, Mlle *Grey*. — Clara, Mlle *Marty*. — Julie, Mlle *Divonne*. — Georgette, Mlle *G. Chaussée*. — Marguerite, Mlle *S. Mary*. — Lucie, Mlle *Thibaud*.

La pièce était bientôt accompagnée d'un amusant vaudeville en un acte de MM. Georges Docquois et Félix Cresson, *Madame Bigarat n'y tient pas*.

2. DISTRIBUTION. — Champalier, M. *Bardès*. — Brignol, M. *Clément*. — Adolphe, M. *Fernal*. — Jumard, M. *Bressol*. — Gibouleau, M. *Diamand*. — Signol, M. *de Ségus*. — Charbonin, M. *Saint-Aignan*. — Le Capitonné, M. *Le Lingon*. — Léonie, Mlle *Jane Norris*. — Angèle, Mlle *Dalwig*. — Juliette, Mlle *Deneige*. — Mme Gibouleau, Mme *Victorin*. — Mme Lemarquis, Mlle *Caumont*.

Tortue n'est bien qu'une farce ; un peu hésitante au début, voire quelque peu laborieuse dans la répartition de ses effets, cette farce, à partir du second acte, devient très amusante. On a ri, et ce qui est rare en pareille aventure, c'est peut-être au moment où elle va finir, que la pièce atteint à la plus franche bouffonnerie. Le troisième acte est vraiment divertissant, et le dénouement, pour prévu et fatal qu'il soit, y est amené avec autant d'adresse que de tumultueuse gaieté. Sans nous offrir l'équivalent de Germain, Tarride, Guyon fils, Regnard et Colombey, de Mmes Fériel, Macé-Montrouge, Aubrys, Clem et Emma Georges, qui furent les créateurs des Nouveautés, la jeune troupe de M. Rolle enlève l'affaire avec un entrain qui ne rappelle en rien le pas de la « tortue » [1]. C'est avec le succès de la pièce de M. Gandillot que se terminera l'année, résumée dans le tableau suivant :

1. — Le Théâtre Déjazet avait ses matinées du jeudi, où l'on jouait d'amusantes pièces de l'ancien répertoire : *Mon Isménie*, *L'Amour qué qu' c'est qu' ça*, *le Serment d'Horace*, *Une femme qui se grise*, *Riche d'amour*, *Les femmes qui pleurent*, etc.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Sous-Préfet de Château-Buzard, com.	3	»	65
L'Ane de Buridan	»	»	65
Le plus heureux des trois, comédie	3	26 février	51
Le Homard, comédie	1	26 février	63
**Radinel a du coton*, comédie-bouffe	3	11 avril	59
L'Envers d'un ruban	»	11 avril	51
**Elle est mariée*, pièce	1	25 mai	8
Les Femmes collantes, comédie-bouffe	3	1er juin	24
Antonio père et fils, comédie	3	21 sept.	45
**Madame Bigarot n'y tient pas*, vaudev.	1	1er octob.	65
La Tortue, comédie-bouffe	3	30 octob.	73
Ma Négresse	1	9 nov.	40
Mon Isménie	1	21 nov.	4
L'Amour qué qu' c'est qu' ça	1	21 nov.	6
Le Serment d'Horace	1	21 nov.	1
Une Femme qui se grise	1	28 nov.	4
Riche d'amour	1	12 déc.	3
Le Dépit amoureux	1	26 déc.	1
Les Femmes qui pleurent	1	26 déc.	1

THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU

(OPÉRA POPULAIRE)

L'année, qui se termine avec l'opérette, avait commencé par l'Opéra populaire qui, le 6 mars, donnait la première représentation de *Charlotte Corday*, drame musical en trois actes et six tableaux, dont un prologue, d'Armand Silvestre, musique de M. Alexandre Georges [1].— Ah ! comme le bon poète qu'on venait d'enterrer à Toulouse eût été heureux de voir jouer, avant de mourir, cette *Charlotte* qu'il affectionnait, et d'être ainsi très sympathiquement associé au succès du musicien triomphalement rappelé sur la scène, à l'issue de la répétition générale ! Le prologue se passe à Paris à la Taverne du Paon ; il est rempli par Marat, « le modèle des patriotes » et par les buveurs de sang, ses sectaires, qui, en attendant mieux, dégustent le vin vermeil. Marat jure d'ex-

---

1. DISTRIBUTION. — Barbaroux, M. *Cazeneuve*. — Marat, M. *Dangès*. — Comte de Lux, M. *Benedict*. — Charlotte Corday, M[lle] *Georgette Leblanc*. — M[me] de Bretteville, M[lle] *Sylvain*. — Simonne Evrard, M[lle] *Dulac*.

1[er] tableau : La Taverne du Paon. — 2[e] tableau : Chez M[me] de Bretteville. — 3[e] tableau : Le Palais-Royal. — 4[e] tableau : Chez Marat. — 5[e] tableau : La Conciergerie. — 6[e] tableau : La place de la Liberté.

ient de Simonne Evrard la faveur d'être intro-
te auprès de l'Ami du peuple et de lui parler
l à seul. Elle pénètre dans la chambre et le
ppe en plein cœur. Arrêtée aussitôt et soustraite
ı faveur populaire, elle est entraînée, les mains
s, au milieu des baïonnettes et des piques. On
ıs la montre alors en la prison de la Concier-
ie, relisant la lettre d'adieu qu'elle vient d'écrire
on père et aspirant à la mort. Puis, voici la
cé de la Liberté, où se dresse l'échafaud, Char-
e apparaît sur la funèbre charrette, d'où l'on
ache à grand peine Barbaroux, et la toile tombe
moment qu'à travers un funèbre roulement de
ıbours elle s'approche de la guillotine. « Le fer
ıl, dit une relation contemporaine, trancha la
s belle des têtes ». Vous voyez qu'à l'exemple
Ponsard, Armand Silvestre a repris la vieille
ende des amours de Charlotte et de Barbaroux
ıt a, depuis longtemps, fait justice la critique
torique. Peu importe, d'ailleurs, ce coup de
d donné à la vérité, si la pièce est intéressante
ɔrète à l'expression musicale. Charlotte Corday
le premier ouvrage dramatique de M. Alexan-
Georges, jeune compositeur à la barbe déjà
sonnante, l'un des meilleurs élèves de cette
te école Niedermeyer, d'où est sorti, entre au-
s brillants disciples, André Messager, et il est
ıteur très apprécié de ces vibrantes *Chansons*
Miarka écrites sur de farouches poésies de
n Richepin. Dans une partition claire et limpide,
ô! combien! — où particulièrement il s'est
ntré très soucieux de bien écrire pour les voix,

et où, pas un instant, il n'a songé à résoudre d'ardus problèmes d'harmonie, M. Alexandre Georges, assez heureusement, puisqu'il n'a infligé ainsi à ses auditeurs ni fatigue ni tension d'esprit, a su marier les anciens et les nouveaux procédés, empruntant à ce qu'on appelle le « vieux jeu » la simplicité de ses accompagnements, où domine le rythme ternaire, remplaçant par la mélodie continue les romances et les cavatines d'autrefois et faisant, au besoin, usage de rappels de motifs : tel, exposé au prologue, le thème de Marat qui ne laisse pas d'avoir un certain caractère. Ecrit dans le style archaïque, le chœur des invitées de Mme de Bretteville a de la fraîcheur et de la grâce. Charmant, en dépit de ses réminiscences de la *Manon* de Massenet, nous a paru le premier duo de Charlotte et de Barbaroux, suivi des touchants adieux de l'héroïne à la maison où elle passa sa jeunesse. Très élégamment traité, au point de vue technique, l'acte du Palais-Royal, avec ses rondes d'enfants, ses aboiements de vendeurs de journaux, la déclamation de Charlotte : « C'est au cœur que tu frapperas », et l'ingénieux rappel du Chant des Girondins : « Mourir pour elle est le sort le plus beau » mêlé au « Dansons la Carmagnole ». Pour le dernier acte, l'assassinat de Marat et la marche à l'échafaud, séparés par le tableau de la prison, sont surtout d'action dramatique. Mlle Georgette Leblanc n'est certes pas une inconnue. Vous vous rappelez son sensationnel début à l'Opéra-Comique de la place du Châtelet dans l'*Attaque du Moulin* d'Alfred Bruneau et l'excentrique façon dont elle

joua le rôle de Carmen dans la nouvelle salle. C'est une artiste de tempéremment à qui l'on ne saurait pourtant reprocher de trop vivement exprimer ce qu'en son âme elle ressent si profondément. Quelle belle tragédienne nous donnerait cette vibrante Charlotte !... La chanteuse est malheureusement très inférieure à l'actrice ; la voix est sourde, porte mal et manque trop souvent de justesse. Sans positivement réaliser l'idéal de celui qu'on appelait « l'Antinoüs de la Gironde », M. Cazeneuve tient avec un certain charme le rôle de Barbaroux. M. Dangès, le Zampa applaudi à l'Opéra populaire, ne paraît qu'au prologue sous les traits de Marat, il y a l'air farouche et l'ardeur qu'il faut pour entraîner la masse populaire. Deux tout petits rôles, celui de la comtesse de Bretteville et celui de Simonne Evrard, l'amie de Marat, ont été fort bien tenus par Mlle Sylvain (lisez : Mlle Cahen) et par Mlle Dulac. La première a une jolie voix, déjà fort remarquée au Conservatoire ; la seconde, qui a su se faire apprécier naguère dans la *Reine de Saba*, n'a pu nous montrer, cette fois, que son adresse. M. Büsser tient bien en mains son orchestre, et M. Joseph Archainbaud a obtenu de ses chœurs une exécution et un ensemble parfaits.

Quelques jours après la première représentation de *Charlotte Corday*, l'Opéra populaire était déclaré en faillite en la personne de son gérant, M. Emile Duret, et le théâtre fermait ses portes pour six mois. Il les rouvrait le 19 septembre sous son ancien nom de THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU,

et sous la direction de M. Victor Silvestre, par la première représentation, sur cette scène, de la *Fille du Tambour-Major*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, de Chivot et Duru, musique d'Offenbach[1]. — La *Fille du Tambour-Major !...* Ce titre, flambant comme un panache tricolore, est bien fait pour attirer le public d'un théâtre populaire ; car, on a beau dire, en dépit de toutes les théories nouvelles, le peuple a conservé l'esprit chauvin d'autrefois, et les brillants

---

1. DISTRIBUTION. — Monthabor, M. *Vauthier*. — Robert, M. *Colas*. — Duc della Volta, M. *Bartel*. — Griolet, M. *Gardon*. — Bambini, M. *Angély*. — Clampas, M. *Leth*. — Stella, Mme *Simon-Girard*. — Duchesse della Volta, Mlle *Irma Perrot*. — Claudine, Mlle *Nell*. — La Prieure, Mlle *Dorys*.

Le 2 novembre, à minuit, un spectacle impressionnant pour l'œil d'un spectateur oublié dans la salle se passait sur la scène du théâtre. Au moment où le directeur, M. Victor Silvestre, arrivait pour offrir le champagne à son personnel, à l'occasion de la 50e représentation de la *Fille du Tambour-Major*, il trouva tout le monde rangé autour du « plateau » pendant que l'orchestre attaquait la *Marseillaise*. Puis les tambours battirent aux champs et le tambour-major Vauthier, trés ému, lut à M. Silvestre l'ordre du jour suivant :

« Cher directeur, jadis, après les grandes victoires remportées par nos armées, les soldats eux-mêmes décernaient à leurs chefs des sabres d'honneur. Vous avez gagné, avec la *Fille du Tambour-Major*, une belle bataille, aussi tous les artistes, tout le personnel, ayant combattu sous vos ordres et contribué au succès auquel vous les avez conduits, ont décidé de vous offrir un drapeau d'honneur en souvenir de la victoire remportée par la 20e demi-brigade du Château-d'Eau. Nos plus vifs souhaits sont que ce drapeau vous conduise encore à d'autres triomphes. Veuillez donc agréer l'assurance de notre dévouement et de notre profonde amitié. » *Suivaient plus de 150 signatures.*

Vauthier remit alors à son directeur, au bruit des acclamations, un véritable drapeau réglementaire sur lequel était inscrit :

A notre général en chef
Victor Silvestre
la 20e demi brigade du Château-d'Eau

M. Silvestre remercia par quelques bonnes paroles non moins émues, il embrassa les dames, serra les mains tendues et fit emplir les coupes — que l'on vidait encore à trois heures du matin.

uniformes ont toujours à ses yeux le même prestige. La pièce de Chivot et Duru, la musique d'Offenbach n'ont donc pas vieilli depuis que la *Fille du Tambour-Major* fit sa première apparition, il y a vingt-deux ans!... L'intrigue n'était pas absolument neuve : c'est, comme vous savez, la *Fille du régiment* retournée. Mais la pièce, coulée dans le moule des vieux vaudevilles qui firent la fortune des anciennes Folies-Dramatiques du boulevard du Temple, renferme tous les éléments d'un vrai succès populaire. C'est franc, de belle humeur, avec une légère pointe de sensibilité, juste ce qu'il faut pour ce public qui veut bien s'attendrir un petit moment, surtout s'il s'agit d'un vieux grognard laissant tomber quelques larmes furtives sur sa moustache grise. « Mille noms d'une carabine! Que c'est bête de pleurer comme ça! » Voilà une phrase d'un effet certain sur les spectateurs des hautes galeries. Il y en a beaucoup de ce genre dans la *Fille du Tambour-Major*. Le public du Château-d'Eau les applaudit à tout rompre. La partition d'Offenbach est une des dernières qu'il ait écrites : ce fut son centième ouvrage! Quelle prodigieuse imagination! Qui, de ses nombreux imitateurs, peut lui être comparé au point de vue de la verve et de la fécondité? Et notez que, dans chacune de ses œuvres, même les moins heureuses, il y a toujours trois ou quatre morceaux absolument réussis, qui restent dans la mémoire de tous, et qui ont cette qualité, si rare de nos jours, la gaieté exempte de vulgarité. Mme Simon-Girard a retrouvé, dans sa création de

Stella, son triomphe d'autrefois. Elle y montre une grâce espiègle et malicieuse qui justifie les bruyants applaudissements qu'elle n'a cessé de récolter dans le cours de la représentation. On lui a demandé trois fois le finale du second acte, on le lui eût volontiers redemandé une quatrième fois...

6 NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Mam'zelle Nitouche*, opérette en trois actes et quatre tableaux, de Henri Meilhac et Albert Millaud, musique d'Hervé [1]. — M. Victor Silvestre a, croyons-nous, un faible pour *Mam'zelle Nitouche*, qu'il nous avait donnée, il y a quelques années, aux Folies-Dramatiques, avec Baron et Mlle Jane Pierny. Cette fois, il en fait succéder la reprise, au Château-d'Eau, à celle de la *Fille du Tambour-Major*, toujours avec Mme Simon-Girard, et à défaut de Baron, avec Paul Fugère, obligeamment prêté par le Vaudeville. Sous la soutane de Célestin, avec son ventre de gros curé, comme sous les espèces de Floridor, Paul Fugère est bien le plus extraordinaire et le plus grotesque des musiciens passés et à venir; délicieusement original et infiniment drôle, sans chercher un instant à imiter Baron, il a rempli la salle de son éclatante bonne humeur. Et comme il était, naguère, maître du public de la Gaîté, il est aujourd'hui passé

1. DISTRIBUTION. — Célestin, M. *Paul Fugère*. — Le major, M. *Bartel*. — Champlâtreux, M. *Colas*. — Loriot, M. *Gardon*. — Le directeur, M. *Hell*. — Le régisseur, M. *Legrand*. — Gustave, M. *Guérin*. — Robert, M. *Tamagnan*. — Le brigadier, M. *Deshayes*. — Denise, Mme *Simon-Girard*. — La Supérieure, Mlle *Ducouret*. — Corinne, Mlle *Marie Deville*. — La Tourière, Mlle *Dorys*. — Sylvia, Mlle *Bellot*. — Gimblette, Mlle *De Bréau*. — Lydie, Mlle *Garelly*. — Première élève, Mlle *Lebray*. — Deuxième élève, Mlle *Perret*. — Troisième élève, Mlle *Michelot*.

maître au Château-d'Eau. Quant à Mme Simon-Girard, qui pince la harpe et enfourche le poulet d'Inde, déguisée en simple pioupiou, jamais, je vous l'assure, elle ne fut plus jeune et plus charmante... Et qu'avec grâce et netteté, sans qu'on perde un seul mot, elle détaille le couplet ! Comme elle dit en virtuose le délicieux *Alleluia* d'Hervé, et la vieille chanson de *Cadet et Babet*, paroles de Collé, un pur bijou ! J'entends encore résonner à mon oreille les formidables applaudissements qu'on lui a justement prodigués durant toute cette soirée véritablement triomphale... Avec M. Bartel, très amusant dans le rôle du major ; avec M. Colas, qui chante fort bien celui de Champlâtreux; avec M. Gardon, un Loriot désopilant, la jolie pièce, excellemment jouée dans son ensemble, produisait un effet énorme et soulevait des tempêtes de rire. C'était un gros, un très gros succès.

29 NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Surcouf*, opéra-comique en trois actes de Henri Chivot et Alfred Duru, musique de M. Robert Planquette [1]. — Comment *Mam'zelle Nitouche* dont, avec Mme Simon - Girard et M. Paul Fugère, très vaillamment secondés par une excellente troupe d'ensemble, la reprise avait si brillament réussi, comment *Mam'zelle Nitouche* n'a-t-elle pas plus longtemps tenu l'affiche du

---

1. DISTRIBUTION.— Robert Surcouf, M. *Guillot*.— Gargousse, M. *Vauthier*. — Kerbiniou, M. *Bartel*. — Flageolet, M. *Gardon*. — Mac-Farlane, M. *Kerny*. — Thompson, M. *Legrand*.— Marcof, M. *Helt*. — Bernadec, M. *Guérin*. — Paimbœuf, M. *Tamagnon*. — William, M. *Vissière*. — Yvonne, Mme *Dalbray*.— Arabelle, Mlle *Esquilar*.— Mme Paimbœuf, Mlle *Dorys*. — Agathe, Mlle *De Bréan*. — Berthe, Mlle *Garelly*.

Château-d'Eau?... La pièce était-elle donc trop fine pour l'endroit? Et pourtant!... Le cachet des deux vedettes était-il, en raison des recettes réalisées, un peu trop élevé? Ou — tout est possible! — les lauriers de Mme Simon-Girard empêchaient-ils de dormir une précédente Nitouche?... C'est là, sans doute, plutôt qu'en la note officielle : « M. Victor Silvestre est fidèle au principe de ne jamais épuiser un succès » qu'il faut chercher le retrait si prompt, d'un joli ouvrage, délicieusement interprété, et qui, le soir de la reprise, avait remporté un énorme triomphe. Du *Surcouf* de province — d'une lointaine province — qui a remplacé *Mam'zelle Nitouche*, nous ne dirons qu'un mot. On sait que dans la pièce, longtemps jouée aux Folies-Dramatiques, reprise ensuite à la Gaîté, les librettistes ne sont pas allés chercher midi à quatorze heures. Ils avaient pris tout simplement la figure populaire du célèbre corsaire, dont les exploits de mer ont fait l'admiration des dernières années du dix-huitième siècle et des premières années du dix-neuvième, et autour du héros, ils avaient groupé avec bonhomie des scènes et des personnages d'un effet d'autant plus certain qu'il fut plus souvent éprouvé. La musique de M. Robert Planquette a les qualités du poème, avec d'autres mérites un peu plus délicats; elle est vive et colorée, en dépit d'une orchestration des plus maigres et des plus creuses, avec des inspirations assez franches, des rythmes dansants et faciles à retenir. Au prologue, nous avons salué comme une vieille connaissance, un finale qui a vraiment de

l'entrain ; au premier acte, le rondeau chanté par Mlle Esquilar (échappée du drame et de la comédie) sur son histoire de bain troublé par un caïman est agréable ; il revient en duo au second acte, et paraît plus agréable encore. Au troisième acte, le duettino-bouffe des Siciliens pour rire, enlevé de verve par MM. Vauthier et Gardon, a été bissé à l'unanimité. C'est, d'ailleurs, un bon couple comique que celui de Gargousse et de Flageolet ; Vauthier, curieusement grimé et rapiécé en vieux loup de mer ; Gardon, d'une fantaisie suffisante en mousse fidèle, marchant, les jambes écartées, « dans son sillage ». Ils sont amusants en Villa-Tromba, vieille noblesse palermitaine, chantant leur « *Belle Italie* » au nez du gouverneur ahuri. Passe donc pour les comiques de l'affaire. Mais quelle timide et « zozotante » Yvonne, aux lieu et place de Mme Bernaërt — que nous montrait dernièrement la Gaîté — et quel inexpérimenté débutant que ce Robert Surcouf, indigne héritier des Morlet, des Huguet et des Jacquin !... Le 18 décembre, on revenait à la *Fille du tambour-major* (MM. Vauthier, Piccaluga et Mlle Esquilar) et ainsi se terminait l'année, ici résumée :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Reine de Saba, opéra................	1 a. 6 t.	»	8
Paul et Virginie, opéra................	4 a. 6 t.	»	11
Zampa, opéra-comique..................	3	»	17
La Traviata, opéra.....................	3	»	25
Gille et Gillotin opéra-comique..........	1	»	1
**Charlotte Corday*. drame musical.......	3 a. 6 t.	6 mars	3
La Fille du Tambour-Major, opéra-com.	3 a. 4 t.	19 sept.	69
Mam'zelle Nitouche, opérette...........	3 a. 4 t.	6 nov.	21
Surcouf, opéra-comique.................	3	29 nov.	23

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

L'*An mil,* poème symphonique de M. Gabriel Pierné ; le troisième acte d'*Armide,* de Gluck, interprété par Mmes Jeanne Raunay et Chrétien-Vaguet ; un concerto pour violon de M. Théodore Dubois, exécuté par M. Marteau ; un chœur de M. Paul Vidal, *Ecce sacerdos magnus ;* la *Nuit persane* de M. Saint-Saëns, avec soli chantés par Mme Héglon et M. Vaguet, et récits déclamés par Mlle Renée du Minil ; un *Requiem* de M. Gabriel Fauré, avec soli chantés par Mlle Torrès et M. Daraux ; le premier concerto de violon de M. Saint-Saëns, exécuté par M. Sarasate ; la symphonie en *ré* mineur de César Franck ; la messe solennelle en *ré*, de Beethoven, avec soli chantés par Mmes Eléonore Blanc, Derigny, MM. Cazeneuve et Daraux ; la symphonie en *ut* mineur de M. Saint-Saëns ; le chœur de *Colinette à la cour,* de Grétry ; celui de *Blanche de Provence,* de Chérubini ; une ouverture inédite de Mozart ; un Noël de *Piccolino,* d'Ernest Guiraud : tels furent les œuvres inédites ou intéressantes, introduites en 1901, au répertoire de la Société des Concerts du Conservatoire.

M. Paul Taffanel, déjà chef d'orchestre de l'Opéra, avait cru devoir, en raison de son état de santé, donner sa démission de chef d'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire. M. Georges Marty, l'un des chefs d'orchestre de l'Opéra-Comique, fut élu, en assemblée

générale du 12 juin, comme successeur de M. Taffanel[1]. — M. Georges Marty est le plus jeune chef d'orchestre qu'ait jamais eu l'illustre Société des Concerts du Conservatoire, aujourd'hui vieille de soixante-quinze ans. A tous égards, il méritait, du reste, le choix dont il a été l'objet. Il suffisait, pour s'en convaincre, de voir avec quel soin et quel goût, avec quelle précision et quelle autorité il dirigeait le concert du 7 décembre auquel nous assistions. Ce second programme de l'année s'ouvrait par une symphonie (celle en *sol* mineur), de Méhul, dont l'*andante,* tout wébérien, est charmant. Et c'était plaisir de voir ainsi remettre en honneur, comme symphoniste — M. Colonne avait déjà commencé — l'illustre auteur de *Joseph.* M. Georges Marty exhumait aussi, pour la circonstance, une ouverture de Beethoven, qui ne vaut pas, naturellement, celle de *Fidelio,* et nous conviait à entendre la Symphonie de Mendelsonn, dite de la *Réformation,* qu'on a le tort de ne pas jouer plus souvent. Puis, il donnait aux chœurs une très large place. Le délicieux *Ave verum* de Mozart a été bissé d'acclamation, et le public du Conservatoire a fait un gracieux accueil à une œuvrette inédite, de M. Massenet, *La Chevrière,* « petit conte rustique », pour deux voix de femmes et solo, composé, il y a quelques années, sur des paroles de notre confrère Edouard Noël, et délica-

1. — Les votants étaient au nombre de 101, et voici les résultats des cinq tours de scrutin, que nécessitèrent cette élection :

MM.	1er tour	2e	3e	4e	5e
Marty	23	43	45	48	54
Samuel Rousseau	30	31	32	30	37
Messager	17	10	10	11	»
Widor	1	1	1	1	»
Gabriel Marie	4	2	2	1	»
Désiré Thibaut	13	7	6	5	»
Danbé	4	4	2	1	»
Bulletins blancs					10

tement instrumentée en l'honneur de M. Marty, l'un de ses meilleurs élèves, par le triomphant auteur de *Grisélidis*. Mlle Van Gelder interprétait le solo de sa gentille petite voix, — très gentille, certainement, mais un peu courte... Il nous était revenu que les abonnés de la Société se plaignaient un peu du morcellement des programmes. Il est vrai que, si on leur offrait de trop grandes œuvres, ils ne se déclareraient guère plus satisfaits. Qui les contentera jamais tous ensemble ? Nous savions, d'ailleurs, qu'on préparait un acte de Rameau, et que les ouvrages de longue haleine viendront à leur tour. Sachons donc attendre et comptons sur l'attentif et éclairé labeur du nouveau chef...

CONCERTS COLONNE

La *Damnation de Faust*, avec Mlle Marcella Pregi, MM. Cazeneuve, Ballard et Challet, avait inauguré l'année 1901. Le 13 janvier, M. Colonne nous faisait entendre un nouveau violoniste, M. Willy Burmester, qui, dans l'*Aria* de Bach, se révélait réellement et profondément artiste. Et dans le *Divertissement* sur des chansons russes s'affirmait une fois de plus la nature essentiellement musicale du jeune compositeur Henri Rabaud. Au programme suivant, nous noterons le *Concertstuck* pour piano de M. Raoul Pugno, très ingénieusement bâti sur un thème unique, sorte de bref carillon, dont l'auteur a su tirer un excellent parti en le développant, en le transformant avec beaucoup d'aisance et de fantaisie ; celui-ci l'a interprété de merveilleuse façon, ainsi que les admirables *Djinns* de César Franck. Signalons encore, comme très chaleureusement accueillis par le public, deux poèmes pour chant et orchestre de M. Charles Kœchlin, du plus fin, du plus délicat, du plus distingué sentiment : le premier, mystique, vague, enveloppé d'harmonies légères, molles et ouatées ; le second, large, ferme, moins imprécis. Mlle Hatto les a dits de voix pure et juste, avec autant de grâce subtile que de vive intelligence, qualités qu'elle avait mises précédemment au service de l'air superbe et célèbre de *Judas Macchabée*. Le 27 janvier, M. Colonne nous

offrait la seconde scène du deuxième acte de *Tristan et Iseult*. On sait qu'il faut aux interprètes de cette scène sublime des poumons d'airain pour pouvoir lutter contre les formidables tempêtes de l'orchestre qui, nous devons le reconnaître, ne s'étaient encore jamais déchaînées de si effrayante manière. Ces poumons, M. Kalisch et Mme Adiny ont le bonheur de les posséder. L'un conduit avec sûreté et justesse une voix forte, pleine, rude et résistante, une véritable voix allemande formée à l'école wagnérienne ; l'autre, servie par les notes claires d'un soprano généreux et vibrant, témoigne d'une ardeur, d'un enthousiasme, d'une intelligence du texte et de la musique infiniment remarquables. On les a acclamés, rappelés à en perdre haleine ainsi que M. Colonne qui le méritait bien. Avant eux, on a entendu le pianiste M. César Geloso qui a brillamment exécuté un concerto de sa composition, œuvre de début très honorable qui a été sympathiquement accueillie. Pour finir, le violoniste M. Georges Enesco a joué avec une finesse de son, une délicatesse de sentiment extrêmes, une grâce, un charme tout particuliers, une amusante subtilité de nuances, l'adorable *Symphonie espagnole* d'Edouard Lalo, et a obtenu un éclatant succès.

L'anniversaire de Mendelssohn, né le 3 février 1809, avait, le dimanche suivant, inspiré à M. Colonne, l'idée de nous faire entendre quelques-unes des œuvres d'un maître pour lequel la génération actuelle ne professe, en général, qu'une admiration assez restreinte : c'était la belle *Symphonie écossaise*, le délicieux *Songe d'une nuit d'été*, dont le *scherzo* valut à M. Cantier un succès mérité et un air de concert chanté par Mme Adiny, avec une véhémente passion. Toujours soucieux d'actualité, M. Colonne avait chargé le ténor Kalisch de nous chanter l'air d'*Otello* de Verdi, qui venait de mourir : l'artiste allemand le fit avec une fougue superbe. Notons,

à la date du 10 février, la première audition, au Châtelet, d'un *Nocturne*, pour flûte, de M. Georges Hüe. Il s'agissait d'une pièce de sentiment joli, délicat et contemplatif, assez développée, peut-être exagérément vague et modulante, remplie de charme et orchestrée avec un rare bonheur. Toutes les surprises harmoniques, tous les amusements de timbres y sont accumulés sans que l'instrument principal en soit gêné le moins du monde. On l'a fort bien accueillie, ainsi que M. Gaubert, de la Société des Concerts du Conservatoire, un flûtiste de talent délicieux. C'était, d'ailleurs, la journée des solistes, car nous avons eu, après la *Symphonie héroïque* de Beethoven et les fragments habituels de *Roméo et Juliette* de Berlioz, deux concertos: celui en *la* mineur de Schumann, pour piano, que Mlle Marthe Girod a joué de manière correcte, gracieuse et fine, trop fine même, car il lui a manqué peut-être un peu de la fantaisie, de l'emportement qu'exige le romantisme de l'ouvrage, et celui en *sol* mineur de Max Bruch, pour violon, où M. Valério Oliveira, un très jeune débutant, a obtenu un succès triomphal. Admirable simplicité de style, son superbe, justesse merveilleuse, mécanisme magnifique, telles étaient les hautes qualités qui nous permettaient d'annoncer qu'un artiste véritable venait de se révéler.

M. Colonne a le culte des morts; il ne laisse passer aucun anniversaire. Le dimanche suivant, en mémoire de Frédéric Chopin, né le 2 mars 1810, il faisait jouer la célèbre *Marche funèbre*, orchestrée jadis par un musicien de talent nommé Pascal et mort tout jeune. Puis M. Alfred Cortot interprétait avec beaucoup de sentiment le *Nocturne* en *fa* dièse mineur, dont la délicatesse se perdait un peu dans l'immense vaisseau du Châtelet; il jouait ensuite avec une surprenante vigueur la *Polonaise* en *la* bémol majeur qui éclatait superbement

dans le silence de la salle. M. Alfred Cortot est un excellent pianiste, dont l'éloge n'est plus à faire, et l'intelligente interprétation qu'il nous donnait des admirables *Variations symphoniques* de César Franck, fort bien accompagnées par l'orchestre, montrait une fois de plus ses remarquables qualités de virtuose et d'artiste.

Le 10 mars, M. Colonne avait eu la gracieuse pensée de consacrer tout son concert aux seules œuvres de M. Massenet, dont le nom, tant aimé du public, avait suffi à remplir la vaste salle du Châtelet. Le programme s'ouvrait par un morceau inédit : l'ouverture composée pour servir de préface à l'émouvant drame de notre confrère Edouard Noël, *Brumaire*. Dans cette musique si chaudement colorée, on voit passer furieusement la tempête révolutionnaire. Puis, vient l'accalmie : Bonaparte est proclamé empereur, et c'est alors le *Domine salvum fac* de Notre-Dame avec un rappel de la « Marseillaise » annonçant une nouvelle catastrophe. Cette ouverture a été écrite en 1899 ; mais on la dirait beaucoup plus ancienne : le maître semble revenir à sa première manière qui n'est certes pas la moins bonne. Par sa facture et ses procédés, par son mouvement et son agitation, l'ouverture de *Brumaire* se rapproche de celle de *Phèdre* que nous entendions précisément quelques instants après. Dans cette même partition de *Phèdre*, on a bissé d'acclamation, interprété par M. Colonne avc une délicatesse extrême, le délicieux prélude où la clarinette et le cor anglais soutenus par une exquise mélodie des violons, chantent doucement les amours d'Hippolyte et d'Aricie. Ce fut, d'ailleurs, une série de bis. On a redemandé au jeune violoniste M. Valerio Oliveira l'adorable Méditation de *Thaïs*, qu'il a rendue avec un charme infini. On a revu avec un vif plaisir l'excellent baryton Lassalle (de l'Opéra) qui, depuis longtemps, vivait retiré du théâtre, où il marqua une si belle place. Il nous a dit

le célèbre arioso du *Roi de Lahore*, qu'il avait autrefois brillamment popularisé, et on a voulu l'entendre deux fois, comme aussi le poétique *Chant provençal*: « Mireille ne sait pas encore le doux charme de sa beauté ». Enfin, Mme Auguez de Montalant a dit avec un grand art l'air d'*Eve* et l'Extase de la *Vierge*. Sa voix — ce fut pour nous une joie de le constater — est toujours aussi pure et aussi fraîche que le jour où on la découvrait à l'Odéon dans les chœurs d'*Athalie*.

Le 31 mars, un Festival Wagner faisait — c'est le cas de le dire — « plus que le maximum », une recette de douze mille francs. Si la salle eût été élastique, cette recette se fût sûrement élevée — tant on a refusé de monde! — jusqu'à quinze mille, et c'était grand dommage que les matinées de M. Rochard aient empêché de redonner, le dimanche suivant, le même concert. Le génie de Wagner n'a nullement besoin d'être démontré; mais trouvez un compositeur dont on puisse offrir, dans une même après-midi, onze fragments tirés de onze œuvres différentes, tous plus beaux les uns que les autres... depuis l'ouverture de *Rienzi*, écrite en 1842, jusqu'au prélude de *Parsifal*, qui date de 1882. L'exécution symphonique a, d'ailleurs, été magistrale; elle a valu à M. Colonne un triomphe personnel, et à son merveilleux orchestre une suite d'ovations des plus chaleureuses. Nous nous garderons bien de faire un choix en ce magnifique programme chronologique, où la Mort d'Yseult, si vaillamment interprétée par Mme Adiny, les fragments des *Maîtres Chanteurs*, la chevauchée des Walkyries (bissée d'acclamation), la marche funèbre du *Crépuscule des dieux*, le prélude de *Parsifal* et ses divines sonorités ont été — c'est tout dire — mieux rendus qu'à Bayreuth...

Le soir du vendredi-saint, très nombreux et très brillant, le public de M. Colonne acclamait Ysaye et Pugno;

celui-ci, surtout, dans le concerto en *mi* bémol, de Mozart, qu'il a joué « comme un dieu » ; celui-là dans son *Caprice*, ou l'étude en forme de valse, de Saint-Saëns, qu'il enlevait en virtuose de la plus haute marque. Nous avons eu aussi le très grand plaisir d'entendre un des meilleurs chanteurs de Bayreuth, M. Anton Van Rooy, qui a dit avec un sentiment exquis l'air de Wolfram, de *Tannhauser* et les adieux de Wotan, de la *Walkyrie*. Le programme s'ouvrait par un noble fragment symphonique de *Rédemption*, de César Franck, et se terminait par l'émouvante ouverture de *Patrie*, de Georges Bizet, que conduisait M. Colonne, avec une maëstria sans rivale.

« La variété dans les concerts symphoniques, pense M. Colonne, est un des plus sérieux éléments de succès. Mais, pour l'obtenir, il ne suffit pas de butiner partout et de semer au hasard sur un programme des noms d'œuvres et d'auteurs. Un peu d'ordre et de méthode ne messied pas. En outre, si l'on tient compte des tendances de notre époque, où se répand de plus en plus, avec la curiosité du passé, le goût du document, il faut prendre à tâche d'ajouter au plaisir de l'oreille un intérêt pour l'esprit, et ne jamais négliger d'instruire en amusant... » C'est pour répondre à ces exigences que le président de l'Association artistique (28e année) décidait de répartir ainsi les vingt-quatre concerts de la saison, qui s'ouvrait le 20 octobre : douze seront consacrés au répertoire habituel et aux nouveautés ; douze seront disposés de manière à présenter un résumé historique de la Symphonie, depuis son origine jusqu'à nos jours. Pour cela, deux symphonies figureront au programme de chacune des douze séances, l'une française, l'autre étrangère, et l'ordre chronologique sera régulièrement observé. Pour débuter, M. Colonne exhumait de l'oubli la *Chasse* de Gossec, ce curieux modèle de la célèbre ouverture du *Jeune*

Henri, sûrement inconnue de la présente génération, et nous régalait de l'aimable symphonie en *sol* du vieil Haydn, si merveilleusement rendue par son orchestre, que, d'acclamation, le public en redemandait le délicieux finale. Puis, tout paternellement — les choses se passent ainsi, en famille, au Concert du Châtelet — il faisait « sortir du rang » ses deux premiers violons : MM. Jacques Thibaud et Valerio Oliveira. Le premier exécutait, avec un charme exquis, l'admirable concerto en *la* d'Edouard Lalo, et c'était un délice d'entendre, verveusement interprétées par les deux jeunes et brillants virtuoses, trois élégantes pièces de Bach.

Avant de partir, avec tout son orchestre, pour une courte mais grande tournée en Allemagne, qui devait se terminer par Berlin, — où, par autorisation spéciale de l'empereur, on allait jouer au Théâtre de l'Opéra, — M. Colonne nous donnait, le dimanche suivant, son second concert de la saison. Fidèle au plan qu'il s'était tracé, il nous faisait entendre, en cette même séance, la symphonie en *ut* majeur du divin Mozart, vulgairement appelée « Jupiter », et une des six symphonies de Méhul, la symphonie en *ré*, qui, malgré la beauté de *l'andante* et la grâce du *menuet*, nous a paru d'un intérêt plutôt relatif. Comme contraste à cette curieuse excursion dans le passé, le programme nous offrait les *Impressions d'Italie*, de M. Gustave Charpentier, dont le succès va toujours *crescendo*, et les préludes de l'*Ouragan*, de M. Alfred Bruneau, qui, merveilleusement rendus par le superbe orchestre de M. Colonne, ont produit une impression profonde — beaucoup plus profonde même qu'au théâtre. C'est d'abord le thème caractéristique de la *Mer*, avec son calme et sa sérénité ; puis, les thèmes de l'amour dans la douce *Baie de grâce* ; le déchaînement terrible du furieux *Ouragan*, et enfin, l'apaisement des éléments et le rassérènement des cœurs. Il y a,

dans cette musique sincère et comme « vécue », un souffle de puissance et de grandeur qui forcent l'admiration. Le concerto en *ut* mineur, de M. Saint-Saëns, qu'interprétait avec une magistrale sûreté Mme Clotilde Kleeberg, et la brillante scène du *Vénusberg* complétaient cette intéressante séance.

De retour d'Allemagne, où, notamment, à l'Opéra impérial de Berlin, il a remporté un succès personnel des plus flatteurs, et où la parfaite interprétation de la musique symphonique française a valu à son jeune et brillant orchestre de chaleureuses ovations, M. Colonne a bientôt repris, pour le plaisir de tous, et devant une salle comble, la direction de ses concerts du Châtelet. Celui du 10 novembre était, comme toujours, très artistiquement composé. L'effet en aurait été, il nous semble, plus vif encore si l'ordre des morceaux en eût été judicieusement interverti. C'est ainsi que la séance eût pu s'ouvrir par la douce symphonie d'Hérold, qui, vraiment, porte la griffe du temps ; nous aurions eu ensuite le beau concerto de Schumann, où s'est fait applaudir le pianiste Joseph Thibaud, puis les charmantes *Impressions d'Italie* de M. Gustave Charpentier, la délicieuse *Rapsodie norwégienne* de Lalo, la pure *Rédemption* de César Franck, si franchement moderne, et enfin, pour terminer, la colossale symphonie en *ut* mineur de Beethoven, après laquelle on ne saurait plus rien entendre — pas même les ensoleillées musiques de Gustave Charpentier. L'exécution absolument admirable de la belle et grande œuvre de Beethoven a été le véritable clou de ce concert ; M. Colonne et son vaillant orchestre ont mérité amplement le triomphe que leur a décerné le public littéralement enthousiasmé.

Le 24 novembre, l'auditoire du Châtelet faisait un accueil plutôt gai au poème symphonique de M. Théodore Dubois, *Adonis*, dont M. Colonne nous offrait la

[redacted]

primeur. La première partie « Mort d'Adonis » avait passé comme un bon devoir, très correctement écrit. La seconde, « Déploration des Nymphes » nous avait paru d'une fort jolie couleur, volontairement estompée. Mais la troisième, « Réveil d'Adonis », où l'inspiration du compositeur n'a point semblé à la hauteur du sujet : « Le Printemps, le Renouveau de la vie »... la troisième a tout gâté. Les rieurs et les gouailleurs des hautes galeries, toujours bruyantes, ont eu bientôt raison de la masse du public, tenant à rester poli. Et les lazzi ont plu au centre... Nous comprenons que M. le directeur du Conservatoire ait quelque peine à résister aux facilités, qu'il détient de sa situation, de se faire actuellement jouer partout ; mais il nous semble qu'à sa place, à sa haute place, plutôt que de courir des aventures du genre de celle-ci, nous nous reposerions tranquillement sur nos lauriers... Berlioz, qui, de son vivant, fut, certes, autrement conspué que ne le fut M. Théodore Dubois, Berlioz est toujours le dieu des Concerts du Châtelet, et c'est un nouveau triomphe qu'a obtenu la seconde audition, redemandée, de son étonnante *Symphonie fantastique*, magistralement dirigée par M. Colonne, rendue en toute perfection par son jeune et vaillant orchestre. Mais l'éminent chef ayant reçu d'en haut l'ordre de bisser « pour se faire pardonner Dubois », on conçoit qu'il se soit trouvé empêché de recommencer, soit la « Marche au supplice », soit le « Songe d'une nuit de Sabbat »... Notons, en cette même séance, la gracieuse exécution de la mélodieuse symphonie en *si* mineur de Schubert, et l'ovation très flatteuse faite à Mme Roger-Miclos, interprétant avec beaucoup de goût la fantaisie de piano, *Africa*, qui lui fut autrefois dédiée par l'auteur des *Barbares*.

Le 1er décembre, la tout à fait merveilleuse exécution de la magistrale symphonie en *ré* mineur de César

auparavant au Trocadéro et de tant d'autres œuvres délicates et originales. Le prélude, lent et un peu vague, laisse une impression d'intense mélancolie. Le second morceau, au contraire, sorte de Fileuse spirituellement et finement rythmée, est d'un dessin net, précis, d'une grâce adorable. Sa musicalité, son orchestration ont conquis le public qui l'a bissé d'enthousiasme. Le dernier entr'acte, enfin, garde d'un bout à l'autre une expression de douleur et de tristesse profondément poignante. Il serait à souhaiter qu'une occasion se présentât de jouer la partition complète de M. Fauré en même temps que le drame qui l'a inspirée. On nous fournirait ainsi le seul moyen raisonnable de la juger en toute équité. Nous avons entendu ensuite, dans un concerto de Beethoven, M. Frédéric Lamond qui a été assez sévèrement accueilli, qui paraissait avoir grand'peur et qui, parfois, il faut le reconnaître, a manqué d'assurance et de style; *Schéhérazade,* le si curieux et si beau poème de M. Rimsky-Korsakow, dont on sait le haut intérêt, et enfin le Concerto pour deux violons de Jean-Sébastien Bach, que MM. Séchiari et Soudant interprètent à ravir. La séance avait commencé par la Symphonie inachevée de Schubert, que M. Chevillard a fait applaudir en dépit de ce qu'elle a d'extrêmement inégal.

Le 10 février, M. Joseph Salmon remettait en lumière une œuvre que la plupart des violoncellistes déclarent inexécutable ou peu faite pour donner du relief au virtuose. Le concerto de Schumann pour cet instrument ne renfermerait-il que l'admirable andante reliant la première à la dernière partie qu'il faudrait profondément s'incliner devant une pareille page. M. Salmon l'a joué de façon à satisfaire les plus délicats. M. Chevillard nous faisait entendre, en cette même séance, le poème symphonique de *Léonore,* que M. Duparc, doyen des élèves de César Franck, composa il y a vingt-cinq ans, et qui

n'avait pas été donné depuis les concerts officiels de l'Exposition de 1878. Il est resté aussi attachant qu'au premier jour.

Le dimanche suivant, M. Chevillard passait le bâton de commandement à M. Félix Weingartner, très heureux de se retrouver à la tête de cette belle phalange orchestrale que, l'année précédente, il avait appris à connaître. C'est par l'ouverture de la *Flûte enchantée*, qu'il dirige avec une finesse, une précision extrêmes, qu'a commencé l'admirable *capelmeister*. Puis il nous a donné le Concerto en *ré* mineur, pour deux violons, violoncelle et instruments à cordes de Hændel, dont M. Kogel, de Francfort, a réglé les nuances et les coups d'archet et dont on a bissé l'*intermezzo*. Ensuite, il a magnifiquement conduit l'ouverture de *Léonore*, ménageant de la façon la plus personnelle et en même temps la plus fidèle, les divers effets de *fortissimo*, témoignant non seulement d'une sensibilité exquise mais aussi d'une vigueur, d'une fougue, d'une véhémence prodigieuses, interprétant vraiment, sans aucune recherche d'originalité ni de brutalité, mais du meilleur de son cœur de poète, le divin Beethoven. On l'a longuement, frénétiquement et justement acclamé. Pour finir, il a joué la symphonie en *ut* majeur de Frantz Schubert, œuvre vaste et superbe « où chantent à la fois toute la rêverie allemande, toute la vie allemande, toute la mélancolie légendaire, toute la joie populaire ; où la délicieuse naïveté, le fier génie de l'auteur s'unissent en des mélodies tantôt ravissantes et candides, tantôt rustiques et familières, tantôt somptueuses et splendides ».

Le 24 février, M. Félix Weingartner donnait au Nouveau-Théâtre son second concert. Cette fois, le remarquable chef d'orchestre avait mis au programme une œuvre de lui : sa deuxième symphonie. Nous connaissions déjà la première et le *Jardin des Bienheureux*,

sorte de vaste et curieux poème musical. « Celle-ci — écrivait M. Alfred Bruneau, a une tenue supérieure. Elle nous apparaît comme classique, sinon de forme, car, dès le premier morceau, l'alternance des mouvements lents et vifs lui prête une libre allure, mais de sentiment. Ses thèmes, présentés en un ordre rigoureux, développés avec une logique extrême, ont une netteté et une clarté remarquables, une physionomie mélodique frappante. Après que l'auteur les a exposés, ils changent d'aspect, de rythme, se mêlent les uns aux autres, s'élargissent et s'épanouissent. J'aime particulièrement celui de l'*adagio,* de franc caractère beethovenien, dit d'abord simplement par les cordes, et varié ensuite par les violons, ample et belle phrase chantante, de noblesse superbe, reprise éloquemment au milieu du finale, où sont d'ailleurs habilement ramenés tous les motifs de l'ouvrage. Il y a de l'humour, de l'éclat, de l'ingéniosité dans l'*intermezzo,* et partout de l'expression, de la chaleur et de la force. Cette Symphonie, de sûre et précise inspiration, exempte de fausse originalité, de bizarrerie pittoresque et qui a été longuement, justement applaudie, fait grand honneur à M. Weingartner. » Nous avons eu, en outre, l'ouverture de *Rob-Roy* qui, croyons-nous, n'avait pas été jouée à Paris depuis l'audition qu'en donna Habeneck au Conservatoire, le 14 avril 1833, et qui fut un désastre. C'est un des « envois de Rome » de l'auteur des *Troyens* et, par conséquent, une de ses premières compositions. Nous y trouvons, non seulement deux thèmes d'*Harold en Italie,* mais encore la plupart des effets d'orchestre dont se servit ensuite Hector Berlioz. Cependant, comme ce n'est là qu'à l'état d'essai, d'ébauche, cela n'offre, il faut bien l'avouer, qu'un intérêt purement documentaire. Après cette ouverture, celle de *Benvenuto Cellini,* conduite avec une fougue, une vigueur prodigieuses, devait avoir et a eu

un énorme succès, succès que l'on n'a point ménagé au *Vénusberg*, à *Siegfried-Idyll*, et à l'ouverture des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, où M. Félix Weingartner a mis tour à tour une formidable ardeur, une tendresse exquise et une puissance incomparable. On a frénétiquement rappelé et acclamé le merveilleux chef.

Au concert du 3 mars, outre le *Faust* de Liszt, dont la première audition remonte à la précédente année, M. Camille Chevillard nous faisait entendre dans le *Concertstuck* en *la* de Saint-Saëns M. Pierre Séchiari, violon-solo de la Société, dont le succès fut considérable. Dans la belle *Marine* de Lalo, d'une ligne si noble et si pure, dans la *Cloche* de Saint-Saëns et dans la *Mort de Didon* de Berlioz, Mlle Gerville-Réache fit admirer sa voix plus que son style et son expression.

Le dimanche suivant, Mme Clotilde Kleeberg employait en pure perte son merveilleux talent de pianiste à mettre en relief le *Deuxième concerto* de M. Théodore Dubois. Mme Chrétien-Vaguet, dans le rôle de Brunnhilde, Mlle Gerville-Réache, dans celui d'Erda, ainsi que MM. Imbart de la Tour et Challet, interprétaient admirablement le troisième acte de *Siegfried*, cet incomparable chef-d'œuvre où le génie de Wagner atteint les dernières limites de la puissance sentimentale.

La primeur du concert du 24 mars fut un concerto pour harpe de Mlle Henriette Renié, exécuté par elle-même. « Cette jeune fille, admirablement douée, — nous disait M. Hugues Imbert, — est non seulement une des élèves les plus distinguées de M. Hasselmans, mais encore une musicienne parfaite, qui a fait avec le plus vif succès des études complètes dans les classes d'harmonie, de contrepoint et de composition au Conservatoire de Paris. Elle abordait pour la première fois le grand public avec son *Concerto* de harpe, et ce n'est point sans

une certaine appréhension que l'on attendait le résultat de ce début; car nul, parmi les musiciens, n'ignore combien la composition d'une œuvre importante pour la harpe avec accompagnement d'orchestre est délicate à réaliser. Il y a là nombre d'écueils à éviter, surtout l'abus des traits et de la virtuosité. Il faut, en outre, rendre l'orchestre intéressant, tout en donnant à l'instrument solo une partie importante et musicale. Mlle Henriette Renié semble avoir réussi à souhait. L'ensemble de son œuvre est d'excellente architecture; les thèmes sont bien venus, agréables, éloignés de toute banalité, et l'orchestre ne cesse de mettre en relief la partie principale, sans la couvrir. Il semble que, en cette partition assez concise, il y ait parfois une couleur proche parente de celle de César Franck. Le public a fait un très charmant accueil à la virtuose et au compositeur ».

Après une nouvelle audition de l'*Or du Rhin*, M. Chevillard terminait la saison en nous donnant, le vendredi et le samedi-saint, la colossale symphonie avec chœurs, de Beethoven, interprétée merveilleusement par son bel orchestre, vaillamment par ses zélés solistes : Mmes Charlotte Lormont et Melno, MM. Imbart de la Tour et Challet.

C'est encore l'admirable symphonie avec chœurs, dont le difficile quatuor vocal était toujours, hélas! la pierre d'achoppement qui, le 20 octobre, faisait les frais de la séance de réouverture, précédée d'un beau concerto de Lalo qu'interprétait magistralement M. Diémer.

Le dimanche suivant, le concert avait commencé par une impeccable exécution de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*. Succès réel pour la *Danse polovstsienne* de Borodine, pittoresque et charmante, malgré quelques redites. Mais plus d'agitation pour les *Nocturnes*, de M. Debussy... Le premier a passé sans encombre; il répond assez bien à son titre : « Agonie grise, doucement

teintée de blanc ». Le second, genre scherzo de Berlioz, a été aimablement accueilli. Mais le troisième — ah! le troisième ne dit rien, comme on chante dans la *Belle Hélène* — a déchaîné l'orage. Et aux applaudissements, peut-être excessifs, qui ont suivi les *Sirènes*, se sont mêlés quelques sifflets moqueurs. Nous croyons que la légende, un peu ridicule, qui « expliquait » le morceau, a été pour beaucoup dans cet accueil plutôt froid. Que voulez-vous! le public n'aime pas bien qu'on se paie sa tête... Quant à la *Symphonie avec chœurs*, l'exécution en a été merveilleuse de la part de l'orchestre, convenable en ce qui concerne les solistes, dont la partie est si difficile. Les femmes, et surtout Mlle Lormont, à la voix si claire et si souple, s'y sont, d'ailleurs, montrées bien supérieures à leurs camarades du sexe laid. C'est par une véritable ovation qu'on a salué M. Chevillard après les derniers accords de l'œuvre colossale.

Foule énorme, huit jours après, au Nouveau-Théâtre, où M. Chevillard nous donnait son troisième concert de la saison : le pourtour regorgeait d'auditeurs; il y en avait jusque sur les marches de tous les escaliers... La séance commençait par la première symphonie de Beethoven, en *ut* majeur, celle qui n'est pas encore du Beethoven, mais qui tient plutôt d'Haydn et Mozart. Eh bien, sachons donc nous contenter de ce joli pastiche d'Haydn et de Mozart, puisque M. Chevillard qui, lui aussi, a son petit plan — est-il comme celui du général Trochu, déposé chez le notaire? — nous les fera toutes chronologiquement entendre, ces admirables symphonies, depuis la première jusqu'à la neuvième. Beethoven, cette fois le grand Beethoven, « repiquait » d'ailleurs avec le concerto pour violon et orchestre, que M. Hayot a interprété en virtuose de belle école — celle qui l'a fait autrefois lauréat du Conservatoire. Puis, ce fut le *Rouet d'Omphale*, de Saint-Saëns, qu'a merveilleusement exécuté l'orchestre

de M. Chevillard, et la *Symphonie pathétique* de Tschaikowsky, qui ne me semble pas mériter tous les dédains de la critique.

Notons, à la date du 17 novembre, une magnifique exécution de la *Symphonie héroïque* de Beethoven. Mlle Mathilde Polack, chantait en un beau style, mais avec une voix qui manquait de puissance, surtout dans le registre élevé, un poème lyrique de M. Henri Lutz, d'après Victor Hugo, *Stella*. Au Concert Lamoureux, on adore les maîtres russes, et *Schéharazade* ne rasa pas le moins du monde les auditeurs du dimanche suivant. C'est une œuvre originale et curieuse, avec ses thèmes d'une simplicité charmante, avec son ardente couleur locale, que cette suite d'orchestre écrite par M. Rimsky-Korsakow sur un conte des *Mille et une nuits :* succès pour le violon chanteur et enchanteur de M. Séchiari. M. Chevillard nous faisait entendre un jeune pianiste viennois, M. Emile Sauer, interprétant avec une rare souplesse d'exécution un concerto de sa façon : on a applaudi le virtuose, infiniment plus remarquable que le compositeur; celui-ci, qui a sans doute beaucoup lu, a certainement beaucoup retenu... Le programme comprenait le ravissant *Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns, que vous vous étonneriez de me voir ici découvrir... Il s'ouvrait par une superbe exécution de la quatrième symphonie de Beethoven, dont l'adagio, comme le dit Berlioz, « échappe à l'analyse ». Il se terminait, après l'*Invitation à la valse,* que M. Félix Weingartner a si joliment instrumentée, par de justes ovations à la maîtrise de M. Camille Chevillard.

Bonne journée encore, le 1er décembre, chez M. Chevillard. Exécution « jeune » et brillante de la symphonie en *ut* mineur, après laquelle l'excellent chef a été trois fois rappelé. Le finale a été notamment enlevé avec une force et une précision remarquables. Puis, deux mélodies

de M. G. de Saint-Quentin — musique honnête — ont été agréablement chantées par Mlle Gaëtane Vicq, plus franchement applaudie encore dans le bel air de Suzanne des *Noces de Figaro*. Mlle Vicq est douée d'une voix de mezzo-soprano assez faible dans les notes graves, mais d'un timbre charmant dans le médium. De plus, et surtout, c'est une chanteuse qui a du style et une vive intelligence. Nous lui prédisons de vrais triomphes dans les salons où l'on comprend et où l'on goûte l'art du chant : ils sont rares, d'ailleurs... Tonnerre de bravos pour l'ouverture du *Tannhauser*, et le concerto pour deux violons de Bach, où MM. Séchiari et Soudant ont fait assaut de virtuosité : œuvre admirable, dans l'andante particulièrement, où la partie de second violon imite à s'y méprendre la voix humaine. Ne disons rien du *Songe d'une nuit d'été*, qui fut joué un peu « sans façon » et avec moins de soin que le reste du programme.

Le 8 décembre, où la Symphonie pastorale était magnifiquement rendue, M. Chevillard réservait une place dans son programme au prélude du « Paradis » de la *Vision du Dante*, la très remarquable œuvre de M. Raoul Brunel, primée au dernier concours de la Ville de Paris, à la *Valse de Méphisto* de Liszt et au *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, injustement délaissé depuis quelques années.

Le dimanche suivant, il faisait entendre un concerto de Beethoven pour piano, violon, violoncelle et orchestre, où se produisaient trois virtuoses de talent : Mlle Therèse Chaigneau, MM. Hugo Hermann et Hugo Becker. Le 22 décembre, enfin, nous réentendions au Nouveau Théâtre la deuxième tableau du *Chant de la Cloche*, de M. Vincent d'Indy, qui est certainement l'une des œuvres les plus vigoureuses de l'école française.

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Premier grand prix : M. Caplet, élève de M. Lenepveu. Premier second grand prix : M. Dupont, élève de M. Widor. Deuxième second grand prix : M. Ravel, élève de M. Fauré.

CONTREPOINT ET FUGUE. — Pas de premier prix. Second prix : M. Tricon, élève de M. Lenepveu. Premier accessit : MM. Laisné, élève de M. Widor ; Goupil, élève de M. Lenepveu.

HARMONIE. — *Classes des élèves hommes.* — Premiers prix : MM. Jourdain, élève de M. Taudou ; Dumas, élève de M. Xavier Leroux. Second prix : M. Casella, élève de M. Leroux. Premiers accessits : MM. Rousseau, élève de M. Lavignac ; Maillieux, élève de M. Leroux. Deuxièmes accessits : MM. Boulnois et Lely, élèves de M. Taudou ; Mercier, élève de M. Leroux.

Classes des élèves femmes. — Premier prix : Mlle Pair, élève de M. Chapuis. Second prix : Mlle Boulanger, élève de M. Chapuis. Premier accessit : Mlle de Orelly, élève de M. Rousseau. Deuxième accessit : Mlle Richez, élève de M. Rousseau.

CHANT. — *Élèves hommes.* — Premiers prix : MM. Rigaux, élève de M. Warot ; Geyre, élève de M. Crosti. Seconds prix : MM. Dubois, élève de

M. E. Duvernoy; Guillamat, élève de M. Dubulle; Granier, élève de M. Warot. Premiers accessits : MM. Billot, élève de M. Vergnet; Ferrand, élève de M. Dubulle. Deuxièmes accessits : MM. Gilly, élève de M. Masson; de Clynsen, élève de M. Auguez.

Elèves femmes. — Premier prix : Mlle Huchet, élève de M. Dubulle. Seconds prix : Mlles Féart, élève de M. E. Duvernoy; Revel, élève de M. Duprez; Gril et Van Gelder, élèves de M. Masson. Premiers accessits : Mlles Billa, élève de M. Vergnet; Cortez, élève de M. Dubulle. Seconds accessits : Mlles Ruper, élève de M. Dubulle; Jullian, élève de M. Auguez.

Opéra. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Rigaux et Dubois, élèves de M. Melchissédec. Seconds prix : MM. Azéma, élève de M. Melchissédec; Baer, élève de M. Giraudet. Premier accessit : M. Granier, élève de M. Giraudet. Deuxièmes accessits : MM. Aumonier et Triadou, élèves de M. Giraudet.

Femmes. — Premier prix : Mlle Cesbron, élève de M. Giraudet. Seconds prix : Mlles Billa, élève de M. Melchissédec; Demougeot, Decorne, élèves de M. Giraudet. Premier accessit : Mlle Féart, élève de M. Giraudet.

Opéra-Comique. — *Hommes.* — Premier prix : M. Dubois, élève de M. Lhérie. Seconds prix : MM. Geyre, et Rigaux, élèves de M. Achard; Guillamat, élève de M. Lhérie. Premier accessit : M. Baer, élève de M. Lhérie.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Cesbron et Revel, élèves de M. Lhérie; Huchet, élève de M. Achard. Seconds prix : Mlles Van Gelder, élève de M. Lhérie; Billa, élève de M. Achard. Premier accessit : Mlle Gonzalez, élève de M. Lhérie. Seconds accessits : Mlle Foreau, élève de M. Achard; Cortez, élève de M. Lhérie.

Tragédie. — *Hommes.* — Pas de premier prix.

Second prix : M. Garry, élève de M. de Féraudy. Premiers accessits : MM. Gorde, élève de M. Paul Mounet ; Capellani, élève de M. Le Bargy ; Joube, élève de M. Silvain.

Femmes. — Pas de premier prix. Second prix : Mlle de Raisy, élève de M. Paul Mounet.

COMÉDIE. — *Elèves hommes.* — Premiers prix : MM. Garry, élève de M. de Féraudy ; Bouthors, élève de M. Silvain. Pas de second prix. Premiers accessits ; MM. Capellani, élève de M. Le Bargy ; Larmandie, élève de M. Silvain.

Elèves femmes. — Premier prix : Mlles Pierat, élève de M. de Féraudy. Second prix : Mlle Margel, élève de M. Georges Berr. Premiers accessits : Mlles Chesnel, élève de M. Le Bargy ; Lambert, élève de M. P. Mounet. Deuxièmes accessits : Mlles Grimbert, élève de M. G. Berr ; Vielle, élève de M. Féraudy ; Sylvie, élève de M. Silvain.

PIANO. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Lortat-Jacob, élève de M. Diémer ; Salzédo, élève de M. de Bériot. Seconds prix : MM. Borchard, Billa, Arcouet, élèves de M. Diémer. Premiers accessits : MM. Garès, élève de M. Diémer ; Dumesnil, élève de M. de Bériot. Seconds accessits : MM. Turcat, élève de M. Diémer ; Galland, élève de M. de Bériot.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Boutarel, élève de M. Marmontel ; Jacquet, élève de M. A. Duvernoy ; Nosny, élève de M. Delaborde ; Schnitzer, élève de M. Marmontel. Seconds prix : Mlles Dehelly, Lemann, Mallet, élèves de M. Delaborde ; Neymark, élève de M. Marmontel. Premiers accessits : Mlles Dresvett, Chaperon et Lamy, élèves de M. A. Duvernoy. Deuxièmes accessits : Mlles Atoch Heschia, élève de M. Marmontel ; Franquin et Neyrac, élèves de M. Alphonse Duvernoy ; Lepmann et Rolier, élèves de M. Delaborde.

ORGUE. — Professeur : M. Guilmant. Premiers prix : M. Andlauer et Mlle Toutain. Second prix : M. Fourdrain. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Aviné.

HARPE. — Professeur : M. Hasselmans. Premiers prix : Mlle Sassoli et M. Salzédo. Deuxième prix : Mlle Prestre. Premiers accessits : Mlle Poulain et Meunier. Deuxième accessit : Mlle Lipschitz.

VIOLON. — Premiers prix : Mlle Forte et M. Dufresne, élèves de M. Lefort ; Luquin, élève de M. Rémy. Seconds prix : M. Quesnot et Mlle Playfair, élèves de M. Lefort ; Mlle Chemet, élève de M. Berthelier. Second prix : Mlle Tourret, élève de M. Lefort ; M. Féline, élève de M. Nadaud. Premiers accessits : Mlle Schuck, élève de M. Lefort ; M. Chailley et Mlle Lipmann, élèves de M. Berthelier ; MM. Bloch et Elcus, élèves de M. Nadaud. Deuxièmes accessits : M. Bilewski, élève de M. Rémy ; Mlle Réol, élève de M. Berthelier ; Mlle Gaudefroy, élève de M. Rémy ; M. Arthur, élève de M. Nadaud.

ALTO. — Professeur : M. Laforge. Premier prix : M. Michaux. Seconds prix : MM. Drouet et Marchet. Premier accessit : M. Vieux. Second accessit : M. Pollain.

VIOLONCELLE. — Premiers prix : MM. Fournier, élève de M. Cros Saint-Ange ; Jullien et Gaudichon, élèves de M. Lœb. Seconds prix : MM. Bedetti, élève de M. Lœb ; Clément, élève de M. Cros Saint-Ange. Premier accessit : M. Minssart, élève de M. Cros Saint-Ange. Deuxième accessit : M. Cuelenaer, élève de M. Cros Saint-Ange.

CONTREBASSE. — Professeur : M. Viseur. Premier prix : M. Schmitt. Second prix : M. Gasparini. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Gaugin.

FLUTE. — Professeur : M. Taffanel. Premier prix :

M. Baudin. Pas de second prix. Premiers accessits : MM. Grisard et Cardon. Deuxième accessit : MM. Huet et Delangle.

Hautbois. — Professeur : M. Gillet. Premier prix : M. Hurm. Seconds prix : MM. Mercier et Gobert. Pas de premier accessit. Deuxièmes accessits : MM. Balout et Asselineau.

Clarinette. — Professeur : M. Turban. Premiers prix : MM. Costes et Villetard. Second prix : M. Arambourou. Pas de premier accessit. Deuxièmes accessits : MM. Loterie et Périer.

Basson. — Professeur : M. Bourdeau. Premiers prix : MM. Alibert et Carlin. Pas de second prix. Premier accessit : M. Oubradous.

Cor. — Professeur : M. Brémond. Premier prix : M. Mellin. Second prix : M. Alphonse. Pas de premier accessit. Deuxièmes accessits : MM. Bernat et Antraigues.

Cornet a pistons. — Professeur : M. Mellet. Pas de premier prix. Second prix : M. Sarrazin. Premier accessit : M. Badraux. Seconds accessits : MM. Blanchetière et Mauclair.

Trompette. — Professeur : M. Franquin. Premiers prix : MM. Lecussant, Cousin et Lamouret. Seconds prix : MM. Bailleul et Allard. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Bizet.

Trombone. — Professeur : M. Allard. Premiers prix : MM. Buffet et Martin. Pas de second prix. Premier accessit : M. Delbos. Deuxième accessit : M. Job.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Paul Alexis, Mme Simone Arnaud, Jules Barbier, Henri de Bornier, Paul Burani, Albert Cellarius, Henry Fouquier, Philippe Gille, Adolphe Jaime, Eugène Manuel, Alexandre Parodi, Albert de Saint-Albin, Armand Silvestre, Auguste Tavernier (Fred Tomy).

Compositeurs et Artistes musiciens

Edmond Audran, Peter Benoit, Emile Broustet, Jules Cohen, E. Diaz, Mme Charlotte Dreyfus, Laurent Grillet, Paul Henrion, Richard Loys, Louis Marsick, Franz Servais, Eugène Sauzay, Verdi.

Artistes dramatiques et lyriques

Mlle Andrini, Mme Bordas, Bourget, Adolphe Chappuis, Cobalet, Sophie Croizette, Jules Devoyod, Donato, Georges Dubroca, Fraizier, Fusier, Edmond Got, Graziani, Félix Lagrange, Legrenay, Léontine Massin, Mesmaëcker, Eugène Rosambeau, Francine Samie, Alfred de Soria, Mme Taskin (née Champion), Thomas (de l'Opéra-Comique), Mme Vianesi (née Belval).

Divers

Belloni (ancien administrateur du Théâtre italien à Paris), Boscher (ancien directeur du théâtre Déjazet), Candé-Sureau (administrateur de tournées), Aimé Gros (directeur du Conservatoire de Lyon), Quinzard (éditeur de musique), Planchet.

Progrès artistique. — M. LA RIVIERRE ; M. RENÉ BRANCOUR, critique des concerts.

Quinzaine. — M. E. DE SAINT-AUBAN, critique dramatique ; M. ARTHUR COQUARD, critique musical.

Radical. — M. ALEXANDRE BIGUET.

Rappel. — M. FERNAND LEFÈVRE, critique dramatique ; M. ALBERT MONTEL, critique musical ; M. JULES LECOCQ, Courrier des théâtres.

République française. — M. ROBERT VALLIER, critique dramatique ; M. MAURICE POTTECHER, critique musical ; M. TH. AVONDE (Jean Bauvey), Courrier des théâtres.

Revue blanche. — M. ANDRÉ PICARD, critique dramatique ; M. CLAUDE DEBUSSY, critique musical.

Revue britannique. — M. FERNAND BEISSIER.

Revue d'art dramatique. — M. EUGÈNE MOREL, critique dramatique ; M. ROBERT BRUSSEL, critique musical.

Revue des Deux Mondes. — M. RENÉ DOUMIC, critique dramatique ; M. CAMILLE BELLAIGUE, critique musical.

Revue des Revues. — M. HENRY BÉRANGER, critique dramatique ; M. PAUL SOUDAY, critique musical.

Revue hebdomadaire. — M. R.-M. FERRY, critique dramatique ; M. PAUL DUKAS, critique musical.

Revue illustrée. — M. LOUIS SCHNEIDER.

Revue socialiste. — M. GASTON STIÉGLER, critique dramatique ; M. J. PRODHOMME, critique musical.

Siècle. — M. CAMILLE LE SENNE.

Signal. — M. ALBERT LE ROY.

Soir. — M. JACQUES RAYMOND, critique dramatique ; M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical.

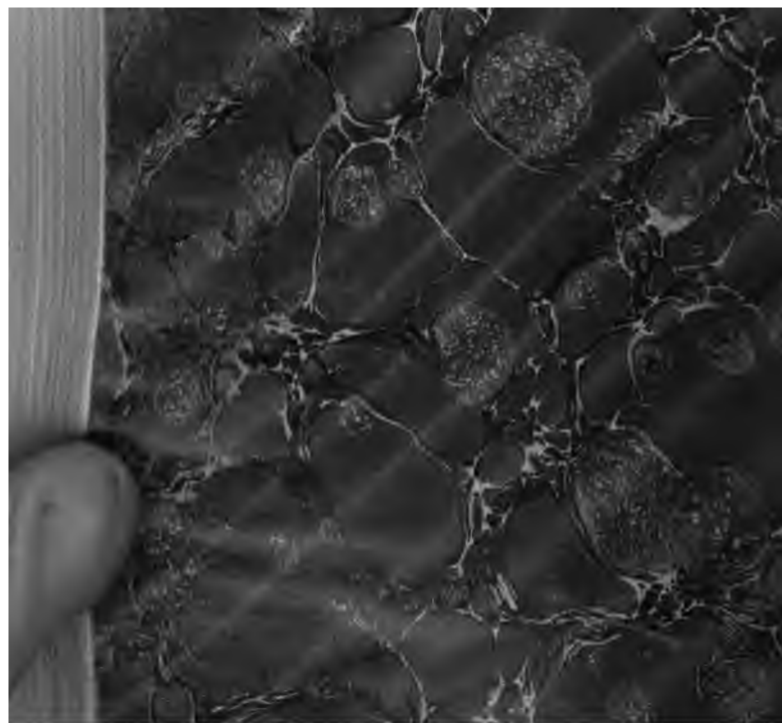
Soleil. — M. LÉON DAUDET, critique dramatique ; M. E. DE SAINT-AUBAN (O. Divy), critique musical.

Temps. — M. GUSTAVE LARROUMET, critique dramatique ; M. PIERRE LALO, critique musical ; M. ADOLPHE ADERER, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

TABLE DES MATIERES

Imp. du « Petit Troyen » G. Arbouin, 126, rue Thiers, Troyes






3 9015 01482 6864

